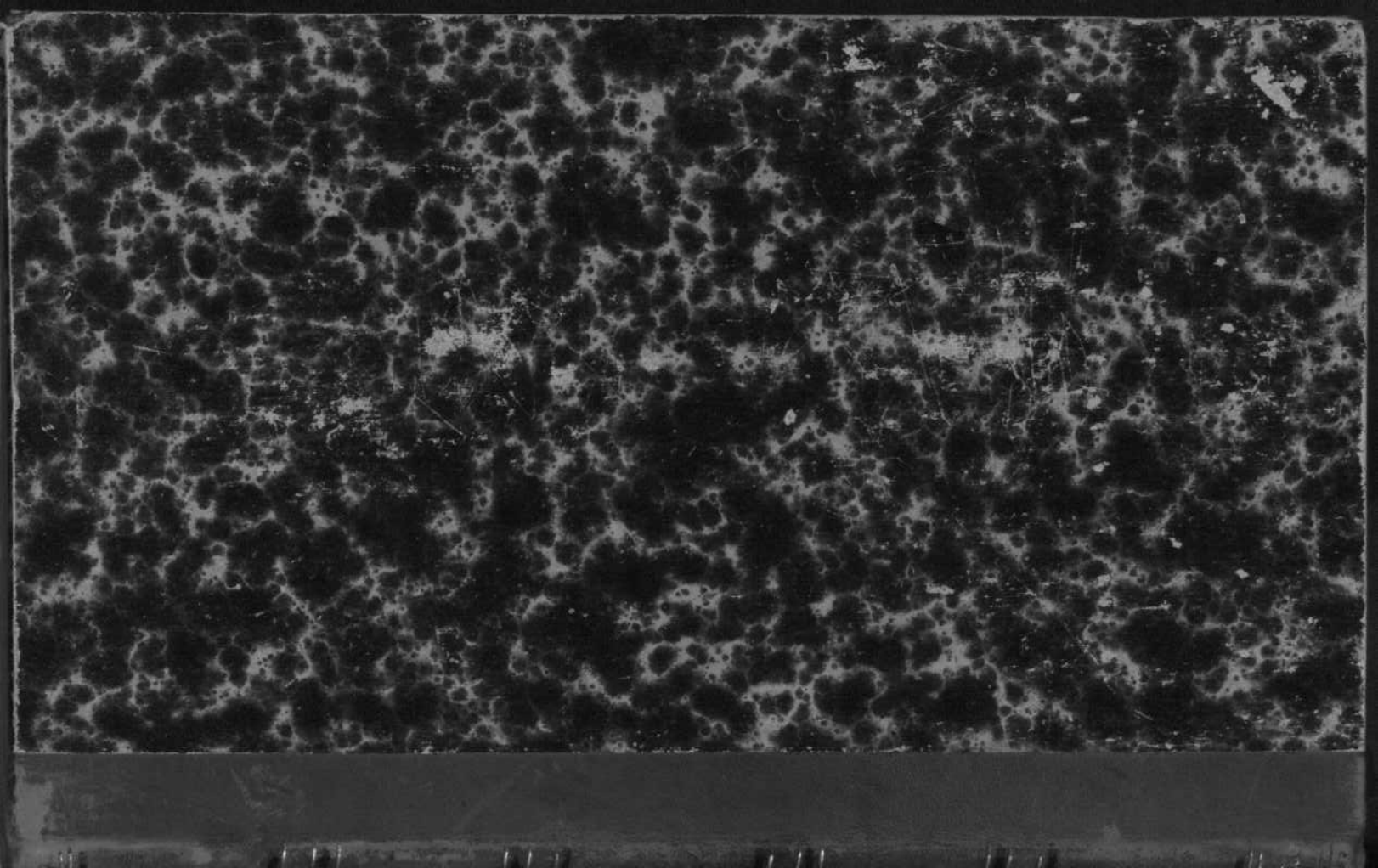
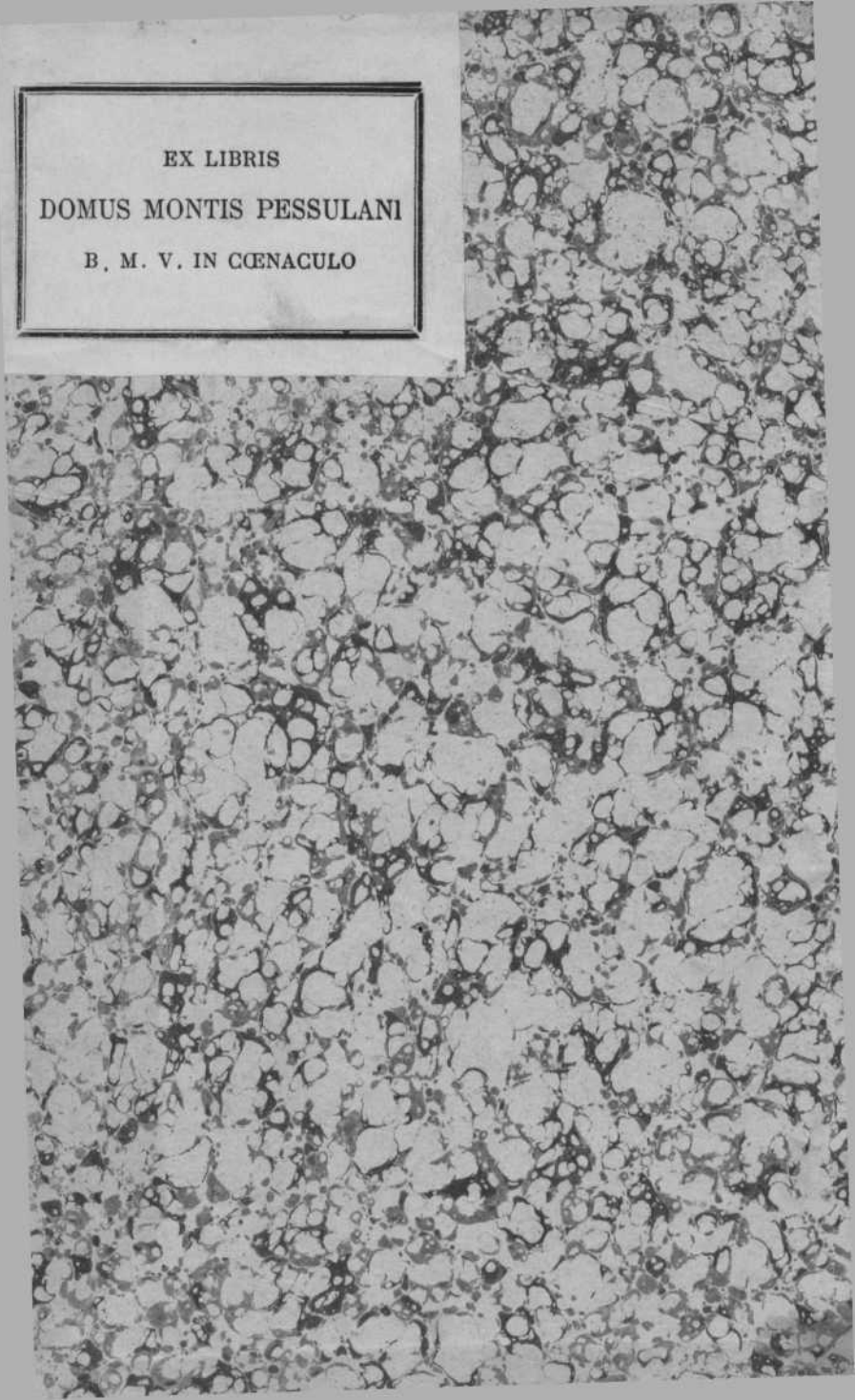


EX LIBRIS
DOMUS MONTIS PESSULANI
B. M. V. IN CŒNACULO



t. 1243391
C 7153604 9

FOYER
6, R

1885

OEUVRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

FOYER THERESIANUM
6, Rue des Carmélites
34 - MONTPELLIER

OEUVRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

FOYER THERESIANUM
6, Rue des Carmélites
34 - MONTPELLIER

Propriété de



LYON. — Imprimerie de GUYOT.

OEUVRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

Traduites en français

PAR ARNAULD D'ANDILLY.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE AVEC SOIN.

TOME PREMIER.



IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ECCLESIASTIQUES
DE GUYOT FRÈRES,
A LYON (même maison) A PARIS
2, Rue de l'Archevêché, Hôtel de la Manécanterie. 25, Rue Saint-Sulpice, ci-devant petit-bourbon.
1852.

FOYER THERESIANUM
6, Rue des Carmélites
34 - MONTPELLIER



AVERTISSEMENT.

L'éminence de l'esprit de sainte Thérèse, jointe à toutes les vertus et à toutes les grâces surnaturelles qui peuvent enrichir une âme, me la faisant considérer comme l'une des plus grandes lumières de l'Eglise dans ces derniers siècles, me porta, il y a déjà plusieurs années, à entreprendre de traduire toutes ses œuvres. Mais, lorsqu'après avoir donné au public son traité du Chemin de la Perfection et quelques autres petits traités, je voulais continuer, je me trouvai engagé à traduire des Vies de Saints, par des raisons dont j'ai rendu compte dans l'avis au lecteur du volume de celles que j'ai fait imprimer d'un grand nombre des plus illustres. Un autre engagement m'obligea ensuite à la traduction de Joseph; et l'ayant achevée à cet âge que Dieu a comme donné pour terme à la vie des hommes, et au-delà des bornes auquel l'écriture dit qu'il n'y a plus que de l'infirmité et de la douleur, j'avais résolu de ne travailler désormais que pour moi seulement, en m'occupant à de saintes lectures qui ne remplissent mon esprit que des pensées de l'éternité. Dans ce dessein, la première chose que je fis fut de relire sainte Thérèse pour ma propre édification; et j'en fus si touché, que je crus que, puisque Dieu me donnait une santé si extraordinaire dans un tel âge, je devais l'employer à achever ce que je n'avais fait que commencer; et je m'y suis attaché avec tant d'application, que Dieu m'a fait la grâce de finir ce long travail plus tôt que je n'aurais osé l'espérer.

Encore que la Sainte parle beaucoup dans ses ouvrages de la pratique des vertus, et particulièrement de celle de l'humilité et de l'obéissance, néanmoins, parce que l'oraison est le principal sujet dont elle traite, elle s'étend plus sur celui-là que sur tous les autres, à cause qu'elle le considérait comme le moyen d'arriver à cette haute perfection qu'elle souhaitait aux âmes dont Dieu lui avait donné la conduite. Mais parce que les grâces dont il l'a favorisée, et les vérités qu'il lui a fait connaître dans une occupation si sainte, sont si extraordinaires et si élevées, que ce qu'elle en rapporte peut passer pour des nouvelles de l'autre

monde, et pour un langage tout nouveau, il n'y a pas sujet de s'étonner que presque tous ceux qui lisent ses œuvres trouvent de l'obscurité dans les endroits où elle traite de ces matières si sublimes. C'est ce qui m'avait fait croire que, pour dissiper en quelque sorte ce nuage qui s'offre d'abord à leurs yeux, et qui demande tant d'attention pour ne se point laisser refroidir dans une lecture si différente de celle des autres livres, je devais commencer cet avertissement par éclaircir les termes dont la Sainte se sert pour entendre des choses qui ont si peu de rapport à nos connaissances ordinaires, afin que, lorsque l'on se rencontrera dans ces endroits difficiles, on ne soit pas surpris par l'ignorance des termes dont la Sainte est contrainte d'user pour s'expliquer, et qu'ainsi, ne perdant point courage, on franchisse ces écueils qui ont jusqu'ici arrêté la plupart du monde dans les endroits les plus élevés et les plus excellents de ses ouvrages. Mais depuis, ayant considéré que cela contiendrait ici trop de place, j'ai pensé qu'il valait mieux renvoyer les lecteurs à la table des matières, que j'ai faite très-exactement, que l'on trouvera à la fin, sur tout ce qui regarde les diverses manières d'oraison.

Après que l'on se sera rendu ces termes familiers, je veux croire que l'on n'aura pas beaucoup de peine à entendre tout ce qui est compris dans cet ouvrage. Je l'ai divisé en deux parties, et voici l'ordre dans lequel j'ai jugé à propos de mettre les diverses pièces qui le composent.

LA VIE DE LA SAINTE, ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

Je ne m'arrêterai point à donner des louanges a cet ouvrage, puisqu'il est déjà si connu et si estimé de tout le monde. Je me contenterai de dire que, comme la Sainte se trouva obligée, par le commandement de ses supérieurs, d'y parler des grâces qu'elle avait reçues de Dieu, c'est là qu'elle commence à traiter particulièrement de l'oraison, qu'elle compare à un jardin spirituel qui peut être arrosé en quatre manières, dont la première est l'oraison mentale, qui est comme tirer de l'eau d'un puits à force de bras; la seconde, l'oraison de quiétude, qui est comme en tirer avec une machine; la troisième, l'oraison d'union, qui est comme en recevoir sans peine d'une fontaine ou d'un ruisseau par

des rigoles; et la quatrième, l'oraison de ravissement, qui est comme une pluie qui tombe du ciel, sans que nous y ayons en rien contribué. A quoi j'ajouterai que le feu d'un amour de Dieu, tel qu'était celui dont brûlait le cœur de la Sainte, ne pouvant être si ardent sans jeter des flammes, elle interrompt souvent son discours pour s'adresser à cette suprême Majesté, par des paroles toutes de feu et d'amour, de même que saint Augustin dans ses confessions, dont elle témoigne que la lecture avait fait une si forte impression en son âme; et son style dans ces matières d'un amour céleste et tout divin me paraît si semblable au sien, qu'il est, à mon avis, facile de voir qu'ils étaient animés d'un même esprit. J'ai fait remarquer ces paroles de la Sainte à Dieu par des guillemets, afin qu'on les puisse trouver sans peine, et j'ai fait mettre en caractères italiques celles que Dieu lui disait. Elles sont en si grand nombre, que je pense qu'il se trouvera très peu de saints à qui il ait fait une telle grâce.

FONDATIONS FAITES PAR LA SAINTE DE PLUSIEURS MONASTÈRES.

Quoique ces fondations soient une relation de plusieurs choses semblables, elles sont mêlées de divers évènements rapportés d'une manière si agréable, et la narration en est si pure, qu'il y a peu d'histoires plus divertissantes. Elles sont aussi très-utiles, parce que la Sainte n'y perd aucune occasion de faire d'excellentes réflexions sur l'exercice des vertus, pour exciter ses religieuses à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

MANIÈRE DE VISITER LES MONASTÈRES.

Rien ne peut, ce me semble, être plus utile pour les supérieurs et pour les supérieures que ce petit traité, tant il excelle également en prudence et en sainteté.

AVIS DE LA SAINTE A SES RELIGIEUSES.

Ces avis sont aussi des instructions fort utiles.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

Je ne dirai rien de ce traité, après le jugement si avantageux

que le public en a déjà fait, lorsque je lui en ai donné la traduction.

MÉDITATION SUR LE PATER.

Je ne pourrais que répéter la même chose que je viens de dire sur le Chemin de la Perfection.

DE CHATEAU DE L'AME.

C'est ici où je me trouve obligé de me beaucoup étendre, à cause de la prévention presque générale que cet ouvrage est si obscur, qu'il est inutile de le lire.

La manière d'exprimer les choses est ce qui les rend d'ordinaire intelligibles ou obscures. Ainsi de très-facles à entendre par elles-mêmes peuvent être obscures lorsqu'elles sont mal exprimées; au lieu que les plus difficiles étant bien traduites, peuvent, quelque élevées qu'elles soient, être rendues claires par la netteté de l'expression. Que si on allègue sur cela la difficulté qui se rencontre, dans les écrits de prophètes et de l'apocalypse, il suffit, ce me semble, de répondre que les prophètes et saint Jean, ou, pour mieux dire, le Saint-Esprit qui parlait par leur bouche, n'a pas eu dessein de se rendre plus intelligible, parce que ce sont des secrets et des mystères qui doivent demeurer inconnus aux hommes, jusqu'à ce que le temps soit arrivé de les rendre, par les effets, intelligibles à tout le monde. Mais, pour ce qui regarde ces traités de sainte Thérèse, et particulièrement celui du Château de l'Ame, c'est le contraire. Car elle dit précisément en divers endroits qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se rendre intelligible, à cause que son dessein est de découvrir à ses religieuses ce que Dieu lui avait fait connaître de son infinie grandeur, et des merveilles renfermées dans les grâces extraordinaires qu'il fait aux âmes; comme aussi de leur apprendre ce qu'elle savait des artifices dont le démon se sert pour les faire tomber dans ses piéges, et pour détruire ainsi en elles l'ouvrage de son Esprit Saint. En quoi elle témoigne toujours appréhender de ne se pas bien expliquer : ce qui montre combien elle désirait d'éviter l'obscurité. La question n'est donc pas si ces matières sont si élevées qu'elles soient inconnues à ceux qui n'ont point reçu de Dieu le don de ces oraisons si sublimes, puisque chacun en convient;

mais de savoir si cette grande Sainte a exprimé de telle sorte ce que l'expérience lui en a appris, qu'elle l'ait rendu intelligible ; et c'est ce que je suis persuadé qu'elle a fait, me paraissant que l'on peut entendre ce qu'elle rapporte de ces communications de Dieu avec les âmes, à qui il donne dès cette vie des connaissances angéliques. Ainsi il ne s'agit pas de demeurer d'accord si elle a eu l'intention dans cet ouvrage de bien exprimer ces hautes vérités, puisque l'on n'en peut douter, ni si elle s'en est bien acquittée, après avoir vu de quelle sorte elle s'exprime si clairement dans tout le reste ; mais seulement de juger si, dans cette traduction, j'ai bien compris son sens, et si j'ai été assez heureux pour le faire comprendre aux autres. Or c'est en quoi je ne suis pas si présomptueux que de croire d'avoir aussi bien réussi qu'auraient pu faire des personnes très-habiles, et beaucoup plus intelligentes que je ne le suis en ces matières si spirituelles. Ce que je puis dire avec vérité, c'est que je n'ai jamais rien trouvé de si difficile, tant par les choses en elles-mêmes, que par la manière d'écrire de la Sainte, qui met quelquefois parenthèses sur parenthèses, lorsque l'esprit de Dieu l'emporte avec tant de rapidité à déclarer ce qu'elle sait des effets de la grâce qui vont si fort au-delà des connaissances humaines. Ainsi il n'y a point d'efforts que je n'aie faits pour tâcher à découvrir son véritable sens. Et, comme toute la difficulté tombe sur ce qui est de l'oraison, le moyen dont je me suis servi pour m'en éclaircir a été de considérer avec une extrême application tout ce que la Sainte en a dit dans ses autres traités, qui ont précédé celui de ce Château de l'Ame, dans lequel elle marque particulièrement que depuis quatorze ou quinze ans qu'elle avait écrit de cette matière, Dieu lui en avait fait connaître beaucoup de choses qu'elle ignorait auparavant : tellement que l'on peut dire que ce traité est comme son chef-d'œuvre en ce qui regarde l'oraison. Mais cet avantage ne lui ôte pas celui d'être aussi très-excellent et très utile pour ce qui est de la pratique des vertus. Elle en parle admirablement en plusieurs endroits. Et si, d'un côté, les personnes spirituelles y trouvent tant de lumières dont elles n'avaient point de connaissance, ceux que Dieu n'a pas favorisés de semblables grâces, et qui sont même encore engagés dans le siècle, n'y trouveront pas moins à apprendre pour la pratique d'une vie toute chrétienne ; car cette grande

Sainte y fait voir que la perfection ne dépend pas de ces grâces extraordinaires, de ces visions merveilleuses, de ces ravissements, de ces extases que Dieu donne à qui il lui plaît, et que l'on ne doit pas demander, ni même désirer; mais que tout consiste à soumettre entièrement notre volonté à la sienne. Ce qui est d'une si grande consolation, que l'on ne saurait trop admirer son infinie bonté pour les hommes, de vouloir ainsi, par des voies si différentes, les rendre éternellement heureux.

PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU.

Je ne saurais assez m'étonner de ce que le traité du Château de l'Ame faisant tant de bruit, on ne parle point de ces Pensées sur l'amour de Dieu, qui sont comme la suite de la septième demeure de ce Château spirituel, et encore plus élevées s'il se peut. J'avoue n'avoir jamais rien vu qui m'ait paru plus beau, ni qui porte l'esprit à une plus haute admiration de la grandeur infinie de Dieu et des merveilles de sa grâce. En quoi le traité est d'autant plus à estimer, que la Sainte y mêle, selon sa coutume, à des pensées si sublimes, des instructions très-utiles pour la pratique des vertus; et qu'au lieu de décourager les lecteurs par la vue d'une perfection à laquelle ils n'oseraient aspirer, elle les console en leur faisant voir qu'il n'est point nécessaire, pour être entièrement uni à Dieu, et ainsi parfaitement heureux, qu'il nous favorise de ses grâces si relevées; mais qu'il suffit, comme je viens de le dire, de soumettre absolument notre volonté à la sienne, et de témoigner cette soumission par toutes nos actions.

MÉDITATIONS APRÈS LA COMMUNION.

Comme j'avais déjà donné ce petit traité au public, avec celui du Chemin de la Perfection et des Méditations sur le Pater, je me contenterai de dire que je l'ai mis en suite du Château de l'Ame et des Pensées sur l'amour de Dieu, parce qu'il est plein de mouvements si vifs et si ardents de cet amour, qu'il peut passer pour l'une de ces effusions du cœur, qui détachent de telle sorte une âme des sentiments de la terre, qu'elle l'élève vers le ciel par son ardeur et son impatience de posséder cet adorable Sauveur qui fait toute sa

félicité, et la remplit de l'espérance de régner éternellement avec lui dans sa gloire.

Quant aux LETTRES DE LA SAINTE, ayant considéré ses œuvres comme toutes comprises dans les trois volumes en espagnol, imprimés à Anvers en 1649, j'avais cru, après avoir achevé le troisième, qu'il n'y avait plus rien d'elle à traduire. Mais sur ce que j'appris qu'il y avait un quatrième volume, aussi imprimé à Anvers en 1661, j'ai voulu le voir, et j'ai trouvé qu'il n'est composé que de lettres de la Sainte, et de quelques avis à ses religieuses et aux carmes déchaussés, avec des remarques de M. l'évêque de Palafox, et qu'il n'y a que deux ou trois de ces lettres qui aient du rapport à ses autres ouvrages, le reste n'étant que des lettres particulières qu'elle écrivait touchant les affaires de son ordre. Ainsi j'ai cru que M. Pélicot ayant traduit avec grand soin ce quatrième volume, je ne pourrais, sans une espèce de larcin, en tirer ces deux ou trois lettres, ou me persuader sans présomption de pouvoir, en les traduisant de nouveau, y mieux réussir que lui.

Voilà donc en quoi consistent généralement toutes les œuvres de cette grande Sainte qui ont paru jusqu'à cette heure. Et je n'ai rien omis à traduire des trois premiers volumes que des vers, dont la reprise est : *Que muero porque no muero*, c'est-à-dire : *Car je meurs de ne mourir pas;* parce que la Sainte ayant déclaré expressément dans le tome premier de sa vie, que ces vers étaient une production de son amour et non pas de son esprit, j'avoue n'avoir pas été assez hardi pour entreprendre d'expliquer des pensées que le Saint-Esprit lui a inspirées et fait exprimer d'une manière si élevée et si pénétrante, que quand on pourrait douter de la vérité des paroles de cette admirable Sainte, ce que personne n'oserait faire, il serait facile de juger, par le style de ces vers divins, qu'elle n'y a point eu de part.

On trouvera dans quelques endroits des notes ; et comme je ne doute point que ces notes, qui sont dans l'espagnol, ne soient des remarques faites par quelque grand contemplatif sur les matières les plus difficiles de l'oraison, et qu'elles ont été traduites par le père Cyprien, dans sa traduction des ouvrages de cette grande Sainte, je me suis cru obligé de les traduire aussi, afin que l'on ne me pût blâmer d'avoir négligé de le faire.

Pour ce qui regarde la fidélité de ma traduction, j'espère que ceux qui voudront se donner la peine de la conférer exactement avec l'espagnol, jugeront qu'il est difficile d'être plus religieux que je l'ai été à rapporter le sens de la Sainte, et même jusqu'aux moindres des mots que l'on ne pourrait omettre sans l'altérer en quelque sorte. Mais comme chaque langue a des beautés et des expressions qui lui sont particulières, il n'y a point de soin que je n'aie pris pour balancer, par les avantages que notre langue a sur l'espagnole, ceux que l'espagnole a sur la nôtre. Et je suis persuadé que c'est l'une des règles la plus importante, aussi bien que la plus difficile à pratiquer, que l'on puisse suivre dans la traduction, parce qu'elle fait qu'en plusieurs endroits les copies surpassent les originaux. Après avoir rendu raison à ceux qui liront cet ouvrage, de la conduite que j'y ai tenue, il ne me reste qu'à implorer l'assistance de cette glorieuse Sainte, afin que Dieu ait mon travail pour agréable. Et si ses prières ont été si puissantes lorsqu'elle était encore sur la terre, où il ne lui découvrait ces hautes vérités que comme à travers des nuées éclatantes de lumière, que ne dois-je point attendre de son intercession, maintenant que ces voiles étant levés, elle règne avec lui dans sa gloire, qu'elle voit ces vérités dans leur source, et que l'ardente charité dont elle était embrasée s'est augmentée de telle sorte dans le ciel, qu'on peut la considérer comme l'un de ces séraphins qui brûlent sans cesse de ce feu divin que nuls siècles ne verront éteindre. J'espère aussi que ceux qui seront le plus touchés de la lecture de ces admirables ouvrages de la Sainte, et particulièrement entre tant de maisons religieuses, celles de son ordre voudront bien imiter sa charité, en ne me refusant pas la prière que je leur fais de tout mon cœur de se souvenir de moi devant Dieu.

BULLE

DE LA CANONISATION

DE LA

BIENHEUREUSE VIERGE THÉRÈSE.

GRÉGOIRE, ÉVÊQUE,

SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU,

A PERPÉTUELLE MÉMOIRE.

Le Tout-Puissant Verbe de Dieu, étant descendu du sein de son Père en ce bas monde, pour nous retirer de la puissance des ténèbres, après avoir accompli le temps de sa dispensation, et devant retourner de ce monde à son Père, n'a point choisi beaucoup de personnes nobles, ni beaucoup de philosophes du siècle, pour propager, dans l'univers entier, l'église de ses élus qu'il avait acquise par son sang, comme aussi pour l'instruire par la parole de vie, pour confondre la sagesse des sages du monde, et pour détruire tout orgueil qui s'élevait contre Dieu; mais il a fait choix des personnes du peuple, qui étaient comme la lie et le rebut des hommes, lesquels pussent s'acquitter de la fonction à laquelle il les avait prédestinés de toute éternité, non point dans la sublimité du style, ni dans les paroles d'une sachesse humaine, mais dans la simplicité et dans la vérité. Et aussi dans la suite des temps, lorsque, suivant ses décrets éternels, il a daigné visiter son peuple par ses fidèles serviteurs, souvent il a employé pour ce ministère des hommes simples et humbles, par le moyen desquels il a communiqué de grands biens à l'Eglise catholique, leur révélant ainsi, suivant ses paroles, les mystères du royaume du ciel cachés aux grands du monde, les illuminant des grâces divines si abondamment, qu'ils enrichissent l'Eglise par les exemples de toutes les vertus, et lui donnant un nouvel éclat par la gloire des signes et des prodiges. Mais, en nos jours, il a opéré un salut signalé dans les mains d'une femme, en suscitant dans son Eglise, comme une nouvelle Débora,

la vierge Thérèse, laquelle ayant remporté une victoire admirable en domptant sa chair par une virginité perpétuelle, triomphant du monde par une humilité merveilleuse, et terrassant toutes les embûches du démon par un grand nombre de vertus éminentes; aspirant à de plus hauts exploits, et s'élevant au dessus de la condition et de la portée de son sexe par la grandeur de son courage, elle a ceint de force ses reins, et a formé un bataillon de personnes fermes et valeureuses, qui combattissent avec des armes spirituelles pour la maison du Dieu des armées, pour sa loi et pour ses commandements, laquelle Vierge, pour l'accomplissement d'un si grand œuvre, notre Seigneur a remplie de l'esprit de sagesse et d'entendement, et l'a tellement inondée des trésors de sa grâce, que sa splendeur, comme une étoile dans le firmament, éclate et brille dans la maison de Dieu pour une éternité. Nous avons donc jugé digne et convenable que celle que JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur, fils unique du Père éternel, a daigné manifester à son peuple, comme une épouse ornée d'une couronne et parée de ses joyaux dans la gloire des miracles; suivant notre sollicitude pastorale dans l'Eglise universelle, à laquelle, bien que sans le mériter, nous présidons; nous avons, dis-je, jugé convenable de décréter d'autorité apostolique, qu'elle soit honorée comme une sainte et une élue du Seigneur, afin que tous les peuples confessent Dieu dans ses merveilles, et que tout homme connaisse que ses miséricordes ne sont point taries; en sorte que, bien que nos péchés exigeant les fléaux de sa justice, il nous visite avec la verge de son indignation, il ne retient pas néanmoins, ou ne retire point ses miséricordes et ses largesses par les traits acérés de sa colère, lorsque, dans nos afflictions, il nous munit de nouveaux secours, et va multipliant ses amis, qui défendent et protègent son Eglise par les suffrages de leurs mérites et de leurs intercessions; et afin que tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST entendent quelle abondance de son esprit Dieu a versé sur sa servante, et qu'ainsi la dévotion croisse de jour en jour à son égard, nous avons trouvé à propos d'insérer ici quelques-unes de ses vertus signalées et éminentes, et aussi quelques merveilles de celles que Dieu a opérées par elle.

Thérèse naquit à Avila, au royaume de Castille, l'an de notre salut 1515, de parents nobles de race et de vertu, par lesquels étant élevée en la crainte de Dieu, elle donna des témoignages admirables de sa future sainteté, dès son jeune âge, d'autant que lisant les actions et les exploits des saints martyrs, son cœur fut tellement pénétré du feu du Saint-Esprit, qu'elle s'enfuit de la maison de ses parents avec son frère, qui était encore dans l'en-

fance, pour passer en Afrique, et y répandre son sang pour la foi de Jésus-Christ. Mais étant détournée de son dessein par la rencontre de son oncle, déplorant par des larmes continuelles la perte de l'heureux partage qu'on lui avait ravi, elle compensa le désir ardent du martyre par des aumônes et autres œuvres pieuses. Etant parvenue à l'âge de vingt ans, elle se consacra entièrement au service de Jésus-Christ, et suivant la vocation du ciel, elle prit l'habit de religieuse dans le monastère de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui gardait la règle mitigée, afin qu'étant plantée dans la maison du Seigneur, elle y poussât des fleurs. Après dix-huit ans de profession dans cette maison, affligée de maladies graves, et tourmentée par diverses tentations, sans être soulagée des consolations d'en-haut, elle supporta le tout avec l'assistance de Dieu, si constamment, que, par cette preuve de sa foi, elle fut trouvée plus précieuse que l'or qui est affiné par le feu, et digne d'honneur, de louange et de gloire au jour de la révélation de Jésus-Christ. Et parce que, pour élever un haut édifice des vertus chrétiennes, il a fallu mettre le fondement de la foi, Thérèse l'a posé si ferme et si stable, que, suivant la parole du Seigneur, elle doit être comparée à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre; d'autant qu'elle croyait et révérait tellement les saints sacrements de l'Eglise et les autres points et mystères de notre religion, qu'elle ne pouvait avoir plus de certitude d'aucune chose que ce fût, comme elle le disait et le témoignait souvent. Etant éclairée de cette lumière de la foi, elle contemplait si clairement des yeux de l'âme le corps de Jésus-Christ au saint sacrement de l'Eucharistie, qu'elle disait qu'elle ne portait point envie à ceux qui le voyaient des yeux du corps. Quant à la vertu d'espérance, elle en avait une si vive en notre Seigneur, qu'elle déplorait sans cesse sa captivité de cette vie mortelle, qui lui empêchait la jouissance continuelle de sa majesté, et assez ordinairement étant ravie en extase, et considérant les joies du paradis, elle croyait y participer. Entre toutes les vertus de Thérèse, a particulièrement éclaté l'amour de Dieu. Il était si ardent dans son cœur, que ses confesseurs admiraient et louaient sa charité, non comme celle d'un homme, mais comme celle d'un chérubin, laquelle a été aussi augmentée par notre Seigneur Jésus-Christ en plusieurs visions et révélations, lui ayant fait la grâce de la prendre pour son épouse, en lui donnant la main droite, et lui disant ces paroles : « Désormais, comme une vraie « épouse, tu soigneras mon honneur; maintenant je suis ton uni- « que, et tu es toute à moi. » Elle a vu aussi un ange qui lui tra-

sait les entrailles avec un trait ardent; alors l'amour divin remplissait tellement son cœur, que, guidée par ce feu sacré, elle fit un vœu bien difficile à exécuter; savoir, de faire toujours ce qu'elle connaîtrait de plus parfait, et à la plus grande gloire de Dieu. Mais, après sa mort, en une vision, elle déclara à une religieuse qu'elle n'était pas morte par la force de la maladie, mais par l'excès d'un embrasement de l'amour divin. Rien ne peut égaler sa charité envers le prochain; elle pleurait continuellement les ténèbres des infidèles et des hérétiques; et pour obtenir leur conversion, elle offrait au Seigneur des jeûnes, des disciplines et autres mortifications. Cette sainte vierge résolut aussi dans son cœur de ne laisser passer aucun jour sans rendre quelque office de charité au prochain; en quoi elle a tellement été favorisée, qu'elle n'a jamais manqué d'occasion pour l'exercer. Quant à ce qui est d'aimer ses ennemis, elle a merveilleusement imité notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, parce que, souffrant de grandes adversités et d'horribles persécutions, elle aimait néanmoins ceux qui la persécutaient, et priait pour ceux qui la haïssaient; les injustices et les injures qu'on lui faisait redoublaient son amour et sa charité : aussi de graves personnages avaient-ils coutume de dire que celui qui voulait être aimé de Thérèse devait l'offenser ou lui nuire. Pour les vœux qu'elle a prononcés lors de sa profession, elle les a remplis avec un zèle scrupuleux; non-seulement elle soumettait toutes ses actions à l'avis et à la direction de ses supérieurs avec la plus grande humilité, mais elle prit le ferme propos de conformer toutes ses pensées à leur volonté. Elle a aussi jeté au feu, en vertu de cette soumission, un livre rempli d'une insigne piété qu'elle avait composé sur le Cantique des cantiques, pour obéir en cela à son confesseur. Elle avait coutume de dire qu'elle pourrait se tromper à discerner les visions et les révélations, mais non pas à rendre l'obéissance aux supérieurs. Elle a tellement chéri la pauvreté, qu'elle gagnait sa nourriture par le travail de ses mains : lorsqu'elle trouvait quelque religieuse mal vêtue, elle échangeait aussitôt ses habits avec les siens; et si quelquefois le nécessaire venait à lui manquer, elle s'en réjouissait, rendant plus de grâces à Dieu de cette disette que d'un bienfait signalé. Parmi toutes les vertus dans lesquelles elle a excellé, comme épouse de notre divin Sauveur, celle de chasteté a paru encore avec plus d'éclat; elle a accompli rigoureusement, jusqu'à la mort, le vœu qu'elle en avait fait dès son enfance et a conservé, tant en corps qu'en esprit, une pureté angélique et sans tache. Elle était humble de cœur. Favorisée de plus en plus des dons de l'esprit

Saint, elle demandait au Seigneur qu'il mît des bornes à ses grâces, et qu'il n'oubliât pas sitôt ses offenses. Pour les insultes et les affronts, elles les désirait ardemment; ayant en horreur les honneurs du monde, elle fuyait jusqu'à la vue des hommes. Patiente à l'excès, sa devise était pâtir ou mourir. Outre ces présents de la libéralité divinité, le Tout-Puissant l'a encore enrichie d'une infinité d'autres grâces. Il l'a remplie de l'esprit d'intelligence, de manière que non seulement elle laissât dans l'Eglise de Dieu des exemples de bonnes œuvres, mais encore qu'elle l'arrosât des pluies d'une sagesse céleste, ayant écrit des livres de la théologie mystique, et d'autres qui abondent en piété, desquels les fidèles recueillent des fruits en abondance, y étant excités à désirer de jouir du séjour des saints. Inspirée par la grâce divine, elle a commencé la réforme du Carmel, et a réussi non seulement à l'égard des femmes, mais même à l'égard des hommes. Plusieurs monastères de religieux et de religieuses ont été établis par toute l'Espagne et en d'autres lieux de la Chrétienté, quoiqu'elle n'eût ni argent, ni revenu quelconque, se confiant à la seule miséricorde de Dieu, dans ses fondations. Pour l'établissement de ces maisons, non seulement elle était dépourvue de tout secours et appui humain, mais aussi, souvent elle a éprouvé la résistance et la contradiction des princes et des puissants du siècle. Cependant le Seigneur bénissant ses œuvres, les monastères ont pris racine en accroissement et ont abondamment fructifié dans la maison du Seigneur. Dieu a voulu signaler les grandes vertus de Thérèse par des miracles, lorsqu'elle était encore sur la terre. Nous en insérerons ici quelques uns. Ayant une grande disette de blé dans le diocèse de Cuense, et se trouvant à peine dans le monastère de Ville-Neuve de la Xare autant de farine qu'il en fallait pour nourrir, l'espace d'un mois, dix-huit religieuses; par les mérites et l'intercession de cette sainte vierge, le Dieu tout-puissant, qui nourrit et substante ceux qui espèrent en lui, la multiplia tellement, que, bien que pendant six mois on en tirât abondamment pour la nourriture des servantes de Dieu, jamais elle ne se diminua jusqu'à la récolte. Anne de la Trinité, religieuse du couvent de Médine-du-Champ, était attaquée de fièvre et d'un érysipèle au visage. Thérèse la caressa d'abord, puis touchant légèrement les parties affligées : « Courage, dit-elle, ma fille, Dieu vous délivrera, j'espère, de cette maladie : » aussitôt la fièvre et l'érysipèle disparurent. Alberte, prieure du même monastère, était en danger de mort, par suite d'une pleurésie, mais la sainte vierge Thérèse lui ayant touché le côté où était le mal, dit qu'elle se por-

tait bien, et lui commanda de se lever. La religieuse parfaitement guérie se leva, en louant notre Seigneur. Enfin, étant venu le temps auquel elle devait recevoir de la main de Dieu la couronne de gloire, tant pour les maux supportés pour son honneur que pour les bonnes œuvres faites en vue de l'utilité de l'Eglise, elle tomba malade à Albe. Pendant tout le temps de sa maladie, elle s'entretenait avec ses sœurs de l'amour divin, remerciant souvent Dieu de l'avoir mise dans le sein de l'Eglise catholique, recommandant, comme ses premières vertus, la pauvreté et l'obéissance aux supérieurs; ayant aussi reçu en toute humilité le sacré viatique de son pélerinage et le sacrement de l'Extrême-Onction, tenant en main l'image de JÉSUS-CHRIST crucifié, son âme s'envola aux demeures de la béatitude éternelle. Or, Dieu a manifesté, par plusieurs signes, à quel sublime degré de gloire il a élevé Thérèse; car elle a apparu à plusieurs religieuses dévotes et craignant Dieu; l'une a vu, sur le toit de l'église, dans le chœur et sur la chambre où elle est morte, une multitude de lumières célestes. L'autre a vu, près de son lit, notre Seigneur JESUS-CHRIST, éclatant de splendeur et entouré d'une grande troupe d'anges. Un autre a vu beaucoup de personnes vêtues de blanc entrer dans sa cellule et se mettre autour de son lit. Il y en eut une aussi qui, au moment où elle rendit l'esprit, vit sortir de sa bouche une colombe blanche; une autre vit sortir par la fenêtre une splendeur semblable à un cristal. Même un arbre près de sa chambre, couvert de chaux, masqué par une muraille et sec depuis longues années, se trouva soudainement chargé de fleurs à l'instant où elle expira. Son corps parut, après ce dernier passage, d'une très-grande beauté, sans aucune ride, d'une blancheur merveilleuse, ainsi que les habits et les linges dont elle avait usé pendant sa maladie, exhalant une odeur délicieuse, au grand étonnement et à l'admiration de chacun. Il y a eu aussi plusieurs miracles que Dieu a opérés par les mérites de sa servante, qui ont rendu glorieuse son entrée dans le ciel. Une religieuse, qui depuis longtemps avait mal aux yeux et une douleur de tête, prit la main de la vierge défunte, et l'ayant portée sur sa tête et sur ses yeux, fut guérie sur-le-champ. Une autre, baisant ses pieds, recouvra le sens de l'odorat qu'elle avait perdu, et sentit corporellement l'odeur du parfum qu'elle exhalait par la vertu divine. Son corps fut mis dans un cercueil de bois, sans aucun préparatif, et inhumé bien avant dans la terre; la fosse fut même remplie de chaux et de grosses pierres; cependant il sortait de son sépulcre une odeur si merveilleuse, qu'on résolut de dé-

terrer ce sacre corps. Il fut trouvé entier, sans corruption et aussi flexible que s'il eût été fraîchement enterré, étant en outre trempé d'une liqueur odoriférante qu'il rend encore jusqu'à présent, Dieu témoignant la sainteté de sa servante par un miracle continuel. C'est pourquoi le corps fut revêtu de nouveaux habits et posé dans un nouveau cercueil, les autres étant consommés de pourriture; il fut porté après au même lieu, où ayant demeuré l'espace de trois années, le sépulcre fut ouvert pour en tirer ce précieux dépôt, et le porter à Avila. Souvent visité par l'ordre des commissaires apostoliques, il fut toujours trouvé incorrompu, maniable, trempé de la même liqueur et exhalant une pareille odeur. Or, dans la succession des temps, Dieu a manifesté aux hommes la gloire de sa servante par de fréquentes grâces qu'il a accordées par son intercession à ceux qui se sont recommandés pieusement à ses prières. Un enfant, âgé de quatre ans, avait le corps tellement retiré et si difforme, qu'il ne pouvait marcher, ni remuer étant couché. Ayant cette maladie depuis sa naissance, et n'en ressentant aucune douleur, on le jugeait tout-à-fait incurable; mais ayant été porté, pendant neuf jours, dans la chambre où la sainte vierge avait demeuré pendant sa vie, il sentit en soi une vertu extraordinaire, et fut soudainement guéri. Les forces lui revinrent, il marcha sans aide et sans appui au grand étonnement de tous, et publia hautement qu'il avait obtenu sa guérison par le moyen de la mère Thérèse de Jésus. Anne de Saint-Michel, religieuse, tourmentée depuis deux ans de douleurs aiguës, ayant trois chancres à la poitrine, ne pouvant reposer, tourner le cou, ni élever les bras, s'appliqua une parcelle des reliques de sainte Thérèse. S'étant recommandée à elle du fond de son cœur, elle fut guérie en un instant de toutes les plaies de son corps, et même d'un mal intérieur dont elle était travaillée depuis longtemps. François Perez, recteur d'une église paroissiale, était tellement tourmenté d'un abcès qui s'était formé à l'entrée de l'estomac, que le bras s'étant aussi retiré, il ne put célébrer la messe pendant l'espace de cinq mois. Les remèdes humains étant impuissants, il eut recours aux divins. Elevant ses yeux vers les montagnes de Dieu, il obtint la santé; car, portant sur sa poitrine une lettre écrite de la main de Thérèse, il fut guéri du mal qu'il avait en cette partie; et visitant son sépulcre et appliquant le bras, qui se garde à Albe, sur le sien qui était encore retiré, il en obtint une parfaite guérison. Jean de Leyra avait un mal de gorge si violent, qu'il pouvait à peine respirer; et déjà il était réduit à toute extrémité, lorsqu'il mit avec une grande confiance un mouchoir dont sainte Thérèse s'était servie sur la partie où était le mal;

s'étant ensuite laissé aller au sommeil, il se trouva guéri à son réveil, et s'écria qu'il devait sa guérison aux mérites de la bienheureuse Thérèse. La sainteté de Thérèse étant reconnue dans toute sorte de nations, son nom étant en très-grand honneur parmi les fidèles, Dieu, par son intercession, opérant tant de miracles, qui, s'augmentant de jour en jour ainsi que sa vénération, on en a dressé des procès-verbaux dans différents endroits de l'Espagne, qui ont été envoyés à ce saint-siége; et Philippe, troisième roi catholique d'Espagne, faisant en ceci grande instance, l'affaire diligemment discutée, tant à la sacrée congrégation des rites que dans la rote, notre prédécesseur Paul V, d'heureuse mémoire, a permis qu'on fît son office dans tout l'ordre des carmes, comme d'une vierge bienheureuse. Le même Philippe III, ayant supplié de rechef notre prédécesseur Paul V, de passer outre à la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse, il commit de nouveau l'affaire aux cardinaux de la sacrée congrégation des rites, qui décrétèrent qu'on ferait de nouveaux procès-verbaux par autorité apostolique, et députèrent à cet effet le cardinal Bernard de Rojas, de bonne mémoire, archevêque de Tolède, et les vénérables frères évêques d'Avila et de Salamanque, qui, s'étant acquittés avec soin de cette commission, en renvoyèrent tous les actes au même Paul V, notre prédécesseur. Il ordonna à trois auditeurs des causes du palais apostolique, savoir: François, archevêque de Damas, lieutenant, maintenant cardinal de la sainte Eglise romaine; Jean-Baptiste Coccine, doyen; et Alphonse Mauzanede, d'examiner ces actes avec la plus grande attention et de lui en dire leur avis. Ayant considéré soigneusement toutes choses, selon que le requérait l'importance de l'affaire, ils ont fait rapport que la sainteté de vie et les miracles de la bienheureuse vierge Thérèse étaient pleinement justifiés, et que tout ce qui est requis par les sacrés canons pour sa canonisation s'y trouvait abondamment vérifié, et qu'on y pouvait passer outre. Afin que l'affaire se fît avec la maturité qui était convenable à une chose si importante, le même Paul ordonna à nos chers fils les cardinaux de la sainte Eglise romaine, de la congrégation des rites sacrés, qu'ils vissent de nouveau lesdits procès, et prissent connaissance exacte de toute la cause. Or le même Paul V, ayant achevé son pélerinage en cette vie mortelle; et nous, quoique sans aucun mérite, par la seule bonté de Dieu, ayant été appelé au gouvernement de l'Eglise, nous avons cru qu'il fallait avancer cette affaire pour l'augmentation de la gloire de Dieu et l'utilité de la sainte Eglise; et avons estimé que ce serait un grand moyen pour adoucir les misères de ces temps, si la dévotion des fidèles de Jésus-

Christ était accrue envers les saints et les élus de Dieu, qu'ils intercédassent pour nous dans de si grandes nécessités. Partant, nous commandâmes auxdits cardinaux d'exécuter au plus tôt ce qui leur avait été enjoint par notre prédécesseur; ce qu'ayant accompli avec la diligence convenable, et tous ayant opiné unanimement à ce qu'on canonisât la vierge Thérèse, notre vénérable frère François Maria, évêque du Port, cardinal du Mont, exposa brièvement devant nous, dans notre consistoire, le sommaire de tout le procès, et son avis avec celui de ses collègues. Ce qu'étant entendu, les autres cardinaux, qui étaient présents, prononcèrent, d'un commun suffrage, qu'il fallait passer outre. Donc, notre cher fils Jules Zambeccarius, avocat consistorial de notre cour, ayant harangué pour sa canonisation, et nous ayant supplié humblement, au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique d'Espagne, d'y daigner procéder, nous fîmes réponse que nous consulterions sur une chose si importante nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, et les évêques qui pour lors étaient en cour; nous exhortâmes ardemment, au nom de Jésus-Christ, les cardinaux et les évêques présents, à persister soigneusement en oraison, et à humilier leurs âmes devant Dieu par des jeûnes et des aumônes; à prier avec nous le Seigneur de répandre sur nous la lumière de vérité, pour connaître et accomplir sa divine volonté. Dans le consistoire demi-public qui fut tenu ensuite, non-seulement les cardinaux y étant appelés, mais aussi les patriarches, archevêques et évêques qui étaient en notre cour, nos notaires du siége apostolique, les auditeurs des causes du sacré palais, aussi présents, ayant mentionné plusieurs faits relatifs à la sainteté insigne de la servante de Dieu, de la multitude des miracles, et de la dévotion des peuples envers elle dans toute la chrétienté; après avoir aussi exposé les instances qui nous étaient faites, non-seulement au nom de très-grands rois, mais aussi au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Ferdinand, roi des Romains, élu empereur, et plusieurs autres princes chrétiens, tous d'un accord et d'une commune voix, bénissant le Seigneur, qui honore ses amis, ont été d'avis qu'il fallait canoniser la bienheureuse Thérèse et la mettre au rang des saintes vierges, desquels tous ayant ouï le consentement, nous nous sommes grandement réjouis d'une intime affection de cœur au Seigneur, rendant grâces à Dieu et son fils Notre Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il avait regardé son Église des yeux de sa miséricorde, et qu'il avait voulu l'illustrer d'une si grande gloire. Partant, nous publiâmes le jour de la canonisation, et enjoi-

guimes à nos mêmes frères et fils de persévérer en oraisons, et de continuer à faire des aumônes, à ce que, dans l'exécution d'une si grande œuvre, la splendeur du Seigneur fût sur nous, et que sa majesté dirigeât l'œuvre de nos mains, pour accomplir sa volonté. Enfin toutes les choses qui devaient être faites suivant les sacrées constitutions et la coutume de l'Église romaine ayant été exécutées aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre, nous nous sommes assemblés avec nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, avec les patriarches, archevêques, évêques, prélats de la cour romaine, officiers et nos amis, le clergé séculier et régulier et une très-grande multitude de peuple. Les demandes pour la canonisation ayant été réitérées, au nom de notre très-cher fils en JÉSUS-CHRIST, Philippe, roi catholique, par notre bien-aimé fils Louis, cardinal du titre de Sainte-Marie-Transpontine, surnommé Ludovisio, notre neveu selon la chair; par Jules, l'avocat susdit, après avoir chanté les sacrées prières et les litanies, et ayant imploré humblement les grâces du Saint-Esprit, en l'honneur de la sainte Trinité et à l'exaltation de la foi catholique, avec l'autorité de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, celle des bienheureux apôtres et la nôtre, du conseil et du consentement unanime de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, des patriarches, archevêques et évêques, présents en cour de Rome, nous avons défini que la vierge Thérèse, de bonne mémoire, native d'Avila, de laquelle la sainteté était pleinement vérifiée, avec sa sincérité de foi et l'excellence de ses miracles, doit être tenue comme sainte, et avons décrété qu'elle doit être enrôlée au catalogue des saintes vierges, comme nous le définissons, le déclarons et l'admettons par la teneur de ces présentes; avons mandé et mandons que tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST l'honorent et la révèrent comme vraiment sainte, ordonnant que, par toute l'Église, on puisse bâtir et consacrer en son honneur des temples et des autels, dans lesquels on offre des sacrifices à Dieu, et que tous les ans, le cinquième d'octobre, auquel jour elle a été transportée à la gloire céleste, son office puisse être célébré comme d'une sainte Vierge, suivant l'usage du bréviaire romain. Avec la même autorité nous avons remis et remettons miséricordieusement en notre Seigneur à tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST, qui tous les ans en la même fête visiteront le sépulcre où repose son corps, une année et une quarantaine; et à ceux qui le visiteront dans l'octave de cette fête, quarante jours de pénitence à eux enjointe, ou due en quelque manière que ce soit. Finalement, ayant rendu grâces à Dieu de ce qu'il lui avait plu illustrer son Église

de cette insigne et nouvelle lumière; et après avoir chanté en l'honneur de sainte Thérèse, l'oraison solennelle des saintes vierges, nous avons célébré la messe à l'autel du prince des apôtres, avec la commémoration de cette sainte vierge ; et avons concédé à tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST, qui étaient là présents, indulgence plénière de tous leurs péchés. Il est donc raisonnable que, pour un si grand bienfait, avec toute sorte d'humilité, nous bénissions et nous glorifions tous celui auquel convient toute bénédiction, honneur, gloire, puissance dans les siècles des siècles, demandant à Dieu par des prières continuelles que, par l'intercession de son élue, il détourne sa face de nos péchés; qu'il nous regarde et nous montre la lumière de ses miséricordes, et qu'il envoie sa crainte aux nations qui ne le connaissent point, afin qu'elles sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que le nôtre. Au reste, parce qu'il serait difficile que les présentes lettres fussent portées en tous les lieux où il serait nécessaire, nous voulons que partout on ajoute la même foi aux copies; et même à celles qui seront imprimées, étant signées de quelques notaires publics, et munies du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique, qu'on ferait à ces présentes, si elles étaient produites ou montrées. Que personne donc n'entreprenne d'enfreindre ce témoignage de nos définitions, décret, adscription, commandement, statut, ordonnance et volonté, ou d'y contrevenir avec une hardiesse téméraire. Que si quelqu'un avait cette présomption que d'attenter à ceci, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Donné à Rome à Saint-Pierre, l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 1621, le douzième jour de mars, et le deuxième de notre pontificat.

LA VIE

DE

SAINTE THÉRÈSE,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Je souhaiterais que comme l'on m'a ordonné d'écrire très particulièrement la manière de mon oraison et les grâces que j'ai reçues de Dieu, on m'eût permis de faire connaître, avec la même exactitude la grandeur de mes péchés, et la vie imparfaite que j'ai menée. Ce me serait beaucoup de consolation; mais au lieu de me l'accorder on m'a lié les mains sur ce sujet. Ainsi, il ne me reste qu'à conjurer, au nom de Dieu, ceux qui liront ce discours de ma vie, de se souvenir toujours que j'ai été si méchante, que je ne remarque un seul de tous les saints qui se sont convertis à Dieu, dont l'exemple puisse me consoler. Car je vois que depuis qu'il lui a plu de les toucher, ils n'ont point continué à l'offenser; au lieu que non-seulement je devenais toujours plus mauvaise, mais il semblait que je prisse plaisir à résister aux grâces que notre Seigneur me faisait, quoique je comprisse assez qu'elles m'obligeaient à le mieux servir, et que je ne les pouvais trop connaître. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir attendu avec tant de patience: je ne saurais trop l'en remercier, et j'implore de tout mon cœur son secours, pour pouvoir écrire avec autant de clarté que de vérité cette relation que mes confesseurs m'ont ordonné de faire, et que je n'avais jusqu'ici osé entreprendre, quoique Dieu m'eût, il y a long-temps, donné la pensée d'y travailler. Je souhaite qu'elle réussisse à sa gloire, et que me faisant encore mieux connaître à ceux qui m'y ont engagée, ils me fortifient dans ma faiblesse, afin que je puisse faire un bon usage des grâces que j'ai reçues de Dieu, à qui toutes les créatures doivent donner de continuelles louanges.

CHAPITRE PREMIER.

Vertus du père et de la mère de la Sainte. Soins qu'ils prenaient de l'éducation de leurs enfants. La Sainte n'étant âgée que de six ou sept ans, entre, avec un de ses frères, dans le désir de souffrir le martyre.

Les faveurs que j'ai reçues de Dieu, et la manière dont j'ai été élevée, auraient dû suffire pour me rendre bonne, si ma malice n'y eût point apporté d'obstacle. Mon père était fort affectionné à la lecture des bons livres, et en avait plusieurs en langue vulgaire, afin que ses enfants les pussent entendre. Ma mère secondait ses bonnes intentions pour nous; et le soin qu'elle prenait de nous faire prier Dieu, et de nous porter à concevoir de la dévotion pour la sainte Vierge et pour quelques saints, commença à m'y exciter à l'âge de six ou sept ans. J'y étais aussi poussée, parce que je ne voyais en mon père et en ma mère que des exemples de vertu.

Mon père était très-charitable envers les pauvres et les malades, et avait une si grande charité pour les serviteurs, qu'il ne put jamais se résoudre d'avoir des esclaves, tant ils lui faisaient de compassion. Ainsi, ayant eu, durant quelques jours, chez lui, une esclave qui appartenait à l'un de ses frères, il la traitait comme si elle eût été sa propre fille, et disait qu'il ne pouvait sans douleur voir qu'elle ne fût pas libre. Il était très véritable dans ses paroles; on ne l'entendit jamais jurer ni médire de personne; et il n'y avait rien dans toute sa conduite que de fort honnête et de fort louable.

Ma mère était aussi très-vertueuse, et son peu de santé la fit tomber dans de grandes infirmités. Quoiqu'elle fût extrêmement belle, elle faisait si peu de cas de cet avantage qu'elle avait reçu de la nature, qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans lorsqu'elle mourut, une personne fort âgée n'aurait pu vivre d'une autre manière qu'elle faisait. Son humeur était extrêmement douce; elle avait beaucoup d'esprit; sa vie fut traversée par de grandes peines, et elle la finit très chrétiennement.

Nous étions douze enfants, trois fils et neuf filles; et tous, par la miséricorde de Dieu, ont imité ses vertus et celles de mon père, excepté moi, quoique je fusse celle de tous ses enfants qu'il aimait le mieux. Je paraissais, avant que d'avoir offensé Dieu, avoir de l'esprit, et je ne saurais me souvenir qu'avec douleur du mauvais

usage que j'ai fait des bonnes inclinations que notre Seigneur m'avait données. J'étais en cela d'autant plus coupable, que je ne voyais rien faire à mes frères qui m'empêchât d'en profiter. Quoique je les aimasse tous extrêmement et que j'en fusse fort aimée, il y en avait un pour qui j'avais une affection encore plus particulière. Il était environ de mon âge, et nous lisions ensemble les vies des saints. Il me parut, en voyant le martyre que quelques-uns d'eux ont souffert pour l'amour de Dieu, qu'ils avaient acheté à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence; et il me prit un grand désir de mourir de la même sorte, non par un violent mouvement d'amour que je me sentisse avoir pour lui, mais afin de ne point différer à jouir d'une aussi grande félicité que celle que je lisais que l'on possède dans le ciel. Mon frère entra dans le même sentiment; et nous délibérions ensemble du moyen que nous pourrions tenir pour venir à bout de notre dessein. Nous nous proposâmes de passer dans les pays occupés par les Maures, et de demander à Dieu qu'il nous fît la grâce de mourir par leurs mains. Et quoique nous ne fussions encore que des enfants, il me semble qu'il nous donnait assez de courage pour exécuter cette résolution, si nous en pouvions trouver le moyen; et ce que nous étions sous la puissance d'un père et d'une mère, était la plus grande difficulté que nous y voyions. Cette éternité de gloire et de peines que les livres nous faisaient connaître, frappait notre esprit d'un étrange étonnement; nous répétions sans cesse: Quoi! pour toujours, toujours, toujours! Et bien que je fusse dans une si grande jeunesse, Dieu me faisait la grâce, en prononçant ces paroles, qu'elles imprimaient dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité.

Lorsque nous vîmes, mon frère et moi, qu'il nous était impossible de réussir dans notre dessein de souffrir le martyre, nous résolûmes de vivre comme des ermites, et nous travaillâmes à faire des ermitages dans le jardin; mais les pierres que nous mettions pour cela les unes sur les autres, venant à tomber parce qu'elles n'avaient point de liaison, nous ne pûmes en venir à bout. Je ne saurais encore maintenant penser, sans en être beaucoup touchée, que Dieu me faisait dès-lors des grâces dont j'ai si peu profité.

Je donnais l'aumône autant que je le pouvais, et mon pouvoir était petit. Je me retirais en solitude pour faire mes prières, qui étaient en grand nombre, avec le rosaire, pour lequel ma mère avait une grande dévotion, et nous l'avait inspirée. Lorsque je me jouais avec les petites filles de mon âge, mon grand plaisir était de faire des monastères et d'imiter les religieuses; et il me semble

que je désirais de l'être quoique non pas avec tant d'ardeur que les autres choses dont j'ai parlé.

J'avais environ douze ans quand ma mère mourut, et, connaissant la perte que j'avais faite, je me jetai toute fondante en larmes, aux pieds d'une image de la sainte Vierge, et la suppliai de vouloir être ma mère. Quoique je fisse cette action avec une grande simplicité, il m'a paru qu'elle me fut fort avantageuse; car j'ai reconnu manifestement que je ne me suis jamais recommandée à cette bienheureuse Mère de Dieu, qu'elle ne m'ait assistée. Elle m'a enfin appelée à son service, et je ne puis penser qu'avec douleur que je ne persévérai pas aussi fidèlement que je devais dans les bons désirs que j'avais alors. « Seigneur, mon Dieu, » puisque j'ai sujet de croire que me faisant tant de grâces, vous » aviez dessein de me sauver, n'aurait-il pas fallu que, par le » respect qui vous est dû, encore plus que pour mon intérêt, » mon âme, dans laquelle vous vouliez habiter, n'eût point été » profanée par tant de péchés? Je ne saurais en parler sans être vi- » vement touchée, parce que je n'en puis attribuer la cause qu'à » moi seule, étant obligée de reconnaître qu'il n'y a rien que vous » n'ayez fait pour me porter dès cet âge, à être absolument toute » à vous, et que mon père et ma mère ont pris tant de soin de » m'élever dans la vertu, et m'ont donné de si bons exemples, » qu'au lieu de me pouvoir plaindre d'eux, j'ai tous les sujets du » monde de m'en louer. »

Lorsque je fus un peu plus avancée en âge, je commençai à connaître les dons de la nature dont Dieu m'avait favorisée, et que l'on disait être grands; mais au lieu d'en rendre grâces à Dieu, je m'en servis pour l'offenser, ainsi que je le dirai dans la suite.

CHAPITRE II.

Préjudice que reçut la Sainte de la conversation d'une de ses parentes. Combien il importe de ne fréquenter que des personnes vertueuses. On la met en pension dans un monastère.

Il me semble que ce que je vais rapporter me nuisit beaucoup, et il me fait quelquefois considérer combien grande est la faute des pères et des mères qui ne prennent pas soin d'empêcher leurs enfants de rien voir qui ne les puisse porter à la vertu. Car ma mère étant telle que je l'ai dit, tant de bonnes qualités que je

voyais en elle firent peu d'impression sur mon esprit, lorsque je commençai à devenir raisonnable; et ce qu'elle avait de défectueux me fit grand tort. Elle prenait plaisir à lire des romans, et ce divertissement ne lui faisait pas tant de mal qu'à moi; car elle ne laissait pas de prendre tout le soin qu'elle devait avoir de sa famille, et peut-être ne le faisait-elle que pour occuper ses enfants, afin de les empêcher de penser à d'autres choses qui auraient été capables de les perdre; mais, nous oublions nos autres devoirs, pour ne penser qu'à cela seul. Mon père le trouvait si mauvais, qu'il fallait bien prendre garde qu'il ne s'en aperçût pas. Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture; et cette faute que l'exemple de ma mère me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me semblait qu'il n'y avait point de mal à employer plusieurs heures du jour et de la nuit à une occupation si vaine, sans que mon père le sût, et ma passion pour cela était si grande, que je ne trouvais de contentement qu'à lire quelqu'un de ces livres que je n'eusse point encore vu.

Je commençai à prendre plaisir à m'ajuster et à désirer de paraître bien; j'avais un grand soin de mes mains et de ma coiffure; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités; et comme j'étais fort curieuse, je n'en manquais pas. Mon intention n'était pas mauvaise, et je n'aurais pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi. Je demeurai durant plusieurs années dans cette excessive curiosité, sans comprendre qu'il y eût du péché; mais je vois bien maintenant qu'il était fort grand.

Comme mon père était extrêmement prudent, il ne permettait l'entrée de sa maison qu'à ses neveux, mes cousins-germains; et plût à Dieu qu'il la leur eût refusée aussi bien qu'aux autres! Car je connais maintenant quel est le péril, dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, de converser avec des personnes qui, non seulement ne connaissent point combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent les autres à l'aimer. Ces parents dont je parle n'étaient qu'un peu plus âgés que moi; nous étions toujours ensemble, ils m'aimaient extrêmement, mon entretien leur était fort agréable; ils me parlaient du succès de leurs inclinations et de leurs folies, et qui pis est, j'y prenais plaisir; ce qui fut la cause de tout mon mal.

Que si j'avais à donner conseil aux pères et aux mères, je les exhorterais de prendre bien garde de ne laisser voir à leurs enfants à cet âge, que ceux dont la compagnie peut leur être utile, rien

n'étant plus important, à cause que notre naturel nous porte plutôt au mal qu'au bien. Je le sais par ma propre expérience ; car ayant une sœur plus âgée que moi, fort sage et fort vertueuse, je ne profitai point de son exemple, et je reçus un grand préjudice des mauvaises qualités d'une de mes parentes qui venait souvent nous voir. Comme si ma mère, qui connaissait la légèreté de son esprit, eût prévu le dommage qu'elle devait me causer, il n'y avait rien qu'elle n'eût fait pour lui fermer l'entrée de sa maison ; mais elle ne le put à cause du prétexte qu'elle avait d'y venir. Je m'affectionnai extrêmement à elle, et ne me lassais point de l'entretenir, parce qu'elle contribuait à mes divertissements, et me rendait compte de toutes les occupations que lui donnait sa vanité. Je veux croire qu'elle n'avait point d'autre dessein dans notre amitié que de satisfaire son inclination pour moi et le plaisir qu'elle prenait à me parler des choses qui la touchaient.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année, et il me semble que durant ce temps je n'offensai point Dieu mortellement, ni ne perdis point sa crainte ; mais j'en avais davantage de manquer à ce que l'honneur du monde oblige. Cette crainte était si forte en moi, qu'il me paraît que rien n'aurait été capable de me la faire perdre. Que j'aurais été heureuse si j'avais toujours eu une aussi ferme résolution de ne faire jamais rien de contraire à l'honneur de Dieu ! mais je ne prenais pas garde que je perdrais, par plusieurs autres voies, cet honneur que j'avais tant de passion de conserver, parce qu'au lieu de me servir des moyens nécessaires pour cela, j'avais seulement un extrême soin de ne rien faire contre ce qui peut ternir la réputation d'une personne de mon sexe.

Mon père et ma sœur voyaient avec un sensible déplaisir l'amitié que j'avais pour cette parente, et me témoignaient souvent de ne la point approuver ; mais, comme ils ne pouvaient lui défendre l'entrée de la maison, leurs sages remontrances m'étaient inutiles, et il ne se pouvait rien ajouter à mon adresse pour réussir dans les choses où je m'engageais si imprudemment.

Je ne saurais penser sans étonnement au préjudice qu'apporte une mauvaise compagnie ; et je ne le pourrais croire si je ne l'avais éprouvé, principalement dans une si grande jeunesse. Je souhaiterais que mon exemple pût servir aux pères et aux mères, pour les faire veiller attentivement sur leurs enfants ; car il est vrai que la conversation de cette parente me changea de telle sorte, que l'on ne reconnaissait plus en moi aucune marque des inclinations vertueuses que mon naturel me donnait, et qu'elle et une autre, qui était de son humeur, m'inspirèrent les mauvaises qu'elles avaient.

C'est ce qui me fait connaître combien il importe de n'être qu'en bonne compagnie, et je ne doute point que si j'en eusse rencontré à cet âge une telle qu'il eût été à désirer, et que l'on m'eût instruite dans la crainte de Dieu, je me serais entièrement portée à la vertu, et fortifiée contre les faiblesses dans lesquelles je suis tombée.

Ayant ensuite entièrement perdu cette crainte de Dieu, il me resta seulement celle de manquer à ce qui regardait mon honneur, et elle me donnait des peines continuelles. Mais, me flattant de la créance que l'on n'avait point de connaissance de mes actions, je faisais plusieurs choses contraires à l'honneur de Dieu, et même à celui du monde pour lequel j'avais tant de passion.

Ce que je viens de rapporter fut donc, à ce qui m'en paraît, le commencement de mon mal, et je ne dois pas peut-être en attribuer la cause aux personnes dont j'ai parlé, mais à moi-même, puisque ma seule malice suffisait pour me faire commettre tant de fautes, joint que j'avais auprès de moi des filles toujours disposées à me fortifier dans mes manquements; et s'il y en eût eu quelqu'une qui m'eût donné de bons conseils, je les aurais peut-être suivis; mais leur intérêt les aveuglait, de même que j'étais aveuglée par mon affection à suivre mes sentiments. Néanmoins, comme j'ai naturellement de l'horreur pour les choses déshonnêtes, j'ai toujours été très-éloignée de ce qui peut blesser l'honneur; et je me plaisais seulement dans les divertissements et les conversations agréables; mais parce qu'en ne fuyant pas les occasions on s'expose à un péril évident, je me mettais au hasard de me perdre, et d'attirer sur moi la juste fureur de mon père et de mes frères. Dieu m'en garantit par son assistance, quoique ces conversations dangereuses ne purent être si secrètes qu'elles ne donnassent quelque atteinte à ma réputation, et que mon père n'en soupçonnât quelque chose.

Trois mois, ou environ, s'étaient passés de la sorte, lorsque l'on me mit dans un monastère de la ville où j'étais, et où l'on élevait des filles de ma condition, mais plus vertueuses que moi. Cela se fit avec tant de secret, qu'il n'y eut qu'un de mes parents qui le sut. On prit pour prétexte le mariage de ma sœur, et ce que, n'ayant plus de mère, je serais demeurée seule à la maison. L'affection que mon père avait pour moi était si extraordinaire, et ma dissimulation si grande, qu'il ne me pouvait croire aussi mauvaise que je l'étais; ainsi je ne tombai point dans sa disgrâce, et bien qu'il se répandit quelque bruit de ces entretiens trop libres que j'avais eus, l'on n'en pouvait parler avec certitude, tant parce

qu'ils durerent peu, qu'à cause que ma passion pour l'honneur faisait qu'il n'y avait point de soin que je ne prisse pour les cacher, sans considérer, mon Dieu, qu'ils ne pouvaient être cachés à vos yeux, qui pénètrent toutes choses. « Quel mal, ô mon Sauveur, « n'arrive-t-il point de ne se pas représenter cette vérité, et de « s'imaginer qu'il puisse y avoir quelque chose de secret de ce qui « se fait contre votre volonté! Pour moi je suis persuadée que l'on « éviterait beaucoup de maux, si l'on se mettait fortement dans « l'esprit que ce qui nous importe n'est pas de cacher nos fautes « aux hommes, mais de prendre garde à ne rien faire qui vous « soit désagréable.

Les huit premiers jours que je passai dans cette maison me furent fort pénibles, non pas tant par le déplaisir d'y être, que par l'appréhension que l'on eût connaissance de la mauvaise conduite que j'avais eue; car j'en étais déjà lasse; et parmi tous ces entretiens si vains et si dangereux, je craignais beaucoup d'offenser Dieu, et me confessais fort souvent. Au bout de ce temps, et encore plus tôt ce me semble, cette inquiétude se passa, et je me trouvais mieux que dans la maison de mon père.

Les religieuses étaient fort satisfaites de moi, et me témoignaient beaucoup d'affection, parce que Dieu me faisait la grâce de contenter toutes les personnes avec qui je me trouvais. J'étais alors très-éloignée de vouloir être religieuse, mais j'avais de la joie de me voir avec de si bonnes filles; car celles de cette maison avaient beaucoup de vertu, de piété et de régularité. Le démon ne laissa pas néanmoins, pour me tenter, de pousser des personnes du dehors à tâcher de troubler le repos dont je jouissais; mais, comme il n'était pas facile d'entretenir un tel commerce, il cessa bientôt: je commençai à rentrer dans les bons sentiments que Dieu m'avait donnés dès mon enfance; je connus combien grande est la grâce qu'il fait à ceux qu'il met en la compagnie des gens de bien, et il me semble qu'il n'y avait point de moyen dont son infinie bonté ne se servit pour me faire retourner à lui. Que soyez-vous, mon Sauveur, à jamais béni de m'avoir soufferte si longtemps. Amen.

La seule chose qui me paraît me pouvoir excuser dans ma conduite précédente, si je n'avais commis tant d'autres fautes, c'est que tout ce commerce que j'avais eu se pouvait terminer avec honneur par un mariage, et que mon confesseur et d'autres personnes dont je prenais conseil en diverses choses me disaient que je n'offensais point Dieu en cela. Une des religieuses du monastère couchait dans la chambre où j'étais avec les autres pensionnaires, et

il me semble que Dieu commença, par son moyen, à m'ouvrir les yeux, ainsi que je le dirai dans la suite.

CHAPITRE III.

Grands avantages que tire la Sainte des entretiens d'une excellente religieuse, sous la conduite de laquelle elle était avec les autres pensionnaires. Elle commence à concevoir un faible désir d'être religieuse. Une grande maladie la contraint de retourner chez son père. Elle passe chez un de ses oncles qui était très-vertueux, et ensuite du peu de séjour qu'elle y fit, elle se résout à être religieuse.

Comme cette bonne religieuse était fort secrète et fort sainte, je commençai à profiter de ses sages entretiens : je prenais plaisir à l'entendre si bien parler de Dieu, et il me semble qu'il n'y a point eu de temps auquel je n'y en aie pris. Elle me raconta comme cette seule parole qu'elle avait lue dans l'Evangile : *Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus*, l'avait portée à se faire religieuse, et me représentait les récompenses que Dieu donne à ceux qui quittent tout pour lui. De si saints entretiens commencèrent à bannir de mon esprit mes mauvaises habitudes, à y rappeler le désir des biens éternels, et à m'ôter l'extrême aversion que j'avais d'être religieuse. Je ne pouvais voir quelqu'une des sœurs pleurer en priant Dieu, ou faire quelques autres actions de piété, sans lui en porter envie, parce que j'avais en cela le cœur si dur, que j'aurais pu entendre lire toute la Passion de Notre-Seigneur sans jeter une seule larme, et j'en souffrais beaucoup de peine.

Je demeurai un an et demi dans ce monastère, et j'y profitai beaucoup. Je faisais plusieurs oraisons vocales, et priais toutes les sœurs de me recommander à Dieu, afin qu'il lui plût de me faire connaître en quelle manière il voulait que je le servisse; mais j'aurais désiré que sa volonté ne fût pas de m'appeler à la religion, quoique d'un autre côté j'appréhendasse le mariage. Au bout de ce temps je me sentis plus portée à être religieuse; mais non pas dans cette maison, parce que les austérités me paraissaient alors d'autant plus excessives, que je connus depuis qu'elles étaient plus louables, et quelques unes des plus jeunes religieuses me fortifiaient dans cette pensée; au lieu que si toutes se fussent rencontrées dans une même disposition, cela m'aurait beaucoup servi. Ce qui me confirmait encore dans ce sentiment, c'est que j'avais une intime amie dans un autre monastère, et que si j'avais à me rendre religieuse, j'aurais voulu être avec elle, considérant ainsi davantage ce qui flattait mon inclination que mon véritable bien.

Mais ces bonnes pensées de me donner entièrement à Dieu dans la vie religieuse s'effaçaient bientôt de mon esprit, et n'avaient pas la force de me persuader d'en venir à l'exécution.

Quoique je ne négligeasse pas entièrement alors ce qui regardait mon salut, Notre-Seigneur veillait beaucoup plus que moi pour me disposer à embrasser la profession qui m'était la plus avantageuse : Il m'envoya une grande maladie qui me contraignit de retourner chez mon père. Quand je fus guérie, on me mena voir ma sœur, qui demeurait à la campagne, et qui avait tant d'affection et de tendresse pour moi, qu'elle aurait désiré de tout mon cœur que je demeurasse toujours avec elle. Son mari me témoignait aussi beaucoup d'amitié, et j'ai l'obligation à Notre-Seigneur que je n'aie jamais été en lieu où l'on ne m'en ait fait paraître, quoique je ne le méritasse pas, étant aussi imparfaite que je le suis.

Je m'arrêtai en chemin en la maison d'un de mes oncles, frère de mon père, et qui était veuf; c'était un homme fort sage et très-vertueux, et Dieu le disposait à la vocation à laquelle il l'appelait : car quelques années après, il abandonna tout pour se faire religieux, et finit sa vie de telle sorte que j'ai sujet de croire qu'il est maintenant dans la gloire. Il me retint durant quelques jours auprès de lui. Son principal exercice était de lire de bons livres en langue vulgaire, et son entretien ordinaire, de parler des choses de Dieu et de la vanité de celles du monde. Il m'engagea de prendre part à sa lecture, et quoique je n'y trouvasse pas grand goût, je ne le témoignai point ; car il ne se pouvait rien ajouter à ma complaisance, quelque peine qu'elle me donnât ; elle était même si excessive, que ce que l'on aurait dû considérer en d'autres comme une vertu était en moi un grand défaut. « O mon Dieu, par quelles « voies votre majesté me disposait-elle à l'état auquel vous m'ap- « peliez, en me contraignant, contre ma propre volonté, de me « faire violence! Que vous soyez béni éternellement. Amen. »

Quoique je n'eusse demeuré que peu de jours auprès de mon oncle, ce que j'y avais lu et entendu dire de la parole de Dieu, joint à l'avantage de converser avec des personnes vertueuses, fit une telle impression dans mon cœur qu'il m'ouvrit les yeux pour considérer ce que j'avais compris dès mon enfance, que tout ce que nous voyons ici-bas n'est rien, que le monde n'est que vanité, et qu'il passe comme un éclair. J'entrai dans la peur d'être damnée, si je venais à mourir dans l'état ou j'étais ; et quoique je ne me déterminasse pas entièrement à être religieuse, je demeurai persuadée que c'était pour moi la condition la plus assurée, et ainsi peu à peu je me résolus à me faire violence pour l'embrasser.

Ce combat qui se passait en moi-même dura trois mois ; et, pour vaincre mes répugnances, je considérais que les travaux de la religion ne sauraient être plus grands que les douleurs que l'on souffre dans le purgatoire ; et qu'ayant mérité l'enfer, je n'aurais pas sujet de me plaindre d'endurer en cette vie autant que je ferais dans le purgatoire, pour aller après dans le ciel où tendaient tous mes désirs; mais il me semble que j'agissais en cela plutôt par une crainte servile que par un mouvement d'amour. Le démon, pour me détourner d'un si bon dessein, me représentait que j'étais trop délicate pour pouvoir porter les austérités de la religion. A quoi je répondais que JÉSUS-CHRIST ayant tout souffert pour moi, il était bien juste que je souffrisse quelque chose pour lui, et que j'avais sujet de croire qu'il m'aiderait à le supporter. Je ne me souviens pas bien toutefois si j'avais dans l'esprit cette dernière pensée, et je fus assez tentée durant ce temps. Ma santé continuait d'être fort mauvaise, et j'avais, outre la fièvre, de grandes faiblesses; mais le plaisir que je prenais à lire de bons livres me soutenait ; et les épîtres de saint Jérôme m'encouragèrent tellement, que je résolus de déclarer mon dessein à mon père, ce qui était presque comme prendre l'habit de religieuse, parce que j'étais si attachée à tout ce qui regarde l'honneur, que rien ne me paraissait capable de me faire manquer à ce que je m'étais une fois engagée.

Comme mon père avait une affection toute extraordinaire pour moi, il me fut impossible d'obtenir de lui la permission que je lui demandais, quelque instance que je lui en fisse, et quelques personnes que j'employasse auprès de lui pour tâcher de le fléchir. Tout ce que je pus tirer de lui fut que je ferais après sa mort ce que je voudrais. La connaissance que j'avais de ma faiblesse me faisant voir combien ce retardement pouvait m'être préjudiciable, je tentai une autre voie pour venir à bout de mon dessein comme on le verra dans la suite.

CHAPITRE IV.

La Sainte prend l'habit de religieuse, et sent en même temps un très-grand changement en elle. Elle retombe dans une si grande maladie, que son père est obligé de la faire sortir du monastère pour la faire traiter. Celui de ses oncles dont il a été ci-devant parlé lui donne un livre qui lui sert beaucoup pour lui apprendre à faire l'oraison; et elle commence à entrer dans l'oraison de quiétude et même d'union, mais sans la connaître. Elle eut besoin, durant plusieurs années, d'avoir un livre pour se pouvoir recueillir dans l'oraison.

Lorsque j'étais dans ces pensées, je persuadai à l'un de mes frères de se faire religieux, en lui représentant qu'il n'y a que vanité dans le monde, et nous résolûmes ensemble d'aller de grand matin au monastère où était cette amie qui m'était si chère. Mais quelque affection que j'eusse pour elle, j'étais dans une telle disposition, que je serais entrée sans difficulté en quelque autre monastère que ce fût, où j'aurais cru pouvoir mieux servir Dieu, et qui aurait été plus agréable à mon père, parce que n'ayant alors devant les yeux que mon salut, je ne pensais plus à chercher ma satisfaction particulière.

Je crois pouvoir dire avec vérité que, quand j'aurais été prête à rendre l'esprit, je n'aurais pas souffert davantage que je fis au sortir de la maison de mon père. Il me semblait que tous mes os se détachaient les uns des autres, parce que mon amour pour Dieu n'était pas assez fort pour surmonter entièrement celui que j'avais pour mon père et pour mes proches, et il était si violent, que si Notre-Seigneur ne m'eût assistée je n'aurais jamais pu continuer dans ma résolution : mais il me donna la force de me surmonter moi-même, et ainsi je l'exécutai.

Dans le moment que je pris l'habit, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Personne ne s'aperçut de celle qui se passait dans mon cœur : mais chacun croyait, au contraire, que je faisais cette action de grande joie. Il ne se peut rien ajouter à celle que j'eus de me voir revêtue de ce saint habit, et elle a toujours continué jusques à cette heure. Dieu changea en une très-grande tendresse la sécheresse de mon âme : je ne trouvais rien que d'agréable dans tous les exercices de la religion : je balayais quelquefois la maison dans les heures que je donnais auparavant à mon divertissement et à ma vanité; et j'avais tant de plaisir à penser que j'étais délivrée de ces vains amusements et de cette folie, que je ne pouvais assez m'en étonner, m

comprendre comment un tel changement s'était pu faire. Ce souvenir fait encore maintenant une si forte impression sur mon esprit, qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il fût, que je ne craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu. Car je sais par diverses expériences que, quand c'est son seul amour qui nous y engage, il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions; mais il veut, pour augmenter notre mérite, que les difficultés nous étonnent, afin de rendre notre joie et notre récompense d'autant plus grande, que nous aurons eu plus à combattre; et il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie par des douceurs et des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent. Je l'ai, comme je viens de le dire, expérimenté diverses fois en des occasions fort importantes. C'est pourquoi, si j'étais capable de donner un conseil, je ne serais jamais d'avis, lorque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, et nous l'inspire diverses fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne la pouvoir exécuter, puisque si c'est seulement pour son amour que l'on s'y porte, elle ne saurait ne pas réussir par son assistance, rien ne lui étant impossible. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.

« O mon souverain bien et mon souverain repos, la grâce que » votre infinie bonté m'avait faite de me conduire par tant de di- » vers détours à un état aussi assuré que celui de la vie reli- » gieuse, et dans une maison où vous aviez un si grand nom- » bre de servantes de qui je pouvais apprendre à m'avancer dans » votre service, ne devait-elle pas me suffire? Comment puis-je » passer outre dans la suite de ce discours, lorsque je pense à la ma- » nière dont je fis profession, à l'incroyable contentement que je » ressentis de me voir honorée de la qualité de votre épouse, et » à la résolution dans laquelle j'étais de m'efforcer de tout mon » pouvoir pour vous plaire? Je n'en puis parler sans verser des » larmes; mais ce devraient être des larmes de sang, et mon cœur » se devrait fendre de douleur, lorsque je vois que quelque grands » que parussent ces bons sentiments, ils étaient bien faibles, » puisque je vous ai offensé depuis. Je trouve maintenant que » j'avais raison de craindre de m'engager dans un état si relevé, » quand je considère le mauvais usage que j'en ai fait: mais vous » avez voulu, mon Dieu, pour me rendre meilleure et me cor- » riger, souffrir que je vous aie offensé durant vingt ans, en em- » ployant aussi mal que j'ai fait une telle grâce. Il semble, mon » Sauveur, vu la manière dont j'ai vécu, que j'eusse résolu de ne » rien tenir de ce que je vous promettais. Ce n'était pas néanmoins

» mon intention; mais repassant par mon esprit de quelle sorte » j'ai agi depuis, je ne sais quelle elle pouvait être. La seule » chose dont je suis assurée, c'est que cela fait bien connaître, ô » JÉSUS-CHRIST, mon saint époux, quel vous êtes et quelle je » suis. Et je puis dire avec vérité que ma douleur de vous tant of- » fenser est souvent modérée par la joie que je ressens de ce que » la patience avec laquelle vous m souffrez fait voir la grandeur » de votre miséricorde. Car en qui, Seigneur, a-t-elle jamais plus » paru qu'en moi, qui me suis rendue si indigne des grâces que » vous m'avez faites? Hélas! mon Créateur, j'avoue qu'il ne me » reste point d'excuse. Je suis coupable de toutes les fautes que j'ai » commises; et je n'avais, pour les éviter, qu'à répondre par mon » amour pour vous à celui dont vous me donnez tant de preuves. » Mais, n'ayant pas alors été assez heureuse pour m'acquitter d'un » devoir qui m'était si avantageux, que puis-je faire maintenant » que d'avoir recours à votre bonté infinie?

Le changement de vie et de nourriture altéra ma santé, quoique j'en fusse fort contente; mes défaillances augmentèrent, et mes maux de cœur étaient si grands, que se trouvant joints à tant d'autres maux, on ne pouvait les voir sans étonnement. Je passai ainsi la première année; et il me semble qu'en cet état je n'offensais pas beaucoup Dieu. Le mal était si grand, que je n'avais presque toujours que fort peu de connaissance, et je la perdais quelquefois entièrement. Il ne se pouvait rien ajouter aux soins que mon père prenait de moi : et, parce que les médecins de ce lieu-là ne réussissaient point à me traiter, il me fit transporter dans un autre où il y en avait qu'on disait être fort habiles, et que l'on espérait qu'ils me guériraient. Comme l'on ne faisait point vœu de clôture dans le monastère d'où je sortais, la religieuse que j'ai dit m'avoir prise en grande affection et qui était déjà ancienne, m'accompagna. Je demeurai presque un an dans le lieu où l'on me mena, et la quantité de remèdes que l'on employa durant trois mois me firent tant souffrir, que je ne sais comment je pus les supporter.

Étant partie à l'entrée de l'hiver; je demeurai jusqu'au mois d'avril en la maison de ma sœur, parce qu'elle était proche du lieu où l'on devait commencer au printemps à me traiter. J'avais passé, en y allant, chez celui de mes oncles dont j'ai parlé, et il me donna un livre qui porte pour titre : *Le troisième Abécédaire*, lequel enseigne la manière de faire l'oraison de recueillement. Comme j'avais renoncé à lire de mauvais livres depuis avoir reconnu combien ils sont dangereux, et qu'il y avait un an que je n'en lisais plus

que de bons, je reçus celui-là avec grande joie, et me résolus de faire tout ce que je pourrais pour en profiter; car je ne savais point encore comment il fallait faire oraison et se recueillir; mais Notre Seigneur m'avait favorisée du don des larmes. Cette lecture me toucha fort; je commençai à me retirer quelquefois dans la solitude, à me confesser souvent et à marcher dans le chemin que me montrait ce livre, qui me servait de directeur; car je n'en ai point eu durant vingt ans, ni de confesseur qui m'entendit, quoique j'en aie toujours cherché; ce qui m'a fait beaucoup de tort, et a été cause que souvent je suis retournée en arrière, et que j'ai même couru fortune de me perdre entièrement: au lieu qu'un directeur m'aurait au moins aidée à éviter les occasions d'offenser Dieu.

Sa souveraine Majesté me fit dès-lors beaucoup de grâces; et, sur la fin des neuf mois que je passai dans cette solitude, quoique je ne fusse pas si soigneuse de ne la pas offenser que ce livre m'enseignait, et que je passasse par dessus beaucoup de choses que j'aurais dû pratiquer, parce qu'il paraissait impossible d'agir avec tant d'exactitude, je prenais garde néanmoins de ne point tomber dans quelque péché mortel. Plût à Dieu que j'eusse toujours usé d'une semblable vigilance! Mais quant aux péchés véniels, je n'en tenais pas grand compte; et ce fut là mon grand mal.

DE L'ORAISON.

Marchant dans ce chemin, il plut à Notre Seigneur de me donner l'oraison de quiétude et quelquefois celle d'union, encore que je ne comprisse rien ni à l'une ni à l'autre, et que j'ignorasse le prix de cette faveur que je crois qu'il m'eût été fort avantageux de connaître.

Cette oraison d'union durait très-peu, et moins, à ce que je crois, qu'un *Ave*, *Maria*; mais elle produisait un tel effet dans mon âme, que bien que je n'eusse pas encore vingt ans, je me trouvais dans un si grand mépris du monde, qu'il me semblait que je le voyais sous mes pieds, et avais compassion de ceux qui s'y trouvaient engagés, quoiqu'ils ne s'occupassent qu'à des choses permises.

Ma manière d'oraison était de tâcher, autant que je le pouvais, d'avoir toujours Notre Seigneur Jésus-Christ présent au-dedans de moi, et lorsque je considérais quelqu'une des actions de sa vie, je me la présentais dans le fond de mon cœur. Mais j'employais la plupart de mon temps à lire de bons livres, et c'était là tout mon

plaisir, parce que Dieu ne m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement, et de me servir de l'imagination. J'étais si grossière, que quelque peine que je prisse, je ne pouvais me représenter au-dedans de moi l'humanité de JÉSUS-CHRIST.

Encore que, par cette voie de ne pouvoir agir par l'entendement on arrive plus tôt à la contemplation, pourvu que l'on persévère, elle est extrêmement pénible, à cause que la volonté n'ayant point de quoi s'occuper, ni l'amour d'objet présent qui l'arrête, l'âme demeure comme sans appui et sans exercice, dans une sécheresse et une solitude difficiles à supporter; d'où il arrive qu'elle se trouve combattue par les diverses pensées qui lui viennent. Ceux qui sont dans cette disposition ont besoin d'une plus grande pureté de cœur que ceux qui peuvent agir par l'entendement, à cause que ces derniers se représentant le néant du monde, ce que nous devons à JÉSUS-CHRIST, ce qu'il a souffert pour nous, le peu de service que nous lui rendons, et les grâces qu'il fait à ceux qui l'aiment, en tirent des instructions pour se défendre des mauvaises pensées, et fuir les occasions qui pourraient les faire tomber dans le péché. Ainsi, comme ceux qui sont privés de cet avantage sont en plus grand péril, ils doivent beaucoup s'occuper à de saintes lectures, pour en tirer le secours qu'ils ne peuvent trouver dans eux-mêmes. Cette manière de prier sans que l'entendement agisse est si pénible, et la lecture, quelque brève qu'elle soit, est si nécessaire pour recueillir et suppléer à l'oraison mentale, que si le directeur ordonne sans cette aide, de demeurer longtemps en oraison, il sera impossible de lui obéir, et la santé des personnes qu'il conduira de la sorte se trouvera altérée par une aussi grande peine que celle qu'elles souffriront.

J'ai maintenant, ce me semble, sujet de croire que ç'a été par une conduite particulière de Dieu que, durant dix-huit ans que je demeurai dans de si grandes sécheresses, manque de savoir méditer, je ne trouvai personne qui m'enseignât cette manière d'oraison, parce qu'il m'aurait été impossible à mon avis de la pratiquer. Ainsi, excepté lorsque je venais de communier, je n'osais jamais m'engager à prier que je n'eusse un livre, et je n'appréhendais pas moins de demeurer en oraison sans cette assistance, qu'un homme craindrait de s'engager à combattre seul contre plusieurs. Ce livre m'était comme un second ou un bouclier pour me défendre de la distraction que tant de diverses pensées pouvaient me donner, et il m'assurait et me consolait, parce qu'il faisait que ces sécheresses ne m'arrivaient guère; au lieu que je ne manquais jamais d'y tomber quand je n'avais point mon livre,

et mon âme s'égarait dans ses pensées ; mais je n'avais pas plus tôt pris un livre, qu'elle se recueillait ; et mon esprit, comme attiré doucement par ce moyen, devenait calme et tranquille. Quelquefois même il me suffisait d'ouvrir le livre, sans avoir besoin de passer outre : d'autres fois je lisais un peu, et d'autres fois je lisais beaucoup, selon la grâce que Notre Seigneur me faisait.

Il me paraissait alors qu'avec des livres et de la solitude, je n'avais rien à appréhender, et je crois qu'étant assistée de Dieu, cela se serait trouvé véritable, si un directeur ou quelque autre personne m'eût avertie de fuir les occasions, et m'eût aidée à ne point différer d'en sortir lorsque j'y serais tombée. Que si le démon m'eût en ce temps-là attaquée ouvertement, il me semble que je ne me serais jamais laissée aller à commettre encore de grands péchés ; mais il était si artificieux, et moi si mauvaise, que je profitais peu de mes bonnes résolutions, quoiqu'elles me servissent beaucoup pour pouvoir souffrir avec autant de patience qu'il plut à Notre Seigneur de m'en donner en d'aussi grands maux que furent ceux que j'endurai dans ces terribles maladies. J'ai sur cela pensé cent fois avec étonnement quelle est l'infinie bonté de Dieu, et je ne saurais, sans en ressentir beaucoup de joie, considérer la grandeur de ses miséricordes. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir fait voir si clairement que je n'ai point eu de bon dessein dont il ne m'ait récompensée, même dès cette vie. Quelque imparfaites et mauvaises que fussent mes œuvres, mon divin Sauveur les perfectionnait et les rendait bonnes : il cachait mes péchés, obscurcissait les yeux de ceux qui les voyaient, pour les empêcher de les percevoir ; et s'il arrivait qu'ils les remarquassent, il les effaçait de leur mémoire. Ainsi je puis dire qu'il couvrait mes fautes pour les rendre imperceptibles, et qu'il faisait éclater la vertu qu'il mettait en moi presque malgré moi.

Mais il faut revenir à mon sujet, pour obéir à ce que l'on m'a commandé : sur quoi je me contenterai de dire que si je m'engageais à rapporter particulièrement la conduite que Dieu a tenue envers moi dans ces commencements, j'aurais besoin de beaucoup plus d'esprit que je n'en ai pour pouvoir faire connaître les infinies obligations dont je lui suis redevable, et quelle a été mon extrême ingratitude qui me les a fait oublier : qu'il soit à jamais béni de l'avoir soufferte. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

Préjudice que la Sainte dit avoir toujours reçu des demi-savants. Dieu se sert d'elle pour retirer son confesseur d'un grand péril. La maladie de la Sainte la réduit en tel état qu'on la crut morte.

J'ai oublié de dire que, durant l'année de mon noviciat, des choses qui étaient de peu de conséquence en elles-mêmes me causèrent beaucoup de chagrin, parce que l'on m'accusait souvent sans raison, et qu'étant fort imparfaite, j'avais peine à le souffrir; mais la joie de me voir religieuse me les faisait supporter. Comme j'aimais la solitude et pleurais quelquefois pour mes péchés, les sœurs s'imaginaient et disaient entre elles que je n'étais pas contente. J'étais néanmoins affectionnée à toutes les choses de la religion : il n'y avait que le mépris que j'avais peine à souffrir, tant je désirais être estimée. Du reste, j'étais exacte en tout ce que je faisais, et il ne paraissait rien en moi que de vertueux. Cela ne me justifie pas toutefois, parce que je ne pouvais ignorer que j'y recherchais ma satisfaction, et qu'ainsi mon ignorance dans le reste ne pouvait servir d'excuse, si ce n'en est une que ce monastère n'étant pas établi dans une grande perfection, ma malice faisait que je laissais ce qui s'y faisait de bon, pour suivre ce qu'il y avait de mauvais.

Il y avait alors une religieuse malade d'une effroyable maladie, qui lui causa bientôt la mort. C'était des ulcères qui s'étaient faits en son ventre, par lesquels elle rendait la nourriture qu'elle prenait. Ce mal, qui donnait de l'horreur à toutes les sœurs, ne produisit d'autre effet en moi que de me faire admirer la patience de cette bonne religieuse. Je disais à Dieu que s'il lui plaisait de m'en accorder une semblable, il n'y avait rien que je ne fusse prête à souffrir : et il me semble que j'étais véritablement dans cette disposition, parce que j'avais un si violent désir de jouir des biens éternels, que j'étais résolue d'embrasser tous les moyens qui me les pouvaient procurer. Je ne saurais assez m'étonner que je fusse alors dans ce sentiment; car je ne me sentais point encore avoir cet amour pour Dieu qu'il me paraît avoir eu depuis que j'ai commencé à faire oraison. J'étais seulement éclairée d'une certaine lumière qui me faisait considérer comme digne de mépris tout ce qui prend fin, et comme d'un prix inestimable ces biens célestes et permanents que l'on peut acquérir par le détachement des biens

périssables et passagers. Dieu exauça ma prière. Deux ans n'étaient pas encore accomplis, que je me trouvai en tel état, qu'encore que mes souffrances ne fussent pas de la même nature que celles de cette bonne religieuse, je crois qu'elles n'étaient pas moins grandes, comme on pourra le connaître par ce que je vais dire

Le temps de faire des remèdes pour ma guérison étant venu, mon père, ma sœur, et cette religieuse qui avait tant d'amitié pour moi, et qui sortit pour m'accompagner, me firent transporter, avec toute l'affection imaginable, au lieu destiné pour cette cure. Alors le démon commença à jeter le trouble dans mon âme, et Dieu tira du bien de ce mal.

Il y avait dans ce lieu-là un ecclésiastique qui avait d'assez bonnes qualités, et de l'esprit, mais qui n'était que médiocrement savant. Je le pris pour mon confesseur, parce que j'ai toujours aimé les gens de lettres; et les demi-savants m'ont fait tant de tort, que j'ai connu par expérience qu'il vaut mieux en avoir qui ne soient pas du tout savants, pourvu qu'ils soient vertueux et de bonnes mœurs, parce que se défiant d'eux-mêmes, et moi ne m'y fiant pas non plus, ils ne font rien sans en demander conseil à des gens habiles, et ceux-là ne m'ont jamais trompée; au lieu que ces demi-savants l'ont souvent fait, quoiqu'ils n'en eussent pas l'intention, mais seulement parce qu'ils n'en savaient pas davantage, et que les croyant capables, je ne me tenais pas obligée à faire plus que ce qu'ils me conseillaient. Ils me conduisaient par une voie large, ne faisaient passer des péchés mortels que pour des péchés véniels, ne comptaient pour rien les véniels; et j'étais si mauvaise que s'ils m'eussent traitée avec plus de rigueur, je pense que j'en aurais cherché d'autres.

Une telle conduite m'a été si préjudiciable, que je me suis crue obligée de la remarquer ici, afin d'avertir les autres d'éviter un si grand mal. Mais cela ne m'excuse pas devant Dieu, parce qu'elle était par elle-même si dangereuse, et les fautes qu'elle me faisait commettre si grandes, que cela seul devait suffire pour m'empêcher d'y tomber. Je crois que Dieu permit, pour punition de mes péchés, que ces confesseurs se trompassent et me trompassent de la sorte, et je trompai d'autres personnes en leur disant ce qu'ils me disaient. Je demeurai durant plus de dix-sept ans dans cet aveuglement, et jusqu'à ce qu'un savant religieux de l'ordre de Saint-Dominique commença à me détromper, et que des pères jésuites achevèrent de me faire connaître combien cette conduite était dangereuse, et me firent appréhender le péril où elle me mettait, comme je le dirai dans la suite.

Lorsque je commençai de me confesser à ce prêtre séculier, il me prit en fort grande affection, parce que, depuis que j'étais religieuse, je m'accusais de peu de fautes en comparaison de celles dont je me suis accusée dans la suite de ma vie. Il n'avait aucune mauvaise intention dans cette affection qu'il me portait; mais elle était si excessive qu'elle ne pouvait passer pour bonne. Je lui faisais connaître que pour rien au monde je n'aurais voulu offenser Dieu en des choses importantes; et il m'assurait qu'il était dans la même disposition. Ainsi nous entrâmes en de grandes communications; et comme mon esprit était plein des pensées de la grandeur de Dieu, et mon plaisir, dans ces conversations, de parler de lui, cet amour pour sa divine majesté d'une personne aussi jeune que j'étais alors donna tant de confusion à cet ecclésiastique, qu'il se résolut de me déclarer l'état déplorable où il était; car il y avait près de sept ans qu'il était engagé dans une affection très-périlleuse avec une femme de ce même lieu, et il ne laissait pas de dire la messe, ce qui était une chose si publique, qu'elle l'avait ruiné de réputation, sans qu'on osât néanmoins lui en parler. Comme je l'aimais beaucoup, cela me donna une extrême compassion parce que j'étais dans un tel aveuglement, que je considérais comme une vertu d'aimer les personnes qui nous aiment. Que maudite soit cette maxime lorsqu'elle s'étend jusqu'à nous porter à faire des choses contraires à la loi de Dieu. C'est l'une de ces folies qui trompent le monde, et qui me trompait comme les autres; car c'est à Dieu seul que nous sommes redevables de tout le bien que nous recevons des hommes; et ainsi comment peut-on attribuer à vertu de ne point rompre les amitiés qui lui sont désagréables et qui l'offensent? « Malheureux monde, que vous êtes aveu-« gle! que votre aveuglement est périlleux! et que vous me fe-« riez, Seigneur, une grande grâce, s'il vous plaisait de me « rendre très-ingrate envers lui, et que je ne le fusse plus envers « vous! » Pour m'éclaircir encore davantage de cette affaire, je m'informai particulièrement des personnes du logis où cet ecclésiastique demeurait, et j'appris que si quelque chose le pouvait excuser dans le malheureux état où il se trouvait, c'est que cette méchante femme lui avait donné et l'avait obligé de porter à son cou, pour l'amour d'elle, une médaille de cuivre où il y avait un sort, et que l'on n'avait jamais pu le faire résoudre à la quitter. Je ne suis pas persuadée de tout ce qu'on dit de ces sortiléges; mais je dirai ce que j'en ai vu, afin que les hommes se gardent de ces détestables créatures qui, après avoir renoncé à toute crainte de Dieu, et à la pudeur que leur sexe les oblige d'avoir en si grande

recommandation, sont capables de commettre toute sorte de crimes pour satisfaire aux passions que le démon leur inspire. Quelque grande pécheresse que je sois, je n'ai jamais été tentée d'ajouter foi ni d'avoir recours à ces moyens diaboliques ; je n'ai jamais eu intention de mal faire ; et je n'aurais jamais voulu, quand je l'aurais pu, contraindre quelqu'un de m'aimer, parce que Dieu m'a empêchée de tomber dans ces crimes, où, s'il m'eût abandonnée à moi-même, je serais tombée comme les autres, n'y ayant en moi que misères et faiblesse. Lorsque j'eus appris tout ce particulier, je témoignai à cet ecclésiastique plus d'affection qu'auparavant : en quoi mon intention était bonne ; mais ma conduite ne l'était pas, puisque l'on ne doit jamais faire le moindre mal pour en tirer du bien, quelque grand qu'il soit. Je ne lui parlais presque toujours que de Dieu, et cela put lui servir ; mais je crois que cette grande amitié qu'il avait pour moi fut ce qui le fit résoudre à me remettre entre les mains cette médaille. Je la fis jeter dans la rivière, et il se trouva aussitôt comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil. Tout ce qu'il avait fait durant un si long temps se présenta à ses yeux ; il en fut épouvanté, connut la grandeur de son péché, et en conçut de l'horreur. Je ne doute point que la Sainte Vierge ne l'ait extrêmement assisté en cette rencontre ; car il avait une grande dévotion pour la fête de la Conception, et la solennisait très-particulièrement. Il abandonna entièrement cette malheureuse femme, et ne pouvait se lasser de rendre grâces à Dieu de lui avoir ouvert les yeux pour sortir d'un si grand aveuglement. Il mourut au bout d'un an que j'avais commencé à le voir, et il en avait passé plusieurs au service de Dieu. Je n'ai jamais cru que l'affection qu'il me portait fût mauvaise, quoiqu'elle eût pu être plus pure, et il s'est rencontré des occasions où j'aurais pu commettre de grandes fautes, si je n'avais toujours appréhendé d'offenser Dieu ; mais, comme je l'ai déjà dit, je n'aurais jamais voulu faire ce que j'aurais cru être un péché mortel ; et il me semble que cette disposition dans laquelle cet ecclésiastique me voyait augmentait l'affection qu'il avait pour moi, parce que, si je ne me trompe, les hommes estiment beaucoup plus les femmes lorsqu'ils les voient portées à la vertu, et elles acquièrent par ce moyen un plus grand pouvoir sur leur esprit, comme on le connaîtra dans la suite. Ainsi je suis persuadée que Dieu fera miséricorde à ce prêtre ; car il mourut dans de fort bonnes dispositions, très-détaché de ce dangereux commerce, et il semble que Notre-Seigneur voulût le sauver par le moyen que j'ai dit.

J'eus durant trois mois de très-grandes douleurs au lieu dont je viens de parler, parce que les remèdes étaient plus forts que la délicatesse de ma complexion ne pouvait porter. Les médecins qui me virent durant les deux premiers mois me mirent presque à l'extrémité, et ce mal de cœur si extraordinaire, pour lequel on me traitait, s'augmenta avec tant de violence, qu'il me semblait quelquefois qu'on me l'arrachait avec des ongles de fer; et il me mettait dans un tel état, que l'on appréhendait que l'excès d'une douleur si insupportable ne passât jusqu'à la rage. La fièvre ne me quittait point; les médecines que l'on m'avait données sans discontinuation durant un mois m'avaient si extrêmement abattue que j'étais réduite à ne pouvoir prendre que des bouillons; le feu qui dévorait mes entrailles fit que mes nerfs se retirèrent avec des douleurs si excessives, que je n'avais ni jour ni nuit un seul moment de repos; et tant de maux joints ensemble me mirent dans une profonde tristesse.

Mon père me ramena alors au lieu d'où j'étais partie, les médecins me virent encore, et perdirent toute espérance de me guérir, parce que, outre tous ces maux, j'étais étique. Mais ce qui me donnait de la peine n'était pas de me voir condamnée par eux, c'était les douleurs que ce retirement de nerfs me faisait souffrir depuis la tête jusqu'aux pieds, et qu'ils disaient eux-mêmes être des plus grandes que l'on saurait endurer. Ainsi l'on aurait pu dire que j'aurais été à plaindre dans un si étrange tourment, si mes péchés ne l'eussent bien mérité.

Trois mois se passèrent dans cette souffrance, et l'on ne comprenait pas comment il était possible que je résistasse à tant de maux joints ensemble. Ils étaient tels que je ne puis m'en souvenir sans étonnement, et ne point considérer comme une grâce particulière de Dieu la patience qu'il me donna, et que l'on connaissait visiblement venir de lui seul. L'histoire de Job, que j'avais lue dans les morales de saint Grégoire, me servit beaucoup, et il paraît que Dieu, pour me donner la force de supporter tant de douleurs, me prépara par cette lecture et par le secours que je tirais aussi de ce que je commençais à faire oraison. Tous mes entretiens n'étaient qu'avec lui seul, et j'avais presque toujours dans l'esprit et dans la bouche ces paroles de Job, que je sentais, ce me semblait, me fortifier : *Après avoir reçu tant de bienfaits de la main de Dieu, pourquoi ne souffrirais-je pas avec patience les maux qu'il m'envoie?*

Je fus travaillée de la sorte que je viens de dire, depuis le mois d'avril jusqu'au 15 d'août; mais principalement les trois derniers

mois ; et alors la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge étant venue, et ayant toujours aimé à me confesser souvent, je voulus me confesser. On crut que c'était l'appréhension de la mort qui m'y portait, et mon père, pour me rassurer, ne voulut pas me le permettre. O amour qui ne procédez que d'une excessive tendresse naturelle ! combien êtes-vous à craindre, puisque encore que mon père fut si sage et si bon catholique, l'affection qu'il avait pour moi me pouvait être si préjudiciable ! Il me prit, cette même nuit, une défaillance qui dura près de quatre jours, sans qu'il me restât aucun sentiment. On me donna durant ce temps le sacrement de l'Extrême-Onction ; on croyait à tous moments que j'allais rendre l'esprit : on me récitait le *Credo*, comme si j'eusse été en état de pouvoir l'entendre ; et l'on doutait si peu que je ne fusse morte, que lorsque je revins à moi, je trouvai sur mes yeux de la cire de la bougie que l'on avait présentée pour voir si j'étais passée. Dans la douleur qu'avait mon père de m'avoir empêchée de me confesser, il poussait des cris jusques au ciel, il adressait ses prières à Dieu, et je ne saurais trop louer son infinie bonté d'avoir daigné les entendre. La fosse pour m'enterrer avait, durant un jour et demi, été ouverte dans notre monastère, et un service fait pour moi dans un couvent de religieux de notre ordre, lorsqu'il plut à Dieu de me faire revenir comme des portes de la mort. Je me confessai aussitôt, et communiai en répandant quantité de larmes ; mais il me semble que ces larmes ne procédaient pas du seul regret d'avoir offensé Dieu ; ce qui aurait suffit pour me sauver si ces péchés, que l'on ne faisait passer que pour véniels, et que j'ai connu clairement depuis être mortels, n'y eussent point apporté d'obstacle. Car, encore que les douleurs que je souffrais fussent insupportables et qu'il me restât peu de sentiment, il me semble que je me confessai entièrement de toutes les choses en quoi je croyais avoir offensé Dieu ; et il m'a fait cette grâce entre tant d'autres, que depuis que j'ai commencé à me confesser, je n'ai point manqué à m'accuser de tout ce que j'ai cru être péché, quoique véniel. Je suis néanmoins persuadée que si je fusse morte, mon salut était fort douteux, à cause de l'ignorance de mes confesseurs, et que j'étais si mauvaise. Ainsi je ne saurais penser sans trembler à la manière dont Dieu voulut me conserver comme par miracle.

Pouvez-vous, mon âme, trop considérer la grandeur de ce péril d'où Notre-Seigneur vous tira ? et, quand votre amour pour lui ne vous empêcherait pas désormais de l'offenser, la crainte ne devrait-elle pas vous retirer, puisqu'il pourrait vous ôter la vie lors-

que vous vous trouveriez dans un état encore mille fois plus dangereux? Je crois même que je pourrais, sans exagérer, dire mille et mille fois au lieu de mille, quand je devrais être reprise par celui qui, en me commandant d'écrire ma vie, m'a ordonné de me modérer en ce qui regarde l'aveu de mes péchés, dans lesquels je ne me flatte que trop. Je le conjure, au nom de Dieu, de trouver bon que je les fasse connaître sans en rien dissimuler, afin de mieux faire voir combien la miséricorde de Dieu est admirable, et avec quelle patience il supporte nos offenses. Qu'il soit béni à jamais. Je le prie de me réduire plutôt en cendre que de souffrir que je sois si malheureuse que de cesser de l'aimer.

CHAPITRE VI.

Extrémités où la Sainte se trouve encore après cette merveilleuse faiblesse. Elle se fait ramener dans son monastère, et demeure percluse durant trois ans. Patience avec laquelle elle souffre tous ses maux. Ses dispositions intérieures. Elle a recours à saint Joseph, et recouvre la santé par son intercession. Grandes louanges de ce saint.

Dieu seul connaît jusqu'à quel point allaient les incroyables douleurs que je souffris ensuite de cette défaillance qui me dura quatre jours. Ma langue était toute déchirée à force de l'avoir mordue, et mon gosier en tel état, tant par mon extrême faiblesse, qu'à cause que je n'avais rien pris durant ce temps, que l'eau même n'y pouvant passer, j'étais comme étranglée. Il me semblait que mes os n'avaient plus de liaison; j'avais un étourdissement de tête incroyable; j'étais toute ramassée comme en un peloton, sans pouvoir non plus remuer ni les bras, les mains et les pieds, que si j'eusse été morte, et il me semble que j'avais seulement la liberté de remuer un doigt de la main droite; je ne pouvais souffrir que l'on me touchât pour peu que ce fût, et s'il était besoin de me faire changer de place, il fallait que ce fût avec un linceul que deux personnes tenaient par les deux bouts. Je demeurai ainsi jusqu'au dimanche des Rameaux, sans aucun soulagement lorsqu'on me touchait; mais mes douleurs cessaient assez souvent, pourvu que l'on ne me touchât point, et dans la crainte où j'étais que la patience ne me manquât, je me tenais heureuse de voir que ces douleurs si aiguës n'étaient pas continuelles, quoique les frissons de la fièvre double-quarte qui me restait fussent si grands qu'ils pussent passer pour insupportables, et que mon dégoût fut extrême.

Je désirais avec tant d'ardeur de retourner dans notre monastère, que, ne pouvant me résoudre d'attendre davantage, je m'y fis ramener en cet état. Ainsi l'on me revit en vie lorsque l'on me croyait morte, mais avec un corps plus que mourant, et que l'on ne pouvait regarder sans compassion. Ma faiblesse allait au-delà de tout ce qui se peut dire : il ne me restait que les os, et cela dura plus de huit mois. Je demeurai ensuite durant près de trois ans toute percluse, quoique avec un peu d'amendement ; et, lorsque je commençai à me pouvoir traîner, je rendis de grandes actions de grâces à Dieu. Je souffris tous ces maux avec beaucoup de résignation à sa volonté, et les derniers avec joie, parce qu'ils me parassaient n'être rien en comparaison des premiers; mais, quand ils auraient toujours duré, je me trouvais très-disposée à me soumettre à tout ce qu'il lui plairait d'ordonner de moi. Il me semble que mon désir de guérir n'était que pour pouvoir m'occuper à l'oraison dans la solitude, en la manière qu'on me l'avait enseignée, parce qu'il n'y avait point dans l'infirmerie de lieu propre pour cela. Je me confessais fort souvent et parlais beaucoup de Dieu : toutes les sœurs en étaient édifiées, et s'étonnaient de la patience que Notre-Seigneur me donnait, leur paraissant impossible, sans son secours, que je souffrisse avec plaisir de si grands maux.

Je ne saurais trop le remercier de la grâce dont il me favorisait de pouvoir faire oraison, parce qu'elle me faisait comprendre quel bonheur c'est de l'aimer, et que je sentais alors en moi des dispositions à la vertu que je n'avais point auparavant, quoiqu'elles ne fussent pas encore assez fortes pour m'empêcher de l'offenser. Je ne disais du mal de personne, et j'excusais celles dont on se plaignait, parce que j'avais toujours devant les yeux que je devais traiter les autres comme j'aurais voulu que l'on me traitât. Je ne perdais donc point d'occasion d'en user ainsi, quoique ce ne fût pas si parfaitement que je ne fisse des fautes en quelques rencontres; mais j'évitais pour l'ordinaire d'en commettre. Celles avec qui je conversais plus particulièrement en étaient si persuadées, qu'elles croyaient n'avoir rien à appréhender de moi sur ce sujet; ce qui n'empêche que je n'aie un grand compte à rendre à Dieu du mauvais exemple que je leur donnais en d'autres choses. Je prie sa divine majesté de me le pardonner, et de ce que j'étais la cause de plusieurs maux, quoique mon intention ne fût pas si mauvaise qu'étaient les effets de ma mauvaise conduite.

J'entrai dans un grand amour de la solitude, et prenais tant de plaisir de penser à Dieu et d'en parler, que je trouvais quel-

qu'un avec qui m'en entretenir, sa conversation m'était beaucoup plus agréable que toute la politesse, ou pour mieux dire la grossièreté du monde. Je me confessais et communiais souvent; j'étais très-affectionnée à lire de bons livres, et j'avais un tel repentir de mes péchés, que je n'osais quelquefois faire oraison, tant j'appréhendais l'extrême peine que la pensée d'avoir offensé Dieu me donnait, et qui me tenait lieu d'un grand châtiment. Cela augmenta encore de telle sorte, que je ne sais à quoi comparer le tourment que j'en souffrais; ce n'était pas la crainte qui le causait; car je n'en avais aucune; mais c'était le souvenir des faveurs que Notre-Seigneur me faisait dans l'oraison, de tant d'autres obligations que je lui avais, et de mon extrême ingratitude. Les larmes que je répandais en si grande abondance pour mes péchés m'affligeaient au lieu de me consoler, lorsque je considérais que je n'en devenais pas meilleure, et que toutes les résolutions que je faisais, et la peine que je prenais pour m'en corriger, ne m'empêchaient pas d'y retomber quand les occasions s'en offraient. Il me semblait que ces larmes n'étaient que des larmes feintes, et que mon repentir n'était qu'une dissimulation, qui me rendait encore plus coupable par le mauvais usage que je faisais de ces larmes qu'il plaisait à Dieu de me donner,

Je tâchais dans mes confessions de ne rien dire que de nécessaire, et il me semble que je faisais tout ce que je pouvais pour me rendre Dieu favorable; mais mon malheur venait de ce que je ne coupais pas la racine des occasions qui donnaient sujet à mes fautes, et de ce que je ne tirais presque point de secours de mes confesseurs; car s'ils m'eussent avertie du péril où je me trouvais, et m'eussent dit que j'étais obligée de renoncer entièrement à ces dangereuses conversations, je ne doute point qu'ils n'eussent remedié à ce mal, et fait cesser toutes mes peines, parce que j'avais tant d'horreur du péché mortel, que si l'on m'eût fait connaître que j'y étais tombée, je n'aurais pu souffrir d'y demeurer seulement durant un jour.

Toutes ces marques de la crainte que j'avais d'offenser Dieu étaient des effets de mon oraison, et cette crainte était tellement enveloppée et comme étouffée par mon amour pour lui, qu'elle ne me pouvait permettre de penser au châtiment que j'aurais dû appréhender. Durant tout le temps que je fus si malade, je pris un grand soin de ne point commettre de péchés mortels; mais je désirais la santé pour mieux servir Dieu, et ce désir fut cause de mon mal. Me trouvant percluse, quoique si jeune, et voyant l'état où les médecins de la terre m'avaient mise, je résolus de recou-

rir à ceux du ciel pour obtenir ma guérison. Je supportais néanmoins mon mal si patiemment, que je pensais quelquefois que si cette santé que je souhaitais tant devait être cause de ma perte, il m'était beaucoup meilleur de demeurer comme j'étais; mais je servirais mieux Dieu si j'étais saine : en quoi je me trompais fort, rien ne nous étant si avantageux que de nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui nous est utile. Je commençai donc à demander que l'on dît des messes pour moi, et que l'on fît des prières approuvées, n'ayant jamais pu souffrir certaines dévotions de quelques personnes, et particulièrement de femmes que l'on a connu depuis être superstitieuses.

DÉVOTION DE LA SAINTE POUR SAINT JOSEPH.

Je pris pour patron et pour intercesseur le glorieux saint Joseph, je me recommandai beaucoup à lui, et j'ai reconnu depuis que ce grand saint m'a donné, en cette occasion et en d'autres où il allait même de mon honneur et de mon salut, une plus grande et plus prompte assistance que je n'aurais osé la lui demander. Je ne me souviens pas de l'avoir jusqu'ici prié de rien que je n'aie obtenu, ni ne puis penser sans étonnement aux grâces que Dieu m'a faites par son intercession, et aux périls dont il m'a délivrée, tant pour l'âme que pour le corps. Il semble que Dieu accorde à d'autres saints la grâce de nous secourir dans de certains besoins; mais je sais par expérience que saint Joseph nous secourt en tous; comme si Notre-Seigneur voulait faire voir que, de même qu'il lui était soumis sur la terre, parce qu'il lui tenait lieu de père et en portait le nom, il ne peut dans le ciel lui rien refuser. D'autres personnes à qui j'ai conseillé de se recommander à lui l'ont éprouvé comme moi; plusieurs y ont maintenant une grande dévotion; et je reconnais tous les jours de plus en plus la vérité de que je viens de dire.

Je n'oubliais rien de tout ce qui pouvait dépendre de moi pour faire que l'on célébrât sa fête avec grande solennité; en quoi, bien que mon intention fût bonne, j'agissais fort imparfaitement, parce qu'il y entrait plus de vanité que de cet esprit de piété qui est simple et tout intérieur. Car j'étais si imparfaite, que je mêlais toujours de grands défauts au bien que Notre-Seigneur m'inspirait de faire, tant j'étais naturellement vaine et curieuse : je le prie de tout mon cœur de me le pardonner. L'expérience que j'avais des grâces que Dieu accorde par l'intercession de ce grand

saint me faisait souhaiter de pouvoir persuader à tout le monde d'avoir une grande dévotion pour lui, et je n'ai connu personne qui en ait eu une véritable, et la lui ait témoignée par ses actions, qui ne soit avancé dans la vertu. Je ne me souviens point de lui avoir, depuis quelques années, rien demandé le jour de sa fête, que je n'aie obtenu ; et s'il se rencontrait quelque imperfection dans l'assistance que j'implorais de lui, il en réparait le défaut pour la faire réussir à mon avantage. Si j'avais la liberté d'écrire tout ce que je voudrais, je rapporterais plus particulièrement, avec grand plaisir, les obligations que j'ai à ce glorieux saint, et que d'autres personnes lui ont comme moi ; mais, pour demeurer dans les bornes que l'on m'a prescrites, je passerai plus légèrement que je ne le désirerais sur plusieurs choses, et m'étendrai sur d'autres plus que je ne devrais, par mon peu de discrétion en tout ce que je fais. Je me contenterai donc en cette rencontre de prier, au nom de Dieu, ceux qui n'ajouteront pas foi à ce que je dis, de le vouloir éprouver ; et ils connaîtront par expérience combien il est avantageux de recourir à ce grand patriarche, avec une dévotion particulière. Les personnes d'oraison lui doivent, ce me semble, être fort affectionnées ; car je ne comprends pas comment l'on peut penser à tout le temps que la Sainte Vierge demeura avec Jésus-Christ enfant, sans remercier saint Joseph de l'assistance qu'il leur rendit ; et ceux qui manquent de directeur pour s'instruire dans l'oraison n'ont qu'à prendre cet admirable saint pour leur guide, afin de ne se point égarer. Dieu veuille que je ne me sois point égarée moi-même dans la hardiesse que j'ai prise de lui parler, et de publier le respect que je lui porte, après avoir tant manqué à le servir et à l'imiter ! Ma guérison fut un effet de son pouvoir : je sortis du lit ; je marchai ; je cessai d'être percluse ; et le mauvais usage que je fis d'une telle grâce fut un effet de mon peu de vertu.

Qui aurait pu s'imaginer que je fusse sitôt tombée, après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, après qu'il avait commencé à me donner des vertus qui devaient m'animer à le servir, après qu'il m'avait retirée d'entre les bras de la mort, et du péril d'une condamnation éternelle ; et après avoir comme ressuscité mon âme aussi bien que mon corps, en sorte que toutes les personnes qui m'avaient vue dans un état si déplorable ne pouvaient alors voir sans étonnement que je fusse encore en vie ? « Mais peut-on, » mon Dieu, nommer une vie celle que l'on passe au milieu de » tant de dangers ? Il me semble néanmoins qu'écrivant ceci, je pourrais, me confiant en votre assistance et en votre miséricorde,

» dire avec saint Paul, quoique non pas si parfaitement que lui : » *Je ne vis plus, mais c'est vous, mon Créateur, qui vivez en moi* » depuis quelques années, parce que je vois, ce me semble, que » vous me conduisez par la main, et m'inspirez une ferme réso- » lution dont j'ai éprouvé l'effet en plusieurs rencontres, de ne » rien faire de contraire à votre volonté, quoique je vous aie » sans doute offensé en beaucoup de choses sans le connaître. Je » crois aussi qu'il n'y a rien que je ne fisse de tout mon cœur » pour votre service, si j'en rencontrais les occasions, ainsi qu'il » y en a eu quelques-unes où je vous ai été fidèle par votre as- » sistance; et il me semble que je n'aime ni le monde ni ce qui » est dans le monde, et que, hors de vous seul, mon Dieu, qui » êtes tout mon bonheur et toute ma joie, je considère tout le reste » comme des croix fort pesantes. Il se peut faire que je me trompe; » mais vous, Seigneur, qui voyez le fond de mon cœur, vous sa- » vez que mes sentiments sont conformes à mes paroles. Quel su- » jet n'aurais-je pas toutefois d'appréhender, si vous cessiez de » m'assister, connaissant, comme je fais, que je n'ai de force et » de vertu qu'autant qu'il vous plaît de m'en donner ! Mais dans » cette opinion que j'ai de moi-même, n'entre-t-il point, ô mon » Sauveur, quelque présomption qui vous porte à m'abandonner? » Détournez, s'il vous plaît, de moi, un si grand malheur par votre » bonté et par votre miséricorde. Je ne sais comment nous pou- » vons aimer une vie pleine de tant de dangers : cela me paraissait » impossible, et m'est néanmoins arrivé diverses fois. Puis-je donc » cesser de craindre, voyant que pour peu que vous vous éloigniez » de moi, mes bonnes résolutions ne m'empêchent pas de tom- » ber? Que vous soyez béni à jamais de ce qu'encore que je vous » aie abandonné, vous ne m'avez pas abandonnée de telle sorte » que votre main secourable ne m'ait souvent relevée. Je ne sau- » rais dire, et serais bien fâchée de le pouvoir dire, combien de » fois il vous a plu de me faire cette grâce, ainsi qu'on le verra » dans la suite. »

CHAPITRE VII.

La Sainte, après être guérie, se rengage en des conversations dangereuses, et, par une fausse humilité, n'ose plus continuer à faire oraison. Combien la clôture est nécessaire dans les monastères des femmes, et quel mal c'est de mettre les filles dans des maisons non-réformées. Jésus-Christ apparaît à la Sainte avec un visage sévère. Elle engage son père à faire oraison; il y fait un grand progrès, et meurt saintement. La Sainte sort de son monastère pour l'assister. Un religieux dominicain la porte à rentrer dans l'exercice de l'oraison. Combat qui se passait en elle-même, parce qu'elle n'était pas encore détachée de ces conversations inutiles et dangereuses. Quelle peine c'est à une âme qui aime Dieu, de recevoir de lui des faveurs au lieu de châtiments, lorsqu'elle l'offense encore; et combien grand est le besoin de communiquer avec des personnes vertueuses, pour se fortifier dans ses bonnes résolutions.

Je me rengageai alors dans tant d'occasions si périlleuses que, passant d'un divertissement à un autre, et de vanité en vanité, mon âme tomba dans un tel dérèglement, que j'avais honte d'oser m'approcher de Dieu par une communication telle qu'est celle dont il nous favorise dans l'oraison, et à mesure que mes péchés se multipliaient, je perdais le goût qui se rencontre dans la pratique des vertus. « En quoi je voyais clairement, mon Dieu, que » ce n'était pas vous qui vous retiriez de moi, mais que c'était » moi qui me retirais de vous. » Ainsi, me trouvant trompée par le plus grand artifice dont le démon puisse se servir, et me voyant si malheureuse, je commençai, sous prétexte d'humilité, à craindre de faire oraison. Je crus que, puisque nulle autre n'était plus imparfaite que moi, je devais suivre le train ordinaire, et me contenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée, sans oser converser avec Dieu par l'oraison mentale, dans le même temps que je méritais d'être en la compagnie des démons.

Etant en cet état, je trompais le monde, parce qu'il ne paraissait rien en moi dans l'extérieur que de louable, et il n'y avait point de sujet de blâmer les autres religieuses de la bonne opinion qu'elles en avaient. Je n'agissais pas néanmoins en cela avec dissimulation, ni à dessein de paraître avoir plus de piété que je n'en avais; car, par la grâce de Dieu, je ne me souviens point de l'avoir jamais offensé par hypocrisie ou par vaine gloire. J'en avais au contraire tant d'aversion, qu'aussitôt que j'en sentais les premiers mouvements, la peine que j'en souffrais était si grande, que le démon était contraint de me laisser en repos, sans plus oser me

tenter en cette manière, parce que, y perdant plus qu'il n'y gagnait, il voyait que ses vains efforts tournaient à mon avantage: et c'est pourquoi il ne m'a guère attaquée de ce côté-là. Peut-être néanmoins que, si Dieu eût permis qu'il m'eût tentée aussi fortement en cela qu'en d'autres choses, je n'aurais pu y résister; mais sa divine Majesté m'en a jusqu'ici préservée, et je ne saurais trop lui en rendre grâces. Ainsi, comme je ne pouvais ignorer ce qui était dans mon cœur, j'étais si éloignée de vouloir passer dans l'esprit de ces bonnes filles pour meilleure que je n'étais, que je ne pouvais voir sans beaucoup de peine la trop bonne opinion qu'elles avaient de moi.

Ce qui leur cachait ainsi mes défauts venait de ce qu'elles voyaient qu'étant encore si jeune et dans tant d'occasions de perdre mon temps, je me retirais souvent pour prier et lire beaucoup; que je prenais plaisir à parler de Dieu, à faire peindre en plusieurs lieux son image, et à mettre dans mon oratoire diverses choses qui excitaient à la dévotion: que je ne disais du mal de personne, et autres choses semblables qui avaient quelque apparence de vertu: à quoi il faut ajouter que je réussissais assez en ce que l'on estime dans le monde. Tout cela faisait que l'on me donnait plus de liberté qu'aux plus anciennes, et que l'on prenait une grande confiance en moi. Je n'en abusais pas, car je ne faisais rien sans en demander la permission; il ne m'est jamais arrivé de parler par des trous, ou à travers les fentes de murailles, ou de nuit; et je ne pouvais comprendre que l'on en usât de la sorte dans un monastère parce que Dieu m'assistait; et y faisant réflexion, je trouvais qu'étant aussi imparfaite que j'étais, et les autres si bonnes, je n'aurais pu, sans un grand péché, donner sujet de douter de leur vertu, en commettant de semblables fautes; mais j'en faisais assez d'autres dans lesquelles, il est vrai néanmoins, je ne tombais pas de propos délibéré, et avec autant de connaissance que j'aurais fait en celles-là.

Ce que je viens de rapporter me donne sujet de croire que je reçus un grand préjudice d'être en une maison où il n'y avait point de clôture, parce que les libertés que les religieuses qui étaient bonnes pouvaient prendre innocemment, à cause qu'elles n'étaient pas obligées à davantage, auraient été capables de me damner, étant aussi mauvaise que je suis, si Dieu ne m'eût soutenue par des grâces particulières. Ainsi je trouve qu'un monastère de femmes sans clôture les met dans un si grand péril, que c'est plutôt le chemin de l'enfer pour celles qui sont mauvaises, qu'un remède à leurs faiblesses. On ne doit pas toutefois prendre

ce que je dis pour le monastère où j'étais alors, puisqu'il y a tant de religieuses qui servent Dieu avec une grande perfection, et qu'étant aussi bon qu'il est, il ne saurait ne point continuer à les favoriser de ses grâces. Ce monastère n'est pas du nombre de ceux dont l'entrée est fort libre, et l'on y observe toute la règle; mais j'entends parler de quelques autres monastères que j'ai vus, et qui me font une très-grande compassion. Il ne suffit pas que Dieu fasse entendre sa voix une seule fois à ces pauvres filles pour les rappeler à lui; il faut qu'il frappe diverses fois aux oreilles de leur cœur pour les faire rentrer dans leur devoir, tant elles sont remplies de l'esprit du monde, de sa vanité et de ses plaisirs, et comprennent peu leurs obligations. Dieu veuille même qu'elles ne tiennent point pour vertu ce qui est péché, comme cela m'est arrivé trop souvent; et il est si difficile de ne pas s'y tromper, qu'il n'y a que Dieu qui, par une assistance particulière de sa grâce, puisse donner la lumière nécessaire pour le comprendre.

Que si les parents voulaient suivre mon conseil, quand même ils ne seraient point touchés de la considération du salut de leurs filles, en les mettant dans des maisons où elles courent plus de fortune de se perdre que dans le monde, ne devraient-ils pas l'être par la considération de leur honneur, et les marier plutôt moins avantageusement, ou les retenir auprès d'eux, que de les mettre, pour s'en décharger, en de semblables monastères, si ce n'est qu'ils reconnussent en elles de très-bonnes inclinations? et Dieu veuille encore que cela leur serve; car si elles se portent au mal dans le monde, on les connaîtra bientôt; au lieu que dans les monastères elles se peuvent long-temps cacher, mais enfin on le découvre, et ce mal est d'autant plus grand qu'elles le communiquent aux autres, sans que quelquefois il y ait de la faute de ces pauvres filles qui se laissent aller, sans y penser, au mauvais exemple qu'on leur donne.

En vérité on ne peut trop plaindre celles qui, renonçant au siècle pour éviter les périls qui s'y rencontrent et passer leur vie au service de Dieu, se trouvent en beaucoup plus grand hasard que jamais, et ne savent comment y remédier, parce que la jeunesse, la sensualité et le démon les poussent à faire les mêmes choses qu'elles avaient voulu éviter en quittant le monde; et elles s'aperçoivent si peu qu'elle sont mauvaises, qu'elles sont presque persuadées qu'elles font bien. Il me semble qu'on peut, en quelque sorte, les comparer à ces malheureux hérétiques qui s'aveuglent volontairement, et tâchent d'engager les autres dans leur erreur qu'ils prennent pour la vérité, sans pouvoir néan-

moins en être entièrement persuadés, parce qu'ils sentent dans le fond de leur cœur comme une voix intérieure qui leur dit qu'ils se trompent.

Quel malheur est donc plus grand que celui des monastères, autant d'hommes que de femmes, qui ne sont pas réformés, et où l'on marche également par deux voies si différentes, l'une de la vertu, et l'autre du relâchement? Mais que dis-je, également? hélas! on suit beaucoup plus la voie qui est si périlleuse; parce que nos mauvaises inclinations nous y poussent, et que l'exemple de ce que la plupart y marchent, nous la fait paraître encore plus agréable. Ainsi le chemin de la véritable observance est si peu battu, que le religieux et la religieuse qui veulent satisfaire aux obligations de leur vocation ont plus de sujet d'appréhender les personnes avec qui ils vivent que les démons, doivent être plus retenus à parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu, que des amitiés et des liaisons que le diable fait contracter dans ces monastères (1).

Y a-t-il donc sujet de s'étonner de voir tant de maux dans l'Église, puisque ceux qui devraient porter les autres à la vertu ont tellement éteint en eux l'esprit des saints fondateurs de leurs ordres? Je prie Dieu de tout mon cœur d'y vouloir apporter le remède qu'il sait y être nécessaire.

Quand je m'engageai dans ces conversations dont j'ai parlé et que je voyais pratiquer aux autres, je ne croyais pas qu'elles me dussent être aussi préjudiciables que je l'ai éprouvé depuis; mais il me semblait que ces visites, si ordinaires dans plusieurs monastères, ne me feraient pas plus de mal qu'aux autres religieuses que je voyais être bonnes. Je ne considérais pas que, comme elles étaient beaucoup meilleures que moi, elles ne s'exposaient pas par-là à un si grand péril que je faisais, et je voyais bien néanmoins qu'il y en avait, quand ce n'aurait été qu'à cause du temps qui s'y employait si mal.

Lorsque je commençai de faire connaissance avec une certaine personne, Dieu m'ouvrit les yeux pour me faire voir l'état où j'étais, et que ces sortes d'amitiés me convenaient mal. JÉSUS-CHRIST se présenta à moi avec un visage sévère, et me fit connaître combien ma mauvaise conduite lui était désagréable. Je le vis plus clairement des yeux de mon âme que je ne le pourrais voir avec ceux de mon cœur; et quoiqu'il y ait plus de vingt-six ans que cela se passa, cette vue fit une telle impression sur mon esprit,

(1) Ceci est obscur, et il faut qu'il y ait quelque faute dans l'exemplaire espagnol.

qu'elle m'est encore aussi présente qu'elle me le fut dans ce moment. Je demeurai si épouvantée et si troublée, que je ne voulus plus voir cette personne; mais je reçus un grand dommage d'ignorer que l'on peut voir quelque chose sans l'entremise des yeux corporels; et le démon, pour me confirmer dans cette ignorance, me faisait entendre que c'était une chose impossible; que ce que j'avais vu n'était qu'une imagination; que ce pouvait être un artifice du malin esprit, et autres choses semblables. Néanmoins il me paraissait toujours que c'était Dieu et que je ne me trompais pas; mais comme cela ne s'accordait point avec mon inclination, j'aidais aussi moi-même à me tromper: de sorte que n'osant en parler à qui que ce fût, je ne pus résister aux instances que l'on me fit de recevoir cette personne, et à l'assurance que l'on me donnait que non-seulement cela ne pouvait nuire à ma réputation, mais que sa conversation m'était honorable. Ainsi je m'y rengageai, et à d'autres encore, en d'autres temps, parce que, durant le grand nombre d'années que je goûtais un plaisir si dangereux, il ne me paraissait pas qu'il le fût beaucoup, quoique je reconnusse quelquefois qu'une telle récréation n'était pas bonne. Nulle autre ne me causa tant de distractions que mes entretiens avec cette personne, parce que je conçus beaucoup d'amitié pour elle.

Un jour que j'étais avec cette personne et avec une autre, nous vîmes venir vers nous un crapaud, mais qui marchait beaucoup plus vite que ces sortes d'animaux n'ont accoutumé. Je n'ai jamais pu comprendre comment il pouvait venir, et en plein midi, du côté d'où il venait. Je crus que cela n'était pas sans quelque mystère, et l'impression qu'il me fit ne s'est jamais effacée de mon esprit. « Dieu tout-puissant, avec combien de soin et de bonté me » donniez-vous, en tant de manières différentes, de salutaires aver- » tissements! et que j'en ai peu profité! »

Il y avait dans ce monastère une religieuse, ma parente, fort ancienne et grande servante de Dieu. Elle me donnait quelquefois de très-bons avis; et non seulement je ne les suivais pas, mais ils me causaient de l'éloignement pour elle, parce qu'il me semblait qu'elle se scandalisait sans sujet. Je rapporte ceci pour faire voir l'extrême bonté de Dieu, et ma malice, qui me rendait digne de l'enfer par mon ingratitude; comme aussi afin que, si Dieu permet que quelques religieuses lisent un jour ceci, elles apprennent, par mon exemple, à ne pas tomber en de semblables fautes. Je les conjure en son nom d'éviter de telles récréations, et je le prie de me faire la grâce de désabuser, par ce que je dis ici, quelques-unes de celles que j'ai trompées, en les assurant qu'il n'y avait point de

mal ni de péril, en quoi je ne saurais trop déplorer mon aveuglement, et les maux dont le mauvais exemple que j'ai donné a été la cause, car je n'avais pas dessein de les tromper; mais j'étais trompée la première, dans la créance que j'avais qu'il n'y avait pas grand mal à cela.

Etant donc si imparfaite et si incapable de m'aider moi-même, j'avais un très-grand désir d'être utile aux autres; ce qui est une tentation ordinaire à ceux qui commencent, et néanmoins elle me réussit. Ainsi, comme j'aimais extrêmement mon père, je lui souhaitais ardemment le bonheur de savoir faire oraison, que je croyais posséder, et qui passait dans mon esprit pour le plus grand dont on puisse jouir en cette vie. J'usai donc de toute l'adresse que je pus pour lui en faire naître le désir; je l'y engageai et lui donnai des livres pour l'en instruire; et comme il était très-vertueux, il s'y appliqua avec tant de soin, qu'il y fit, en cinq ou six ans un fort grand progrès. La consolation que j'en eus fut telle que l'on peut s'imaginer, et je ne pouvais me lasser d'en louer Dieu. Il eut beaucoup de traverses; et il les supportait avec une grande soumission à sa volonté. Il venait souvent me visiter, pour se consoler avec moi par des entretiens de piété, et je ne pouvais voir, sans une étrange confusion, qu'il me croyait toujours la même qu'auparavant, quoique je fusse alors si distraite, que je ne faisais plus d'oraison.

Je demeurai durant plus d'un an en cet état, m'imaginant de témoigner en cela plus d'humilité. Mais ce fut, comme je dirai dans la suite, la plus grande tentation que j'aie eue, et dont la continuation aurait été capable d'achever de me perdre, parce qu'en faisant oraison on se recueille après avoir offensé Dieu, et l'on prend davantage garde à fuir les occasions. Mon père venait donc me voir, dans la croyance que je continuais toujours ce saint exercice, je ne pus souffrir plus longtemps de le voir trompé. Ainsi je lui dis que je ne faisais plus d'oraison, mais je ne lui en dis pas la cause. Je pris pour prétexte mes infirmités, étant véritable qu'il m'en était beaucoup resté depuis que j'avais été guérie de cette grande maladie dont j'ai parlé; et ce n'est que depuis peu que je sens quelque soulagement dans ce qu'elles me font souffrir.

J'ai, durant vingt ans, été travaillée d'un vomissement qui ne me permettait de manger qu'à midi, et quelquefois encore plus tard; mais depuis que je communie plus souvent, ce vomissement me prend le soir avant que je me couche, et m'incommode encore plus qu'auparavant. Je suis même obligée de l'exciter avec une

plume ou quelque autre chose, parce qu'autrement il me ferait souffrir davantage. Je ne suis aussi presque jamais sans ressentir diverses douleurs; et elles sont quelquefois bien grandes, principalement des maux de cœur, quoique je ne tombe pas souvent dans cette défaillance qui m'était auparavant si ordinaire; mais je me trouve délivrée de cette paralysie et de ces fièvres qui me tourmentaient si fort; et je suis, depuis huit ans, si peu touchée de ces maux qui me restent, que quelquefois je m'en réjouis, parce qu'il me semble que c'est, en quelque manière, servir Dieu que de les supporter avec patience.

Comme mon père était très véridique, et qu'il ne me soupçonnait point de vouloir mentir, il crut aisément ce que je lui dis; et, parce que je connaissais bien que ce prétexte que j'avais pris ne suffisait pas, j'ajoutai, pour le mieux persuader, que tout ce que je pouvais faire était d'assister au chœur. Mais cela même ne devait pas me dispenser de continuer à faire oraison, puisque l'on n'y a point besoin de forces corporelles, qu'il ne faut que de l'amour, et que pourvu qu'on le veuille et que l'on ne se décourage point, Dieu donne toujours le moyen de s'y occuper. Je dis toujours, parce que, encore que la violence des maux empêche quelquefois l'âme de rentrer en elle-même, elle ne laisse pas de trouver d'autres moments où elle le peut, même au milieu des douleurs; et jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces rencontres, où une âme qui aime Dieu véritablement, offre avec joie à JÉSUS-CHRIST ces mêmes douleurs, dans la vue que c'est pour se conformer à sa volonté qu'elle les souffre, qu'elle devient en quelque sorte, par ce moyen, semblable à lui, et mille autres pensées qui se présentent à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ainsi l'on voit que ce n'est pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison; mais qu'avec un peu de soin on tire d'aussi grands avantages des temps même où Notre-Seigneur nous ôte celui de la faire par les souffrances qu'il nous envoie; et c'est ce qui m'arrivait lorsque j'étais dans la disposition qu'il désirait de moi.

Cependant mon père m'aimait de telle sorte, et avait si bonne opinion de moi, qu'il ne doutait point de la vérité de ce que je lui disais et me plaignait extrêmement. Comme il était déjà arrivé à un si haut degré de perfection, il se contentait de me voir sans beaucoup m'entretenir, disant que c'était perdre du temps inutilement; et je ne m'en mettais guère en peine, parce que je l'employais en de vaines et inutiles occupations.

Je ne portai pas seulement mon père à faire oraison, j'y excitai encore d'autres personnes, lors même que j'abusais de telle sorte des grâces de Dieu. Car aussitôt que je voyais qu'elles avaient quelque inclination pour la prière, je les instruisais de la manière de méditer, et je leur donnais des livres qui en traitaient, parce que je ne fus pas plus tôt entrée dans ce saint exercice, que je fus touchée du désir de voir les autres y entrer aussi. Il me semblait que, ne servant pas Dieu comme j'y étais obligée, je ne devais au moins, pour ne pas rendre inutile la faveur qu'il me faisait, procurer que d'autres le servissent au lieu de moi. Ce que je dis ici prouve jusqu'à quel point allait mon aveuglement de négliger mon salut, lorsque je travaillais pour celui des autres.

Mon père ensuite tomba malade de la maladie dont il mourut, et qui ne dura que peu de jours. Je sortis pour l'aller assister; et cette maladie qu'il souffrait dans son corps n'était pas si grande que celle où mon âme était tombée, par ces vains amusements et ces vaines occupations, quoique durant tout le temps que j'étais en si mauvais état, je ne croyais pas pécher mortellement, et que, si je l'eusse cru, je n'aurais voulu pour rien au monde y demeurer. Les peines que je pris dans cette maladie de mon père, pour satisfaire à mon devoir, furent si grandes, que je m'acquittai, en quelque sorte, de celles qu'il s'était données pour moi durant mes longues infirmités. Je faisais plus que ma santé et mes forces ne me permettaient; et, bien que je connusse assez que je perdrais mon appui et toute ma consolation, il n'y eut point de contrainte que je ne me fisse pour lui cacher ma douleur, encore qu'elle fût si violente, et que je l'aimasse avec tant de tendresse, qu'il me sembla, lorsqu'il expira, qu'on m'arrachait l'âme.

La manière dont il mourut, le désir qu'il en avait, et les choses qu'il nous dit, après avoir reçu l'extrême-onction, nous obligèrent à rendre à Dieu de grandes actions de grâces. Il nous chargea de lui demander pour lui sa miséricorde, et de le prier de nous assister pour persévérer dans son service, et considérer quel est le néant du monde. Il nous témoignait, par ses larmes, son extrême regret de n'avoir pas servi Dieu comme il l'aurait dû, et il nous dit qu'il aurait souhaité de mourir religieux, dans l'un des ordres les plus austères. Je ne doute point que Dieu ne lui eût fait connaître qu'il mourrait de cette maladie; car, encore que les médecins le trouvassent beaucoup mieux, il ne tenait compte de l'assurance qu'ils lui donnaient, et ne pensait qu'à se préparer à la mort. Son plus grand mal était une douleur dans les épaules, qui ne le quitta jamais, et qui était quelquefois si violente, qu'elle le contraignait de se plaindre. Sur-

quoi je lui dis qu'ayant une si grande dévotion pour ce que souffrit Notre-Seigneur, lorsqu'il porta sa croix sur ses épaules, il devait croire qu'il voulait lui faire sentir par cette douleur combien grande avait été la sienne. Ces paroles lui donnèrent tant de consolation, qu'on ne l'entendit plus se plaindre. Il demeura trois jours sans sentiment; mais le jour qu'il mourut, Dieu le lui rendit si entier, que nous ne pouvions assez nous en étonner; et il le conserva toujours, jusqu'à ce qu'au milieu du *Credo*, qu'il disait lui-même, il rendit l'esprit. Son visage ressemblait à celui d'un ange; et il me paraissait l'être, en quelque sorte, par les excellentes dispositions où était son corps. Mais qui peut mieux que ce que je viens de rapporter faire connaître combien, après avoir vu une telle vie et une telle mort, je suis coupable de ne pas m'être corrigée de mes défauts, pour ressembler, en quelque sorte, à un si bon père? Un religieux dominicain, fort savant, et qui était son confesseur depuis quelques années, disait avoir trouvé en lui une telle pureté de conscience, qu'il ne doutait point qu'il n'augmentât dans le ciel le nombre des bienheureux.

Comme ce religieux était extrêmement vertueux, j'en reçus beaucoup d'assistance. Car m'étant confessée à lui, Dieu lui donna une grande charité pour moi, et il s'appliqua avec soin à me faire connaître le mauvais état où j'étais. Il me faisait communier tous les quinze jours. Je pris peu à peu confiance en lui, lui parlai de mon oraison, et il me dit de ne la pas discontinuer, parce qu'elle ne me pouvait être que fort utile. Je commençai donc à la reprendre, et je ne l'ai jamais quittée depuis; mais je n'évitai pas les occasions qui m'étaient si préjudiciables. Ainsi je passais une vie très-pénible, parce que l'oraison me donnait connaissance de mes fautes. Dieu m'appelait d'un côté, le monde m'entraînait de l'autre. Les biens célestes m'attiraient, ceux de la terre me retenaient attachée; et j'aurais bien voulu pouvoir allier deux contraires aussi opposés que la vie spirituelle et la satisfaction que donnent les plaisirs des sens. Ce combat qui se passait en moi-même me faisait beaucoup souffrir dans mon oraison, à cause que ma manière de la faire étant de me recueillir intérieurement, et que mon esprit se trouvant alors esclave au lieu qu'il aurait dû être le maître, je ne pouvais le renfermer au dedans de moi, sans enfermer avec lui mille choses vaines. Je passai plusieurs années dans cette peine; et je ne saurais penser sans étonnement, comment il se peut faire que je ne me corrigeai point de ce défaut, ou que je n'abandonnai point l'oraison. Mais il n'était pas en mon pouvoir de l'abandonner, parce que Dieu, qui voulait

se servir de ce moyen pour me faire des grâces encore plus grandes, m'y retenait et m'y soutenait de sa main toute-puissante.

« Seigneur, mon Dieu, de quelles occasions ne m'avez-vous « point alors délivrée par votre bonté, et de quelle sorte ne m'y « rengageais-je point par ma misère? de quel péril de me perdre en- « tièrement de réputation ne m'avez-vous point garantie, lorsque « je m'abandonnais si imprudemment à faire des choses qui pou- « vaient me faire connaître pour aussi imparfaite que je l'étais? « Vous cachiez mes fautes, Seigneur, aux yeux des hommes; vous « leur laissiez seulement apercevoir ce qu'il y avait de bon en moi, « et le leur faisiez paraître si grand, qu'ils continuaient à me « beaucoup estimer. Ainsi bien que quelquefois ils entrevissent « mes vanités, les autres choses qui leur paraissaient dignes de « louange les éblouissaient, et les empêchaient de s'y arrêter et de « les croire, à cause sans doute que votre suprême sagesse, à qui « toutes choses sont présentes, le jugeait nécessaire pour me con- « server l'estime des personnes à qui vous vouliez que je parlasse « dans la suite des temps pour les porter à vous servir, et qu'au « lieu de considérer la grandeur de mes péchés, vous ne considé- « riez que le désir que j'avais de vous être fidèle, et de la peine « que je souffrais de ne pas en avoir la force.

« O Dieu de mon âme, comment pourrai-je exprimer les grâces « dont vous m'avez favorisée durant ce temps, et comme, lorsque « je vous offensais le plus, vous me disposiez par un très-grand « repentir à les goûter? Vous usiez, pour cela, mon Dieu, du châ- « timent que vous connaissiez me devoir être le plus pénible, en ne « punissant que par de grandes faveurs d'aussi grandes fautes « qu'étaient les miennes. Je ne crois pas, Seigneur, en parlant « ainsi, dire une folie, quoiqu'il n'y aurait pas sujet de s'étonner « que j'eusse l'esprit troublé par le souvenir d'une aussi étrange « ingratitude qu'était la mienne. »

C'était une chose si insupportable à mon humeur de recevoir des faveurs au lieu de châtiments, qu'une seule m'était plus difficile à supporter que ne l'auraient été plusieurs grandes maladies, parce que, connaissant que je les avais bien méritées, j'aurais cru satisfaire en quelque sorte par ce moyen à la justice de Dieu; mais recevoir de nouvelles grâces après s'être rendue indigne des premières, c'est une espèce de tourment qui me paraît terrible, et il le doit être à tous ceux qui ont quelque connaissance de Dieu et quelque amour pour lui, puisque c'est une marque de vertu. Ces sentiments étaient le sujet de mes larmes et de ma douleur, de me voir toujours à la veille de faire de nouvelles chutes, quelques vé-

ritables que fussent mes désirs, et quelques fermes que fussent mes résolutions. Qu'une âme est à plaindre de se trouver seule au milieu de tant de périls! car il me semble que s'il y eût eu quelqu'un à qui j'eusse pu communiquer toutes mes peines, il m'aurait empêchée de retomber dans les mêmes fautes, par la honte de l'avoir pour témoin de ma faiblesse, quand même la crainte d'avoir offensé Dieu ne m'aurait pas retenue.

Ainsi je conseillerais à ceux qui s'appliquent à l'oraison, et principalement dans les commencements, de faire amitié avec des personnes qui soient dans le même exercice. C'est une chose très-importante, quand même ils n'en tireraient d'autre avantage que de s'entr'aider par leurs prières; car, si dans le commerce du monde, quelque vain et inutile qu'il soit, on tâche de faire des amis pour soulager son esprit en leur témoignant ses déplaisirs, et d'augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne vois pas pourquoi il ne serait point permis à ceux qui commencent à aimer et à servir Dieu véritablement de communiquer à quelques personnes ses consolations et ses peines, que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, ni que, pourvu qu'ils veuillent sincèrement se donner à Dieu, ils aient sujet de craindre en cela la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer et leur faire sentir la pointe de ces premiers mouvements, mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du mérite en les rendant victorieux, et ils profiteront, à mon avis, aux autres et à eux-mêmes par la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite. Ceux qui se persuadent, au contraire, que l'on ne peut, sans vanité, entrer dans une communication si sainte, trouveraient donc qu'il y a de la vanité à entendre dévotement la messe à la vue du monde, ou à faire d'autres actions auxquelles on est obligé, comme chrétien, et que la crainte qu'il s'y rencontre de la vanité ne doit jamais empêcher de le faire.

Cela est si important pour ceux qui ne sont pas encore bien affermis dans la vertu, et qui, outre les obstacles qui s'opposent à leurs bons desseins, ont des amis qui les en détournent, que je ne saurais trop en représenter la conséquence. Il n'y a rien que ces dangereux amis ne fassent pour empêcher ceux qu'ils voient dans une véritable disposition d'aimer et de servir Dieu, de la témoigner; et ils poussent, au contraire, ceux qui sont engagés dans des affections déshonnêtes à les publier hautement : ce qui est si ordinaire qu'il passe aujourd'hui pour galanterie.

Je ne sais si ce que je dis est une rêverie; mais si c'en est une, vous n'aurez, mon père, qu'à jeter ce papier dans le feu. Et si

ce n'en est pas une, je vous supplie de m'aider à faire connaître la grandeur de ce mal, afin qu'on évite d'y tomber. On agit aujourd'hui si faiblement en ce qui regarde le service de Dieu, que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main les uns aux autres pour s'y avancer : de même que ceux qui n'ont l'esprit que rempli des plaisirs et des vanités du siècle s'exhortent à les rechercher. En quoi il est étrange que si peu de gens aient les yeux ouverts pour remarquer leurs folies : au lieu que, lorsqu'une personne commence à se donner à Dieu, tant de gens en murmurent, qu'elle a besoin de compagnie pour se défendre et se soutenir contre leurs attaques, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour ne point craindre de souffrir, puisque autrement elle se trouvera dans une grande détresse. Je pense que c'est à ce sujet que quelques saints s'enfuyaient dans les déserts : et c'est une espèce d'humilité que de se défier de soi-même, et d'espérer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on converse. La charité s'augmente par la communication; et il s'y rencontre tant d'avantages, que je ne serais pas assez hardie pour en parler de la sorte, si je ne les avais éprouvés. Mais, quoique je sois la plus faible et la plus misérable de toutes les créatures, je crois que ceux mêmes qui sont affermis dans la vertu ne perdront rien en ajoutant foi, par humilité, à ceux qui ont éprouvé ce que je dis. Pour ce qui est de moi, je puis assurer que, si Dieu ne m'eût fait connaître cette vérité et donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serais, ensuite de diverses chutes et rechutes, tombée dans l'enfer, parce qu'ayant tant d'amis qui m'aidaient à tomber, je me trouvais seule lorsqu'il fallait me relever, que je ne comprends pas maintenant comment je le pouvais faire. Dieu seul, par son infinie miséricorde, me donne la main, et je ne saurais trop l'en remercier. Qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Combien la Sainte souffrit durant dix-huit ans de sentir son cœur partagé entre Dieu et le monde. Elle exhorte à ne discontinuer jamais de faire oraison, quelque peine que l'on ait, et dit qu'en certains temps elle y en avait eu de très-grandes.

Ce n'est pas sans raison que je me suis tant étendue sur cette partie de ma vie, dont les imperfections pourront donner un si grand dégoût aux personnes qui la liront, puisque je souhaite de

tout mon cœur qu'ils aient de l'horreur de voir qu'une âme ait pu être si opiniâtre dans ses péchés et si ingrate envers Dieu, après en avoir reçu tant de grâces. Je voudrais que l'on m'eût permis de rapporter particulièrement tous les péchés que j'ai commis durant ce temps, pour ne m'être pas appuyée à cette inébranlable colonne de l'oraison. Je passai près de vingt ans sur cette mer agitée par des continuels orages ; mes chutes étaient grandes ; je ne me relevais que faiblement, je retombais aussitôt dans un état si déplorable, que je ne tenais point compte de mes péchés véniels ; et, quoique j'appréhendasse les mortels, ce n'était pas autant que je l'aurais dû, puisque je ne me m'éloignais pas des occasions qui me mettaient en danger de les commettre. C'était, à mon avis, l'état le plus pénible que l'on puisse imaginer, parce que je ne goûtais ni la joie de servir Dieu fidèlement, ni le plaisir que donnent les contentements du monde. Lorsque j'étais engagée dans ces derniers, le souvenir de ce que je devais à Dieu me troublait ; et quand j'étais avec Dieu dans l'oraison, ces affections du monde m'inquiétaient ; c'était une guerre si pénible, que je ne sais comment je pus la soutenir, non-seulement pendant vingt ans, mais durant un mois. Cela me fait voir clairement la grandeur de la miséricorde que Dieu m'a faite, de me donner la hardiesse de continuer à faire oraison lorsque j'étais si malheureusement engagée dans le commerce du monde. Je dis la hardiesse, car peut-il y en avoir une plus grande que de trahir son prince et son roi ? et sachant qu'il le connaît, ne laisser pas de continuer, puisque encore que nous ne puissions pas être toujours en présence de Dieu, il me semble que ceux qui font oraison y sont d'une manière très-différente des autres, parce qu'ils sont assurés qu'ils les regardent ; au lieu que le commun des hommes demeure quelquefois plusieurs jours sans se souvenir qu'il les voit. Il est vrai que, durant ces vingt années, il se passa plusieurs mois, et même, ce me semble, un an tout entier, que je prenais grand soin de ne point offenser Dieu, et de m'occuper de l'oraison.

La vérité, que je veux dire très-exactement, m'a obligé de dire cela. Mais combien peu ai-je passé de ce temps heureux auquel je me tenais plus sur mes gardes, en comparaison de celui que j'ai passé d'une manière si déplorable ! Il n'y avait néanmoins peu de jours que je n'employasse beaucoup de temps à l'oraison, si ce n'était que je fusse malade ou fort occupée. Mais c'était dans mes maladies que j'étais le mieux avec Dieu, et que je travaillais davantage à porter les personnes avec qui je communiquais à se donner entièrement à lui. Je les y exhortais souvent, et je priais

de vouloir leur toucher le cœur. Aussi, excepté cette année dont j'ai parlé, depuis vingt-huit ans qu'il y a que je commençai à faire oraison, dix-huit se sont passés dans ce combat de traiter en même temps avec Dieu et avec le monde. Quant aux autres dix années dont il me reste à parler, la cause de cette guerre changea, et elle ne laissa pas d'être grande. Mais, comme je commençais alors à connaître la vanité du monde, et que je tâchais, ce me semble, de servir Dieu, tout me paraissait doux et facile, ainsi que je le dirai dans la suite.

DE L'ORAISON.

Deux raisons m'ont obligée à rapporter ceci particulièrement : l'une pour faire connaître la miséricorde de Dieu et mon ingratitude, et l'autre pour faire connaître combien grande est la grâce dont il favorise une âme lorsqu'il la dispose à s'affectionner à l'oraison, quoique ce ne soit pas si parfaitement qu'il serait à désirer ; puisque, pourvu qu'elle persévère nonobstant les tentations, les chutes, et les péchés où le diable l'a fait tomber par ses artifices, je ne doute point que Notre-Seigneur ne la conduise enfin au port, ainsi que j'ai sujet de croire qu'il lui a plu de me faire cette grâce, que je le prie de tout mon cœur me la vouloir continuer. Plusieurs personnes fort saintes ont démontré l'avantage qu'il y a de s'exercer à l'oraison mentale, et il y a sujet d'en louer Dieu. Sans cela, je n'aurai pas la présomption d'en oser parler.

Je me suis assurée, par l'expérience que j'en ai, que ceux qui ont commencé à faire oraison ne la doivent point discontinuer, quelques fautes qu'ils y commettent, puisque c'est le moyen de s'en corriger, et que sans cela, ils y auraient beaucoup plus de peine ; mais il faut qu'ils prennent garde à ne pas se laisser tromper par le démon, lorsque, sous prétexte d'humilité, il les tentera, comme il m'a tentée, d'abandonner ce saint exercice ; et ils doivent, en s'appuyant sur la vérité des promesses de Dieu, qui sont infaillibles, croire fermement que, pourvu qu'ils se repentent sincèrement et qu'ils soient dans la résolution de ne plus l'offenser, il leur pardonnera, les assistera comme auparavant, et leur fera même de plus grandes grâces, si la grandeur de leur repentir les en rend dignes.

Quand à ceux qui n'ont pas encore commencé à faire oraison, je les conjure, au nom de Dieu, de ne pas se priver d'un tel avantage. Il n'y a en cela que tout sujet de bien espérer et rien à craindre, puisque encore que l'on n'avance pas beaucoup dans ce che-

min, et que l'on ne fasse pas assez d'effort pour se rendre parfait et digne de recevoir les faveurs que Dieu accorde à ceux qui le font, on connaîtra au moins le chemin du ciel ; et si l'on continue d'y marcher, la miséricorde de Dieu est si grande, que l'on doit espérer que cette persévérance ne sera pas vaine, parce qu'il ne manque jamais de récompenser l'amour qu'on lui porte, et que l'oraison mentale n'est autre chose, à mon avis, que de témoigner dans ces fréquents entretiens que l'on a seul à seul avec lui, combien on l'aime, et la confiance que l'on a d'en être aimé. Comme l'amitié doit être fondée sur le rapport qui se rencontre entre ceux qui s'aiment, si l'extrême disproportion qu'il y a entre Dieu, qui est tout parfait, et des créatures aussi imparfaites que nous sommes, fait que nous ne l'aimons pas encore, nous devons nous représenter combien il nous importe de nous rendre dignes de son amitié, et supporter par cette considération la peine que nous avons de converser beaucoup avec une majesté qui nous est si disproportionnée.

« O vous, mon Seigneur et mon Dieu, dont la vue fait la félicité des anges, il me semble que ce que je viens de dire est la manière dont je me trouve avec vous, et je ne saurais y penser sans souhaiter de pouvoir fondre comme de la cire au feu de votre divin amour. Que ne devez-vous point souffrir, mon Sauveur, lorsque vous êtes avec une créature qui ne peut souffrir d'être avec vous ? Votre bonté est néanmoins si excessive, que non-seulement vous ne la rejetez pas, mais vous lui faites des faveurs ; vous attendez avec patience qu'elle s'approche de vous en se conformant à vos volontés, et ne laissez pas cependant de l'aimer telle qu'elle est. Vous lui tenez compte des moments où elle vous témoigne de l'amour, et un léger repentir vous fait oublier toutes ses fautes. Je l'ai éprouvé, mon créateur, et je ne comprends pas comment tout le monde ne tâche point de s'approcher de vous pour avoir quelque part au bonheur de votre amitié. Les méchants qui sont si éloignés de vous par leurs mauvaises habitudes doivent s'en approcher, afin que vous les rendiez bons, et que vous souffriez d'être avec eux durant quelques heures chaque jour, encore qu'ils ne soient pas avec vous, ou que, s'ils y sont, ce ne soit comme j'y étais, qu'avec mille distractions que les soins et les pensées du monde leur donnent. Je sais qu'ils ne sauraient au commencement, ni quelquefois même dans la suite, se défendre de ces distractions ; mais, pour les récompenser de la contrainte qu'ils se font de demeurer avec vous, vous empêchez les démons de les attaquer aussi fortement qu'ils

» feraient ; vous diminuez le pouvoir que ces esprits de ténèbres » auraient de leur nuire ; et vous donnez enfin à ces âmes le pou- » voir de les surmonter et de les vaincre. Ainsi, ô mon Dieu ! qui » êtes la vie de tous ceux qui se confient en votre assistance, vous » n'en laissez perdre aucun ; mais, en rendant la santé de leurs » corps plus vigoureuse, vous leur donnez aussi celle de l'âme. »

Je ne sais d'où peut procéder la crainte de ceux qui appréhendent de faire l'oraison mentale ; mais je n'ai pas de peine à comprendre que le démon nous jette dans l'esprit de vaines terreurs pour nous faire un mal véritable, en nous empêchant de penser aux offenses que nous avons commises contre Dieu, à tant d'obligations que nous lui avons, aux extrêmes travaux et aux incroyables douleurs que Notre-Seigneur a souffertes pour nous racheter, aux peines de l'enfer et à la gloire du paradis.

C'étaient là, dans les périls que j'ai courus, les sujets de mon oraison, et à quoi mon esprit s'appliquait quand il le pouvait. Il m'est arrivé quelquefois, durant plusieurs années, de désirer tellement que le temps d'une heure que je m'étais prescrit pour faire oraison fût achevé, que j'étais plus attentive à écouter quand l'heure sonnerait, qu'aux sujets de ma méditation, et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent plutôt acceptée que la peine que j'avais de me retirer pour prier. La répugnance que le diable me causait, ou ma mauvaise habitude était si violente, et la tristesse que je ressentais en entrant dans l'oratoire était si grande, que j'avais besoin pour m'y résoudre de tout le courage que Dieu m'a donné, et que l'on dit aller beaucoup au-delà de mon sexe, dont j'ai fait un si mauvais usage ; mais enfin Notre-Seigneur m'assistait ; car, après m'être fait cette violence, je me trouvais tranquille et consolée, et j'avais même quelquefois désir de prier.

Que si, étant si imparfaite et si mauvaise, Dieu m'a soufferte pendant si longtems ; et s'il paraît clairement que c'a été par le moyen de l'oraison qu'il a remédié à tous mes maux, qui sera celui, quelque méchant qu'il soit, qui devra appréhender de s'y engager, puisque je ne crois pas qu'il s'en trouve aucun autre qui, après avoir reçu de Dieu tant de grâces, en ait été si ingrat durant tant d'années? qui peut, dis-je, manquer de confiance, en voyant quelle a été sa patience envers moi, parce que je tâchais de me retirer pour demeurer avec lui, quoique souvent avec tant de répugnance, qu'il me fallait faire un grand effort sur moi, ou qu'il m'y poussât contre mon gré?

Si l'oraison est donc si nécessaire et si utile à ceux qui non-seu-

lement ne servent pas Dieu, mais qui l'offensent, comment ceux qui le servent pourraient-ils l'abandonner sans en recevoir un grand préjudice, puisque ce serait se priver de la consolation la plus capable de soulager les travaux de cette vie, et comme vouloir fermer la porte à Dieu, lorsqu'il vient pour nous favoriser de ses grâces?

Je ne saurais penser sans compassion à ceux qui servent Dieu en cet état, et que l'on peut dire en quelque manière le servir à leurs dépens. Car quant aux personnes qui font oraison, il les en récompense par des consolations qui rendent leurs peines si faciles à supporter, qu'elles peuvent passer pour très-légères. Mais, comme je traiterai amplement ailleurs des faveurs que Dieu fait à ceux qui persévèrent en l'oraison, je n'en dirai pas ici davantage. J'ajouterai seulement que l'oraison a été le moyen dont Dieu s'est servi pour me faire tant de faveurs; et que je ne vois pas comment il peut venir à nous, si nous lui fermons cette porte, parce que, lorsqu'il a résolu d'entrer dans une âme pour se plaire en elle et la combler de ses grâces, il veut la trouver seule, pure, et dans le désir de le recevoir. Ainsi, comment pouvons-nous espérer qu'il accomplisse un dessein qui nous est si avantageux, si, au lieu de lui en faciliter les moyens, nous y apportons de l'obstacle?

Pour faire connaître quelle est la miséricorde de Dieu et l'avantage que je tirai de ne point abandonner l'oraison et la lecture, il faut que je parle ici de l'artifice dont le démon se sert pour perdre les âmes, et de la bonté et de la conduite dont Notre-Seigneur use pour les regagner, afin que mon exemple serve à faire éviter les périls dans lesquels je suis tombée. Sur quoi je les conjure, par l'amour qu'elles doivent avoir pour ce divin Sauveur et par celui qu'il leur porte, de prendre garde principalement à fuir les occasions; car lorsque l'on s'y engage, quel sujet n'y a-t-il point de trembler, ayant tant d'ennemis à combattre et si peu de force pour nous défendre!

Je voudrais pouvoir bien représenter la servitude où mon âme se trouvait alors réduite. Je connaissais assez qu'elle était captive; mais je ne comprenais pas en quoi, et j'avais peine à croire que ce que mes confesseurs ne considéraient que comme des fautes légères fût un aussi grand mal qu'il me semblait être. L'un d'eux à qui je dis le scrupule que cela me donnait, me répondit qu'encore que je fusse dans une haute contemplation, de semblables occasions et entretiens ne m'étaient point préjudiciables. Ceci m'arriva sur la fin, lorsqu'avec l'assistance de Dieu je prenais davantage de

soin d'éviter les grands périls; mais je ne fuyais pas encore entièrement les occasions.

Comme mes confesseurs me voyaient dans de si bons désirs et que je m'occupais à l'oraison, ils s'imaginaient que je faisais beaucoup; mais je sentais bien dans le fond de mon cœur que je n'en faisais pas assez pour répondre aux obligations que j'avais à Dieu. Je ne saurais maintenant penser, saus un extrême regret, à tant de fautes que cela me fit commettre, et au peu de secours que l'on me donnait pour les éviter, n'en recevant que de Dieu seul. Car ceux qui auraient dû m'ouvrir les yeux pour me faire connaître mes manquements me donnaient au contraire la liberté de continuer, en me disant que ces satisfactions et ces divertissements auxquels j'aurais dû renoncer étaient permis.

J'avais une telle affection pour les prédications, que je n'aurais pu en être privée sans en ressentir beaucoup de peine; et je ne pouvais entendre bien prêcher sans concevoir une grande amitié pour le prédicateur, quoique je ne susse d'où cela venait. Il n'y avait point de sermon qui ne me parût bon, encore que je visse les autres en porter un jugement tout contraire; mais lorsqu'en effet il était bon, ce m'était un plaisir sensible; et, depuis que j'ai commencé à faire oraison, je ne me suis jamais lassé de parler ni d'entendre parler de Dieu. Que si, d'un côté, les prédications me donnaient tant de consolation, elle m'affligeaient pas peu de l'autre, parce qu'elles me faisaient connaître combien j'étais éloignée d'être telle que je devais. Je priais Dieu de m'assister; mais il me semble que je commettais une grande faute, en ce que, au lieu de mettre toute ma confiance en lui seul, j'en avais encore en moi-même. Je cherchais des remèdes à mes maux et me tourmentais assez; mais je ne considérais pas que tous mes efforts seraient inutiles, si je ne renonçais entièrement à cette confiance que j'avais en moi pour n'avoir recours qu'à lui seul. Mon âme désirait vivre, et je voyais bien que ce n'était pas vivre que de combattre ainsi sans cesse contre une espèce de mort. Mais il n'y avait personne qui me pût donner cette vie après laquelle je soupirais; je ne pouvais moi-même me la donner, et Dieu de qui seul je pouvais la revoir me la refusait avec justice, puisqu'après m'avoir fait la grâce de me ramener tant de fois à lui, je l'avais toujours abandonné.

CHAPITRE IX.

Impression qu'une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies fit dans l'esprit de la Sainte. Avantages qu'elle tirait de se représenter qu'elle l'accompagnait dans la solitude, et de la lecture des confessions de saint Augustin. Qu'elle n'a jamais osé demander à Dieu des consolations.

Dans un état si déplorable, mon âme se trouvait lasse et abattue, et je cherchais inutilement du repos dans mes mauvaises habitudes. Entrant un jour dans l'oratoire, j'y vis une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies, que l'on avait empruntée pour une fête qui se faisait dans notre maison. Cette image était si dévote et représentait si vivement ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, que je me sentis pénétrée de l'impression qu'elle fit en moi par la douleur d'avoir si mal reconnu tant de souffrances endurées par mon Sauveur pour notre salut. Mon cœur semblait se vouloir fendre; et alors, toute fondante en larmes, et prosternée contre terre, je priai ce divin Sauveur de me fortifier de telle sorte, qu'à commencer de ce moment je ne l'offensasse jamais.

J'avais une dévotion particulière pour sainte Madeleine, et je pensais souvent à sa conversion, principalement lorsque je communiais, parce qu'étant assurée que j'avais Notre-Seigneur au-dedans de moi, je me jetais comme elle à ses pieds, dans la créance qu'il serait touché de mes larmes. Mais je ne savais ce que je faisais; car c'était beaucoup qu'il souffrit que je les répandisse, puisque le sentiment qui les tirait de mes yeux s'effaçait si tôt de mon cœur. Je me recommandais à cette glorieuse sainte pour obtenir de Dieu, par son intercession, qu'il me pardonnât.

Il me paraît que rien n'avait encore tant servi que la vue de cette image dont je viens de parler, parce que je commençai à beaucoup me défier de moi-même, et à mettre toute ma confiance en Dieu. Il me semble que je lui dis alors que je ne partirais point de là jusqu'à ce qu'il lui eût plu d'exaucer ma prière; et je crois qu'elle me fût très-utile, ayant été depuis ce jour beaucoup meilleure qu'auparavant.

Comme je ne pouvais discourir avec l'entendement, ma manière d'oraison était de me représenter Jésus-Christ au-dedans de moi, et de considérer dans les lieux où il était le plus seul et où il souffrait davantage, parce qu'il me semblait qu'en cet état il était encore plus touché des prières de ceux qui, comme moi,

avaient tant besoin de son assistance. J'avais beaucoup de ces simplicités, et ne me trouvais nulle part si bien que quand je l'accompagnais en esprit dans le jardin des oliviers, et me représentais cette incroyable souffrance qui lui fit, dans son agonie, arroser la terre de son sang. Je désirais ardemment de l'essuyer; mais la vue du grand nombre de mes péchés m'empêchait d'oser l'entreprendre. Je demeurais là aussi long-temps que mes pensées n'étaient point troublées par ces autres pensées qui me donnaient tant de peine. Durant plusieurs années et même avant que d'être religieuse, lorsque je me recommandais à Dieu avant de m'endormir, je pensais toujours un peu à cette oraison de JÉSUS-CHRIST dans le jardin, parce que l'on m'avait dit que l'on pouvait gagner par là plusieurs indulgences. Je suis persuadée que cela me servit beaucoup, à cause que je commençai, par ce moyen, à faire oraison sans savoir que je la faisais; et j'y étais si accoutumée, que je n'y manquais pas plus qu'à faire le signe de la croix.

Pour revenir à la peine que j'avais dans ces méditations où l'entendement n'agit point, je dis que l'âme y perd ou y gagne beaucoup. Elle y perd en ce que l'esprit n'a rien à quoi s'attacher, et elle y gagne à cause que son amour pour Dieu est la seule chose dont elle s'occupe; mais elle ne souffre pas peu avant que d'en venir là, si ce n'est que Dieu lui veuille donner bientôt l'oraison de quiétude, ainsi que je l'ai vu arriver à certaines personnes; et, quand on marche par ce chemin, il est bon d'avoir un livre afin de pouvoir se recueillir. La vue des campagnes, des eaux, des fleurs et autres choses semblables, réveillaient aussi mon esprit, y appelaient le souvenir de leur Créateur, et le portaient à se recueillir, lors même que j'étais la plus ingrate envers Dieu, et l'offensais davantage. Mais, quant aux choses célestes et sublimes, mon entendement était si grossier, qu'il ne m'a jamais été possible de me les imaginer jusqu'à ce que Notre-Seigneur me les ait représentées dans une autre voie.

Mon incapacité en cela était si extraordinaire, qu'à moins que de voir les objets de mes propres yeux, je ne pouvais me les imaginer, ainsi que les autres font lorsqu'ils se recueillent en eux-mêmes. Tout ce que je pouvais faire était de penser à JÉSUS-CHRIST en tant qu'homme; mais, quoi que mes lectures m'apprissent de ses divines perfections, et que je visse plusieurs de ses images, je ne pouvais me le représenter au-dedans de moi. J'étais comme un aveugle, ou comme une personne qui se trouve dans une telle obscurité, que, parlant à une autre qu'elle est très-assu-

rée être présente, elle ne la voit point : c'est ce qui m'arrivait lorsque je pensais à Notre-Seigneur, et ce qui faisait que je prenais tant de plaisir à considérer ses images. Que ceux qui négligent de se procurer ce secours sont malheureux ! c'est une marque qu'ils n'aiment point leur Sauveur, car s'ils l'aimaient, ne prendraient-ils pas plaisir à voir son portrait, comme on en prend à voir ceux de ses amis.

AVANTAGE QUE TIRE LA SAINTE DE LA LECTURE DES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN.

Je n'avais point lu, jusqu'alors, les confessions de saint Augustin, et Dieu permit, par une providence particulière, qu'on me les donnât sans que j'y pensasse. J'étais fort affectionnée à ce saint, tant parce que le monastère où j'avais demeuré séculière était de son ordre, qu'à cause qu'il avait été pécheur ; et que je trouvais de la consolation à penser aux saints que Dieu avait convertis à lui, après en avoir été offensé, parce que j'espérais qu'ils m'assisteraient pour obtenir de sa miséricorde de me pardonner. Mais je ne pouvais penser qu'avec beaucoup de douleur que depuis qu'il les avait une fois appelés à lui, ils n'étaient plus retombés dans les mêmes péchés ; au lieu qu'il m'avait appelée tant de fois, sans que je me fusse corrigée. Néanmoins, considérant son amour extrême pour moi, je reprenais courage, et, dans la défiance que j'ai si souvent eue de moi-même, je n'ai jamais cessé de me confier en sa miséricorde.

Je ne saurais penser sans étonnement à la dureté et à l'obstination de mon cœur, au milieu de tant de secours que je recevais de Dieu ; car, puis-je ne point craindre, lorsque je considère le peu que je pouvais sur moi-même, et que les chaînes qui me retenaient attachée m'empêchaient toujours d'exécuter la résolution de me donner entièrement à lui.

Quand je commençai à lire les confessions de ce grand saint, je m'y vis, ce me semblait, comme dans un miroir, qui me représentait à moi-même telle que j'étais ; je me recommandai extrêmement à lui ; et lorsque j'arrivai à sa conversion, et que j'y lus les paroles que lui dit la voix qu'il entendit dans le jardin, mon cœur en fut si vivement pénétré qu'elles y firent la même impression que si Notre-Seigneur me les eût dites à moi-même. Je demeurai, durant longtemps, toute fondante en pleurs, et dans une douleur très sensible. Car que ne souffre point une âme, lorsqu'elle perd la liberté de disposer d'elle-même comme il lui plaît ! et j'ad-

mire à cette heure comment je pouvais vivre dans un tel tourment. « Je ne saurais trop vous louer, mon Dieu, de ce que vous » me donnâtes alors comme une nouvelle vie, en me tirant de cet » état, que l'on pouvait comparer à une mort, et à une mort très- » redoutable. Il m'a paru que depuis ce jour votre divine Majesté » m'a extrêmement fortifiée, et je ne saurais douter qu'elle n'ait » entendu mes cris, et n'ait été touchée de compassion de me voir » répandre tant de larmes. »

Je commençai à me plaire encore davantage dans une sainte retraite avec Dieu, et à éviter les occasions qui pouvaient m'en distraire, parce que j'éprouvais que je ne les avais pas plus tôt quittées, que je m'occupais de mon amour pour son éternelle majesté; car je sentais bien que je l'aimais; mais je ne comprenais pas, comme j'ai fait depuis, en quoi consiste cet amour, quand il est véritable; et à peine me disposais-je à le servir, qu'il me favorisait de ses grâces. Il semblait qu'il me conviât à vouloir bien recevoir les faveurs que les autres tâchent, avec grand travail, d'obtenir de sa bonté; et, dans ces dernières années, il me faisait déjà goûter ces délices surnaturelles, qui sont des effets de son amour. Je n'ai jamais eu la hardiesse de les lui demander, ni cette tendresse que l'on recherche dans la dévotion; mais je le priais seulement de me faire la grâce de ne le point offenser, et de me pardonner mes péchés. J'en connaissais trop la grandeur pour oser désirer de recevoir des faveurs, et je voyais bien que sa bonté me faisait une assez grande miséricorde de me souffrir en sa présence, et même de m'y attirer, n'y pouvant aller de moi-même. Il ne me souvient pas de lui avoir demandé des consolations qu'une seule fois que mon âme était dans une extrême sécheresse, et je n'y eus pas plus tôt fait réflexion, que ma confusion et ma douleur de me voir si peu humble, me procurèrent ce que j'avais eu la hardiesse de demander. Je n'ignorais pas que cela est permis; mais j'étais persuadée que ce n'est qu'à ceux qui s'en sont rendus dignes par une véritable piété, qui s'efforcent de tout leur pouvoir de ne point offenser Dieu, et qui sont résolus et préparés à faire toutes sortes de bonnes œuvres. Il me semblait que mes larmes étaient seulement des larmes de femme, inutiles et sans effet, puisqu'elles ne m'obtenaient pas ce que je désirais. Je crois néanmoins qu'elles m'ont servi, et particulièrement depuis ces deux rencontres dont j'ai parlé, dans lesquelles je souffris tant, puisque je commençai à m'appliquer davantage à l'oraison, et à perdre moins de temps dans les choses qui pouvaient me nuire. Je n'y renonçais pas toutefois entièrement; mais Dieu, qui m'aidait à

m'en retirer, et n'attendait pour cela que de m'y voir en quelque sorte disposée, me fit, comme on le verra dans la suite, de nouvelles grâces, qu'il n'a accoutumé d'accorder qu'à ceux qui sont dans une grande pureté de conscience.

CHAPITRE X.

Manière dont la Sainte était persuadée de la présence de Jésus-Christ dans elle. Des joies qui se rencontrent dans l'oraison. Que c'est une fausse humilité que de ne pas demeurer d'accord des grâces dont Dieu nous favorise.

DE L'ORAISON.

Je me trouvais quelquefois dans l'état que je viens de dire; mais cela passait promptement, et il commença de la manière que je vais le rapporter. En me représentant ainsi Jésus-Christ, ainsi que je l'ai dit, comme si j'eusse été auprès de lui, et d'autres fois en lisant, je me trouvais tout d'un coup si persuadée qu'il était présent, qu'il m'était impossible de douter qu'il ne fût dans moi, ou que je ne fusse entièrement comme abîmée en lui: ce qui n'était point par cette manière de vision que je crois que l'on appelle théologie mystique. L'âme, en cet état, se trouve tellement suspendue qu'elle semble être hors d'elle-même. La volonté aime; la mémoire me paraît comme perdue, et l'entendement n'agit point (1), mais il ne me semble pas qu'il se perde; il est seulement épouvanté de la grandeur de ce qu'il voit, parce que Dieu prend plaisir à lui faire connaître qu'il ne comprend rien à une chose si extraordinaire.

J'avais auparavant presque toujours ressenti une tendresse que Dieu donne, à laquelle il me semble que nous pouvons contribuer en quelque chose. C'est une consolation qui n'est ni toute sensible, ni toute spirituelle; mais qui, telle qu'elle est, vient de Dieu. Il me semble, comme je l'ai dit, que nous pouvons y contribuer

(1) La Sainte dit que l'entendement n'agite point, parce qu'il ne raisonne point ni ne fait point de réflexion, tant il est occupé de la grandeur de ce qu'il voit. Mais il est vrai néanmoins qu'il ne laisse pas d'agir, puisqu'il considère ce qui se présente à lui, et connaît qu'il ne le saurait comprendre. Ainsi, quand la Sainte dit qu'il n'agit point, cela signifie qu'il ne raisonne point, mais qu'il est épouvanté de cette merveille, qui est si extraordinaire, que tout ce qu'il en connaît, c'est qu'il lui est impossible de la comprendre entièrement.

beaucoup, en considérant notre bassesse, notre ingratitude envers Dieu, les obligations infinies que nous lui avons, ce qu'il a souffert pour nous dans toute sa vie, et les extrêmes douleurs de sa passion; comme aussi en nous représentant avec joie les merveilles de ses ouvrages, son infinie grandeur, l'amour qu'il nous porte, et tant d'autres choses qui s'offrent à ceux qui ont un véritable désir de s'avancer dans son service, lors même qu'ils n'y font point de réflexion. Que si quelque mouvement d'amour se joint à ces considérations, l'âme se réjouit, le cœur s'attendrit et les larmes coulent d'elles-mêmes. Il paraît d'autres fois que nous les tirons de nos yeux comme par force, et qu'en d'autres rencontres Notre-Seigneur nous les fait répandre sans que nous puissions les retenir. On dirait que, par une aussi grande faveur que celle qu'il nous fait de n'avoir pour objet de nos larmes que sa suprême majesté, il veut comme nous payer du soin que nous prenons de nous occuper si saintement. Aussi je n'ai garde de m'étonner de l'extrême consolation que l'âme en reçoit, puisqu'elle ne saurait trop s'en consoler et s'en réjouir.

Il me paraît, dans ce moment, que ces consolations et ces joies qui se rencontrent dans l'oraison peuvent se comparer à celles des bienheureux; car Dieu ne faisant voir à chacun d'eux qu'une félicité proportionnée à leurs mérites, ils sont tous parfaitement contents, quoiqu'il y ait encore plus de différence entre les divers états de gloire qui se trouvent dans le ciel qu'il n'y en a entre les consolations spirituelles dont on jouit sur la terre. Lorsqu'ici-bas Dieu commence à faire à une âme la faveur dont je viens de parler, elle se tient si récompensée des services qu'elle lui a rendus, qu'elle croit n'avoir plus rien à désirer, et certes c'est avec raison, puisque les travaux du monde seraient trop bien payés par une seule de ses larmes. Car quel bonheur n'est-ce point de recevoir ce témoignage que nous sommes agréables à Dieu? Ainsi ceux qui en viennent là ne sauraient trop reconnaître combien ils lui sont redevables, ni trop en rendre grâces, puisque c'est une marque qu'il les appelle à son service, et qu'il les choisit pour leur donner part à son royaume, s'ils ne retournent point en arrière.

DE LA FAUSSE HUMILITÉ.

Il faut bien se garder de certaine fausse humilité dont je parlerai, telles que celle de s'imaginer qu'il y aurait de la vanité à demeurer d'accord des grâces que Dieu nous fait. Nous devons reconnaître que nous les tenons de sa seule libéralité sans les avoir

méritées, et que nous ne saurions trop l'en remercier. Autrement, comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer, si nous ignorions les obligations que nous lui avons? Car qui peut douter que plus nous connaîtrons combien nous sommes pauvres par nous-mêmes, et riches par la magnificence dont il plaît à Dieu d'user envers nous, et plus nous entrerons dans une solide et véritable humilité? Cette autre manière d'agir n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous sommes indignes et incapables de recevoir de grandes faveurs de Dieu. Quand il lui plaît de nous les faire, nous pouvons bien appréhender que ce nous soit un sujet de vanité; mais alors nous devons croire que Dieu ajoutera à cette grâce celle de nous donner la force de résister aux artifices du démon, pourvu qu'il voie que nous agissions si sincèrement, que notre seul désir est de lui plaire et non pas aux hommes. Et qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons reçus de quelqu'un, et plus nous l'aimons? Si donc non-seulement il nous est permis, mais il nous est très-avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes redevables à Dieu de notre être; qu'il nous a tirés du néant; qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurés pour chacun de nous, et même la mort, et qu'avant que nous fussions nés, il avait résolu de les souffrir: pourquoi me sera-t-il défendu de considérer toujours, qu'au lieu que j'employais mon temps à parler de choses vaines, il me fait la grâce de ne trouver maintenant du plaisir qu'à parler de lui? Cette grâce est si grande, que nous ne saurions nous souvenir de l'avoir reçue, et de la posséder, sans nous trouver non-seulement conviés, mais contraints d'aimer Dieu, en quoi consiste tout le bien de l'oraison, fondée sur l'humilité.

Que sera-ce donc quand une âme verra qu'elle a reçu d'autres grâces encore plus grandes, telles que sont celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs, de mépriser le monde et eux-mêmes? Il est évident que ces personnes si favorisées de lui se reconnaissent beaucoup plus obligées à le servir que celles qui sont aussi pauvres, aussi imparfaites et aussi indignes que je le suis. La première et la moindre de ces grâces devrait être plus que suffisante pour me contenter, et il a plu néanmoins à son infinie bonté de m'en accorder d'autres, que je n'aurais osé espérer. Ceux à qui cela arrive doivent plus que jamais s'efforcer de le servir, afin de ne pas être indignes de ses faveurs, puisqu'il ne les accorde qu'à cette condition. Que s'ils y manquent, il les retire, et ils tombent d'un état si heureux et si élevé dans un état encore

pire que celui où ils étaient auparavant, et sa majesté donnera ces mêmes grâces à d'autres, qui en feront un meilleur usage pour eux-mêmes et pour autrui. Comment, d'ailleurs, voudrait-on que celui qui ignore qu'il est riche fît de grandes libéralités d'un bien qu'il ne sait pas qu'il possède? Nous sommes si faibles par nous-mêmes, qu'il me paraît impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous assiste. Car comment cette violente inclination, qui nous porte toujours vers la terre, nous permettrait-elle de nous détacher, et d'avoir même du dégoût et du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le ciel? Ce n'est que par ces faveurs que Notre-Seigneur nous redonne la force que nous avions perdue par nos péchés; et ainsi, à moins que d'avoir reçu ce gage de son amour, accompagné d'une vive foi, pourrions-nous nous réjouir d'être méprisés de tout le monde, et aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits? Nous ne regardons que le présent, notre foi est comme morte, et ces faveurs la réveillent et l'augmentent. Comme je suis très-imparfaite, je juge des autres par moi-même; mais il se peut faire que la lumière de la foi leur suffise pour entreprendre de grandes choses. Quant à moi, qui suis si misérable, j'avais besoin de cette assistance et de ce secours.

Je laisse à ces personnes plus parfaites que je ne suis à dire ce qui se passe en elles-mêmes, et je me contente, pour obéir à celui qui me l'a ordonné, de rapporter ce que j'ai éprouvé. Il en connaîtra mieux les défauts que moi; et s'il se trouve que je me trompe, il n'aura qu'à jeter ce papier au feu. Je le prie seulement, au nom de Dieu, ainsi que tous mes confesseurs, de publier ce que j'ai dit de mes péchés; et s'ils jugent à propos d'user, même de mon vivant, de cette liberté que je leur donne, afin que je ne trompe pas davantage ceux qui ont bonne opinion de moi, j'en aurai beaucoup de joie. Mais quant à ce que j'écrirai dans la suite, je ne leur donne pas cette même liberté; et s'ils le montrent à quelqu'un, je les conjure, aussi au nom de Dieu, de ne leur point dire en qui ces choses se sont passées, ni qui les a écrites. C'est pour cette raison que je ne me nomme point, ni ne nomme point les autres; et je me contente de rapporter, le mieux que je puis, ce que j'ai à dire, sans me faire connaître. Que s'il y a quelque chose de bon, il suffira, pour l'autoriser, que des personnes savantes et vertueuses l'approuvent, et on le devra entièrement attribuer à Dieu, qui m'aura fait la grâce d'y réussir, puisque je n'y aurai point eu de part, et qu'étant si ignorante et si imparfaite,

je n'ai été assistée en cela de qui que ce soit. Il n'y a que ceux qui m'y ont engagée par l'obéissance que je leur dois, et qui sont maintenant absents, pui sachent que j'y travaille ; et je le fais avec peine et comme à la dérobée, parce que cela m'empêche de filer, et que je suis dans une maison pauvre, où je n'ai pas peu d'affaires. Si Dieu m'avait donné plus d'esprit et plus de mémoire, je pourrais me servir de ce que j'ai entendu dire et de ce que j'ai lu ; mais ma capacité est si petite, que s'il se rencontre quelque chose de bon dans cet écrit, Notre-Seigneur me l'aura inspiré pour en tirer quelque bien ; et au contraire tout ce qui s'y trouvera de mauvais étant entièrement de moi, je vous prie, mon Père, de le retrancher. Il serait, dans l'un et dans l'autre cas, inutile de me nommer, puisqu'il est certain que l'on ne doit point, durant la vie d'une personne, publier ce qu'il y a de bon en elle, et que l'on ne pourrait, après ma mort, dire du bien de moi sans rendre inutile ce que j'aurai écrit de bon, lorsque l'on verrait que c'est l'ouvrage d'une personne si défectueuse et si méprisable. Dans la confiance que j'ai que vous et ceux qui doivent voir ce papier m'accorderez cette grâce que je vous demande si instamment, au nom de Dieu, j'écrirai avec liberté ; au lieu que je ne pourrais autrement le faire sans un grand scrupule, excepté pour ce qui regarde mes péchés ; car en cela je n'en ai point, et quant au reste, il me suffit d'être femme, et une femme très-imparfaite, pour n'avoir pas les ailes assez fortes pour m'élever davantage. Ainsi, excepté ce qui regarde simplement la relation de ma vie, le reste sera, s'il vous plaît, sur votre compte, et ce sera à vous à vous en charger, puisque vous m'avez tant pressée d'écrire quelque chose des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison. Que si ce que j'en dirai se trouve conforme à la vérité de notre sainte foi catholique, vous pourrez vous en servir comme vous le jugerez à propos ; et s'il y est contraire, vous n'aurez, s'il vous plaît, qu'à le brûler à l'heure même pour me détromper, afin que le démon ne tire pas de l'avantage de ce qui m'avait paru m'être avantageux. Car Notre-Seigneur sait, comme je le dirai dans la suite, que j'ai toujours fait ce qus j'ai pu pour trouver quelqu'un qui fût capable de m'empêcher, par ses avis, de tomber dans les fautes que mon peu de lumière pouvait me faire commettre.

Quelque désir que j'aie de rendre intelligible ce que je dirai de l'oraison, il paraîtra sans doute bien obscur à ceux qui ne la pratiquent pas. Je parlerai des obstacles et des dangers qui se rencontrent dans ce chemin, selon que je l'ai appris par ma propre expérience et par une longue communication avec des personnes

fort savantes et fort spirituelles, qui croient que Dieu m'a donné autant de connaissance depuis vingt-sept ans que je marche dans cette voie, quoique j'y aie bronché plusieurs fois, qu'il en a donné à d'autres en trente-sept ou quarante-sept ans qu'ils y ont aussi marché, en pratiquant toujours la pénitence et la vertu.

Que Notre-Seigneur soit béni à jamais, et qu'il se serve de moi comme il lui plaira. Il m'est témoin que je ne prétends autre chose dans tout ce que je rapporterai, sinon qu'il tourne à sa gloire, et que ce lui en soit une de voir qu'il lui a plu de changer en un jardin de fleurs odoriférantes, un fumier aussi infect que je suis. Je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre que j'arrache ces fleurs, pour retourner au même état où j'étais, et je vous conjure en son nom, mon Père, de lui demander pour moi cette grâce, puisque vous me connaissez mieux que vous ne me permettez de me faire connaître aux autres.

CHAPITRE XI.

L'Oraison n'est autre chose que le chemin pour arriver à devenir heureusement esclave de l'amour de Dieu; mais souvent, lorsque l'on croit avoir entièrement renoncé à tout, il se trouve que l'on y est encore attaché. Celui qui commence à faire oraison doit s'imaginer que son âme est un jardin qu'il entreprend de cultiver. Quatre manières de l'arroser par l'oraison, dont la première est comme tirer de l'eau d'un puits avec grande peine; la seconde, d'en tirer avec une machine; la troisième, d'en tirer d'un ruisseau par des rigoles; la quatrième, de le voir arrosé par la pluie qui tombe du ciel. Et la Sainte traite dans ce chapitre de la première de ces quatre manières d'oraison, qui est la mentale, et dit qu'il faut bien se garder de s'étonner des sécheresses qui s'y rencontrent, et de quelle manière on doit alors se conduire.

DE L'ORAISON ET DE L'AMOUR DE DIEU.

J'ai donc à parler maintenant de ceux qui commencent à devenir heureusement esclaves de l'amour de Dieu; car l'oraison n'est autre chose, à mon avis, que le chemin par lequel nous nous engageons à dépendre, absolument comme des esclaves, de la volonté de celui qui nous a témoigné tant d'amour. Cette qualité d'esclave est si relevée et si glorieuse, que je ne saurais y penser sans une joie extraordinaire, et nous n'avons pas plus tôt commencé de marcher avec courage dans un si heureux chemin, que nous bannissons de notre esprit la crainte servile. « Dieu de mon » cœur, que je regarde comme mon unique et souverain bien, » pourquoi ne voulez-vous pas que lorsqu'une âme se résout à

» vous aimer, et qu'afin de ne s'occuper que de vous, elle fait ce » qu'elle peut pour abandonner tout le reste, elle n'ait pas aussi- » tôt la joie de s'élever jusqu'à ce parfait amour qui vous est dû? » Mais que dis-je, Seigneur, c'est de nous-mêmes, et non pas de » vous que nous avons en cela sujet de nous plaindre, puisque » ce n'est que par notre faute que nous différons à jouir pleinement » de votre amour, qui est la source de tous les biens imagi- » nables. »

Nous sommes si lents à nous donner entièrement à Dieu, et un bonheur si précieux ne se peut et ne se doit acheter qu'avec tant de peine, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner que nous soyons long-temps à l'acquérir. Je sais bien qu'il n'a point de prix sur la terre; mais je ne laisse pas d'être persuadée que si nous faisions tout ce qui est en notre pouvoir pour nous détacher de toutes les choses d'ici-bas, et porter tous nos désirs vers le ciel, ainsi qu'ont fait quelques saints, sans remettre d'un jour à un autre, nous pourrions espérer que Dieu nous accorderait bientôt une si grande faveur. Mais lorsque nous nous imaginons que nous nous donnons entièrement à lui, il se trouve que ce n'est que l'intérêt et les fruits que nous lui offrons, et que nous retenons en effet le principal et le fonds. Après avoir fait profession de pauvreté, ce qui est sans doute d'un grand mérite, nous nous rengageons souvent dans des soins temporels, et particulièrement dans celui d'acquérir des amis, afin qu'il ne nous manque rien pour le nécessaire, et même pour le superflu. Ainsi nous rentrons dans de plus grandes inquiétudes, et nous nous mettons peut-être dans un plus grand péril que lorsque nous avions dans le monde la disposition de notre bien.

Nous croyons de même avoir renoncé à l'honneur du siècle en nous faisant religieuse, ou en commençant à mener une vie spirituelle, dans le désir d'arriver à la perfection. Mais, pour peu que l'on touche à ce qui regarde cet honneur, nous oublions aussitôt que nous l'avons donné à Dieu; nous voulons, pour le reprendre, le lui arracher des mains; nous voulons disposer comme auparavant de notre volonté, après l'en avoir rendu le maître; et nous en usons ainsi dans tout le reste.

C'est une plaisante manière de prétendre acquérir l'amour de Dieu, de le posséder pleinement, et d'avoir de grandes consolations spirituelles, en même temps que nous demeurons toujours dans nos anciennes habitudes, que nous n'exécutons point nos bons desseins, et que nous ne nous élevons point au-dessus des affections de la terre. Quel rapport y a-t-il entre des choses si

opposées? et ne sont-elles pas absolument incompatibles? Comme nous ne nous donnons pas tout d'un coup à Dieu, il ne nous enrichit pas aussi tout d'un coup par le don d'un trésor si précieux; et nous devons nous estimer trop heureux s'il lui plaît de nous en gratifier peu à peu, quand même il nous coûterait tous les travaux que l'on peut souffrir en cette vie. C'est une assez grande miséricorde qu'il fait à une âme, lorsqu'il lui donne le courage de se résoudre à travailler de tout son pouvoir pour acquérir un tel bien, puisque si elle persévère, il la rendra, avec le temps, capable de l'obtenir. Mais il est besoin qu'il lui donne ce courage, et un courage tout extraordinaire, pour ne point tourner la tête en arrière, parce que le diable ne manquera pas de lui tendre plusieurs piéges pour l'empêcher d'entrer dans ce chemin, à cause qu'il sait que, non-seulement elle lui échapperait des mains, mais qu'elle lui ferait perdre plusieurs autres âmes. Car je suis persuadée que celui qui commence de courir dans cette sainte carrière, et fait tous ses efforts pour arriver, avec l'assistance de Dieu, au comble de la perfection, n'ira pas seul dans le ciel; mais que Dieu lui donnera, comme à un vaillant capitaine, des soldats qui marcheront sous sa conduite.

Je traiterai maintenant de la manière dont on doit commencer pour réussir dans une telle entreprise, et remettrai à parler ensuite de ce que j'avais commencé à dire de la théologie mystique; c'est ainsi, ce me semble, qu'on la nomme. Le grand travail est dans ce commencement, quoique Dieu l'adoucisse par son assistance; car dans les autres degrés d'oraison il y a plus de consolation que de peine, bien qu'il n'y en ait aucun qui ne soit accompagné de croix mais fort différentes. Ceux qui veulent suivre JÉSUS-CHRIST ne sauraient, sans s'égarer, prendre un autre chemin que celui qu'il a tenu, et peut-on se plaindre de ces heureux travaux dont on est si libéralement récompensé, même dès cette vie?

Etant femme, et ne voulant écrire que tout simplement pour satisfaire à ce que l'on m'a ordonné, je désirerais pouvoir m'exempter d'user de comparaisons; mais il est si difficile aux personnes ignorantes comme moi de bien exprimer le langage du cœur et de l'esprit, que je sois contrainte de chercher quelque moyen pour m'en démêler; et si je rencontre mal, comme cela arrivera le plus souvent, mon ignorance vous sera, mon Père, un petit sujet de récréation.

QUATRE MANIÈRES D'ORAISON.

Je crois avoir lu ou entendu dire cette comparaison, sans savoir ni où je l'ai lue, ou de qui je l'ai entendue, ni à quel propos, tant j'ai mauvaise mémoire, et elle me paraît assez propre pour m'expliquer. Je dis donc que celui qui commence doit s'imaginer qu'il entreprend de faire, dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines un jardin qui soit agréable à Dieu, dont il faut que ce soit Notre-Seigneur lui-même qui arrache ces mauvaises plantes, pour en mettre de bonnes en leur place; et il peut croire que cela est fait quand, après s'être résolu de pratiquer l'oraison, il s'y exerce, et qu'à l'imitation des bons jardiniers, il cultive et arrose ces nouvelles plantes, afin de les faire croître et produire des fleurs, dont la bonne odeur invite sa divine majesté à venir souvent se promener dans ce jardin, et prendre plaisir à considérer ces fleurs qui ne sont autres que les vertus dont nos âmes sont parées et embellies.

Il faut maintenant voir de quelle sorte on peut arroser ce jardin; comment on doit y travailler; considérer si ce travail n'excédera point le profit que l'on en tirera, et combien de temps il doit durer. Il me semble que cet arrosement peut se faire en quatre manières. Ou en tirant de l'eau d'un puits à force de bras, ou en en tirant avec une machine et une roue, comme j'ai fait quelquefois, ce qui ne m'est pas si pénible et fournit davantage d'eau; ou en la tirant d'un ruisseau par des rigoles, ce qui est d'un moindre travail, et arrose néanmoins tout le jardin; ou enfin par une abondante et douce pluie que Dieu fait tomber du ciel, ce qui est incomparablement meilleur que tout le reste, et ne donne aucune peine au jardinier.

Ces quatre manières d'arroser un jardin pour l'empêcher de périr, étant appliquées à mon sujet, pourront faire connaître en quelque sorte les quatre manières d'oraison dont Dieu, par son infinie bonté, m'a quelquefois favorisée. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grâce de m'expliquer si bien, que ce que je dirai serve à l'un de ceux qui m'ont ordonné d'écrire ceci, et à qui il a fait faire en quatre mois plus de chemin dans ce saint exercice que je n'en ai fait en dix-sept ans. Aussi s'y est-il mieux préparé que je n'avais fait, et il arrose par ce moyen, sans grand travail, ce jardin en toutes ces quatre manières, quoique dans la dernière, cette eau céleste ne lui soit encore donnée que goutte à goutte; mais de la manière dont il marche, je ne doute

point qu'il ne la reçoive bientôt en telle abondance, qu'il pourra, avec l'assistance de Dieu, s'y plonger entièrement. Que si les termes dont je me sers pour m'expliquer lui paraissent extravagants, je serai bien aise qu'il s'en amuse.

DE L'ORAISON MENTALE.

On peut donc comparer ceux qui commencent à faire oraison à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, accoutumées à suivre l'égarement de leurs sens, lorsqu'ils veulent faire oraison. Il faut qu'ils se retirent dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire, et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits, aussi bien que les imparfaits doivent en user ainsi, mais moins souvent, comme je le dirai dans la suite.

La difficulté est au commencement, à cause que l'on n'ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses péchés est un repentir véritable accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu, et l'on doit alors extrêmement méditer sur la vie de JÉSUS-CHRIST, quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application lasse l'esprit.

Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu, sans lequel il est évident que nous ne saurions seulement avoir une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer l'eau du puits; et Dieu veuille que nous y en trouvions! Mais au moins, il ne tient pas à nous, puisque nous tâchons à en tirer, et que nous faisons ce que nous pouvons pour arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon que, lorsque, pour des raisons qui lui sont connues, et qui nous sont peut-être fort avantageuses, il permet que le puits se trouve à sec, dans le temps que nous faisons, comme de bons jardiniers, tout ce que nous pouvons pour en tirer de l'eau, il nourrit les fleurs sans eau et fait croître nos vertus. J'entends par cette eau nos larmes, et à leur défaut, la tendresse et les sentiments intérieurs de dévotion.

Mais que fera celui qui ne trouvera dans ce travail, durant plusieurs jours, que sécheresse et que dégoût de voir que, quelques efforts qu'il fasse, et encore qu'il ait tant de fois descendu le seau dans le puits, il n'aura pu en tirer une seule goutte d'eau? N'abandonnerait-il pas tout, s'il ne se représentait que c'est pour se rendre agréable au Seigneur dans ce jardin, qu'il s'est donné tant de peine, et qu'il l'aurait prise inutilement, s'il ne se rendait digne, par sa persévérance, de la récompense qu'il en espère? Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas seulement remuer les

bras, ni avoir une seule bonne pensée, puisqu'en avoir c'est tirer de l'eau de ce puits. Que fera, dis-je, alors ce jardinier? Il se consolera, il se réjouira, et regardera comme une très-grande faveur de travailler dans le jardin d'un si grand prince. Il lui suffira de savoir qu'il contente ce roi du ciel et de la terre, sans chercher sa satisfaction particulière. Il le remerciera beaucoup de la grâce qu'il lui fait de continuer de travailler avec très-grand soin à ce qu'il lui a commandé, encore qu'il n'en reçoive point de récompense présente, et de ce qu'il lui aide à porter cette croix, en se souvenant que lui-même, tout Dieu qu'il est, a porté la croix durant toute sa vie mortelle, sans chercher ici-bas l'établissement de son royaume, et n'a jamais abandonné l'exercice de l'oraison. Ainsi, quand même cette sécheresse durerait toujours, il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et qu Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un aussi bon maître; et un temps viendra qu'il paiera avec usure les services qu'on lui aura rendus; que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point; mais qu'il se souvienne que le démon en donnait à saint Jérôme, au milieu même du désert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années, je sais qu'elles sont toujours récompensées; et ainsi je considérais comme une grande faveur que Dieu me faisait, lorsque je pouvais tirer quelques gouttes d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont très-grandes, et que l'on a besoin de plus de courage pour les supporter que pour supporter plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde; mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure de consolation qu'il m'a donnée depuis dans l'oraison m'a payée de tout ce que j'y avais souffert durant si longtemps. Il me semble que Notre-Seigneur permet que ces peines et plusieurs autres tentations arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice ou l'oraison, pour éprouver leur amour pour lui, et connaître s'ils pourront se résoudre à boire son calice, et à lui aider à porter sa croix, avant qu'il ait enrichi leurs âmes par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous est pour notre bien, parce que les grâces dont il a dessein de nous honorer dans la suite sont si grandes, qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer.

« Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour le plus grand » bien d'une âme, lorsque vous connaissez qu'elle est à vous, qu'elle

» s'abandonne entièrement à votre volonté, qu'elle est résolue de « vous suivre partout jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; » de vous aider à porter cette croix, et enfin de ne vous aban- » donner jamais?

Ceux qui se sentent être dans cette résolution, et avoir ainsi renoncé à tous les sentiments de la terre pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre. Car qui peut affliger ceux qui sont déjà dans un état si élevé, que de considérer avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, et de n'en rechercher point d'autres que de converser seule avec Dieu? Le plus difficile est fait alors. Rendez-en grâces, bienheureuses âmes, à sa divine majesté; confiez-vous en sa bonté, qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime; et gardez-vous bien d'entrer dans cette pensée: pourquoi donne-t-il à d'autres, en si peu de jours, tant de dévotion, et ne me la donne pas en tant d'années? Croyez que c'est pour notre plus grand bien; et puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira. Il nous fait assez de grâces de nous permettre de travailler dans son jardin, et d'y être auprès de lui, comme nous ne saurions n'y point être, puisqu'il y est toujours. S'il veut que ces plantes et ces fleurs croissent et soient arrosées, les unes par l'eau que l'on tire de ce puits, et les autres sans eau; que nous importe.

« Faites donc, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que » vous ne permettiez pas que je vous offense et que je renonce à » la vertu, si vous m'en avez donné quelqu'une dont je ne suis re- » devable qu'à vous seul. Je désire de souffrir puisque vous avez » souffert; je souhaite que votre volonté soit accomplie en moi, » en toutes les manières que vous l'aurez agréable; et ne permet- » tez pas, s'il vous plaît, qu'un trésor d'un aussi grand prix que » votre amour enrichisse ceux qui ne vous servent que pour en » recevoir des consolations. »

Il est essentiel de remarquer, et l'expérience que j'en ai, fait que je ne crains point de le dire, qu'une âme qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale, avec une ferme résolution de continuer et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle le bâtit sur un fondement inébranlable. Car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction et cette tendresse que nous désirons d'ordinaire parce qu'elles nous consolent; mais il

consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice, et à pratiquer l'humilité. Aurement il me semble que ce serait vouloir toujours recevoir, et ne jamais rien donner.

Pour des femmes faibles comme moi, je crois qu'il est bon que Dieu les favorise par des consolations telles que j'en reçois maintenant de sa divine Majesté, afin de leur donner la force de supporter les travaux qu'il lui plaît de leur envoyer, ainsi que j'en ai eu assez; mais je ne saurais souffrir que des hommes savants, de grand esprit, et qui font profession de servir Dieu, fassent tant de cas de ces douceurs qui se trouvent dans la dévotion, et se plaignent de ne les point avoir. Je ne dis pas que, s'il plaît à Dieu de les leur donner, ils ne les reçoivent avec joie, parce que c'est une marque qu'il juge qu'elles peuvent leur être avantageuses; je dis seulement que s'ils ne les ont pas, ils ne s'en mettent point en peine, mais qu'ils croient qu'elles ne leur sont point nécessaires, puisque Notre Seigneur ne les leur accorde pas; qu'ils demeurent tranquilles, et qu'ils considèrent l'inquiétude et le trouble d'esprit comme une faute et une imperfection qui ne convient qu'à des âmes lâches, ainsi que je l'ai vu et éprouvé.

Je ne dis pas tant ceci pour ceux qui commencent, quoiqu'il leur importe beaucoup d'entrer dans ce chemin avec cette résolution et cette liberté d'esprit, que je le dis pour ce grand nombre d'autres qui, après avoir commencé à marcher n'avancent point; et je crois que l'on doit principalement en attribuer la cause à ce qu'ils ne sont pas d'abord fortement résolus d'embrasser la croix. Aussitôt que leur entendement cesse d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien, et s'affligent, quoique ce soit peut-être alors que leur volonté se fortifie, sans qu'ils s'en aperçoivent. Ce qu'ils considèrent comme des manquements et des fautes n'en sont point aux yeux de Dieu. Il connaît mieux qu'eux-mêmes leur misère, et se contente du désir qu'ils ont de penser toujours à lui et de l'aimer. C'est la seule chose qu'il demande d'eux, et ces tristesses ne servent qu'à inquiéter l'âme et à la rendre encore plus incapable de s'avancer.

Je puis dire avec certitude, comme le sachant par diverses expériences et observations que j'en ai faites, et par les conférences que j'ai eues avec des personnes fort spirituelles, que cela vient souvent de l'indisposition du corps. Notre misère est si grande, que, tandis que notre âme est enfermée dans cette prison, elle participe à ses infirmités; le changement de temps et la révolution des humeurs font que, sans qu'il y ait de sa faute, elle ne peut faire ce qu'elle voudrait, et souffre en diverses manières. Alors,

plus on veut la contraindre, plus le mal augmente ; ainsi il est besoin de discernement pour connaître quand la faute procède de là, et ne pas achever d'accabler l'âme. Ces personnes doivent se considérer comme malades, changer même, durant quelques jours, l'heure de leur oraison, et passer comme elles pourront un temps si fâcheux, puisque c'est une assez grande affliction à une âme qui aime Dieu, de se voir réduite à ne pouvoir le servir comme elle le désire, à cause des infirmités que son corps lui communique, par la liaison qu'il a avec elle.

Je dis qu'il faut user de discernement, parce qu'il arrive quelquefois que c'est le démon qui cause ce mal ; et qu'ainsi, comme il ne faut pas toujours quitter l'oraison, quoique l'esprit soit distrait et dans le trouble, il ne faut pas non plus toujours gêner une âme, en voulant lui faire faire plus qu'elle ne peut. Il y a des œuvres extérieures de charité et des lectures auxquelles elle pourra s'occuper. Que si elle n'est pas même capable de cela, elle doit s'accommoder, pour l'amour de Dieu, à la faiblesse de son corps, afin de le rendre capable de servir à son tour. Il faut se divertir par de saintes conversations, et même prendre l'air des champs, si le confesseur en est d'avis. L'expérience nous apprend ce qui nous convient de plus en cela. En quelque état que l'on se trouve, on peut servir Dieu. Son joug est doux, et il importe extrêmement de ne pas contraindre et gêner l'âme, mais de la conduire avec douceur à ce qui lui est le plus utile.

Je le répète encore, et je ne saurais trop le répéter, il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces sécheresses, de ces inquiétudes, et de ces distractions de notre esprit. Il ne saurait se délivrer de ces peines qui le gênent, et acquérir une heureuse liberté, s'il ne commence à ne point appréhender les croix ; mais alors notre Seigneur l'aidera à les porter ; sa tristesse se changera en joie, et il avancera beaucoup. Autrement n'est-il pas évident, par ce que j'ai dit, que s'il n'y a point d'eau dans le puits, nous ne saurions y en mettre ? Mais il n'y a rien que nous ne devions faire pour en tirer s'il y en a, parce que Dieu veut que notre travail soit le prix de notre vertu, et qu'elle ne peut augmenter que par ce moyen.

CHAPITRE XII.

La Sainte continue à parler de l'oraison mentale. Elle dit qu'il faut bien se garder de prétendre à un état plus élevé, si Dieu lui-même ne nous y élève. Elle rapporte comme Dieu la rendit, en un moment, capable de faire connaître à ses confesseurs les grâces dont il la favorisait.

DE L'ORAISON MENTALE (suite).

Mon dessein, dans le précédent chapitre, où j'ai fait plusieurs digressions qui m'ont paru nécessaires, a été de montrer comment nous pouvons contribuer à acquérir cette première sorte de dévotion que j'ai dit être l'oraison mentale. Nous ne saurions nous représenter ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, sans en être touchés d'une extrême compassion; mais la douleur qu'elle excite en nous, et les larmes qu'elle nous fait répandre, sont mêlées de consolations; et nous ne saurions penser à l'amour qu'il nous porte, à sa résurrection, ni à la part qu'il veut nous donner à sa gloire, sans ressentir une grande joie, qui n'est ni toute spirituelle, ni toute sensuelle, mais qui n'est pas moins louable que la peine que ses souffrances nous ont causée n'est méritoire.

Tout ce qui nous porte à la dévotion par le moyen de l'entendement est de cette sorte, et nous y avons quelque part, quoique sans l'assistance de Dieu, nous ne pourrions jamais y arriver. Lorsqu'il a mis une âme en cet état, elle ne doit point aspirer plus haut; et il faut bien remarquer ceci, parce que cette prétention causerait sa perte. Elle doit seulement faire plusieurs actes qui la portent à ne trouver rien de difficile pour servir Dieu, à augmenter son amour pour lui et autres choses semblables, qui l'aident à s'avancer dans la vertu. En quoi on peut utilement se servir d'un livre qui porte pour titre : *L'art de servir Dieu*. L'âme se représentera alors JÉSUS-CHRIST, comme s'il était devant ses yeux, concevra de grands sentiments d'amour pour sa sainte humanité, lui tiendra toujours compagnie, lui parlera, l'invoquera dans ses besoins, se soulagera dans ses travaux en lui représentant ce qu'elle souffre, augmentera ses consolations en s'en réjouissant avec lui, au lieu de se porter par là à l'oublier, et n'emploiera point en tout cela de prières étudiées, mais usera seulement de paroles conformes à ses désirs et à ses besoins. C'est un excellent moyen de s'avancer en peu de temps, et je crois qu'on l'est déjà beaucoup, lorsque l'on

travaille à acquérir cette précieuse présence de Dieu, à s'en servir utilement, et à s'efforcer de reconnaître, par un amour sincère pour lui les obligations qu'on lui a.

En agissant de la sorte, on ne doit point, comme je l'ai dit, se mettre en peine de n'avoir pas des sentiments de dévotion, mais penser seulement à plaire à Dieu, qui nous donne le désir de le contenter, quoique nos œuvres ne répondent pas à ce désir. En quelque état que nous soyons, cette vue de JÉSUS-CHRIST, que nous considérons comme présent, est un moyen très assuré pour nous avancer dans la première manière d'oraison dont j'ai parlé, passer en peu de temps dans la seconde, et ensuite dans les deux autres, sans avoir sujet d'appréhender les piéges que le diable pourrait nous tendre.

J'ai fait voir jusqu'ici ce que nous pouvons faire, à mon avis, pour entrer dans cette première manière d'oraison. Que si, pour passer outre, et chercher ces goûts et ces consolations que Dieu donne à qui il lui plaît, on fait des efforts d'esprit, on perdra ce que l'on avait déjà, en voulant acquérir ce que l'on n'a pas. Car, ces goûts et ces consolations étant surnaturels, la recherche que l'on en fait par les voies humaines est inutile, et l'entendement cessant d'agir, l'âme demeure dénuée de tout et dans une extrême sécheresse.

Comme tout cet édifice est fondé sur l'humilité, plus nous nous approchons de Dieu, plus nous devons pratiquer cette vertu; et nous ne saurions y manquer, sans que tout l'édifice tombe par terre : car n'est-ce pas un grand orgueil que de vouloir monter plus haut, au lieu de reconnaître que Dieu nous fait trop de grâces de nous permettre d'approcher de lui?

Je n'entends pas, en disant ceci, parler des pensées que l'on peut avoir des choses célestes, de Dieu, de son infinie grandeur et de son adorable sagesse qui sont toutes pensées très-saintes, et que je n'ai jamais eues, en étant si incapable et si misérable, que je n'aurais pu seulement rien comprendre aux choses terrestres, si Dieu ne m'en eût fait la grâce; mais d'autres pourront se servir utilement de ces considérations; principalement s'ils sont savants; la science me paraissant très-avantageuse dans un tel sujet, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité. Je l'ai reconnu depuis peu de jours, en quelques personnes doctes, qui ont fait, en fort peu de temps, un fort grand progrès dans l'oraison; ce qui me fait extrêmement désirer qu'il y ait un grand nombre de savants, comme on le verra dans la suite.

Ce que j'ai dit, que nous ne devons point aspirer plus haut,

mais attendre que Dieu nous y élève, est une manière de parler spirituelle, et j'en laisse l'intelligence à ceux qui en ont fait l'expérience, ne pouvant m'expliquer mieux. Dans cette théologie mystique dont j'ai commencé de parler, l'entendement cesse d'agir, parce que Dieu la suspend (1) ainsi que je le dirai plus particulièrement s'il lui plaît de m'assister.

Je dis donc que nous ne devons point tâcher de suspendre notre entendement, ni cesser de le faire agir, parce que nous demeurerions comme stupides, sans pouvoir arriver à ce que nous prétendrions obtenir par ce moyen. Mais lorsque c'est Dieu qui le suspend et qui arrête ses fonctions, il lui donne des sujets de s'occuper qui le ravissent en admiration, et lui font comprendre, sans discourir et sans raisonner, plus de choses durant l'espace d'un *Credo*, que nous ne pourrions en apprendre, avec notre étude, en plusieurs années.

C'est une rêverie que de s'imaginer qu'il dépend de nous de faire agir ou de faire cesser d'agir, comme il nous plaît, les puissances de notre âme. Je répète encore, bien qu'on ne le croie pas, qu'il n'y aurait pas en cela grande humilité; et que, s'il n'y a point de péché, c'est au moins une peine très-mal employée, et qui laisse l'âme dans le dégoût, parce qu'elle se trouve comme un

(1) Cette suspension de l'entendement dont la Sainte parle ici, et qu'elle nomme théologie mystique, c'est lorsque Dieu découvre à l'âme un amas de choses surnaturelles et divines, et qu'il la remplit d'une si grande lumière, qu'elle les voit toutes distinctement d'une seule vue, sans avoir besoin pour cela ni de discours, ni de raisonnements ni de travail : l'attention qu'elle y a étant si forte, qu'elle ne peut en avoir à d'autres choses. Cette lumière ne la rend pas seulement capable de voir et d'admirer ces divins objets; elle passe jusqu'à la volonté; elle l'enflamme et la rend toute brûlante d'amour. Ainsi, tandis que cela dure, l'entendement est si étonné et si attaché à ce qu'il voit, qu'il ne peut considérer autre chose : la volonté, comme je l'ai dit, brûle d'amour; et la mémoire demeure sans action, parce que l'âme est si occupée de la joie qu'elle ressent, qu'elle perd le souvenir de tout le reste. Quant à ce que la Sainte dit, que cette élévation et suspension est surnaturelle, elle entend que l'âme pâtit plus alors qu'elle n'agit. A l'égard de ce qu'elle ajoute qu'on ne doit point entreprendre de s'élever par soi-même à cet état, mais attendre que Dieu nous y élève, deux raisons le lui font dire : l'une que nous travaillerions en vain, parce que cela surpasse nos forces; et l'autre, parce que ce serait manquer d'humilité. Ce n'est pas sans sujet qu'elle donne cet avis, pour empêcher que l'on ne tombe dans l'erreur qui se rencontre en quelques traités d'oraison, qui conseillent de suspendre entièrement la pensée, de ne se figurer quoi que ce soit, et de ne pas presque respirer; d'où il arrive qu'au lieu de s'enflammer dans la piété et l'amour de Dieu, il tombe dans la froideur et dans l'indévotion.

homme qui, s'étant déjà élancé pour sauter, et étant retenu par quelqu'un, trouve qu'il a fait un effort inutile. Que si l'on y fait attention, on connaîtra par ce dégoût, qu'il y a quelque manquement d'humilité, puisque cette excellente vertu a cela de propre, que nulle des actions dont elle est accompagnée n'en donne jamais. Je pense avoir assez fait entendre, par ce que j'ai dit, ce que je voulais éclaircir; mais ce n'est peut-être qu'à moi. Je prie Dieu de vouloir ouvrir les yeux de ceux qui le liront, par l'expérience qu'ils en feront; car, pour peu qu'ils l'éprouvent, ils n'auront point de peine à l'entendre.

Je lus beaucoup durant plusieurs années, sans rien comprendre à ce que je lisais, et je passai longtemps sans pouvoir dire un seul mot pour faire entendre aux autres ce que Dieu me faisait connaître, et j'en avais beaucoup de peine; mais sa divine Majesté en donne, quand il lui plaît, l'intelligence en un moment, d'une manière qui épouvante. Je puis donc dire avec vérité, qu'encore que je communiquasse avec plusieurs personnes très-spirituelles, qui s'efforçaient de m'aider à leur faire entendre les grâces que Dieu me faisait, ma stupidité était si grande que cela m'était entièrement inutile. Comme Notre-Seigneur a toujours voulu me servir de maître, dont je ne saurais trop le louer, ni le dire, sans en avoir la confusion, il voulait peut-être que je n'eusse qu'à lui l'obligation de m'ouvrir l'esprit, et de me délier la langue. Ainsi, sans que je le recherchasse, ni le lui demandasse, n'ayant été curieuse qu'en des choses vaines, et non en celles où il aurait été louable de l'être, sa divine Majesté me donna sur cela, en un moment, une si claire intelligence et une si grande facilité à m'expliquer, que mes confesseurs en furent étonnés et moi plus qu'eux, parce que je savais, mieux qu'ils ne le pouvaient savoir, quelle était mon incapacité. Il n'y a pas longtemps que j'ai reçu cette grâce, et elle fait que je ne me mets point en peine d'apprendre ce que Notre-Seigneur ne m'enseigne pas, si ce n'est pour ce qui regarde ma conscience.

Je redis encore qu'il faut bien prendre garde à ne pas élever son esprit, si ce n'est pour suivre l'attrait de Dieu qui l'élève; ce qu'il est facile de connaître. Cet avis est fort important, principalement pour les femmes, parce que le diable peut, par ses illusions, les tromper plus facilement que les hommes, quoique je tienne pour certain que Notre-Seigneur ne permettra pas que les artifices de cet ennemi de notre salut nuisent à ceux qui s'efforcent de s'approcher humblement de sa suprême majesté; mais qu'au contraire, ils profiteront du mal qu'il voudrait leur faire.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, à cause que ce chemin étant le plus battu par ceux qui commencent, ces avis me paraissent fort importants. D'autres en auront sans doute beaucoup mieux écrit, et j'ai une extrême confusion d'avoir entrepris d'en parler. Que Notre-Seigneur, qui souffre et qui veut qu'une personne aussi imparfaite que je le suis se mêle de parler de choses si relevées et si divines, soit béni en tout et à jamais.

CHAPITRE XIII.

Divers avis très-utiles pour ceux qui commencent à vouloir faire oraison, afin de se garantir des piéges que le démon leur tend pour les empêcher de s'y avancer. Combien il importe de communiquer avec des personnes savantes, et d'avoir un bon directeur.

DE L'ORAISON (suite); COMBIEN IL IMPORTE D'AVOIR UN BON DIRECTEUR.

Je crois devoir maintenant parler de certaines tentations qui se rencontrent lorsque l'on commence à s'exercer dans l'oraison, dont j'en ai éprouvé quelques-unes, et donner, sur ce sujet, des avis qui me paraissent nécessaires. Il faut marcher dans ce chemin avec joie et tranquillité, et c'est se tromper que de se persuader, comme font quelques-uns, que la dévotion ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit. Il est très-bon néanmoins de se méfier de soi-même, afin de ne point s'engager dans les occasions où l'on a accoutumé d'offenser Dieu, jusqu'à ce que l'on soit extrêmement confirmé dans la vertu; mais il se trouve très-peu de personnes qui le soient assez pour pouvoir s'empêcher de tomber, lorsqu'elles se rencontrent dans ces occasions qui sont conformes à leur naturel; et, tandis que nous vivons, l'humilité nous oblige à ne perdre jamais le souvenir de notre faiblesse et de notre misère.

Toutefois il y a des temps et des occasions où il est permis de donner du relâche à son esprit, et une récréation qui le rende capable de retourner avec plus de vigueur à l'oraison; ce que la discrétion, si nécessaire en toutes choses, doit régler. Il faut aussi, pour ne point laisser ralentir nos désirs, avoir une grande confiance en Dieu, et espérer que, pourvu que nous nous efforcions toujours de nous avancer, nous pourrons, avec son assistance, acquérir peu à peu la perfection où tant de saints sont arrivés par ce moyen. Car Dieu veut et prend plaisir à voir que l'on marche avec courage dans son service, pourvu que ce courage soit accompagné

d'humilité et de défiance de soi-même. Je n'ai jamais vu aucune de ces âmes généreuses demeurer en chemin, ni aucune de celles qui étaient lâches, quoiqu'elles fussent humbles, qui aient pu autant avancer en plusieurs années, que les autres faisaient en peu de temps. Je ne saurais penser sans étonnement à l'avantage qu'il y a de ne point se décourager par la grandeur de l'entreprise, à cause que l'âme prend ainsi un vol qui la mène bien loin, quoiqu'ayant, comme un petit oiseau, les ailes encore faibles, elle se lasse et soit contrainte de se reposer.

Ces paroles de saint Paul, qui me faisaient voir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais que nous pouvons tout avec l'assistance de Dieu, me servirent beaucoup, comme aussi ces autres de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez.* Je me représentais souvent qu'il n'était point arrivé de mal à saint Pierre pour avoir osé entreprendre de marcher sur la mer, bien qu'il ait eu peur après s'y être engagé. Ces premières résolutions sont fort importantes, quoiqu'il faille agir alors avec grande retenue, et ne rien faire que par l'avis de son directeur; mais il faut prendre garde à ne pas choisir pour directeur un homme qui ne nous apprenne qu'à aller, comme les crapauds, à la chasse des lézards; et nous ne saurions trop avoir toujours l'humilité devant les yeux, pour connaître que c'est de Dieu seul que nous tenons tout ce que nous avons de force.

Sur quoi il importe de savoir quelle doit être cette humilité; car je ne doute point que le démon ne nuise beaucoup à ceux qui s'exercent à l'oraison, et qu'il ne les empêche de s'avancer en leur donnant une fausse idée de cette vertu, pour leur faire croire qu'il y a de l'orgueil à aspirer si haut que de vouloir imiter les saints, et désirer de souffrir, comme eux le martyre, parce que leurs actions sont plus admirables qu'imitables pour des pécheurs comme nous. Je ne conteste pas cela, et je dis seulement qu'il est besoin de discerner ce que nous pouvons imiter, et ce que nous ne pouvons qu'admirer. Il y aurait sans doute de l'imprudence à une personne faible et malade de vouloir beaucoup jeûner, faire de grandes pénitences, et s'en aller dans un désert où elle ne pourrait trouver de quoi manger, ni aucun soulagement, et autres choses semblables.

Mais nous devons être persuadés que nous pouvons, avec l'assistance de Dieu, nous efforcer de concevoir un grand mépris du monde, des honneurs et des richesses; car nous y sommes naturellement si attachés, qu'il nous semble que la terre nous doive

manquer. Lorsque nous voulons tant soit peu oublier les choses corporelles pour penser aux spirituelles, nous nous imaginons aussitôt qu'il est plus facile de se recueillir quand on ne manque de rien, parce que la pensée de nos besoins nous donne de la distraction et du trouble dans l'oraison. Sur quoi j'avoue ne pouvoir souffrir que nous ayons si peu de confiance en Dieu, et tant d'amour-propre, que de semblables soins nous inquiètent. Cependant il est certain que, lorsque l'on est si peu avancé, ces bagatelles ne donnent pas moins de peine que des choses fort importantes en donneraient à ceux qui le sont beaucoup, et nous nous persuadons néanmoins d'être spirituels. Cette manière d'agir me paraît vouloir accorder et satisfaire tellement le corps et l'âme, que l'un ne perdant rien de ce qui peut le contenter, l'autre ait le bonheur de jouir de Dieu. Ce n'est pas que cela ne puisse être, si on embrasse la vertu; mais c'est marcher à pas de tortue, que de marcher de la sorte; et l'on n'arrive jamais par ce chemin à une grande élévation et liberté d'esprit. Il est bon pour des personnes mariées, et l'on ne saurait les blâmer d'agir conformément à leur vocation; mais on ne me persuadera jamais qu'il soit propre à ceux qui ont renoncé au monde. Je l'ai éprouvé, et je serais toujours demeurée dans ce chemin, si Dieu, par son extrême bonté, ne m'en eût enseigné un autre.

Néanmoins, pour ce qui est des désirs, j'en avais toujours de grands; mon mal était que je voulais, comme je l'ai dit, allier deux choses incompatibles, l'exercice de l'oraison et mon divertissement; et je crois que si l'on m'eût fait connaître l'erreur où j'étais, et ce que je devais faire pour m'élever plus haut, sans voler ainsi terre à terre, je serais passée de ces désirs stériles aux actions qu'ils doivent produire; mais, pour punition de nos péchés, il se trouve si peu de personnes qui n'aient en cela une excessive et dangereuse discrétion, que c'est, à mon avis, ce qui empêche ceux qui commencent d'arriver bientôt à une grande perfection; car il ne tient point à Dieu, et nous sommes si misérables, que nous ne devons en attribuer la faute qu'à nous-mêmes.

Nous pouvons aussi imiter les saints dans leur amour pour la solitude, dans leur silence, et dans plusieurs autres vertus qui ne tueraient point ce misérable corps, qui ne craint pas de dérégler l'âme par le soin qu'il prend de se conserver avec tant de délicatesse. Le démon, de son côté, contribue beaucoup à l'entretenir dans un état si périlleux; car pour peu qu'il le voie appréhender pour sa santé, cela lui suffit pour lui faire croire que les moindres austérités seraient capables de la ruiner, et qu'il ne pourrait con-

tinuer de beaucoup pleurer sans courir le risque de devenir aveugle. J'en puis parler comme l'ayant éprouvé; et je ne comprends pas comment la vue et la santé peuvent nous paraître plus précieuses que l'avantage que ce nous serait de les perdre pour un tel sujet. Etant aussi infirme que je le suis, je n'ai jamais rien pu faire, et je ne fais guère encore, jusqu'à ce que je me sois résolue à ne tenir aucun compte de mon corps et de ma santé. Mais après que Dieu m'eut fait connaître cet artifice du démon, lorsque cet esprit infernal s'efforçait de me faire croire que je me tuais, je lui répondais : Il m'importe peu de mourir. Lorsqu'il voulait me persuader que je devais me divertir pour me délasser l'esprit, je lui répartais : Je n'ai besoin que de croix, et non pas de divertissements; et ainsi du reste. J'ai clairement reconnu dans la suite, qu'encore que ma santé fût toujours mauvaise, la tentation du diable ou ma lâcheté, me rendait encore plus infirme; car je me porte beaucoup mieux depuis que je n'ai pas tant pris soin de la conserver. On voit par-là combien il importe à ceux qui commencent à faire oraison, de ne pas se laisser aller à de si bas sentiments; en quoi ils doivent me croire et profiter de mes fautes, puisque je le sais par expérience.

Une autre tentation suit ordinairement celle-là; c'est que, commençant à goûter le repos et l'avantage qui se rencontrent dans l'oraison, on désire que tout le monde soit parfait. Ce désir n'est pas mauvais; mais on peut faillir en travaillant à le faire réussir, si l'on ne s'y conduit avec tant de discrétion et d'adresse, qu'il ne paraisse pas que l'on veuille enseigner les autres; et il faut être bien confirmé dans la vertu, afin de ne pas leur être un sujet de tentation. J'en puis parler avec connaissance, comme l'ayant éprouvé lorsque je voulais porter quelques personnes à s'exercer à faire oraison. Car d'un côté m'entendant parler d'une manière si élevée du grand bien qui s'y rencontre, et me voyant de l'autre si imparfaite, elles ne comprenaient pas comment je me mêlais de la faire, et de quelle façon cela pouvait s'accorder, ce qui leur était un juste sujet de tentation, ainsi qu'elles me l'ont dit depuis. Et d'ailleurs, la bonne opinion qu'elles avaient de moi les empêchait de considérer comme mauvais ce qui l'était en effet; à cause qu'elles me le voyaient faire quelquefois. C'est un artifice du démon; il se sert de nos vertus pour autoriser le mal que nous faisons; et ce mal, quelque petit qu'il soit, apporte un très-grand dommage dans une communauté. Quel devrait donc être celui que j'y causais par ma mauvaise conduite! Ainsi il n'y a eu, en plusieurs années, que trois personnes qui aient profité de ce que je leur disais, au lieu

que depuis que Notre-Seigneur m'a affermie davantage dans la vertu, plusieurs en deux ou trois années seulement, en ont profité, comme je le dirai dans la suite. Il y a de plus, en cela, un autre mal, qui est que l'âme perd ce qu'elle avait gagné ; car, dans ces commencements, elle ne doit prendre soin que d'elle-même, et rien ne peut lui être plus utile que de se considérer seule dans le monde avec Dieu seul.

Voici une autre de ces tentations dont il faut se garder, quoiqu'elle procède d'un zèle qui paraît louable. C'est le déplaisir que l'on a des fautes et des péchés que l'on remarque dans les autres. Le démon persuade à ces personnes que leur peine ne procède que du désir qu'elles ont que l'on n'offense point Dieu, et de ce qu'elles ne peuvent souffrir que l'on manque à lui rendre l'honneur qui lui est dû. Ainsi elles voudraient pouvoir aussitôt y remédier, et leur inquiétude est telle, qu'elle trouble leur oraison : en quoi le mal est d'autant plus grand qu'elles s'imaginent n'être poussées que par un mouvement de vertu, de perfection et de zèle pour Dieu.

Je n'entends point parler en cela de la peine que donnent les péchés publics, s'il s'en rencontre qui passent en coutume dans une congrégation, ni du dommage qu'apportent à l'Église ces hérésies qui précipitent tant d'âmes dans l'enfer, car cette peine est très-louable et n'inquiète pas.

Le plus sûr, pour une âme qui pratique l'oraison, est donc d'entrer dans un entier détachement, pour ne penser qu'à soi-même et à plaire à Dieu ; ce qui est d'autant plus important ; que je n'aurais jamais fait, si j'entreprenais de rapporter toutes les fautes que j'ai vu commettre par la confiance que l'on prend en sa bonne intention.

Nous devons considérer attentivement les vertus des autres, et ne regarder leurs défauts que dans la vue de nos péchés. Quoique nous n'agissions pas d'abord en cela avec perfection, cette créance, que les autres sont meilleurs que nous, nous conduit, avec le temps à une très-grande vertu ; c'est le moyen de commencer à s'avancer, avec l'assistance de Dieu. Elle nous est si nécessaire en toutes choses, que nous travaillons en vain sans elle; ainsi nous ne saurions trop la lui demander, et il ne nous la refuse jamais, pourvu que nous fassions, de notre côté, tout ce qui est en notre puissance.

Ceux à qui l'entendement fournit beaucoup de pensées et de méditations sur un même sujet doivent fort considérer cet avis ; et quant à ceux qui, comme moi, ne peuvent agir avec l'entende-

ment, qui les embarrasse plus qu'il ne leur sert, ils n'ont autre chose à faire que de demeurer en paix, jusqu'à ce qu'il plaise à Notre-Seigneur d'éclairer leur esprit et de leur donner des lumières qui les occupent.

Pour revenir à ceux qui agissent avec l'entendement, je crois devoir les avertir de ne pas y employer tout leur temps, parce qu'encore que ce soit une chose fort méritoire, cette manière d'oraison leur paraît si douce et si agréable, qu'il croit devoir toujours s'y appliquer sans qu'il y ait pour cela aucun jour de repos, tel que le dimanche pour les œuvres manuelles. Ils comptent pour perdu le temps qu'ils emploient à autre chose; et je considère, au contraire, cette perte comme un grand gain : Ils n'ont, ainsi que je l'ai dit, qu'à se figurer JÉSUS-CHRIST présent à leurs yeux, et, sans gêner leur esprit, ni se fatiguer à composer des oraisons, lui parler, l'entretenir, lui représenter leurs besoins, reconnaître qu'ils ne sont pas dignes de l'honneur qu'il leur fait de les souffrir en sa compagnie, et diversifier ces considérations, en se servant tantôt de l'une et tantôt de l'autre, pour ne point se dégoûter en n'usant toujours que des mêmes mets. Et comme ceux-ci sont très-bons et très agréables, la nourriture qu'ils en tireront, s'ils s'y accoutument sera si solide, qu'elle les maintiendra dans une santé très-vigoureuse.

Je veux éclaircir cela encore davantage, parce que ce qui regarde l'oraison est difficile à comprendre, si quelqu'un ne nous l'enseigne. Ce n'est pas que je désirasse d'abréger, et que je ne sache que la capacité de ceux qui m'ont commandé d'écrire est si grande, qu'il me suffit de toucher seulement les choses pour les leur faire comprendre; mais je ne suis pas assez habile pour pouvoir expliquer en peu de mots ce qu'il est si important de faire entendre clairement. Comme j'ai beaucoup souffert en cela, j'ai compassion de ceux qui commencent, sans avoir d'autre secours que les livres, parce qu'il y a une différence incroyable entre celui que l'on en tire, et l'expérience.

Pour revenir donc à mon sujet, représentons-nous quelque mystère de la passion, tel que celui de Notre-Seigneur attaché à la colonne; considérons dans quel abandonnement il s'y trouva, les extrêmes douleurs qu'il y souffrit, et autres choses semblables, que ceux qui savent méditer ou qui sont savants, pourront trouver dans la considération d'un tel objet. C'est la manière d'oraison par où tous doivent commencer et continuer, et un chemin sûr et excellent, dont on ne doit point sortir jusqu'à ce que Notre-Seigneur nous fasse entrer dans des voies surnaturelles. Je dis tous, quoi-

qu'il y ait plusieurs âmes qui profitent davantage de quelques autres méditations que de celles de la sacrée passion ; parce que, de même qu'il y a diverses demeures dans le ciel, il y a aussi divers chemins qui y conduisent. Les uns sont touchés de la considération du bonheur éternel dont on y jouit, et les autres des peines éternelles de l'enfer ; d'autres le sont de la pensée de la mort ; d'autres qui ont une grande tendresse de cœur, ne pouvant résister à la douleur que leur donne la passion de JÉSUS-CHRIST, sont contraints de passer de cette pensée à celle de sa suprême grandeur, de son infini pouvoir, qui paraît dans toutes ses créatures, de l'extrême amour qu'il nous porte, et de son admirable conduite, sans que cela les empêche de rentrer souvent dans la méditation de sa vie et de sa passion d'où procède tout notre bonheur.

Ceux qui commencent ont besoin de discernement pour juger ce qui leur est le plus utile, et d'être assistés en cela par un sage et habile directeur ; car s'il ne l'est pas, il pourra beaucoup leur nuire au lieu de leur profiter, faute de savoir de quelle manière il doit les conduire, et même les empêcher de mieux se conduire que s'ils ne l'avaient point, parce que, sachant quel est le mérite de l'obéissance, ils n'osent faire que ce qu'il leur ordonne. J'ai vu, avec grande compassion, des personnes souffrir extrêmement en cet état, et une entre autres, qui ne savait que devenir, parce que l'incapacité de semblables directeurs afflige tout ensemble l'âme et le corps, et empêche qu'on ne puisse avancer. Une autre personne me dit qu'il y avait huit ans que son directeur la tenait attachée à la seule considération d'elle-même, quoique Notre-Seigneur l'eût déjà mise dans l'oraison de quiétude ; ce qui lui donnait une grande peine. Ce n'est pas que cette connaissance de soi-même ne soit si nécessaire qu'on ne doit jamais s'en départir, puisque, encore que l'on marche dans ce chemin à pas de géant, on a souvent besoin de se souvenir que l'on est plus petit qu'un enfant qui tète encore, et je le répéterai diverses fois, à cause qu'il est important, qu'il n'y a point d'état d'oraison, quelque élevé qu'il puisse être, où l'on ne soit obligé de faire réflexion de temps en temps sur celui auquel on était lorsque l'on ne faisait que de commencer, parce que cette connaissance de nous-mêmes et de nos péchés est dans l'oraison ce qu'est le pain dans la nourriture que nous prenons, qui, quelque bonnes et délicates que soient les viandes, ne saurait profiter sans lui ; mais il faut en user avec discrétion ; car lorsqu'une âme est si persuadée de son néant, qu'elle ne peut sans confusion se trouver en la présence d'un si grand roi, parce qu'elle sait tout ce qu'elle peut

faire pour son service n'est rien en comparaison de ce qu'elle doit ; qu'est-il besoin de s'arrêter là, au lieu de se nourrir des autres mets que Notre-Seigneur nous présente, puisqu'il connaît beaucoup mieux que nous ceux qui nous sont les plus propres !

Il importe donc extrêmement que le directeur soit judicieux et expérimenté. Que si avec cela il est savant, ce sera un très-grand bien : mais si l'on ne saurait en rencontrer qui ait tout ensemble ces trois qualités, c'est beaucoup qu'il ait les deux premières, parce que l'on peut, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes.

Encore que j'aie dit que ceux qui commencent ne tirent pas grand avantage d'être conduits par des gens savants, s'ils ne sont exercés dans l'oraison, je n'entends pas qu'ils ne doivent point communiquer avec eux ; car j'aimerais mieux traiter avec un homme savant qui ne ferait point oraison, qu'avec un homme d'oraison qui ne serait pas savant, parce que ce dernier ne pourrait m'instruire de la vérité ni fonder sur elle sa conduite. Comme les femmes sont ignorantes, elles ont besoin d'être enseignées par des personnes éclairées qui leur apprennent les vérités de l'Écriture Sainte, si nécessaires pour les porter à s'acquitter de leurs devoirs. Mais je mêle peut-être trop de choses ensemble, et il faut que je m'explique mieux. J'ai toujours eu le défaut de ne pouvoir me faire entendre qu'avec beaucoup de paroles.

Lorsqu'une religieuse commence à faire oraison, si son directeur n'est pas habile, et qu'il se mette dans l'esprit qu'elle doit lui obéir plutôt qu'à son supérieur, il l'y portera tout simplement en pensant bien faire. Que si ce même confesseur conduit une femme mariée, il lui dira d'employer à l'oraison les heures qu'elle devrait donner aux soins qui regardent sa famille, bien que cela mécontente son mari, et ainsi il renverse l'ordre des temps et des choses par sa mauvaise conduite, à cause que, manquant de lumière, il ne peut en donner aux autres, quoique son intention soit bonne. Encore qu'il semble qu'il n'est pas besoin pour ce sujet d'avoir beaucoup de science, j'ai toujours cru, et je croirai toujours qu'il n'y a personne qui ne doive tâcher de communiquer avec les plus savants qu'il pourra trouver, et que, plus on est spirituel et avancé dans l'oraison, plus cela est nécessaire. C'est se tromper que de s'imaginer que les savants, qui ne font point oraison ne peuvent servir à ceux qui la font. J'en puis parler par expérience, ayant toujours aimé de communiquer avec eux, et particulièrement durant quelques années, à cause du besoin que j'en avais ; car encore que quelques-uns ne s'exercent pas à l'orai-

son, ils n'en ont point d'éloignement, et n'en ignorent pas l'utilité, parce que l'Écriture Sainte qu'ils lisent sans cesse la leur fait connaître. Ainsi, je tiens qu'une personne d'oraison qui consulte des gens savants, ne sera point trompée par les artifices du diable, si elle ne veut se tromper elle-même, tant je suis persuadée que cet esprit de ténèbres appréhende les gens savants, vertueux et humbles, à cause qu'étant capables de découvrir ses illusions, elles ne peuvent que lui nuire au lieu de lui réussir.

Ce qui me fait parler de la sorte, c'est qu'il y en a qui s'imaginent que les savants ne sont pas propres pour des personnes d'oraison s'ils ne sont spirituels; et il est vrai que j'ai dit qu'un directeur doit être spirituel; mais il importe tellement qu'il soit savant, et il serait si fâcheux qu'il ne le fût pas, que c'est ce qui me fait croire qu'il est très-avantageux de traiter avec des gens doctes et vertueux, encore qu'ils ne soient pas spirituels, puisqu'ils ne laisseront pas de nous servir. Dieu leur fera connaître ce qu'ils doivent nous enseigner, et les rendra spirituels, afin que leur conduite nous soit utile. Je puis l'assurer, parce que je l'ai remarqué en plus de deux personnes.

Je dis donc qu'une religieuse, qui est résolue de se soumettre entièrement à la conduite d'un directeur, fait une très-grande faute de ne pas tâcher de le choisir tel que j'ai représenté qu'il doit être, et particulièrement si le directeur est un religieux, puisqu'il dépend de son supérieur, qui peut n'avoir aucune de ces trois qualités nécessaires à une bonne conduite; ce qui serait seul une croix assez pesante pour cette personne, sans assujettir encore son esprit à un homme qui ne serait pas habile. J'avoue que je n'ai jamais pu gagner cela sur moi, et que je n'y trouve point de raison.

Que si c'est une personne séculière, qu'elle loue Dieu de ce qu'il lui est permis de choisir; qu'elle ne manque pas d'user de cette heureuse liberté qu'il lui donne, et qu'elle demeure plutôt sans directeur, jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé un qui lui soit propre; car Dieu le lui donnera, pourvu qu'elle en ait un grand désir, et qu'elle le lui demande avec humilité.

Je lui rends des grâces infinies; et les femmes et tous ceux qui ne sont pas lettrés devraient sans cesse le remercier, comme je fais, de ce qu'il se trouve des hommes qui ont acquis, par tant de travaux, la connaissance des vérités que nous ignorons. J'ai souvent admiré que des gens savants, et entre autres des religieux, aient employé tant de veilles pour acquérir des connaissances qui m'ont été si utiles, sans que j'aie eu d'autre peine que de m'en faire

instruire par eux, en leur proposant mes doutes, et qu'il y ait des personnes qui négligent de profiter d'un si grand bien. Dieu nous garde de les imiter; car quelle plus grande imprudence peut-il y avoir que de perdre, par sa faute, le profit que l'on peut faire des travaux et des peines de ces religieux, dont les austérités dans le manger, dans le dormir et dans tous les autres exercices de la pénitence, jointes au renoncement de leur propre volonté, par le vœu d'obéissance, sont des croix continuelles auxquelles je ne puis penser sans confusion? Et peut-être néanmoins s'en trouvera-t-il parmi nous, qui sommes exemptes de ces travaux, et vivons trop à notre aise, qui oseront se préférer à eux, à cause que nous faisons un peu plus d'oraison.

« Quelque inutile que je sois, et incapable de profiter aux autres, je ne laisse pas, mon Dieu, de vous louer de m'avoir fait » telle que je suis, mais je vous loue et vous remercie encore davantage des connaissances que vous avez données à d'autres, » pour éclairer par leurs lumières, les ténèbres de notre ignorance, et nous devrions sans cesse prier pour eux : car autrement » où en serions-nous dans cette grande tempête qui agite et trouble maintenant votre Eglise? Que si quelques-uns d'eux sont tombés, leur chute doit d'autant plus faire éclater la vertu des autres, qui sont demeurés fermes dans la piété; et nous ne saurions, » Seigneur, trop vous prier de les y maintenir, et de les assister » toujours, afin qu'ils continuent à nous assister. »

J'ai fait une grande digression, mais elle était nécessaire pour empêcher de s'égarer ceux qui commencent à marcher dans un chemin si important. Je reviens à ce que je disais, de se représenter Jésus-Christ attaché à la colonne. Il sera bon, sur cela, de s'arrêter un peu de temps à considérer les extrêmes douleurs qu'il y souffrait; mais on ne doit pas se peiner pour s'imaginer toutes ces choses; il faut, au contraire, demeurer en paix, et tâcher seulement, si on le peut, d'occuper son esprit à regarder Jésus-Christ comme il nous regarde, à lui tenir compagnie, à lui demander ce dont nous avons besoin, à s'humilier devant lui, à se réjouir d'y être, et à se reconnaître indigne d'une si grande faveur. Si on peut en venir là dès le commencement de l'oraison, on fera un grand profit, et j'y en ai trouvé beaucoup. Je ne sais, mon Père, si je m'explique bien, c'est à vous d'en juger; et je prie Notre-Seigneur de me faire toujours la grâce de ne point me tromper dans les choses que j'entreprendrai pour tâcher de lui plaire.

CHAPITRE XIV.

De l'oraison de quiétude ou de recueillement, qui est la seconde sorte d'oraison que la Sainte compare à la seconde manière d'arroser ce jardin spirituel, par le moyen d'une machine qui tire de l'eau avec une roue.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE OU DE RECUEILLEMENT.

Après avoir dit avec quel travail il faut tirer à force de bras l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, j'ai maintenant à parler de la seconde manière d'en avoir par le moyen d'une roue où des seaux seront attachés; ce qui sera un grand soulagement au jardinier, et lui fournira avec beaucoup moins de peine de l'eau en plus grande abondance. Dans une sorte d'oraison que l'on nomme oraison de quiétude, l'âme commence à se recueillir et à éprouver quelque chose de surnaturel, qu'il lui serait impossible d'acquérir par elle-même. Il est vrai qu'elle a, durant un peu de temps, de la peine à tourner la roue, et à travailler avec l'entendement à remplir les seaux; mais elle en a beaucoup moins qu'à tirer de l'eau du puits, parce que celle-ci est plus à fleur de terre, à cause que la grâce se fait alors connaître plus clairement. Cela se fait en recueillant au dedans de soi toutes ses puissances, c'est-à-dire l'entendement, la mémoire et la volonté, afin de mieux goûter cette douceur toute céleste. Ces puissances ne s'endorment pas néanmoins; mais la seule volonté agit sans savoir en quelle manière elle agit: elle sait seulement qu'elle est captive, et donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'assujettit à celui qu'elle aime. « O » JÉSUS, mon Sauveur, c'est alors que nous éprouvons si heureu- » sement quelle est la puissance de votre amour, puisqu'il tient » le nôtre tellement uni à lui, qu'il nous est impossible en cet état » d'aimer autre chose que vous. »

L'entendement et la mémoire contribuent à rendre la volonté capable de jouir d'un si grand bien; mais il arrive quelquefois qu'ils lui nuisent au lieu de l'aider; et alors elle ne les doit point considérer, mais continuer à jouir de sa tranquillité et de sa joie, parce qu'en voulant les rappeler de leur égarement, elle s'égarerait avec eux. Ils sont comme des pigeons qui, ne se contentant pas de la nourriture qu'on leur donne, vont en chercher à la campagne, d'où, après qu'ils n'ont rien trouvé, il reviennent au colombier pour voir si on leur donnera encore à manger; et voyant qu'on ne leur en donne point, ils retournent de nouveau en chercher. C'est ainsi qu'agissent ces deux puissances à l'égard de la volonté, dans

l'espérance qu'il leur fera quelque part des faveurs qu'elle reçoit de Dieu. Elles s'imaginent sans doute de la pouvoir servir en lui représentant le bonheur dont elle jouit, et il arrive souvent au contraire qu'elles lui nuisent; ce qui l'oblige de se conduire envers elles de la manière que je dirai dans la suite.

Tout ce qui se passe dans cette oraison de quiétude est accompagné d'une très-grande consolation, et donne si peu de peine, que, quelque long-temps qu'elle dure, elle ne lasse point l'âme, parce que l'entendement n'y agit que par intervalles, et tire néanmoins beaucoup plus d'eau qu'il n'en tirerait du puits dans l'oraison mentale avec beaucoup de travail. Les larmes que Dieu donne alors sont des larmes toutes de joie, et on sent qu'on les répand sans pouvoir contribuer à les faire naître.

Cette eau si favorable et si précieuse, dont notre Seigneur est la source, fait incomparablement davantage croître les vertus que celle que l'on pouvait tirer de la première manière d'oraison, parce que l'âme s'élève au-dessus de sa misère, et commence déjà un peu à connaître quel est le bonheur de la gloire : ce qui la fait, comme je l'ai dit, croître en vertu, parce qu'elle approche de Dieu qui est le principe de toutes les vertus, et qu'il ne commence pas seulement à se communiquer à elle, mais veut qu'elle connaisse qu'il s'y communique. Ainsi l'âme ne se trouve pas plus tôt dans cet état, qu'elle perd le désir de toutes les choses d'ici-bas, et qu'elles lui paraissent méprisables, parce qu'elle voit clairement qu'il n'y a ni honneurs, ni richesses, ni plaisirs, dont la possession puisse approcher d'un seul moment du bonheur dont elle jouit alors, et qu'elle connaît certainement être véritable et solide; au lieu qu'il est difficile de comprendre sur quoi l'on se fonde pour croire qu'il puisse y avoir de véritables contentements dans cette vie; puisque ceux qui passent pour les plus grands sont toujours mêlés de dégoûts et d'amertumes; qu'après les avoir possédés un peu de temps, on tombe dans la douleur de les perdre, sans espérance de pouvoir les recouvrer.

Quant à cette seconde manière d'oraison, que l'on nomme, comme je l'ai déjà dit, oraison de quiétude, il n'y a ni prière, ni travaux, ni pénitences qui nous la puissent faire acquérir. Il faut que ce soit Dieu lui-même qui nous la donne; et il veut, pour faire paraître son immensité, qui le rend présent partout, que l'âme connaisse qu'elle n'a point besoin d'entremetteurs pour traiter avec lui, mais qu'elle peut lui parler elle-même et sans élever la voix, parce qu'elle est si proche de lui, qu'elle n'a qu'à remuer les lèvres pour se faire entendre.

Il semble qu'il soit ridicule de parler ainsi, puisque personne n'ignore que Dieu nous entend toujours, mais je prétends dire qu'il veut alors montrer à l'âme quels sont les effets de sa présence, et lui faire connaître par cette merveilleuse satisfaction intérieure et extérieure qu'il lui donne, si différente de toutes celles d'ici-bas, qu'il commence d'agir en elle d'une manière particulière, et de remplir le vide que ses péchés y avaient fait.

L'âme ressent cette satisfaction dans le plus intime d'elle-même, sans savoir d'où ni comment elle la reçoit; elle ne sait pas même souvent ce qu'elle doit faire, ni ce qu'elle doit désirer et demander, parce qu'il lui semble que rien ne lui manque, quoiqu'elle ne puisse comprendre ce que c'est qu'elle a trouvé. J'avoue ne savoir non plus comment l'expliquer; j'aurais besoin en cela, ainsi qu'en plusieurs autres choses où je puis m'être trompée, de l'aide de la science, pour apprendre à ceux qui l'ignorent qu'il y a deux secours que Dieu donne, l'un général et l'autre particulier; et que, dans ce dernier, il se fait si clairement connaître à l'âme, qu'elle croit le voir de ses propres yeux. Mais j'agis sans crainte, parce que je sais que ce que j'écris sera vu par des personnes si savantes et si habiles, que s'il s'y rencontre des erreurs, ils ne manqueront pas de les corriger. Je voudrais néanmoins pouvoir bien expliquer ceci, parce qu'une âme à qui Dieu fait de semblables faveurs dès qu'elle commence de s'occuper à l'oraison, n'y comprend rien, ni ne sait ce qu'elle doit faire; car si Dieu la mène par le chemin de la crainte comme il m'a menée, elle se trouvera dans une fort grande peine, à moins qu'elle rencontre quelqu'un qui lui donne lumière; mais alors cette peine se changera en consolation, parce qu'elle verra clairement quel est le chemin qu'elle doit tenir, et y marchera avec assurance.

En quel état que nous soyons, c'est un si grand avantage pour s'avancer de savoir ce que l'on doit faire, que j'ai beaucoup souffert et perdu beaucoup de temps, faute d'avoir cette connaissance. C'est ce qui me donne une grande compassion des âmes qui se trouvent seules et sans assistance, lorsqu'elles arrivent à ce point là; car, encore que j'aie lu plusieurs livres spirituels qui traitent en quelque sorte de ce sujet, c'est fort obscurément; et, quand même ils en parleraient avec beaucoup de clarté, on aurait grande peine à le comprendre, à moins que d'être fort exercé dans cette manière d'oraison.

Je désirerais de tout mon cœur que Dieu me fît la grâce de représenter si clairement ce que cette oraison de quiétude, qui commence à nous mettre dans un état surnaturel, opère en l'âme, que

l'on peut connaître par ses effets si c'est l'esprit de Dieu qui agit. Quand je dis qu'on le peut connaître, j'entends comme on le peut ici-bas : car, encore que ce soit l'esprit de Dieu, il est toujours bon de marcher avec crainte et retenue, parce qu'il pourra arriver que le démon se transformera en ange de lumière sans que l'âme s'en aperçoive, à moins que d'être déjà très exercée à l'oraison.

J'ai d'autant plus de besoin d'une assistance particulière de Notre-Seigneur pour bien expliquer ceci, que j'ai très peu de loisir, à cause qu'étant dans une maison qui ne commence que de s'établir, ainsi qu'on le verra dans la suite, les heures que je suis obligée de passer avec la communauté, et tant d'autres occupations, emportent et consument tout mon temps : ce qui fait qu'au lieu d'écrire de suite je n'écris qu'à diverses reprises, quoiqu'il me fallût du repos et que je désirasse d'en avoir, parce que lorsque l'on n'écrit que par le mouvement de l'esprit de Dieu, on le fait beaucoup mieux et avec plus de facilité, car alors c'est comme si l'on avait devant ses yeux un modèle que l'on n'a qu'à suivre ; au lieu que quand cela manque et que l'on n'agit que par soi-même, on n'entend pas plus ce langage que si c'était de l'arabe, bien qu'on ait passé plusieurs années dans l'exercice de l'oraison. Ainsi je trouve un si grand avantage d'y être quand je travaille à cette relation, que je vois clairement que ce n'est pas mon esprit qui conduit ma main, et qu'il a si peu de part à ce que je fais, que je ne saurais, après l'avoir écrit, dire comment je l'ai écrit ; ce que j'ai éprouvé diverses fois.

Il faut revenir à notre jardin spirituel, et dire comme ces plantes commencent à pousser des boutons pour produire ensuite des fleurs et des fruits, et de quelle sorte ces fleurs se préparent à parfumer l'air par leur odeur. Cette comparaison me donne de la joie, parce que lorsque je commençai à servir Dieu, ainsi qu'on le verra dans la suite de ma vie, s'il est vrai qu'il m'ait fait la grâce de commencer véritablement, il m'est souvent arrivé de considérer avec un extrême plaisir que mon âme était comme un jardin dans lequel il se promenait. Je le priais alors de vouloir augmenter la bonne odeur de ces vertus, qui, semblables à de petites fleurs, paraissent vouloir s'ouvrir, de les faire fleurir pour sa gloire que je recherchais seule, et non la mienne ; de les nourrir après les avoir fait croître, et de couper et tailler ces plantes comme il le jugerait à propos, afin de les faire pousser avec plus de force. J'use de ce terme, parce qu'il arrive des temps auxquels l'âme ne reconnaît plus ce jardin, tant il lui paraît sec et aride, sans qu'elle ait aucun moyen de l'arroser pour le faire reverdir, se trou-

vant elle-même si sèche et si stérile, qu'elle ne se souvient point d'avoir jamais eu aucune vertu. Le pauvre jardinier souffre beaucoup en cet état, parce que Notre Seigneur veut qu'il lui semble qu'il a perdu toute la peine qu'il a prise à arroser et cultiver ce jardin; mais c'est alors le temps le plus propre pour arracher jusqu'aux moindres racines de ce peu de mauvaises herbes qui y restent, et qui ne peuvent être arrachées que par l'humilité que nous donne la connaissance que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et que tous nos travaux sont inutiles, si Dieu ne nous favorise de l'eau de sa grâce; mais il ne recommence pas plus tôt à nous la donner, que l'on voit ces plantes pousser et croître de nouveau.

« O mon Seigneur et mon Dieu, qui faites toute ma béatitude, « je ne saurais, sans répandre des larmes de joie, dire, ainsi que « je le puis dire très véritablement, que vous prenez plaisir d'être « dans nous comme vous êtes dans l'Eucharistie, et que, si ce n'est « pas notre faute, nous pouvons jouir de cet incomparable bon- « heur, puisque vous avez dit vous-même que vous preniez plaisir « d'être avec les enfants des hommes. Quelle parole, ô mon Sau- « veur! Je n'ai jamais pu l'entendre sans une extrême consolation, « lors même que mes péchés m'avaient le plus éloignée de vous. « Est-il possible, mon Dieu, qu'après que vous avez fait de si gran- « des faveurs à une âme, et lui avez donné de telles preuves de « votre amour, qu'il lui est impossible de douter qu'elles les ait « reçues, tant les effets les lui rendent évidentes, elle continue à « vous offenser? Oui certes, Seigneur, cela n'est que trop possible, « puisqu'il ne m'est pas seulement arrivé une fois, mais plusieurs « fois, et je souhaite de tout mon cœur d'être la seule coupable d'une « si noire ingratitude. Il a plu néanmoins à votre infinie bonté d'en « tirer quelque bien, et de faire voir que c'est dans les plus grands « maux que vous prenez plaisir à faire éclater la grandeur de votre « miséricorde. Combien me trouvai-je donc obligée de la publier « toute ma vie! Je vous supplie, mon Dieu, de m'accorder la grâce « de ne jamais y manquer, et de faire entendre à tout le monde jus- « qu'où va l'excès des faveurs dont je vous suis redevable. Elles sont « si grandes que ceux qui en ont connaissance ne les peuvent con- « sidérer sans s'étonner, et qu'elles me font souvent sortir hors de « moi-même, afin de vous mieux louer que je ne le pourrais au- « trement; car si je demeurais seule sans votre assistance, ne me « trouverais-je pas réduite à voir sécher dans ce jardin de mon âme « les fleurs spirituelles des vertus que vous y avez fait croître, et « cette misérable terre ne redeviendrait-elle pas aussi aride qu'elle

» l'était auparavant? Ne me le permettez pas, mon Sauveur, ne » souffrez pas qu'une âme que vous avez rachetée par tant de tra- » vaux, et que l'on peut dire que vous avez encore rachetée di- » verses fois en la tirant d'entre les griffes de ce dragon infernal, » se perde misérablement. »

Pardonnez-moi, mon Père, si je parais m'éloigner de mon sujet, et ne vous en étonnez point, puisque ce n'est pas en effet en sortir, et que lorsque j'écris ceci, les extrêmes obligations que j'ai à Dieu se représentant à mon esprit, je n'ai pas souvent peu de peine à me retenir pour ne m'étendre pas encore davantage à publier ses louanges. Je veux espérer que vous ne l'aurez pas pour désagréable, parce qu'il me semble que je puis sur cela chanter avec vous le même cantique, mais avec cette différence que je lui suis beaucoup plus redevable que vous, parce qu'il m'a pardonné plus de péchés, comme vous ne l'ignorez pas.

CHAPITRE XV.

La Sainte continue à traiter de l'oraison de quiétude ou de recueillement, et donne d'excellents avis à ce sujet.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE OU DE RECUEILLEMENT.

Je reviens maintenant à mon sujet. Ce recueillement et cette tranquillité qui se rencontrent dans ce que l'on nomme oraison de quiétude, se fait beaucoup sentir à l'âme par la satisfaction et par la paix qu'elle y trouve; ainsi son contentement est très-grand, et le repos dans lequel ses puissances sont alors, augmente le plaisir dont elle jouit. Comme elle n'est point encore arrivée à un plus grand bonheur et n'en connaît point qui le surpasse, il lui semble qu'elle n'a plus rien à souhaiter, et elle dirait volontiers comme saint Pierre à Jésus-Christ: Seigneur, établissons ici notre demeure. Elle n'ose se remuer, et voudrait même quelquefois ne point respirer, tant elle appréhende que ce bonheur ne lui échappe, quoiqu'elle dût désirer que, n'ayant rien pu contribuer à l'attirer, elle peut encore moins le retenir plus long-temps qu'il ne plaît à Dieu qu'elle en jouisse.

J'ai déjà dit que dans cette oraison de quiétude les puissances de l'âme se trouvent si contentes d'être avec Dieu, qu'encore que tandis qu'elle dure, la mémoire et l'entendement ne soient pas exempts de distractions, la volonté demeure toujours si unie à sa divine majesté, que non-seulement elle ne perd point sa tranquillité et son repos, mais qu'elle rappelle même peu à peu ces deux autres puissances, pour les obliger à se recueillir. Car bien qu'elle

FOYER THERESIANUM
6, Rue des Carmélites
34 - MONTPELLIER

ne soit pas encore entièrement abîmée en Dieu, elle est si occupée de lui, sans savoir en quelle manière cela se passe, que, quoi que fassent ces deux autres puissances, elles ne peuvent troubler sa joie ni la distraire de travailler paisiblement à empêcher que cette étincelle de l'amour de Dieu, dont il lui plaît de la favoriser, ne s'éteigne.

Je supplie sa divine Majesté de m'assister pour bien faire entendre ceci. Il y a plusieurs âmes qui arrivent à cet état d'oraison, mais peu qui passent outre; je ne sais à quoi en attribuer la faute, étant certaine qu'elle ne vient point de Dieu; car peut-on croire qu'après qu'il lui a plu d'accorder à une âme une aussi grande grâce que celle d'arriver jusqu'à un tel degré de bonheur, il ne lui en fasse pas de plus grandes, si elle ne s'en rend point indigne? Il lui importe donc extrêmement de connaître combien elle lui est obligée, et le mépris qu'elle doit faire de toutes les choses de la terre, lorsqu'il la met en état de s'élever ainsi vers le ciel. Que si cette âme est si malheureuse que de retourner en arrière, comme j'ai fait et aurais continué de faire, si la miséricorde de Dieu ne m'eût ramenée à lui, je ne doute point que l'on n'en doive principalement attribuer la cause à de grands péchés, et l'on ne saurait passer d'un tel bonheur à un si extrême malheur, sans un étrange aveuglement. C'est pourquoi je conjure, au nom de Dieu, ceux à qui il a fait une si grande faveur que de leur donner l'oraison de quiétude, de considérer quel en est le prix, afin de l'estimer autant qu'elle le mérite, et de croire fermement, par une humble et sainte confiance en sa bonté, qu'ils ne seront point touchés du désir de retourner goûter les viandes d'Égypte. Mais si, par leur lâcheté, cette tentation les ébranlait, ainsi qu'il m'est arrivé, qu'ils se remettent toujours devant les yeux quel est le bien qu'ils ont perdu, et qu'ils marchent avec crainte. Que s'ils ne rentrent pas dans l'exercice de l'oraison, leur mal ira toujours en augmentant, et ils tomberont enfin tout-à-fait; car n'est-ce pas une véritable chute, que de ne pouvoir se résoudre à rentrer dans un chemin par lequel on est arrivé à un tel bonheur?

Lorsque je parle de la sorte, je ne prétends pas dire que ces personnes doivent être impeccables, quoiqu'après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, il n'y a rien qu'elles ne soient obligées de faire pour tâcher de ne point l'offenser; mais je n'ignore pas combien est grande notre misère. Je les exhorte seulement, et je les conjure de ne point cesser de faire oraison, puisque c'est le moyen de reconnaître leur faute, de s'en repentir, et d'obtenir de la bonté de Dieu la force nécessaire pour se relever; au lieu

qu'autrement je ne sais si, en parlant de la sorte, je ne me trompe point, en ce que, comme je l'ai dit, je juge les autres par moi-même.

Cette oraison de quiétude ou de recueillement est comme une étincelle, par laquelle Dieu commence à embraser l'âme de son amour, et à lui faire connaître, avec plaisir, quel est cet amour. Il est impossible que ceux qui ont l'expérience de cette manière d'oraison ne reconnaissent bientôt si cette étincelle est un effet de la grâce de Dieu, ou une illusion du démon, ou une tromperie qui vient d'eux-mêmes, parce que, si elle est véritable, on ne saurait l'acquérir, mais il faut nécessairement qu'elle soit donnée de Dieu. Car, encore que nous soyons naturellement si portés à désirer les choses agréables et délicieuses, qu'il n'y a rien que nous ne fassions pour nous les procurer, et qu'ainsi nous employons tous nos efforts pour tâcher d'allumer un feu dont la chaleur est si douce, il se trouve qu'au lieu de réussir dans notre dessein, nous ne faisons que jeter de l'eau dessus, qui l'éteindrait s'il était allumé. Mais lorsque cette étincelle vient de Dieu, quelque petite qu'elle soit, pourvu que l'âme ne l'éteigne point par sa faute, elle allume bientôt un grand feu, qui, ainsi que je le dirai en son lieu, jette des flammes de ce violent amour pour Dieu, dont il favorise et embrase les âmes parfaites. Cette étincelle est une marque et un gage qu'il donne à l'âme du choix qu'il a fait d'elle pour lui accorder de grandes grâces, si elle se prépare à les recevoir avec le soin qu'elle doit: cette faveur est telle, qu'elle va infiniment au-delà de tout ce que j'en pourrais rapporter. C'est pourquoi, comme je l'ai dit, je ne saurais voir sans douleur que plusieurs âmes arrivant jusque là, il y en ait si peu qui passent outre, que j'aurais honte de dire combien le nombre est petit. Celui des autres dont j'ai eu connaissance est assez grand, et je pense devoir les exhorter à ne pas cacher dans la terre le talent qu'elles ont reçu, puisqu'il y a sujet de croire que Dieu les a choisies pour profiter à plusieurs autres particulièrement en ce temps où il a besoin de serviteurs forts et courageux pour soutenir les faibles et les lâches. Ceux qui se sentent avoir du cœur doivent croire que Dieu leur a fait la grâce d'être les premiers, et s'efforcer de s'en rendre dignes, en faisant au moins, pour le service de leur bienfaiteur, ce que, dans le monde, les lois de l'amitié portent les amis à faire les uns pour les autres. Ils ne peuvent y manquer, comme je l'ai dit, sans avoir sujet de trembler, puisque leur ingratitude serait capable de les faire tomber dans le précipice; et Dieu veuille, si cela arrive, qu'ils n'en entraînent pas d'autres avec eux!

L'âme n'a autre chose à faire dans cette oraison de quiétude, qu'à demeurer en repos et ne point faire de bruit. J'appelle bruit, de chercher, avec l'entendement, plusieurs paroles et plusieurs considérations pour remercier Dieu de la faveur qu'il lui fait, et faire une exacte revue de ses fautes et de ses péchés, pour reconnaître qu'elle ne la méritepas; car c'est ce que veut faire l'entendement, et à quoi travaille la mémoire. J'avoue que ces deux puissances me donnent souvent beaucoup de peine, particulièrement la mémoire, que je ne saurais alors arrêter, quoique j'en aie si peu dans les autres temps. Quand cela arrive, la volonté doit demeurer en repos, et reconnaître que ce n'est pas de la sorte qu'on doit traiter avec Dieu, mais que c'est comme jeter, sans discrétion, sur une étincelle de grosses bûches qui l'éteignent. Il faut qu'elle lui dise avec une profonde humilité : « Que puis-je faire, mon Dieu? » quelle proportion y a-t-il entre la servante et son Seigneur, en- » tre la terre et le ciel? » ou autres paroles semblables, que son amour lui inspirera, et qui seront conformes à ses sentiments, sans s'arrêter aux importunités de son entendement, qui voudrait qu'il lui fît part de sa joie, ni sans vouloir l'obliger à se recueillir quand il s'égare, comme il fait souvent lorsqu'il est dans le repos et dans l'union avec Dieu, car elle travaillerait en vain; et il vaut beaucoup mieux que, sans le suivre, elle le laisse aller, pour continuer à jouir en paix de la faveur qu'elle reçoit, et qu'elle se retire en elle-même, comme les prudentes abeilles se retirent dans leurs cellules pour faire le miel, qu'elles ne feraient jamais, si, au lieu de travailler, elles s'amusaient à courir les unes après les autres.

Cet avis si important, que l'âme ne saurait, sans perdre beaucoup, manquer à suivre, principalement si elle a l'entendement subtil, parce qu'il ne commencera pas plus tôt d'agir, qu'il s'engagera dans de grands raisonnements, et croira faire beaucoup s'ils sont éloquents; au lieu qu'alors tout ce que l'on doit faire est d'être très-persuadé que c'est de Dieu que nous tenons cette faveur, sans que nulle raison que sa seule bonté le porte à nous l'accorder; c'est de reconnaître que nous sommes auprès de lui; c'est de lui demander son assistance, et de le prier pour l'Eglise, pour les âmes du purgatoire, et pour les personnes qui se recommandent à nos prières. Mais tout cela doit se faire sans y employer beaucoup de paroles, et avec un grand désir qu'il lui plaise de nous écouter.

Cette manière d'oraison est fort puissante, et l'on obtient plus par elle que par tous les discours de l'entendement. La volonté, considérant l'avantage qu'elle en reçoit, se représente les raisons qu'elle

a de s'enflammer de plus en plus dans l'amour de Dieu, et doit alors faire quelques actes de cet amour, tels que ceux de penser à ce qu'elle fera pour reconnaître, envers sa divine majesté, tant d'obligations, sans écouter, je le répète encore, ce que l'entendement voudrait lui représenter pour la faire entrer dans des pensées fort élevées. De petites pailles, et moins encore que des pailles, s'il était possible, que nous jetterons avec humilité dans ce feu de l'amour de Dieu, l'allumeront beaucoup mieux que si nous y mettions quantité de bois par de grands raisonnements, qui, quelque beaux qu'ils nous parussent, l'éteindraient presque à l'heure même, au lieu de l'allumer davantage. Cela n'est bon que pour les savants, tels que ceux qui me commandent d'écrire ceci; car, par la miséricorde de Dieu, les savants aussi bien que les ignorants, et les ignorants aussi bien que les savants, peuvent être favorisés du don de cette oraison. Ainsi il pourra arriver que les premiers se trouveront alors dans la liberté de faire réflexion sur quelque passage de l'Ecriture; mais quelque avantage que la science leur donne avant et après l'oraison, je crois que, pendant qu'elle dure, elle leur est peu nécessaire, et ne fait, au contraire, que refroidir la volonté, parce que l'entendement se trouvant si près de la lumière divine, est tellement éclairé, que je ne me connais plus alors moi-même; je me trouve une tout autre personne; et, quoique je n'entende presque rien de toutes les prières latines, il m'est arrivé quelquefois, dans cette oraison de quiétude, non-seulement d'entendre ce que signifient en ma langue quelques versets des psaumes, mais d'avoir la joie de voir que j'en comprenais le sens. J'excepte dans ce que je viens de dire, ceux qui sont obligés de prêcher et d'enseigner; car ils peuvent alors se servir de l'avantage qu'ils tirent de l'oraison pour instruire les ignorants comme moi, n'y ayant rien de plus louable que d'exercer la charité, et de servir les âmes en la seule vue de Dieu.

Dans cette heureuse quiétude, les plus savants même doivent laisser jouir l'âme du repos où elle se trouve, sans se servir de leur science. Un temps viendra qu'elle leur sera fort utile, et qu'ils ne voudraient, pour quoi que ce fût, ne pas l'avoir, à cause du moyen qu'elle leur donne de servir Dieu, qui est le seul usage que l'on en doit faire; mais je les prie de croire que, quand on est en la présence de la sagesse éternelle, le moindre acte d'humilité vaut mieux que toute la science du monde; ce n'est pas alors le temps de raisonner, mais de reconnaître sincèrement ce que nous sommes, et de nous présenter en cet état devant Dieu, qui, s'abaissant jusqu'à vouloir bien nous souffrir en sa présence, veut

que nous entrions sincèrement dans la vue de notre néant. Que l'entendement s'occupe tant qu'il lui plaira à choisir des termes élégants pour rendre des actions de grâces à Dieu ; la volonté doit demeurer en repos, sans oser, non plus que le publicain, lever les yeux vers le ciel ; et cette manière de remercier Dieu lui est infiniment plus agréable que toute la rhétorique dont se sert l'entendement.

Quelque excellente que soit cette oraison de quiétude, je ne prétends pas qu'il faille abandonner entièrement la mentale, ni cesser même de faire quelques prières vocales, si on le peut. Je dis si on le peut, parce que si la quiétude est grande, on ne saurait parler qu'avec grande peine. Il me semble que l'on peut connaître quand c'est l'esprit de Dieu qui nous porte à cette oraison, ou quand, par un sentiment de dévotion qu'il nous donne, nous nous y portons nous-mêmes, par le désir de jouir des douceurs qui s'y rencontrent ; auquel cas elle ne produit aucun effet, et l'on retombe aussitôt dans la sécheresse. Que si c'est le démon qui nous y pousse, une âme exercée pourra le connaître, parce qu'elle demeurera dans l'inquiétude, avec peu d'humilité, peu de disposition à pratiquer ce que Dieu veut, peu de lumière dans l'entendement, et nulle fermeté pour la vérité.

Mais pourvu que l'âme réfère à Dieu toute la douceur et le plaisir dont elle jouit dans son oraison, et qu'elle le prenne pour objet de tous ses désirs et de toutes ses pensées, non-seulement le démon ne lui pourra nuire par ce plaisir qu'il lui aura causé pour la tromper, mais Dieu permettra qu'elle en tire de l'avantage, parce que, dans la créance que c'est à Dieu qu'elle est obligée de ce plaisir, il arrivera souvent que le désir d'en jouir la portera à faire oraison avec encore plus de joie. Ainsi, si cette âme est humble, et si elle n'a point de curiosité, si elle ne recherche point les consolations, quoique spirituelles, et prend, au contraire, plaisir à souffrir, elle ne fera point de cas de toutes ces consolations que le démon lui donnera, et ne sera touchée que de celles qui lui viendront de la part de Dieu.

Il faut surtout avoir un soin extrême, dans l'oraison et dans les consolations que l'on y reçoit, de s'humilier toujours de plus en plus : c'est le moyen de rendre inutiles tous les artifices du diable, qui ne sont que mensonge et illusion, et de l'empêcher d'oser souvent nous tenter, par ces plaisirs et ces consolations qu'il nous cause, lorsqu'il verra que, ne réussissant qu'à sa confusion et à sa honte, il y perd au lieu d'y gagner. C'est pour cette raison et d'autres encore que j'ai marquées dans ma première manière d'o-

raison, qui est la mentale, par laquelle on tire de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, qu'il importe extrêmement de commencer par renoncer à toutes sortes de consolations, et, comme de braves soldats, qui veulent servir leur prince à leurs dépens, n'avoir d'autre désir ni d'autre pensée que d'aider Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST à porter sa croix, sans prétendre de lui d'autre récompense que celle qu'ils sont assurés qu'il leur donnera dans son royaume éternel.

Il est nécessaire, dans les commencements, d'avoir toujours ces pensées devant les yeux, je dis dans les commencements, parce que, lorsque l'on est plus avancé, on est si persuadé qu'au lieu d'avoir besoin de se représenter le néant du monde et des plaisirs qui s'y rencontrent, il faut en détourner sa vue pour tâcher de les oublier, afin de ne pas trouver la vie ennuyeuse. En effet, c'est si peu de chose, que ceux qui sont arrivés à une plus grande perfection auraient honte de n'avoir renoncé aux biens de ce monde qu'à cause qu'ils sont périssables, puisqu'ils les quitteraient avec encore plus de joie, s'ils duraient toujours; et plus on augmente en vertu, plus on se confirme dans ce sentiment. L'amour de Dieu, qui est déjà grand dans ces âmes, opère en elle ses effets ; mais quant à ceux qui commencent, cet avis est si important, que je ne me lasse point de le répéter, et même les plus avancés dans l'oraison ont besoin de s'en servir en certains temps où Dieu, pour les éprouver, paraît les abandonner. On doit toujours se souvenir que, dans cette vie, l'âme ne croît pas comme le corps, quoique l'on dise qu'elle croisse, et qu'elle croisse en effet, en une certaine manière ; car lorsqu'un enfant a pris sa croissance pour devenir homme, on ne voit plus son corps décroître; mais il n'en est pas de même de l'âme, parce que Dieu le permet ainsi, comme je l'ai éprouvé en moi, ne sachant pas ce qui se passe dans les autres. C'est sans doute pour notre bien qu'il en use de la sorte, afin de nous humilier et de nous obliger à nous tenir sur nos gardes, pendant que nous sommes dans cet exil, où ceux qui paraissent les plus avancés et les plus fermes ont le plus de sujet de craindre et de se défier de leur faiblesse. Il y a des temps où ceux même dont la volonté est si unie à celle de Dieu, qu'ils souffriraient plutôt toutes sortes de tourments, et même la mort, que de commettre volontairement la moindre imperfection, sont combattus par des tentations si violentes, qu'ils ont besoin, pour ne point offenser Dieu, de recourir aux premières armes de l'oraison, c'est-à-dire de se représenter que tout finit, qu'il y a un ciel et un enfer, et autres choses semblables.

Mais, pour revenir à ce que je disais, c'est un excellent moyen pour se garantir des artifices du démon, et des fausses douceurs qu'il nous fait trouver dans l'oraison, que de ne point les désirer, et de se résoudre, au contraire, à la commencer toujours par une forte résolution de ne jamais cesser de marcher dans ce chemin de Croix que JÉSUS-CHRIST lui-même nous a montré et obligé de suivre par ces paroles : *Prenez votre croix et me suivez.* Il est notre règle et notre modèle : ceux qui pratiquent ses conseils, et ne pensent qu'à lui plaire, n'ont rien à craindre, et leur avancement dans la vertu leur fera connaître que c'est par son esprit qu'ils agissent, et non par celui du démon. Que s'il arrive quelquefois qu'ils tombent; la promptitude avec laquelle ils se relèveront, et d'autres choses que je vais dire, leur seront des marques que Notre-Seigneur ne les a pas abandonnés.

Quand c'est par l'esprit de Dieu que nous agissons, nous n'avons pas besoin de chercher des considérations pour nous humilier et pour nous confondre; Notre Seigneur lui-même nous en met devant les yeux de beaucoup plus fortes que celles que nous pourrions nous imaginer, et que l'on peut dire n'être rien en comparaison de la véritable humilité qu'il nous donne, et de la lumière dont il l'accompagne. Ces considérations nous mettent dans une telle confusion, qu'elles nous anéantissent, parce que leur lumière est si grande, qu'elle nous fait clairement connaître que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et plus Dieu nous favorise de ses grâces, plus elle augmente. Elle nous donne aussi un grand désir de nous avancer encore dans l'oraison, avec une ferme résolution de ne jamais la discontinuer, quelque peine qui s'y rencontre; elle nous met dans une ferme confiance, mais une confiance mêlée d'humilité et de crainte pour notre salut; elle chasse ensuite cette crainte servile, pour mettre en sa place une crainte filiale beaucoup plus forte; elle commence à faire entrer l'âme dans un amour de Dieu entièrement désintéressé, et à rechercher la solitude pour jouir, avec plus de repos, du bonheur de ne s'occuper que de lui seul; et enfin pour n'en pas dire davantage, c'est comme une source dont l'âme sent couler en elle toutes sortes de biens, et qui lui fait connaître évidemment qu'il ne lui manque presque plus rien pour faire épanouir ces fleurs, dont les boutons étaient déjà si préparés à s'ouvrir. Quand une âme est en cet état, elle ne saurait ne point croire que Dieu est avec elle, jusqu'à ce qu'elle retombe dans ses imperfections : mais alors tout lui fait peur, et cette crainte lui est avantageuse, quoiqu'il y ait des âmes à qui la persuasion que Dieu est avec elles sert plus que ne feraient toutes les appréhensions et les

terreurs que l'on pourrait leur donner, principalement si elles ont beaucoup d'amour et de désir de lui plaire; car, cela étant, le souvenir des faveurs qu'il leur a faites est plus capable de les ramener à lui que la vue de toutes les peines de l'enfer, ainsi que je l'ai éprouvé toute méchante que je suis.

Je remets à parler ailleurs plus particulièrement des marques qui nous font connaître ce qui vient de l'esprit de Dieu; et j'espère qu'il me fera la grâce d'en dire quelque chose d'assez à propos, par l'expérience que m'en donnent tant de peines que j'ai souffertes, avant que d'en avoir connaissance, et par ce que j'en ai appris par des personnes si savantes et si saintes, que ceux que Dieu permet qui souffrent en cela autant que j'ai fait, ne doivent point faire difficulté d'ajouter foi à leurs sentiments, et de profiter des instructions qu'ils peuvent tirer de leurs lumières.

CHAPITRE XVI.

De l'oraison d'union, qui est la troisième sorte d'oraison que la Sainte compare à la troisième manière d'arroser un jardin par des rigoles d'eau vive, tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine.

DE L'ORAISON D'UNION.

Il faut maintenant parler de la troisième manière d'arroser ce jardin spirituel, par le moyen d'une eau courante, tirée d'une fontaine ou d'un ruisseau; ce qui ne donne pas grande peine, parce qu'il n'y a qu'à la conduire, car Dieu soulage tellement le jardinier, que l'on peut dire en quelque sorte que lui-même est le jardinier, puisque c'est lui qui fait presque tout.

Cette troisième sorte d'oraison est comme un sommeil de ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, dans lequel, encore qu'elles ne soient pas entièrement assoupies, elles ne savent comment elles opèrent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûtait dans l'oraison de quiétude; et l'âme est alors tellement inondée et comme assiégée de l'eau de la grâce, qu'elle ne saurait passer outre, ni ne voudrait pas, quand elle le pourrait, retourner en arrière, tant elle se trouve heureuse de jouir d'une grande gloire; c'est comme une personne agonisante, qui, avec le cierge bénit qu'elle tient en sa main, est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite, car, dans une oraison si sublime, l'âme ressent une joie qui va au-delà de toute expression; et cette joie me paraît n'être autre chose que de mourir presque entièrement à tout ce qui est dans le monde, pour ne posséder que Dieu seul : ce qui est la seule ma-

nière dont je puisse m'expliquer. L'âme ne sait alors ce qu'elle fait; elle ignore même si elle parle, ou si elle se tait; si elle rit, ou si elle pleure, c'est une heureuse extravagance; c'est une céleste folie, dans laquelle elle s'instruit de la véritable sagesse, d'une manière qui la remplit d'une consolation inconcevable.

Depuis cinq ou six ans, Dieu m'a souvent donné avec abondance cette sorte d'oraison, sans que je comprisse ce que c'était, ni que je pusse le faire comprendre aux autres. Ainsi, quand je me suis trouvée dans cet endroit de ma relation, j'avais résolu de n'en point parler, ou de n'en dire que très-peu de chose; je voyais bien que ce n'était pas une entière union de toutes les puissances avec Dieu, et je connaissais encore plus clairement que c'était plus que ce qui se rencontre dans l'oraison de quiétude; mais je ne pouvais discerner quelle est la différence qui se trouve entre elles. Maintenant je crois, mon Père, que l'humilité que vous avez témoignée en voulant vous servir, pour écrire sur un sujet si relevé, d'une personne aussi incapable que je le suis, a fait qu'il a plu à Dieu de me donner aujourd'hui cette troisième sorte d'oraison, lorsque je venais de communier, sans que j'aie pu m'occuper d'autre chose, de me mettre dans l'esprit ces comparaisons, de m'enseigner cette manière de les exprimer, de m'apprendre ce que l'âme doit faire alors, sans que je puisse me lasser d'admirer de quelle manière il m'avait fait, dans un moment, connaître toutes ces choses. Je m'étais souvent vue transportée de cette sainte folie, et comme enivrée de cet amour, sans néanmoins pouvoir connaître comment cela se faisait. Je voyais bien que c'était Dieu, mais je ne pouvais comprendre de quelle manière il agissait alors en moi, parce qu'en effet, ma volonté, mon entendement et ma mémoire étaient presque entièrement unis à lui; mais non pas tellement absorbés qu'ils n'agissent encore. J'ai une joie extrême de ce qu'il a plu à Dieu d'ouvrir ainsi les yeux de mon âme, et je le remercie de tout mon cœur de cette grâce.

Dans le temps dont je viens de parler, les puissances sont incapables de s'appliquer à autre chose qu'à Dieu; il semble que nulle d'elles n'osant se mouvoir, nous ne saurions, sans leur faire une grande violence, les distraire d'un tel objet; et encore je ne sais pas si, avec tous nos efforts nous le pourrions. En cet état, on n'a dans la bouche que des paroles d'actions de grâces, sans ordre et sans suite, si ce n'est que Dieu lui-même les arrange; car l'entendement n'y a point de part; et dans cet heureux état où l'âme se trouve, elle ne voudrait faire autre chose que de louer et de bénir Dieu. C'est alors que les fleurs commencent déjà à s'épanouir

et à parfumer l'air de leur odeur; c'est alors que l'âme désirerait, pour l'intérêt de la gloire de son maître, que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse, afin de l'aider à l'en remercier, et prendre part à sa joie, dont l'excès est tel, qu'elle en est presque suffoquée. Il me semblait que j'étais comme cette femme dont il est parlé dans une parabole de l'Évangile, qui appelait ses voisines pour se réjouir avec elle de ce qu'elle avait retrouvé la dragme qu'elle avait perdue; et que c'étaient les sentiments où devait être David, cet admirable prophète, quand il touchait sa harpe avec tant de ferveur et de zèle, pour chanter les louanges de Dieu. J'ai une grande dévotion à ce glorieux saint, et je désirerais que tout le monde y en eût, particulièrement les pécheurs.

Mon Dieu, en quel état se trouve l'âme dans un si haut degré d'oraison! elle voudrait être convertie en langues, pour avoir plus de moyens de vous louer, et elle dit mille saintes extravagances qui ne procèdent toutes que du désir de vous plaire. Je connais une personne qui, bien qu'elle ne sache point faire de vers, en faisait alors sur-le-champ, pleins de sentiments très-vifs et très-passionnés, pour se plaindre à Dieu de l'heureuse peine qu'un tel excès de bonheur lui faisait souffrir; son entendement n'avait point de part à ces vers, c'était une production de son amour, et non pas de son esprit; et que n'aurait-elle pas voulu faire, pour donner des marques de la joie dont cette peine était mêlée? Il n'y a point de tourments qui ne lui eussent paru doux, si l'occasion se fût offerte de les endurer pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de ses faveurs, et elle voyait clairement que l'on ne devait presque rien attribuer aux martyrs, de la constance avec laquelle ils souffraient tant d'effroyables supplices, parce que toute leur force venait de lui.

Mais quelle peine n'est-ce point à une âme de se voir contrainte de sortir de cet état de bonheur et de gloire, pour se rengager dans les soins et les occupations du monde, puisque je crois n'avoir rien dit des joies que l'on ressent alors, qui ne soit au-dessous de la vérité? « Que vous soyez béni à jamais, Seigneur, et que toutes » les créatures ne cessent point de vous louer. Je vous supplie, ô » mon roi, que, comme en écrivant ceci, je me trouve encore dans » cette céleste et sainte folie de votre amour, dont votre miséricorde » me favorise, vous y fassiez entrer tous ceux à qui je m'efforcerai de » la communiquer: ou permettez, Seigneur, que je ne converse » plus avec personne, et délivrez-moi de tous les embarras du siè- » cle, ou faites finir mon exil sur la terre, pour me retirer à vous. » Votre servante, mon Dieu, ne peut plus souffrir une aussi grande

» peine que celle d'être éloignée de votre présence, et, si elle a plus » long temps à vivre, elle ne saurait goûter d'autres consolations » que celles que vous lui donnerez; elle brûle du désir d'être af- » franchie des liens du corps, le manger lui est insupportable; le » dormir l'afflige, elle voit qu'en cette vie tout le temps se passe » à satisfaire le corps, et rien ne peut la contenter que vous seul, » parce que, ne voulant vivre qu'en vous, c'est renverser l'ordre que » vivre en elle-même. O mon véritable maître et toute ma gloire! » que la croix que vous faites porter à ceux qui arrivent jusqu'à cette » manière d'oraison est légère et pesante tout ensemble! légère par » sa douceur; pesante parce qu'en de certains temps on la trouve in- » supportable, sans que néanmoins l'âme voulût s'en décharger, si » ce n'était pour se voir unie à vous dans une autre vie. Mais, » d'autre part, quand elle se représente qu'elle ne vous a jamais » rendu de service, et qu'en demeurant dans le monde elle pour- » rait vous en rendre, elle voudrait que cette croix fût encore plus » pesante, et la porter jusqu'au jour du jugement, parce qu'elle » ne compte pour rien tous ses travaux lorsqu'il s'agit de vous » rendre le moindre service; ainsi elle ne sait que désirer, mais » elle sait bien qu'elle ne désire que de vous plaire. »

Mon fils, puisque votre humilité m'oblige, pour vous obéir, à vous nommer ainsi, si, lorsque j'écris ceci par votre ordre, vous trouvez que j'excède en quelque chose, je vous prie qu'il ne soit vu que de vous, et de considérer que l'on ne doit pas prétendre que je puisse rendre raison de ce que je dis, lorsque Notre-Seigneur me tire hors de moi-même; car je ne saurais croire que ce soit moi qui parle; depuis cette communion dont je viens de parler, tout ce qui se présente à mon esprit me paraît un songe, et je voudrais ne voir autre chose que des personnes malades de cette heureuse maladie dans laquelle je me trouve. Que nous soyons tous frappés de cette sainte folie, pour l'amour de celui qui a bien voulu, pour l'amour de nous passer pour un insensé. Puisque vous me témoignez tant d'affection, mon Père. Car étant mon confesseur, je dois vous nommer ainsi, quoique, pour vous obéir, je vous aie appelé mon fils; faites-la moi paraître, s'il vous plaît, en demandant à Dieu qu'il m'accorde cette grâce qui est si rare, que je ne vois presque personne qui n'ait de soins excessifs pour ce qui le touche en particulier; et détrompez-moi, je vous prie, si je suis, comme il se peut faire, plus que nulle autre dans cette erreur, en me le disant tout franchement, avec la liberté dont l'on use si peu en semblables choses.

Je souhaiterais, mon Père, que, de même que l'on voit en ce

temps des méchants s'unir pour conspirer contre Dieu, et répandre dans le monde des hérésies, ces cinq personnes que nous sommes, qui nous aimons en lui, nous nous unissons pour nous désabuser les uns les autres, en nous reprenant de nos défauts, afin de nous rendre plus capables de plaire à Dieu, nul ne se connaît si bien soi-même qu'il connaît ceux qu'il considère avec charité, par le désir de leur profiter; mais cela doit se pratiquer en particulier, parce que c'est un langage dont on use si peu dans le monde, que même les prédicateurs prennent garde dans leurs sermons de ne mécontenter personne : je veux croire qu'ils ont bonne intention ; ce n'est pas néanmoins le moyen de faire un grand fruit ; et j'attribue ce que leurs prédications convertissent si peu de personnes, à ce qu'ils ont trop de prudence et trop peu de ce feu de l'amour de Dieu dont brûlaient les apôtres; de ce feu qui leur faisait tellement mépriser l'honneur et la vie, qu'ils étaient toujours prêts à les perdre pour gagner tout lorsqu'il s'agissait d'annoncer et de soutenir les vérités qui regardent la gloire de Dieu. Je ne me vante pas d'être en cet état; mais je m'estimerais heureuse d'y être. Oh ! que c'est bien connaître la liberté, que de considérer comme une véritable servitude la manière dont on vit et on converse dans le monde; et que ne doit point faire un esclave pour obtenir de la miséricorde de Dieu l'affranchissement de cette captivité, afin de pouvoir retourner dans sa patrie ! Ainsi, puisque ce que je viens de dire en est le chemin, et que nous ne saurions arriver à un si grand bonheur qu'à la fin de notre vie, nous devons sans cesse y marcher sans nous arrêter. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous en faire la grâce, et vous, mon Père, si vous le jugez à propos, de déchirer ce papier qui n'est que pour vous, et de me pardonner ma trop grande hardiesse.

CHAPITRE XVII.

La Sainte continue à parler dans ce chapitre de l'oraison d'union.

DE L'ORAISON D'UNION (suite).

Je crois avoir suffisamment parlé de l'oraison d'union, qui, dans la comparaison dont je me suis servie, est la troisième manière dont on tire de l'eau pour arroser ce jardin spirituel; et j'ai fait voir ce que l'âme y doit faire, ou pour mieux dire, ce que Dieu, qui fait alors l'office de jardinier, opère en elle; car il la laisse dans une pleine joie, et ne lui demande autre chose, sinon que sa volonté jouisse avec plaisir des faveurs qu'il lui communique, et

qu'elle se soumette à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner d'elle : en quoi elle n'a pas besoin de peu de résolution, parce que l'excès de son contentement est quelquefois tel, qu'elle se croit toute prête à se séparer de son corps : et quelle mort pourrait être plus heureuse !

Il me paraît, mon Père, comme je l'ai déjà dit, que ce que l'âme peut faire de mieux en cet état, est de s'abandonner entièrement à Dieu. S'il veut l'enlever au ciel, qu'elle y aille ; s'il veut la mener en enfer, qu'elle s'y résolve sans s'en mettre en peine, puisqu'elle ne fait que le suivre, et qu'il est tout son bonheur ; s'il veut qu'elle vive encore mille années, qu'elle y consente, et enfin qu'elle se remette absolument à sa divine majesté pour disposer d'elle comme d'une chose qui lui appartient par le don qu'elle lui a fait, sans réserve, de tout ce qu'elle est, et sans s'informer de la manière dont il lui plaira d'en ordonner.

Dans cette oraison si élevée, qui est un effet de la puissance de Dieu, à qui les choses encore plus difficiles sont faciles, l'entendement ne travaille point, et il me paraît qu'il s'étonne seulement de voir que ce céleste jardinier ne demande autre chose de lui, sinon qu'il se réjouisse du plaisir qu'il reçoit de commencer à sentir l'odeur des fleurs. Lorsque cet admirable jardinier arrose l'âme de cette eau dont il est le créateur, encore que cela dure peu, il lui en donne en si grande abondance, qu'elle acquiert en un moment ce qu'elle n'avait pu obtenir par tous les efforts de son esprit durant vingt années de travail, et elle voit aussitôt grossir et mûrir les fruits, en sorte qu'elle peut en manger ; mais ce divin jardinier ne lui permet pas d'en faire part à personne, jusqu'à ce que la nourriture qu'elle en tire l'ait tellement fortifiée, qu'elle le puisse faire sans se faire tort et sans se mettre en hasard de mourir de faim, comme il arriverait si, au lieu de s'occuper à rendre grâces à celui à qui elle a été obligée d'une si grande faveur, et à en faire son profit, elle consumait inutilement ces fruits, par le désir d'en faire goûter aux autres. Ceux qui ont connaissance de ce que je dis pourront mieux l'expliquer que moi, et je sens que mon esprit se lasse.

Comme, lorsqu'on est arrivé à cette oraison d'union, les vertus sont beaucoup plus fortes que dans celle de quiétude, l'âme ne saurait l'ignorer, parce qu'elle se sent tout autre qu'elle n'était, et qu'elle admire comment elle peut opérer de grandes choses, par la vigueur que lui donne l'odeur des fleurs que Notre-Seigneur veut qui s'ouvrent, afin de lui faire connaître les vertus qu'elle possède ; mais elle voit clairement en même temps qu'elle a tra-

vaillé en vain durant plusieurs années pour les acquérir, et que c'est cet admirable jardinier qui l'en a enrichie en un moment. Cette connaissance la fait entrer dans une humilité encore plus profonde que celle qu'elle avait auparavant, parce qu'elle voit clairement que la seule chose qu'elle a faite a été de donner un consentement à ce que Notre-Seigneur voulait accomplir en elle, et de recevoir avec joie les grâces dont il l'a favorisée. Cette manière d'oraison est, à mon avis, une union manifeste de l'âme avec Dieu, dans laquelle il me semble qu'il permet que ces trois puissances de notre âme, l'entendement, la mémoire et la volonté, connaissent ce qu'il opère en elles, et s'en réjouissent. Comme il pourra, mon Père, vous arriver la même chose que j'ai souvent éprouvée, et qui m'a donné tant d'étonnement, je me crois obligée de vous la dire. On sent que la volonté est comme liée, et jouit d'une grande joie et d'un grand repos, dans le même temps que l'entendement et la mémoire sont si libres, qu'ils peuvent traiter d'affaires, et s'occuper des œuvres de charité.

Or, quoiqu'il semble que ceci soit la même chose que ce que j'ai dit arriver dans l'oraison de quiétude, il y a de la différence, parce que dans l'oraison de quiétude, l'ame demeure dans ce saint repos dont jouissait Madeleine, sans oser se remuer; au lieu que dans l'oraison d'union, elle se trouve capable de travailler comme Marthe. Ainsi l'on peut dire qu'elle est presque tout ensemble dans la vie active et la vie contemplative, et qu'elle peut s'appliquer à des œuvres de charité, et à des affaires conformes à sa profession, et à la lecture, quoiqu'elle sente bien qu'elle ne saurait disposer absolument d'elle-même, parce que sa volonté, qui est sa principale partie, est tout occupée ailleurs. C'est comme si, parlant à quelqu'un lorsqu'un autre nous parle en même temps, notre attention était partagée, et l'on connaît avec beaucoup de satisfaction que l'on est ainsi: c'est une préparation à jouir d'une très-grande tranquillité, quand, après s'être dégagé de l'occupation des affaires, on se trouve dans la retraite et dans la solitude, c'est de même que si une personne qui, n'ayant point de faim, et ne se souciant point de manger, ne laisserait pas de manger quelque chose avec appétit, si elle la trouve à son goût. Ainsi l'âme ne voudrait pas alors se rassasier des contentements du monde, parce que celui dont elle jouit la satisfait beaucoup plus; mais elle est prête de recevoir avec joie celui de plaire à Dieu encore davantage de se conformer à sa volonté, et de posséder le bonheur d'être avec lui.

Il y a une autre sorte d'union qui, encore qu'elle ne soit pas

entière et parfaite, est plus grande que celle que je viens d'expliquer ; mais elle ne l'est pas tant que celle de cette troisième eau dont j'ai parlé. Je prie Dieu, mon Père, de vous les donner toutes si vous ne les avez déjà ; et je ne doute point que vous ne soyez bien aise de me la voir expliquer ici, parce que c'est une nouvelle grâce que nous recevons de Dieu, que de comprendre celle qu'il nous fait, et de pouvoir la faire comprendre aux autres. Or, bien qu'il semble que la première suffise pour bannir de l'âme le trouble et la crainte, et la faire marcher courageusement dans le chemin du ciel, en lui donnant du mépris de toutes les choses de la terre, cette autre grâce qui lui fait comprendre quel est son bonheur est si avantageuse, que celui qui la reçoit ne saurait trop en remercier Notre-Seigneur ; et celui qui ne l'a pas, trop le louer de l'avoir donnée à d'autres, qui peuvent par ce moyen lui profiter.

Dieu me favorise souvent de cette sorte d'union dans laquelle il recueille la volonté ainsi que l'entendement, ce me semble, parce qu'il ne discourt point, mais s'occupe seulement à jouir du bonheur de sa présence, et entre dans une telle admiration de tant de merveilles, qu'il voit que l'une faisant oublier l'autre, il ne sait à laquelle s'attacher.

Quant à la mémoire, elle demeure libre, et l'imagination aussi, à mon avis ; et lorsqu'elle se trouve seule, on ne saurait croire quelle guerre elle fait à la volonté et à l'entendement, pour tâcher de les troubler. Elle me fatigue de telle sorte, m'irrite tellement contre elle, que je demande souvent à Dieu de m'en priver alors entièrement, si elle continue à me causer de la distraction, et quelquefois je lui dis : Quand sera-ce, Seigneur, que les puissances de mon âme ne seront plus ainsi partagées, mais se réuniront pour ne s'occuper que de vos louanges? Ceci me fait voir quel est le mal que nous a causé le péché, puisque c'est lui qui nous empêche de faire ce que nous voudrions, et de n'avoir point d'autres pensées que de plaire à Dieu. Je dis que cela m'arrive quelquefois, et je l'ai éprouvé encore aujourd'hui, ayant employé tous mes efort pour faire que ma mémoire et mon imagination se réunissent avec mon entendement et ma volonté, sans qu'il m'ait été possible d'en venir à bout. Elles ne leur font néanmoins autre mal que de les troubler, à cause que l'entendement ne considérant point ce que la mémoire lui représente, elle ne peut s'arrêter à rien, mais passe d'un objet à un autre, et demeure ainsi toujours errante et vagabonde comme ces papillons qui volent la nuit ; ce qui est une comparaison qui me paraît assez propre, parce qu'en-

core que ces petits animaux soient incapables de faire du mal, ils ne laissent pas d'être importuns. A cela je ne sais point de remède, et si Dieu m'avait fait connaître qu'il y en eût, je m'en serais servi avec grand plaisir, tant je m'en trouve souvent importunée. On peut voir par-là notre misère et la puissance de Dieu, puisque cette mémoire qui demeure libre, nous lasse et nous tourmente si fort; et qu'au contraire l'entendement et la volonté jouissent d'un si grand repos, parce qu'ils sont unis à Dieu.

Le seul soulagement que j'ai trouvé, après en avoir cherché durant tant d'années, est celui dont j'ai parlé dans l'oraison de quiétude, de considérer la mémoire comme une extravagante et une folle, dont Dieu seul peut arrêter les égarements, et l'enchaîner. Il faut que nous la souffrions avec patience, de même que Jacob souffrait Lia, et nous contenter de la grâce que Notre Seigneur nous fait de posséder Rachel. Je dis qu'il enchaîne la mémoire et la traite comme une esclave, parce que, quelques efforts qu'elle fasse, elle ne saurait tirer à elle l'entendement et la volonté; au lieu qu'ils peuvent souvent, sans grand travail, l'attirer à eux; car il arrive quelquefois que Dieu, ayant compassion de cet égarement, de ses inquiétudes et du désir qu'elle a de se réunir avec les autres puissances, permet qu'elle se vienne brûler à ce divin feu, qui a déjà tellement consumé les autres, qu'il leur a comme fait changer de nature, pour les rendre capables de jouir de ce bonheur surnaturel, dont il les favorise alors par une grâce si extraordinaire.

La joie et la gloire dont l'âme jouit dans les diverses manières dont elle tire de l'eau de cette divine source, est si grande, qu'elle rejaillit sur le corps; on connaît évidemment qu'il y participe, que les vertus croissent et s'augmentent comme je l'ai dit, et il semble que Dieu veut par-là faire connaître, le plus clairement qu'on le peut en cette vie, les divers états où l'âme se trouve. Vous pourrez, mon Père, en communiquer avec les personnes spirituelles et savantes qui sont arrivées jusqu'à ce degré d'oraison; et si elles l'approuvent, vous aurez sujet de croire que cette connaissance vient de Dieu, et de l'en remercier beaucoup, à cause qu'il pourra, comme je l'ai dit, vous donner avec le temps la joie de la comprendre, et d'avoir cependant celle de savoir qu'il l'a accordée à un autre, et que la lumière de votre esprit et de votre science pourront vous faire juger, par ce que je vous en ai rapporté, combien est grande cette faveur. Qu'il soit béni et loué aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

De la quatrième sorte d'oraison, qui est l'oraison de ravissement ou d'extase, ou d'élévation et transport d'esprit, qui sont des termes différents pour exprimer une même chose, et que la Sainte compare à la quatrième manière dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT OU D'EXTASE, OU D'ENLÈVEMENTS ET TRANSPORTS D'ESPRIT.

Dieu veuille, s'il lui plaît, mettre sa parole en ma bouche, pour pouvoir dire quelque chose de la quatrième manière dont l'âme obtient de l'eau pour arroser ce jardin spirituel. J'ai en ceci encore beaucoup plus de besoin de son assistance que je n'en avais pour parler de cette troisième eau que l'on reçoit dans l'oraison d'union; car alors l'âme sentait bien qu'elle n'était pas entièrement morte au monde, mais qu'elle y vivait encore, quoique dans une grande solitude, et était capable de faire entendre, au moins par des signes, l'heureux état où Dieu la mettait.

Dans toutes les précédentes manières d'oraison, il faut que le jardinier travaille, bien qu'il soit vrai que dans celle d'union son travail est accompagné de tant de consolations et de tant de gloire, que l'âme voudrait qu'il durât toujours, et le considère plutôt comme une félicité que comme un travail. Mais, en cette quatrième manière d'oraison, on est dans une joie parfaite et toute pure; on connaît que l'on en jouit, quoique sans savoir comment on en jouit; et l'on sait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables, sans pouvoir néanmoins concevoir quel il est; tous les sens sont tellement remplis et occupés de cette joie, qu'ils ne sauraient s'appliquer à quoi que ce soit d'intérieur ou d'extérieur. Ils pouvaient, comme je l'ai dit dans les autres manières d'oraison, donner quelques marques de leur joie; mais en celle-ci, bien qu'elle soit incomparablement plus grande, l'âme et le corps sont incapables de la témoigner, parce que, quand ils le voudraient, ils ne le pourraient sans troubler, par cette distraction, le merveilleux bonheur dont ils jouissent; et que s'ils le pouvaient, cette union de toutes les puissances cesserait d'être.

Je ne saurais bien faire entendre ce que c'est que ce que l'on appelle en cela union, ni comment elle se fait; et je le laisse à expliquer à ceux qui sont savants dans la théologie mystique, dont j'ignore tous les termes. Je ne sais pas bien ce que c'est qu'esprit, ni quelle différence il y a entre l'esprit et l'âme; il me paraît que

ce n'est que la même chose, quoiqu'il me semble quelquefois que l'âme sorte d'elle-même ainsi que la flamme sort du feu, et s'élève au-dessus de lui avec impétuosité, sans néanmoins que l'on puisse dire que ce soit à deux corps différents, puisque ce n'est qu'un même feu. Je laisse donc aux savants, tel que vous êtes, mon Père, à comprendre sur ce sujet ce que je ne puis bien démêler.

Je prétends seulement faire voir ce que l'âme sent dans cette divine union, qui fait que deux choses, qui auparavant étaient distinctes et séparées, n'en font plus qu'une. « Que vous êtes bon, » mon Dieu, que vous soyez béni à jamais, et que toutes les créa- » tures vous louent de ce que votre amour pour nous fait que nous » pouvons parler avec certitude de cette communication que vous » avez avec quelques âmes, même durant cette vie; car, encore » qu'elles soient justes, cette faveur est un effet si extraordinaire » de votre grandeur et de votre magnificence, qu'elle surpasse » tout ce que l'on en peut dire. O libéralité sans bornes, d'accor- » der des faveurs si excessives à des personnes qui vous ont tant » offensé. Peut-on n'en être point épouvanté, à moins que d'avoir » l'esprit si occupé des choses de la terre, que l'on soit entièrement » incapable d'envisager les merveilles de vos œuvres? J'avoue » qu'un tel excès de bonté surpasse tellement tout ce que j'en sau- » rais comprendre, que je me perds dans cette considération, » sans pouvoir passer outre; car où pourrais-je aller sans reculer » au lieu d'avancer, puisque nulles paroles ne sont capables d'ex- » primer les remercîments que je vous dois de tant de grâces? » Quelquefois, pour me soulager, je vous dis des extravagances, » non pas durant cette sublime union, étant alors incapable d'a- » gir, mais au commencement ou à la fin de mon oraison, et je » vous parle en cette sorte : Prenez garde, Seigneur, à ce que » vous faites; et bien qu'en me pardonnant tant de péchés, vous » ayez voulu les oublier, souvenez-vous-en, je vous prie, afin de » modérer les faveurs dont vous me comblez : ne mettez pas, ô » mon Créateur, une liqueur si précieuse dans un vase à demi » cassé, puisque vous avez vu si souvent qu'elle ne peut demeurer » sans se répandre; n'enfermez pas un tel trésor dans une âme » qui est incapable de le conserver, parce quelle n'a pas encore » entièrement renoncé aux consolations de la vie présente : ne » confiez pas une place à une personne si lâche, qu'elle en ouvri- » rait les portes aux premiers efforts des ennemis; que l'excès de » votre amour ne vous fasse pas, ô mon roi, en hasardant des » pierreries de si grand prix, donner sujet de croire que vous » n'en tenez pas grand compte, puisque vous les laisseriez en

» garde à une créature si faible et si misérable, que, quelque soin » qu'elle prît pour tâcher, avec votre assistance, d'en bien user, » elle ne pourrait en profiter pour personne; et enfin, pour dire » tout en un mot, entre les mains d'une femme aussi méchante » que je suis, et qui, au lieu de faire valoir ces talents, ne se con- » tente pas de les laisser inutiles, mais les enterre. Vous ne faites » d'ordinaire, mon Dieu, de si grandes grâces, qu'afin que l'on » ait plus le moyen de servir les autres, et vous savez que c'est » de tout mon cœur que je vous ai dit autrefois que je m'estime- » rais heureuse, si vous me priviez du plus grand bien que l'on » puisse posséder sur la terre, afin de l'accorder à un autre qui en » ferait un meilleur usage pour votre gloire. »

Il m'est, comme je l'ai dit souvent, arrivé de tenir de semblables discours à Dieu, et je m'apercevais ensuite de mon ignorance, puisque je ne connaissais pas qu'il savait mieux que moi ce qui m'était propre; et de mon peu d'humilité, de ne pas voir que j'étais incapable de travailler à mon salut, s'il ne m'en eût donné la force par d'aussi grandes faveurs que celles qu'il me faisait.

J'ai maintenant à parler des grâces et des effets que produit cette oraison, et à dire si l'âme peut ou ne peut pas, contribuer à quelque chose pour s'élever à un état si sublime. Il arrive souvent, dans l'union dont j'ai parlé, que cette élévation et cete union d'esprit viennent avec l'amour céleste; mais, selon ce que je puis comprendre, il y a de la différence dans cette union entre l'élévation de l'esprit et l'union. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé seront persuadés du contraire; mais pour moi, il me semble qu'encore que cette union et cette élévation ou transport d'esprit soient la même chose, Dieu opère l'un et l'autre en diverses manières, et que plus l'âme se détache des créatures, plus l'esprit prend son vol vers le ciel. Ainsi je connus clairement que ce sont des grâces différentes, quoique, comme je l'ai dit, elles ne paraissent être que la même chose; de même qu'un petit feu est un feu aussi bien qu'un grand, encore qu'il y ait de la différence entre l'un et l'autre; car il faut beaucoup de temps pour faire qu'un petit morceau de fer devienne tout rouge dans un petit feu; au lieu qu'il n'en faut guère pour faire qu'un gros morceau de fer devienne ardent dans un grand feu, qu'il ne lui reste plus aucune apparence de ce qu'il était auparavant; et ainsi j'ai sujet de croire que ce sont deux grâces différentes que Dieu accorde dans cette sorte d'oraison. Je suis assurée que ceux qui auront eu des ravissements n'auront pas de peine à le comprendre: mais ceux qui n'en ont point eu le considéreront comme une folie, et ce pourrait bien en

être une, qu'une personne comme moi ose se mêler de parler d'une chose qu'il paraît impossible d'expliquer, et de trouver seulement des termes qui puissent la faire comprendre grossièrement.

Néanmoins, comme Notre Seigneur sait que je n'ai d'autre intention en ceci que d'obéir et de faciliter quelques moyens aux âmes pour acquérir un si grand bien, j'espère qu'il m'aidera dans cette entreprise, et je ne dirai rien qu'une longue expérience ne m'ait fait connaître. J'ai d'autant plus de sujet de me promettre de son infinie bonté qu'il m'assistera, que lorsque je commençai à vouloir écrire cette quatrième manière d'oraison que je compare à la quatrième sorte d'eau dont ce jardin spirituel se trouve arrosé, cela me paraît aussi impossible que de parler grec; ainsi je quittai la plume et m'en allai communier. Béni soyez-vous à jamais, Seigneur, qui instruisez les ignorants. O vertu de l'obéissance, que vous avez de pouvoir! Dieu éclaira mon esprit en me disant et en me représentant ce que je devais dire, et il veut maintenant, ce me semble, faire la même chose, en me mettant dans la bouche ce que je suis incapable par moi-même de comprendre et d'écrire. Comme ce que je viens de rapporter est très-véritable, il est évident que ce que je dirai de bon viendra de Dieu, et que ce que je dirai de mauvais tirera sa source de cet océan de misère qui est en moi.

Que s'il y a quelques personnes, comme il y en a sans doute plusieurs, qui soient arrivées à ces degrés d'oraison dont il a plu à Notre-Seigneur de me favoriser, toute indigne que je suis, et que, dans la crainte qu'elles auront de s'égarer, elles désirent de me communiquer leurs sentiments, j'espère que son adorable bonté fera la grâce à sa servante de les aider à passer plus avant sans crainte de se tromper.

Il me reste donc à parler de cette eau qui tombe du ciel en si grande abondance, qu'elle arrose entièrement le jardin, et il est facile de juger de quel repos et de quel plaisir jouirait toujours le jardinier, si Notre-Seigneur ne manquait jamais de la donner lorsqu'il en serait besoin, et si l'air était toujours si tempéré que, n'y ayant point d'hiver, les plantes fussent sans cesse couvertes de fleurs et chargées de fruits; mais parce que c'est un bonheur que l'on ne peut espérer en cette vie, il faut que ce jardinier soit dans un soin continuel de ne pas demeurer sans eau, afin que quand l'une manque, on puisse y suppléer par une autre. Celle qui vient du ciel tombe quelquefois lorsque le jardinier y pense le moins; et il arrive presque toujours que c'est en suite d'u nlong exercice d'oraison mentale que notre âme, étant comme un petit oiseau que notre

Seigneur, après l'avoir vu voltiger long-temps pour s'élever vers lui avec son entendement et sa volonté qui sont ses ailes, le prend de sa divine main pour le remettre dans son nid, afin d'y être en repos, et le récompenser ainsi dès cette vie. « Que cette récom-» pense est grande, ô mon Dieu! puisqu'un moment de joie qu'elle » donne suffit pour payer tous les travaux que nous saurions souf-» frir ici-bas pour votre service. »

Lorsque dans cette quatrième manière d'oraison une personne cherche ainsi son Dieu, peu s'en faut qu'elle se sente entièrement défaillir; elle est comme évanouie; à peine peut-elle respirer; toutes ses forces corporelles sont si affaiblies, qu'il lui faudrait faire un grand effort pour pouvoir seulement remuer les mains; les yeux se ferment d'eux-mêmes; et s'ils demeurent ouverts, ils ne voient presque rien, ni ne sauraient lire quand ils le voudraient; ils connaissent bien que ce sont des lettres, mais ils ne peuvent les distinguer ni les assembler, parce que l'esprit n'agit point alors; et si l'on parlait à cette personne, elle n'entendrait rien de ce qu'on lui dirait. Ainsi ses sens non-seulement lui sont inutiles, mais ne servent qu'à troubler son contentement; elle tâcherait en vain de paroler, parce qu'elle ne saurait ni former ni prononcer une seule parple; toutes ses forces extérieures l'abandonnent, et celles de son âme s'augmentent pour pouvoir mieux posséder la gloire dont elle jouit; mais elle ne laisse pas d'éprouver au dehors un fort grand plaisir.

Quelque long-temps que dure cette sorte d'oraison, on ne s'en trouve jamais mal; et je ne me souviens pas que Dieu m'en ait favorisée lorsque j'étais malade, sans que je ne me sois ensuite portée beaucoup mieux; car comment un si grand bien pourrait-il causer du mal? Les effets de cette sublime oraison sont si manifestes, que l'on ne saurait douter qu'elle n'augmente la vigueur de l'âme, et qu'après avoir ainsi fait perdre au corps avec plaisir toute la sienne, elle ne lui en redonne une nouvelle beaucoup plus grande.

Il est vrai, selon ce que j'en puis juger par ma propre expérience, que, dans le commencement, cette sorte d'oraison finit si promptement, qu'elle ne se fait pas connaître par des marques extérieures; mais l'on voit, par les avantages que l'on en reçoit, qu'il faut que les rayons du soleil aient été bien vifs et bien ardents, pour avoir pu pénétrer l'âme de telle sorte, qu'elle l'ait comme fait fondre; et il est fort remarquable que cette suspension de toutes les puissances ne dure, à mon avis, jamais long-temps; c'est beaucoup quand elle va jusqu'à une demi-heure: et je ne crois pas

qu'elle m'ait jamais tant duré. Il est vrai qu'il est difficile d'en juger, puisque l'on a perdu tout sentiment; et j'ajoute que, même alors, il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances se réveille. La volonté est celle qui se maintient davantage; mais l'entendement et la mémoire recommencent bientôt à l'importuner; néanmoins, comme elle demeure dans le calme, elle les ramène et les oblige à se recueillir; ainsi elles demeurent tranquilles durant quelques moments, et se laissent emporter ensuite à de nouvelles distractions. On peut, en cette manière, passer quelques heures en oraison, et on les y passe, en effet, parce que l'entendement et la mémoire, après avoir goûté de ce vin céleste, le trouvent si délicieux, qu'elles s'en enivrent et se perdent heureusement pour se réunir avec la volonté dans la jouissance d'un si grand bonheur; mais le temps qu'elles demeurent en cet état, incapables, ce me semble, de s'imaginer quoi que ce soit, est fort court; et lorsqu'elles commencent à revenir à elles, ce n'est pas de telle sorte qu'elles ne paraissent, durant quelques heures, comme stupides, parce que Dieu les ramène peu à peu à lui.

J'aurais maintenant à dire ce que l'âme sent intérieurement, lorsqu'elle est dans cet état; mais je laisse à en parler ceux qui en sont capables, car comment pourrais-je écrire une chose que je ne saurais comprendre? Lorsqu'au sortir de cette oraison, et après avoir communié, je pensais de quelle manière je pourrais exprimer ce que l'âme fait quand elle jouit d'un si grand bonheur, Notre-Seigneur me dit: « Ma fille, elle s'oublie entièrement elle-» même pour se donner tout entière à moi; ce n'est plus elle qui » vit, mais c'est moi qui vis en elle; et cela est si incompréhen-» sible, que tout ce qu'elle peut comprendre est qu'elle n'y com-» prend rien. »

Ceux qui l'auront éprouvé entendront quelque chose à ceci; et il est si obscur que je ne saurais l'expliquer plus clairement; tout ce que je puis ajouter, c'est qu'il est impossible de douter alors que l'on ne soit proche de Dieu, et que toutes les puissances sont tellement suspendues et comme hors d'elles-mêmes, qu'elles ne savent ce qu'elles font. Si l'on pense méditer sur quelques mystères, la mémoire n'en représente non plus le souvenir que si elle n'en avait jamais entendu parler; si on lit, on ne comprend rien à ce qu'on lit; et il en arrive de même des oraisons vocales. Ainsi les ailes de ce petit papillon auxquelles on peut comparer les distractions que donne la mémoire, se trouvant brûlées, il tombe par terre, sans pouvoir se remuer: la volonté est tout occupée à aimer, sans comprendre en quelle manière elle aime, et quant à l'entende-

ment, s'il entend, il ne comprend rien à ce qu'il entend, mais je crois qu'il n'entend rien, puisque, comme je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même ; et je n'entends rien non plus à tout cela.

J'étais, au commencement dans une si grande ignorance, que je ne savais pas que Dieu est dans toutes les créatures ; et il me paraissait néanmoins si clairement qu'il était présent, qu'il m'était impossible d'en douter : ceux qui n'étaient point savants me disaient que ce n'était que par sa grâce ; mais comme j'étais persuadée du contraire, je ne pouvais les croire, et cela me donnait de la peine. Un savant religieux, de l'ordre de Saint-Dominique, m'en tira, et me consola beaucoup en m'assurant que Dieu était alors présent, et qu'il se communique ainsi aux hommes.

Je finirai ce chapitre en disant qu'il faut remarquer que Dieu ne fait jamais que par une grâce très particulière, tomber du ciel cette eau dont j'ai parlé, et que l'âme en reçoit toujours de très-grands avantages, ainsi qu'on le verra dans la suite.

CHAPITRE XIX.

La Sainte continue à traiter, dans ce chapitre, de l'oraison de ravissement ou d'extase ; elle parle des effets qu'elle opère dans l'âme, et exhorte encore à ne discontinuer jamais, pour quelque cause que ce soit, de faire oraison.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT. (Suite.)

Au sortir de cette oraison, qui unit si fortement l'âme à son Créateur, elle demeure dans une si grande tendresse pour lui, qu'elle voudrait s'anéantir, afin de se perdre heureusement en lui-même : on se trouve noyé dans ses larmes, sans savoir quand ni comment elles ont commencé de couler, et l'on sent, avec un plaisir inconcevable que, par un effet incompréhensible, ces heureuses larmes, en calmant l'impétuosité du feu de l'amour que l'on a pour Dieu, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci paraît obscur ; mais il n'y a néanmoins rien de plus vrai.

Il m'est arrivé quelquefois, dans cette sorte d'oraison, de me trouver si hors de moi-même, qu'après qu'elle était finie, je ne savais si ce n'avait point été un songe, ou si la gloire à laquelle je m'étais sentie participer était véritable ; je me trouvais toute baignée des larmes qui tombaient de mes yeux avec la même abondance qu'on voit une grande pluie tomber du ciel ; et cela me faisait connaître que ce n'avait pas été un songe ; au commencement il durait peu ; et je me sentais alors si encouragée à endurer pour Dieu, que pour lui en donner des preuves, j'aurais souffert avec joie que l'on

eût mis mon corps en mille pièces. C'est dans cet heureux état que l'on conçoit des désirs fervents, que l'on prend des résolutions de servir Dieu d'une manière héroïque, qu'on le lui promet solennellement, et que l'on commence d'avoir le monde en horreur, par la vraie connaissance de sa vanité et de son néant. Ainsi l'on tire de beaucoup plus grands avantages de cette oraison de ravissement que des précédentes, et elle augmente l'humilité, parce que l'âme voit manifestement qu'elle est très-indigne d'une faveur qui va si fort au-delà de ce qu'elle saurait prétendre et espérer, qu'elle est absolument incapable de rien faire pour l'acquérir. Et comme lorsque le soleil donne d'aplomb en quelque lieu, on y aperçoit jusqu'aux moindres filets des toiles d'araignée, cette heureuse âme connaît jusqu'à ses moindres imperfections et son extrême misère. Cette vue fait disparaître à ses yeux la vaine gloire, parce qu'elle ne saurait plus ignorer qu'elle ne peut rien d'elle-même, ou que si elle peut quelque chose, c'est si peu, qu'à peine peut-elle croire d'avoir prêté son consentement à cette extrême faveur qu'elle a reçue; parce qu'il semble que Dieu le lui ait arraché comme par force, qu'il ait fermé malgré elle la porte à ses sens, afin de la faire jouir du bonheur de sa présence; elle ne voit rien, elle n'entend rien, à moins qu'on ne lui fasse une grande violence; il n'y a presque rien qui lui puisse plaire; sa vie passée et les grandes miséricordes que Dieu lui a faites se représentent à elle dans un plein jour, et son entendement n'a pas besoin d'agir, pour en discerner distinctement les plus petites circonstances, parce qu'il les envisage toutes d'un seul regard: ainsi l'âme voit que Dieu, au lieu de la châtier par les peines de l'enfer qu'elle avait si justement méritées, la rend participante de sa gloire; elle se répand alors dans les louanges de Dieu, et je voudrais, à l'heure que je parle, pouvoir m'anéantir pour ne subsister plus qu'en lui seul. « Soyez béni, mon Sauveur, de » ce que, me trouvant telle qu'une eau toute corompue et pleine » de bourbe, vous daignez la purifier de telle sorte, qu'elle ne soit » pas indigne d'être servie à votre divine table. Et soyez aussi » béni à jamais de ce que, faisant comme vous faites, toute la félicité des anges, vous voulez bien élever à un état si heureux un « vermisseau tel que je suis. »

L'âme voit donc clairement qu'elle n'a contribué en rien à produire ce fruit si délicieux; elle s'en nourrit, et, après avoir fait connaître par diverses marques qu'elle conserve au-dedans de soi ce trésor du ciel, elle commence d'en faire part aux autres, pour les enrichir comme elle en est enrichie, et demande à Dieu qu'elle ne soit pas seule à le posséder. Elle profite ensuite beau-

coup à son prochain, sans presque s'en apercevoir, ni rien faire en cela d'elle-même, et les autres le connaissent mieux qu'elle, parce que ses bonnes œuvres sont comme autant de fleurs, dont l'excellente odeur, qui va toujours en augmentant, les attire; ils admirent ses vertus, et en estiment tant le fruit, qu'ils désireraient de pouvoir comme elle s'en nourrir. Quand l'âme, qui est comme la terre qui porte ces heureuses plantes et ces excellents fruits, est cultivée par les persécutions, par les maladies, et par tant d'autres souffrances, sans lesquelles il arrive rarement qu'elle parvienne à un état si heureux, et qu'elle est arrosée par le détachement de ses propres intérêts, cette eau céleste la pénètre de telle sorte, que l'on ne voit guère qu'elle se sèche. Mais si l'âme ne s'éloigne de toutes les occasions du péché, si elle manque de reconnaître les obligations qu'elle a à Dieu, et qu'ainsi cette terre se remplisse d'épines, comme j'en étais au commencement, elle redevient bientôt si aride, que pour peu que le jardinier néglige de travailler, et que Notre-Seigneur ne recommence, par un effet de son infinie bonté, à donner de la pluie, le jardin peut se compter pour perdu, ainsi que cela m'est quelquefois arrivé, et je ne pourrais jamais le croire. Je l'écris pour la consolation des âmes faibles comme la mienne, afin qu'elles ne perdent point courage, mais se confient toujours en la miséricorde de Dieu, quoiqu'elles soient tombées, par leur faute, d'un état aussi sublime que celui où il lui avait plu de les élever; car il n'y a rien que l'on n'obtienne par les larmes qu'un saint repentir fait repandre, et une eau en attire une autre.

C'est par cette raison, qu'étant telle que je suis, et ne faisant qu'offenser Dieu, au lieu de lui témoigner, par mes services, ma reconnaissance de tant de grâces, je me suis portée à obéir au commandement que j'ai reçu d'écrire ma vie. C'est aussi ce qui me ferait souhaiter de pouvoir parler d'une telle manière, que l'on fût obligé de me croire, et me fait demander à Dieu de me la donner. Je répète donc encore que ceux qui ont commencé de s'exercer à l'oraison ne doivent jamais perdre courage sous prétexte que, s'ils retombaient dans le péché, ils ne pourraient la continuer sans devenir encore pires. Cela serait vrai, si d'un côté l'on discontinuait ce saint exercice, et que de l'autre on ne se corrigeât point de ses défauts; mais pourvu que l'on persévère dans l'oraison, on doit être persuadé que l'on arrivera enfin au port.

Le piége que le démon me tendit, en me faisant croire qu'étant aussi mauvaise que je l'étais, je ne pouvais, sans témérité, conti-

nuer à faire oraison, fut cause que je la quittai durant dix-huit mois, ou au moins durant un an, car je ne me souviens pas bien du temps, et cela seul aurait suffi pour me précipiter dans l'enfer, sans que les démons s'en mêlassent.

Quel aveuglement peut être plus grand ! et que cet ennemi mortel des hommes sait bien ce qu'il fait lorsqu'il s'efforce de nous pousser ainsi dans le précipice ! il n'ignore pas, le traître qu'il est, qu'une âme qui continue dans l'oraison est perdue pour lui, et que les fautes dans lesquelles il la fait tomber, au lieu de lui nuire, lui servent, par l'assistance de Dieu, à s'avancer dans son service.

« O Jésus-Christ, mon Sauveur ! lorsqu'une âme, qui était si » heureuse que de s'occuper à l'oraison, tombe dans quelque » péché ; et que, par un effet de votre bonté, vous lui donnez la » main pour la relever, quels mouvements n'excite point en elle la » connaissance de sa misère et de votre miséricorde ! Elle se perd » alors dans la vue de votre suprême grandeur ; elle n'ose lever les » yeux vers le ciel, et ne les ouvre que pour connaître ce qu'elle » vous doit ; elle implore le secours de la reine des anges, votre » mère, pour apaiser votre colère ; elle invoque les saints qui » vous ont offensé après avoir été appelés par vous à votre ser- » vice, afin qu'ils l'assistent par leur intercession ; et se recon- » naît indigne que la terre la soutienne ; elle admire la libéralité » qui vous a porté à lui faire tant de grâces ; elle a recours aux » sacrements, et comprend, avec une vive foi, la merveilleuse » vertu que vous y avez renfermée ; elle vous donne mille louanges » d'avoir préparé de tels remèdes pour ses plaies, que, quelque » grandes qu'elles soient, ils sont incapables de les guérir parfaite- » ment ; elle s'en étonne, elle l'admire ; et qui pourrait, mon Sau- » veur, n'être point épouvanté de voir d'un côté les bienfaits dont » vous nous comblez, et de l'autre l'excès de notre ingratitude et » de notre perfidie ! Je ne sais comment mon cœur ne se fend point » de douleur de me trouver si méchante, qu'en écrivant ceci il me » semble qu'avec ce peu de larmes qu'il vous plaît de me faire ré- » pandre, celles qui viennent de moi, ne partant que d'une source » corrompue, je puisse réparer tant d'offenses que je commets » sans cesse contre vous, comme si j'avais dessein de rendre inu- » tiles, par mes péchés, les grâces et les faveurs que vous m'avez » faites. Quant à ces larmes, qui viennent de moi, éclaircissez, » Seigneur, une eau si trouble ; donnez-leur du prix et de la va- » leur par votre assistance, afin qu'au moins elles ne soient pas » un sujet de tentation à d'autres, pour oser former des jugements » téméraires comme j'ai fait, lorsque je disais en moi-même : D'où

» vient, mon Dieu, qu'encore que je ne sois religieuse que de nom, » vous me faites des faveurs que vous n'accordez qu'à des personnes » si saintes, élevées dès leur enfance dans la religion, qui vous ont » toujours si fidèlement servi, et que l'on peut dire être de véri- » tables religieuses? Je comprends bien maintenant, mon Sauveur, » que vous connaissez ma faiblesse, vous voyez que j'ai besoin de » votre secours; et qu'au contraire ces personnes étant fermes et » courageuses, vous leur réservez les récompenses qu'elles méri- » tent pour les leur donner tout à la fois au sortir de cette vie, au » lieu de ne les leur donner que peu à peu. Vous savez néanmoins, » mon Dieu, que j'ai souvent excusé en votre présence ceux qui » murmuraient contre moi, parce que je trouvais qu'ils n'en avaient » que trop le sujet, mais cela n'arriva que depuis que vous me re- » tintes par votre bonté, pour m'empêcher de vous tant offenser, » et que je m'éloignais de tout ce que je croyais qui pût vous » déplaire; car ce fut alors que vous commençâtes d'ouvrir les tré- » sors de vos grâces à votre servante. Il semblait que vous atten- » diez que je fusse préparée à les recevoir, puisque vous commen- » çâtes aussitôt non-seulement à me les donner, mais à me faire » connaître que vous me les donniez avec libéralité.

» Ainsi, au lieu qu'auparavant on avait mauvaise opinion de moi, » quoique non pas telle qu'on aurait dû l'avoir, parce que l'on ne » connaissait pas tous mes défauts, bien qu'ils fussent assez visi- » bles, on commença de l'avoir bonne; mais cela changea dans la » suite, et passa jusqu'à murmurer contre moi et même à me per- » sécuter. Au lieu de me plaindre et d'en vouloir du mal à quel- » qu'un, je vous suppliais, mon Dieu, de considérer qu'ils avaient » raison d'en user ainsi; et vous, de permettre qu'ils découvrissent » toutes mes imperfections. Les religieuses disaient donc, et d'au- » tres aussi, que je voulais passer pour sainte; et que, bien qu'il » s'en fallût beaucoup que j'eusse encore accompli toute ma règle » et que je n'eusse pas la vertu des saintes religieuses qu'il y avait » dans notre monastère, ainsi qu'il est vrai que je l'ai ni ne l'au- » rai jamais, si Dieu ne fait tout de sa part pour me la donner, je » m'efforçais d'introduire de nouvelles coutumes, et que j'étais toute » propre à faire du mal. »

» Cela m'étant quelquefois un sujet de tentation, un jour qu'en » disant mon office j'arrivai à ce verset du psaume : *Justus es, Do-* » *mine, et rectum judicium tuum :* Vous êtes juste, Seigneur, » et vos jugements sont équitables; je considérai en moi-même » combien ces paroles étaient vraies; car le démon n'a jamais eu » le pouvoir de me tenter en ce qui regarde la foi; j'ai toujours

» Seigneur, et très-fortement persuadée que vous êtes la source » de tous les biens ; et plus les choses sont élevées au-dessus de la » nature, plus je les crois fermement, parce que je sais que votre » pouvoir n'a point de bornes, et que votre grandeur est infinie. » Pensant donc alors en moi-même comment il se pouvait faire » qu'étant aussi juste que vous êtes et moi aussi mauvaise que je » suis, vous me fissiez des grâces et des faveurs que vous n'accor- » diez pas à ces bonnes religieuses qui vous servent, comme je l'ai » dit, avec tant de fidélité, vous me répondîtes : *Contentez-vous* » *de me servir, et ne vous mettez pas en peine du reste.* Ce furent » là, mon Dieu, les premières paroles que je vous ai entendu » me dire. » Elles me remplirent d'un merveilleux étonnement ; mais je remets à expliquer en un autre lieu de quelle sorte ces divines paroles se font entendre, parce que ce serait sortir de mon sujet, dont je ne me suis déjà que trop éloignée, puisque je ne sais presque plus où j'en suis. Votre révérence, mon Père, me doit pardonner ces digressions, puisqu'il n'est pas étrange que je perde la suite de mon discours, lorsque je me représente avec quelle patience il a plu à Dieu de me souffrir, et l'état où il me met par sa grâce.

Je prie de tout mon cœur sa divine Majesté, de me rendre toujours extravagante de la sorte, et de m'ôter plutôt la vie dans ce moment que de permettre qu'il y en ait jamais un seul dans lequel je sois capable de résister aux mouvements qu'il lui plaira de me donner. Il ne faut point d'autre preuve pour faire connaître jusqu'à quel excès va sa miséricorde, que de voir combien de fois il m'a pardonné tant d'ingratitudes ; il a fait cette grâce à saint Pierre, mais il ne la lui a faite qu'une fois, et il me l'a faite tant de fois, que le diable n'avait que trop de sujet de me tenter, en me représentant que je ne pouvais prétendre sans extravagance, que me déclarant ainsi ouvertement l'ennemie de Dieu, je dusse jamais être aimée de lui. Quel aveuglement pouvait être comparable au mien, et où avais-je l'esprit, ô mon Sauveur, lorsque je m'imaginais de pouvoir trouver hors de vous quelque remède à mon mal ! Quelle folie de fuir la lumière pour m'engager dans les ténèbres, où l'on ne saurait marcher sans broncher à chaque pas ; et quelle orgueilleuse humilité que celle dont le démon se servit pour me faire abandonner la colonne de l'oraison, dont l'appui aurait pu m'empêcher de faire de si grandes chutes ? Je ne saurais maintenant considérer, sans être épouvantée, la grandeur du péril où me poussait cet artifice sous prétexte d'humilité ; il me représentait, comme je l'ai dit, qu'étant si mauvaise et ayant reçu tant de

grâces de Dieu, je ne devais pas m'appliquer à l'oraison, mais me contenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée, et dont je m'acquittais si imparfaitement ; à quoi il ajoutait que je ne pouvais prétendre de faire davantage sans indiscrétion et sans témoigner que je connaissais bien peu le prix des faveurs particulières que Dieu fait aux âmes. Il est vrai que ces pensées étaient louables en elles-mêmes ; mais l'effet en aurait été très-dangereux ; et je ne saurais trop vous remercier, mon Sauveur, de m'avoir préservée d'un si grand mal.

Il me semble que c'est ainsi que cet esprit malheureux commença à tenter Judas, quoique non si ouvertement ; et je ne doute point que si Dieu n'y eût remédié, il m'aurait fait tomber peu à peu dans le précipice où il me poussait. Je conjure, au nom de Notre-Seigneur, tous ceux qui veulent s'appliquer à l'oraison, de bien considérer cet avis que je leur donne, et de profiter de mon exemple, en apprenant que je n'eus pas plus tôt quitté ce saint exercice, que je me trouvai encore plus imparfaite qu'auparavant ; ce qui montre quel était le venin caché dans le remède que le diable me présentait ; et quelle belle humilité était celle qui ne produisait dans mon esprit que de l'inquiétude et du trouble. Mais comment mon âme aurait-elle pu être dans le calme, au même temps qu'elle se trouvait privée de ce qui faisait toute sa douceur et tout son repos, que les grâces et les faveurs qu'elle avait reçues de Dieu lui étaient présentes, et qu'elle voyait qu'il ne se rencontre que du dégoût dans tous les contentements de la terre ? Il y a plus de vingt et un ans que cela se passa en moi de la sorte, et je ne comprends pas comment j'ai pu demeurer si longtemps en cet état ; mais, si je m'en souviens bien, c'était seulement dans la résolution de reprendre l'exercice de l'oraison, lorsque je serais meilleure. Jamais espérance ne fut plus mal fondée ; car si lors même que je faisais de saintes lectures qui auraient dû m'ouvrir les yeux pour connaître mes péchés, que je m'occupais à l'oraison, et que je répandais des larmes en la présence de Dieu, j'étais néanmoins si mauvaise, que devais-je attendre autre chose que de me perdre malheureusement, quand étant privée de tous ces secours, je me trouvais engagée dans de vains divertissements et dans plusieurs occasions dangereuses, sans autre assistance que de ceux qui pouvaient m'aider à me précipiter dans l'abîme ?

Je crois qu'un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, fort savant, a beaucoup mérité devant Dieu de m'avoir réveillée d'un sommeil si périlleux. Ce bon père, comme je pense l'avoir déjà dit, me fit communier tous les quinze jours ; et je commençai à

revenir à moi, quoique j'offensasse encore Dieu ; mais, parce que je n'étais pas hors de la bonne voie, j'y marchais et m'y avançais peu à peu, en tombant et en me relevant ; car, pourvu que l'on ne cesse point d'y marcher, on arrive enfin, quoique tard, où doit nous conduire cet heureux chemin, dont on s'égare ; à mon avis, en abandonnant l'oraison. Dieu veuille, s'il lui plaît, par sa grâce, nous préserver d'un tel malheur !

Ce que je viens de dire est si important que je conjure, au nom de Notre-Seigneur, ceux qui le liront, d'y faire une très-grande attention, et de bien considérer que, quelque grandes que soient les faveurs que Dieu fait à une âme dans l'oraison, elle ne doit point cesser de se défier d'elle-même, mais éviter jusqu'aux moindres occasions de l'offenser, puisque autrement elle courrait toujours risque de tomber ; l'artifice du démon était si grand, qu'encore qu'il soit véritable que cette âme est favorisée de Dieu, il tâche à se servir de ces mêmes grâces qui devaient contribuer à son salut. Ainsi, quelque véritables que soient les désirs et les résolutions de bien faire qu'ont ceux qui ne sont pas encore affermis dans les vertus, ni assez mortifiés et détachés d'eux-mêmes, ils ne sauraient trop suivre ce conseil pour éviter un tel péril. Un avis si important ne vient pas de moi ; c'est Dieu lui-même qui le donne ; et c'est ce qui me fait désirer que les personnes ignorantes comme je suis en profitent, parce qu'une âme qui se trouve en cet état doit continuellement être sur ses gardes, sans sortir d'elle-même pour s'engager dans le combat par une vaine confiance en ses forces ; il doit lui suffire de se défendre ; et encore a-t-elle besoin de bonnes armes pour soutenir l'effort des démons, tant elle est incapable de les attaquer et de les vaincre, comme font ceux qui sont arrivés à ce degré de perfection dont je parlerai dans la suite.

L'artifice du diable est si grand, qu'il se sert pour perdre une âme de ce qui devrait le plus lui servir ; car, lorsqu'elle se voit si proche de Dieu, qu'elle connaît la différence qui se trouve entre les biens du ciel et ceux de la terre, et combien elle lui est obligée de l'amour qu'il lui porte, cet ennemi mortel des hommes prend sujet de ce même amour qu'elle a pour Dieu, pour la faire entrer dans une si grande confiance, et une telle certitude de son salut, qu'elle se persuade de ne pouvoir jamais perdre le bonheur qu'elle possède, et pense voir si clairement la récompense que Dieu lui prépare, et en connaître tellement le prix, qu'elle mourrait plutôt, ce lui semble, que de renoncer à une si grande félicité pour des choses aussi basses et aussi méprisables que sont les

plaisirs de la terre. Ainsi, par cette malheureuse confiance, elle perd la défiance qu'elle devrait avoir d'elle-même, et, croyant n'avoir plus rien à appréhender, parce que son intention est bonne, elle ne se tient plus sur ses gardes, mais s'expose hardiment dans les périls. Ce n'est pas néanmoins par orgueil qu'elle agit de la sorte; elle sait qu'elle ne peut rien d'elle-même; c'est par une confiance de Dieu qui n'est pas accompagnée de la discrétion, qui devrait lui faire considérer que, n'étant encore que comme un petit oiseau dont la plume ne fait que commencer à paraître, elle peut bien sortir de son nid, et en sort en effet par l'assistance de Dieu, mais ne saurait encore voler, à cause qu'elle n'est pas affermie dans les vertus qui sont ses ailes, et n'a pas assez d'expérience pour connaître les dangers qu'elle doit craindre, et le dommage qu'elle peut recevoir de se confier à elle-même.

Ce fut cette dangereuse confiance qui me fut si préjudiciable; et l'on voit par-là quel est le besoin d'avoir un directeur, et de communiquer avec des personnes spirituelles. Je crois néanmoins que lorsque Dieu a fait arriver une âme à ce degré d'oraison, il continue de la favoriser, et ne permet pas qu'elle se perde, si elle ne l'abandonne entièrement. Mais s'il arrive qu'elle tombe, je la conjure encore, au nom de Notre-Seigneur, de bien prendre garde à ne pas se laisser tromper par le démon, s'il voulait, sous prétexte d'une fausse humilité, lui persuader d'abandonner l'oraison, comme il me le persuada, ainsi que je l'ai dit, et que je ne saurais trop le répéter. Confions-nous en Dieu; sa bonté est plus grande que notre malice; notre repentir lui fait oublier notre ingratitude, et, au lieu de nous châtier d'avoir abusé de ses grâces, elles le portent à nous pardonner, parce qu'il nous considère comme des domestiques qui ont eu l'honneur de le servir. Que ceux qui se trouveront en cet état se souviennent de ce qu'il dit sur ce sujet dans l'Evangile, et de la manière dont il en a usé envers moi, qui me suis plus tôt lassée de l'offenser, qu'il ne s'est lassé de me pardonner. Que s'il ne se lasse donc point de donner, et si la source de ses miséricordes est inépuisable, ne serions-nous pas bien malheureux de nous lasser de recevoir? Qu'il soit béni à jamais, et que toutes les créatures lui donnent dans tous les siècles des siècles les louanges qui lui sont dues.

CHAPITRE XX.

De la différence qu'il y a entre l'oraison d'union et celle de ravissement, et des merveilleux effets que produit cette dernière.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT. (Suite.)

Je désirerais de pouvoir, avec l'assistance de Dieu, faire connaître la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement, que l'on nomme autrement l'élévation ou le vol de l'esprit ; car ces trois différents noms ne signifient qu'une même chose, et l'on y ajoute aussi celui d'extase (1).

Le ravissement va encore beaucoup au-delà de l'union, et produit de beaucoup plus grands effets. On peut dire que l'union est comme le commencement, le milieu et la fin, mais c'est seulement dans l'intérieur, au lieu que le ravissement, étant dans un beaucoup plus haut degré d'élévation, il n'opère pas seulement dans l'intérieur, mais aussi dans l'extérieur. Que Notre-Seigneur rende, s'il lui plaît, cela intelligible comme le reste, qu'il m'aurait été impossible d'expliquer, s'il ne m'eût fait connaître de quelle manière j'en pouvais donner l'intelligence.

Cette dernière eau dont j'ai parlé tombe en si grande abondance, que, si nous étions capables de la recevoir tout entière, nous croirions avec raison avoir au-dedans de nous la nuée d'où Dieu, en se cachant à nos yeux, fait sortir et répand cette admirable pluie qui arrose si heureusement notre âme. Quand nous lui rendons grâce d'une si grande faveur, et nous efforçons autant qu'il est en notre pouvoir de la reconnaître, il rassemble toutes les puissances de notre âme, de même qu'une nuée se forme des vapeurs de la terre, et la tire ensuite vers le ciel, où il lui montre les trésors et les richesses infinies de ce royaume éternel dont il

(1) Lorsque la Sainte dit que le ravissement surpasse l'union, elle veut dire que l'âme jouit plus pleinement de Dieu dans le ravissement que dans l'union, parce qu'il ne s'en rend alors plus absolument le maître. Ce qui est en effet de la sorte, parce que l'usage des puissances tant intérieures qu'extérieures se perd dans le ravissement. Et, quand elle dit que l'union est le commencement, le milieu et la fin, elle entend que la pure union est presque toujours d'une même sorte; mais que dans le ravissement il y a des degrés dont les uns sont comme le commencement, d'autres comme le milieu, et d'autres comme la fin ; ce qui fait qu'on leur donne divers noms, dont les uns signifient ce qui est le moins parfait, d'autres ce qui est plus parfait, et d'autres ce qui l'est encore davantage, ainsi que la Sainte le déclare ailleurs.

veut la rendre participante. Je ne sais si cette comparaison est juste, mais je sais très-bien que cela se passe de la sorte. L'âme, dans ces ravissements, semble ne plus animer le corps. Il sent sensiblement que la chaleur naturelle l'abandonne, et devient tout froid, mais avec un plaisir inconcevable.

On peut presque toujours, dans l'oraison d'union, résister à l'attrait de Dieu, quoique avec peine, parce que nous sommes encore dans notre pays et dans notre terre; mais il n'en est pas de même dans le ravissement; on ne peut presque jamais y résister; et il arrive souvent que, sans que nous y pensions, et sans aucune autre préparation qui nous y dispose, il vient avec une impétuosité si prompte et si forte, que nous voyons et sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce divin aigle nous cache sous l'ombre de ses ailes. Il nous est impossible de concevoir de quelle sorte cela se passe; car, encore que nous y trouvons un grand plaisir, nous sommes naturellement si faibles, que nous ne pouvons d'abord n'être point touchés de crainte.

Il faut qu'une âme soit extraordinairement généreuse, pour s'abandonner alors sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisser conduire par lui où il lui plaît, quelque peine qu'elle en ressente. Je me suis quelquefois trouvée en avoir une si grande, que je faisais tous mes efforts pour tâcher de résister, principalement lorsque je tombais dans ces ravissements en présence de plusieurs personnes; tant j'appréhendais qu'il n'y eût de l'illusion. En cet état qui est comme un combat que l'on entreprendrait contre un très-puissant géant, je résistais quelquefois un peu; mais je me trouvais après si lasse et si fatiguée, qu'il me semblait que j'avais le corps tout brisé.

En d'autres temps il m'était absolument impossible de m'opposer à un mouvement si violent; je me sentais ensuite enlever l'âme et la tête sans que je pusse l'empêcher, et quelquefois tout mon corps, en sorte qu'il ne touchait plus à terre. Une chose si extraordinaire, et qui ne m'est arrivée que rarement, m'arriva cependant une autre fois, lorsque j'étais à genoux dans le chœur avec toutes les religieuses, et prête à communier. Comme cela me parut surnaturel, et qu'il pourrait être extrêmement remarqué, j'usai du pouvoir que me donnait ma qualité de prieure que j'avais alors, pour leur défendre d'en parler.

Une autre fois, durant un sermon qui se faisait le jour de la fête de notre patron, et où il y avait plusieurs dames de qualité, commençant à sentir que la même chose m'allait arriver, je me jetai par terre, nos sœurs s'approchèrent de moi pour me retenir;

mais cela ne put empêcher qu'on s'en aperçût. Je priai alors beaucoup Notre-Seigneur de ne vouloir plus me favoriser de ces grâces qui paraissaient à l'extérieur sans pouvoir être cachées, et qui me donnaient tant de peine; et j'ai, ce me semble, sujet de croire qu'il lui a plu de m'exaucer, cela n'étant point arrivé depuis; mais il n'y a pas encore longtemps.

Dans la résistance que je faisais pour m'empêcher d'être ainsi enlevée de terre, je sentais sous mes pieds quelque chose qui me poussait avec tant de violence, que je ne saurais à quoi la comparer, nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'ayant rien qui approche d'une telle impétuosité; et ce combat que j'éprouvais en moi-même était si grand, que j'en avais le corps tout rompu, sans pouvoir rien gagner par ma résistance, à cause qu'il faut que tout cède au pouvoir infini de Dieu.

Quelquefois Dieu se contente de nous faire voir qu'il nous veut accorder cette faveur, et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir; mais, encore que nous y résistions par humilité, elle ne laisse pas de produire les mêmes effets que si nous y avions donné un entier consentement.

Ces effets sont grands. Nous connaissons que telles grâces ne sauraient venir que de lui, et qu'il est le maître de notre corps aussi bien que de notre âme, et que nous ne pouvons rien de nous-mêmes; ce qui imprime dans notre esprit une grande humilité. Je confesse néanmoins que cela me donnait au commencement une étrange crainte, parce que rien n'est plus étonnant que de se voir ainsi élevé en l'air; car encore que l'âme tire le corps après elle avec un singulier plaisir, quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas, au moins cela se passait de la sorte en moi, puisque je connaissais bien que j'étais élevée de terre. La majesté de Dieu se montre alors à nous dans un tel éclat qu'il nous épouvante, et nous fait concevoir une extrême appréhension d'offenser un maître si redoutable; mais nous sentons en même temps redoubler notre amour pour lui, en voyant que, bien que nous ne soyons que des vers de terre et que pourriture, celui qu'il nous porte est si grand, qu'il ne se contente pas d'élever notre âme jusqu'à lui, mais qu'il veut élever notre corps, quoique mortel et composé d'un limon qui, étant de soi-même si méprisable, l'est encore beaucoup plus par nos péchés.

Un autre de ces effets est un si merveilleux détachement, que je ne saurais l'exprimer; tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il me paraît en quelque sorte différent des autres auxquels l'esprit seulement à part, parce qu'il semble que dans celui-ci Dieu veut

que le corps, aussi bien que l'âme, se détache tellement de toutes les choses de la terre, que la vie lui devienne ennuyeuse, et nous fait ainsi entrer dans une heureuse peine que nous ne saurions concevoir de nous-mêmes, ni cesser d'avoir quand Dieu nous la donne.

Je désirerais de faire entendre en quelque sorte combien grande est cette peine; mais je ne crois pas le pouvoir. J'en dirai néanmoins quelque chose, après avoir remarqué que je ne l'ai eue qu'ensuite des visions et des révélations dont je parlerai, et dans le temps auquel Notre-Seigneur me favorisait de tant de grâces dans l'oraison, et m'y faisait goûter tant de douceurs. Or, quoique je ne laisse pas de goûter encore quelquefois ces mêmes douceurs, je me trouve le plus souvent dans la peine dont je vais parler. Elle est tantôt plus grande et tantôt moindre : je commence par celle qui est la plus grande.

Quelque violents et impétueux que fussent les mouvements que je ressentais lorsque Dieu me voulait faire entrer dans le ravissement dont je traiterai ci-après, il me paraît n'y avoir pas moins de différence entre eux et cette peine dont j'ai maintenant à parler, qu'entre une chose corporelle et une spirituelle ; et je ne crois pas exagérer en usant de cette expression, parce qu'encore qu'il semble que le corps participe à ce que l'âme souffre dans ces mouvements, ce qui n'est pas un aussi extrême abandon que celui que l'on éprouve dans cette peine dont il s'agit, et à laquelle, comme je l'ai dit, nous ne pouvons en rien contribuer. L'âme s'y voit souvent, en un moment et lorsqu'elle y pense le moins, dans un transport dont elle ignore la cause, qui l'agite d'une telle sorte, qu'elle se sent élevée au-dessus d'elle-même et de toutes les choses créées, parce que Dieu l'en sépare d'une manière si extraordinaire, que, quelques efforts qu'elle fît, elle ne pouvait trouver sur la terre une seule créature qui lui tînt compagnie; et quand elle le pourrait, elle ne le voudrait pas, mais souhaiterait plutôt de mourir dans cette heureuse solitude. On lui parlerait alors inutilement; il lui serait impossible de répondre, tant son esprit est inséparablement attaché à ce seul objet qui l'occupe tout entière, et tant elle est incapable de pouvoir, pour peu que ce soit, disposer d'elle-même. Quoiqu'il lui semble en cet état que Dieu soit très-éloigné, il lui fait voir quelquefois quelle est sa grandeur infinie, d'une manière si admirable, qu'avec grande peine je pourrais l'exprimer par mes paroles, puisque cela va tellement au-delà de l'imagination, qu'il faut l'avoir éprouvé pour être capable de le concevoir et le croire. Mais cette communication merveilleuse

dont Dieu favorise l'âme n'est pas tant pour la consoler que pour lui faire connaître le sujet qu'elle a de s'affliger de ne pas jouir continuellement du bonheur de sa présence, lui qui, étant le souverain bien, est l'unique source de tous les biens.

Cette même communication de l'âme avec Dieu augmente encore de telle sorte son désir d'être toujours unie à lui, qu'elle se trouve hors de sa présence dans une solitude qui lui est si insupportable qu'elle lui fait dire ce que disait David, ce grand roi et ce grand prophète, lorsqu'il se trouvait dans une solitude encore plus grande, parce que Dieu la lui rendait plus sensible, à cause qu'il était plus saint : *Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto* : Je passe la nuit en veillant, je me trouve comme un passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison. Ce verset me vient dans l'esprit, parce qu'il me semble que j'en éprouve la vérité en moi-même ; et ce m'est une consolation de voir que d'autres ont senti, comme je fais, la peine de se trouver dans une solitude si extrême, que les plus grands saints la sentent encore davantage que les autres. Il me semble que l'on peut dire que l'âme en cet état n'est pas seulement élevée au-dessus de toutes choses créés, mais qu'elle l'est au-dessus d'elle-même.

D'autres fois je me trouvais dans un tel délaissement, que je m'interrogeais moi-même et demandais à mon âme où était son Dieu. Sur quoi il faut remarquer que je n'entendais point ce verset du psaume ; quand il me vint dans l'esprit, et qu'après qu'on me l'eut expliqué, j'eus une grande consolation de voir que Notre-Seigneur me l'avait comme mis devant les yeux lorsque j'y pensais le moins.

Je me souvenais d'autres fois de ce que disait saint Paul : Qu'il était crucifié au monde : non que je croie être de la sorte, ne voyant que trop que je ne le suis pas ; mais il me semble que, dans l'occasion dont je viens de parler, on peut dire que l'âme est comme crucifiée et suspendue entre le ciel et la terre ; car elle n'est pas dans le ciel, ni n'en reçoit point de consolation ; et elle ne tient plus à la terre ni ne voudrait pas en recevoir du secours ; ainsi elle souffre sans pouvoir, de quelque côté qu'elle se tourne, trouver du soulagement. Ce qui lui vient alors du ciel est une si grande connaissance de Dieu, qu'elle se perd dans la vue de son infinie grandeur ; et cette connaissance accroît sa peine au lieu de la diminuer, parce qu'elle augmente encore son désir de le posséder. Cette peine est quelquefois si violente, qu'elle lui fait perdre le sentiment ; mais cela dure peu ; c'est une espèce d'agonie ; excepté que le contentement dont cette souffrance est accompagnée est si grand, que je

ne sais à quoi le comparer ; c'est un martyre délicieux, dans lequel l'âme a un tel dégoût de tout ce qu'il y a de plus agréable dans le monde, qu'elle ne peut en souffrir la vue quand elle s'offre à sa pensée ; elle connaît bien qu'elle n'aime et ne cherche que Dieu seul, mais elle ne le considère et ne l'aime qu'en général, sans examiner ni sans savoir ce qu'elle aime particulièrement en lui, à cause que son imagination ne lui représente rien, et que, pendant la plus grande partie du temps que cela dure, toutes ses puissances demeurent, à mon avis, sans action, parce qu'ainsi que dans l'union et dans le ravissement, la joie les suspend, la peine fait ici le même effet.

Que je souhaiterais, mon Père, de pouvoir vous faire bien entendre ceci, afin que vous puissiez ensuite me faire mieux comprendre à moi-même ce que ce peut être ; car c'est l'état où je me trouve toujours maintenant. Lorsque je me vois dégagée des occupations où je me suis contrainte de m'appliquer, j'entre d'ordinaire dans des peines que l'on souffre aux approches de la mort, et je les appréhende, parce que je sais qu'elles ne finiront pas ma vie ; je souhaiterais néanmoins qu'elles durassent autant qu'elle, quoiqu'elles soient si excessives que je m'en sens accablée. Elles me réduisent en tel état, que celles de mes sœurs qui viennent à moi et qui commencent à s'accoutumer à me voir ainsi, disent qu'elles me trouvent sans pouls ; les jointures de mes os se relâchent, mes mains sont si raides, que je ne saurais les joindre ; et la douleur que je sens dans les artères et dans tout le reste du corps est si violente, qu'elle continue jusqu'au lendemain, et qu'il semble que toutes les parties de mon corps n'aient plus de liaison les unes avec les autres. Il me vient quelquefois dans l'esprit que si cela continue de la sorte, Dieu me fera la grâce de finir ma vie par un tel tourment, puisqu'il me paraît assez violent pour produire cet effet, si je n'étais point indigne de recevoir une si grande faveur. Tous mes désirs ne tendent alors qu'à la mort ; je ne pense point au purgatoire, je ne pense point à mes péchés, quoiqu'ils soient si grands qu'ils m'aient fait mériter l'enfer ; cet ardent désir de voir Dieu efface de ma mémoire tout le reste, et cette extrême solitude dont j'ai parlé me paraît beaucoup plus agréable que toutes les compagnies du monde. Si j'étais capable de recevoir quelque consolation, ce serait de traiter avec des personnes qui eussent éprouvé le même tourment, et de voir que l'on a peine d'ajouter foi à ce qu'ils en disent.

Mais voici encore un autre tourment. Cette peine s'augmente quelquefois de telle sorte, que l'âme ne voudrait plus, ainsi qu'auparavant, se trouver dans une si grande solitude, ni avoir pour

compagnie quelqu'un à qui elle pût se plaindre de ce qu'elle souffre. C'est comme une personne qui, ayant la corde au cou, et étant prête d'être étranglée, s'efforce de respirer; et ce désir d'avoir compagnie ne procède à mon avis, que de l'extrémité où l'on se trouve, à cause que cette peine est si grande que nulle autre ne la surpasse; elle va jusqu'à nous mettre en danger de perdre la vie, ainsi que je l'ai éprouvé quelquefois, parce que d'une part le corps et l'âme qui ne veulent point se séparer cherchent des remèdes pour conserver la vie et se soulager, en se plaignant de ce qu'ils endurent; et que, d'un côté, la partie supérieure de l'âme voudrait bien ne point sortir de cette peine.

Je ne sais mon Père, si je m'explique bien; mais il me semble que sela se passe de la sorte. Considérez donc, je vous prie, quel repos je puis avoir en cette vie, puisque celui que j'éprouvais dans l'oraison et la solitude, à cause des consolations que Dieu m'y donnait, se trouve maintenant presque toujours changé en ce tourment dont je viens de vous parler. Mais ce tourment est si agréable, et l'âme en connait tellement le prix, qu'elle le préfère à toutes les consolations dont elle jouissait auparavant; elle se trouve plus assurée en cet état, à cause que c'est marcher dans un chemin de croix, et la satisfaction qu'elle y reçoit me paraît être beaucoup plus préférable aux autres, parce que le corps n'y a point de part; il en a seulement à sa peine, et elle seule jouit du contentement que donne cette souffrance. Je ne comprends pas comment cela peut se faire; je sais seulement qu'il en est ainsi, et que je ne changerais pas cette faveur qui, étant surnaturelle, ne peut procéder que de Dieu, contre aucune de celles dont il me reste à parler.

Il faut remarquer que ces mouvements si impétueux ne me sont arrivés qu'après les grâces que j'ai dit avoir plu à Notre-Seigneur de me faire, celles dont je parlerai dans la suite, et l'état dans lequel il me tient maintenant.

Comme je n'ai jamais reçu aucune de ces faveurs qui ne m'ait donné de la crainte, jusqu'à ce que Dieu m'eût fait connaître qu'elles venaient de lui, je me trouvai étonné, dans le commencement, de ces transports si violents; mais sa divine majesté me rassura en me disant : *Que je n'appréhendasse point, et que j'estimasse plus cette grâce que toutes les autres qu'il m'avait faites, parce que, dans cette peine, l'âme se purifie des taches et des péchés qu'elle serait obligée d'expier dans le purgatoire, de même que l'or se purifie dans la fournaise, pour devenir plus digne d'être enrichi des pierres précieuses que l'on y veut enchâsser.*

Ces paroles me confirmèrent entièrement dans la créance que j'avais déjà que cette faveur était fort grande, et mon confesseur me dit que j'avais raison. Il est vrai que, quelque sujet de crainte que la connaissance de mes imperfections et de mes péchés me donnât, je n'avais jamais pu douter que ces mouvements si extraordinaires ne vinssent de Dieu, et mon appréhension ne procédait que de ce que je me trouvais indigne d'une grâce si excessive. Soyez béni à jamais, Seigneur, de m'avoir été si bon et si libéral.

Je suis sortie de mon sujet, car j'avais commencé à traiter des ravissements, et ce dont je viens de parler, et qui produit les effets que j'ai dit, est plus qu'un ravissement.

Je reviens donc à ces ravissements moins extraordinaires. Il me semblait souvent, lorsqu'ils m'arrivaient, que mon corps ne pesait plus rien; et quelquefois je le sentais si léger, que mes pieds ne me paraissaient plus toucher à la terre.

Durant cette extase, le corps est comme mort, sans pouvoir, le plus souvent, agir en aucune façon; et elle le laisse en l'état où elle le trouve; ainsi, s'il était assis, il demeure assis; si les mains étaient ouvertes, elles demeurent ouvertes; et si elles étaient fermées, elles demeurent fermées. On ne perd pas d'ordinaire le sentiment, comme il m'est arrivé de le perdre entièrement, mais rarement et durant fort peu de temps; il se trouble seulement, et bien qu'on ne puisse agir dans l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre, c'est comme si l'on nous parlait de loin, si ce n'est quand on se trouve dans l'état le plus élevé, c'est-à-dire lorsque les puissances sont hors d'état de pouvoir agir, tant elles sont unies à Dieu; car il me semble qu'alors on ne voit, on n'entend et on ne sent rien. Cette transformation de l'âme en Dieu, qui prive les puissances de toutes leurs fonctions, dure peu, et les rend incapables de rien comprendre à ce qui se passe, ainsi que je l'ai éprouvé et que je l'ai dit, soit que nous n'y puissions rien comprendre en cette vie, ou que Dieu ne le veuille pas.

Que si vous me demandez, mon Père, comment il arrive donc que ce ravissement continue quelquefois durant plusieurs heures, je réponds que ce que j'en éprouve souvent en moi, c'est que, comme je l'ai dit en traitant de l'oraison précédente, on en jouit par intervalles; et l'âme s'abîme souvent en Dieu, ou pour mieux dire, Dieu l'abîme en lui; et lorsqu'il l'a renfermée ainsi dans lui-même, la volonté est la seule de ses puissances dont elle conserve l'usage. Quant au mouvement de ses deux autres puissances, la mémoire et l'entendement, il me paraît qu'il est semblable à celui

de l'aiguille d'un cadran solaire, qui ne s'arrête jamais. Ce divin soleil de justice les fait néanmoins quelquefois un peu arrêter; mais comme l'impétuosité avec laquelle il a élevé l'esprit à un si haut degré d'union avec lui est si grande, quoique ces deux puissances recommencent à se mouvoir et à s'agiter, la volonté, qui continue d'être abîmée en Dieu, demeure la maîtresse des effets qu'elles produisent dans le corps. Ainsi elles s'efforcent inutilement de la distraire de l'heureuse application dont elle est tout occupée, et l'opération des sens se trouve aussi suspendue alors, parce qu'il plaît à notre Seigneur de conserver la volonté dans le calme, sans que rien puisse troubler sa tranquillité. Quand l'âme se trouve en cet état, on a d'ordinaire les yeux fermés, quoiqu'on ne voulût pas les fermer; et s'il arrive quelquefois qu'ils s'ouvrent, ils ne discernent et ne remarquent rien de ce qu'ils voient.

Le corps est alors entièrement incapable d'agir, et même après que ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, sont réunies, il ne le peut que faiblement. Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur ne s'étonne donc point de se trouver durant plusieurs heures, dans cette impuissance, et de voir que quelquefois sa mémoire et son entendement soient ainsi errants et vagabonds. Il est vrai que, pour l'ordinaire, ces deux puissances s'occupent à louer Dieu, ou à tâcher de comprendre ce qu'elles sentent se passer en elles; mais elles sont comme un homme qui, après avoir long-temps dormi et long-temps songé, n'est encore qu'à demi réveillé. Je m'arrête beaucoup sur ceci, parce que je sais qu'il y a quelques personnes, et même dans cette maison, que notre Seigneur favorise de semblables grâces, et que si ceux qui les conduisent n'en ont pas fait l'expérience, il leur semblera, principalement s'ils ne sont pas savans, que, dans ces ravissemens, ces personnes sont comme mortes. C'est une chose digne de compassion, comme je le dirai dans la suite, que ce que ces personnes souffrent lorsque leurs confesseurs ne comprennent rien à ce qui se passe en elle. Peut-être je ne sais pas ce que je dis; mais vous verrez, mon père, si je rencontre bien en quelque chose, puisque notre Seigneur vous en a donné l'intelligence par votre propre expérience, quoique ce ne soit pas depuis si long-temps que vous ayez pu le remarquer aussi souvent que moi.

Je dis donc que le corps demeure si faible, à cause que l'âme le tire après elle, que, quelques efforts que j'aie souvent faits pour tâcher de le mouvoir, je n'ai pu en venir à bout; et les effets de ce ravissement sont si admirables, qu'il arrive souvent que celui qui, avant d'y entrer était malade et travaillé de grandes dou-

leurs, en sort plein de santé et de vigueur, parce que Dieu, pour récompenser le corps de ce qu'il s'est soumis à l'âme, veut qu'il participe à son bonheur. Que si le ravissement a été grand, les puissances se trouvent, durant un jour ou deux, et même durant trois jours, après qu'il est passé, tellement abîmées en Dieu, et comme enivrées de la joie de le posséder, qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes.

La seule peine que l'âme ressent alors, c'est de se trouver engagée à vivre encore dans le monde; elle est comme un oiseau qui, après avoir jeté ses premières plumes, se trouve avoir les ailes assez fortes pour s'élever vers le ciel; elle est comme un vaillant capitaine, qui ne se contente pas de déplier l'étendard de la croix de JÉSUS-CHRIST, mais qui, après s'être signalé par son courage et par sa fidélité pour son service, le plante sur une haute tour, d'où victorieux, triomphant, et n'ayant plus rien à craindre, il voit sous ses pieds ceux qui sont encore engagés dans les périls, où ils souhaiteraient de s'exposer de nouveau pour la gloire de son divin maître.

On voit clairement, d'un état si élevé, quel est le néant des choses du monde; on n'a, et on ne veut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu, et on la remet entre ses mains pour en disposer absolument. Cet heureux jardinier, devenu capitaine et gouverneur d'une place si importante, n'a plus d'autre volonté que celle de son Seigneur et de son roi. Bien loin qu'il voulût pouvoir disposer de lui-même, il ne voudrait pas seulement disposer du moindre des puits de ce jardin spirituel qu'il lui a commandé de cultiver; il laisse à ce grand prince de départir à qui il lui plaît les fruits qu'il produit; il ne veut plus rien avoir de propre, et son seul désir est de continuer à travailler pour sa gloire.

C'est ainsi que cela se passe, et ce sont là les effets que ces ravissemens produisent dans l'âme, s'ils sont véritables. Que s'ils ne les produisaient pas, et que l'âme n'en tirât pas ces avantages, non seulement je douterais qu'ils vinssent de Dieu, mais je craindrais fort que ce ne fussent plutôt de ces transports de fureur dont saint Vincent parle.

Je sais par expérience que dans les ravissemens dont Dieu est l'auteur, quoiqu'ils ne durent qu'une heure, et moins encore, l'âme se trouve tellement élevée, libre, et comme maîtresse de tout ce qu'il y a dans le monde, qu'elle ne se connaît plus elle-même, ni ne sait d'où lui vient un si grand bonheur; tout ce qu'elle en peut comprendre, c'est qu'elle n'y a point de part, et qu'elle connaît clairement les extrêmes avantages qu'elle tire de

ces heureux ravissemens. Comme il faut l'avoir éprouvé pour être persuadé d'une chose si merveilleuse, on a peine à ajouter foi aux changemens que l'on remarque dans les personnes que Dieu favorise de ces grâces si extraordinaires. Au lieu qu'elles étaient auparavant lâches et faibles, on les voit devenir en un moment si ferventes et si courageuses, que ne se contentant pas d'être à Dieu d'une manière ordinaire, il n'y a rien de si difficile qu'elles ne soient prêtes d'entreprendre pour son service. Ceux qui voient un si soudain changement s'imaginent que c'est une tentation et une folie; mais ils ne s'en étonneraient pas, et changeraient bientôt de sentiment, s'ils savaient que ce n'est pas d'elles-mêmes que ces âmes tirent leur force, et que c'est Dieu seul qui la leur donne, après qu'elles l'ont rendu le maître de leur volonté.

Je crois que lorsqu'une âme est arrivée à un si haut degré de bonheur, elle ne parle ni ne fait plus rien par elle-même, mais n'agit que par les mouvemens de ce souverain monarque, à qui elle se trouve si heureusement assujétie. O mon Dieu! que l'on voit clairement par-là le sujet qu'avait David, et que nous avons tous avec lui de vous demander ces ailes de colombe, qu'il vous priait de lui donner, dans l'un des versets de ses psaumes; car qu'est-ce autre chose ce que je viens de dire, si non un vol de l'esprit pour s'élever au-dessus de toutes les créatures et de soi-même? mais un vol tranquille, un vol agréable, un vol sans bruit?

Quel empire est comparable à celui d'une âme que Dieu a mise dans un état de voir ainsi au-dessous d'elle toutes les choses du monde, sans être attachée à aucune par affection? quelle confusion n'a-t-elle point de les avoir autrefois estimées? quel étonnement ne lui donne point le souvenir de l'aveuglement où elle était? Et qui pourrait exprimer combien grande est sa compassion pour ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur; principalement si ce sont des personnes d'oraison, et que Dieu favorise de ces grâces? Elle voudrait élever sa voix, et quelquefois elle l'élève en effet pour leur faire connaître leur égarement, et attire ainsi sur elle mille et mille persécutions. On l'accuse de n'être guère humble, de se mêler ainsi d'instruire ceux de qui elle doit apprendre, et particulièrement si c'est une femme. Ainsi on la condamne, et avec raison, parce que l'on ne sait pas qu'elle est l'impétuosité du mouvement qui la contraint d'agir de la sorte, sans pouvoir y résister, et ne pas tâcher à détromper ceux qu'elle aime, afin de les délivrer de la servitude où elle s'est vue engagée comme eux, durant si long-temps.

Cette âme a peine alors à comprendre comment elle a pu faire

cas de ce que l'on nomme le point d'honneur; elle admire que, par une erreur qui n'est pas moins grande que générale, on donne ce nom à des choses si méprisables; elle voit clairement que le véritable bonheur consiste à n'estimer que ce qui mérite de l'être, à ne considérer que comme un néant, et moins encore qu'un néant, tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu; et elle ne peut, sans se moquer d'elle-même, se souvenir du temps auquel elle faisait cas des richesses, et en désirait. Je n'ai jamais eu, grâce à Dieu, sujet de me confesser du dernier de ces défauts; mais je ne suis que trop coupable d'être tombée dans les autres. Que si l'on pouvait, par le moyen de ces richesses périssables, acheter le bonheur qu'il plaît maintenant à Dieu de me donner, je les priserais extrêmement; mais je vois, au contraire, qu'un bien si souhaitable ne s'obtient qu'en renonçant à l'amour du bien.

Car qu'est-ce que l'on acquiert par le moyen des richesses que l'on recherche avec tant de passion? est-ce une chose de grande valeur? est-ce une chose durable? est-ce une chose qui mérite d'être si ardemment souhaitée? N'est-ce pas, au contraire, acheter très-cher de malheureux plaisirs, de fausses joies, et souvent même l'enfer, pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais? Que de désordres seraient donc bannis du monde, que d'embarras on éviterait, et combien grande serait l'amitié qui nous unirait les uns avec les autres, si chacun s'accordait à ne considérer l'or et l'argent que comme une terre infructueuse, et si ce misérable intérêt de bien et d'honneur ne remplissait plus, comme il fait, tout de confusion et de trouble? Je suis persuadée que ce serait un remède à toutes sortes de maux.

Ainsi, quand l'âme est dans l'état dont j'ai parlé, elle connaît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre notre satisfaction en des plaisirs qui ne produisent, même dès cette vie, que des inquiétudes, des peines et des douleurs; car elle ne voit pas seulement les fautes importantes qu'elle commet; elle discerne jusqu'à ses moindres défauts, fussent-ils plus imperceptibles que les toiles des araignées et que la poussière, parce qu'un rien ne peut se dérober à la lumière de ce divin soleil, qui l'éclaire et l'illumine de telle sorte, que, quelque soin qu'elle prenne de se purifier, elle se trouve toute pleine d'imperfections et de taches; de même qu'une eau, qui semblait fort claire avant que le soleil eût paru, se voit mêlée d'infinies impuretés, comme autant d'atomes, aussitôt qu'il a pénétré de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. Cette comparaison me semble juste, étant certain qu'avant que l'âme fût dans le ravissement et dans l'extase, elle

croyait travailler de tout son pouvoir à ne point offenser Dieu ; mais le soleil de justice ne lui fait pas plus tôt ouvrir les yeux, qu'elle se trouve si défectueuse, qu'elle voudrait les fermer ; ainsi qu'un jeune aiglon qui n'aurait pas encore la vue assez forte pour regarder fixement le soleil ; et elle en voit néanmoins assez, pour connaître qu'elle n'est qu'imperfection et que misère. Alors elle se souvient de ce verset du psaume : *Qui peut, Seigneur, passer pour juste devant vos yeux?* elle ne saurait regarder cet être éternel, sans se trouver éblouie de sa lumière, ni se considérer elle-même sans se trouver toute couverte de fange. Ainsi, de quelque côté que cette âme se tourne, elle demeure aveuglée et si épouvantée des merveilles qu'elle voit et de la grandeur infinie de Dieu, qu'elle tombe dans la défaillance. C'est alors qu'elle entre dans une véritable humilité, et ne fait point de scrupule de dire du bien d'elle-même, ni de souffrir que l'on en dise, parce qu'elle sait que c'est au Seigneur du jardin, d'en distribuer les fruits à qui bon lui semble, comme appartenant à lui seul ; et qu'ainsi n'y ayant aucune part et ne s'en pouvant rien attribuer, si elle dit quelque chose d'elle-même à son avantage, ce n'est que pour être référé à lui et pour sa gloire. Car comment pourrait-elle l'ignorer, puisqu'elle voit manifestement que, quelque résistance qu'elle y voulût faire, il ne serait pas en son pouvoir de ne point fermer les yeux à toutes les choses de la terre, et de ne les pas ouvrir à la lumière de la vérité?

CHAPITRE XXI.

La Sainte continue et achève de traiter dans ce chapitre de la quatrième manière d'oraison, qui est le ravissement, et des effets qu'elle produit dans les âmes.

Pour achever ce que j'avais commencé de traiter dans le chapitre précédent, je dis que lorsqu'en cette quatrième manière d'oraison l'âme est dans le ravissement, elle n'a plus besoin de donner son consentement à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner d'elle, parce qu'elle l'a déjà donné ; qu'elle s'est dépouillée de sa volonté pour l'en rendre maître ; et sait que rien ne se pouvant cacher à sa connaissance, elle ne saurait le tromper. Ce n'est pas comme ici-bas, où tout étant plein d'artifice, lorsque l'on croit avoir gagné l'amitié d'une personne qui nous en donne des apparences, on trouve que ce n'était que dissimulation : et quel moyen de vivre parmi tant de déguisemens et de tromperies si ordinaires dans le monde, principalement lorsque l'intérêt s'y rencontre?

Qu'heureuse est une âme à qui Dieu fait connaître la vérité ! et combien serait-il plus avantageux aux rois de posséder ce bonheur, que de commander à tant de provinces ! Quel ordre ne régnerait pas dans leurs états, et quels maux n'empêcheraient-ils pas d'arriver, lorsqu'ils n'appréhenderaient point de perdre, pour l'amour de Dieu, s'il en était besoin, l'honneur et la vie ! et combien sont-ils plus obligés que leurs sujets de préférer sa gloire à la leur propre, puisqu'ils doivent leur servir d'exemple ! Le désir d'augmenter la foi et de retirer les hérétiques de leur erreur, ne devrait-il pas leur faire hasarder mille royaumes, s'ils les avaient, pour acquérir des couronnes immortelles, puisqu'il y a tant de différence entre les royaumes temporels et périssables, et ce royaume éternel auquel ils doivent aspirer ; que pour peu qu'une âme ait goûté de cette eau céleste, il ne lui reste que du dégoût pour toutes les choses créées ? Et que sera-ce donc lorsqu'elle se trouvera dans le ciel entièrement plongée dans cette mer que l'on peut nommer un océan de félicité et de gloire ?

« Seigneur, mon Dieu, quand vous m'auriez élevée dans une « condition qui me donnerait droit de publier de si grandes vérités, on ne me croirait pas plus que plusieurs autres qui sont plus « capables que moi d'en faire connaître l'extrême importance ; mais « je me satisferais au moins moi-même ; et il me semble que je « donnerais de bon cœur ma vie pour un tel sujet. Je n'oserais « néanmoins répondre de moi, tant ma faiblesse et ma misère donnent peu de lieu de se fier à mes paroles, quoique le mouvement « qui me pousse à désirer de faire entendre cela à ceux qui gouvernent soit si violent, qu'il me dévore et me consume. Tout ce « que je puis faire, mon Dieu, est d'avoir recours, pour vous « prier de remédier à tant de maux. Vous savez, Seigneur, que « je consentirais avec joie d'être privée de toutes les grâces « que vous m'avez faites, pourvu que vous me missiez en état de « ne vous plus offenser, et de pouvoir inspirer ce sentiment aux « rois et aux princes ; parce que, s'ils l'avaient, il leur serait « impossible de consentir à tant de maux qui se commettent « sous leur autorité, et de ne pas faire de très grands bien. Ouvrez leurs yeux, Seigneur, afin qu'ils connaissent quels sont « leurs devoirs ; et qu'il n'y a rien qu'ils ne soient obligés de faire, « pour répondre aux faveurs dont ils vous sont redevables, et qui « sont si grandes, que vous ne les élevez pas seulement sur la « terre au dessus du reste des autres hommes, mais que, comme « on le dit, lorsqu'ils passent de ce monde dans un autre, vous « en donnez des marques par des signes qui paraissent dans le

« ciel ; ce qui me ferait souhaiter, mon Sauveur, que de même « que si cela est véritable, il y aurait quelque rapport en ce qui « se passe en leur mort, et ce qui se passa en la vôtre ils s'effor- « çassent d'imiter la sainteté de leur vie. »

Mais ne me trouvez-vous point trop hardie, mon Père, d'oser parler de la sorte? Si cela est, déchirez, s'il vous plaît, ce papier aussitôt que vous l'aurez lu ; et excusez la passion avec laquelle je désirerais de pouvoir contribuer en quelque chose au salut de ces personnes sacrées, qui sont les images de Dieu, et pour qui je le prie sans cesse, puisque cette passion est si grande ; que si je pouvais leur parler de vive voix, et que je crusse qu'ils ajouteraient foi à mes paroles, je leur parlerais encore avec plus de hardiesse que je ne vous écris ceci. Je souhaiterais même souvent de donner ma vie, pour pouvoir en quelque sorte leur être utile, et je croirais beaucoup gagner en la perdant pour un tel sujet. Car quel moyen de vivre dans un aussi grand aveuglement et d'aussi grandes ténèbres que sont celles qui couvrent aujourd'hui toute la surface de la terre?

Lorsqu'une âme est arrivée à l'état que j'ai dit, elle n'a pas seulement les désirs, mais Dieu lui donne la force de passer jusqu'aux effets, elle ne rencontre aucune occasion de le servir, qu'elle ne s'y porte avec une ardeur extrême, et croit néanmoins ne rien faire, parce qu'elle voit clairement qu'excepté de plaire à Dieu, tout le reste n'est qu'un néant ; mais ma douleur en cela est que ces occasions de travailler pour le servir ne s'offrent point aux personnes qui lui sont aussi inutiles que je suis. « Faites-moi la « grâce, Seigneur, de pouvoir un jour vous payer au moins quel- « que obole sur d'aussi grandes sommes que sont celles que je « vous dois, et ordonnez de tout le reste comme il vous plaira, « pourvu que je puisse vous rendre quelques services. D'autres « femmes vous ont témoigné leur amour par des actions héroïques, « et vous ne m'employez point, parce que vous voyez que tout ce « que je fais ne consiste qu'en des paroles et en des désirs ; et je « ne puis pas seulement me bien expliquer, à cause que peut-être « j'en abuserais. Jésus, mon Sauveur, qui êtes le souverain bien, « ne tardez pas davantage, s'il vous plaît, à fortifier mon âme, « afin de la rendre capable de faire quelque chose pour votre ser- « vice ; car quel moyen de souffrir plus longtemps de vous tant « devoir, sans vous rien payer? Ne permettez pas que je me pré- « sente toujours ainsi devant vous avec les mains vides. Je désire, « quoi qu'il m'en coûte, de vous satisfaire, et je sais qu'il n'y a « point de bonnes œuvres que vous laissiez sans récompense. Je

« vous ai donné ma vie, mon honneur et ma volonté ; disposez « donc de moi selon la vôtre, puisque je suis à vous absolument « sans réserve. Je sais, Seigneur, que je ne puis rien de moi- « même ; mais, pourvu qu'après m'avoir fait la grâce de m'attirer « à vous, et de me donner la connaissance de la vérité, vous ne « vous éloigniez point de moi, rien ne me sera impossible ; au lieu « que, pour peu que vous m'abandonniez, je me trouverais comme « j'étais, c'est-à-dire, dans le chemin de l'enfer. »

Quelle douleur égale celle d'une âme qui, après avoir éprouvé un si grand honneur que celui qui se rencontre dans les grâces que vous m'avez faites, se voit rengagée à traiter avec le monde, à paraître encore sur le théâtre de la vie humaine, qui n'est que désordre et dérèglement, et à employer du temps à dormir et à manger pour satisfaire aux besoins du corps! Tout la lasse, tout l'ennuie; et elle ne peut s'affranchir de ces peines à cause des chaînes qui l'y retiennent. C'est alors qu'elle ressent encore davantage le poids de la captivité qui l'attache avec le corps, et la misère de cette vie; elle connaît avec combien de raison saint Paul demandait à Dieu de l'en délivrer; elle élève sa voix avec lui, comme je l'ai dit ailleurs, pour le prier de la mettre en liberté; et ces paroles sont souvent accompagnées de mouvemens si violens, qu'il semble qu'elle veuille sortir de la prison de son corps pour aller chercher cette heureuse liberté qu'elle ne peut trouver étant avec lui; elle se considère comme une esclave dans une terre étrangère; et ce qui l'afflige encore davantage est de ne rencontrer presque personne qui soit pressée du même désir qu'elle, de sortir de cette captivité; tous, au contraire, si on en excepte un très-petit nombre, souhaitent de vivre.

Que si nous étions détachés de tout, et ne missions point notre contentement dans les choses de la terre, combien le déplaisir de ne pas jouir de la présence de Dieu diminuerait-il dans notre esprit l'appréhension de la mort, par le désir de jouir dans un autre monde de la véritable vie! Lorsque je pense qu'ayant si peu de charité, et étant si incertaine de mon bonheur à venir, parce que mes œuvres m'en rendent indignes, la connaissance que Dieu m'a donnée de ces vérités me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil. Quel a dû être le sentiment des saints? quel a été celui de saint Paul, de la Madeleine, et d'autres qui brûlaient comme eux d'un si grand amour de Dieu, que l'on peut dire qu'ils souffraient un continuel martyre? Il me semble que rien ne peut en cela me soulager, que de traiter avec des personnes qui ont le cœur plein de ces désirs, j'entends de désirs accompa-

gnés d'actions, parce quelques uns se persuadent aisément, et déclarent qu'ils sont détachés de tout, comme ils devraient l'être en effet, puisque leur profession, et le long temps qu'il y a quelques-uns d'eux commencent à marcher dans le chemin de la perfection les y obligent. Mais une âme éclairée de la lumière de Dieu connaît aisément, par le peu d'avancement des uns dans la vertu, et le grand progrès qu'y font les autres, la différence qu'il y a entre de simples paroles ou des paroles dont les actions confirment la vérité.

J'ai fait voir quels sont les effets que produisent les ravissemens qui viennent de l'esprit de Dieu, et je dois ajouter qu'il s'y rencontre du plus ou du moins; car au commencement, ces effets ne sont pas si grands, et on ne saurait s'en assurer à cause qu'ils ne sont pas confirmés par les œuvres; mais on croit en vertu à mesure que l'on travaille à corriger jusqu'à ses moindres imperfections, que j'ai dit se pouvoir comparer à des toiles d'araignées; ce qui demande un peu de temps: et plus l'amour et l'humilité croissent dans l'âme, plus l'odeur des vertus, qui sont ses fleurs, se fait sentir à ceux qui les pratiquent et aux autres. Il est vrai néanmoins que Dieu opère quelquefois de telle sorte dans ces ravissemens, que l'âme peut, sans un grand travail, acquérir la perfection. Il faut l'avoir éprouvé pour croire de quelle manière il agit, sans qu'elle puisse, ce me semble, y rien contribuer de sa part; ce qui n'empêche pas qu'avec son assistance, et avec l'aide des écrits qui traitent de l'oraison, elle n'arrive aussi à un grand détachement; mais ce n'est qu'en plusieurs années et avec beaucoup de travail; au lieu qu'ici c'est en peu de temps, et sans que nous y contribuions en rien, parce qu'il plaît à notre Seigneur d'élever tout d'un coup de telle sorte l'âme au-dessus de la terre et l'en rendre la maîtresse, qu'elle la voit sous ses pieds, quoique cette âme ne s'en soit pas rendue la plus digne que j'avais fait; ce qui est le plus que l'on puisse dire, puisque l'on ne saurait moins y contribuer que j'y avais contribué. Que si l'on m'en demande la raison, je n'en sais pas d'autre, sinon que c'est la volonté de ce souverain monarque qui fait tout ce qu'il lui plaît, et qu'ainsi, encore que cette âme ne soit pas disposée par elle-même à recevoir une si grande faveur, il l'y dispose et la lui accorde. Ce n'est donc pas toujours à cause qu'on l'a mérité par le soin qu'on a pris de bien cultiver ce jardin spirituel que Dieu fait de si grandes grâces, quoiqu'il soit certain qu'il ne manque jamais de récompenser très-libéralement ceux qui travaillent avec grand soin et qui tâchent de se détacher de l'affection de toutes les créatures; mais c'est parce

qu'il veut quelquefois faire connaître la grandeur infinie de son pouvoir, en répandant avec tant d'abondance ses faveurs sur la terre de notre cœur, au lieu qu'étant auparavant si ingrate, elle devienne si fertile en bonnes œuvres, qu'il semble que l'on soit désormais incapable de retomber dans les offenses que l'on commettait contre lui.

Lorsqu'une âme est en cet état, elle connaît si clairement la vérité, et conçoit tant d'amour pour elle, qu'elle considère tout le reste comme un jeu de petits enfans, et entre dans un tel mépris de l'honneur du monde, qu'elle ne peut voir que comme une chose digne de risée, que des personnes graves, des personnes d'oraison et religieuses en tiennent encore quelque compte, sous prétexte que la prudence les oblige d'en user ainsi pour conserver l'autorité du rang dans lequel ils sont, et d'être ainsi plus utiles aux autres. Cette personne sait très-bien que, si au contraire ils méprisaient pour l'amour de Dieu l'autorité attachée à leur rang et leur état, ils profiteraient plus en un jour qu'ils ne font en dix ans avec le désir de la conserver. Ainsi l'âme se trouve dans un état très-pénible, et marche sans cesse dans un chemin plein de croix; mais elle y fait un si grand progrès, que lorsque ceux qui ont connaissance de sa vertu croient qu'il ne se peut rien ajouter, Dieu, qui prend plaisir de la combler de nouvelles grâces, la fait passer encore plus avant. Il est l'âme de cette âme; il en prend un soin tout particulier; il l'éclaire dans ses lumières; il veille sans cesse sur sa conduite, pour l'empêcher de l'offenser; il la favorise de ses grâces, et l'excite à le servir.

Lorsqu'il eut plu à sa divine majesté de me faire une si grande faveur, tous mes maux s'évanouirent; la force qu'il me donna les dissipa; et non seulement je ne recevais plus de préjudice de me trouver dans les occasions, et avec les personnes qui me nuisaient auparavant, mais j'en tirais du profit; tout me servait pour admirer encore davantage la grandeur infinie de Dieu, pour l'aimer plus que jamais, et pour mieux connaître les obligations que je lui avais.

Je voyais donc bien que cette force ne venant point de moi, j'en étais redevable à la seule bonté de Dieu; et depuis qu'il m'a eu favorisée de ces ravissemens, elle a toujours été en augmentant; il m'a tenu par la main pour m'empêcher de tourner en arrière, et je connais manifestement que c'est lui qui agit en moi. Ainsi je suis persuadée que pourvu qu'une personne à qui il fait de si grandes grâces marche avec humilité et avec crainte, qu'elle reconnaisse qu'elle ne les tient que de sa seule bonté, et qu'elle n'y

a presque rien contribué, elle pourra converser avec qui que ce soit, et en tirer plus de profit que de dommage.

Dieu choisit ainsi certaines âmes, les remplit d'une force à laquelle elles n'ont presque point de part, afin de les rendre capables de servir à d'autres, et leur communique alors de grands secrets. Elles ont, dans ces ravissemens et dans ces extases, de véritables révélations, des visions merveilleuses, et y reçoivent d'autres faveurs qui augmentent de plus en plus leur humilité, leur force, leur mépris de toutes les choses de la terre et leur font encore mieux connaître la grandeur des récompenses que Dieu prépare dans un autre monde à ceux qui lui sont fidèles. Je le prie de tout mon cœur que l'extrême libéralité dont il a usé envers une misérable pécheresse serve à exciter ceux qui liront ceci de renoncer à tout pour l'amour de lui, en considérant ce que nous devons attendre de son infinie bonté dans une autre vie, puisqu'il nous paie avec tant d'usure, même en celle-ci, les services que nous lui rendons.

CHAPITRE XXII.

Qu'il ne faut pas porter notre esprit à une contemplation trop élevée, si Dieu même ne l'y porte. Erreur où la Sainte dit qu'elle avait été de n'oser envisager l'humanité de Jésus-Christ, dans la créance que ce lui était un obstacle pour arriver à une oraison plus sublime.

DE L'ORAISON.

Je remarquerai ici une chose qui me paraît importante, et qui pourra, mon père, si vous l'approuvez, servir d'un avis utile à quelques personnes. C'est que l'on voit dans certains livres qui traite de l'oraison, qu'encore qu'une âme ne puisse par elle-même arriver à l'état dont j'ai parlé, à cause que c'est une chose surnaturelle, et que Dieu seul opère en elle, elle pourra y contribuer en élevant avec humilité son esprit au-dessus de toutes les choses créées; après avoir passé plusieurs années dans la vie purgative, et s'être avancé dans l'illuminative, qui est un mot que je n'entends pas bien, si ce n'est qu'il signifie que l'âme ait fait du progrès dans la vertu. Ces livres recommandent expressément de ne rien imaginer de corporel, et de contempler seulement la divinité, parce que, disent-ils, l'humanité même de Jésus-Christ, embrasse ceux qui sont déjà si avancés dans l'oraison, et les empêche d'arriver à une contemplation plus parfaite. Ils allèguent sur cela les paroles de Jésus-Christ à ses apôtres lors de son ascension dans le ciel avant la venue du Saint-Esprit; mais il me

semble que si les apôtres eussent cru dès-lors aussi fermement qu'ils le crurent après la venue du Saint-Esprit, que JÉSUS-CHRIST était Dieu et homme tout ensemble, la vue de son humanité n'aurait pu servir d'obstacle à leur plus sublime contemplation, puisqu'il n'a rien dit de cela à sa sainte mère, quoiqu'elle l'aimât plus qu'eux tous. Ce qui fait entrer ces contemplatifs dans ce sentiment, c'est qu'il leur semble que, comme la contemplation est une chose toute spirituelle, la représentation des corporelles ne saurait qu'y nuire, et que tout ce qu'on doit tâcher de faire est de se considérer comme environné de toutes parts, et tout abîmé en lui. Cette dernière pensée se peut, à mon avis, pratiquer quelquefois utilement; mais quant à se séparer de JÉSUS-CHRIST, en se séparant de la vue de sa sacrée humanité et la mettre ainsi au rang de nos misérables corps et du reste des choses créées, c'est ce que je ne saurais du tout souffrir, et je le prie de me faire la grâce de bien m'expliquer sur ce sujet. Je ne prétends pas disputer contre les auteurs de ces livres; je sais qu'ils sont savans et spirituels, qu'ils ne parlent pas sans savoir sur quoi ils se fondent, et que Dieu se sert de divers moyens pour attirer des âmes à lui, comme il lui a plu d'attirer la mienne. Sans m'engager donc à parler de tout le reste, je veux seulement rapporter ici le péril où je me trouvai, pour avoir voulu pratiquer sur ce sujet ce que je trouvais dans ces livres. Je n'ai pas de peine à croire que celui qui sera arrivé à l'oraison d'union, sans passer aux ravissemens, aux visions, autres grâces extraordinaires que Dieu fait à quelques âmes, estimera ne pouvoir rien faire de mieux que de suivre l'avis porté dans ces livres, ainsi que j'en étais persuadée. Mais si j'en fusse demeurée là, et n'eusse point changé de sentiment, je ne serais jamais arrivée à l'état où il a plu à Dieu de me mettre, parce qu'à mon avis, il y a en cela de la tromperie. Peut-être me trompai-je moi-même, et l'on en pourra juger par ce que je vais dire.

N'ayant point alors de directeur, je croyais que la lecture de ces livres pourrait peu à peu m'instruire; mais je connus dans la suite que si Dieu ne m'eût lui-même donné de l'intelligence, ils ne m'auraient de guère servi, parce que ce qu'ils m'apprenaient n'était presque rien, jusqu'à ce qu'il me l'eût fait comprendre par ma propre expérience. Ainsi je ne savais ce que je fesais; et, quand je commençais à entrer un peu dans l'oraison de quiétude, je tâchais d'éloigner de ma pensée toutes les choses corporelles, et n'osais élever mon âme à Dieu; parce qu'étant toujours si imparfaite, je croyais qu'il y aurait en cela trop de hardiesse. Je sentais

néanmoins, ce me semblait, la présence de Dieu; en quoi je ne me trompais pas, et faisais tout ce que je pouvais pour ne pas m'éloigner de lui. Comme la satisfaction et l'avantage que l'on croit trouver dans cette manière d'oraison la rendent très-agréable, rien n'aurait été capable de me faire arrêter mes pensées à l'humanité de notre Seigneur, à cause qu'il me paraissait que ce m'aurait été un obstacle au contentement dont je jouissais. « O Dieu de « mon âme, JÉSUS-CHRIST crucifié, qui êtes mon souverain bien, « je ne me souviens jamais sans douleur de cette folle imagina- « tion que j'avais alors, parce que je ne puis la considérer que « comme une grande trahison que je vous faisais, quoique ce ne « fût pas par ignorance. »

Lorsque ceci m'arriva, Dieu ne m'avait point encore donné de ravissement ni de visions, et j'avais toujours eu auparavant une grande dévotion à cette humanité sacrée de notre Seigneur. Je ne demeurai guère dans cette erreur, et n'ai jamais cessé depuis de ressentir une grande joie d'être en la présence de JÉSUS-CHRIST, principalement quand je communie, et je voudrais alors toujours avoir quelqu'une de ses images devant mes yeux, afin de l'imprimer encore plus fortement dans mon âme. « Est-il possible, « ô mon Sauveur, qu'il me soit entré dans l'esprit durant seule- « ment une seule heure, que vous m'auriez été un obstacle pour « m'avancer dans la piété! et quel bien ai-je reçu, si ce n'est par « vous qui êtes la source éternelle de tous les biens? Je ne veux pas « croire que j'aie péché en cela, ce me serait une trop grande « douleur. Je suis persuadé de n'avoir failli que par ignorance, « et qu'ainsi vous voulûtes y remédier par votre bonté, en faisant « que l'on me tirât de cette erreur, et en vous montrant depuis « tant de fois à moi, comme je le dirai dans la suite, afin de me « faire encore mieux connaître la grandeur de mon aveuglement, « et qu'après l'avoir dit, comme j'ai fait à tant de personnes, je « le déclarasse encore ici. J'attribue à cette cause ce que la « plupart de ceux qui arrivent jusqu'à l'oraison d'union ne pas- « sent pas plus avant, et ne jouissent pas d'une grande liberté « d'esprit. »

Deux raisons me le font croire, quoique peut-être je me trompe; mais je ne dirais rien dont je n'aie l'expérience, m'étant très-mal trouvée de détourner ainsi ma vue de l'humanité de JÉSUS-CHRIST, jusqu'à ce qu'il m'ait fait connaître ma faute, car les contentemens et les consolations que je recevais n'étaient que par intervalles, à cause que je ne me trouvais pas, au sortir de l'oraison, dans la compagnie de JÉSUS-CHRIST, comme j'ai fait depuis, et qu'ainsi je

n'avais pas la force qu'il me donne maintenant pour supporter les travaux et les tentations.

La première de ces deux raisons est qu'il y avait en cela un défaut d'humilité, quoiqu'il fût si caché que je ne m'en apercevais point. Car qui est celui qui, encore qu'il ait passé toute sa vie en travaux, en pénitences, en prières, et souffert toutes les persécutions imaginables, sera, comme je l'étais, si superbe et si misérable, que de ne pas se trouver trop dignement récompensé, lorsque notre Seigneur lui permet d'être avec saint Jean au pied de sa croix? Quel autre que moi aurait été capable de ne pas se contenter d'une si grande faveur, ainsi que je n'en étais pas alors satisfaite, parce que j'étais si malheureuse que de tourner à ma perte ce qui aurait dû me profiter.

Que si notre complexion et notre infirmité ne nous permettent pas de considérer ce divin Sauveur dans les tourmens de sa passion, accablé de travaux et de douleurs, persécuté de ceux à qui il avait fait tant de bien, déchiré de coups, nageant dans son sang, et abandonné de ses apôtres, parce que ce nous serait une peine insupportable, qui nous empêche de demeurer en sa compagnie depuis qu'il est ressuscité, l'ayant maintenant si près de nous dans l'eucharistie, plein de gloire, et tel qu'il était lorsqu'avant de monter dans le ciel il animait et encourageait les siens à se rendre dignes de régner un jour éternellement avec lui? S'il semble, ô mon Sauveur, par la faveur que vous nous faites d'être toujours proches de nous dans ce très-saint et auguste sacrement, que vous ne puissiez durant un seul moment nous quitter, comment ai-je pu m'éloigner de vous sous prétexte de vous mieux servir? Lorsque je vous offensais, je ne vous connaissais pas bien encore; mais qu'après vous avoir connu, je me sois éloignée de vous dans la créance de prendre un meilleur chemin, c'est ce que je ne puis maintenant comprendre. N'était-ce pas, au contraire, m'égarer entièrement; et cet égarement n'aurait-il pas toujours duré, si vous ne m'eussiez remise par votre bonté dans la bonne voie, et donné sujet de ne rien craindre en me trouvant si proche de vous, parce qu'on ne peut rien appréhender en la compagnie d'un protecteur tout-puissant, et qui est la source de tous les biens?

Il ne m'est point depuis arrivé de peines que je n'aie souffertes avec joie, me voyant en la compagnie d'un ami si généreux, qu'il ne manque jamais de nous assister, et d'un capitaine si vaillant, qu'il s'expose le premier au péril pour nous en garantir et pour nous sauver. J'ai connu clairement que, pour plaire à Dieu et obtenir de lui de grandes faveurs, il veut que nous les lui deman-

dions, et les recevions par JÉSUS-CHRIST son fils Dieu et homme, en qui il a dit qu'il prenait son bon plaisir. Je l'ai éprouvé diverses fois; notre Seigneur me l'a dit lui-même; et je vois clairement que c'est le chemin que nous devons tenir, et la porte par laquelle nous devons entrer, si nous désirons que sa suprême majesté nous révèle de grands secrets.

Aussi, mon Père, quoique vous soyez arrivé au comble de la contemplation, ne prenez point, s'il vous plaît, un autre chemin; on ne s'égare jamais en le suivant. C'est par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus; il nous en apprend les moyens, il nous en donne l'exemple dans sa vie, il en est le parfait modèle; et que pouvons-nous désirer davantage que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami, qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et dans les souffrances, comme font les amis de ce monde? Heureux donc celui qui l'aime véritablement et se tient toujours auprès de lui! ne voyons-nous pas que le glorieux saint Paul avait continuellement son nom dans la bouche, parce qu'il l'avait profondément gravé dans le cœur? et depuis que j'ai connu cette vérité, et considéré avec soin la vie de quelques saints grands contemplatifs, j'ai remarqué qu'ils n'ont point tenu d'autre chemin. On le voit dans saint François, par l'amour qu'il avait pour les plaies de ce divin Sauveur; dans saint Antoine de Padoue, par son affection pour sa sacrée et divine enfance; dans saint Bernard, par le plaisir qu'il prenait à considérer sa très-sainte humanité; dans sainte Catherine de Sienne, par la dévotion qu'elle y avait, et dans plusieurs saints dont vous êtes, mon Père, beaucoup mieux instruit que moi.

Je ne doute point qu'il soit bon de détacher sa pensée des choses corporelles, puisque tant de personnes spirituelles le disent; mais ce ne doit être que lorsque l'on est fort avancé dans l'exercice de l'oraison; car il est évident que jusques-là il faut chercher le créateur par les créatures, selon la grâce que notre Seigneur fait à chacun, dont je n'entreprends point de parler. Ce que je prétends seulement dire, et que je voudrais pouvoir bien expliquer, parce que l'on ne saurait trop le remarquer, c'est que l'on ne doit point mettre en ce rang la très-sacrée humanité de JÉSUS-CHRIST.

Lorsque Dieu suspend toutes les puissances de l'âme, de la sorte que nous avons vu dans les diverses manières d'oraison dont j'ai traité, il est évident que, quand même nous ne le voudrions pas, nous perdons alors cette présence de l'humanité de JÉSUS-CHRIST; mais nous aurions tort de nous plaindre d'une si heu-

reuse perte, puisque nous acquérons par elle un bonheur encore plus grand que celui qu'il nous paraît avoir perdu. Car l'âme s'occupe alors toute entière à aimer celui que son entendement avait travaillé à lui faire connaître; elle aime ce qu'elle ne comprenait point auparavant, et possède un bien dont elle ne pouvait jouir qu'en se perdant elle-même, comme je l'ai dit, pour gagner beaucoup plus qu'elle ne perd. Mais que nous employions tous nos efforts pour éloigner de notre vue cette très-sainte humanité de JÉSUS-CHRIST, c'est ce que je répète encore ne pouvoir du tout approuver, parce qu'il me semble que c'est marcher en l'air, comme l'on dit d'ordinaire, et sans appui, quoique l'on s'imagine être plein de Dieu.

Puisque nous sommes hommes, il nous importe extrêmement, durant que nous sommes en cette vie, de nous représenter JÉSUS-CHRIST comme homme aussi bien que comme Dieu, qui est l'autre point dont j'ai à parler. Quant au premier, j'avais déjà commencé à dire que l'âme ne peut, sans quelque petit défaut d'humilité, vouloir s'élever plus haut que Notre-Seigneur ne s'élève, en ne se contentant pas de prendre pour sujet de sa méditation une chose aussi précieuse qu'est l'humanité de JÉSUS-CHRIST, et prétendre de ressembler à Magdeleine, avant que d'avoir travaillé avec Marthe. Que s'il veut, dès le premier jour, lui accorder cette grâce, il n'y a point alors sujet de craindre; mais quant à nous, humilions-nous, comme je crois l'avoir déjà dit; car, encore que ce petit défaut d'humilité paraisse n'être presque rien, il peut nous être un grand obstacle pour nous avancer dans la contemplation.

Il faut revenir maintenant à mon second point. Comme nous ne sommes pas des anges, mais des hommes revêtus d'un corps mortel, nous ne pourrions, sans folie, vouloir passer pour des anges, tandis que nous sommes encore sur la terre, et aussi enfoncés que je l'étais dans les misères de cette vie. Ainsi, bien que quelquefois notre âme soit pleine de l'esprit de Dieu, que s'élevant au-dessus d'elle-même, elle n'a pas besoin pour se recueillir de considérer aucune des choses créées, elle en a d'ordinaire besoin pour arrêter ses pensées et particulièrement dans les peines, les travaux, les persécutions et les sécheresses qui troublent sa tranquillité et son repos. Car, nous représentant alors que JÉSUS-CHRIST a souffert en qualité d'homme les mêmes peines, nous éprouvons combien son assistance nous est nécessaire; et il nous sera facile de nous en trouver ainsi proche de lui, si nous nous y accoutumons. Il arrivera néanmoins peut-être que l'on ne pourra faire ni l'un ni l'autre de ce que je viens de dire; et alors on

éprouvera quel est l'avantage de ne point rechercher des consolations spirituelles, et qu'au contraire il y en a un très-grand d'être toujours résolu, quoi qu'il arrive, d'embrasser de bon cœur la croix. Notre divin Sauveur ne s'est-il pas vu privé de toute consolation? et si ses disciples l'ont abandonné dans ses travaux, devons-nous les imiter? Il s'éloigne et s'approche de nous, et élève notre âme au-dessus d'elle-même, selon qu'il juge nous être le plus utile. Tous nos efforts sont vains sans son assistance, et nous n'avons qu'à le laisser faire.

Il se plaît à voir une âme prendre avec tant d'humilité son Fils pour médiateur auprès de lui que, lorsqu'il veut l'élever à un haut degré de contemplation, elle s'en reconnaisse si indigne, qu'elle lui dise avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur.* Je l'ai éprouvé, et ce fut la conduite que Dieu a tenue envers moi. D'autres prendront un autre chemin; tout ce que je puis comprendre de celui-ci, est que cet édifice de l'oraison étant fondé sur l'humilité, plus l'âme s'abaisse, plus Dieu l'élève. Je ne me souviens point qu'il m'ait jamais fait aucune de ces grâces signalées, dont je parlerai dans la suite, que quand j'étais dans une telle confusion de me voir si imparfaite et si misérable, que je ne savais que devenir; et c'était alors que, pour m'aider à me connaître moi-même, il me faisait entendre des choses que je n'eusse jamais pu m'imaginer.

Je suis persuadée que si dans cette oraison d'union l'âme veut s'efforcer d'y contribuer, quoiqu'il lui paraisse sur l'heure que cela lui sert, elle tombera bientôt, et apprendra par sa chute qu'elle avait bâti sur un mauvais fondement. J'appréhende même beaucoup pour elle qu'elle n'arrive jamais à la véritable pauvreté d'esprit, qui consiste à ne chercher aucune consolation non-seulement dans les choses de la terre auxquelles elle doit déjà avoir renoncé, mais dans l'oraison; à ne mettre sa satisfaction qu'à souffrir pour celui qui a passé pour l'amour de nous toute sa vie dans la souffrance, et à demeurer tranquille dans ses travaux et ses sécheresses, sans s'en inquiéter, quoiqu'elle les sente, ni s'en tourmenter, ainsi que font certaines personnes qui s'imaginent que tout est perdu si leur entendement n'agit sans cesse, et si elles n'ont une dévotion sensible; comme si elles pouvaient, par leur travail, mériter un si grand bien. Je ne prétends pas néanmoins que l'on manque de faire tout ce que l'on peut pour se tenir en la présence de Dieu; je dis seulement que quand même on n'aurait pas une seule bonne pensée, il ne faut pas pour cela se désespérer; car étant comme nous sommes des serviteurs inutiles, ne

serait-ce pas nous flatter que de nous croire propres à quelque chose? Dieu veut, pour nous faire connaître notre impuissance, nous rendre semblables à de petits ânons, qui, encore qu'ils aient les yeux bandés, et ne sachant ce qu'il font, lorsqu'ils tournent la roue de la machine avec laquelle on tire de l'eau, en fournissent plus que le jardinier avec toute sa peine et tout son travail.

On doit marcher sans contrainte dans ce chemin, en s'abandonnant entre les mains de Dieu. S'il veut nous élever aux principales charges de sa maison, et nous honorer de sa confiance, recevons de si grandes faveurs avec joie; sinon, servons-les avec plaisir dans les emplois les plus bas et les plus vils, sans être si hardis de nous asseoir aux premières places, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Il sait mieux que nous à quoi nous sommes propres; et, après lui avoir donné notre volonté, devons-nous prétendre qu'il nous soit permis de nous conduire selon notre fantaisie? Cela nous serait moins pardonnable que dans le premier degré d'oraison, et nous nuirait bien davantage, parce que les biens dont il s'agit sont surnaturels. Un homme qui a mauvaise voix peut-il, par les efforts qu'il fait pour chanter, la rendre bonne? Et s'il l'a bonne naturellement, quel besoin a-t-il de se tourmenter? Nous pouvons bien prier Dieu de nous favoriser de ses grâces, mais avec soumission et confiance en sa bonté. Puisqu'il nous permet d'être aux pieds de JÉSUS-CHRIST, tâchons de n'en point partir; demeurons-y en quelque manière que ce soit, à l'imitation de Magdeleine; et, quand notre âme sera plus forte, il la conduira dans le désert.

C'est, mon Père, ce que je vous conseille de faire jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un qui en soit plus instruit que moi et qui en ait plus d'expérience; mais si ce sont des personnes qui ne fassent que de commencer à goûter les douceurs qui se rencontrent dans l'oraison, ne les croyez pas, parce qu'elles se persuadent qu'il leur est avantageux de contribuer quelque chose pour se les procurer. Oh! que Dieu, quand il lui plaît, fait, sans ces petits secours, voir manifestement sa puissance! quoi que nous puissions faire, et quelque résistance que nous y apportions, il enlève notre âme comme un géant enlèverait une paille. Que s'il voulait qu'un crapaud volât, peut-on croire qu'il attendrait que cet animal prît par lui-même l'essor pour s'élever vers le ciel? et n'est-il pas encore plus difficile à notre esprit de réussir sans l'assistance de Dieu dans une chose si surnaturelle, étant comme il est tout chargé de terre et arrêté par mille et mille autres obstacles? car, bien qu'il soit par sa nature plus capable de voler que

le crapaud, le péché l'a tellement enfoncé dans la fange, qu'il lui a fait perdre cet avantage.

Je finirai ceci en disant que toutes les fois que nous pensons à JÉSUS-CHRIST, nous devons nous représenter quel est l'amour qui l'a porté à nous faire tant de grâces, et combien grand est celui que son Père éternel nous a témoigné, en nous donnant un tel gage qu'est celui de nous avoir donné son propre Fils; car l'amour attire l'amour. Ainsi, quoique nous ne fassions que de commencer, et soyons de grands pécheurs, nous devons nous efforcer d'avoir toujours devant les yeux ce que je viens de dire, afin de nous exciter à aimer Dieu, puique, s'il nous fait une fois la grâce de nous imprimer cela dans le cœur, nous nous verrons bientôt en état de ne rien trouver de difficile pour son service. Je le prie de vouloir, par l'amour qu'il a pour nous, et par celui que son glorieux Fils nous a témoigné aux dépens de sa propre vie, nous remplir de cette sainte ardeur qu'il sait nous être si nécessaire.

Je voudrais bien, mon Père, vous demander d'où vient qu'après que Dieu a fait une si grande faveur à une âme, que de la mettre dans une parfaite contemplation, il ne lui donne pas aussitôt toutes les vertus, comme apparemment elle aurait sujet de l'espérer, puisqu'il semble qu'une grâce si extraordinaire qu'est celle des ravissements doit la détacher de tous les sentiments de la terre et peut la sanctifier en un moment? J'avoue que j'en ignore la raison; mais je sens bien qu'il y a de la différence entre la force que donnent au commencement ces ravissements, lorsqu'ils ne durent qu'un clin d'œil et ne se sentent que par les effets, et entre la force que l'âme en reçoit lorsqu'ils durent beaucoup plus. J'ai souvent pensé que cette différence peut procéder de ce que l'âme ne s'abandonne entièrement à Dieu qu'à mesure qu'il l'y pousse, ainsi qu'il opéra si promptement cet effet dans la Magdeleine; qu'il agit dans les personnes conformément à la manière dont elles le laissent disposer d'elles, et que nous devons croire que, même dès cette vie, il nous récompense au centuple de ce que nous faisons par le désir de lui plaire.

Cette comparaison m'est ainsi venue dans l'esprit; que ces grâces si extraordinaires sont comme une excellente viande que Dieu donne à ceux qui s'avancent le plus dans son service; que celles qui n'en mangent qu'un peu ne conservent que durant un peu de temps le goût d'un mets si agréable; que ceux qui en mangent davantage s'en nourrissent; que ceux qui en mangent beaucoup en tirent de la vigueur et de la force; et que l'on peut tant manger

de cette divine viande qui donne la vie, qu'elle fait, par l'avantage que l'on en reçoit, mépriser toutes les autres; le plaisir que l'on y trouve étant si grand, que l'on ne voudrait pour rien au monde perdre, par le mélange d'une autre nourriture, le goût d'une viande si délicieuse à l'âme. Ne voit-on pas que l'on ne profite pas tant en un jour qu'en plusieurs dans la compagnie d'un saint; mais qu'en y demeurant longtemps, on peut, avec l'assistance de Dieu, se rendre semblable à lui? Enfin tout dépend de ce souverain maître de nos cœurs; il favorise de ses grâces qui il lui plaît et quand il lui plaît; mais il importe extrêmement à ceux qui commencent à en recevoir, d'en faire l'estime qu'elles méritent, et de prendre une ferme résolution de se détacher entièrement de toutes choses.

Il me paraît aussi que Dieu, pour augmenter l'amour de ceux qui l'aiment, en se laissant voir à eux dans sa majesté et dans sa gloire, et ranimer leur espérance des faveurs qu'il leur veut faire, laquelle était comme morte, les fait jouir de cet inconcevable plaisir, et semble leur dire: Ouvrez les yeux et regardez; ce que vous voyez n'est qu'une goutte de cet océan des biens infinis dont je suis la source. Ce qui montre qu'il n'y a rien qu'il ne veuille faire pour ceux qui l'aiment; et, lorsqu'ils reçoivent ses grâces comme ils doivent, il ne les honore pas seulement, mais il se donne lui-même à eux; car il aime ceux qui l'aiment; eh! qui mérite tant que lui d'être infiniment aimé? quel ami lui est comparable?

« Dieu de mon âme, qui me donnera des paroles pour faire entendre quelles sont vos libéralités envers ceux qui mettent toute » leur confiance en vous, et ce que perdent, au contraire ceux qui « étant arrivés à un état aussi heureux que celui dont j'ai parlé, » demeurent encore attachés à eux-mêmes? Ne permettez pas, » mon Sauveur, qu'un si grand malheur m'arrive après la grâce » que vous m'avez faite de me vouloir honorer de votre présence, » et comme prendre quelque repos dans une âme aussi indigne » qu'est la mienne de vous recevoir. »

Je vous supplie encore, mon Père, que si vous conférez de ce que je vous ai écrit touchant l'oraison, avec des personnes aussi spirituelles, de prendre garde qu'elles le soient véritablement, parce que, si elles ne connaissent en cela qu'une seule voie et qu'elles soient demeurées à moitié chemin, elles ne pourront en bien juger. Il y en a que Dieu élève bientôt à un état fort sublime, et il leur paraît alors que les autres pourront aussi facilement qu'eux y arriver, sans se servir de l'entendement et de la considération des choses corporelles. Ainsi ils font que ces âmes demeurent sèches et arides; et d'autres, se trouvant avoir un peu d'oraison de

quiétude, s'imaginent de pouvoir aussitôt passer aux manières d'oraison plus sublimes; ce qui les fait reculer au lieu d'avancer, et montre que l'on a besoin en toutes choses de discrétion et d'expérience. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous les donner!

CHAPITRE XXIII.

La Sainte reprend le discours de la suite de sa vie. Avantage qu'elle reçoit des excellents avis d'un gentilhomme de très-grande vertu, et de la conduite d'un père de la compagnie de Jésus, à qui elle fit une confession générale

Je reviens maintenant à cet endroit de ma vie où j'en étais demeurée, et je crains que cette interruption n'ait trop duré; mais je l'ai crue à propos pour mieux faire entendre la suite. C'est donc ici une nouvelle relation d'une vie toute nouvelle. On peut dire que jusque-là je vivais de ma propre vie; mais depuis ce que j'ai rapporté des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison, il me paraît que c'est Dieu qui a vécu en moi, parce que je ne puis douter qu'il m'aurait autrement été impossible de renoncer si promptement à tant de mauvaises habitudes. Qu'il soit loué à jamais de m'avoir ainsi délivré de moi-même.

Lorsque je commençai, comme je l'ai déjà dit, à fuir les occasions de lui déplaire et à m'appliquer davantage à l'oraison, il commença à me favoriser de grâces si extraordinaires; et il me paraissait qu'il voulait que je désirasse de les recevoir. Il me donnait plus fréquemment l'oraison de quiétude, et souvent celle d'union qui durait beaucoup.

Comme dans ce même temps le démon avait trompé des femmes par de grandes illusions, je commençai à appréhender que cet extrême contentement dont je jouissais dans l'oraison n'en fût une; et je ne pouvais d'un autre côté douter qu'il ne vint de Dieu, parce qu'au sortir de la prière, je me trouvais meilleure et plus forte qu'auparavant; mais il ne m'arrivait pas plus tôt quelque distraction, que je recommençais de craindre que ce ne fût le démon qui voulait me faire croire qu'il m'était avantageux de ne me point servir de l'entendement, afin de me porter, par cet artifice, à abandonner l'oraison mentale, et m'empêcher de penser à la passion de Notre-Seigneur; en quoi mon peu de lumière me persuadait que j'aurais plus perdu que je ne gagnais dans une oraison plus sublime. Dieu voulant alors éclairer mes ténèbres, afin que je ne l'offensasse plus, et me faire connaître combien je lui étais redevable, cette crainte s'augmenta de telle sorte, qu'elle m'obligea

de rechercher avec soin des personnes spirituelles à qui j'en pusse parler. J'en connaissais déjà quelques-unes; car j'avais su qu'il était arrivé des pères de la compagnie de Jésus, auxquels j'étais fort affectionnée sans en connaître néanmoins aucun, mais seulement sur ce que l'on m'avait dit de leur façon de vivre et de leur manière d'oraison; mais je ne me trouvais pas digne de leur parler, ni ne me sentais pas la force d'exécuter ce qu'ils m'ordonneraient; ce qui augmentait encore mon appréhension et ma peine, parce qu'il me semblait qu'étant telle que j'étais, il n'y avait guère d'apparence de traiter avec eux.

Ces appréhensions et ces peines continuèrent durant quelque temps; mais enfin, après tant de combats qui se passèrent dans mon esprit, je résolus, pour ne rien oublier de ce qui dépendait de moi, afin de ne point offenser Dieu, de parler à quelque personne spirituelle de la manière de mon oraison, pour connaître par son moyen s'il y avait de l'erreur, à cause, comme je l'ai dit, que ma faiblesse me donnait sujet de craindre. Mais quelle tromperie; mon Dieu, peut être plus grande que de s'éloigner comme je faisais de ce qui est excellent par le désir d'être meilleure?

Ce que je ne pouvais gagner de moi-même de faire une chose qui m'aurait été si utile montre combien grands sont les efforts du démon pour empêcher ceux qui commencent d'embrasser la vertu de communiquer avec les serviteurs de Dieu, parce qu'il sait que rien ne leur est si avantageux. Ainsi je ne pouvais m'y résoudre; j'attendais que je fusse meilleure, de même que quand je cessai de faire oraison; et j'en serais peut-être toujours demeurée là, étant si avant engagée dans ces choses qui, bien que mauvaises en effet, me paraissaient si peu importantes, que je n'aurais jamais compris combien elles m'étaient préjudiciables, si on ne me l'eût fait connaître, et donné la main pour m'aider à me relever. Soyez béni à jamais, mon Sauveur, d'avoir été le premier qui me secourûtes dans ce besoin.

Quand je vis que plus je m'avançais dans l'oraison, et plus ma crainte augmentait, je crus qu'il y avait en cela quelque grand bien ou quelque grand mal; car je connaissais clairement que c'était une chose surnaturelle, parce que je ne pouvais ni résister à ces mouvements, ni les avoir quand je l'aurais voulu. Ainsi je pensais que le mieux que je pouvais faire, pour n'avoir rien sur ma conscience, était d'éviter toutes les occasions d'offenser Dieu, quand ce ne serait qu'en des choses vénielles, puisque si ce qui se passait en moi venait de son esprit, je profiterais beaucoup de cette conduite, et que, si c'était une tentation du démon, lui seul

y perdrait et non pas moi. Après avoir pris cette résolution, je priais continuellement Notre-Seigneur de m'assister; et, quelques jours s'étant passés de la sorte, je reconnus que je n'étais pas assez forte par moi-même pour arriver sans aide à une si grande perfection, à cause de la peine que me donnaient certaines choses qui, bien qu'elles ne fussent pas fort mauvaises en elles-mêmes, étaient capables de ruiner tout ce que je faisais de bien.

Lorsque j'étais dans ces pensées, j'appris qu'il y avait en ce lieu-là un prêtre savant et dont Notre-Seigneur commençait à faire éclater la vertu et la sainteté. Je désirai de le voir, et employai pour cela un gentilhomme éminent en vertu qui demeurait aussi au même lieu. Il est marié, mais cet engagement n'empêche pas que sa vie ne soit exemplaire; sa bonté est si grande, sa charité si ardente et son oraison si sublime, qu'on peut dire qu'il est admirable en tout, et il est aimé et vénéré avec raison de tout le monde, à cause des avantages que plusieurs âmes ont reçus par son moyen; car les talents dont Dieu l'a favorisé sont tels, qu'encore que sa condition ne paraisse pas favorable pour les employer, ils ne sauraient demeurer inutiles. Il a extrêmement de l'esprit, il n'y a rien dont il ne soit capable; sa conversation est si douce et si agréable, que se trouvant jointe à une vie si sainte, il gagne le cœur de tous ceux avec qui il traite, et il ne s'en sert que pour les servir, n'ayant point d'autre plaisir que d'obliger ceux à qui son assistance peut être utile. Je pense avoir sujet de croire que ce saint gentilhomme fut, par sa sage conduite, l'une des premières causes de mon salut, et je ne saurais trop admirer l'excès d'humilité qui lui fit désirer de me voir. Il y avait près de quarante ans qu'il s'occupait à l'oraison, et vivait dans toute la perfection que son état pouvait porter. Sa femme, qui était aussi une grande servante de Dieu, était si charitable, qu'elle n'avait garde de le détourner de faire de bonnes œuvres; et elle témoignait en tout être si digne de lui, qu'il paraissait que c'était un présent qu'il avait reçu de la main de Dieu. Il y avait alliance entre leurs parents et les miens, et ils avaient une étroite liaison avec un autre gentilhomme aussi très-vertueux, qui avait épousé une de mes cousines, et qui était fort ami de l'ecclésiastique dont j'ai parlé. Ce fut par son moyen que ce bon prêtre me vint voir, et je me trouvai dans une très-grande confusion devant un homme si saint. Je lui déclarai l'état de mon âme et de mon oraison, et voulus me confesser à lui et le prendre pour mon directeur; mais il s'en excusa sur ses occupations qui étaient en effet très-grandes. Comme il jugeait de moi par mon oraison, il me crut beaucoup plus forte que je n'étais et telle que

j'aurais dû être. Ainsi il voulut me porter tout d'un coup à une aussi grande perfection que je n'offensasse Dieu en aucune sorte. Cette proposition de renoncer sans différer à de petites choses dont je ne me sentais pas avoir la force de me dégager tout-à-fait si promptement m'affligea. Il me parut que ce qu'il estimait pouvoir se faire à l'heure même avait besoin de plus de temps; et enfin je reconnus que les moyens qu'il me proposait ne m'étaient pas propres et n'étaient bons que pour des personnes plus parfaites que je n'étais, puisqu'encore que Dieu me favorisât de tant de grâces, je n'étais que dans les commencements de la vertu et des mortifications; et je suis persuadée que si j'eusse continué de communiquer avec lui, il n'eût jamais remédié à mes maux, parce que ma douleur de ne pas faire ce qu'il me conseillait, et de le pouvoir, ce me semblait, était si grande qu'elle m'aurait fait tout abandonner et jeter dans le désespoir. Sur quoi j'admire quelquefois comment il peut se faire que cet état ecclésiastique, ayant une grâce si particulière pour commencer à avancer les âmes dans la piété, Dieu ne permit pas qu'il connût l'état de la mienne, et refusât de se charger de ma conduite. Mais je vois bien maintenant que ce fut pour mon plus grand bien et afin de me donner la connaissance de personnes aussi saintes que sont ceux de la compagnie de Jésus.

Ce saint gentilhomme dont j'ai premièrement parlé me promit alors de venir quelquefois me voir, et fit paraître par-là combien grande était son humilité de vouloir bien traiter avec une personne aussi imparfaite que j'étais. Il commença par m'encourager et me dire que je ne devais pas m'imaginer de pouvoir tout faire en un jour, mais que Dieu me détacherait peu à peu des choses auxquelles il me fallait encore renoncer; comme il le savait par expérience, ayant passé quelques années sans pouvoir se dégager de quelques unes quoiqu'elles parussent fort légères. O humilité! quel bien ne produisez-vous pas dans une âme où vous établissez votre demeure, et quel avantage ne reçoit-on pas de s'approcher de ceux qui sont humbles! Ce saint, car je pense pouvoir avec raison le nommer ainsi, pour me soulager dans mes peines me racontait de lui-même certaines choses que son humilité lui persuadait être en lui de grandes faiblesses; comme en effet, c'en aurait été en moi dans la profession religieuse que j'avais embrassée; mais, qui dans celle où il se trouvait ne pouvaient passer pour des fautes ni pour des imperfections.

Ce n'est pas sans sujet que je m'étends sur ses particularités, parce que l'on ne saurait croire, sans l'avoir éprouvé, combien

elles sont importantes pour commencer de profiter à une âme, et lui montrer, même avant qu'elle ait des ailes, de quelle manière il faut voler. J'espère, mon père, de la bonté de Dieu, que vous vous servirez avantageusement de voir que tout mon bonheur vient de l'humilité et de la charité avec laquelle ce saint gentilhomme remédia à mes imperfections, en souffrant avec tant de patience que je ne m'en corrigeasse pas aussitôt entièrement. Il agissait avec une extrême discrétion, se contentait de me faire avancer peu à peu, et m'instruisait des moyens de surmonter et de vaincre les démons. Je conçus une si grande affection pour lui, que nul autre contentement n'égalait en moi celui que je recevais de ses visites; mais elles étaient rares, et je ne pouvais, sans beaucoup de peine, voir qu'elles le fussent plus qu'à l'ordinaire, parce que je croyais que mes péchés en étaient la cause.

Lorsque je lui eus fait connaître mes grandes imperfections, qui étaient peut-être des péchés, quoique je fusse moins imparfaite depuis que j'avais eu sa connaissance et que je lui dis les grâces que Dieu me faisait, afin qu'en les sachant, il me donnât des lumières pour en bien user; il me répondit que l'un ne s'accordait pas avec l'autre, puisque de semblables faveurs de Dieu n'étaient que pour des personnnes parfaites et mortifiées; qu'ainsi il ne pouvait s'empêcher de beaucoup craindre pour moi, à cause qu'il lui semblait qu'en certaines choses il y entrait du malin esprit; qu'il ne voudrait pas néanmoins l'assurer; mais que j'examinasse soigneusement tout ce que je pouvais comprendre de ce qui se passait dans mon oraison et que je le lui rapportasse. Cela me mit en grande peine, à cause que je ne savais en nulle manière ce que c'était que mon oraison, Dieu ne m'ayant fait que depuis peu la grâce de le comprendre et de le pouvoir dire. Ainsi mon affliction fut grande et je répandis une quantité de larmes, parce que certainement je désirais plaire à Dieu et ne pouvais me persuader que cela vînt du démon; mais la grandeur de mes péchés me faisait craindre que Dieu ne m'aveuglât, pour m'ôter la connaissance de ce qui se passait dans les faveurs qu'il me faisait.

Je lus des livres qui parlent de l'oraison, pour voir ce qui se passait dans la mienne, et je trouvai dans l'un qui porte pour titre: *l'Échelle de la montagne*, à l'endroit où il parle de l'union de l'âme avec Dieu, toutes les marques de ce que je disais si souvent, que je ne pouvais penser à rien lorsque j'étais dans cette manière d'oraison; je marquai ces endroits dans le livre, et les donnai à ce gentilhomme, afin que lui et ce saint ecclésiastique, après les avoir considérés, me disent s'ils étaient d'avis que fa-

bandonnasse entièrement l'oraison, puisqu'au lieu d'en profiter après m'y être occupée durant près de vingt ans, je me trouvais toujours dans le péril et trompée par les illusions du démon. Ce m'était toutefois une grande peine de penser à la quitter quand je me souvenais de l'état déplorable où je m'étais vue lorsque j'avais cessé de la faire. Ainsi, de quelque côté que je me tournasse, ce n'était pour moi que des sujets de douleurs ; et j'étais comme une personne qui, se trouvant au milieu d'une rivière, prête à se noyer, ne voit point de lieu où elle puisse aborder qui ne soit également dangereux. On peut juger par là combien grande était ma peine, et j'en ai eu plusieurs autres semblables, comme je le dirai dans la suite, parce qu'encore qu'il ne paraisse pas importer beaucoup, il servira peut-être à faire connaître comment on peut éprouver si c'est par l'esprit de Dieu que l'on agit. Cette peine est assurément fort grande ; et il faut user de prudence avec les personnes qui la souffrent, principalement si ce sont des femmes, à cause de leur faiblesse, et qu'on pourrait extrêmement leur nuire en leur disant clairement que ces consolations et ces douceurs qu'elles ressentent dans l'oraison sont des illusions du démon. Il faut donc marcher en cela avec grande retenue, leur faire éviter toutes les occasions qui pourraient les porter à offenser Dieu, leur recommander extrêmement le secret, et le leur garder à elles-mêmes. J'en parle, parce que je sais combien je me suis mal trouvée de ce que l'on ne me l'a pas gardé, lorsque ceux à qui je rendais compte de mon oraison s'en entretenaient avec d'autres, pensant bien faire, et publiaient ainsi des choses qui auraient dû demeurer secrètes. Je veux croire que leur intention était bonne, et que Dieu l'a ainsi permis pour me faire souffrir. Je n'entends pas parler en ceci de ce que je leur disais en confession ; mais je dis seulement que comme je leur rendais compte de mes peines, afin de tirer d'eux quelque lumière, et n'osais rien cacher à des personnes pour qui j'avais tant de confiance et tant de respect, il me semble qu'ils auraient dû me conserver le secret. J'estime donc que l'on doit agir avec une grande discrétion dans la conduite des femmes en les encourageant et en attendant le temps que Notre-Seigneur les assiste, ainsi qu'il m'a assistée. Car étant ainsi travaillée outre cela de grands maux de cœur, ce manque de secret m'aurait pu être préjudiciable, et je ne saurais assez m'étonner qu'il ne l'ait pas beaucoup été.

Après avoir mis ce livre entre les mains de ce gentilhomme, je lui fis une révélation si exacte de ma vie et de mes péchés, qu'encore que je ne pusse me confesser à lui parce qu'il était séculier,

je ne laissai pas de lui donner une connaissance très-particulière de ma misère. Il conféra ensuite avec ce bon ecclésiastique ; tous deux examinèrent avec une très-grande charité ce qui me regardait ; et pendant quelques jours que cela dura, je faisais de mon côté beaucoup de prières, j'employais beaucoup de personnes pour me recommander à Dieu, et je souffrais beaucoup en attendant la réponse que l'on me rendrait. Enfin elle fut qu'ils croyaient que ce qui se passait en moi venait du démon, et qu'ils me conseillaient de faire prier quelqu'un des pères de la compagnie de JÉSUS, qui avaient une très-grande expérience dans les choses spirituelles, de venir me voir ; de lui rendre compte dans une confession générale de toute ma vie et de mes inclinations avec le plus de clarté que je pourrais, afin d'augmenter encore sa lumière par celle que donne ce sacrement, et d'exécuter ponctuellement ce qu'il m'ordonnerait, parce que dans le péril où j'étais j'avais besoin d'un bon guide pour me conduire. Cette réponse me donna une telle crainte et me mit dans une si grande peine, que tout ce que je pouvais faire, c'était de répandre des larmes. Lorsque j'étais dans un tel accablement de douleur et que je ne savais que devenir, je trouvai dans un livre, que j'ai sujet de croire que Dieu me fit tomber entre les mains, ces paroles de saint Paul : *Que Dieu est fidèle, et ne permet jamais que ceux qui l'aiment soient trompés par le démon.* Cela me consola beaucoup ; et je travaillai ensuite à écrire ma confession avec toute l'exactitude et la clarté qu'il me fut possible, sans rien oublier, autant que je pus m'en souvenir, de tout le mal et de tout le bien que j'avais fait. Après avoir achevé, ce me fut une très-grande affliction de trouver d'un côté tant de péchés, et de l'autre presque rien de bon, et ce ne m'était pas d'ailleurs une petite peine, que l'on vît dans notre maison que je traitasse avec des personnes aussi saintes que sont ceux de cette compagnie, parce que la connaissance que j'avais de ma faiblesse me donnait de la défiance de moi-même, et que je jugeais assez que cette action que je faisais m'obligeait à me corriger de mes défauts et à renoncer à mes divertissements ; puisqu'autrement, au lieu de tirer avantage de la conduite où je m'engageais, j'en deviendrais encore pire. Ainsi je priai la sacristine et la portière de n'en parler à personne ; mais cette précaution me fut inutile, parce que lorsque l'on vint m'appeler il se rencontra à la porte une religieuse qui le publia dans tout le couvent : ce qui fait voir que le diable ne manque jamais de traverser, autant qu'il peut, les bons desseins de ceux qui veulent s'approcher de Dieu.

Après que j'eus donné connaissance de toute ma vie et du fond de mon âme à ce bon religieux, qui était fort sage et fort éclairé, il me rassura dans mes craintes en me disant qu'il voyait manifestement que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, mais qu'il fallait corriger les défauts qui se rencontraient dans mon oraison, parce que je ne l'avais pas établie sur un bon fondement, n'ayant point commencé par pratiquer la mortification; en quoi il disait si vrai, qu'à peine j'en connaissais le nom. Il ajouta que je devais bien me garder de ne jamais abandonner l'oraison, mais au contraire m'efforcer de m'y appliquer de plus en plus, puisque Dieu m'y favorisait de tant de grâces, et qu'il voulait peut-être, par mon moyen, en faire aussi à beaucoup d'autres. La suite a fait voir qu'il semblait être animé d'un esprit de prophétie, et que le Saint-Esprit parlait par sa bouche pour mon salut, de même que dans ce qu'il me dit, que je ne pourrais, sans me rendre très-coupable, manquer de répondre aux grâces que je recevais de Dieu. Plus ces paroles me faisaient d'impression, plus je me trouvais confondue d'avoir été jusqu'alors si imparfaite; et la manière dont il me conduisit me fut si avantageuse, que je paraissais entièrement changée; ce qui montre combien est importante la connaissance de ce qui se passe dans les âmes. Il me dit ensuite de prendre chaque jour pour sujet de mon oraison un mystère de la passion, de tâcher d'en profiter, de ne penser qu'à l'humanité de Jésus-Christ, et de résister autant que je pourrais à ces goûts et à ces douceurs qui me donnaient tant de plaisir dans l'oraison, jusqu'à ce qu'il m'ordonnât de faire autre chose. Ainsi il me laissa consolée et fortifiée, et Notre-Seigneur l'assista et moi aussi, pour lui faire connaître l'état de mon âme, et de quelle manière il devait me conduire. Je résolus de pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnait, et je l'ai exécuté jusqu'ici. Je ne saurais trop remercier Dieu de la grâce qu'il m'a faite d'obéir, quoique imparfaitement, à mes confesseurs ses bons serviteurs, qui ont presque toujours été de la compagnie de Jésus; et l'on verra dans le chapitre suivant le profit que je commençai à tirer de cette conduite.

CHAPITRE XXIV.

La Sainte ayant, par le conseil de son confesseur, demandé à Dieu, dans l'oraison, de l'assister pour le contenter en tout, elle tombe en extase. Dieu lui parle pour la première fois, et lui change en un moment tellement le cœur, qu'elle se détache de toutes les affections qui, bien qu'elles lui parussent innocentes, lui étaient fort préjudiciables.

Après cette confession générale, je me trouvai si soumise à tout ce que l'on pouvait désirer de moi, que rien ne me paraissait difficile, et je commençai à changer en beaucoup de choses, quoique mon confesseur ne m'en pressât pas, et ne témoignât pas d'en tenir grand compte. Je m'y trouvais d'autant plus portée, que l'amour de Dieu était la voie par laquelle il me conduisait, et que, sans user de contrainte, il me faisait connaître que je ne devais point espérer de récompense, si je n'agissais en cela avec liberté, et si je ne m'en rendais digne par mon amour pour sa divine majesté. Je fis ainsi, durant plus de deux mois, tout ce que je pus pour ne point goûter la douceur des faveurs que Dieu me faisait, et comme il commençait à me donner le courage de surmonter les difficultés que les personnes qui me connaissaient, et particulièrement les religieuses de notre monastère, me croyaient, avec raison, incapable de vaincre, elles remarquaient en moi un grand changement, quoique l'habit que je portais, et la profession que j'avais embrassée, m'obligeassent à faire encore davantage. Cette manière d'agir, opposée à l'amour-propre, m'obtint de Dieu une connaissance que je n'avais pas encore eue. Car, au lieu qu'auparavant il me semblait que pour recevoir de lui des faveurs dans l'oraison, il fallait que je me retirasse en quelque lieu à l'écart, et que je n'osais presque me remuer, je vis que cela m'était fort inutile, puisque lorsque je faisais les plus grands efforts pour résister à ces douceurs, Notre Seigneur m'en donnait en telle abondance, et me faisait si clairement voir sa gloire, que je m'en trouvais comme tout environnée, sans que je pusse par toute ma résistance m'empêcher de l'être. Plus je me travaillais pour cela, et plus, durant ces deux mois, il redoublait vers moi ses faveurs, et me donnait une plus claire connaissance qu'il n'avait encore fait de ses divines perfections, afin de m'apprendre qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui résister.

Je recommençai à m'affectionner à la sacrée humanité de Notre Seigneur, à établir mon oraison sur un fondement solide, et à pratiquer davantage la pénitence dont je m'étais relâchée à cause de

mes grandes infirmités. Ce saint homme qui me confessait me dit qu'il y avait certaines austérités qui ne pouvaient pas nuire à ma santé, et que Dieu ne m'envoyait peut-être tant de maladies que parce que voyant que je ne faisais point de pénitence, il voulait lui-même m'en imposer. Il m'ordonna ensuite de certaines mortifications que mon naturel ne me rendait pas fort agréables ; mais je les pratiquais toutes, parce qu'il me semblait que Dieu me l'ordonnait par sa bouche, et qu'il lui faisait la grâce de me conduire d'une telle manière que je me trouvais disposée à lui obéir. Quelque petites que fussent les offenses que je commettais alors envers Dieu, je les ressentais beaucoup, et pour peu que j'eusse quelque chose de superflu, je ne pouvais plus me recueillir. Je priais ardemment Dieu de m'assister et de ne pas permettre que, traitant avec ses serviteurs, je tournasse la tête en arrière ; ce qui me paraisait un grand péché, parce qu'il serait cause que l'on aurait moins d'estime pour eux.

En ce même temps, le père François qui, étant duc de Gandie, avait tout abandonné pour entrer dans la compagnie de JÉSUS, arriva ; et mon confesseur et ce gentilhomme dont j'ai parlé l'engagèrent à venir me voir. Il était fort éclairé, et Dieu, comme pour le récompenser dès cette vie de ce qu'il avait tout quitté pour le servir, lui faisait des grâces toutes particulières. Je lui rendis compte de mon oraison, et après qu'il eut appris de ma bouche l'état de mon âme ; il me dit que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu ; qu'il ne trouvait rien à redire à ce que j'avais fait jusqu'alors, mais qu'il ne croyait pas que je dusse résister davantage ; qu'il fallait toujours commencer mon oraison par me représenter un mystère de la passion ; et que, si Notre-Seigneur élevait mon esprit à quelque chose de plus sublime, sans que j'y contribuasse en rien, je n'y résistasse pas davantage et m'abandonnasse à sa conduite. Un conseil si salutaire fit voir quelle était sa capacité et son expérience en semblables choses, et je demeurai fort consolée. Ce bon gentilhomme ne le fut pas moins des sentiments de ce grand serviteur de Dieu, qui continuait toujours de m'assister et de me donner des avis salutaires.

Incontinent après, on envoya ce bon religieux en un autre lieu ; et cet éloignement me fut très-sensible, parce que, ne croyant pas pouvoir trouver un autre directeur semblable à lui, je craignais de retomber dans le même état où j'étais auparavant que de l'avoir connu. Mon âme se trouvait comme seule dans un désert, sans consolation, au milieu de tant d'appréhensions et de craintes, que je ne savais à quoi me résoudre. Une de mes parentes obtint

de mes supérieures la permission de me mener chez elle, et je n'y fus pas plus tôt, que je tâchai d'avoir un confesseur de cette compagnie. Notre-Seigneur permit que je me liasse d'amitié avec une dame veuve, de grande qualité et fort exercée dans l'oraison, qui communiquait beaucoup avec ces pères. Leur maison était proche de la sienne; j'eus beaucoup de joie de la facilité que cette rencontre me donnait de traiter avec eux; ce que j'entendais dire de la sainteté de leur conduite me touchait de telle sorte, que je m'apercevais sensiblement que j'en profitais.

Cette dame me donna pour confesseur son directeur, et il commença à me conduire d'une manière plus parfaite. Il me dit qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire pour contenter Dieu entièrement; mais il me le disait avec beaucoup de douceur, parce qu'il voyait que j'étais encore faible et d'un naturel très-tendre, particulièrement en ce qui regardait quelques amitiés dans lesquelles, bien que je n'offensasse pas Dieu, mon affection était excessive. Il me semblait que je ne pouvais les quitter sans ingratitude; et je disais à ce bon père que, puisque je ne péchais point en cela, je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû les abandonner. Il m'ordonna de recommander la chose à Dieu, durant quelques jours, et de dire pour ce sujet l'hymne *Veni Creator*, afin qu'il me donnât la lumière qui m'était nécessaire pour connaître ce que je devais faire.

Après avoir ensuite demeuré longtemps en oraison, et demandé à Dieu de m'assister pour le contenter en tout, je commençai cet hymne et je me trouvai aussitôt dans un ravissement qui me tira presque hors de moi-même, sans que j'en pusse douter, tant la chose était manifeste. Ce fut la première fois que Dieu me fit une si grande faveur, et j'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes, mais seulement avec les anges.* Ces paroles me furent dites dans le plus profond de mon âme; et une chose si extraordinaire, et qui m'était si nouvelle, me remplit d'un étrange étonnement et d'une merveilleuse crainte. Mais cette crainte étant passée, j'en ressentis une grande consolation.

Ces divines paroles produisirent un tel effet, que je n'ai jamais depuis su faire amitié ni liaison particulière, ni trouver de la consolation qu'avec ceux que je connaissais aimer Dieu et s'efforcer de le servir, et quoiqu'ils fussent auparavant mes amis ou mes parents, je puis dire avec vérité, qu'à moins que ce ne soient des personnes d'oraison, ce m'est une croix fort pénible que de converser avec eux. Notre Seigneur me changea tellement le cœur dans ce

moment (car cela ne dura pas davantage, ce me semble) et je me sentis si encouragée de renoncer à tout pour l'amour de lui, qu'il n'a plus été besoin de m'en renouveler le commandement; au lieu qu'auparavant mon confesseur me voyant si attachée à ces amitiés qui, bien qu'elles me parussent innocentes, m'étaient très-préjudiciables, il n'osait, par prudence, m'ordonner absolument de les quitter, mais il attendait que Dieu opérât en moi, comme il fit, ce grand changement pour lequel j'avais inutilement fait tant d'efforts; et je crois que si l'on m'eut pressée davantage, j'aurais tout abandonné, parce que je ne croyais pas qu'il y eût du péril. mais alors Dieu rompit mes chaînes et me donna la force d'exécuter ce que j'avais auparavant entrepris en vain. Je le dis à mon confesseur: je quittai tout de la manière qu'il me l'ordonna; et une si grande résolution, si fidèlement exécutée, servit beaucoup aux personnes avec qui j'avais une communication particulière.

Que Dieu soit béni à jamais de m'avoir donné, en un moment, cette force que je n'avais pu acquérir en plusieurs années, quoique je me fisse, pour cela, une si grande violence, que ma santé s'en trouvait extrêmement altérée. Mais il n'y a pas sujet de s'étonner que j'en sois venue à bout, sans aucune peine, lorsqu'il a plu à celui qui est tout-puissant et qui règne absolument sur toutes les créatures de me faire cette grâce.

CHAPITRE XXV.

De la différence qu'il y a entre les paroles que Dieu dit à quelques âmes, et celles que notre entendement forme lui-même et s'imagine venir de Dieu. Marques auxquelles on peut connaître cette différence et les tromperies du démon. Paroles que Dieu dit à la Sainte, dans un extrême trouble où elle était, et qui mirent en cet instant son esprit dans un tel calme, et lui donnèrent tant de courage, qu'elle n'appréhende plus les démons.

DE LA DIFFÉRENCE DES PAROLES DE DIEU ET DE CELLES DES HOMMES.

Je pense devoir dire ici quelle est cette manière de parler dont Dieu se sert envers les âmes, et de quelle sorte elles l'entendent, afin que votre révérence le comprenne, parce qu'elle verra dans la suite que depuis le jour que Notre-Seigneur me fit cette faveur, il continue très-souvent à me l'accorder. Ce sont ces paroles très-distinctes, mais que nos oreilles corporelles sont incapables d'entendre, quoique l'âme les entende plus clairement qu'elle ne pourrait le faire par leur entremise, et que quelque résistance qu'elle

y apportât, elle ne saurait ne point les entendre. Lorsque, dans la manière ordinaire d'ouïr, nous ne voulons pas écouter ce que l'on nous dit, nous pouvons nous boucher les oreilles et nous distraire à autre chose, et ainsi ne rien comprendre au sens des paroles dont le son nous frappe; mais dans cette autre manière dont Dieu parle à l'âme, quelque résistance que je fasse pour ne point l'écouter, il me contraint d'être très-attentive à ce qu'il me dit; et ainsi, quoique nous le voulions ou ne le voulions pas, il faut nécessairement que nous l'entendions, parce qu'il le veut, et qu'ayant un empire absolu sur nous, il nous est impossible de ne pas faire ce qui lui plaît. Je puis en parler par expérience, l'appréhension que j'avais qu'il y eût de l'illusion m'ayant fait résister près de deux ans; et j'éprouve que les efforts que cette même crainte me fait encore quelquefois pour résister me sont inutiles.

Je désirerais pouvoir faire entendre quelles sont les tromperies qu'il peut y avoir en cela, bien qu'il me semble qu'il ne s'en rencontre point, ou fort peu, pour les personnes qui en ont l'expérience; mais il faut que cette expérience soit grande. Et je voudrais aussi pouvoir faire connaître quelle est la différence qu'il y a entre ce qui procède du bon esprit ou ce qui procède du mauvais, ou ce qui ne vient que d'une imagination que l'entendement se forme, comme cela peut arriver, ou si c'est l'esprit qui se parle à lui-même. J'avoue ne le savoir pas bien; mais il m'a semblé encore aujourd'hui que cela peut être. Quant à ce qui vient de l'esprit de Dieu, il m'a été, en plusieurs rencontres, facile de le connaître à diverses marques, et entre autres, à ce que les choses qui m'avaient été dites deux ou trois ans auparavant, ont toutes été ponctuellement accomplies.

Il peut arriver, à mon avis, que lorsque l'on recommande quelque affaire à Dieu avec grande affection et application, on se persuade d'entrevoir si cette affaire réussira ou ne réussira pas; mais une personne à qui Dieu a parlé de la manière que je l'ai dit n'aura pas de peine à connaître l'extrême différence qui se rencontre entre ces divines paroles et ce qu'elle s'imagine, quelque subtile que soit la manière dont son entendement la trompe, sans avoir dessein de la tromper. Car au lieu que, quand c'est Dieu qui parle, l'âme ne fait qu'écouter ce qu'il dit, l'entendement n'a garde d'écouter lorsque c'est lui-même qui parle; et comme les paroles qu'il forme, quoique bien arrangées, ne procèdent que de son imagination qui est obscurcie par tant de nuages, comment auraient-elles cette clarté et cette lumière qui éclate dans celle de Dieu! Aussi pouvons-nous, quand c'est notre enten-

dement qui forme ces paroles, distraire notre imagination à autre chose, de même qu'une personne qui parle peut se taire; mais il n'est pas en notre pouvoir de le faire lorsque c'est Dieu qui nous parle.

Il y a encore une autre marque, la plus évidente de toutes; c'est que les paroles qui procèdent de notre entendement ne produisent aucun effet, et qu'au contraire, quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, elles sont toujours suivies des effets. Ainsi, lors même qu'il ne les emploie que pour nous reprendre de nos fautes, elles font à l'instant une telle impression dans notre âme, qu'elles l'attendrissent, l'illuminent, la réjouissent, la disposent à tout entreprendre pour son service, et la mettent, plus promptement qu'on ne saurait le croire, dans une tranquillité si admirable, qu'il semble que Dieu veuille lui faire connaître que son pouvoir n'a point de bornes; et que ses paroles sont des effets. Ainsi il me paraît y avoir la même différence qui se trouve entre parler et écouter, à cause, comme je l'ai dit, que lorsque nous parlons c'est notre entendement qui arrange nos paroles, et qu'au contraire, quand on nous parle nous n'avons qu'à écouter, sans aucun travail, ce que l'on nous dit. Dans la première de ces deux sortes de paroles, nous ne saurions assurer si ce que nous disons est conforme à la vérité, parce que nous sommes alors comme des personnes à demi endormies; mais dans la seconde manière, les paroles que Dieu nous dit s'entendent si clairement, que l'on n'en perd pas une syllabe, quoique cela arrive quelquefois dans un temps que l'entendement et l'âme sont si troublés et si distraits, qu'ils ne pourraient former une seule pensée raisonnable; et ces divines paroles font comprendre à l'âme de si grandes vérités que, quelque recueillie qu'elle fût en elle-même, elle serait incapable de les concevoir; joint, comme je l'ai déjà dit, qu'elle se trouve toute changée dès la première de ces paroles, particulièrement s'il se rencontre qu'elle soit dans le ravissement; car ses puissances étant alors suspendues et n'agissant point, comment son imagination, qui est toute stupide, pourrait-elle se représenter et comprendre des choses auxquelles auparavant elle n'avait jamais pensé, et dont par conséquent la mémoire n'aurait pu conserver aucune image!

Il faut remarquer que lorsque nous avons des visions et que nous entendons ces divines paroles, ce n'est jamais, ce me semble, dans ce temps de ravissement que l'âme est unie à Dieu, parce qu'alors, comme je pense l'avoir dit dans la seconde manière d'arroser le jardin spirituel, l'entendement, la mémoire et la to-

lonté, demeurant sans aucune action et comme perdus, on ne saurait, à mon avis, ni voir, ni écouter, ni entendre ; et, durant ce temps qui est fort court, Dieu se rend tellement maître de l'âme, qu'il ne lui laisse, si je ne me trompe, aucune liberté d'agir. Mais quand après que ce peu de temps est passé, l'âme continue à demeurer dans le ravissement, c'est alors que je dis que ces puissances se trouvent en tel état, qu'encore qu'elles ne soient point perdues, elles n'agissent presque point, et sont comme abîmées en Dieu et incapables de raisonner. Il y a tant de moyens de connaître cette différence, qu'il est difficile que l'on s'y trompe souvent ; et j'ose même ajouter qu'une personne qui en a quelque expérience le discernera clairement, parce que, outre plusieurs autres preuves que je pourrais en alléguer, les paroles qui ne procèdent que de notre entendement ne produisent aucun effet, et l'âme les rejette, à cause que ne les considérant que comme des rêveries de l'entendement, elle n'en tient non plus de compte que de ce que dirait un frénétique. Mais au contraire, nous écoutons ces paroles proférées de Dieu comme si elles sortaient de la bouche d'une personne savante, sainte et de grande autorité, que nous sommes assurés être incapable de mentir ; ce qui est même une comparaison trop basse, parce que ces paroles sont quelquefois accompagnées d'une telle majesté, que sans considérer de qui elles procèdent, nous ne saurions ne point trembler lorsqu'elles nous reprennent de nos fautes, et ne nous pas sentir embrasés d'amour lorsqu'elles nous témoignent de l'amour. Notre mémoire ne peut rien nous représenter qui leur soit comparable, et elles expriment en peu de mots, et nous font concevoir tant de sens si admirables, qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour les démêler et les mettre en ordre ; ce qui montre que ces paroles surpassent en telle sorte notre capacité, qu'il nous est fâcheux de voir qu'elles sont divines et non humaines.

J'estimerais inutile de m'arrêter davantage ici, parce que je ne crois pas qu'une personne qui a de l'expérience puisse s'y tromper et tomber dans l'illusion, si elle ne se trompe volontairement elle-même. Il m'est souvent arrivé, qu'étant entré dans quelque doute de ce qui m'avait été dit, non pas alors, cela était impossible, mais après, et de penser que je pouvais m'être abusée, j'en ai vu depuis longtemps l'accomplissement. Et au lieu que ce qui procède de l'entendement est comme un premier mouvement de la pensée qui passe et s'oublie, ceci est comme une chose subsistante que Dieu imprime de telle sorte dans la mémoire qu'elle ne saurait s'en effacer, si ce n'est après un fort long temps, et que ce fût seule-

ment des paroles de tendresse et d'instruction. Car, quant à celles de prophétie, je ne crois pas qu'elles se puissent oublier; et il ne m'est jamais arrivé de les avoir oubliées, quoique j'aie fort peu de mémoire.

Je répète encore que si une personne ne prend plaisir à se tromper, en se persuadant qu'elle entend ce qu'elle n'entend pas, et que c'est Dieu qui lui parle, elle n'aura pas de peine à connaître que c'est elle-même qui se parle, et sortir ainsi d'une tromperie où elle demeurerait durant toute sa vie. Mais j'avoue ne pas comprendre comment elle y pourrait tomber, si elle avait seulement entendu une fois Dieu lui parler; parce que quand c'est elle même qui se parle, quoiqu'elle ne voulût rien écouter de ce qu'on lui dirait, soit par le désir de demeurer tranquille dans son oraison et la crainte d'y être troublée; ou par d'autres considérations, elle ne saurait ne pas le connaître, à cause que son entendement a besoin de temps pour raisonner; au lieu que quand c'est Dieu qui nous parle, il nous instruit en un moment et nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions concevoir et démêler en tout un mois, et dont quelques-unes sont si élevées que nous en demeurons épouvantés. Je suis assurée que ceux qui en auront fait l'expérience demeureront d'accord que je ne dis rien en cela qui ne soit vrai, et je remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite de le pouvoir expliquer.

Je finirai en disant que lorsque c'est nous-mêmes qui parlons, nous le pouvons faire toutes les fois que nous le voulons et que nous sommes en oraison, en nous imaginant que l'on nous parle; mais il n'en est pas de même lorsque c'est véritablement Dieu qui nous parle, ainsi que je l'ai éprouvé; puisque quelque désir que j'aie eu de l'entendre me parler, il s'est passé plusieurs jours sans que ce bonheur m'arrivât; et que d'autres fois, lorsque je n'y pensais point, il ma favorisée de cette grâce. Que si quelqu'un, pour tromper le monde, disait qu'il aurait appris de Dieu ce qu'il se serait dit à lui-même, il ne coûterait guère d'y ajouter qu'il a entendu ces paroles avec ses oreilles corporelles; et j'avoue sincèrement que je n'avais jamais cru que l'on pût entendre d'une autre manière, jusqu'à ce que je l'eusse éprouvé, après avoir tant souffert.

Lorsque c'est une illusion du démon, non seulement les paroles que nous entendons ne produisent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, et Dieu m'a aussitôt fait connaître la tromperie. Outre que l'âme demeure dans une grande sécheresse. elle se trouve aussi

dans une inquiétude semblable à celle que j'ai souvent éprouvée en d'autres rencontres; Notre-Seigneur ayant permis que j'aie eu des tentations et des travaux d'esprit de diverses sortes, et qui me tourmentent encore assez souvent, comme on le verra dans la suite. On ne sait d'où vient cette inquiétude dont je parle maintenant, et l'on sent seulement que l'âme y résiste, qu'elle s'en trouble et s'en afflige sans savoir pourquoi; parce qu'encore que le démon, pour mieux se cacher dans ces illusions, ne lui dise rien de bon, nous avons, ce me semble, quelque pressentiment qu'il y a en cela de la tromperie; et le plaisir que ces paroles nous donnent ne paraît très différent de celui qu'on reçoit lorsque c'est Dieu lui-même qui nous parle. Ainsi cet ange de ténèbres ne peut, par ses fausses douceurs, tromper ceux qui ont goûté la véritable douceur qui se rencontre dans ces paroles de Dieu, parce qu'au lieu qu'elles font une très-forte impression dans notre âme, et la comblent d'une joie également tranquille, permanente et agréable, ces autres paroles dont le démon est l'auteur ne produisent que de faibles mouvements de dévotion qui, semblables à de petites fleurs que le premier vent des persécutions emporte, ne méritent pas de porter le nom de dévotion, puisqu'encore que ce soient de bons commencements et de bons sentiments, ils sont incapables de nous donner la lumière nécessaire pour discerner ce qui procède du bon et du mauvais esprit. C'est ce qui nous oblige toujours de marcher avec une grande retenue, parce que ceux qui n'ont pas passé plus avant dans l'oraison pourraient facilement être trompés par de telles visions et révélations. Pour moi je n'ai point eu de celles qui sont véritables, qu'après que Dieu, par sa seule bonté, m'eût donné l'oraison d'union, si ce n'est la première fois que Jésus-Christ m'apparut, il y a plusieurs années, ainsi que je l'ai dit; et plût à sa divine majesté que j'eusse compris dès-lors, comme je l'ai compris depuis, que cette vision était véritable! j'en aurais tiré sans doute un grand avantage; mais quant à celles dont le démon est l'auteur, elles ne laissent dans l'âme que l'effroi et un grand dégoût.

Je tiens pour certain que Dieu ne permettra jamais que le diable trompe une personne qui, sans se confier à elle-même, est si ferme dans la foi, qu'elle souffrirait plutôt mille morts que de s'en départir de la moindre chose, parce que l'amour que Dieu lui donne pour cette foi, la rend si vive, si forte et si immuablement attachée à celle de la sainte Eglise, qu'établissant ses vertus sur elle comme sur un fondement immobile, toutes les révélations imaginables, quand même elle verrait les cieux ou-

verts, seraient incapables de l'ébranler dans le plus petit article de sa créance. Que si l'âme hésite quelquefois en cela et s'amuse à raisonner ainsi en elle-même : Si c'est Dieu qui me dit ceci, il pourrait être aussi véritable que ce qu'il a dit aux saints; cette pensée viendrait du démon qui commencerait à la tenter par un premier mouvement; et ce serait un très-grand mal si elle s'y arrêtait; mais je ne saurais croire que l'on tombe dans ces premiers mouvements quand on a la force que Dieu donne à ceux qu'il favorise de ses grâces; et je suis même persuadée que tous les démons ensemble leur seraient peu redoutables, lorsqu'il s'agirait de soutenir la moindre des vérités que l'Église nous enseigne. Que si l'âme, après même qu'elle a eu ces visions, ne se sent pas avoir cette dévotion et cette force, elle ne doit point s'y assurer, puisque encore qu'elle ne connaisse pas à l'instant le mal qu'elles seraient capables de lui causer, non-seulement il serait grand, mais il pourrait encore croître ; et je sais par expérience qu'il ne faut se persuader qu'une chose vient de l'esprit de Dieu qu'autant qu'elle se trouve conforme à l'Écriture sainte. A moins que cela, il me semble, s'il m'est permis d'user de cette comparaison, que je me tiendrais plus assurée que ces visions viendraient du démon, que je ne le suis maintenant que celles que j'ai eues viennent de Dieu, quelque certitude que j'en aie : car les visions qui viennent du démon se connaissent à des marques si visibles que, quand tout le monde ensemble m'assurerait qu'elles viennent de Dieu, je n'y ajouterais point de foi. Ces marques sont que l'âme se trouve aussitôt dénuée de toute vertu, dans le dégoût, dans le trouble, et incapable de rien faire de bon, parce qu'encore que le démon paraisse lui donner de bons désirs, ils sont si faibles, son humilité est si fausse et son inquiétude est si grande, qu'elle ne goûte ni douceur ni suavité, et que ceux qui ont éprouvé les effets tout contraires que l'esprit de Dieu produit, comprendront, à mon avis, facilement.

Néanmoins, comme le diable peut nous tendre plusieurs piéges, et qu'ainsi nous avons toujours sujet de craindre, nous devons sans cesse nous tenir sur nos gardes et prendre pour guide un directeur vertueux et capable, à qui nous donnions une entière connaissance du fond de notre âme. Par ce moyen nous vivrons en assurance, quoiqu'avec tout cela ces craintes démesurées n'aient pas laissé de me faire, aussi bien qu'à d'autres, beaucoup de mal.

Outre mon directeur à qui seul je déclarais mes plus intimes sentiments, il y avait quatre ou cinq grands serviteurs de Dieu avec qui je communiquais quand il me l'ordonnait, et j'avais avec raison une grande confiance en eux. Comme ils avaient tous beau-

coup d'affection pour moi et appréhendaient que je fusse trompée par le démon, ce que je ne craignais pas moins qu'eux hors de l'oraison, mais non pas dans l'oraison, parce qu'alors Dieu me rassurait; ils s'assemblèrent pour délibérer sur ce sujet, et ensuite de leur conférence, mon confesseur me dit qu'ils croyaient tous que ces douceurs que j'éprouvais dans l'oraison étaient des illusions du démon; qu'ainsi ils étaient d'avis que je ne communiasse pas si souvent, et que j'évitasse le plus que je pourrais la solitude. J'étais naturellement si peureuse, que souvent même durant le jour, je n'osais demeurer seule dans une chambre; et ce mal de cœur dont j'étais travaillée y contribuait encore. Voyant donc que tant de personnes savantes et incomparablement meilleures que moi étaient de ce sentiment, que je ne pouvais néanmoins y entrer, j'en eus un très-grand scrupule, parce qu'il me semblait que c'était manquer d'humilité que de ne pas me rendre à leur avis. Ainsi je fis tous mes efforts pour les croire; je me représentai pour cela tout ce que j'avais fait de mal en ma vie, et passai plusieurs jours sans communier et sans demeurer en solitude; quoique ce fût toute ma consolation; parce que je n'avais personnne avec qui communiquer, chacun étant contre moi. Les uns traitaient ce que je disais d'imagination et de rêveries que je me mettais dans la tête; d'autres avertissaient mon confesseur de ne pas ajouter foi à mes paroles; et d'autres assuraient hardiment qu'il y avait de l'illusion. Lui seul me consolait; car, bien qu'il suivît leurs avis pour m'éprouver, ainsi que je l'ai su depuis, il me disait qu'encore que ce fût le démon, je n'avais rien à appréhender de ses artifices, puisqu'ils ne me faisaient point tomber dans le péché, qu'il serait enfin contraint de me laisser en repos, et que je n'avais qu'à le demander instamment à Dieu. Ce bon père et toutes les personnes qu'il confessait, comme aussi plusieurs autres, priaient beaucoup pour moi, et toutes leurs oraisons et les miennes ne tendaient qu'à obtenir de sa divine majesté qu'il lui plût de me conduire par un autre chemin : ce qui dura sans discontinuation, ce me semble, pendant deux ans.

Pendant ce temps je ne pouvais me consoler, lorsque je pensais que c'était le démon qui me parlait si souvent. Car encore que je ne me retirasse plus dans la solitude pour prier, Notre-Seigneur ne laissait pas de me faire recueillir au milieu même des conversations où je me trouvais, de me dire ce qu'il lui plaisait, et de me contraindre à l'entendre, quelque résistance que j'y apportasse; mais n'y ayant une seule personne avec qui je pusse me soulager de mes peines, je ne pouvais ni prier ni lire; ainsi je me

trouvais souvent dans un tel accablement, et si troublée de la cause d'être trompée par le démon, que je ne savais plus que devenir.

Un jour que j'étais plus tourmentée que je ne l'avais encore été, je passai de l'église dans un oratoire, et j'y demeurai quatre ou cinq heures en tel état que, ne recevant aucune consolation ni du côté du ciel ni de celui de la terre, je me trouvais comme abîmée dans l'appréhension de mille périls. « O Dieu de mon âme! » il paraît bien que vous êtes l'ami véritable; qu'étant tout-puis- » sant, vous pouvez tout ce que vous voulez, et que vous ne cessez » jamais de vouloir tout ce que nous pouvons souhaiter, pourvu « que nous ne cessions point de vouloir tout ce que vous voulez. » Souverain maître de l'univers, que toutes les créatures vous bé- » nissent: eh! qui me donnera une voix assez forte pour faire en- » tendre jusqu'aux extrémités du monde, combien vous êtes fi- » dèle à ceux qui ont le bonheur d'être aimés de vous! Tout ce » qui est ici-bas peut nous manquer; mais vous, Seigneur, vous » ne nous manquez jamais. Qu'est-ce que ce peu que vous per- » mettez que souffrent ceux qui vous aiment? et quelles délices » sont comparables à celles que vous leur faites éprouver? O » qu'heureux et plus heureux qu'on ne saurait dire serait celui » qui n'aurait jamais aimé que vous! Il me paraît, mon Dieu, que » vous ne traitez avec rigueur ceux qui vous aiment, que pour « leur faire mieux comprendre dans l'excès de leurs souffrances » quel est l'excès de votre amour. O mon Sauveur! que n'ai-je » assez d'esprit, assez de science et assez d'éloquence pour pou- » voir exprimer aussi bien que je le comprends, quelles sont les » merveilles de vos œuvres. Tout me manque pour cela, mon Dieu; » mais ma consolation est que, pourvu que vous ne m'abandonniez « point, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les savants s'é- » lèvent donc tant qu'ils voudront contre moi, que toutes les créa- » tures me persécutent, et que tous les démons joints ensemble » m'attaquent, rien ne sera capable de m'étonner, pourvu que » vous continuiez de m'assister, parce que j'ai éprouvé combien » toutes ces peines sont avantageuses à ceux qui ne mettent leur » confiance qu'en vous seul. »

Lorsque j'étais dans l'extrémité d'affliction que je viens de dire, et que je n'avais point encore eu de visions, ces paroles que j'entendis furent seules suffisantes pour remettre mon âme dans la tranquillité et dans le calme : *N'ayez point peur, ma fille, je ne vous abandonnerai jamais : n'appréhendez rien.*

Il me semblait, après avoir entendu ces divines paroles, que

l'on n'aurait pu me tirer d'une si étrange peine, quelque temps et quelques efforts que l'on eût employés ; mais ce peu de mots calmèrent en un moment de telle sorte mon esprit, et me donnèrent tant de force, d'assurance, de repos et de lumière, que je me trouvai toute une autre personne ; et quand tout le monde ensemble aurait voulu me faire croire que ces paroles n'étaient pas de Dieu, j'aurais hardiment soutenu le contraire, et j'en serais toujours demeurée très-persuadée.

« Jusqu'à quel excès, Seigneur, va votre bonté, et cette puis-« sance sans bornes qui vous rend facile ce qui vous paraît être le « plus impossible ! Vous ne vous contentez pas de proposer des « remèdes pour guérir les blessures que le péché fait dans nos « âmes, mais vous les guérissez en effet ; vos paroles sont des « actions : et je ne puis assez admirer de quelle sorte vous fortifiez « notre foi, et augmentez notre amour pour vous. Cela m'a fait « souvenir cent fois du calme que vous rendites à la mer en tan-« çant les vents qui avaient excité une si violente tempête ; et je « disais en moi-même : Quel doit être celui à qui toutes les puis-« sances de mon âme obéissent ainsi sans résistance, qui dissipe « en un instant, par l'éclat de sa lumière, des ténèbres si épaisses ; « qui attendrit un cœur qui paraissait être de marbre, et qui, par « une agréable pluie de larmes, arrose une terre si aride, qu'elle « semblait devoir toujours demeurer dans la sécheresse ! quel est « celui qui nous donne de si saints désirs, et nous inspire tant de « courage ? Il m'est arrivé souvent d'avoir ces pensées : Que puis-« je appréhender, et qui sera capable de me faire peur ? mon seul « désir est de servir Dieu ; je ne souhaite autre chose que de lui « plaire, et je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute ma « joie, tout mon repos et tout mon bonheur. Si donc le Seigneur « est tout-puissant, et que les démons sont ses esclaves, comme « je ne saurais en douter, puisque la foi m'en assure, quel mal « ces malheureux esprits sauraient-ils me faire, étant ainsi que je le « suis servante de ce souverain monarque, et, quand j'aurais à com-« battre tout l'enfer ensemble, quel sujet aurais-je de le craindre ? »

Je prenais ensuite une croix, et je sentais que Dieu me donnait tant de courage, que je me trouvais si changée, et j'appréhendais si peu ces esprits de ténèbres, que, ne mettant point en doute de pouvoir les vaincre sans peine par la force que me donnait cette croix, je disais : Venez tous maintenant, je vous attends de pied ferme, et étant comme je le suis une humble servante du Dieu tout-puissant, je veux voir quel mal vous pourrez me faire.

Il me parut depuis que véritablement ces malheureux esprits me

craignaient; et au contraire je les craignais si peu, et je demeurai si tranquille, que toutes mes appréhensions s'évanouirent. Ainsi, lorsque ils m'ont apparu, comme cela est arrivé quelquefois, ainsi qu'on le verra dans la suite, je leur faisais peur, et ils ne m'en faisaient point, parce que Dieu m'a donné un tel avantage sur eux, que je ne les considère que comme des mouches. Je les trouve lâches, timides, et sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les appréhendent, ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu, et augmenter leur sainteté. Je prie sa divine majesté de nous faire la grâce de ne craindre que ce qu'il faut véritablement craindre, et d'être bien persuadé de cette vérité qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ensemble ne peut nous en faire. Ces mortels ennemis de notre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par notre attachement aux biens, aux honneurs, aux plaisirs; mais nous voyant alors conspirer notre propre perte, par l'aveuglement qui nous fait aimer ce que nous devrions avoir en horreur, ils se joignent à nous contre nous-mêmes, se servent pour nous vaincre des armes que nous leur mettons entre les mains, au lieu de nous en servir pour les combattre; et c'est de là que vient tout notre malheur. Que si au contraire, par amour pour Dieu, nous méprisons ces faux biens, ces vains honneurs, et ces dangereux plaisirs, et qu'un véritable désir de le servir nous fît embrasser sa croix pour marcher dans le chemin de la vérité, ces esprits de mensonge, que l'on peut dire être le mensonge même, et qui n'appréhendent rien tant que la vérité, s'enfuiraient bientôt, parce qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec ceux qui l'aiment. Mais, lorsqu'ils voient que notre entendement est obscurci, ils travaillent adroitement à l'obscurcir encore davantage, ils nous aident à nous aveugler, et ne nous considérant que comme des enfans, lorsqu'ils nous voient mettre toute notre satisfaction et notre plaisir dans des choses aussi vaines que sont celles de ce monde, ils nous traitent comme des enfans, et n'ont garde d'appréhender d'en venir souvent aux mains avec nous.

Dieu veuille que je ne sois pas moi-même du nombre de ces enfans, et me faire au contraire la grâce de connaître ce qui mérite de passer pour un véritable bien, et un véritable honneur et un véritable plaisir. Je ne comprends rien à ces craintes qui nous font proférer le nom du diable au lieu du nom de Dieu qui le fait trembler; car ne savons-nous pas qu'il ne peut rien faire que par

sa permission? j'avoue que j'appréhende davantage ceux qui craignent le diable que le diable même, parce que, quant à lui, il ne saurait me faire de mal, au lieu que les autres, et particulièrement les confesseurs, donnent des peines incroyables, comme je l'ai éprouvé durant quelques années, et j'en ai souffert de si grandes, que je ne comprends pas maintenant comment j'ai pu y résister. Que notre Seigneur soit béni à jamais de m'en avoir délivré. Ainsi-soit-il.

CHAPITRE XXVI.

Les âmes que Dieu favorise de ces visions admirables ne peuvent ignorer l'amour qu'elles ont pour lui. Trois paroles qu'il dit à la Sainte, dans un grand trouble où elle était, rendent le calme à son esprit. Conduite qu'il tient envers elle. Il devient lui-même le livre admirable dans lequel elle s'instruit de toutes choses.

Je compte entre les plus grandes grâces dont Dieu m'a favorisée, celle de ne point craindre les démons; parce que je sais combien il est périlleux pour une âme d'appréhender autre chose que d'offenser Dieu. Puisque ce suprême roi que nous servons est si puissant, qu'il n'y a rien dans le ciel et sous le ciel qui ne lui soit assujéti, quel sujet avons-nous de craindre, pourvu que nous marchions toujours, comme je l'ai dit, dans le chemin de la vérité, avec une conscience pure? Mais il est certain que nous ne saurions trop craindre d'offenser en la moindre chose cette souveraine majesté qui peut nous anéantir en un moment lorsque nous sommes si malheureux que de lui déplaire, et qui nous rend au contraire victorieux de tous nos ennemis quand nous lui sommes agréables. On demeurera sans doute d'accord de ce que je dis; mais on pourra demander qui est celui qui peut s'assurer d'être si parfait que de contenter Dieu en toutes choses et n'avoir point ainsi sujet de craindre. J'avoue que ce n'est pas moi, puisque je suis si imparfaite et si misérable : mais il ne nous traite pas à la rigueur comme font les hommes; il connaît notre faiblesse, et les âmes qui sont arrivées jusqu'à l'état que j'ai dit ne peuvent, comme auparavant, ignorer le véritable amour qu'elles lui portent. Elles ne comprennent pas seulement combien grand est cet amour; elles le sentent par le violent transport que leur donne le désir de voir Dieu, comme je le dirai dans la suite si je ne l'ai pas déjà dit; tout les ennuie, tout les importune, tout les tourmente, si elles ne jouissent du bonheur de sa présence, ou ne travaillent pas pour son service; et, sans cela, le repos même leur est pénible, parce qu'elles ne trouvent de repos qu'en lui.

Etant un jour accablée d'affliction et dans un merveilleux trou-

ble, par le sujet que m'en donnait, dans une affaire dont je parlerai ensuite, le murmure de toute la ville où j'étais, et même de notre ordre, Dieu me dit : *Qu'appréhendez-vous? Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant? J'accomplirai ce que je vous ai promis.* Ces paroles furent suivies de l'effet quelque temps après; et je me trouvai en cet instant remplie d'une telle force, que j'étais prête à m'engager pour son service, dans d'autres entreprises encore plus difficiles, et à souffrir avec joie de nouveaux travaux beaucoup plus grands. Cela m'est arrivé tant de fois, que je n'en sais pas le nombre; et lorsque je tombe dans quelques imperfections, Dieu m'en reprend d'une manière qui serait capable de m'anéantir; mais ces répréhensions sont si salutaires, qu'elles produisent toujours leur effet, parce que ce souverain médecin des âmes ne leur fait jamais connaître leurs maux sans y apporter le remède.

D'autres fois il me représentait mes péchés passés, et particulièrement lorsqu'il voulait m'accorder quelque grâce signalée; et l'âme, dans ces rencontres, voit si clairement la grandeur de ses péchés, qu'il lui semble que ce juge terrible et éternel va le juger, et elle ne sait que devenir. D'autrefois Dieu m'avertissait des dangers où je tombais, ainsi que d'autres personnes, trois ou quatre ans après; ce qui n'a jamais manqué d'arriver, et je pourrai en rapporter quelques-uns.

Ai-je donc tort de dire que tant de choses nous font connaître ce qui procède de l'esprit de Dieu, qu'il me semble qu'on ne peut l'ignorer? Le plus sûr en cela, et c'est ce que les femmes particulièrement doivent faire, à cause qu'elles ne sont point savantes, c'est de donner une connaissance entière du fond de leur cœur à un confesseur savant et capable, et de lui obéir, puisqu'il n'en saurait arriver que du bien. Dieu me l'a ordonné plusieurs fois, je le pratique, et je ne pourrais sans cela avoir de repos.

J'avais un confesseur qui me mortifiait beaucoup, m'affligeait quelquefois, et me mettait dans des peines qui allaient jusqu'à m'inquiéter, et il m'a paru que c'est celui qui m'a le plus profité. Quoique j'eusse une grande affection pour lui, j'étais quelquefois tentée de le quitter, parce qu'il me semblait que ces peines qu'il me donnait me détournaient de l'oraison, mais lorsque j'étais prête d'en venir à l'exécution, Notre-Seigneur me le défendait, et m'en reprenait d'une manière qui me touchait plus sensiblement que ce que mon confesseur me faisait souffrir. Ainsi j'étais tourmentée des deux côtés, et cela m'était nécessaire pour dompter la rébellion de ma volonté. Notre-Seigneur me dit une fois :

Que ce n'était pas obéir que de ne pas être disposée à souffrir, et que, pour ne rien trouver de difficile, je n'avais qu'à jeter les yeux sur ce qu'il avait enduré.

Un confesseur à qui je m'étais confessée au commencement me dit que, puisque j'étais assurée que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, je n'en devais parler à personne, parce qu'il est avantageux de tenir ses faveurs cachées. Je fus fort aise de ce conseil qu'il me donnait, à cause que j'avais tant de honte de lui déclarer les grâces que je recevais de Dieu, que j'en aurais souvent moins eu de confesser de grands péchés, principalement lorqu'elles étaient grandes; parce qu'il me semblait que l'on n'y ajouterait point de foi et que l'on se moquerait de moi; outre qu'il me paraissait que c'était avoir peu de respect pour les merveilles de Dieu que de les publier, et qu'ainsi il valait beaucoup mieux les taire. Mais je connus depuis que ce confesseur m'avait en cela fort mal conseillée, et que tant s'en faut que je dusse rien cacher dans mes confessions, je ne pouvais sans péril n'y pas déclarer tout ce qui se passait en moi, parce qu'autrement je pourrais quelquefois me tromper.

Que s'il arrivait que notre Seigneur me dit, dans l'oraison, quelque chose de contraire à ce que mon confesseur m'ordonnait, il ne laissait pas de me commander de lui obéir; mais il lui inspirait ensuite de changer de sentiment, et de m'ordonner la même chose.

Lorsque l'on me défendit plusieurs livres traduits en langue vulgaire, dont je lisais quelques uns avec grand plaisir, j'en ressentis beaucoup de peine, parce que, n'entendant pas le latin, je ne pouvais plus les lire; mais notre Seigneur me dit : *Que cela ne vous fâche point; je vous donnerai un bon livre.* Je ne pus comprendre alors le sens de ces paroles, parce que je n'avais point encore eu de visions; mais peu de jours après, il me fut facile de l'entendre, à cause qu'elles me donnent tant de sujets de me recueillir et de méditer sur ce qu'elles me représentent, et que Dieu m'y instruit en diverses manières avec tant de témoignages de son amour, que j'ai peu ou presque point du tout besoin de livres. Sa suprême majesté a été, depuis ce temps-là, le livre admirable où j'ai appris de si grandes vérités; et peut-on trop estimer le bonheur d'avoir un tel livre, qui imprime de telle sorte dans l'esprit ce que l'on y voit et ce que l'on doit faire, que l'on ne saurait jamais l'oublier?

Car peut-on voir notre Seigneur tout couvert de plaies, accablé d'afflictions et persécuté d'une manière effroyable, sans dési-

rer avec ardeur de participer à ses peines, afin de lui témoigner que notre amour pour lui nous les rend admirables? Peut-on voir quelle est la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent, sans compter pour rien tout ce que l'on fait et tout ce que l'on souffre dans l'espérance d'obtenir un jour une telle récompense? et peut-on penser aux tourmens des damnés, sans regarder comme des délices tous ceux que l'on endure ici-bas, en les comparant à ces flammes éternelles; et ne pas reconnaître en même temps combien nous sommes obligés à Dieu de nous avoir tant de fois délivrés du péril d'y être précipités? Mais, parce qu'avec son assistance, je traiterai plus particulièrement ailleurs de ce sujet, que Dieu m'a fait la grâce de bien m'expliquer en ce que j'ai dit jusqu'à cette heure.

Je suis persuadée que ceux qui en ont fait l'expérience n'auront pas de peine à le comprendre, et qu'ils trouveront que j'ai assez bien rencontré en quelque chose. Mais quant à ceux qui ne l'ont point éprouvé, je ne serai pas surprise de voir qu'ils ne considèrent tout cela que comme des rêveries; il suffit, pour les excuser, que ce soit une personne aussi imparfaite que moi qui l'ai écrit, et je ne blâmerai point ceux qui en jugeront de la sorte. Je demande seulement à Dieu de m'assister, pour accomplir en toutes choses sa volonté.

CHAPITRE XXVII.

La Sainte reprend la suite de sa vie. Lorsqu'elle demandait et que l'on demandait à Dieu pour elle de la conduire par un autre chemin, elle sentit et connut, d'une manière inexplicable, que Jésus-Christ était à côté d'elle, quoiqu'elle ne le vit point. Comparaison dont elle se sert pour tâcher de faire comprendre quelque chose de ces visions et de leurs effet. Elle déplore l'aveuglements des personnes, même religieuses qui, sous prétexte de ne vouloir point donner de scandale en donnent beaucoup, et rapporte ensuite plusieurs particularités de la vie et de la mort du bienheureux père Pierre d'Alcantara.

Pour revenir donc à la suite de ma vie, je souffrais, comme je l'ai dit, de grandes peines, et l'on priait beaucoup pour moi, afin qu'il plût à Dieu de me conduire par un autre chemin plus assuré que celui que l'on disait devoir m'être suspect. Mais encore que de mon côté je le lui demandasse instamment et continuellement, je me trouvais si changée en mieux, que je ne pouvais désirer qu'il me l'accordât, sinon une seule fois que je me trouvai accablée par tant de choses que l'on me disait, et tant de craintes que l'on me

donnait. Ainsi tout ce que je pouvais faire était de m'abandonner entièrement à ce suprême roi des âmes, pour qu'il disposât absolument de sa servante, selon sa sainte volonté, comme sachant mieux que moi-même ce qui m'était le plus utile. J'étais persuadée que le chemin par lequel je marchais me menait au ciel; au lieu que celui que je tenais auparavant me conduisait en enfer; et ainsi, quelque violence que je me fisse pour croire que le démon me trompait, et pour désirer d'entrer dans une autre voie, il m'était impossible de gagner cela sur moi. Que si je faisais quelque bonne œuvre, je l'offrais à Dieu pour ce sujet; j'implorais l'assistance des saints à qui j'avais une particulière dévotion; je faisais des neuvaines, je me recommandais à saint Hilarion et à saint Michel, auxquels l'état où je me trouvais me rendait encore plus affectionnée, et j'avais recours à plusieurs autres saints, afin qu'ils obtinssent de sa divine majesté de m'éclairer de sa lumière pour me faire connaître la vérité, dont j'avais d'autant plus besoin, que j'entendais presque continuellement Dieu me parler, et ce que je vais dire m'arriva ensuite.

Étant en oraison, le jour du glorieux saint Pierre, je vis, ou pour mieux dire je sentis, car je ne voyais rien ni de mes yeux du corps, ni de ceux de l'âme, que quelqu'un était auprès de moi, et il me sembla que c'était Jésus-Christ lui-même qui me parlait. Comme j'ignorais entièrement qu'il pût y avoir de semblables visions, je fus d'abord effrayée, et je répandis quantité de larmes. Mais une seule parole de ce divin sauveur me rassura de telle sorte, que je demeurai, comme auparavant, sans aucune crainte, et fort tranquille et fort consolée. Il me paraissait qu'il marchait à côté de moi, sans que je pusse néanmoins regarder en lui aucune forme corporelle, parce que cette vision était intérieure et non pas sensible. Je connaissais seulement fort clairement qu'il était toujours à mon côté droit; qu'il voyait tout ce que je faisais; et, pour peu que je me recueillisse, ou que je ne fusse pas extrêmement distraite, je ne pouvais ignorer qu'il était avec moi.

Je le dis aussitôt à mon professeur, quoique j'eusse assez de peine à m'y résoudre. Il s'enquit de moi en quelle forme je le voyais, et je lui répondis que je ne le voyais pas. Il me demanda comment je savais donc que c'était Jésus-Christ; et je lui répondis que je ne pouvais lui expliquer la manière par laquelle je le savais; mais qu'il n'était pas en mon pouvoir d'ignorer qu'il était auprès de moi, parce que je le connaissais clairement, que je le sentais, que mon recueillement dans l'oraison de quiétude était

beaucoup plus grand et plus continuel, et qu'il était évident que cette divine présence produisait en moi des effets beaucoup plus grands qu'à l'ordinaire. J'usai de diverses comparaisons pour tâcher de me faire entendre, mais il me semble qu'il y en a peu qui aient du raport à cette sorte de vision. Et comment des femmes ignorantes, telle que je suis, pourraient-elles trouver des termes propres pour bien expliquer une chose si difficile, qu'il n'y en a point de plus relevée, comme je l'ai appris depuis par un saint homme de grand esprit, nommé le père Pierre d'Alcantara, dont je parlerai dans la suite, et quelques autres aussi forts savans, qui m'ont assuré comme lui, qu'il n'y a rien en quoi le démon puisse avoir moins de part qu'à une telle vision? Ainsi je laisse à ces personnes savantes à expliquer en quelle manière cela se peut faire. Que si je dis, comme il est vrai, que je ne le vois ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, parce que cette sorte de vision n'est pas sensible, on me demandera sans doute comment je puis donc assurer que je connais plus clairement que JÉSUS-CHRIST est près de moi que si je le voyais de mes propres yeux. Je réponds que c'est comme quand une personne qui est aveugle ou dans une très-grande obscurité n'en peut voir une autre qui est auprès d'elle, quoiqu'elle ne laisse pas assurément de savoir qu'elle y est. Mais, encore que cette comparaison ait du rapport au sujet dont il s'agit, j'avoue qu'il y en a peu, parce que cette personne aveugle ou qui est dans une extrême obscurité peut entendre cette autre personne parler, ou se remuer, ou la toucher; au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela. Il ne s'y rencontre aucune obscurité, et l'âme est assurée de ce qu'elle voit et de ce qu'elle sent, par une connaissance plus claire que ne l'est la lumière du soleil. Il n'y a néanmoins ni soleil ni clarté; mais seulement une certaine lumière sans lumière, qui illumine l'entendement pour rendre l'âme capable de jouir d'un si grand bien, et qui est suivi de tant d'autres.

Ce n'est pas comme cette présence de Dieu que l'on sent quelquefois, et principalement ceux qu'il favorise de l'oraison d'union et de quiétude qui, lorsqu'ils commencent à prier, leur paraît par les sentimens spirituels qu'ils ont d'un grand amour, d'une vive foi, et de saintes résolutions accompagnées d'une grande tendresse, ce qui leur fait connaître qu'ils ont trouvé celui qu'ils cherchent, et qu'il écoute ce qu'ils lui disent. Cette grâce que Dieu fait à quelques âmes est sans doute très-singulière, et ceux qui la reçoivent la doivent extrêmement estimer, parce que c'est une manière d'oraison fort sublime; mais ce n'est pas une vision

qui fasse voir par les effets que Dieu est présent, ainsi qu'il le fait voir aux âmes à qui il donne ces visions que je viens de dire, dans lesquelles il veut qu'elles connaissent très-clairement que JÉSUS-CHRIST, fils de la Vierge, est présent; et au lieu que dans cette autre manière d'oraison on ne reçoit que quelques influences de la divinité, on éprouve dans ces visions dont je parle qu'outre ces influences, la divinité même est présente, et que la très-sainte humanité de JÉSUS-CHRIST est avec nous pour nous enrichir de ses grâces.

Mon confesseur me demanda ensuite qui m'avait dit que c'était JÉSUS-CHRIST. Je lui répondis que lui-même me l'avait dit plusieurs fois, et qu'avant qu'il me l'eût dit, je ne pouvais en douter, tant cela était fortement imprimé dans mon esprit, quoique je ne le visse pas. Que c'était de même que, si étant aveugle ou dans une grande obscurité, une personne dont j'aurais seulement entendu parler sans l'avoir jamais vue, me disait qui elle est, et que je le crusse, quoique je ne pusse pas l'affirmer si hardiment que si je l'avais vue; qu'il y avait même en ceci encore davantage, puisque, bien que l'on ne voie point JÉSUS-CHRIST, on est persuadé qu'il est présent, par une connaissance si claire, que l'on n'en saurait douter, à cause que Notre-Seigneur imprime de telle sorte cette créance dans notre entendement, que nous en sommes plus assurés que de ce que nous voyons de nos propres yeux, parce qu'ils peuvent nous laisser quelque sujet de douter si ce n'est point une imagination; au lieu qu'il ne reste aucun lieu de doute, lorsque dans cette autre manière que je viens de dire, Dieu parle à l'âme sans lui parler, et se fait manifestement connaître à elle.

Ce langage est si surnaturel et si céleste, que l'on s'efforce en vain de l'expliquer, si Dieu même n'en donne l'intelligence par les effets qu'il produit. Sa divine majesté imprime dans le fond de l'âme ce qu'elle veut qu'elle comprenne, et le lui présente dans ces visions, en la manière que j'ai dit, sans se servir pour cela ni d'images, ni de figures, ni de paroles.

On doit extrêmement remarquer que Dieu agit de la sorte pour faire connaître aux âmes de grandes vérités et de grands mystères. C'est ce qui m'arrive souvent dans ces visions, et en quoi il me semble que le diable peut le moins avoir de part, pour les raisons que je dirai, et j'avoue que je me trompe si elles ne sont bonnes.

Ces visions sont spirituelles, et ce qui s'y passe est si sublime, que l'entendement, la mémoire, la volonté et les sens sont tellement suspendus, qu'il ne leur reste pas le moindre petit mouvement. Ainsi je ne vois pas que le démon puisse, en nulle manière,

s'en servir pour nous tromper; mais cela arrive rarement et ne dure guère, et l'usage des puissances et des sens ne demeure ainsi entièrement suspendu que lorsque Notre-Seigneur veut seul opérer en nous, sans que nous agissions en aucune sorte. C'est de même que si notre estomac se trouvait rempli d'un aliment que nous n'eussions point mangé, ni ne sussions point de quelle sorte il y serait entré, ni quel serait cet aliment, ni d'où il viendrait. Et comment aurais-je pu savoir de quelle manière il y serait entré, puisque je n'en avais auparavant vu, ni su quel il était, ni désiré d'en être nourrie, ni même appris qu'il s'en rencontre de tel.

Lorsque Dieu nous parle de la sorte, il rend notre esprit attentif à écouter ce qu'il nous dit, quoiqu'il ne voulût pas entendre. Il semble qu'il donne des oreilles à notre âme; et l'empêche de se pouvoir distraire à autre chose, de même qu'il faudrait bien, par nécessité, qu'une personne qui aurait l'ouïe fort subtile, et à qui on ne permettrait pas de se boucher les oreilles, entendît malgré qu'elle en eût, ce qu'on lui dirait de fort près et à haute voix. Cette personne agirait néanmoins en quelque sorte, puisqu'elle serait attentive à ce qu'on lui dirait; mais ici l'âme ne fait rien; elle n'a pas seulement la peine d'écouter; elle trouve tout préparé et tout apprêté, et n'a qu'à jouir du plaisir de se voir rassasiée d'une viande si délicieuse. C'est comme si, sans avoir la peine d'apprendre à lire et d'étudier, sans savoir comment cela se serait pu faire, on se trouvait très-savant par une science infuse.

Cette dernière comparaison me paraît pouvoir faire comprendre quelque chose de cette connaissance surnaturelle et toute céleste. L'âme en cet état conçoit dans un instant si clairement le mystère de la très-sainte Trinité et d'autres si élevés, qu'il n'y a point de théologien contre qui elle n'osât disputer ces grandes vérités; et elle en demeure si épouvantée, qu'une seule de ces faveurs suffit pour la changer entièrement, et la faire renoncer à l'affection de toutes les créatures, pour n'aimer que celui-là seul, qui, sans qu'elle y contribue en rien, la rend capable de jouir d'un si extrême bonheur, lui découvre de si grands secrets, et lui témoigne tant d'amour, que de semblables grâces peuvent s'écrire, parce qu'elles sont si admirables, qu'à moins d'avoir une vive foi, on ne pourrait concevoir qu'il fût possible que Dieu les accordât à une personne qui en est si indigne. C'est pourquoi, si on ne me le commande expressément, je dirai peu de chose de ces grâces toutes extraordinaires que Notre-Seigneur m'a faites, et me contenterai de rapporter quelques visions qui pourront empêcher ceux à qui il en donnera de semblables, de s'en étonner comme si c'é-

taient des illusions, ainsi que cela m'est arrivé, et aussi à faire connaître la conduite que Dieu a tenue envers moi, qui est ce que l'on m'a ordonné d'écrire.

Pour revenir à cette manière d'entendre, il me semble que Notre-Seigneur veut alors donner à l'âme quelque connaissance de ce qui se passe dans le ciel. Je n'en avais rien compris auparavant; mais il me le fit voir par sa bonté dans un ravissement. Aussi Dieu et l'âme s'entendent ici-bas sans se parler, parce qu'il plaît à ce maître absolu de toutes choses, de témoigner son amour à l'âme par une si grande faveur, de même que deux intimes amis se parlent en se regardant seulement, comme je pense l'avoir entendu dire de l'époux et de l'épouse, dans les Cantiques.

« Que votre bonté, Seigneur, est admirable de souffrir que les » yeux de mon âme vous voient, quoiqu'ils aient fait un si mau- » vais usage de la puissance de voir que vous leur avez donnée. » Faites, mon Dieu, qu'une telle vue les détourne pour jamais de » celle des choses basses, et que rien, sinon vous seul, ne soit plus » capable de leur plaire. Les hommes ne cesseront-ils donc jamais » d'être ingrats? Et quelle ingratitude peut égaler celle de ne pas » reconnaître des faveurs que je sais par expérience être si grandes, » que ce que j'en ai rapporté n'est que la moindre partie de ce que » vous faites en faveur des âmes que vous conduisez jusqu'à l'état » que je viens de dire? »

O âme qui commencez à faire oraison, et qui avez une véritable foi, quel bonheur, hors celui de l'éternité, pouvez-vous chercher en cette vie, qui approche de ce que je viens de dire? Considérez quelle est l'infinie bonté de Dieu, de se donner de la sorte à ceux qui abandonnent tout pour l'amour de lui. Il ne fait acception de personne; il aime tout le monde; et quelque grand pécheur que l'on soit, l'on ne peut avoir d'excuse de le servir; puisque étant aussi méchante que je suis, il n'a pas laissé de me faire tant de grâces. Considérez que ce que j'écris de cet état si élevé où il met une âme, n'est rien en comparaison de ce que j'en pourrais dire, parce que je me suis contentée d'en rapporter ce qui était nécessaire, pour faire entendre quelle est cette manière de vision. Mais qui pourrait exprimer ce que l'on ressent lorsque Dieu nous révèle ses secrets et nous découvre sa gloire? Ce merveilleux contentement surpasse de telle sorte tous ceux dont on peut jouir ici-bas, qu'il n'y a pas de sujet de s'étonner qu'il nous donne de l'horreur pour tous les plaisirs de cette vie, puisqu'ils ne sauraient tous ensemble, quand ils dureraient toujours, ne causer que du dégoût à une âme qui a une fois goûté ces délices toutes célestes, quoi-

qu'elles ne soient que comme une goutte de ce grand fleuve des plaisirs éternels qui nous sont préparés dans un autre monde.

Si l'on pouvait avoir de la confusion dans le ciel, quelle autre devrait plus que moi s'y trouver confuse, de voir que nous prétendions d'acquérir, aux dépens de JÉSUS-CHRIST, des biens, des contentements et une gloire qui ne finissent jamais? Que si nous ne pouvons, avec Simon Cyrénéen, lui aider à porter sa croix, ne joindrons-nous pas au moins nos larmes à celles des filles de Jérusalem, pour témoigner notre sentiment des douleurs qu'il souffre? Croyons-nous, en ne pensant qu'à nous divertir, avoir droit de prétendre au bonheur qui lui a coûté tant de sang? et en ne recherchant que de vains honneurs, de tirer de l'avantage des mépris qu'il a endurés pour nous faire régner éternellement avec lui? Y eut-il jamais un si grand égarement? et peut-on s'imaginer, sans folie, d'arriver au ciel par un tel chemin? Puisque Dieu ne me permet pas de faire entendre ces vérités à tout le monde, comme je désirerais de le pouvoir faire sans cesse, je conjure votre révérence de les publier hautement; je les ai comprises bien tard, ainsi qu'on le pourra voir dans cette relation de ma vie, et ce m'est une si grande confusion d'en parler, qu'elle me ferme la bouche.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que, considérant quelquefois quelle joie c'est aux bienheureux, dont je prie Dieu de me faire la grâce d'augmenter le nombre, de voir qu'encore qu'ils n'aient commencé que tard à le servir, ils n'ont manqué depuis à rien de ce qui était en leur pouvoir pour lui témoigner leur amour, les uns plus, les autres moins, selon l'étendue de leurs forces, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier: Que riche sera celui qui aura renoncé à ses richesses pour imiter la pauvreté de JÉSUS-CHRIST? De quelle gloire jouira celui qui, au lieu de rechercher l'honneur du monde, aura pris plaisir à se voir humilié! Et que celui-là se trouvera être véritablement sage, qui aura été bien aise de passer pour fou, en se souvenant que celui qui est la sagesse même et la sagesse éternelle a été traité comme tel. Mais hélas! que pour punition de nos péchés, le nombre de ces personnes est maintenant bien petit! il me semble qu'il ne reste plus de ces hommes admirables; que l'on considérait comme des insensés, lorsque leur véritable amour pour JÉSUS-CHRIST leur faisait faire tant d'actions héroïques.

O monde, malheureux monde, que vous avez d'intérêt pour votre honneur, que si peu de personnes vous connaissent! et ce ne vous est pas un moindre avantage, si nous nous persuadons de pouvoir mieux servir Dieu, lorsqu'on nous tiendra pour sages et

pour discrets. Voilà en quoi consiste la discrétion d'aujourd'hui, et l'on croirait mal édifier le monde, si chacun, selon sa condition, ne s'efforçait de prendre un meilleur état qu'il peut, et ne se maintenait pas dans son rang.

Il n'y a pas jusqu'aux prêtres, aux religieux et aux religieuses, qui ne s'imaginent que c'est introduire une nouveauté, et donner du scandale aux fidèles, de porter de vieux habits et où il y ait des pièces, comme aussi d'être fort recueillis et faire oraison, tant on est maintenant éloigné de cette perfection et de cette ferveur qu'avaient les saints ; quoique le dérèglement qui se rencontre en ce siècle dans toutes sortes de conditions dût, ce me semble, donner beaucoup plus de scandale que si l'on voyait les religieux pratiquer ce qu'ils enseignent du mépris que l'on doit faire des choses du monde ; puisque Notre-Seigneur tirerait de grands avantages de ce scandale, dans lequel si quelques-uns tombaient, d'autres seraient excités par ce moyen à se repentir de leurs péchés ; et plût à sa divine majesté qu'il restât maintenant quelques traces dans les actions des chrétiens, de ce que lui et ses apôtres ont souffert.

DU BIENHEUREUX PÈRE PIERRE D'ALCANTARA.

Je sais que l'on dit que le monde n'est plus capable d'une si grande perfection ; que cela était bon au temps passé ; mais que la nature est maintenant affaiblie. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara que Dieu vient de retirer à lui, était néanmoins né en ce siècle, et ne cédait point toutefois en ferveur à ces grands serviteurs de Dieu des siècles passés ; il avait autant de mépris qu'eux de toutes les choses de la terre ; et l'on en voit aussi d'autres qui, encore qu'ils n'aillent pas comme lui les pieds nus, et ne pratiquent pas de si grandes pénitences, ne laissent pas de témoigner par leurs actions quel est leur mépris pour tout ce qui est ici-bas, en se servant pour cela des moyens que Dieu leur inspire lorsqu'il voit qu'ils ne manquent pas de courage. Peut-on trop admirer celui qu'il donna à ce saint homme dont je parle, pour pouvoir fournir une carrière de quarante-sept ans d'une aussi âpre pénitence que l'on sait qu'a été la sienne ? Je veux en rapporter quelque chose, et n'en rapporterai rien qui ne soit très-véritable. Comme Notre-Seigneur lui avait donné une grande affection pour moi, afin qu'il entreprît ma défense, il me fortifia par ses conseils dans un temps où j'en avais tant besoin, ainsi qu'on l'a déjà vu, et qu'on le verra dans la suite de ma vie. Il m'a dit, et à une autre personne en qui il avait aussi beaucoup de confiance, qu'il avait

passé quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie dans tout le jour et la nuit; et que de toutes les austérités qu'il avait jamais pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avait, dans les commencements, paru la plus grande: que pour ce sujet il était toujours debout ou à genoux; et que durant le peu de temps qu'il était assis pour dormir, il appuyait sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur; et que, quand il aurait voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme chacun le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Pendant tout ce temps, il ne se couvrit jamais de son capuce, quelque ardent que fût le soleil et quelque violente que fût la pluie. Il marchait toujours les pieds nus, ne portait rien sur la chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe qu'il quittait, à ce qu'il m'a dit, durant les grands froids, et ouvrait la porte et la fenêtre de sa cellule, afin que le reprenant après, et fermant cette porte et cette fenêtre, il donnât quelque soulagement à son corps. Il lui était assez ordinaire de ne manger que de trois en trois jours, et voyant que je m'en étonnais, il me dit que cela n'était pas impossible lorsqu'on s'y accoutumait; et son compagnon m'assura qu'il en passait quelquefois huit sans prendre aucune nourriture. Cela arrivait, à mon avis, dans l'oraison et dans ces grands ravissements que son amour pour Dieu lui causait, de l'un desquels j'ai été témoin. Sa pauvreté était extrême, et sa mortification si grande, que j'ai su de lui qu'en sa jeunesse il avait passé trois ans dans un monastère de son ordre, sans connaître aucun des religieux sinon à la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux pour rien regarder, et qu'ainsi il ne pouvait qu'en suivant les autres, aller dans les divers endroits de la maison où il se trouvait obligé d'aller; et la même chose lui arrivait par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme, et il me disait que s'il les voyait c'est comme s'il ne les voyait pas. Il était déjà fort âgé lorsque je commençai à le connaître, et si atténué et si décharné, que sa peau ressemblait plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Sa sainteté ne le rendait point farouche; il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât; mais comme il avait un très-bon esprit, son entretien était très-doux et très-agréable. Je m'étendrais volontiers, mon Père, beaucoup plus sur le sujet de ce grand serviteur de Dieu, si je n'appréhendais que vous me demandassiez pourquoi je me suis engagée à cette digression, et j'ai même cette crainte dans le peu que j'en ai dit. J'ajouterai donc seulement qu'il est mort comme il a vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Lorsqu'il se vit proche

de sa fin, il se mit à genoux et rendit l'esprit à son créateur en récitant ce Psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.*

Dieu a permis que depuis sa mort il m'a encore plus assistée en diverses rencontres qu'il n'avait fait durant sa vie. Je l'ai vu plusieurs fois resplendissant de gloire ; et la première, il me dit que bienheureuses étaient les austérités qui lui avaient fait mériter une si grande récompense, et autres semblables. Un an avant sa mort, étant absent il m'apparut ; et comme j'appris dans cette vision qu'il mourrait bientôt, je lui en donnai avis au lieu où il était, distant de quelques lieues de mon monastère. Il m'apparut encore et me dit qu'il allait se reposer. Je n'ajoutai point foi à cette vision que je rapportai à diverses personnes ; et nous reçûmes dix jours après la nouvelle qu'il était mort, ou pour mieux dire, qu'il était mort pour devenir immortel. Ce fut ainsi qu'une vie si pénitente fut couronnée d'une si grande gloire ; et il me paraît que ce saint homme m'assiste encore beaucoup plus depuis qu'il est dans le ciel que lorsqu'il était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderait rien en son nom qu'il ne l'accordât et je l'ai éprouvé diverses fois. Que sa divine majesté soit éternellement louée.

Mais à quel propos, mon Père, vous en tant dire pour vous exhorter au mépris de tout ce qui est ici-bas, comme si vous n'en étiez pas persuadé et ne témoigniez par vos actions la résolution que vous avez faite d'y renoncer ! Pardonnez-le, s'il vous plaît, au sentiment que me donne la corruption du monde qui fait que je ne puis m'en taire. Encore que je n'y gagne autre chose que de me lasser en écrivant, il me semble que cela me soulage, quoique ce soit parler contre moi-même. Dieu me pardonne s'il lui plaît, cette faute, et pardonnez-moi aussi, mon Père, la peine que je vous donne, comme si je voulais vous faire porter la pénitence de mes manquements.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte étant en oraison, Jésus-Christ lui fait voir des yeux de l'âme ses mains, et puis son visage ; et, dans une autre vision, sa sainte humanité tout entière. Effets que produisent ces visions, et la différence qu'il y a entre elles et les illusions du démon. Extrême peine que l'on donnait à la Sainte, sur ce que l'on croyait qu'elle était trompée dans ces visions ; mais son confesseur la console.

Pour revenir à mon sujet, la vision dont j'ai parlé fut presque continuelle durant quelques jours, avec un tel avantage pour moi

que je ne sortais point d'oraison, et tâchais dans toutes mes actions de ne point déplaire à celui que je voyais clairement en être le témoin. Tant de choses que l'on me disait pour m'empêcher de croire que cette vision venait de Dieu, me faisaient néanmoins quelquefois peur; mais cette crainte ne durait guère, parce que Notre-Seigneur me rassurait.

Étant un jour en oraison, il lui plut de me montrer ses divines mains; et nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en était la beauté. Cela me donna beaucoup d'appréhension, comme il m'arrive toujours lorsqu'il commence à me faire quelque grâce surnaturelle. Peu de jours après, il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie, que, si je m'en souviens bien, je perdis toute connaissance. S'étant depuis montré à moi tout entier, je ne pouvais comprendre pourquoi il ne se montrait auparavant que peu à peu; mais je vois bien à présent que c'était par un effet de sa bonté, qu'il me traitait en cela selon ma faiblesse, parce qu'étant si misérable, je n'aurais pu soutenir en même temps et tout à la fois l'éclat d'une si grande gloire.

Que s'il semble à votre révérence que l'on n'a pas besoin d'un grand effort pour voir avec un extrême plaisir de telles mains et un tel visage, elle saura, s'il lui plaît, que la vue des corps glorieux, comme étant surnaturelle, va si fort au-delà de tout ce qu'on peut en dire, qu'elle étonne l'esprit et me donnait ainsi tant de frayeur, que j'en demeurais toute troublée. Mais j'étais ensuite si assurée de la vérité de ce que je voyais, et les effets qu'elle produisait en moi étaient si grands, que cette crainte se changeait bientôt en une entière assurance.

Le jour de la fête de saint Paul, étant à la messe, JÉSUS-CHRIST se montra à moi dans toute sa sacrée humanité, tel qu'on le peint ressuscité, et avec une beauté et une majesté inconcevables, ainsi que je l'écrivis à votre révérence après qu'elle me l'eut expressément commandé, quoique j'eusse beaucoup de peine à m'y résoudre, parce qu'il est difficile de comprendre combien grande est celle de rapporter de semblables choses. Toutefois je le fis le mieux que je pus; et ainsi il serait inutile de le répéter ici. Je dirai donc seulement que, quand il n'y aurait point d'autre contentement dans le ciel que de voir l'extrême beauté des corps glorieux, et particulièrement celui de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est. Car si lorsque sa majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion, comme je l'ai dit, de ce que notre infirmité est capable de soutenir l'éclat de sa gloire, que sera-ce lorsque notre âme étant affranchie des liens de ce

corps mortel pourra le voir et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude !

Ce n'a jamais été avec les yeux du corps que j'ai vu cette vision, ni aucune autre ; mais seulement avec les yeux de l'âme. Ceux qui sont plus intelligents que moi disent que l'autre vision dont j'ai parlé ci-devant est plus parfaite que celle-ci, et beaucoup plus que toutes celles qui ne se voient qu'avec les yeux du corps, qui sont à ce qu'ils croient les moindres de toutes et les plus susceptibles des illusions du diable. Néanmoins j'avais peine alors d'en être persuadée, et j'aurais désiré au contraire de voir avec les yeux du corps ce que je ne voyais qu'avec ceux de l'âme, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que ce n'était qu'une imagination.

Après lui avoir rendu compte de cette dernière vision, je m'examinai pour voir si ce n'était point une chose que je me fusse imaginée, et j'eus regret de la lui avoir dite, craignant de l'avoir trompé. Ainsi ce me fut un nouveau sujet de répandre des larmes, et je lui déclarai ma peine. Il me demanda si je croyais que la chose s'était passée de la manière que je lui avais dit, ou si j'avais eu le dessein de le tromper, et je lui répondis selon la vérité que je lui avais parlé fort sincèrement, et que je ne voudrais pour rien au monde dire un mensonge. Comme il connaissait ma franchise, il n'eut pas de peine à me croire et me consola ; et j'avais tant de répugnance à lui parler de semblables choses, que j'avoue que je ne comprends pas comment le diable eût pu me mettre dans l'esprit de feindre pour me tourmenter ainsi moi-même.

Notre-Seigneur me fit la grâce de m'éclaircir bientôt de mes doutes, en me faisant voir clairement qu'il n'y avait point du tout en cela d'imagination ; et je connus alors quelle avait été ma simplicité de ne pas considérer que quand je me serais efforcée durant des années entières de me figurer une si extrême beauté, cela m'aurait été impossible, tant sa seule blancheur et son éclat surpassaient tout ce qu'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point, c'est une blancheur inconcevable, c'est une splendeur qui réjouit la vue sans la lasser, c'est une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté toute divine, et enfin c'est une lumière en comparaison de laquelle celle du soleil paraît si obscure, que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour le regarder.

Il y a la même différence entre ces deux lumières qu'entre une eau vive et très-claire qui coulerait sur du cristal, et dont le soleil augmenterait encore la clarté par la réflexion de ses rayons, et

une eau trouble et bourbeuse qui n'aurait pour lit que la terre, et qui serait couverte d'un épais nuage. Mais cette admirable lumière n'a rien de semblable à celle du soleil, et elle paraît si naturelle, que celle de ce grand astre, comparée à elle, semble n'être qu'artificielle. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir; et enfin elle est telle, qu'il n'y a point d'esprit, quelque pénétrant qu'il soit, et quelques efforts qu'il fasse, qui puisse s'imaginer ce qu'elle est, Dieu la fait voir si promptement, que s'il n'était besoin pour l'apercevoir que d'ouvrir seulement les yeux, on n'en aurait pas le loisir; mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fermés. Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de faire une si grande faveur, on ne saurait ne point voir cette lumière, quand même on ne le voudrait pas; et il n'y a ni distraction, ni résistance, ni aucune autre opposition qui soient capables d'y apporter de l'obstacle. Je puis en parler comme l'ayant éprouvé, ainsi qu'on verra dans la suite.

Ce que je désirerais maintenant de pouvoir faire connaître, c'est la manière dont Notre-Seigneur se montre dans ces visions; mais je n'entreprends pas d'exprimer de quelle sorte il nous fait voir intérieurement cette lumière admirable; et montre à notre esprit une image de lui-même si vive et si claire qu'il nous paraît être véritablement présent. Je laisse cela à de plus savants que moi; il ne lui a pas plu de m'en donner l'intelligence; et je suis si ignorante et si grossière que, quoi que l'on m'ait dit pour m'en instruire, je n'ai jamais pu le concevoir; car il est si vrai, mon Père, que je n'ai point cette vivacité d'esprit que vous me croyez, que j'ai éprouvé en diverses rencontres que, pour peu que les choses soient difficiles, je ne saurais les comprendre; et comme mon confesseur s'étonnait quelquefois de mon ignorance, il ne m'a jamais expliqué de quelle manière Dieu agit. Je ne désirais point aussi de le savoir, et je ne m'en informais pas, quoique j'aie eu depuis plusieurs années, ainsi que je l'ai dit, la communication de personnes savantes. Je leur demandais seulement si une chose était péché ou non; et me contentais pour le reste d'être assurée que Dieu fait tout, et qu'au lieu de nous étonner des merveilles de ses œuvres, nous n'avons qu'à nous en louer: Ainsi plus elles sont difficiles à comprendre, plus je les admire et plus elles me donnent de dévotion.

Je me contenterai donc, mon Père, de rapporter ce que j'ai vu, et je m'en remettrai à vous d'éclaircir ce qu'il y aura d'obscur, puisque vous le pourrez faire beaucoup mieux que moi. Il me pa-

raissait, en certaines rencontres, que ce que je voyais n'était qu'une image; mais en plusieurs autres j'étais persuadée que JÉSUS-CHRIST lui-même était présent, selon qu'il lui plaisait de me donner plus ou moins de lumière; car quand cette lumière était moindre, il me semblait que ce que je voyais n'était qu'une image; mais une image très-différente des portraits faits par les plus grands peintres, comme j'en ai vu plusieurs, y ayant autant de différence entre l'un et l'autre, qu'entre une personne que l'on peint et son portrait qui, quelque ressemblant et animé qu'il soit, n'est qu'une chose morte; au lieu que cette personne est vivante. Certainement cela est ainsi; et, pour ne pas m'étendre davantage sur ce sujet, je me contenterai d'ajouter que ce n'est pas seulement une comparaison qui, comme il se rencontre dans toutes les comparaisons, pourrait ne pas être juste en tout, mais une grande vérité; qu'il y a autant de différence entre ces images que je voyais et les portraits que l'on fait des hommes, qu'entre une personne vivante et sa peinture, parce que si ce que je voyais était une image, c'était une image vivante et non pas morte, c'était JÉSUS-CHRIST même vivant et qui se faisait voir à moi, Dieu et homme tout ensemble; non comme il était dans le sépulcre, mais tel qu'il était après sa résurrection; et il se montre quelquefois si éclatant de majesté, que l'on ne saurait douter que ce ne soit lui, principalement après la communion, parce que la foi nous assure alors qu'il est présent, et qu'il se fait tellement maître de notre âme, qu'elle paraît toute anéantie et toute abîmée en lui.

« O Jésus, mon Sauveur! qui serait capable d'exprimer quelle « est cette majesté qui fait connaître à l'âme que vous n'êtes pas » seulement le monarque absolu du monde; mais que, quand » vous en auriez créé encore une infinité d'autres, ils ne mériteraient » pas tous ensemble que vous daignassiez vous en dire le maître, » tant tout ce que l'on peut s'imaginer est infiniment au-dessous » de vous.

» On connaît clairement alors, ô mon Sauveur, combien mé- » prisable est le pouvoir des démons en comparaison du vôtre; et » que, pourvu que l'on vous contente, on peut fouler aux pieds » tout l'enfer. On connaît la raison qu'eurent ces esprits de ténè- » bres d'être si effrayés quand vous descendîtes dans les lymbes, » qu'il auraient souhaité qu'il y eût un enfer infiniment plus pro- » fond que celui auquel vous les avez condamnés, pour s'y préci- « piter, afin de s'éloigner encore davantage d'une majesté qui leur » est si redoutable, tant est grand le pouvoir de votre sacrée hu- » manité jointe à la divinité. On connaît combien sera terrible le

» jugement où votre suprême Majesté exercera en sa colère sa juste » vengeance contre les méchants. Et enfin l'âme connaît de telle » sorte sa misère, elle entre dans une si profonde humilité, qu'en- » core que vous lui témoigniez de l'amour, elle se trouve dans une » telle confusion et est touchée d'un si vif repentir de ses péchés, » qu'elle ne sait que devenir. »

Ainsi je suis persuadée que quand il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa majesté et de sa gloire, cette vision réduit l'âme en tel état qu'elle tomberait dans une entière défaillance si, par une grâce surnaturelle, il ne la faisait entrer dans une extase qui lui fait perdre la vue de cette divine présence. Il est vrai que l'on oublie ensuite ce que l'on a vu; mais il demeure une impression de cette majesté et de cette beauté, qui ne peut s'effacer de la mémoire, si ce n'est que Notre-Seigneur veuille, comme je le dirai ci-après, que cette âme tombe dans une telle sécheresse et une telle solitude qu'il semble qu'elle s'oublie elle-même.

Il me paraît que dans cette extase l'âme conçoit un nouvel amour pour Dieu, encore plus grand et plus fort que celui qu'elle avait dans la vision précédente; et comme la vision où Dieu se présentait à nous sans image est plus élevée, celle où il se montre sous quelque figure est plus proportionnée à notre faiblesse, en ce qu'elle s'imprime davantage dans notre mémoire et dans notre esprit, par le souvenir et l'imagination qui nous restent de sa divine présence. Mais ces deux sortes de visions viennent toujours ensemble, et Dieu le permet ainsi, afin que l'une découvre aux yeux de notre âme l'excellence, la beauté et la gloire de sa très-sainte humanité; et que l'autre lui fasse connaître que Dieu peut tout, qu'il ordonne tout, qu'il gouverne tout, et que son amour n'a point de bornes.

On ne saurait trop estimer une telle vision, et il ne s'y rencontre, à mon avis, aucun péril; les effets faisant connaître qu'elle ne peut venir du démon. Il m'a paru qu'au commencement il s'efforça trois ou quatre fois de me faire voir Notre-Seigneur de la même sorte, par une fausse représentation; mais encore qu'il puisse prendre la forme d'un corps qui serait de chair, il ne saurait contrefaire cette gloire qui éclate dans la vision qui vient de Dieu. Quoiqu'il fasse ce qu'il peut pour effacer dans l'âme la véritable vision qu'elle avait eue, elle rejette cette fausse image qui la trouble, l'inquiète et la dégoûte de telle sorte qu'elle lui fait perdre la dévotion et l'empêche même de faire oraison.

Il y a donc une si extrême différence entre ces diverses visions

que je ne doute point que ceux même qui ne sont encore arrivés que jusqu'à l'oraison de quiétude la connaîtront par les effets que j'ai rapportés en traitant des paroles surnaturelles. Ils sont si évidents, qu'à moins de vouloir se tromper soi-même, le démon ne saurait tromper une âme qui marche avec humilité et simplicité; et il ne faut qu'avoir eu une véritable vision de Dieu, pour découvrir aussitôt l'illusion de notre ennemi, parce qu'encore qu'il nous fasse d'abord ressentir quelque plaisir, c'est un plaisir si différent de celui que goûte l'âme dans la vision qui vient de Dieu, et si impur et si peu chaste, que l'âme n'a pas de peine à s'apercevoir de la tromperie, et se dégoûte de ce faux plaisir.

Le démon ne saurait donc, à mon avis, nuire à ceux qui ont quelque expérience, puisqu'il est impossible de s'imaginer rien de semblable à ce que Notre-Seigneur nous fait connaître dans ces visions qui viennent de lui, et que, comme je l'ai dit, la seule beauté et la blancheur d'une de ces divines mains surpasse infiniment tout ce que nous ne saurions nous figurer. Et comment pourrions-nous aussi nous représenter en un moment des choses dont nous n'avons jamais entendu parler et que nous serions incapables de concevoir, quand même nous y aurions appliqué durant un fort long temps toute la force de notre esprit? Mais encore que nous puissions nous en représenter quelque chose par notre imagination, outre que cela ne produirait aucun de ces grands effets dont j'ai parlé, l'âme serait comme une personne qui, ayant mal à la tête et besoin de repos, tâcherait inutilement de s'endormir, parce que le sommeil ne viendrait point; et que si elle s'assoupissait un peu, au lieu de s'en sentir fortifiée, sa tête serait encore plus faible, à cause que ce ne serait pas un véritable sommeil; et qu'au contraire, ces visions qui viennent de Dieu n'enrichissent pas seulement l'âme par des grâces et des faveurs extraordinaires; mais augmentent la santé du corps et lui donnent une nouvelle vigueur et une nouvelle force.

J'alléguais ces raisons et quelques autres à ceux qui me disaient si souvent que ce qui se passait en moi venait du démon, et que ce n'était que des fantaisies que je me mettais dans l'esprit. Je me servais aussi comme je pouvais des comparaisons que Dieu présentait à ma pensée; mais tout m'était inutile, parce qu'y ayant dans notre monastère des personnes fort saintes et en comparaison desquelles je n'étais qu'imperfection et que misère, lesquelles Dieu conduisait par un autre chemin, elles appréhendaient pour moi, et mes péchés faisaient, à mon avis, que chacun vint à avoir connaissance de ce qui me regardait, quoique je n'en eusse parlé qu'à mon

confesseur et à ceux à qui il me l'avait ordonné. Je leur dis un jour que s'ils me soutenaient affirmativement qu'une personne à qui je viendrais de parler, et que je connaîtrais fort bien, n'était pas celle que je croyais, et qu'ils étaient très-assurés que je me trompais, je pourrais ajouter plus de foi à leurs paroles qu'à mes propres yeux; mais que si cette personne m'avait laissé pour gage de son amitié des pierreries que j'aurais encore entre les mains, et qui de pauvre que j'étais auparavant, me rendrait riche, il me serait impossible de ne pas croire que j'eusse vu et parlé à cette personne, parce qu'il me serait facile de montrer ces pierreries, qui consistent en ce que tous ceux qui me connaissaient voyaient manifestement que j'étais toute changée; que mon confesseur lui-même en rendait témoignage, et qu'ainsi il était sans apparence que si cela venait du démon, il se servît, pour me tromper et me précipiter dans l'enfer, d'un moyen aussi contraire à son dessein que serait celui de changer mes imperfections en vertus.

Mon confesseur qui était un père de la compagnie de Jésus, parfait homme de bien, répondait, comme je l'ai su depuis, les mêmes choses que moi. Il était fort prudent et si humble que son humilité me causa beaucoup de peine, parce qu'encore qu'il fût fort savant et personne de grande oraison, elle lui donnait de la défiance de lui-même, et que Notre-Seigneur ne le conduisait pas par le même chemin qu'il me conduisait. Il a beaucoup souffert à mon occasion, à cause qu'on lui donnait souvent des avis de se défier de moi, afin de ne pas se laisser tromper par le démon, en ajoutant quelque créance à ce que je lui disais; sur quoi on alléguait divers exemples. Cela m'affligeait beaucoup, parce que je craignais que chacun me fuyant, mon confesseur ne m'abandonnât; et je ne faisais que pleurer; mais par une providence particulière de Dieu, n'y ayant rien à quoi ce bon religieux ne voulût s'exposer pour mon service, il ne m'abandonna point. Il m'exhortait à ne pas offenser Dieu, à pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnait et à ne point appréhender qu'il me quittât. Ainsi il m'encourageait et calmait mon esprit; et il m'ordonnait sur toutes choses de ne lui rien dissimuler; je lui obéissais fort fidèlement; et il m'assurait qu'en agissant de la sorte, quand même ces visions viendraient du démon, elles ne pourraient me nuire; mais qu'au contraire Notre-Seigneur tournerait en bien le mal que cet esprit voulait me faire. Il travaillait en cette sorte de tout son pouvoir à me rendre meilleure; et dans l'appréhension que j'avais d'offenser Dieu, je lui obéissais en tout quoique imparfaitement. Il souffrit beaucoup à cause de moi durant plus de trois ans, parce que, dans toutes les

peines et les persécutions que Notre-Seigneur permettait, et que l'on me faisait endurer pour des choses dans la plupart desquelles j'étais innocente, l'on s'en prenait à lui, quoiqu'il n'y eût rien à redire à sa conduite; et s'il eût eu moins de vertu et que Dieu ne l'eût fortifié, il n'aurait pu y résister; car d'un côté il avait à répondre à ceux qui s'imaginaient que j'étais en très-mauvais état et ne voulaient point ajouter foi à ce qu'il leur disait, au contraire; et d'autre part, il avait à remédier aux appréhensions dont toutes ces visions que Dieu me donnait étaient suivies, et qui procédaient sans doute de la grandeur de mes péchés. Ce saint homme me consolait avec beaucoup de compassion de mes souffrances, et s'il se fût cru lui-même, elles n'auraient pas été si grandes, parce que Dieu lui faisait connaître la vérité, et que la grâce qui accompagne le sacrement de pénitence lui donnait encore, à mon avis, quelque lumière particulière.

Des serviteurs de Dieu avec qui je communiquais en ce même temps, avaient peine, comme je l'ai dit, à croire qu'il y eût de la sûreté dans le chemin où je marchais, et donnaient un autre sens à ce que je leur rapportais tout naïvement et sans y faire réflexion. Comme j'étais fort obligée et fort affectionnée à l'un d'eux qui était un homme fort saint, qui désirait avec passion mon avancement, et qui demandait à Dieu qu'il me donnât pour cela la lumière dont j'avais besoin, j'avais une extrême douleur de ce qu'il ne m'entendait point. Toutes ces personnes attribuaient au peu d'humilité ce que je disais ainsi par mégarde, et me voyant faire quelque faute, comme j'en commettais sans doute beaucoup, ils me condamnaient dans tout le reste. Ils me faisaient quelquefois des questions; et la manière franche et sincère avec laquelle je leur répondais leur persuadait que je voulais les instruire et que je faisais la capable. Ils le rapportaient avec bonne intention à mon confesseur, et il m'en reprenait et me tançait. Ces peines que je recevais de divers endroits durèrent assez longtemps; mais les faveurs que je recevais de Dieu les adoucissaient.

J'ai rapporté ceci pour faire connaître quel tourment c'est de n'avoir pas dans ces voies toutes spirituelles un directeur qui les connaisse par sa propre expérience; étant certain que si Dieu ne m'eût très-particulièrement assistée, je ne sais ce que je serais devenue, ce que je souffrais étant capable de me faire perdre l'esprit. Je me voyais quelquefois réduite en un tel état, que tout ce que je pouvais faire était de lever les yeux vers le ciel; car que peut-il y avoir de plus pénible à une femme faible, imparfaite et timide comme je suis, que de voir sa conduite condamnée par des gens

de bien ? et quelque grands qu'aient été les travaux que j'ai éprouvés dans tout le cours de ma vie, nul autre ne m'a été plus sensible. Dieu veuille que j'en aie fait un bon usage, ainsi que je suis assurée que ceux qui me condamnaient de la sorte n'avaient dessein que de le servir en procurant mon avantage.

CHAPITRE XXIX.

La Sainte continue à traiter de ces visions que plusieurs croyaient toujours venir du démon, ce qui lui donnait une merveilleuse peine. Jésus-Christ fait que la croix de son rosaire lui paraît être de quatre pierres précieuses d'une incomparable beauté. Différence qui se rencontre dans ces célestes visions. Elle voyait souvent des anges, et un séraphin lui perce le cœur avec un dard, ce qui l'embrase d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu lui faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une joie inconcevable.

Je me suis fort éloignée de mon sujet, qui est de montrer que l'on ne doit pas croire que cette vision dont j'ai parlé soit une imagination. Nous pouvons sans doute, par une grande application, nous représenter en quelque sorte l'humanité sacrée de Jésus-Christ, l'imprimer dans notre mémoire, et, lorsqu'elle commence à s'effacer, la retracer avec notre entendement. Mais dans la vision dont il s'agit il n'y a rien de semblable ; nous ne saurions ne point voir cette très-sainte humanité en la manière qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous la représenter, ni en retirer notre vue; et si nous voulons en considérer quelque chose en particulier, elle disparaît aussitôt.

Notre Seigneur m'a, durant deux ans et demi, presque continuellement favorisée de cette sorte de vision ; et il y en a plus de trois qu'elle ne m'est pas si ordinaire ; mais il m'en accorde une autre plus élevée que je rapporterai peut-être dans la suite. Il y a des temps où il me parle avec une douceur incroyable, et en d'autres avec rigueur. Quelque désir que j'aie eu et quelques efforts que j'aie faits pour remarquer la grandeur et la couleur de ses yeux, non-seulement je ne l'ai pu, mais il est disparu aussitôt ; et lorsqu'il me regardait avec des témoignages de tendresse, ce regard faisait une telle impression dans mon âme, que je tombais aussitôt dans le ravissement et perdais la vue de cette souveraine beauté en demeurant encore plus étroitement unie à lui.

Ainsi l'on voit clairement que notre volonté n'a point de part en cela, et que Dieu ne lui laisse pour partage que la confusion et l'humilité. Nous n'avons qu'à recevoir ce qu'il nous donne et à lui en rendre grâce ; il n'y a point de vision dans laquelle cela ne

se passe pas de la sorte; nous n'y pouvons voir ni plus ni moins que ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous faire voir; et il veut nous humilier et nous tenir dans la crainte en nous faisant connaître que nos désirs sont inutiles; que, comme il est le maître, tout dépend de lui, et qu'il peut retirer ses grâces et nous perdre, afin que nous marchions toujours avec frayeur et tremblement dans notre exil sur la terre.

Ce divin Sauveur se représentait presque toujours à moi, et particulièrement dans la sainte hostie, tel qu'il était après sa résurrection; et quelquefois, pour m'encourager lorsque j'étais affligée, ou pour la consolation de quelques autres personnes, il me montrait ses plaies, se faisait voir sur la croix, ou la portant, ou dans le jardin, ou couronné d'épines, mais plus rarement; et il ne laissait pas, dans toutes ces diverses manières, de paraître toujours glorifié.

Quels maux, quelle honte et quelles persécutions ne m'a-t-on pas faits pour avoir rapporté ces visions? On était si persuadé qu'elles venaient du démon, que l'on voulait m'exorciser; mais je ne m'en mettais point en peine; rien ne m'en donnait comme de voir que sur les rapports que l'on faisait à mes confesseurs, ils appréhendaient de me confesser; je ne pouvais néanmoins être fâchée d'avoir ces célestes visions, et n'aurais pas voulu en changer une seule contre tous les plaisirs et les biens du monde. Je les considérais comme un trésor inestimable et une très-grande grâce que Notre-Seigneur me faisait, et il daignait souvent me rassurer dans mes craintes. Je voyais qu'il augmentait encore beaucoup mon amour pour sa divine majesté; je me plaignais à lui dans l'oraison du tourment que l'on me faisait, et il me consolait et me donnait toujours de nouvelles forces. Je n'osais néanmoins contredire ceux qui faisaient un jugement si désavantageux de l'état où je me trouvais, parce que cela n'aurait servi qu'à me les rendre encore plus contraires, dans la créance que ce serait par un défaut d'humilité. Je me contentais d'en parler à mon confesseur, et il me consolait dans mes peines.

Comme ces visions augmentaient toujours, un de ceux à qui je me confessais quelquefois lorsque le père supérieur n'en avait pas la commodité, me dit qu'il était visible qu'elles procédaient du démon, et que, puisque je ne pouvais pas les empêcher de venir; il m'ordonnait de faire le signe de la croix, et de me moquer de cet ennemi sans rien craindre, parce que Dieu me protégerait, et l'empêcherait de revenir. Ce commandement me donna une extrême peine, à cause qu'étant très-persuadée que ces visions ve-

naient de Dieu, et ne pouvant désirer de ne les point avoir, il me paraissait terrible de suivre un tel ordre. Je ne laissais pas néanmoins de l'exécuter, et je priais Dieu sans cesse, avec grande instance et en répandant quantité de larmes, de m'empêcher d'être trompée. Je m'adressais aussi à saint Pierre et à saint Paul, que Notre-Seigneur m'avait dit la première fois qu'il m'apparut, un jour de leur fête, qu'ils me garantiraient d'illusion, et qu'ainsi j'avais pris pour mes intercesseurs, et les voyais souvent à mon côté gauche, non pas en imagination, mais réellement.

Qui pourrait représenter quelle était ma peine, lorsque JÉSUS-CHRIST m'apparaissait : je me trouvais contrainte d'obéir à ce que l'on m'avait ordonné, de le traiter avec moquerie et avec mépris comme si c'eût été le démon, puisque si l'on m'eût mis en pièces pour m'obliger à le croire, il m'aurait été impossible de me le persuader, et qu'ainsi il ne pouvait y avoir pour moi une plus grande pénitence.

Pour ne point faire tant de signes de croix, j'en avais presque toujours une à la main ; mais je n'étais pas si exacte à user de ces paroles de moquerie, parce que je ne les proférais qu'avec douleur. Je me souvenais alors des outrages que les Juifs avaient faits à mon Sauveur, et je le priais de me pardonner ceux qu'il recevait de moi, puisque ce n'était que pour obéir aux personnes qu'il avait établies dans son Église pour le représenter et tenir sa place. Sur quoi il me disait *que je ne me misse point en peine, que je faisais bien d'obéir, et qu'il ferait connaître la vérité.*

Mais lorsqu'on me défendit de faire oraison, il me témoigna de le trouver mauvais ; il me commanda de dire qu'il y avait en cela de la tyrannie ; et pour faire connaître que le démon n'avait point de part à ces visions, il me mit dans l'esprit des raisons dont je rapporterai quelques-unes dans la suite.

Un jour que je tenais en la main la croix de mon rosaire, il la prit, et après qu'il me l'eut rendue, je trouvais qu'elle était de quatre pierres précieuses, d'une beauté surnaturelle et si merveilleuse, que les diamants les plus parfaits leur étant comparés, passeraient pour faux, et que sur ces pierres étaient gravées d'une manière admirable les cinq plaies qu'il a reçues lorsqu'il a souffert la mort pour notre salut. Il me dit que je verrais toujours ces pierres de la même sorte, ce qui ne manque jamais ; et je n'aperçois plus le bois qui était la matière de cette croix ; mais cela ne paraît qu'à moi seule.

Lorsque pour obéir à ce que l'on me commandait ainsi j'étais donc contrainte de faire tous mes efforts pour résister à ces visions,

Notre-Seigneur augmentait encore les grâces et les faveurs qu'il me faisait, et je ne sortais point d'oraison, bien que je tâchasse de m'en distraire. Je priais même en dormant, parce que mon amour pour sa divine majesté croissait toujours. Ainsi ma peine était extrême; je lui en faisais mes plaintes, et quoi que je fisse pour détourner ma pensée de lui, cela m'était impossible. Je ne laissais pas d'obéir le mieux que je pouvais à un ordre qui m'était si rude; mais je pouvais peu ou rien du tout pour l'exécuter entièrement, et Notre-Seigneur ne m'a jamais défendu de continuer d'obéir, mais il se contentait de m'instruire, comme il fait encore, de ce que j'avais à dire à ceux qui me faisaient tant souffrir en pensant bien faire, et me rassurait par de raisons si puissantes, qu'elles dissipaient toutes mes craintes.

Peu de temps après, il commença, comme il me l'avait promis, à faire mieux connaître que c'était véritablement lui qui me paraissait dans ces visions; mon amour pour lui étant si grand, sans que j'y contribuasse rien de ma part, qu'il était visible qu'il était surnaturel. Je me sentais mourir du désir de voir mon Dieu, et ne voyais que la mort qui me pût procurer cette vie que je souhaitais avec tant d'ardeur, qui était de vivre seulement en lui. En cet état, quoique les transports de ce violent amour me donnait ne fussent pas aussi insupportables, ni si précieux que ceux que j'avais auparavant éprouvés, je ne laissais pas de me trouver réduite à une telle extrémité, que tout me donnait de la peine, que j'étais comme hors de moi-même, et qu'il me semblait que véritablement on m'arrachait l'âme. « S'est-il jamais vu, mon » Sauveur, d'artifice égal à celui dont vous usiez avec votre ser- » vante, lorsque vous vous cachiez ainsi de moi, et me donniez » en même temps tant de témoignages de votre amour par une » espèce de mort si délicieuse, que j'aurais voulu n'en jamais » sortir. »

Pour pouvoir comprendre quelle est l'impétuosité de ces transports, il faut les avoir éprouvés. Ils sont différents de ceux qui arrivent souvent dans certaines dévotions qui semblent devoir suffoquer l'esprit. Car cette sorte d'oraison étant basse, il faut tâcher avec douceur de réprimer la violence des mouvements qu'elle cause; et de rendre la tranquillité à l'âme; de même qu'on apaise les pleurs excessifs des enfants en leur donnant à boire: il faut, dans la crainte que la nature n'y ait beaucoup de part, et qu'il ne s'y mêle de l'imperfection, porter l'âme par des caresses, comme l'on en userait avec des enfants, et non pas à coups de fouet, à aimer Dieu et à recueillir cet amour au-dedans d'elle-même sans le

laisser répandre au dehors, ainsi qu'un pot qui bouillirait avec excès parce que l'on mettrait sans discrétion du bois au feu, et tâcher ainsi d'éteindre la flamme que les larmes douces et non pas pénibles, telles que sont celles des mouvements qui ne produisent que de mauvais effets. Je répandais au commencement de ces sortes de larmes qui sont si préjudiciables, et elles me causaient un si grand mal de tête et une telle lassitude d'esprit, que je demeurais quelquefois durant plusieurs jours sans pouvoir me remettre à faire oraison; ce qui montre combien il importe, dans ces commencements, de se conduire avec une grande discrétion, pour accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec douceur et intérieurement, et à éviter avec grand soin tout ce qui n'est qu'extérieur.

Mais ces autres transports dont j'ai parlé sont très-différents de ceux-là. Il nous paraît que ce feu de l'amour de Dieu est déjà tout allumé, et que l'on nous y jette pour y brûler. L'âme ne travaille point alors à entretenir la douleur que lui cause l'absence de son Seigneur: mais elle se sent quelquefois percée d'une flèche qui lui traverse le cœur et la réduit en tel état qu'elle ne sait ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut. Elle comprend seulement que c'est Dieu seul qu'elle cherche, et que l'effet que cette blessure produit en elle est de se haïr elle-même pour n'aimer que lui, et d'être prête de donner sa vie avec joie pour son service.

Nulles paroles ne sont capables d'exprimer la manière dont Dieu se sert pour faire de telles blessures, et l'extrême peine que c'est à une âme de ne savoir alors ce qu'elle devient; mais cette peine est si agréable, qu'*il* n'y a point de contentement dans le monde qui en approche, et l'âme voudrait toujours, comme je l'ai dit, pouvoir sans cesse mourir d'une blesure si favorable.

Cette peine, jointe à tant de bonheur et de gloire, me mettait si fort hors de moi que je n'y pouvais rien comprendre. Car qu'y a-t-il de plus incompréhensible à une âme que de se sentir blessée de la sorte, et de reconnaître clairement qu'elle n'a en rien contribué à allumer le feu de cet amour pour son Créateur dont elle brûle, et que celui qu'il lui porte est si grand, qu'une seule étincelle, qui lui paraît en être sortie, l'a dans un instant tout embrasée? O combien de fois, étant en cet état, me suis-je souvenue de ces paroles de David : *Comme la biche soupire avec ardeur après les eaux des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu*, qui me paraissaient n'avoir été dites que pour moi!

Lorsque l'impétuosité de ces transports n'est pas si grande, il semble que ce tourment diminue un peu par les pénitences dont l'âme se sent pour se soulager; et les plus grandes mortifications

lui paraissent si peu pénibles que, quand elle serait aussi insensible à la douleur qu'un corps mort, elle ne se trouverait pas plus disposée qu'elle ne l'est à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ainsi elle recherche toutes sortes de moyens de souffrir quelque chose pour Dieu ; mais la plaie que ce divin dard a faite dans son cœur est si grande et si profonde, qu'il n'y a point de tourments corporels dont la douleur puisse diminuer le sentiment de celle qu'elle lui cause. N'y trouvant donc point de remède, parce qu'il n'y en a point sur la terre qui soit capable de guérir une plaie qui vient du ciel, la seule chose qui peut adoucir la sienne c t de demander à Dieu de vouloir lui-même être son remède, et elle n'en voit point d'autre que la mort, parce qu'elle seule lui peut procurer le bonheur de jouir éternellement de sa présen .

D'autres fois la violence de ce transport est si grande, que tout le corps étant comme paralytique, on ne saurait se mouvoir en aucune manière, et si l'on est debout, on se sent comme transporté ailleurs, sans pouvoir même presque respirer ; on pousse seulement quelques faibles gémissements, mais ils sont intérieurs.

Quoique les anges m'apparaissent souvent, c'est presque toujours sans les voir ; mais il a plu quelquefois à Notre-Seigneur que j'en aie vu un à mon côté gauche dans une forme corporelle. Il était petit, d'une merveilleuse beauté, et son visage étincelait de tant de lumière, qu'il me paraissait un de ceux de ce premier ordre, qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu, et que l'on nomme Séraphins, car ils ne disaient point leur nom, mais j'ai bien vu qu'il y a entre eux dans le ciel une très-grande différence. Cet ange avait en la main un dard qui était d'or, dont la pointe était fort large, et qui me paraissait avoir à l'extrémité un peu de feu ; il me semble qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur, et que toutes les fois qu'il l'en retirait il m'arrachait les entrailles, et me laissait toute brûlante dans un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu me faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si extrême joie, que je ne pouvais désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable, ni trouver de repos et de contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part, et la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu et l'âme est si merveilleuse que, ne pouvant l'exprimer, je le prie de la faire goûter à ceux qui croiront que ce que je rapporte n'est qu'une imagination et une fable.

Lorsque cela m'arrivait, j'étais si interdite que j'aurais voulu ne rien voir et ne point parler, mais m'entretenir seulement de ma peine, que je considérais comme une gloire en comparaison de laquelle toute celle du monde est méprisable; et lorsque j'entrais dans ces grands ravissements, leur violence était telle qu'encore que d'autres personnes fussent présentes, je ne pouvais y résister, et ainsi j'eus le déplaisir de voir que l'on commença d'en avoir la connaissance. Depuis que j'ai ces ravissements, je ne sens pas tant cette peine que celle dont j'ai parlé dans un chapitre duquel je ne me souviens pas, qui est fort différente et de plus grand prix, parce que celle-ci dure peu, à cause que Dieu mettant aussitôt l'âme dans l'extase et la jouissance du bonheur de le posséder, elle n'a pas le temps de souffrir beaucoup.

CHAPITRE XXX.

La Sainte appréhende de tomber dans ces ravissements. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara vient où elle était. Elle lui donne une entière connaissance du fond de son âme. Il l'assure que ces ravissements et ces visions venaient de Dieu, et rassure deux des amis de la Sainte qui croyaient qu'ils venaient du démon. Elle ne laisse pas d'avoir de grandes peines spirituelles et corporelles. De la différence qui se rencontre entre la vraie et la fausse humilité. La Sainte raconte particulièrement quelques-unes de ses peines. Quelle douleur c'est à une âme qui aime Dieu d'être unie à un corps incapable de le servir.

Voyant que tous mes efforts étaient inutiles pour m'empêcher de tomber dans ces grands ravissements, j'appréhendais de les avoir parce que je ne pouvais comprendre comment la peine et le plaisir peuvent se rencontrer ensemble. Je savais bien qu'une peine corporelle est compatible avec un contentement spirituel; mais qu'une peine spirituelle si excessive se rencontre avec un contentement si merveilleux, c'est ce qui surpasse mon intelligence. Ainsi je tâchais toujours d'y résister, et je prenais une croix pour me défendre de celui qui en a porté une si pesante pour notre salut; mais je n'y gagnais autre chose sinon de me tourmenter en vain. Je voyais que personne ne comprenait rien à ce qui m'était si évident, et je n'osais en parler qu'à mon confesseur, parce qu'on l'aurait attribué à mon défaut d'humilité.

DU BIENHEUREUX PÈRE PIERRE D'ALCANTARA.

Il plut à Notre-Seigneur de remédier à une grande partie de mes peines, et de les faire cesser depuis entièrement, en permettant

que le bienheureux père Pierre d'Alcantara vint au lieu où j'étais alors. J'ai déjà parlé de lui et dit quelque chose de sa pénitence dont j'ai appris, entre autres particularités, qu'il a porté durant vingt ans un cilice de lames de fer-blanc. Il écrit en langue vulgaire de petits traités d'oraison, qui sont maintenant entre les mains de tout le monde, et fort utiles à ceux qui s'en servent par la grande intelligence que lui en avait acquise le long temps qu'il s'y était exercé. Il avait pratiqué à toute rigueur la première règle de saint François, et ce qui en dépend.

Cette dame veuve dont j'ai parlé, qui servait Dieu si fidèlement, et qui avait tant d'affection pour moi, ayant appris l'arrivée de ce grand personnage, désira que je le visse, à cause qu'elle savait le besoin que j'en avais pris par la connaissance qu'elle avait de mes peines, dont mes confesseurs me permettaient de lui parler. Elle n'avait pas seulement un très-bon esprit de secret, mais elle recevait tant de grâces de Dieu dans l'oraison, et même quelques-unes de celles dont il me favorisait. Ainsi il lui faisait connaître ce que les plus savants ignoraient; et ayant outre cela une grande foi, elle était persuadée que ces visions qu'ils croyaient venir du démon, venaient de Dieu, en quoi elle me consolait beaucoup.

Cette dame obtint donc de mon provincial, sans m'en rien dire, la permission de me tenir huit jours chez elle; et ce fut là et dans quelques églises que je commençai à parler à ce saint homme, le père Pierre d'Alcantara, avec lequel j'ai communiqué depuis en divers temps. Comme je n'ai jamais caché des plus secrets replis de mon cœur à ceux avec qui j'ai traité d'affaires de ma conscience, et que, dans les choses douteuses, j'ai toujours dit ce qui pouvait être contre moi, je rendis compte à ce grand religieux de toute ma vie et de ma manière d'oraison, le plus clairement qu'il me fut possible. Je connus presque aussitôt qu'il m'entendait par l'expérience qu'il en avait, qui était ce dont j'avais besoin, à cause que Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce, qu'il m'a depuis accordée, de pouvoir faire comprendre aux autres celles dont il me favorise, et qu'ainsi il fallait que ce bon père, pour les connaître, en eût reçu lui-même de semblables.

Il me donna une très-grande lumière, et elle m'était très-nécessaire, parce que je ne comprends rien du tout aux visions qui sont sans images, et guère davantage celles que l'on ne voit que des yeux de l'âme. Je croyais que l'on devait seulement faire cas de celles que l'on voit des yeux du corps, et je n'en avais point de celles-là. Ce saint homme m'éclaircit de tout, me dit que je n'avais rien à appréhender, mais seulement à louer Dieu de ce que très-

sûrement ces visions venaient de lui et que je ne pouvais, après les choses qui sont de foi, rien croire plus fermement. Il se consolait beaucoup avec moi, me témoignait une très-grande affection, et il m'a toujours depuis fait part de ses pensées les plus secrètes, et de ses desseins. La joie qu'il avait de voir que Notre-Seigneur m'inspirait une si ferme résolution et tant de courage pour entreprendre les mêmes choses qu'il lui faisait la grâce d'exécuter, le portait à prendre plaisir de se communiquer à moi, parce que lorsque l'on marche dans le chemin où il était, rien ne console davantage que de rencontrer quelqu'un que l'on ait sujet de croire qui commence d'y entrer; et c'est, ce me semble, l'état où j'étais alors. Dieu veuille que je sois maintenant plus avancée dans une si sainte voie! Ce saint homme eut une très-grande compassion de moi, et me dit que cette contradiction que je recevais des gens de bien était l'une des plus grandes peines que l'on puisse éprouver en cette vie, et qu'il me restait encore beaucoup à souffrir, à cause qu'ayant toujours besoin d'assistance, il n'y avait personne dans cette ville qui m'entendît; mais qu'il parlerait à mon confesseur et à ce gentilhomme marié qui était l'un de ceux qui me tourmentaient davantage, parce que personne n'ayant plus que lui d'affection pour moi, et qu'étant fort craintif et fort saint, il ne pouvait, après m'avoir vu si imparfaite, se persuader que je fusse dans un état si élevé.

Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse; il parla à tous les deux, et leur montra par de puissantes raisons qu'ils devaient se rassurer et me laisser en repos. Mon confessur n'en avait pas grand besoin; et elles étaient au contraire si nécessaires à l'égard de ce gentilhomme, que, quelque fortes qu'elles fussent, elles ne purent entièrement le persuader; mais elles firent au moins qu'il ne m'effrayait plus tant qu'auparavant. Nous demeurâmes d'accord, ce saint religieux et moi, que je lui écrirais à l'avenir ce qui m'arriverait, et que nous prierions beaucoup Dieu l'un pour l'autre; son humilité étant si grande, que je ne pouvais voir sans confusion qu'il fît cas des prières d'une créature aussi misérable que je le suis. Il me laissa fort contente et fort consolée par l'assurance qu'il me donna que ce qui se passait en moi venait de Dieu: que je pouvais sans crainte continuer de faire oraison, et que, si j'entrais dans quelques doutes, je n'avais qu'à les communiquer à mon confesseur, sans m'en inquiéter davantage.

Néanmoins je ne pouvais malgré cela me rassurer entièrement, parce que Notre-Seigneur me conduisant par la voie de la crainte, quoique ce que l'on me disait pour me l'ôter, me consolât et me-

dérât mes appréhensions, il ne laissait pas de m'en rester, principalement lorsque Notre-Seigneur me faisait sentir les tourments intérieurs dont je vais parler; mais c'était toujours beaucoup de recevoir cet adoucissement dans mes peines.

Je ne pouvais me lasser de rendre grâces à Dieu et à mon glorieux père saint Joseph, à qui j'attribuais la venue de ce grand religieux qui était commissaire-général de la province qui porte son nom, et je me recommandais aussi extrêmement à la sainte Vierge.

Il m'arrivait quelquefois comme il m'arrive encore, mais plus rarement, d'avoir tout ensemble de si grands travaux spirituels et de si violentes douleurs corporelles, que je ne savais que devenir. D'autres fois, quoique ces douleurs corporelles fussent excessives, mon esprit ne souffrant point, je les supportais avec grande joie, mais quand j'étais en même temps travaillée de tous les deux, quelle peine n'endurais-je point!

J'oubliais alors toutes les grâces que Dieu m'avait faites; il ne m'en restait qu'un souvenir confus, comme d'un songe qui m'avait donné de la peine; et mon esprit se trouvait si stupide que j'entrais en mille doutes et mille défiances sur ce que j'avais vu. Il me semblait que cela était impossible; que ce n'était peut-être qu'une imagination; qu'il devait me suffire d'être trompée sans tromper encore des gens de bien; et je me trouvais si méchante, qu'il me semblait que l'on devait attribuer à mes péchés tous les maux et toutes les hérésies qui troublent aujourd'hui le monde. Je connais maintenant que c'était une fausse humilité dont le démon se servait pour tâcher de me jeter dans le désespoir; et ainsi il ne me tente plus tant de ce côté-là.

DE L'HUMILITÉ.

Les marques pour connaître cette fausse humilité sont évidentes. Elle commence par l'inquiétude et le trouble, l'obscurcissement et la peine de l'esprit, la sécheresse et l'indisposition à faire oraison, et quelques bonnes œuvres viennent ensuite; et enfin l'âme se trouve comme suffoquée, et le corps comme lié de telle sorte, qu'ils sont incapables d'agir.

La véritable humilité fait au contraire, qu'encore que nous connaissons notre misère, que nous la sentions, que nous en gémissions et que nous en soyons très-vivement pénétrés, non seulement nous ne tombons point dans le trouble, l'inquiétude, la sécheresse et l'obscurcissement de l'esprit, mais nous trouvons dans le repos, la

tranquillité, la consolation et la lumière, parce qu'encore que l'on sente de la peine, c'est une peine qui console par la connaissance que l'on a qu'elle vient de Dieu, que c'est une grâce qu'il nous fait de nous la donner et qu'elle nous est avantageuse. L'âme a regret d'un côté d'avoir offensé Dieu; mais elle admire de l'autre sa miséricorde, entre dans la confusion de ses péchés, et le remercie de l'avoir si longtemps soufferte.

Dans cette autre humilité dont le diable est l'auteur, on n'a point, comme je l'ai dit, de lumière pour faire aucun bien; il semble que Dieu l'éteigne entièrement: on se le représente la foudre et l'épée dans les mains, qui veut tout mettre à feu et à sang; on n'envisage que la rigueur de sa justice; et quoique le démon ne puisse effacer entièrement de l'esprit la créance de sa miséricorde, ce peu qui en reste, au lieu de donner de la consolation, ne fait qu'augmenter le tourment que l'on endure en augmentant la connaissance des obligations que l'on doit à Dieu.

Comme, selon ce que je pus en comprendre, cet artifice est l'un des plus subtils du démon et des plus pénibles à l'âme, j'ai cru, mon père, devoir vous en parler, afin que, si l'ennemi vous tente en cette manière et que l'entendement vous demeure libre, il vous soit plus facile de le connaître; et je ne crois pas que la science y puisse servir, quisqu'encore que j'en sois si dépourvue, je n'ai pas laissé, après avoir eu cette fausse humilité, de comprendre que ce n'est qu'une rêverie; mais je comprends encore mieux que Dieu l'a permis et qu'il a donné pouvoir au démon de me tenter, comme il le lui donna de tenter Job, quoique me connaissant si faible et si mauvaise, ce n'a pas été par de si rudes et de si terribles épreuves.

Cela m'arriva une fois la veille de la fête du saint Sacrement, pour laquelle j'ai beaucoup de dévotion, quoique moins grande que je le devrais, et ça ne me dura qu'un jour. D'autres fois il m'a duré huit jours, quinze jours, trois semaines, et même davantage, et particulièrement dans les dernières semaines de carême, qui est le temps où je m'appliquais avec plus de ferveur à l'oraison. Le démon remplissait mon esprit de choses si frivoles, que je m'en serais moquée en un autre temps. Il paraît être alors maître de l'âme pour l'occuper ainsi qu'il lui plaît de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui représente que des choses impertinentes, ridicules, inutiles à tout, et qui ne servent qu'à l'embarasser et comme à l'étouffer, de telle sorte qu'elle ne se reconnaît plus elle-même. Ainsi il me semblait que les démons se jouaient de moi, comme on se jouerait d'une pelote, et qu'il m'était

impossible de m'échapper de leurs mains. Qui pourrait exprimer ce que l'on souffre en cet état? L'âme cherche du secours, et Dieu ne permet pas qu'elle en trouve; il ne lui reste que la lumière du franc-arbitre, mais si obscurcie qu'elle est comme une personne qui aurait les yeux bandés. On peut la comparer alors à celui qui marchant durant une nuit très obscure dans un chemin où il y aurait des endroits fort dangereux, prendrait garde de n'y pas tomber, parce qu'il y aurait passé et qu'il les aurait vus pendant le jour. Car elle semble se conduire de la même sorte, parce que l'âme est accoutumée à se garder d'offenser Dieu; joint qu'il l'assiste invisiblement en ce besoin.

Dans cet état d'une fausse humilité, quoique la foi aussi bien que les autres vertus ne soit pas éteinte, puisqu'elle croit toujours en effet ce que croit l'Eglise, elle est si engourdie et si endormie, qu'elle ne semble ne comprendre ces saintes vérités, et ne connaître Dieu que comme l'on comprend et l'on connaît les choses qui ne nous sont dites et que nous ne voyons que de fort loin; et l'amour de l'âme est si tiède, qu'elle écoute seulement ce qu'on lui dit de Dieu comme une chose dont elle ne se doute point, parce que c'est la créance de l'Eglise; mais sans se souvenir d'avoir éprouvé en diverses occasions qu'elle est véritable.

Lorsque l'on se trouve ainsi, on cherche en vain du soulagement dans la lecture ou dans la retraite, sans en connaître la cause; le tourment que l'on souffre est si grand, que je ne puis le comparer qu'à ceux de l'enfer. Car, selon ce que Notre-Seigneur me le fit comprendre dans une vision, l'âme est comme dans un feu dont elle ne sait quelle est l'origine, ni qui l'a allumé, ni comment en sortir, ni comment l'éteindre; et si elle y cherche un remède dans la lecture, elle ne se trouve pas capable de lire. Ainsi il m'arriva une fois que voulant lire la vie d'un saint, pour voir si je pourrais trouver de la consolation dans ce qu'il avait souffert, j'en lus quatre ou cinq fois de suite quatre ou cinq lignes, sans pouvoir jamais y rien comprendre, quoique elles fussent écrites en langue vulgaire; ce qui me fit jeter le livre: et la même chose m'est arrivée diverses fois; mais je ne me souviens maintenant que de celle-là.

Que si l'on pense alors adoucir sa peine en conversant avec quelqu'un, on ne fait au contraire que l'augmenter, parce que le démon nous rend si colères et de si mauvaise humeur, qu'il n'y a personne qui ne nous devienne insupportable; et c'est beaucoup si Dieu nous fait la grâce de nous retenir pour nous empêcher de rien dire ni de rien faire qui l'offense ou qui porte préjudice à notre

prochain. Allant ensuite me confesser, il m'est arrivé diverses fois, encore que mes confesseurs fussent des personnes fort saintes, et le soient encore, qu'ils me traitaient avec une si extrême dureté, que lorsque je les en faisais souvenir, ils en étaient eux-mêmes étonnés, et me disaient que, quelque résolution qu'ils eussent prise auparavant d'en user d'une autre manière, il leur avait été impossible de s'empêcher de me traiter de la sorte. D'autres fois, la compassion de me voir tant souffrir dans le corps et dans l'âme, et le scrupule qu'ils avaient de m'avoir parlé si rudement, les faisaient résoudre à me consoler; mais il n'était pas en leur pouvoir. Ils ne me disaient rien néanmoins qui offensât Dieu ; et c'était seulement des paroles les plus fâcheuses pour un pénitent qui puissent sortir de la bouche d'un confesseur. Je veux croire que leur dessein était de me mortifier; et quoique j'en fusse quelquefois bien aise et que je le souffrisse avec patience, ce m'était en d'autres temps un fort grand tourment. Il me semblait quelquefois que je les trompais, et je leur disais très-sérieusement qu'ils devaient s'en défier. Ce n'était pas que je ne visse bien que je n'aurais pas voulu pour rien au monde leur dire un mensonge de propos délibéré; mais tout me donnait de la crainte. L'un d'eux, connaissant la tentation qu'il y avait en cela, me dit de ne point m'en mettre en peine, puisqu'encore que je le voulusse tromper, il se tiendrait si bien sur ses gardes qu'il s'empêcherait de l'être.

Cette réponse me consola beaucoup; et le plus souvent, aussitôt après avoir communié, ou quelquefois en m'approchant du saint Sacrement, je me trouvais dans un tel calme de corps et d'esprit, que je ne pouvais assez m'en étonner. Il semblait que dans le même moment que ce divin soleil venait à paraître, il dissipait toutes les ténèbres de mon âme, et me faisait voir clairement que ce n'étaient que des fantômes et des chimères.

D'autres fois une vision, ou comme je l'ai dit ailleurs, une seule parole de Notre-Seigneur, telle que celle-ci : *Ne t'afflige point ; n'aie point de crainte*, me mettait dans une aussi grande tranquillité que si je n'eusse rien souffert. Je lui en témoignais ma joie, et je me plaignais à lui de ce qu'il avait permis que j'endurasse tant de peines; mais en vérité elles étaient bien récompensées par l'abondance des grâces dont il me favorisait ensuite presque toujours. Il me semble que l'on peut alors comparer l'âme à l'or qui sort du creuset beaucoup plus pur qu'il n'était quand on l'y a mis, puisqu'elle est sans doute plus capable de connaître la grandeur du Dieu tout-puissant qui habite en elle, et que les travaux qui lui semblaient insupportables lui paraissent si légers.

qu'elle serait prête, s'il le voulait, d'en souffrir avec joie de beaucoup plus grands, pourvu que ce fût sans l'offenser, sachant l'avantage qu'elle en recevrait; mais hélas! c'est ce que je ne fais que fort imparfaitement.

D'autres fois j'éprouvais des peines différentes de celles que je viens de dire. Je me trouvais alors dans l'impossibilité de penser ni de désirer rien faire de bon; et mon âme, aussi bien que mon corps, demeurait sans action, et comme entièrement inutile à tout; mais je n'avais pas ces autres tentations et ces inquiétudes dont j'ai parlé: c'était seulement un dégoût de toutes choses, dont je ne savais point la cause.

Je tâchais de m'occuper à de bonnes œuvres extérieures, mais comme par force, et d'une manière languissante: ce qui me fait voir le peu que nous pouvons, lorsque la grâce se cache de nous; et cela ne me donnait pas une grande peine, parce que j'étais bien aise d'entrer par ce moyen dans la connaissance de mon néant.

D'autres fois, quoique je sois en solitude, je me trouve dans l'impuissance de former aucune pensée de Dieu ni de quelque bonne œuvre qui arrête mon esprit, ni de faire oraison; mais je sens et je connais cette impuissance, je vois que tout le mal vient de l'entendement, sans que la volonté y participe, puisqu'il n'y a point de bonne œuvre qu'elle ne soit disposée à embrasser, et que l'extravagance de cet entendement, qui court comme un furieux çà et là, est si grande, que quelques efforts que je fisse, il me serait impossible de l'arrêter durant seulement l'espace d'un *Credo*. Quelquefois je ne fais que m'en moquer; et voyant par-là quelle est ma misère, j'observe ce qu'il fait, et j'admire que, grâces à Dieu, il ne se porte point à des choses qui soient mauvaises, mais seulement à d'indifférentes: je connais alors combien extraordinaire est la grâce que Dieu me fait de tenir ce fou enchaîné pendant qu'il me met dans une parfaite contemplation, et je considère ce que diraient ceux qui me croient bonne, s'ils me voyaient dans un tel égarement de mes pensées. Ma compassion de voir mon âme en si mauvaise compagnie, et mon désir qu'elle en sorte, me fait dire à Dieu de tout mon cœur: « Quand sera-ce, Seigneur, que toutes mes « puissances seront unies dans la joie de ne s'occuper qu'à publier « vos louanges? Ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'elles soient « plus longtemps divisées, comme si chacune ne pensait qu'à tirer « de son côté, sans se mettre en peine des autres. » C'est ce qui me fait si souvent souffrir, et je connais bien quelquefois que mon peu de santé y contribue.

Cela me fait souvenir du mal que nous a causé le péché de nos premiers parents, je lui attribue ce que je suis incapable de jouir d'un si grand bien, et je ne doute point que la multitude de mes offenses n'y contribue aussi beaucoup.

Comme je ne lisais plus les livres qui traitent de l'oraison, parce que je croyais les entendre tous par la connaissance que Dieu m'en donnait, et ainsi n'en avoir plus besoin, je lisais seulement les vies des saints qui me profitaient, ce me semble, en me faisant voir combien j'étais éloignée de la perfection avec laquelle ils servaient Dieu; et j'entrais ensuite dans un grand scrupule de cette pensée que j'avais d'être arrivée à un tel degré d'oraison, m'imaginant que c'était avoir bien peu d'humilité. Je ne pouvais néanmoins changer d'opinion, quelques efforts que je fisse, et j'en ressentis beaucoup de peine, jusqu'à ce que des personnes savantes, et particulièrement le père Pierre d'Alcantara, me dirent que je devais mettre mon esprit en repos.

Je vois bien qu'encore que Dieu me fasse autant de grâces qu'à plusieurs bonnes âmes, je n'ai pas commencé à le servir, et que je suis imparfaite en tout, si ce n'est dans les désirs qu'il me donne, et dans l'amour pour lui, dont il lui plaît de me favoriser; car il me semble que je l'aime; mais je ne saurais voir sans douleur que mes imperfections et mes œuvres s'accordent si peu avec cet amour.

D'autres fois je me trouve dans une telle stupidité, qu'il me semble que je ne fais ni bien ni mal, que je suis seulement les autres; que je ne pense ni au paradis ni à l'enfer, ni à la vie ni à la mort; que je n'ai ni plaisir ni peine; et enfin que je ne suis touchée de rien. L'âme paraît alors semblable à un petit ânon qui se nourrit de ce qu'on lui donne à manger, sans presque le sentir, et elle doit, sans doute, être soutenue par de grandes grâces de Dieu, afin de pouvoir, sans se troubler, demeurer dans un état si pénible, mais elle ne comprend rien à la manière dont tout cela se passe en elle.

Il me vient en ce moment dans l'esprit que c'est comme naviguer avec un vent doux et favorable, qui fait faire beaucoup de chemin en peu de temps, sans que l'on s'en aperçoive; au lieu que dans ces autres manières dont j'ai parlé, l'âme connaît aussitôt, par de grands effets, combien elle avance, tant ses désirs sont enflammés, et la portent à vouloir toujours aller plus avant. Ces violentes impétuosités de l'amour de Dieu ressemblent aussi, à mon avis, à ces sources que j'ai vu bouillonner sans cesse, et nulle comparaison ne me paraît plus naturelle, parce qu'une âme

qui est arrivée à un tel degré, est dans un continuel mouvement d'amour, qui fait que de même que ces sources poussent toujours les eaux au-dehors, elle ne peut se contenir en elle-même, mais veut répandre et communiquer aux autres l'amour dont Dieu la remplit, afin de les rendre participants de son bonheur, et qu'ils lui aident à publier ses louanges.

Combien de fois me suis-je souvenue, sur ce sujet, de cette eau vive dont Notre-Seigneur parla, auprès d'un puits, à la Samaritaine? J'ai toujours eu tant d'affection pour cet endroit de l'Evangile, que, dès mon enfance, quoique je n'en comprisse pas le sens comme je le comprends maintenant; j'en avais toujours une image, avec ces mots: *Seigneur, donnez-moi de cette eau*, et lui renouvelais souvent la même prière.

On peut aussi comparer cet amour de Dieu à un grand feu, dans lequel il faut continuellement jeter du bois pour l'entretenir, car l'âme voudrait, à quel prix que ce fut, jeter sans cesse du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre, et j'avoue que quand je ne pourrais y jeter que de la paille, cela ne laisserait pas de me satisfaire, ce qui me donne quelquefois sujet de me moquer de moi-même, et quelquefois de m'affliger. Je me sens poussée à vouloir servir Dieu en quelque chose, et ne pouvant faire davantage, je m'occupe à orner de feuilles et de fleurs quelques images, ou à balayer la maison, ou à parer un oratoire, et je ne puis voir ensuite, sans confusion, que tout cela est si peu considérable. Que si je fais quelque pénitence, elle me paraît si indigne d'être considérée, qu'à moins que Notre-Seigneur regarde seulement ma volonté, je vois que ce n'est rien et me moque de moi-même.

Il paraît, par ce que je viens de dire, quelle douleur c'est aux âmes à qui Dieu fait la grâce de brûler du feu de son amour, de se trouver unies à un corps incapable de ne rien faire pour son service; car quelle peine ne leur est-ce point de mourir d'appréhension que ce feu ne s'éteigne, et de se trouver en même temps dans l'impuissance d'y jeter du bois pour l'entretenir? Ce tourment, quoique délicieux, est si grand, qu'il me paraît qu'il consume l'âme, qu'il la réduit en cendres, et que l'ardeur de ce feu, au lieu de s'amortir, s'augmente encore par l'eau de ses larmes.

Ceux qui sont arrivés à cet état, et à qui Dieu a donné, ou des forces corporelles pour faire pénitence, ou de la science, ou le talent de bien prêcher, de bien conduire et d'attirer les âmes à lui, ne connaissent pas la valeur du bien qu'ils possèdent, s'ils ne comprennent quelle doit être leur peine de recevoir continuellement de lui sans pouvoir rien faire pour s'en rendre dignes. Qu'il soit béni à

jamais, et que les anges chantent des cantiques à sa gloire. Ainsi soit-il.

Je ne sais mon Père si j'ai bien fait de rapporter tant de particularités; mais comme vous m'avez mandé une seconde fois de ne point craindre de trop m'étendre et de ne rien oublier, j'écris avec vérité et le plus clairement que je puis ce dont il me souvient, et il ne se peut faire que je n'en oublie beaucoup, parce qu'il faudrait, comme je l'ai dit, y employer plus de temps que j'en ai, et que cela serait peut-être assez inutile.

CHAPITRE XXXI.

Tentations par lesquelles les démons attaquent la Sainte. Pouvoir de l'eau bénite pour les chasser. Dieu se sert de la Sainte pour la conversion d'un ecclésiastique. La Sainte n'appréhendait point les démons, et n'avait jamais plus de courage que lorsqu'on la persécutait. Extrême appréhension qu'elle avait que l'on ne sût les faveurs qu'elle recevait de Dieu; et ce qu'il lui dit sur cela. Elle désirait que chacun connût ses péchés; mais elle vit depuis que c'était une fausse humilité. Injustice des gens du monde envers ceux qui servent Dieu. Qu'il faut bien se garder de perdre courage lorsque l'on en voit d'autres plus avancés que nous dans la piété. On doit toujours se tenir sur ses gardes pour ne point reculer dans le détachement de toutes choses, et particulièrement en ce qui concerne le faux honneur auquel les personnes religieuses sont obligées de renoncer entièrement. Avantages qui se rencontrent dans la pratique de l'humilité, même en de petites choses.

Après avoir parlé de quelques-unes des tentations intérieures et secrètes du démon, je veux maintenant en rapporter qui étaient presque publiques, et que l'on ne pouvait ignorer qui ne vinssent de lui.

Etant un jour dans un oratoire, il m'apparut à mon côté gauche dans une forme épouvantable; et parce qu'il me parla, je remarquai particulièrement que sa bouche était horrible. Il en sortait une grande flamme sans mélange d'aucune ombre; et il me dit d'une manière à faire trembler, que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me reprendre. Mon effroi fut extrême; je fis le signe de la croix comme je pus, et il disparut; mais il revint aussitôt, et je ne savais que faire; enfin je jetai de l'eau bénite sur la place où il était, et il n'y est jamais revenu depuis.

Une autre fois il me tourmenta, durant cinq heures, par des peines et des douleurs tant intérieures qu'extérieures, si terribles que je ne croyais pas pouvoir plus longtemps y résister. Les personnes avec qui j'étais en furent épouvantées, et ne savoient où

elles en étaient non plus que moi. J'ai l'habitude, dans ces rencontres, de demander à Dieu du fond de mon cœur que, s'il lui plaît que cela continue, il me donne la force de le supporter; ou que si sa volonté est que je demeure en cet état, il m'y laisse jusqu'à la fin du monde.

Lorsqu'une fois entre autres je tâchais en cette manière de trouver du soulagement dans de si rudes atteintes, il plut à Notre-Seigneur de me faire connaître que ce que je souffrais venait du démon. J'aperçus auprès de moi un petit nègre d'une figure horrible, qui grinçait les dents de rage de perdre au lieu de gagner au tourment qu'il me donnait. Je me mis à rire et n'eus point de peur, parce que quelques-unes des sœurs étaient présentes, et elles ne savaient que faire, ni comment me soulager dans une si grande souffrance; et elle était telle, que je ne pouvais m'empêcher de me donner de grands coups de la tête, des bras et de tout le reste du corps, sans que le trouble intérieur que je ressentais, et qui m'était encore beaucoup plus pénible, me laissât un seul moment de repos; et je n'osais demander de l'eau bénite, de peur d'effrayer ces bonnes filles, et de leur faire connaître d'où cela venait.

J'ai éprouvé diverses fois qu'il n'y a rien qui chasse plus tôt les démons que l'eau bénite, et les empêche davantage de revenir. Le signe de la croix les met aussitôt en fuite, mais ils retournent aussitôt. Ainsi il doit y avoir une grande vertu dans cette eau; et j'en reçois tant de soulagement, qu'elle me donne une consolation sensible et si grande que je ne saurais assez bien expliquer de quelle sorte le plaisir que j'en ressens se répand dans toute mon âme et la fortifie. Ceci n'est point une imagination; je l'ai très souvent éprouvé, et, après y avoir fait beaucoup de réflexion, il me semble que c'est comme si, dans une excessive chaleur et une extrême soif, on buvait un grand verre d'eau froide qui rafraîchit tout le corps. Je connais par là, avec grand plaisir, qu'il n'y a rien que ce que l'Eglise ordonne qui ne soit digne d'admiration, puisque de simples paroles impriment une telle vertu dans l'eau, qu'il se rencontre une si merveilleuse différence entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas.

Comme le tourment que j'endurais dans l'occasion dont je parle ne cessait point, je dis à mes sœurs que, si je ne craignais qu'elles se moquassent de moi, je les prierais de m'apporter de l'eau bénite. Elles allèrent en chercher aussitôt, et en jetèrent sur moi sans que je m'en trouvasse soulagée; mais en ayant jeté moi-même à l'endroit où cet esprit infernal m'apparaissait, il s'enfuit à l'instant, et je me trouvai sans aucune douleur, mais

aussi lasse et aussi abattue que si l'on m'eût donné plusieurs coups de bâton.

Je tirai de l'avantage de cette rencontre ; car considérant combien grand doit être le malheur d'une âme dont le démon est le maître, puisque, lors même qu'il n'a point de pouvoir ni sur notre corps ni sur notre âme, il nous fait tant souffrir lorsque Dieu lui permet de nous tenter, je conçus un nouveau désir de m'empêcher de tomber dans une si redoutable servitude.

Il y a peu de temps qu'une chose semblable m'arriva, mais elle dura beaucoup moins. J'étais seule, je pris de l'eau bénite, et, après qu'elle eut chassé le démon, deux religieuses, qui n'auraient voulu pour rien au monde dire un mensonge, étant entrées, elles sentirent une très grande puanteur, telle que serait celle du souffre. Pour moi, je ne la sentis point, quoiqu'elles assurent qu'elle dura assez longtemps pour donner loisir de m'en apercevoir.

Une autre fois, étant dans le chœur, je me sentis touchée d'un si violent désir de me recueillir, que je sortis pour éviter que l'on ne s'en aperçût. Les religieuses les plus proches du lieu où je me retirai, y entendirent donner de grands coups ; et j'entendais de mon côté comme des personnes qui conféraient ensemble auprès de moi, sans que je puisse rien comprendre à ce qu'elles disaient, tant j'étais occupée de mon oraison. Ainsi je n'en eus aucune crainte.

La même chose arrivait presque toujours, lorsque Dieu me faisait la grâce d'être utile à quelque âme par mes avis. J'en rapporterai ici un exemple dont il y a plusieurs témoins, du nombre desquels est celui qui me confesse aujourd'hui ; il l'a vu dans une lettre dont il ne connaissait pas l'écriture, mais connaissait seulement la personne qui l'avait écrite.

Un prêtre qui était depuis deux ans et demi dans un péché mortel, des plus horribles que j'aie jamais entendu parler, et qui ne laissait pas durant ce temps, de dire la messe, vint me déclarer sa misère, et me dit qu'encore qu'il se confessât de ses autres péchés, il ne se confessait point de celui-là, tant il avait horreur de s'accuser d'un crime si abominable ; mais qu'il désirait extrêmement de se convertir à Dieu, et n'en avait pas la force. Je fus touchée d'une si extrême compassion de le voir dans un état si déplorable, que je lui promis de demander et de faire demander à Dieu par des personnes meilleures que moi, qu'il lui plût d'avoir pitié de lui, et je lui donnai une lettre pour la porter à une personne à laquelle il me dit qu'il pouvait la rendre. Dieu écouta tant de prières. Cet ecclésiastique me manda qu'il s'était confessé de ce

péché, et qu'il y avait déjà quelques jours qu'il n'y tombait plus; mais que le tourment que le démon lui faisait souffrir, était si horrible qu'il lui semblait être en enfer, et qu'il me priait de continuer de le recommander à Dieu. Je le fis avec une très grande affection, et mes sœurs aussi, à ma prière, sans qu'elles sussent, ni que d'autres pussent juger quel était cet ecclésiastique. Dans la créance que j'eus que la charité m'obligeait à davantage que de prier pour lui, je demandai à Dieu de vouloir faire cesser ses tentations et ses peines, et de permettre que les démons me les fissent endurer au lieu de lui, pourvu que je ne l'offensasse point. Je souffris ensuite, pendant un mois, de très grands tourments; et ce fut pendant ce temps que m'arrivèrent les deux choses que j'ai rapportées. J'en donnai avis à cet ecclésiastique, et il me fit savoir que, par la miséricorde de Dieu, il n'était plus tourmenté par ces esprits des ténèbres; il se fortifia de plus en plus dans ses bonnes résolutions, fut entièrement délivré de ce péché, et ne pouvait se lasser d'en remercier Dieu et de m'en témoigner sa reconnaissance, comme s'il eût tiré en cela quelques secours de moi, quoique tout ce que je pouvais y avoir contribué était que la créance qu'il avait que Dieu me faisait beaucoup de grâces lui avait été utile. Il disait que lorsqu'il se voyait pressé de la tentation, il lisait mes lettres, qu'elle le quittait aussitôt, et qu'il n'avait pu voir sans un grand étonnement que ce que j'avais enduré à son sujet avait fait cesser ses souffrances. Je n'en étais pas moins étonnée que lui, et j'aurais de bon cœur continué à souffrir durant plusieurs années pour le délivrer d'une si étrange peine. Dieu soit loué à jamais, de ce que les prières de ceux qui le servent fidèlement, comme je crois que font mes sœurs en cette maison, ont tant de force; et je ne puis attribuer qu'à ce que je les leur avait demandées en faveur de cet ecclésiastique, et à mes péchés, ce que Dieu permettait que les démons s'irritassent si fort contre moi.

En ce même temps, il me sembla une nuit que ces malheureux esprits étaient prêts à m'étouffer; et après que l'on eût jeté sur eux beaucoup d'eau bénite, j'en vis une grande multitude s'enfuir, comme si on les eût précipités du haut de quelques rochers. Quoique ce me fût, mon père, une consolation de vous dire combien souvent ils m'ont tourmentée de la sorte, sans me faire peur, parce que je suis assurée qu'ils n'ont d'autre pouvoir de nuire que celui que Dieu leur donne, je n'ose le faire de crainte de vous ennuyer.

Les véritables serviteurs de Dieu doivent profiter de ce que je viens de dire, pour mépriser ces vaines terreurs que les démons tâchent de leur donner, puisque c'est le moyen de rendre tous leurs

efforts inutiles, et de mettre l'âme dans une force qui la rend supérieure à eux et comme leur maîtresse. Je pourrais m'étendre sur les avantages qu'elle en retire toujours ; mais je me contenterai de rapporter ce qui m'arriva le jour de la fête des morts.

Après avoir récité un nocturne dans l'oratoire, lorsque je disais quelques oraisons fort dévotes qui sont à la fin de notre bréviaire, le diable se mit sur le livre pour m'empêcher d'achever ; je fis le signe de la croix, et il s'enfuit ; mais il revint, et je le chassai encore de la même sorte ; ce qui continua, ce me semble, trois fois et jusqu'à ce que j'eusse jeté de l'eau bénite. Je vis en même temps en esprit sortir quelques âmes du purgatoire, à qui il restait peu à souffrir pour l'expiation de leurs péchés, et il me vint dans la pensée que cet ennemi des hommes avait peut-être dessein d'empêcher qu'elles ne reçussent ce soulagement. Je l'ai vu rarement sous quelques figures ; mais souvent sans en avoir aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles dont j'ai parlé, où l'on connaît clairement qu'une chose est, encore que l'on ne l'aperçoive sous aucune forme : et je veux aussi rapporter une autre chose qui me donna un grand effroi.

Le jour de la très sainte Trinité, étant au chœur dans un certain monastère, et dans un ravissement, je vis une très grande contestation entre des anges et des démons, sans pouvoir comprendre ce que cela signifiait ; mais on le connût bientôt après, par celle qui arriva entre des personnes d'oraison et d'autres qui n'en faisaient point ; ce qui dura fort longtemps, et apporta un grand trouble dans la maison où cette dispute se passa.

Une autre fois, je me vis environnée d'une grande multitude de ces malins esprits ; et en même temps d'une grande lumière qui les empêchait de venir jusqu'à moi, ce qui me fit connaître que Dieu me protégeait pour les empêcher de me nuire, et j'ai connu par des choses qui se sont passées dans moi-même que cette vision était véritable. Ainsi, voyant que, pourvu que nous n'offensions pas Dieu, les démons n'ont aucun pouvoir sur nous, je ne saurais presque les appréhender ; et ils ne doivent être redoutables qu'à ceux qui se rendent lâchement à eux.

Il me semblait quelquefois, dans les tentations que j'ai rapportées, que ces malheureux esprits réveillaient en moi le souvenir de toutes mes vanités et mes faiblesses passées. Je me recommandais aussitôt à Dieu, et mon plus grand tourment en cela était de m'imaginer que ces pensées ne me revenaient ainsi que parce que j'étais remplie de l'esprit du démon, puisque ayant reçu tant de grâces de Dieu, je ne devais pas seulement avoir ces premiers mouvements,

en des choses qui lui étaient désagréables. Mais mon confesseur me rassurait.

D'autres fois, je souffrais une grande peine, et je la souffre encore de me voir estimer par des personnes très considérables, et de leur entendre dire beaucoup de bien de moi.

Je me représente alors quelle a été la vie de JÉSUS-CHRIST et celle des saints, et j'entre dans une telle confusion de voir que je ne marche pas comme eux dans le chemin du mépris et des souffrances, que je n'ose presque lever les yeux vers le ciel, et voudrais me pouvoir cacher à tout le monde. Mais je ne me trouve pas dans la même disposition lorsque l'on me persécute; car, encore que mon corps le sente et le supporte avec peine, mon âme s'élève si fort au dessus de ces persécutions que je ne sais comment accorder ces deux choses. Il est si vrai néanmoins que cela se passe de la sorte, qu'il me paraît alors que mon âme est comme sur le trône et voit toutes choses sous ses pieds. Je me suis quelquefois trouvée en cet état durant plusieurs jours, et je l'attribuais à la vertu et à l'humilité; mais un savant religieux de l'ordre de Saint-Dominique m'a fait connaître que c'était une tentation.

L'appréhension de penser que ces faveurs que je recevais de Dieu pouvaient venir à la connaissance de tout le monde me mettait dans une peine si excessive, que j'aurais de tout mon cœur consenti plus volontiers que l'on m'eût enterrée toute vive; et lorsque les ravissements dont j'ai parlé commencèrent à être si violents, qu'il était hors de mon pouvoir d'empêcher que l'on ne s'en aperçut, j'en étais si honteuse, que j'aurais voulu me pouvoir cacher dans quelque lieu où jamais personne ne m'aurait vue.

Étant un jour pénétrée de cette affliction, notre Seigneur me demanda *ce que je craignais, puisque tout ce qui en pouvait arriver était ou que l'on murmurât contre moi, ou que l'on me louât;* me faisant ainsi connaître que ceux qui y ajouteraient foi me loueraient, et que ceux qui n'y en ajouteraient point me condamneraient injustement : qu'ainsi je ne devais pas m'affliger, puisque de quelque côté que la chose tournât, elle me serait avantageuse. Ces divines paroles rendirent le calme à mon esprit, et me consolent encore toutes les fois que j'y pense.

La tentation dont j'étais tourmentée passa jusqu'à un tel excès, que je voulus sortir du monastère où j'étais, et porter ma dot dans un autre dont l'observance était beaucoup plus étroite, et où j'avais appris que l'on pratiquait de très grandes austérités. Ce monastère était de notre ordre, et fort éloigné, qui était ce que je cherchais,

afin de n'être connue de personne ; mais mon confesseur ne voulut pas le permettre. Ces craintes me troublaient beaucoup, et je connus depuis qu'une humilité qui est si contraire à la liberté de l'esprit n'est pas véritable. Dieu me l'apprit, et je devais croire fermement que n'y ayant point de bien qui ne vienne de lui, j'avais tort de me plaindre qu'on louât celui qu'il lui plaisait de mettre en moi, puisque non-seulement je n'étais point fâchée, mais je me réjouissais de voir louer les autres des grâces qu'il leur faisait.

Je tombais ensuite dans une autre extrémité, qui fut de faire des prières particulières à Dieu, pour lui demander de donner la connaissance de mes péchés aux personnes qui auraient bonne opinion de moi, afin de leur faire voir combien j'étais indigne des faveurs que je recevais de lui. Mon confesseur me défendit de continuer, sans que je pusse néanmoins gagner cela sur mon esprit ; et il n'y a pas encore longtemps que quand je voyais une personne qui jugeait avantageusement de moi, je faisais adroitement tout ce que je pouvais pour lui faire remarquer mes fautes, et me sentais par ce moyen fort soulagée de ma peine. On m'a donné depuis un grand scrupule d'en avoir usé de la sorte ; et je vois bien à cette heure, que cela ne procédait pas d'humilité, mais d'une véritable tentation. Plusieurs personnes me venaient voir ; et je les trompais toutes, tant elles s'en allaient persuadées qu'il y avait quelque bien en moi. Je n'avais pas néanmoins ce dessein ; et je crois que Dieu l'a permis pour quelque raison qui m'est cachée. Je n'ai jamais parlé, même à mes confesseurs, de semblables choses ; à moins que de le croire nécessaire, et j'en aurais fait un grand scrupule.

Je conçois bien maintenant que ces craintes, ces peines et cette prétendue humilité, sont des imperfections qui montrent que l'on n'est pas assez mortifié, puisqu'une âme qui s'abandonne entièrement à Dieu n'est pas plus touchée du bien que du mal que l'on dit d'elle, à cause que Dieu lui fait connaître qu'elle est incapable par elle-même de rien faire de bon, qu'elle s'abandonne entièrement à sa conduite, lorsqu'il lui plaît de rendre visibles les faveurs qu'il lui fait, et qu'elle se prépare à la persécution, sachant qu'elle est inévitable au temps où nous sommes, à ceux qui sont favorisés de semblables grâces, tant il y a de personnes qui ont les yeux ouverts sur leurs actions : au lieu que l'on ne prend point garde à celles des autres. Ce n'est pas qu'en effet il n'y ait toujours beaucoup de sujet de craindre ; mais cette crainte que j'avais, au lieu d'être bonne et procéder d'une véritable humilité, n'était qu'un défaut de courage.

puisqu'une âme que Dieu permet être ainsi exposée à la vue du monde doit se préparer à être martyre du monde et n'attendre de lui que la mort, si elle ne se résout de mourir à l'affection de tout ce qu'il estime et qu'il aime.

Certes je ne vois rien de bon dans ce misérable monde, sinon qu'il ne peut souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien; et qu'ainsi à force de murmurer contre eux, il les rend meilleurs. C'est ce qui me fait croire qu'une personne qui n'est pas parfaite a besoin de plus de courage pour marcher dans le chemin de la perfection que pour souffrir le martyre, parce qu'il faut beaucoup de temps pour devenir parfait, si Dieu, par une faveur toute particulière ne nous accorde cette grâce. Les gens du monde ne voient pas plutôt une personne entrer dans ce chemin qu'ils veulent qu'elles soit sans aucun défaut; ils aperçoivent de mille lieues loin les moindres fautes qu'elle commet, et considèrent en elle-même, comme une faute, ce qui peut être une vertu, parce que jugeant des autres par eux-mêmes, ils auraient commis cette faute s'ils avaient été en sa place. Ils voudraient que dès qu'une personne s'est résolue de servir Dieu, elle ne mangeât, ni ne dormit, ni n'osât presque respirer. L'estime qu'ils ont de sa vertu leur fait oublier qu'elle a un corps comme les autres, et que quelque parfait que l'on soit, on ne peut vivre sur la terre sans être sujet à ses misères, quoique la partie supérieure de l'âme s'élève au dessus et les foule aux pieds. N'ai-je donc pas raison de dire que ces personnes ont besoin d'un grand courage, puisqu'elles ne commencent pas plutôt à marcher que l'on voudrait qu'elles volassent, et que bien qu'elles ne soient pas encore victorieuses de leurs passions, on s'imagine qu'elles doivent, dans les occasions les plus capables de les ébranler, demeurer aussi fermes que les saints l'ont été après avoir été confirmés en grâces?

Il y a ici un grand sujet de louer Dieu, et en même temps de s'affliger de ce que plusieurs âmes tournent en arrière, manquent de cœur pour soutenir de telles épreuves. C'est ce que je crois qui me serait arrivé, si Dieu par son infinie miséricorde ne m'eût soutenue; et la suite de cette relation vous fera voir, mon Père, que jusqu'à ce qu'il lui ait plu de me conduire où je suis, je n'ai fait que tomber et me relever. Je voudrais pouvoir bien faire entendre de quelle sorte cela s'est passé, parce que je suis persuadée que plusieurs se trompent en voulant voler avant que Dieu leur donne des ailes.

Je pense m'être déjà servie de cette comparaison; mais elle est si propre à mon sujet, que j'ai cru en devoir user encore, ne pou-

vant attribuer à une autre cause la peine que je vois souffrir à tant de personnes. Comme elles commencent par de grands désirs de servir Dieu, une grande ferveur et une grande résolution de marcher dans la voie étroite, et que quelques-unes ont même, quant à l'extérieur, renoncé à tout pour ce sujet, lorsqu'elles en voient d'autres plus avancées qu'elles, et élevées par les grâces dont Dieu les favorise à un degré de vertu auquel elles ne peuvent atteindre, et qu'elles lisent dans des livres d'oraison et de contemplation des moyens d'y arriver qu'elles ne se trouvent pas encore capables de pratiquer, elles s'affligent et perdent courage.

Ces moyens sont de se soucier si peu de l'estime qu'on fait de nous, que l'on soit plus aise que l'on en dise du mal que du bien, de ne point tenir compte de l'honneur; de se détacher de ses parents et de fuir au lieu de désirer leur conversation, si ce ne sont des personnes d'oraison et plusieurs autres choses semblables, que Dieu seul, à mon avis, peut nous donner, parce qu'étant si contraires à nos inclinations, elles me paraissent surnaturelles. Mais ces âmes, au lieu de s'affliger et de perdre ainsi courage, doivent au contraire tout attendre de l'extrême bonté de Dieu, et se promettre qu'il accordera à leurs prières de changer leurs désirs en des actions, pourvu qu'elles fassent de leur côté, tout ce qui dépend d'elles, sans jamais désespérer de sortir victorieuses de ce combat.

Comme j'ai une grande expérience de cela, j'en dirai quelque chose, mon père, que vous jugerez peut-être pouvoir être utile. C'est qu'encore qu'apparemment on ait acquis cette vertu, on ne doit point se persuader de l'avoir, si elle n'a été éprouvée par son contraire. Nous devons toujours, dans cette vie, être sur nos gardes, parce que nous retombons bientôt, si la grâce ne nous est entièrement donnée pour nous faire connaître le néant des choses du monde, et que l'on y est toujours exposé à mille périls. Il me paraissait, il y a peu d'années, que non-seulement j'étais détachée de mes parents, mais qu'ils m'étaient à charge; et il était vrai que j'avais peine à souffrir leur conversation. Ainsi une occasion importante m'ayant obligée d'aller chez ma sœur, quoique je l'eusse tant aimée auparavant, et qu'elle fût meilleure que moi, je demeurais seule le plus que je pouvais, parce que la différence de nos conditions, elle était mariée, et moi religieuse, ne pouvait nous fournir une matière agréable d'entretien. Néanmoins je sentis que ses peines me touchaient davantage que n'auraient fait celles d'une autre personne qui ne m'aurait pas été si proche, et je connus par là que je n'étais pas si détachée que je le croyais, mais

que j'avais encore besoin de fuir les occasions, afin d'augmenter cette vertu d'un véritable détachement dont Notre-Seigneur avait commencé de me favoriser; j'ai toujours depuis, par son assistance, tâché de le pratiquer.

DU MÉPRIS DE L'HONNEUR.

Lorsque Dieu commence à nous donner quelque vertu, nous devons tellement veiller sur nous-mêmes, que nous ne nous mettions point en danger de la perdre, comme par exemple, en ce qui regarde l'honneur; car, croyez-moi, mon Père, plusieurs se persuadent d'en être entièrement détachés qui ne le sont pas. Il faut principalement en cela se tenir toujours sur ses gardes, sans jamais se relâcher; et pour peu que l'on s'y sente encore attaché, on ne doit point espérer d'avancer dans le chemin de la vertu. C'est une chaîne si forte que Dieu seul est capable de la rompre; et il n'y a point d'effort joint à la prière que nous ne devions faire de notre côté pour surmonter cet obstacle à notre avancement, puisqu'il est si grand que je ne saurais assez m'étonner du mal qu'il cause; et l'on doit m'en croire. Je connais des personnes dont les actions sont si saintes, qu'on ne peut les considérer sans admiration: « D'où vient donc, mon Dieu, qu'elles tiennent encore à la » terre; et s'étant entièrement consacrées à votre service, qui les » empêche d'arriver au comble de la perfection! » C'est qu'elles sont encore un peu attachées à ce malheureux honneur, sans qu'elles s'en aperçoivent, parce que le démon leur persuade qu'elles sont obligées de le conserver. Mais, quoique je ne doive être considérée que comme une fourmi, je les conjure de croire sur ma parole que, si elles ne se corrigent de ce défaut, il sera comme une chenille qui, encore qu'elle n'endommage pas tout l'arbre, puisque ces personnes ne laisseront pas de conserver d'autres vertus, elle le rongera de telle sorte, que non-seulement elle lui fera perdre sa beauté, mais qu'elle l'empêchera de profiter, ainsi que les autres plantes qui en sont proches, parce que le fruit que produit son bon exemple ne sera pas sain ni de durée. J'ajouterai que, quelque petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues, qui en détruit toute l'harmonie, et qui, nuisant toujours beaucoup à l'âme, en quelque état qu'elle soit, est une peste pour celles qui s'appliquent à l'oraison.

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu, et suivre les conseils de JÉSUS-CHRIST, et nous prétendons en même temps

devoir conserver notre honneur et notre réputation, sans qu'ils souffrent la moindre tache, quoiqu'il n'y ait point d'injures et d'outrages que JÉSUS-CHRIST n'ait endurés. Peut-on se rencontrer en marchant par deux chemins si différents? et pouvons-nous douter que ce divin Sauveur veuille habiter dans notre âme, si nous ne nous faisons violence pour renoncer à ce faux honneur, comme il y a renoncé lui-même, et nous relâcher en plusieurs autres choses de ce qui nous paraît nous être dû? Mais, me dira quelqu'un, je ne rencontre aucune occasion d'offrir en cela quelque chose à Dieu. Je réponds que, si vous êtes dans une ferme résolution de lui tout sacrifier, il ne permettra pas que, faute d'occasions, vous perdiez l'avantage de faire une chose qui lui est si agréable. Il faut seulement, sans s'arrêter à de simples paroles, mettre la main à l'œuvre. Sur quoi je veux rapporter ici quelques-unes de ces petites choses que je faisais au commencement, et qui sont, comme je l'ai dit, les pailles que je mettais dans le feu, n'étant pas capable de davantage; mais Dieu est si bon qu'il reçoit tout; et nous ne devons jamais cesser de le bénir.

Entre autres imperfections, j'avais celle de savoir peu les rubriques du bréviaire et les autres choses qui se récitent dans le chœur, étant en cela aussi négligente que j'étais affectionnée à de vaines occupations : d'autres novices auraient pu m'en instruire, et ma vanité ne me permettait pas de le leur demander, de peur de leur faire connaître mon ignorance, quoique le bon exemple que je leur devais me vînt dans l'esprit. Mais quand Dieu m'eut un peu ouvert les yeux, je changeai bien de conduite, car, sur le moindre doute que j'avais, je m'adressais aux plus petites écolières pour m'en éclaircir; et Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par là du mépris, on m'en estima davantage.

Je savais mal le chant, et j'en étais bien fâchée, non de crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui aurait été une vertu, mais à cause des personnes qui m'écoutaient, et ce sentiment de vanité me troublait de telle sorte, qu'il me faisait manquer encore davantage. Enfin je résolus de dire que je ne le savais pas, lorsque je ne le savais qu'imparfaitement; et cela ne me donnait pas d'abord peu de peine; mais je le faisais après avec joie, et, quand je commençai à ne plus me soucier que l'on connût mes défauts, et à renoncer à ce malheureux point d'honneur que je me figurais en cela, et que chacun met où il lui plaît, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

Toutes ces choses que l'on peut dire n'être rien, comme il paraît bien que je ne suis rien moi-même, puisqu'elles me donnaient de

la peine, ne laissant pas peu à peu de produire de bons effets, parce qu'étant faites en la vue de Dieu, il leur donne du prix, et nous assiste pour en entreprendre de plus grandes.

Quant à ce qui regarde l'humilité, voyant que j'étais la seule de toutes les sœurs qui ne s'avançait point dans cette vertu, parce que j'ai toujours été très-imparfaite, je pliais secrètement leurs manteaux lorsqu'elles étaient sorties du chœur, et je me représentais de servir en cela des anges qui venaient de chanter les louanges de Dieu. Ces bonnes filles le découvrirent, je ne sais comment; et j'en eus une grande honte, désirant qu'on l'ignorât non par une véritable humilité, mais de peur qu'elles ne se moquassent de moi, comme étant une chose peu considérable.

« Quelle confusion ne dois-je point avoir, mon Sauveur, de ce » qu'étant si imparfaite, je rapporte ces petites marques de mon » affection pour vous, qui ne sont que comme des grains de sable » mêlés de terre et enveloppés de mille défauts, à cause que l'eau » de votre grâce ne les avait pas encore arrosées et purifiées. Mais, » mon Créateur, après avoir reçu tant de faveurs, et étant aussi » mauvaise que je le suis, oserais-je dire avoir fait quelque chose » pour votre service qui fût tant soit peu considérable? Je ne sais, » mon Dieu, comment je puis résister à la douleur que cette pen- » sée me donne, ni comment ceux qui liront ceci pourront ne pas » m'avoir en horreur, en voyant qu'après avoir si mal reconnu de » si grands bienfaits, j'ai rapporté ces petits services que je nous » ai rendus, comme s'ils venaient de moi et que ce ne fût pas » vous-même qui en fussiez la cause et la source. J'en meurs de » honte, mon Sauveur; mais n'ayant rien de meilleur à dire, j'ai » cru devoir ne pas les taire, afin que ceux qui sont si heureux » que de faire de grandes actions de vertus se fortifient dans l'es- » pérance d'en être récompensé, en considérant que les miennes, » quelque indignes qu'elles soient, ne vous ayant pas été désa- » gréables, ils ont sujet de se promettre beaucoup des leurs. Que » votre divine majesté veuille, s'il lui plaît, me faire la grâce de » ne pas demeurer toujours dans ces commencements; mais de » m'avancer dans son service. Ainsi soit-il, »

CHAPITRE XXXII

Dieu fait voir à la Sainte la place que ses péchés lui avaient fait mériter d'avoir dans l'enfer. Réflexions sur ce sujet. La Sainte étant dans le désir de faire pénitence, on lui propose de fonder un monastère pour y vivre comme les religieuses déchaussées. Elle entre dans ce dessein. Dieu lui commande d'y travailler et de donner à ce monastère le nom de Saint-Joseph. Elle commence à s'y employer. Persécutions qui s'élèvent contre elle, et assistance qu'elle reçoit de quelques personnes.

Longtemps après que Notre-Seigneur m'eut fait la plupart des grâces dont j'ai parlé et d'autres encore fort grandes, étant un jour en oraison, il me sembla que je me trouvai en un moment dans l'enfer sans savoir en quelle manière j'y avais été portée. Je compris seulement que Dieu voulait que je visse le lieu que les démons m'avaient préparé et que mes péchés méritaient. Cela dura très-peu; mais quand je vivrais encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, et telle que serait celle d'un four fort bas, fort serré et fort obscur. Le terrain me semblait être comme de la boue, très-sale, d'une odeur insupportable, et plein d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue était un creux fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très étroitement; et bien que tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvait passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espèce de niche.

Ce tourment était si terrible, que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à grande peine je pourrais le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables, au rapport des médecins, que l'on puisse endurer dans cette vie, tant par cette contraction de nerfs qu'en plusieurs autres manières, par d'autres maux que les démons m'ont causés; mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur que j'avais de voir que ces peines étaient éternelles; et cela même est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle; et son affliction et son désespoir vont jusqu'à un tel excès, que j'entreprendrais en vain de les rapporter. C'est peu dire qu'il lui paraît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait ainsi une violence étrangère qui

lui voudrait ôter la vie ; au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant à ce feu et ce désespoir qui sont le comble de tant d'horribles tourments, j'avoue pouvoir encore moins le représenter. Je ne savais qui me les faisait endurer ; mais je me sentais brûler et comme hacher en mille pièces, et ils me semblaient être les plus horribles de toutes les peines.

Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'étais comme dans un trou fait dans la muraille, et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là ; ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, et je ne comprends pas comment il peut se faire, qu'encore qu'il n'y ait point de clarté, on y voit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

Notre-Seigneur ne voulut pas alors me donner une plus grande connaissance de l'enfer ; et il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtiments encore plus épouvantables de certains péchés ; mais comme je n'en souffrais point la peine, elles ne me pénétrèrent point autant que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle Notre-Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourments, aussi réellement et aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvais rien comprendre à la manière dont cela se passait ; mais je comprenais bien que c'était une grande grâce que Dieu me faisait de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie miséricorde m'avait tiré, car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginée, quoique pas aussi souvent que d'autres auraient pu le faire, parce que Dieu ne me conduisait pas par le chemin de la crainte des différentes peines des damnés et de la cruauté avec laquelle ils sont tourmentés avec les démons, n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie l'est de son original ; et brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se soit passé, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi, quelques maux et quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de tout ce que je souffris alors, que tout ce que l'on peut endurer ici-bas ne me paraisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, et je considère comme l'une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je considère combien elle m'a été

utile, tant pour m'empêcher d'appréhender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à m'efforcer de les souffrir avec patience, et à rendre grâce à Dieu de ce que j'ai sujet de croire qu'il veut me délivrer de ces terribles et épouvantables peines, dont la durée sera éternelle.

Depuis cette vision, il n'y a point de si grands maux qui ne me paraissent faciles à supporter, en comparaison de ce que je souffris alors; et je ne puis assez m'étonner de ce qu'ayant auparavant lu tant de livres qui parlent des peines de l'enfer, je n'en étais point effrayée, ne me les imaginant point telles qu'elles sont, et comme je pouvais trouver du plaisir et du repos en des choses qui me conduisaient dans un si horrible précipice. « Soyez à jamais béni, » mon Dieu, d'avoir fait voir que vous m'aimez beaucoup plus que » je ne m'aime moi-même, en me délivrant tant de fois de cette » affreuse prison dans laquelle je rentrais contre votre sainte vo- » lonté. »

Cette même vision m'a causé l'incroyable peine que je souffre de voir tant de luthériens que le baptême avait rendu membres de l'Église se perdre malheureusement, et ma passion pour le salut est si violente, que je crois certainement que si j'avais plusieurs vies, je les donnerais toutes de très-bon cœur pour délivrer une seule de ces âmes de tant d'horribles tourments. Que si nous ne pouvons voir souffrir une personne que nous aimons sans en être touchés de compassion, et ne pas ressentir vivement sa douleur lorsqu'elle est grande, de quelle affliction ne devons-nous point être pénétrés en voyant une âme se précipiter pour jamais dans les plus effroyables de toutes les peines, puisqu'il n'y a point de proportion entre celles qui finissent avec la vie et celles qu'endureront à jamais ceux que le diable entraîne chaque jour avec lui dans cet épouvantable gouffre!

Je ne saurais donc trop désirer, puisque cela est de la dernière importance, qu'il n'y ait rien que nous ne fassions pour nous efforcer de plaire à Dieu, ni trop lui demander de nous assister de sa grâce; et j'avoue ne pouvoir considérer sans frayeur, qu'encore que, toute méchante que je suis, j'eusse quelque soin de le servir pour ne point tomber dans certaines fautes que l'on ne compte pour rien dans le monde, que Dieu me fît la grâce de souffrir avec patience de fort grandes maladies; que je ne fusse sujette, ce me semble, ni au murmure ni à la médisance, ni à la haine ni à l'envie, ni aux autres péchés, en sorte que j'y offensasse grièvement Dieu, et que j'eusse presque toujours sa crainte devant les yeux, il m'a néanmoins fait voir le lieu que les démons m'avaient

prepare pour la punition de mes péchés, et fait connaître que quelque terribles que fussent ces tourments. je méritais d'en souffrir encore de plus grands. Ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un extrême péril, se tenir en assurance, et qu'une personne qui tombe à toute heure dans le péché mortel ne peut éviter de se perdre, si elle ne se résout, pour l'amour de Dieu, à fuir les occasions qui l'engagent à l'offenser, afin d'attirer par ce moyen sa miséricorde, et le porter à l'assister comme il m'a assistée? je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute-puissante pour m'empêcher de retomber et de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étais digne. Je vous conjure, mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté. Ainsi soit-il.

Ensuite de cette vision et après qu'il eut plu à Dieu de me révéler d'autres secrets touchant la gloire préparée aux justes et les peines que souffriront les méchants, je fus touchée du désir de faire pénitence de mes péchés, afin de pouvoir espérer de jouir d'une si grande félicité, et pour ce sujet, de fuir entièrement le monde. Mon esprit ne laissait pas d'être dans l'agitation; mais une agitation si tranquille et si agréable, qu'elle ne me causait nulle inquiétude. Il est évident qu'elle procédait de Dieu, et qu'il donnait à mon âme comme une chaleur nouvelle pour la rendre capable de digérer des viandes plus solides que celles dont elle s'était nourrie jusqu'alors. Me trouvant dans cette disposition, je pensais à ce que je pourrais faire pour servir Dieu, et il me sembla que je devais commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation en accomplissant ma règle le plus parfaitement que je pourrais.

Quoique le monastère où j'étais fût bien réglé, et que plusieurs des religieuses servissent Dieu fort fidèlement, il était si pauvre, qu'il arrivait souvent qu'elles en sortaient pour aller passer quelque temps chez leurs parents, où elles vivaient avec une grande honnêteté et religieusement. On n'y observait plus la première rigueur de la règle; c'était seulement une règle mitigée en vertu d'une bulle du pape, ainsi que dans tout le reste de l'ordre; et je m'y trouvais fort à mon aise à cause que la maison est belle et spacieuse; mais ces fréquentes sorties me donnaient de la peine, parce que quelques personnes qui étaient bien aises de m'avoir en leur compagnie, et à qui nos supérieurs ne pouvaient rien refuser, les importunaient si souvent de me permettre de sortir, que l'obéissance m'obligeait à demeurer peu dans mon monastère; et je crois que le démon y contribuait, afin d'empêcher nos sœurs de profiter de la part que je leur faisais des instructions que me donnaient ceux avec qui je communiquais.

Les choses étant en cet état, une personne me dit et à quelques-unes de nos sœurs, que si nous étions dans la disposition de vivre comme les religieuses déchaussées, on pourrait fonder un monastère. Cette proposition se trouvant conforme à mon désir, j'en conférai avec cette dame veuve dont j'ai parlé, qui était tant de mes amies et dans les mêmes sentiments que moi. Elle commença aussitôt à travailler aux moyens de fonder ce monastère en lui donnant un revenu ; et je vois bien maintenant qu'il n'y avait guère d'apparence d'y réussir ; mais le désir que nous en avions nous la faisait paraître possible. D'un autre côté, je me trouvais très-bien dans la maison où j'étais, et j'avais une cellule qui me plaisait fort ; ce qui me faisant balancer, je résolus avec cette dame que nous recommanderions beaucoup l'affaire à Dieu.

Un jour, après avoir communié, Dieu me commanda expressément *de m'employer de tout mon pouvoir à l'établissement de ce monastère; m'assura qu'il réussirait et qu'il y serait beaucoup servi; il me dit qu'il voulait qu'on lui donnât le nom de Saint-Joseph ; que ce saint veillerait pour notre garde à l'une des portes, la sainte Vierge à une autre, et que* JÉSUS-CHRIST *ne nous abandonnerait point ; que cette maison serait comme une étoile resplendissante, et qu'encore que les religions fussent relâchées, je ne devais pas croire qu'il d'y fût point servi : car que serait-ce que le monde s'il n'y avait point de religieux ? que je rapportasse cela à mon confesseur, et lui disse de sa part de ne s'y point opposer, et de ne point m'en détourner.*

Cette vision me fit une telle impression, et Dieu m'y parla d'une manière si puissante que je ne pus douter qu'elle ne procédât de lui. Elle ne laissa pas néanmoins de me donner une extrême peine, parce que j'envisageai une partie de tant de travaux et de contradictions que je rencontrais dans l'exécution d'une entreprise qui éprouverait sans doute de grandes difficultés. Je me trouvais d'ailleurs comme je l'ai dit, très-contente et en grand repos dans la maison où j'étais, et encore que j'eusse commencé à traiter de cette affaire, ce n'avait été ni avec une résolution déterminée, ni avec certitude qu'elle réussirait. Ainsi je balançais sur ce que j'avais à faire ; mais Notre-Seigneur me commanda tant de fois la même chose, et me représenta tant de raisons si évidentes pour l'entreprendre, que ne pouvant douter que ce ne fût sa volonté, je n'osai différer davantage d'en parler à mon confesseur, et lui donnai même par écrit une relation de ce qui s'était passé. Il n'osa pas me conseiller d'abandonner ce dessein, mais voyant peu d'apparence, à ne juger les choses qu'humainement, qu'il

pût réussir, a cause que cette dame, mon amie, qui devait principalement y travailler, avait très-peu de moyen d'y contribuer. Il me dit de le proposer à mon supérieur et de faire ce qu'il m'ordonnerait. Je lui obéis, et, parce que je ne traite point avec ce supérieur de ces visions, ce fut cette dame et non pas moi qui lui en fit la proposition. Il l'approuva, lui promit toute sorte d'assistance, et l'assura qu'il consentirait à l'établissement du monastère. On parla du revenu nécessaire pour sa subsistance, et diverses raisons firent résoudre qu'il n'y aurait jamais plus de treize religieuses. Avant que d'en venir là, nous avions écrit au bienheureux père Pierre d'Alcantara, pour l'informer de l'état des choses, et il nous avait conseillé de poursuivre cette entreprise, et donné ses avis sur ce sujet.

Le bruit de notre dessein ne commença pas plus tôt à se répandre, que je n'aurais jamais fait si je voulais rapporter toutes les particularités de la persécution qui s'éleva contre nous. Nous étions le sujet de la risée de tout le monde : on me faisait passer pour une extravagante qui ne pouvait rester dans un monastère où elle était si à son aise, et l'on ne traitait pas moins indignement ma compagne. Elle avait peine à le supporter, et je ne savais que faire non plus qu'elle, parce qu'il me semblait qu'ils avaient quelque raison. J'eus recours à Dieu pour le prier de m'assister ; il me consola, me fortifia, et me dit : *Que je devais connaître par-là ce que les saints ont souffert pour fonder les religions ; que les traverses que j'avais rencontrées jusques alors n'étaient rien, en comparaison de celles auxquelles je devais me préparer : mais que je n'en fusse point en peine, et que je fisse entendre à ma compagne certaine chose qu'il m'ordonna de lui dire.* Ces paroles furent suivies des effets et je pus voir sans étonnement avec quelle promptitude nous nous trouvâmes consolées de tout le passé, et dans la résolution de résister avec courage à toutes les oppositions qui se rencontreraient dans l'exécution de notre entreprise, quoiqu'il n'y eût presque personne dans la ville, sans en excepter même ceux qui passaient pour des gens d'oraison, qui non-seulement ne nous fût contraire, mais qui ne considérât notre dessein comme une extravagance et une folie.

Les bruits et le trouble que cette affaire causa dans notre monastère furent si grands, que notre provincial ne croyant pas que l'on dût s'opposer à tout le monde, changea d'avis et ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il me dit que le revenu que l'on proposait de donner ne suffirait pas, et que l'opposition que l'on faisait à cet établissement était trop grande pour pouvoir

la surmonter. Il me paraissait qu'il avait raison ; et ainsi, lorsque nous croyions être venues à bout des plus grandes difficultés, nous eûmes le déplaisir de voir que même ce bon père nous était contraire. J'en fus à mon particulier fort touchée, parce que son approbation m'aurait mise à couvert de tout ce que l'on pourrait dire contre moi. Et, quant à ma compagne, on ne voulait plus lui donner l'absolution, si elle n'abandonnait ce dessein, comme y étant obligée en conscience pour empêcher le scandale.

Avant que notre provincial eût ainsi changé d'avis, n'y ayant personne dans la ville qui nous voulût donner conseil, à cause que l'on était persuadé que cette affaire n'était qu'une rêverie que nous nous étions mise dans la tête, cette dame en avait informé un saint religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui passait pour l'un des plus savants de sa compagnie ; elle lui avait dit quel était le revenu qu'elle donnait de son patrimoine pour fonder cette maison, et l'avait prié de nous assister. Mais en lui rendant compte des particularités de notre dessein, elle ne lui avait point parlé de la révélation que j'avais eue, et lui avait seulement exposé les raisons qui n'avaient rien de surnaturel, parce que je désirais qu'il ne nous conseillât que conformément à cela. Ce bon père demanda huit jours pour y penser, et voulut savoir si nous étions résolues de suivre ses avis. Je répondis affirmativement ; mais, encore que je parlasse de la sorte et qu'il me semblât que je disais vrai, je demeurais toujours dans une ferme assurance que l'affaire réussirait. La foi de ma compagne était encore plus grande que la mienne, rien de tout ce qu'on lui aurait pu dire n'étant capable de lui faire abandonner ce dessein : au lieu qu'encore que je crusse, comme je l'ai dit, qu'il ne pouvait manquer de réussir, et que je fusse persuadée que la révélation que j'avais eue venait de Dieu, je n'y ajoutais foi qu'autant qu'elle se trouverait conforme à la sainte Écriture et aux lois de l'Eglise, que nous sommes obligés de suivre : et ainsi, si ce savant religieux eût dit que nous ne pouvions, sans offenser Dieu continuer dans ce dessein, je pense que je m'en serais départie à l'heure même, et aurais cherché d'autres voies pour le faire réussir. Ce grand serviteur de Dieu m'a dit depuis, qu'ayant appris que tout le monde s'était élevé sur cela contre nous, et un gentilhomme lui ayant donné avis de bien prendre garde de ne nous point assister, il était entré dans ce sentiment général que notre projet était ridicule, et avait résolu de faire tout ce qu'il pourrait pour nous porter à y renoncer ; mais que, lorsqu'il était prêt à nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré notre intention, et la régularité que nous voulions

établir dans ce nouveau monastère, il était demeuré persuadé que ce dessein était fort agréable à Dieu. Ainsi il nous répondit que nous ne devions point perdre de temps pour travailler à l'exécuter, il nous instruisit de la manière dont nous devions nous conduire, et ajouta qu'encore que le revenu que l'on y affectait ne suffit pas, il fallait se confier en Dieu sans laisser pour cela de passer outre, et qu'il s'offrait de réunondre aux difficultés de ceux qui s'opposeraient à notre dessein : ce qu'il a exécuté sans jamais manquer depuis à nous asssister.

Cette réponse nous consola beaucoup, ainsi que de voir que des personnes très-vertueuses, qui auparavant nous étaient contraires, commençaient fort à s'adoucir, et que quelques-unes même nous assistaient, entre lesquelles était ce saint gentilhomme dont j'ai parlé, parce que s'avançant toujours de plus en plus dans une haute perfection, quoiqu'il prévît les grandes difficultés qui se rencontreraient dans ce nouvel établissement; comme il le voyait entièrement fondé sur l'oraison, lui faisait croire que Dieu nous en avait inspiré la pensée. Je ne doute point que Notre-Seigneur ne l'ait porté à nous aider, de même que cet ecclésiastique dont j'ai parlé au commencement; car il n'y a rien qu'il n'ait fait pour nous assister, et c'était un homme si saint qu'il était le sujet de l'admiration de toute la ville, où il paraissait visiblement que Dieu l'avait établi pour le salut de plusieurs.

Les choses étant en ces termes, et nous trouvant secourues par beaucoup de prières, nous achetâmes une maison. Elle était commode, mais fort petite aussi bien que notre revenu, et je ne m'en mettais point en peine, à cause que Notre-Seigneur m'ayant dit de m'établir comme je pourrais, et que je verrais ensuite ce qu'il ferait, je ne pouvais douter qu'il ne pourvût à nos besoins par d'autres voies.

CHAPITRE XXXIII.

L'affaire de la fondation du monastère, qui passait pour terminée, est rompue. Les persécutions se renouvellent. Dieu confirme la Sainte dans son dessein, et son courage redouble. Elle achète une maison, et la trouvant trop petite, veut en avoir une autre; mais Dieu lui commande d'y entrer. Sainte Claire lui apparaît et lui promet de l'assister. La très-sainte Vierge lui apparaît aussi avec saint Joseph, la revêt d'une robe blanche, et lui donne une chaîne d'or avec une croix enrichie de pierreries.

Ainsi l'affaire étant prête à se conclure, et le contrat devant se passer le lendemain, notre provincial changea d'avis. Je crois

que ce fut par un mouvement de Dieu ; comme les suites l'ont fait voir, et que son infinie bonté, touchée de tant de prières que l'on faisait pour ce sujet, voulut rendre cet établissement plus parfait en le faisant réussir d'une autre manière. Notre supérieur ne voulant donc plus l'approuver, mon confesseur me commanda de ne pas penser davantage à cette affaire : et Dieu sait avec quelle peine je l'avais conduite jusqu'à ce point.

On dit alors plus que jamais que c'était une rêverie de femme : les murmures s'augmentèrent contre moi, quoique je n'eusse rien fait que par l'ordre de mon provincial ; et tout le monastère me voulait mal d'avoir entrepris d'en établir un où l'observance fût plus étroite. Les sœurs disaient que c'était un affront que je leur faisais, que rien ne m'empêchait d'y servir Dieu comme faisaient tant d'autres meilleures que moi ; qu'il paraissait bien que je n'avais point d'affection pour la maison, et que j'aurais mieux fait d'y procurer du revenu que de le vouloir porter ailleurs. Quelques-unes ajoutaient qu'il me fallait mettre en prison, et le nombre de celles qui m'excusaient, en quelque sorte, était très-petit. Je demeurais d'accord qu'elles avaient raison en plusieurs choses, et leur rendais quelquefois compte de ma conduite ; mais je n'osais leur dire le principal, qui était que je n'avais fait qu'obéir au commandement de Dieu ; et ainsi je demeurais le plus souvent dans le silence.

D'autres fois Dieu me faisait la grâce de ne sentir pas plus de peine d'abandonner cette affaire que si je ne l'eusse point eue à cœur, et n'eusse pas tant travaillé pour la faire réussir ; mais on ne pouvait le croire, ni même mon confesseur et les personnes d'oraison avec qui je communiquais, tant ils étaient persuadés du contraire, et, comme ma conscience ne me reprochait point d'avoir rien oublié de ce qui pouvait dépendre de moi pour obéir à ce que Dieu m'avait commandé, et que je ne pensais pas être obligée à autre chose, je demeurais tranquille et contente dans la maison où j'étais, quoique croyant toujours fermement que ce dessein s'exécuterait, encore que je visse ni quand ni par quel moyen cela pourrait être.

Mais je fus vivement touchée de ce que mon confesseur m'écrivit d'une manière qui donnait sujet de penser qu'il était persuadé que j'avais agi contre son ordre ; et je pense que Notre-Seigneur le permit pour ajouter à tant d'autres peines que je souffrais celle de me voir affligée par celui de qui j'attendais le plus de consolation. Cette lettre portait que je pouvais maintenant connaître, par ce qui était arrivé, que tous ces beaux desseins que je faisais n'é-

taient qu'une rêverie, et que je devais changer de conduite sans en plus parler, puisque je voyais le scandale que cela avait causé, et d'autres choses semblables, toutes fort fâcheuses.

Cela me fut plus sensible que n'avait été tout le reste ensemble. Je m'examinais pour voir si j'avais été si malheureuse que de donner, par ma faute, sujet à quelqu'un d'offenser Dieu, et je me représentai que si ce que je prenais pour des visions n'était que des illusions du démon, mon oraison ne pouvait donc passer que pour une chimère, et que j'étais misérablement trompée et perdue. Ainsi je me trouvais dans une affliction incroyable et toute troublée. Mais comme Notre-Seigneur n'a jamais manqué de me consoler et de m'encourager dans mes peines, dont je pourrais rapporter diverses preuves, si cela était utile, il me dit *de ne point me tourmenter de la sorte, puisque, bien loin de l'avoir offensé en cette occasion, je lui avais rendu un grand service, et que j'obéisse à ce que mon confesseur m'ordonnait, en cessant de parler de cette affaire, jusqu'à ce que le temps fût venu de recommencer à la poursuivre.* Ces paroles mirent mon esprit dans un tel calme, et me donnèrent tant de joie, que je ne comptai pour rien toute la persécution qu'on me faisait.

Notre-Seigneur me fit connaître, en cette occasion, l'extrême avantage qu'il y a de souffrir pour son service; car mon amour pour lui s'augmenta de telle sorte, et j'éprouvai en tant d'autres choses le profit que j'en tirais, que j'en étais épouvantée; et c'est ce qui fait que je ne puis m'empêcher de désirer de souffrir toujours. Lorsque je me trouvais dans cette joie, on s'imaginait au contraire que j'étais dans une grande confusion, et fort honteuse d'avoir si mal réussi dans mon dessein; ce qui aurait été véritable, si Dieu ne m'eût assistée et favorisée par des grâces si extraordinaires. Ce fut en ce temps que commencèrent ces grands transports de l'amour de Dieu, et ces grands ravissements dont j'ai parlé; mais je n'en disais rien à personne.

Ce saint religieux dominicain ne croyait cependant pas moins fermement que moi que l'affaire réussirait; et parce que je n'en voulais point entendre parler, de peur de désobéir à mon confesseur, il se contentait d'agir avec cette dame, mon amie, que Dieu m'avait associée dans ce dessein, d'en écrire à Rome, et de travailler aux moyens d'en venir à l'exécution. Le diable commença aussitôt à faire savoir que j'avais eu, sur cela, quelque révélation; et l'on vint me dire avec grand effroi que les temps étaient fâcheux, et que je devais craindre que l'on ne me mît à l'inquisition. Je ne pus m'empêcher de rire de cet avis, à cause que je ne saurais ja-

mais avoir sujet de rien appréhender en ce qui regarde la foi, puisque si j'avais mille vies, je serais toujours prête à les exposer pour la moindre des vérités de l'Écriture sainte et des cérémonies de l'Église. Ainsi je leur répondis qu'ils ne s'en missent point en peine; que je serais bien malheureuse si j'avais sujet de craindre l'inquisition, et que si je sentais quelque chose en moi qui dût me la faire appréhender, je me présenterais moi-même devant son tribunal, avec la persuasion que, si l'on m'accusait faussement, Dieu me justifierait et m'en ferait tirer de l'avantage.

J'ouvris ensuite entièrement mon cœur à ce bon père dominicain, qui avait tant d'affection pour moi, et qui était si savant, que je pouvais sans crainte compter sur ce qu'il me dirait. Je lui rendis compte, le plus clairement qu'il me fut possible, de ma manière d'oraison, de toutes les visions que j'avais eues, et des grâces si extraordinaires que Dieu me faisait, et je le priai de me dire, après avoir bien examiné toutes ces choses, s'il trouvait qu'il y eût rien de contraire à l'Écriture sainte. Il m'assura que non, et j'ai sujet de croire que cette connaissance que je lui donnai de ce qui se passait en moi lui fut utile; car, bien qu'il fût déjà fort vertueux, il s'appliqua depuis beaucoup plus à l'oraison, et se retira, pour ce sujet, dans un monastère de son ordre, bâti dans un lieu fort solitaire. Il y passa plus de deux ans, et n'en sortit que lorsque l'obéissance l'y obligea, par le besoin que son ordre avait ailleurs d'un homme de si grand mérite. Il sentit beaucoup de chagrin de ce qu'on l'arrachait de sa solitude, et j'en fus aussi fort touchée, à cause qu'il m'était fort nécessaire; mais je n'aurais eu garde de m'y opposer, quand je l'aurais pu, parce que Dieu me fit connaître l'avantage qu'il en tirerait, en me disant : *Que je me consolasse, puisqu'il marchait sous la conduite d'un si bon guide.* En effet il se perfectionna encore de telle sorte dans cet éloignement, qu'il me dit, à son retour, qu'il ne voudrait, pour rien du monde, l'avoir évité, et je n'en tirai pas moins d'avantage de mon côté, parce qu'au lieu que ce saint religieux ne me rassurait et ne me consolait auparavant que par ses lettres, il me rassurait et me consolait alors par la connaissance que Dieu lui donnait des choses surnaturelles; et il le ramena justement dans le temps où nous avions besoin de lui pour la fondation de ce monastère que sa divine majesté voulait que nous établissions.

Je demeurai, durant cinq ou six mois, dans le silence, sans parler ni entendre parler à personne de cette affaire, et sans que Dieu m'en fît rien connaître. Je n'en comprenais point la cause :

mais je ne laissais pas d'être toujours très-persuadée que ce dessein s'accomplirait. Au bout de ce temps, le recteur de la compagnie de Jésus s'en étant allé, Notre-Seigneur permit que celui qui le remplaça fût un homme d'un bon esprit, fort spirituel, savant et courageux; ce qui vint fort à propos, parce que mon confesseur n'étant pas supérieur, et n'y ayant point de compagnie où les supérieurs soient si absolus que dans celle-là, quoiqu'il connût mes dispositions, et qu'il eût un grand désir de mon avancement, il n'osait, en plusieurs rencontres, suivre ses lumières pour la procurer, et ce n'était pas une petite peine de le voir gêné de la sorte; mais je ne laissais pas de lui obéir ponctuellement.

Étant un jour fort touchée de ce qu'il me semblait que ce bon père, mon confesseur, n'ajoutait pas foi à mes paroles, Notre-Seigneur me dit *de ne point m'affliger, et que cette peine finirait bientôt*. Je crus que la fin de ma vie s'approchait, et je me trouvais si consolée, que je ne pouvais y penser sans ressentir de la joie; mais la suite me fit voir que c'était de l'arrivée du père recteur que Notre-Seigneur entendait parler, car il ne fut pas plus tôt venu que cette peine cessa, sans que je l'aie jamais eue depuis, parce que cet excellent religieux se trouva étoigné de vouloir tenir le père ministre, mon confesseur, dans une telle contrainte, qu'il lui dit que, n'y ayant rien à craindre, il devait me consoler, et, au lieu de me conduire d'une manière si dure, laisser agir l'esprit de Dieu, dans ces transports si violents, qu'il semblait quelquefois que mon âme pouvait à peine respirer.

Ce père recteur vint me voir : mon confesseur ordonna de lui ouvrir entièrement mon cœur, et j'avais une incroyable répugnance à parler des choses surnaturelles; mais en entrant dans le confessionnal, je sentis en moi je ne sais quoi, que je ne me souviens point d'avoir jamais senti auparavant, ni depuis, pour nulle autre personne. Je ne saurais représenter, ni faire comprendre par aucune comparaison, de quelle sorte cela se passait; tout ce que je puis dire, c'est que ce fut une joie spirituelle, et une certaine connaissance que j'eus que cette personne m'entendrait, et que mon esprit avait du rapport avec le sien, sans néanmoins en savoir la raison, sans que je lui eusse jamais parlé, sans que l'on m'eût parlé fort avantageusement de lui, ni que je le connusse en aucune sorte. Il a bien paru depuis que je ne me trompais pas; sa communication m'ayant été très-utile : parce que sa conduite est si propre aux âmes déjà avancées dans le service de Dieu, qu'au lieu de les faire seulement marcher pas à pas, il les fait courir; sa divine majesté lui ayant accordé, entre autres dons,

un talent très-particulier pour les porter à un véritable détachement et à la mortification. Je n'eus pas plus tôt commencé de traiter avec lui, que je compris sa manière d'agir, et que je connus que c'était une âme pure, sainte, qui avait reçu le don du discernement des esprits. Il me consola beaucoup; et, peu de temps après que j'eus communiqué avec lui, Dieu recommença à me presser de reprendre la poursuite de la fondation du monastère, et d'en dire les raisons à ce bon père et à mon confesseur, avec tant de force, qu'encore qu'il y en eût quelques-unes qui pussent me donner sujet de craindre, ils ne me détournassent point de ce dessein. Cela n'était pas si nécessaire pour le père recteur, parce que, considérant attentivement tout ce qui s'était passé, il ne pouvait douter que ce dessein ne vînt de Dieu.

Enfin, après avoir bien délibéré, ils n'osèrent, ni l'un ni l'autre, m'empêcher de poursuivre mon entreprise; et mon confesseur me permit de m'y employer de tout mon pouvoir; mais ce pouvoir était si petit, et j'étais si peu secondée, qu'il aurait fallu être bien aveugle pour ne pas voir les peines que j'y rencontrerais. Nous résolûmes de tenir la chose extrêmement secrète, et je fis en sorte qu'une de mes sœurs qui ne demeurait pas dans la ville, achetât et fît accommoder la maison, avec l'argent qu'il plût à Dieu de nous faire trouver par des moyens qui seraient trop longs à rapporter. Mais quelle peine ne me donnait point le désir que j'avais, d'un côté, de ne rien faire de contraire à l'obéissance, et de l'autre, la certitude où j'étais de ne pouvoir en parler à mes supérieurs sans mettre l'affaire en plus mauvais état qu'elle n'avait encore été, et même sans la ruiner entièrement!

Ainsi j'eus des peines incroyables à trouver cet argent, à traiter du prix de la maison, et à la faire accommoder, parce que personne ne me soulageait dans la plupart de ces embarras, quoique ma compagne fît tout ce qu'elle pouvait; mais ce qu'elle pouvait était peu de chose. Elle prêtait seulement son nom et son entremise; tout le poids de l'affaire tombait sur moi, et je ne comprends pas comment il me fut possible d'en sortir. Je me trouvais quelquefois si accablée, que je disais à Dieu : « Seigneur, pourquoi me » commandez-vous des choses qui paraissent impossibles? Que si, » n'étant qu'une femme, au moins j'étais libre; mais je suis liée » en tant de manières, sans argent, et sans savoir où en prendre » ni pour les bulles, ni pour tout le reste. Que puis-je donc faire, » mon Sauveur? »

Un jour étant dans une telle nécessité que je n'avais pas le moyen de rien donner aux ouvriers, et que je ne savais plus que faire,

saint Joseph, mon véritable patron et protecteur : m'apparut, et me dit de ne point craindre de faire marché avec eux, et que j'aurais de quoi les payer. Ainsi je conclus le marché, encore que je n'eusse pas un sou pour y satisfaire, et Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent.

La maison me paraissait trop petite ; en effet elle l'était tellement que je ne voyais pas que l'on pût y trouver la place d'une église. J'aurais bien voulu en acheter une autre petite qui la joignait ; mais l'argent me manquait. Lorsque, après avoir communié, j'étais dans cette peine, Dieu me dit : *Ne vous ai-je pas déjà dit d'entrer comme vous pourrez?* et il ajouta d'une manière d'exclamation : *O délicatesse des créatures ! Combien de fois ai-je couché à découvert, faute de savoir où me retirer !* Je demeurai épouvantée, je connus ma faute, je m'en allai à la maison, j'y marquai la place d'une église, quoique très-petite, et sans plus penser à acheter une autre maison, je fis travailler grossièrement à celle-là, me contentant que l'on y pût vivre, et qu'elle ne fut pas malsaine ; ce qui est une chose à quoi l'on doit toujours prendre garde.

Le jour de sainte Claire, lorsque j'allais communier, elle m'apparut toute éclatante de beauté, me dit de prendre courage pour achever ce que j'avais commencé, et qu'elle m'assisterait. Je conçus une grande dévotion pour elle ; et ses promesses ont été suivies des effets ; car un monastère de son ordre, qui est proche du nôtre nous aide à vivre ; et ce qui est encore beaucoup plus important, elle a, peu à peu, tant contribué à l'accomplissement de mon désir, que l'on pratique dans cette maison la pauvreté que l'on observe dans les siennes. Nous ne vivons que d'aumônes ; et j'ai eu beaucoup de peine à faire confirmer cela de telle sorte par l'autorité du pape, que l'on ne puisse jamais y apporter du changement et nous donner du revenu. Nous devons même peut-être aux prières de cette grande sainte la grâce que Dieu nous fait de pourvoir suffisamment à nos besoins, sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit béni à jamais.

Étant, en ce même temps, en prière, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge ; dans un monastère de Saint-Dominique, où j'avais fait autrefois une confession générale, je me représentai tous mes péchés, et j'entrai aussitôt dans un si grand ravissement, que je me trouvai presque hors de moi-même : je m'assis, et ne pus, ce me semble, entendre la messe ni voir lever la sainte hostie, ce qui me donna depuis du scrupule. Lorsque j'étais en cet état, il me sembla que l'on me revêtait d'une robe très-blanche

et très-éclatante, sans que je susse d'abord qui me la mettait; mais je vis après la sainte Vierge à mon côté droit, et saint Joseph à mon côté gauche, et l'on me fit entendre que j'étais purifiée de mes péchés.

Après m'être vue, avec tant de joie et de gloire, revêtue de cette robe, il me sembla que la très-sainte Vierge me prit par la main, me dit qu'elle était très-satisfaite de la dévotion que j'avais pour saint Joseph, que je ne doutasse point de l'établissement de mon monastère; que Dieu y serait très-bien servi et sans interruption, mais que l'obéissance me ferait souffrir quelque peine; que je ne craignisse rien néanmoins, puisqu'elle et saint Joseph nous protégeraient, et que son fils avait promis de ne point nous abandonner. Que, pour marque de la vérité de ses promesses, elle m'en donnait ce gage: et il me sembla qu'en achevant ces paroles elle me mit au cou une chaîne d'or, à laquelle une croix de très-grande valeur était attachée. Cet or et ces pierreries surpassaient infiniment en beauté tout ce que l'on voit ici-bas et que l'on saurait s'imaginer, et la blancheur de la robe était si merveilleuse, que celle qui paraît dans le monde l'être le plus, lui étant comparée, ne passerait que pour de la suie. Je ne pus distinguer particulièrement les traits du visage de la sainte Vierge, et je vis seulement, en général, qu'il était d'une incroyable beauté. Elle était aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph, et je connus seulement qu'il y était, comme j'ai dit ailleurs, que l'on connaît les choses dans les visions qui ne nous les représentent pas visibles. Il me parut, dans cette très-sainte Mère de Dieu, une fort grande jeunesse; et, n'ayant jamais ressenti autant de joie que pendant le peu de temps que je demeurai avec elle, j'aurais voulu ne m'en séparer jamais. Il me sembla que je la vis, et saint Joseph avec elle, remonter au ciel, accompagnés d'une grande multitude d'anges, et je me trouvai, par leur absence, dans une extrême solitude, mais si consolée, si attendrie, si détachée de tout, et si recueillie en oraison, que je demeurai, durant quelques moments, comme hors de moi, sans pouvoir parler ni me mouvoir. Je brûlais du désir de m'anéantir pour me consacrer entièrement à Dieu, et cette vision produisit de tels effets dans mon âme, que je ne pus douter qu'elle ne vînt de lui, quelques efforts que je fisse pour ne pas m'en tenir assurée.

Je reçus beaucoup de consolation de ce que cette reine des anges me dit touchant l'obéissance, parce que ce m'était une

grande peine de ne pouvoir la rendre à mon ordre, dans cette nouvelle fondation, à cause que Dieu me l'avait défendu, m'en avait fait entendre les raisons, et m'avait ordonné d'envoyer à Rome par une certaine voie, avec assurance que nous en recevrions une réponse favorable; ce qui réussit en la manière qu'il lui avait plu de me le dire.

Il était besoin aussi, comme on le verra par la suite, de la permission de l'évêque, et je ne le connaissais pas, ni ne savais dans quelle disposition il était: mais Dieu lui inspira tant de bonté et d'affection pour cette maison, qu'elle en a senti les effets dans le besoin qu'elle a eu de son assistance et de sa protection pour la mettre en l'état où elle est malgré tant de traverses qu'elle a éprouvées. Qu'il soit béni à jamais d'avoir si heureusement conduit toutes choses. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXIV.

Une dame de grande qualité étant demeurée veuve, obtient du père provincial que la Sainte irait la trouver pour la consoler dans son extrême affliction. Réflexions de la Sainte pour faire voir combien les grands sont à plaindre. Dieu se sert d'elle pour porter un religieux à une éminente vertu, et la rassure sans doute si elle était en grâce. Excellents avis pour les directeurs. Dieu, par le moyen de la Sainte, prépare une de ses sœurs à bien mourir.

J'avais un extrême soin de tenir l'affaire secrète; mais il fut impossible d'empêcher que quelques personnes n'en eussent connaissance; les unes croyaient, les autres non; et j'appréhendais extrêmement que notre provincial ne la sût, parce qu'il m'eût défendu d'y penser davantage, j'aurais tout abandonné. Voici de quelle sorte Notre-Seigneur y pourvut. A vingt lieues du lieu où j'étais, une dame de grande qualité perdit son mari, et son extrême affliction la réduisit en tel état que l'on craignait pour sa vie. On lui parla de cette misérable pécheresse, et Dieu permit qu'on lui dit du bien de moi, pour en tirer le bien que l'on verra dans la suite. Sachant que la clôture du monastère où j'étais n'était pas si étroite que l'on n'en sortit quelquefois, elle eut un tel désir de me voir et de me faire venir pour cela chez elle, dans l'espérance d'en recevoir quelque consolation, qu'elle en écrivit à notre provincial qui était extrêmement de ses amis, et qui était alors fort éloigné d'elle. Il m'envoya aussitôt une obédience pour l'aller trouver avec une religieuse de mes compagnes. Je reçus cet ordre la veille de Noël, et connaissant ma misère, j'eus tant de peine de voir que l'on eût si bonne opinion de moi, que cela passa jus-

FOYER THERESIANUM
6, Rue des Carmélites
34 - MONTPELLIER

qu'à m'inquiéter. Je me recommandai beaucoup à Dieu, et tombai dans un grand ravissement qui continua presque durant toutes les matines. Dieu me dit alors *de partir sans écouter les raisons que l'on me représenterait pour m'en détourner, qu'encore que j'eusse à souffrir dans ce voyage, ces souffrances tourneraient à sa gloire, et qu'il était besoin, pour l'affaire du monastère, que je fusse absente jusqu'à la réception du bref, parce que le démon se préparait à faire jouer de grands ressorts lorsque le provincial serait venu; mais que je ne craignisse rien, qu'il m'assisterait.* Je demeurai fort encouragée et fort consolée, et rendis compte de tout au père recteur. Il me dit que je ne devais pas manquer d'aller; et d'autres me disaient au contraire que je m'en gardasse bien; que c'était une invention du démon pour me nuire, et que ce que j'avais à faire était d'écrire au père provincial.

Dans cette contrariété d'avis, je suivis celui du père recteur, qui était conforme à ce que Dieu m'avait fait entendre dans l'oraison, et partis sans crainte, mais avec une très-grande confusion de ce que l'on était si trompé dans la bonne opinion que l'on avait de moi, et je priais extrêmement Dieu de m'assister. Comme il y avait au lieu où j'allais une maison de religieux de la compagnie de Jésus, cela me consolait fort, parce qu'il me semblait qu'en continuant de me soumettre à leur conduite, je pourrais être en quelque assurance.

Dieu me fit la grâce que cette dame reçut tant de consolation de me voir, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. On en fut surpris à cause que son affliction l'avait réduite en un état déplorable : Dieu accorda sans doute ce changement aux prières que faisaient pour moi plusieurs personnes de piété que je connaissais.

Cette dame vivait dans une telle crainte de Dieu, et avait tant d'excellentes qualités, que sa vertu suppléait à mes défauts. Elle conçut une très-grande affection pour moi, et sa bonté m'en donnait beaucoup pour elle; mais la manière trop avantageuse dont elle me traitait, m'était une croix si pesante et m'obligeait à veiller de telle sorte sur moi-même, que je me tenais toujours sur mes gardes. Dieu, de son côté, prenait soin de moi; il me fit de très-grandes grâces, et me mit dans une liberté d'esprit qui me donnait un tel mépris de toutes choses, que plus elles paraissaient élevées, moins elles me semblaient dignes d'estime. Ainsi, quoique ces dames avec qui je conversais fussent de si grande condition, que j'aurais pu tenir à honneur de les servir, je vivais avec elles comme si

elles eussent été mes égales, et je ne dissimulais point à celle chez qui j'étais combien je m'estimais heureuse d'être dans ce sentiment. Mais lorsque je considérais que, bien qu'elle fût fort vertueuse, elle ne laissait pas d'être sujette, aussi bien que moi, à ses passions et à ses faiblesses, je tenais encore moins compte de cette grandeur qui engage à des peines et des soins d'autant plus grands que, plus elle est élevée, afin de ne rien faire que de conforme à sa condition, tient ainsi ces personnes dans une contrainte qui va jusqu'à ne pas leur permettre de manger aux heures qu'elles voudraient, parce qu'il faut que leurs inclinations cèdent à ce que demande leur qualité.

J'avoue que cela me donna une grande aversion de ces hautes fortunes dont le monde est idolâtre, et quel désordre n'y a-t-il pas dans ces maisons? Cette dame était de l'une des principales de tout le royaume, et si humble et si sincère, que très peu sans doute lui ressemblent. Je ne pouvais néanmoins, et ne puis encore voir sans compassion en combien de rencontres elle agissait contre son humeur pour soutenir la dignité de son rang. Quant à ses officiers et ses domestiques, quoiqu'ils ne soient pas méchants, quelle confiance y peut-on prendre? elle ne saurait parler à l'un plus qu'aux autres, et lui témoigner de l'affection sans attirer contre lui l'envie et la haine de tous les autres; et cette contrainte est l'une des choses qui font voir avec combien peu de raison le monde donne le nom de maître à ces personnes qui sont esclaves de tant de manières.

Dieu permit que durant le temps que je fus dans cette maison, ces domestiques dont je parle s'affectionnèrent plus qu'auparavant à la servir; mais cela n'empêcha pas que je n'eusse assez à souffrir à cause de la jalousie qu'eurent quelques-uns de l'affection que cette dame me témoignait. Ils s'imaginaient peut-être que je prétendais en tirer de l'avantage; et Dieu voulait que j'eusse ces peines et ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser éblouir par le bon traitement que l'on me faisait, afin que mon âme, au lieu d'en recevoir du préjudice, en profitât comme elle fit par sa grâce.

Il arriva alors en ce lieu-là un religieux de grande considération que j'avais connu plusieurs années auparavant; et comme j'entendais la messe dans un monastère de son ordre, qui était proche de la maison de cette dame, l'ardeur avec laquelle je souhaitais qu'il fût un grand serviteur de Dieu, me fit naître le désir de savoir l'état de son âme. Ainsi, étant déjà recueillie dans l'oraison, je me levai pour aller le trouver; mais considérant ensuite

de quoi je me mêlais, je me remis et cela m'arriva trois fois. Enfin mon bon ange fut le plus fort, je fis appeler ce bon père, et il vint me parler dans le confessionnal. Comme il y avait plusieurs années que nous ne nous étions vus, nous nous demandâmes l'un à l'autre des nouvelles de nos disposition intérieures, et je lui dis que j'avais souffert de grandes peines. Il me pria avec instance de les lui déclarer; je lui répondis qu'elles étaient telles, et d'une telle nature, que je ne lui pouvais dire. Il me répartit que puisque ce père dominicain dont j'ai parlé les savait, il était tant son ami, qu'il était sûr qu'il ne les lui cacherait pas, et qu'ainsi il ne m'en parlerait pas davantage.

Il ne fut pas néanmoins en son pouvoir de s'empêcher de m'en presser encore, ni au mien de lui refuser. Ainsi, au lieu que je ne pouvais auparavant parler de semblables choses sans me faire une grande violence et en avoir beaucoup de confusion, non-seulement cela ne me fit alors aucune peine, mais me consola. Je lui ouvris donc entièrement mon cœur sous le sceau de la confession, et quoique je l'eusse toujours regardé comme un hommme de fort grand esprit, il me parut encore plus habile que je ne l'avais cru, et je ne pouvais me lasser de considérer les services qu'il serait capable de rendre à l'Église, si, se donnant entièrement à Dieu, il ne pensait qu'à bien employer les grands talents qu'il avait reçus de lui. Car il y a déjà quelques années qu'aussitôt que je conçois de l'estime pour une personne, je souhaite avec tant d'ardeur de la voir se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu, que je suis quelquefois hors de moi-même, parce qu'encore que je désire de tout mon cœur que chacun le serve, ma passion pour ces personnes qui me reviennent, est si grande, que je ne saurais m'empêcher de presser, et si cela se peut dire, d'importuner Dieu en leur faveur. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce religieux. Il me pria de le fort recommander à Notre-Seigneur, et cela n'était pas nécessaire puisque je n'avais autre chose dans l'esprit. Je m'en allai dans un lieu retiré où j'avais accoutumé de faire oraison. Là, étant fort recueillie, je commençai à prier Dieu dans des termes qui auraient pu me faire passer pour une stupide, et il m'arrive souvent, quand je suis en cet état, de ne savoir ce que je dis, parce que c'est alors l'amour qui parle, et que l'âme se possède si peu, qu'elle est incapable de considérer la différence qu'il y a entre Dieu et elle, à cause que l'affection qu'elle sait qu'il lui porte fait qu'elle s'oublie elle-même, qu'elle s'imagine d'être transformée en lui, et qu'elle lui dit sans discernement tout ce qui lui vient dans la pensée. Ainsi il me

souvient qu'après avoir demandé à Dieu avec beaucoup de larmes, de vouloir rendre ce religieux entièrement attaché à son service, parce que quelque bon que je le crusse, je le souhaitais encore meilleur, je lui dis tout naïvement : « Vous ne sauriez, Seigneur, » me refuser cette grâce, puisqu'il est digne d'être du nombre de » vos amis. »

O infinie bonté de mon Dieu, de souffrir qu'une aussi misérable créature que je suis lui parle avec tant de hardiesse! Il paraît bien qu'il ne prend pas garde aux paroles, mais qu'il considère seulement les désirs et l'intention dont elles procèdent.

Il me souvient aussi que durant mes prières de la même nuit, je me trouvai tout d'un coup saisie d'une grande tristesse, par le doute de savoir si j'étais en grâce; non que j'eusse la curiosité de l'apprendre, mais parce que je désirais de mourir pour sortir d'une vie dans laquelle j'ignorais si j'étais morte ou vivante, la mort me paraissant plus douce que d'avoir sujet de craindre d'être tombée par mes péchés dans la disgrâce de Dieu. Lorsque j'étais si pressée de cette peine, que fondant toute en larmes, je lui demandais de vouloir me préserver d'un tel malheur, j'entendis une voix qui me dit *que je devais me consoler et m'assurer d'être en grâce, puisqu'un si grand amour de Dieu, des faveurs aussi extraordinaires que celles qu'il me faisait, et des sentiments tels que je les avais ne s'accordaient pas avec le péché mortel.* Ces paroles me firent espérer avec beaucoup de confiance que Dieu m'accorderait ma demande; et la même voix m'ordonna ensuite de dire certaines choses à cette personne. Cela me mit en grande peine, ainsi que j'en ai toujours à me charger de semblables commissions, principalement ne sachant de quelle sorte ce religieux recevrait ce discours, et s'il ne se moquerait pas de moi. Enfin, ne pouvant résister à ce commandement, il me semble que je promis à Dieu que je l'exécuterais; mais j'en avais tant de confusion, qu'au lieu de m'acquitter de vive voix de ce que j'avais à dire, je l'écrivis et donnai le papier à ce religieux. Les effets firent connaître que cet ordre venait de Dieu; car ce bon père résolut, quoique non pas à l'instant, de s'employer sérieusement à l'oraison; et comme Dieu voulait l'attirer tout-à-fait à lui, il se servait de moi pour lui dire certaines vérités, qui sans que je susse à quelle fin elles tendaient, étaient si proportionnées à ses besoins, et à ce qui était caché dans les plus secrets replis de son âme, qu'il en était épouvanté. Dieu le disposait sans doute à croire que ces avis venaient de lui; et, quelque misérable que je sois, je le priais avec instance de l'attirer entièrement, en lui donnant de l'horreur pour

tous les biens et les contentements de cette vie. Que sa souveraine majesté soit éternellement louée de lui avoir si promptement accordé cette grâce, que je n'en parle jamais qu'avec tant d'étonnement, qu'à moins que de l'avoir vu, il me serait impossible de croire qu'il eût fait en si peu de temps un si grand progrès; car il est tellement occupé de Dieu, qu'il paraît mort à toutes les choses de la terre. Je prie cette suprême bonté qui l'a déjà tant favorisé, de vouloir continuer de le tenir de sa main toute-puissante, puisque s'il s'avance ainsi de plus en plus, comme la grande connaissance qu'il a de lui-même donne sujet de l'espérer, il se signalera entre ses serviteurs, et se rendra très-capable de servir les âmes par l'expérience qu'il a si promptement acquise des choses spirituelles; ce qui est un don de Dieu qu'il accorde à qui il lui plaît et quand il lui plaît, sans avoir égard aux temps ni aux services, quoiqu'ils puissent beaucoup y contribuer, arrivant assez souvent qu'il avance plus une âme en un an dans la contemplation que d'autres en vingt années. Lui seul en sait la raison; et c'est une erreur de croire que le temps nous puisse faire comprendre ce qu'il est impossible de connaître que par l'expérience. Ainsi il ne faut point s'étonner si plusieurs se trompent lorsqu'ils s'imaginent que l'on puisse, sans être rempli de l'esprit de Dieu, juger des choses qui ne se font que par son esprit. Je ne dis pas néanmoins que ceux qui ne sont pas si heureux que d'avoir cet esprit, ne puissent conduire ceux qui l'ont, pourvu qu'ils soient savants, et que réglant par le jugement et par la raison les choses tant extérieures qu'intérieures qui sont dans le cours ordinaire de la nature, ils se conforment à l'Écriture sainte dans ce qui regarde les surnaturelles. Mais quant au reste, ils ne doivent nullement prétendre de juger ce qu'ils n'entendent pas, ni de gêner les âmes qui sont conduites par ce suprême directeur, dont la science, aussi bien que la puissance est infinie.

Ils doivent, au lieu de s'en étonner et de considérer cela comme impossible, se souvenir que tout est possible à Dieu, agir par la foi et prendre sujet de s'humilier de ce qu'il peut arriver qu'il donnera en cela plus de lumière à quelque vieille bonne femme, que non pas à eux avec toute leur science. C'est le moyen de profiter beaucoup plus aux âmes qu'ils conduisent et à eux-mêmes, que s'ils faisaient les contemplatifs ne l'étant pas. Je le répète encore: si ces directeurs n'ont ni assez d'expérience ni assez d'humilité pour reconnaître qu'ils n'entendent rien à ces choses spirituelles, qui ne laissent pas pour cela d'être possibles, ils n'avanceront jamais et feront encore moins avancer ceux qu'ils conduisent. Mais

pourvu qu'ils soient humbles, ils ne doivent point craindre que Dieu permette qu'ils se trompent et trompent les autres

Outre la grâce que ce bon religieux dont je parle a reçue de Dieu de connaître plusieurs choses par expérience, il y a encore joint tout ce qui se peut acquérir par l'étude, et il s'informe de ce qu'il ne sait pas de ceux qui en ont la pratique. Dieu lui a aussi donné beaucoup de foi, et ainsi il a fait de grands progrès, il a profité à quelques âmes, du nombre desquelles est la mienne. Il semble que Dieu voyant les travaux qui m'étaient préparés et ayant résolu de retirer à lui quelques-uns de ceux qui me conduisaient, il a voulu m'en donner d'autres pour m'assister, et je m'en suis bien trouvée. Il a tellement changé celui de qui je parle, qu'il n'est pas reconnaissable; car au lieu qu'auparavant il était très-infirme, il lui a donné la santé pour le rendre capable de faire pénitence, et tant de courage pour entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres, qu'il paraît manifestement que c'est une vocation extraordinaire. Que sa souveraine majesté en soit louée à jamais. Il semble que ce bonheur lui est venu des grâces qu'il a reçues dans l'oraison; car il n'est point superficiel; mais on en voit des effets en ce qu'il connaît quel est l'avantage de souffrir des persécutions. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur qu'il fera par lui beaucoup de bien, non-seulement à quelques-uns de son ordre, mais à tout l'ordre: on commence déjà à s'en apercevoir. J'ai eu sur cela de grandes visions et Dieu m'a révélé des choses admirables de lui, du père recteur de la compagnie de JÉSUS, et de deux autres religieux de l'ordre de Saint-Dominique, particulièrement d'un dont il m'a dit des choses importantes que l'on a depuis vu arriver. On a vu aussi la même chose touchant ce religieux dont je parle maintenant, et je vais vous en rapporter un exemple.

Etant un jour avec lui au parloir, je me sentis embrasée d'un tel amour de Dieu par la connaissance qu'il me donna de celui dont le cœur de ce bon religieux brûlait pour lui, que j'étais comme hors de moi-même en considérant le pouvoir infini par lequel cette suprême majesté avait si promptement élevé une âme à une si haute perfection, et l'humilité avec laquelle cet excellent religieux écoutait certaines choses que je lui disais de l'oraison. Mais en même temps je fus très-confuse de voir que j'étais si peu humble que d'oser traiter un sujet si élevé avec de telles personnes. Je veux croire que Dieu le pardonnera à mon désir, de voir celle dont je parle s'avancer de plus en plus. Sa conversation m'était si utile, qu'il me semblait qu'elle excitait dans mon cœur une nouvelle ardeur de servir Dieu, comme si je n'eusse fait que commencer.

« O Jésus mon Sauveur, quel bien ne sont pas capables de faire » les âmes qui brûlent comme ce bon religieux du feu de votre di- » vin amour ! quelle estime n'en doit-on point avoir ! et combien » ceux qui sont touchés de ce même amour doivent-ils vous prier » de prolonger la vie de ces personnes si parfaites, afin d'en tirer » de l'assistance et s'animer, par leur exemple, à s'efforcer de « marcher dans la même voie ! »

Comme c'est une grande consolation à un malade de voir qu'un autre, travaillé du même mal, connaît par sa propre expérience ce qu'il endure, ainsi les âmes blessées du trait du divin amour s'entr'excitent à souffrir et à mériter, et se fortifient dans le désir d'exposer et de perdre pour son service mille vies s'il était possible. Ces âmes ressemblent à des soldats qui ne respirent que la guerre, quelques travaux et quelques périls qui s'y rencontrent, parce qu'ils ne peuvent que par ce moyen s'enrichir et faire fortune. Que nous sommes obligés à Dieu lorsqu'il lui plaît de nous faire connaître quel avantage c'est de souffrir pour lui ! mais on ne peut bien comprendre qu'après avoir tout quitté ; car tandis que l'on demeure attaché à quelque chose, c'est une marque qu'on l'estime, et l'on ne saurait l'estimer sans avoir de la peine à la quitter : ce qui est une imperfection qui ruine tout. Celui-là se doit tenir pour perdu qui suit celui qui court à sa perte : et quelle plus grande perte, quel plus grand aveuglement et quel plus grand malheur peut-il y avoir, que d'estimer beaucoup ce qui n'est rien !

Pour revenir à mon sujet, jamais joie ne fut plus grande que la mienne, de voir que Dieu voulait me faire connaître de combien de trésors il avait enrichi cette âme, et quelle était la grâce qu'il m'avait faite de se servir en cela de moi, quoique j'en fusse si indigne. Je me tenais plus obligée des faveurs que ce bon religieux recevait de lui, que s'il me les eût faites à moi-même, et je ne pouvais me lasser de le remercier d'avoir accompli mes souhaits et exaucé les prières que je lui faisais avec tant d'ardeur, de vouloir donner à son Eglise des personnes si capables de lui rendre de grands services. Cette joie passa jusqu'à un tel excès, que n'ayant pas la force de la supporter, je sortis comme hors de moi-même et me perdis pour me retrouver heureusement. Je ne fus plus en état de faire aucune réflexion, ni d'entendre ces divines paroles que j'avais sujet de croire procéder du Saint-Esprit : je tombai dans un si grand ravissement, qu'il me fit perdre presque entièrement connaissance, mais il dura peu. JÉSUS-CHRIST m'apparut tout éclatant de majesté, et me dit *qu'il voyait avec plaisir ce*

qui se passait en moi, et me fit clairement connaître qu'il se trouvait toujours présent à de semblables entretiens que ceux que j'avais avec moi-même, et que c'était lui rendre un grand service que de mettre ainsi son contentement à parler de lui.

Une autre fois étant fort éloignée de ce bon religieux, je vis les anges le porter vers le ciel avec une grande gloire, cela me fit juger qu'il s'avançait de plus en plus dans la vertu, et il était vrai. Ce grand progrès venait de ce qu'une personne qui lui était extrêmement obligée, et à laquelle il avait même sauvé l'honneur, ayant porté de lui un faux témoignage qui n'allait à rien moins qu'à lui faire perdre sa réputation, il souffrit cette calomnie non-seulement avec patience, mais avec joie; supporta de la même sorte d'autres persécutions, et fit plusieurs choses utiles au service de Dieu. Je pourrais les rapporter si je ne croyais que ce peu suffit. Or, comme votre révérence ne les ignore pas, je vous laisse à juger, mon Père, s'il est à propos pour la gloire de Dieu que je les écrive.

Tout ce que j'ai dit et que je dirai dans la suite m'avoir été prédit touchant cette maison et d'autres sujets, a été accompli. Notre Seigneur me les disait, les uns trois ans auparavant, et d'autre plus tôt ou plus tard. Je les rapportais tous à mon confesseur et à cette veuve mon amie à qui on m'avait permis d'en parler. J'ai su depuis qu'elle les disait à d'autres personnes qui sont encore vivantes et qui en peuvent rendre témoignage. Dieu me gardera s'il lui plaît, de ne jamais rien avancer que de véritable, jusque dans les moindres choses, et à plus forte raison dans celles qui sont si importantes.

Un de mes beaux-frères étant mort subitement, j'en fus très-affligée, parce qu'il ne s'était point confessé; et il me fut dit dans l'oraison que ma sœur devant mourir d'une mort semblable, je devais aller la trouver pour la disposer à ce terrible passage. Je le dis à mon confesseur, et il ne voulut pas me le permettre: mais le même commandement m'ayant été fait une seconde fois; il ne s'y opposa plus. J'allai donc la trouver, et, sans lui rien dire du sujet de mon voyage, je lui donnai toutes les lumières que je pus, et la disposai à se confesser souvent, et à veiller avec grand soin sur elle-même. Elle était fort vertueuse; et après avoir, durant quatre ou cinq mois, vécu de la sorte, elle mourut sans que personne s'en aperçût et sans avoir pu se confesser, mais il n'y avait que huit jours qu'elle l'avait fait, ce qui me donna une grande consolation; et elle demeura peu dans le purgatoire; car il n'y avait pas, ce me semble, plus de huit jours qu'elle était

morte, lorsque venant de communier, Notre-Seigneur m'apparut, et voulut que je visse son âme qu'il tirait à lui dans le ciel pour la rendre participante de sa gloire. Ce qu'il m'avait dit tant d'années auparavant sur son sujet ne partant jamais de mon esprit ni de celui de ma compagne à qui je l'avais dit; elle n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de la mort de ma sœur, qu'elle me vint trouver tout épouvantée d'en voir la prédiction si ponctuellement accomplie. Que Dieu soit loué à jamais de daigner prendre tant de soin d'empêcher la perte des âmes.

CHAPITRE XXXV.

Une religieuse d'une très-grande piété, qui avait un semblable dessein que la Sainte pour fonder un monastère, vient la trouver. Elles conférent ensemble, et la Sainte entre ensuite dans la pensée de n'avoir point de revenu. Le saint père Pierre d'Alcantara la fortifie dans cette résolution. La Sainte retourne fort à propos dans le monastère de l'Incarnation, et elle parle par occasion de la vertu des religieuses qu'elle reçut dans celui qu'elle fonda.

Lorsque j'étais encore dans la maison de cette dame où je demeurai plus de six mois, Dieu permit qu'une religieuse de notre ordre qui était du nombre de celles à qui leur vertu fait donner le nom de béates, entendit parler de moi. Nous étions éloignées l'une de l'autre de plus de soixante-et-dix lieues, et Dieu lui ayant inspiré dans le même temps qu'à moi d'établir aussi un monastère de notre ordre; et la très-sainte Vierge qui lui était apparue le lui ayant ordonné, elle vendit tout ce qu'elle avait, et s'en alla pieds nus à Rome pour en obtenir les expéditions, et voulut bien, à son retour, se détourner de quelques lieues pour venir me voir. C'était une personne de grande pénitence, de grande oraison, et à qui Notre-Seigneur faisait des grâces qui lui donnaient de si grands avantages sur moi, que j'avais honte de paraître devant elle. Elle me montra les expéditions qu'elle avait obtenues, et durant quinze jours que nous fûmes ensemble, nous traitâmes de la manière dont nous devions nous conduire pour la fondation de nos monastères. Je ne savais point encore qu'avant le relâchement de notre règle, elle ne nous permettait pas d'avoir rien en propre; et mon intention était d'établir une maison avec du revenu, afin d'éviter le soin de procurer le nécessaire, ne considérant pas celui que ce revenu apporte. Ce n'est pas que je n'eusse lu et relu nos constitutions; mais je n'y avais point remarqué ce que Dieu avait fait connaître sur cela à cette bienheureuse femme, quoiqu'elle ne sût pas lire. Elle ne m'eut pas plus tôt parlé que

j'entrai dans son sentiment, et ma seule crainte était que l'on ne me permît pas de fonder cette maison sans revenu, que l'on traitât cela de folie, et qu'ainsi on empêchât l'exécution d'un dessein qui pouvait être utile à tant d'âmes. Car pour mon particulier, ce m'aurait été une grande joie de pratiquer le conseil de JÉSUS-CHRIST, qui m'avait donné un grand amour pour la pauvreté.

Je mettais donc si peu en doute que ce ne fût meilleur de n'avoir point de revenu, que j'aurais même désiré qu'il m'eût été permis de demander l'aumône pour l'amour de Dieu, et de n'avoir ni maison ni chose quelconque; mais j'appréhendais que Dieu ne mettant pas mes compagnes dans une semblable disposition, elles eussent de la peine à l'approuver, et que ce ne leur fût un sujet de distraction, parce que j'en avais remarqué beaucoup dans quelques monastères pauvres; mais je ne considérais pas que ce n'est pas la pauvreté qui cause la distraction, puisque cette distraction ne rend pas les maisons plus riches, et que Dieu ne manque jamais de pourvoir aux besoins de ceux qui le servent. Ainsi il paraît que ma foi était chancelante, et qu'au contraire celle de cette servante de Dieu était très-ferme.

Je fis de grandes consultations sur ce sujet, sans que ni mon confesseur, ni les personnes savantes et habiles, avec qui j'en communiquais entrassent dans mon sentiment. Ils m'alléguaient tant de raisons contraires; que je ne savais que leur dire, et ne pouvais toutefois me résoudre d'avoir du revenu, parce que je n'ignorais pas ce que porte notre règle, et qu'il y a plus de perfection à n'en avoir point. Je me trouvais néanmoins quelquefois persuadée de leurs raisons; mais retournant à l'oraison et considérant JÉSUS-CHRIST attaché nu à la croix, je ne pouvais souffrir d'être riche, et je lui demandais avec larmes de faire réussir les choses de telle sorte que je fusse pauvre avec lui; car je trouvais tant d'inconvénients d'avoir du bien et tant de sujets de distraction et d'inquiétude, que je disputais continuellement sur cela avec des personnes habiles.

J'en écrivis à ce religieux dominicain qui nous assistait. Il me manda qu'il avait beaucoup étudié cette matière, et m'envoya deux feuilles de papier pleines de raisons de théologie pour me détourner de ce dessein. Je lui répondis que je ne prétendais point chercher dans la théologie des raisons pour me dispenser de vivre selon ma vocation, et d'accomplir le plus parfaitement que je pourrais le vœu de pauvreté que j'avais fait pour suivre les conseils de JÉSUS-CHRIST. Qu'ainsi je le priais de me pardonner si en cela je ne suivais pas ses lumières.

On peut juger, par ce que je viens de dire, quelle joie ce m'était de rencontrer quelqu'un qui entrait dans mon sentiment. Cette dame avec qui j'étais m'y fortifiait; mais d'autres, après avoir aussi approuvé mon dessein, me disaient que l'ayant bien considéré depuis, ils y trouvaient tant d'inconvénients qu'ils n'en étaient plus d'avis : à quoi je répondais que puisqu'ils en changeaient si facilement, je me tenais au premier.

Le saint père Pierre d'Alcantara, à ma prière, vint alors me voir chez cette dame; et comme l'amour de la pauvreté qu'il avait si religieusement pratiquée durant tant d'années lui en faisait connaître le prix, il n'approuva pas seulement mon dessein, mais il m'ordonna de travailler de tout mon pouvoir à le faire réussir. Ainsi, sachant que nul autre n'était si capable que lui de me conseiller et de m'assister dans une chose dont il était instruit par une si longue expérience, je me résolus de m'en tenir là sans plus consulter personne.

Recommandant beaucoup un jour cette affaire à Notre-Seigneur, il me dit *de ne pas manquer d'embrasser la pauvreté; que c'était la volonté de son Père et la sienne, et qu'il m'assisterait.* Ces paroles me furent dites dans un si grand ravissement et produisirent en moi de tels effets, que je ne pus douter qu'elles ne vinssent de lui.

Une autre fois il me dit *que le revenu causait la confusion,* et ajouta d'autres choses semblables en faveur de la pauvreté, m'assurant que ceux qui le serviraient ne manqueraient point du nécessaire; et c'est aussi ce que je n'ai jamais appréhendé.

Dieu changea ensuite le cœur du père Présenté, ce religieux dominicain que je viens de dire, qui m'avait écrit de ne point m'engager à faire une fondation sans revenu. Cette lettre me trouva dans la consolation que javais déjà de voir que Dieu me fortifiait dans mon dessein; et la résolution de vivre d'aumônes pour l'amour de lui me paraissait une plus grande richesse que de posséder tous les trésors de la terre.

En ce même temps notre provincial révoqua l'obédience qu'il m'avait donnée pour aller trouver cette dame, et laissa néanmoins à mon choix de partir aussitôt, ou de demeurer encore quelque temps avec elle. On devait alors faire l'élection d'une supérieure de notre monastère, et l'on me donna avis que plusieurs des sœurs avaient jeté les yeux sur moi. La seule pensée de ce dessein m'affligea de telle sorte, qu'encore qu'il n'y eût point de martyre que je ne fusse prête de souffrir avec joie pour l'amour de Dieu, je ne pouvais me résoudre de m'exposer à celui-là, parce qu'outre

la peine de conduire ce grand nombre de religieuses qu'il y avait dans cette maison, et tant d'autres difficultés jointes à mon aversion pour les charges qui me les avait toujours fait refuser, j'y trouvais beaucoup de péril pour ma conscience. Ainsi je remerciai Dieu de ce que je me rencontrais absente dans le temps de cette élection, et j'écrivis à mes amies pour les prier de ne point me donner leurs voix.

Lorsque j'étais ainsi dans la joie de me trouver éloignée quand une telle action se passerait, Notre-Seigneur me dit *de ne pas manquer de partir; que puisque je désirais des croix, j'y en trouverais une bien pesante; mais que je prisse courage, qu'il m'assisterait, et que je ne tardasse pas davantage.* Ce commandement me mit dans une grande tristesse, et je ne faisais que pleurer, parce que je croyais que cette croix qui m'était préparée était la charge de prieure, et que je ne pouvais, comme je l'ai dit, me persuader qu'elle fût utile à mon salut, n'ayant pas les qualités nécessaires pour bien m'en acquitter. J'en ai parlé à mon confesseur, et il m'ordonna de partir promptement, disant qu'il était évident que je ne pouvais mieux faire; que néanmoins, à cause de l'extrême chaleur, il suffirait que je me rendisse à mon monastère lors de l'élection, et qu'ainsi je pourrais différer encore quelques jours, de peur de demeurer malade en chemin. Mais Dieu qui en avait ordonné autrement ne me permit pas de tarder davantage. Je me trouvais si inquiétée que je ne pouvais plus m'appliquer à l'oraison, Il me semblait que je désobéissais à Dieu en ne faisant pas ce qu'il m'avait commandé; que je fuyais le travail pour demeurer toujours à mon aise en un lieu où l'on me traitait trop bien, et que toutes ces protestations que je faisais à Dieu d'être toujours prête à donner ma vie pour son service n'étaient que des paroles sans effet, puisque je refusais de faire ce qui lui était le plus agréable, et que j'étais obligée d'exécuter quand il m'en devrait coûter la vie. Dieu m'ayant donc privée de toutes les consolations que je ressentais auparavant dans l'oraison, je tombai dans une telle tristesse et un tel serrement de cœur, que, ne pouvant plus souffrir un si grand tourment, et mon confesseur qui me voyait en cet état, et que Dieu avait touché ainsi que moi, m'ayant permis de m'en aller, je suppliai cette dame de l'avoir pour agréable. La douleur qu'elle en eut lui fut si sensible, que ce me fut encore un tourment; et il est vrai qu'elle n'avait obtenu de notre provincial qu'avec beaucoup de peine et de très-grandes instances la permission de m'avoir auprès d'elle.

La voyant si extrêmement touchée, j'appréhendais qu'elle ne pût se résoudre à m'accorder ma prière; mais comme elle craignait beaucoup Dieu, lorsque je lui eus dit entre autres choses, qu'il y allait de son service, et lui eus donné quelque espérance de la revenir voir, elle se rendit enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine. Pour moi je n'en avais point, parce que la joie de faire une chose agréable à Dieu était plus forte que mon déplaisir de quitter cette dame si affligée de mon éloignement, et d'autres personnes à qui je devais beaucoup, particulièrement mon confesseur, qui était un religieux de la compagnie de Jésus, dont je me trouvais fort bien; et Plus je me voyais perdre de consolations pour l'amour de Dieu, plus mon contentement augmentait, et je ne pouvais comprendre comment il était possible que je ressentisse ainsi en même temps deux mouvements aussi contraires que sont la joie et la douleur, et que l'une fût le sujet de l'autre. On ne passa jamais d'un plus grand repos à de plus grandes peines; car, au lieu que j'étais, chez cette dame, dans toute la tranquillité et avec toutes les consolations que je pouvais désirer, et que rien ne m'empêchait d'employer plusieurs heures à l'oraison, je voyais que j'allais me jeter comme dans un feu, puisque Dieu m'avait prédit que je trouverais de grandes croix, quoique je ne me les fusse jamais imaginées si pesantes. Je partais néanmoins contente, et brûlais d'impatience d'entrer dans ce combat où Dieu m'engageait, parce qu'il soutenait ma faiblesse et relevait mon courage.

Ne pouvant, comme je l'ai dit, comprendre comment cela se pouvait faire, cette comparaison me vint en l'esprit. Si j'avais un diamant de grand prix et que j'aimasse extrêmement, et qu'une personne qui me serait plus chère que moi-même en eût envie, le plaisir que j'aurais de lui donner surpasserait celui de le posséder. Ainsi, quoique la séparation des personnes qui témoignaient tant de douleur de mon éloignement me fût très-sensible, et que je sois de mon naturel si reconnaissante que cela m'aurait fort affligée en un autre temps, je n'aurais pu alors, quand je l'aurais voulu, en avoir aucune peine; et il était si important pour l'affaire de cette sainte maison que j'avais dessein d'établir, que je ne différasse pas un seul jour à partir, que je ne vois pas comment elle aurait pu se conclure si j'eusse tant soit peu tardé.

O grandeur incompréhensible de mon Dieu! je ne puis considérer sans étonnement l'assistance qu'il lui plut de me donner pour fonder ce petit monastère, que je ne saurais douter qu'il ne lui soit une demeure agréable, puisque lui-même me dit une fois dans l'oraison *qu'il lui était un paradis de délices*, et qu'il paraît qu'il y a

rassemblé des âmes choisies. Elles sont si vertueuses que je ne puis sans confusion me voir en leur compagnie : et dans le dessein que j'avais de vivre dans une très-étroite clôture et dans une très-grande pauvreté, et d'employer beaucoup de temps à l'oraison, je n'aurais osé espérer de rencontrer des personnes si parfaites. Elles sont si contentes qu'elles s'estiment indignes d'être dans cette petite maison, et particulièrement quelques-unes que Notre-Seigneur a tirées du milieu des plaisirs et de la vanité du siècle où elles pouvaient vivre heureuses, à en juger selon ses maximes. Et cet admirable maître, pour les récompenser de s'être consacrées à son service : a augmenté de telle sorte la satisfaction dont elles jouissaient auparavant, qu'elles voient clairement qu'il les a payées au centuple de ce qu'elles ont abandonné pour l'amour de lui. Quant à celles qui étaient déjà dans les exercices de la piété, il les a changées de bien en mieux. Il augmente le courage aux jeunes, et leur fait connaître qu'à ne considérer même que la vie présente, leur bonheur est beaucoup plus grand que si elles n'avaient point renoncé au monde ; et pour ce qui regarde celles qui sont déjà âgées et infirmes, il leur donne des forces pour pouvoir supporter comme les autres les austérités de la religion.

« Seigneur, mon Dieu, qu'il paraît bien que vous êtes tout-« puissant, et qu'il ne faut point raisonner sur les choses que vous » voulez, puisque vous les rendez possibles, quelque impossibles » qu'elles paraissent, à en juger selon la nature ! Il suffit, pour » les rendre faciles, de vous aimer véritablement, et de tout aban-» donner pour l'amour de vous. C'est en cela que l'on peut dire « que vous feignez qu'il y ait de la peine à accomplir votre loi ; » car, en vérité, je n'y en vois point, et je ne comprends pas » comment on s'imagine que le chemin qui conduit vers vous » est étroit. Je trouve, au contraire, que c'est un chemin royal, » dans lequel ceux qui y marchent courageusement n'ont rien à » craindre. Comme les occasions de vous offenser en sont éloignées, » on n'y rencontre point de pierres ni d'autres empêchements qui » nous arrêtent. Mais je ne saurais considérer que comme un sen-» tier étroit et dangereux cet autre chemin qui est de tous côtés » environné de précipices, dans lesquels on ne peut éviter de » tomber et de se briser en mille pièces pour peu que l'on manque « de prendre garde où l'on met le pied. Celui qui se donne à vous » sans réserve, ô mon Sauveur, marche avec assurance dans ce che-» min royal : s'il fait quelques faux pas, vous lui tendez la main, » et une chute, ni même plusieurs, ne sont pas capables de le

» perdre, s'il vous aime véritablement et non pas le monde, et » s'il conserve toujours l'humilité. »

Ainsi, j'avoue ne pouvoir comprendre ce qu'appréhendent ceux qui marchent dans le chemin de la perfection ; et je prie Dieu de tout mon cœur, de leur faire connaître combien cette voie est assurée, et quels sont, au contraire, les périls qui se rencontrent dans celle du monde. Pourvu que nous tournions incessamment les yeux vers ce soleil de justice, nous n'aurons point sujet de craindre que la nuit et les ténèbres nous surprennent ; il ne nous abandonnera jamais et nous ne courrons aucune fortune. Les gens du monde n'appréhendent point de s'engager dans le chemin des voluptés et des honneurs, à qui ils donnent le nom de contentement et de plaisirs, quoiqu'ils soient plus redoutables que les lions et que les autres animaux les plus farouches ; et le diable nous donne de l'aversion pour des travaux qui, en comparaison de ces cruelles bêtes, qui en flattant notre corps déchirent notre âme, ne peuvent passer que pour des souris. J'avoue que cela me touche de telle sorte, que je voudrais pouvoir verser des ruisseaux de larmes, et pousser des cris jusqu'aux extrémités de la terre, afin de faire connaître à tout le monde la grandeur de cet aveuglement, et l'obliger d'ouvrir les yeux pour profiter de mon exemple, en voyant quelles ont été en cela ma faiblesse et ma misère. Dieu veuille, par sa bonté, éclairer les autres, et ne pas permettre s'il lui plaît, que je retourne dans un aveuglement si déplorable.

CHAPITRE XXXVI.

La Sainte, à son retour de chez cette dame, trouve toutes choses disposées pour l'établissement de son nouveau monastère dans Avila. Elle y entre et donne l'habit à quelques religieuses. Violente tentation par laquelle le démon s'efforce de troubler sa joie. Murmure contre ce nouvel établissement. La supérieure du monastère de l'Incarnation mande la Sainte : elle y va et se justifie. La ville d'Avila intente un procès contre la Sainte sur ce sujet, et s'en désiste peu à peu. Jésus-Christ apparaît à la Sainte, et elle croit voir qu'il lui met sur la tête une couronne d'or. La sainte Vierge lui apparaît aussi avec un manteau blanc dont il lui semble qu'elle la couvre ainsi que les religieuses. Manière de vivre de ce nouveau monastère.

Ayant donc pris congé de cette dame, je me mis en chemin, et très-bien préparée à souffrir tout ce qu'il plairait à Dieu que j'endurasse. Le soir même que j'arrivai, arrivèrent aussi les dépêches de Rome, et le bref pour l'établissement de notre monastère. J'en fus épouvantée, et ceux qui apprirent de quelle sorte Dieu m'a-

vait pressée de venir, ne le furent pas moins de voir combien cela était nécessaire dans une telle conjoncture. Car je trouvai là l'évêque, le saint père Pierre d'Alcantara, et ce gentilhomme, si grand serviteur de Dieu, qui l'avait logé chez lui, sa maison étant la retraite des personnes de piété. Ces deux derniers s'employèrent auprès de l'évêque pour obtenir la permission d'établir ce monastère, et ce prélat avait tant d'affection pour ceux qu'il voyait résolus de servir Dieu, qu'il l'accorda, quoique ce ne fût pas une petite faveur, parce qu'il n'y avait point de revenu. Ce fut principalement ce saint religieux qui l'y disposa, et qui porta aussi plusieurs autres à nous assister. Que si, comme je l'ai dit, je ne fusse arrivée dans une telle conjoncture, je ne vois pas comment il eût été possible que l'affaire se fût achevée, car ce saint religieux ne demeura là pas plus de huit jours, durant lesquels il fut fort malade, et Dieu le retira à lui aussitôt après. Il semble que sa divine majesté ait voulu prolonger ses jours jusqu'à l'accomplissement de notre dessein; puisqu'il y avait déjà, s'il m'en souvient bien, plus de deux ans qu'il n'avait plus du tout de santé.

Tout ce que je viens de dire se passa avec le plus grand secret, et il aurait autrement été impossible de rien faire, tant la ville y était opposée, comme la suite le fit voir.

Notre-Seigneur permit qu'un de mes beaux-frères tombât alors si malade, sa femme étant absente, que l'on me permit de sortir pour l'aller assister; ainsi on ne sut rien de l'affaire, et quelques personnes qui s'en doutaient ne la croyaient pas. C'est une chose admirable que cette maladie ne dura qu'autant qu'il en fut besoin pour notre dessein, et qu'il recouvra la santé dans le moment qu'il importait que je pusse le quitter et que la maison fût libre; cette guérison ayant été si prompte que lui-même ne pouvait assez s'en étonner.

Je n'eus pas peu de peine, tant dans l'assistance que je lui rendis, qu'à gagner l'esprit des uns et des autres, pour les faire consentir à l'établissement de cette maison, et à presser les ouvriers de la mettre en état d'avoir quelque apparence d'un monastère. Ma compagne était absente, et nous l'avions jugé à propos, pour mieux couvrir notre dessein. Diverses raisons nous obligeaient à nous hâter, dont l'une était que j'avais sujet d'appréhender à toute heure que l'on me commandât de retourner dans mon ancien monastère. Ainsi je pensais en moi-même si ce n'était point là cette croix dont Notre-Seigneur m'avait parlé; mais me l'ayant représentée si pesante, elle ne me paraissait pas l'être assez pour croire que cela fût.

Tout ayant donc été conduit si heureusement, le monastère de notre glorieux père saint Joseph fut achevé le jour de saint Barthélemy de l'année 1562. On y mit le saint sacrement avec les cérémonies accoutumées, et quelques-unes prirent l'habit, que deux religieuses de notre ancien monastère, qui se trouvèrent par hasard en être alors sorties pour quelque besoin, m'aidèrent à leur donner.

Comme la maison où ce petit monastère venait d'être établi avait été achetée sous le nom de mon beau-frère, afin de tenir l'affaire secrète, il y demeurait auparavant, et j'y avais demeuré aussi, mais avec la permission de mes supérieurs ; et, comme je ne voulais manquer en aucune chose à l'obéissance, je ne faisais rien que par l'avis de savants théologiens, qui m'assuraient que la conduite que je tenais était, pour diverses raisons, si avantageuse à tout mon ordre, que je pouvais en conscience garder le secret en cela, sans en parler à mes supérieurs ; et si ces théologiens m'eussent dit qu'il y avait en cela la moindre imperfection, j'aurais abandonné non-seulement ce monastère mais mille monastères. Car encore que je désirasse cet établissement pour être beaucoup plus retirée, afin de mieux accomplir tous les devoirs de ma profession, et pour vivre dans une clôture plus étroite, je le désirais de telle sorte, que si j'eusse cru que Notre-Seigneur eût préféré que j'abandonnasse ce dessein, je m'y serais portée avec la même facilité, et sans m'inquiéter davantage, comme je l'avais déjà fait une autre fois. Mais nulles paroles ne peuvent exprimer quelle fut ma joie de voir cette petite maison honorée de la présence du très-saint sacrement, et la grâce que recevaient quatre orphelines, grandes servantes de Dieu, d'y être reçues sans aucune dot. C'est ce que j'avais souhaité avec ardeur dès le commencement, pour établir, sur ce fondement, l'édifice spirituel d'une grande perfection, accompagnée de beaucoup d'oraison, et pour exécuter ainsi une entreprise que Dieu m'avait fait connaître lui être agréable, et être avantageuse à celles qui portaient l'habit de sa glorieuse Mère. Ce m'était une aussi grande consolation d'avoir exécuté ce que Notre-Seigneur m'avait si particulièrement recommandé, de fonder dans cette ville une église à mon glorieux père saint Joseph, où il n'y en avait point auparavant ; non que je fusse persuadée d'y avoir en rien contribué, étant incapable de le croire, parce que je sais très-certainement que c'est toujours Dieu qui fait tout, et que je n'agis jamais qu'avec tant d'imperfection, qu'il y a plutôt sujet de blâmer que de louer ma conduite. Mais je ne pouvais ne pas sentir une grande joie de ce qu'encore que je

sois si imparfaite, sa divine majesté avait bien voulu se servir de moi pour travailler à une si bonne œuvre; et cette joie était si grande, que je me trouvai dans l'oraison comme hors de moi-même.

Trois ou quatre heures après ce que je viens de rapporter, le diable me livra un grand combat de la manière que je vais dire. Il commença par me mettre devant les yeux le sujet que j'avais de craindre d'avoir manqué à l'obéissance, en établissant cette maison sans en avoir reçu l'ordre de mon provincial; que je ne pouvais douter qu'il ne fût mécontent de ce que je l'avais soumise à l'ordinaire sans lui en avoir rien dit; en quoi néanmoins je ne croyais pas avoir tant failli, parce qu'ayant refusé d'approuver cet établissement, je me persuadais qu'il n'en serait pas fâché. Il me représenta ensuite si j'étais assurée que les religieuses que j'avais reçues pourraient supporter une si étroite clôture, si le nécessaire ne leur manquerait point; s'il n'y avait pas eu de la folie à former un tel dessein, sans que rien m'y obligeât, puisque je n'avais qu'à demeurer dans mon monastère; si je prétendais m'enfermer dans une maison si petite et si malsaine; si je pourrais soutenir de si grandes pénitences, après avoir été dans un monastère si spacieux, si agréable, où j'avais toujours été si contente, et où j'avais tant d'amies; que l'humeur de celles que j'avais reçues dans cette nouvelle maison n'aurait peut-être point de rapport avec la mienne; que m'étant engagée à des choses si pénibles, la difficulté de les accomplir pourrait me jeter dans le désespoir: que c'était peut-être le démon qui m'avait poussée à entreprendre ce qui surpassait mes forces, afin de me faire perdre la paix et le repos dont je jouissais auparavant, et me rendre incapable de faire oraison dans un aussi grand trouble que serait le mien; ce qui causerait enfin la perte de mon salut.

Tout cela joint ensemble remplit mon esprit d'affliction et de ténèbres; et les ordres que j'avais reçus de Dieu, les prières presque continuelles qu'on lui avait adressées pour ce sujet, et les consultations que j'avais faites s'effacèrent tellement de ma mémoire, qu'il ne m'en restait pas la moindre idée. Je me souvenais seulement des pensées que j'avais eues pour moi-même; toutes les vertus et même la foi étaient tellement obscurcies et comme suspendues en moi, qu'il ne me restait aucune force pour me défendre contre tant d'attaques de ce dangereux ennemi, et je n'osais en parler à personne, parce que je n'avais point encore de confesseur arrêté. Me trouvant réduite en cet état, j'eus recours au très-saint sacrement, mais sans le pouvoir prier; une personne

qui est à l'agonie n'est pas dans une plus grande extrémité qu'était la mienne.

Qu'y a-t-il, mon Dieu, de comparable à la misère de cette vie? Nul plaisir n'y est assuré, mais tout y est sujet au changement. Je me trouvais, un peu auparavant, si contente, que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités de la terre; et ce qui faisait en ce temps-là, le sujet de ma joie, me causait alors un tel tourment, que je ne savais que devenir. Que si nous faisions attention à ce qui se passe dans la vie, nous connaîtrions, par notre propre expérience, le peu de raison qu'il y a de se réjouir ou de s'affliger. Je n'ai jamais, sans doute, plus souffert que je fis dans cette rencontre; il semblait que ce me fût un présage de tant de travaux qui me restaient encore à endurer, dont nul toutefois n'eût égalé celui-là, s'il eût continué davantage. Mais Notre-Seigneur, qui n'a jamais manqué de m'assister dans mes peines, vint au secours de sa servante; un rayon de sa divine lumière dissipa les ténèbres de mon âme, et me fit connaître que c'était un effet de l'artifice du démon, qui voulait m'épouvanter par tant de vaines terreurs: ainsi me souvenant de la ferme résolution que j'avais faite de servir Dieu, et de mon désir de souffrir pour lui, je considérai que ce n'était pas le moyen de les accomplir que de rechercher du repos; que les travaux endurés pour son amour étaient la matière du mérite, et tenaient lieu du purgatoire: que puisque je les désirais, je devais donc croire qu'ils m'étaient avantageux, et ne devais point les appréhender; que plus le combat était grand, plus grande serait la victoire, et plus je devais témoigner de courage pour le service de celui à qui j'étais redevable de tant de bienfaits.

Ensuite de ces considérations, et après m'être fait une grande violence, je promis en présence du très-saint sacrement, de faire tout ce qui serait en mon pouvoir sans blesser ma conscience, pour obtenir la permission de venir dans cette nouvelle maison, et y faire vœu de clôture. A peine avais-je achevé de proférer ces paroles, que le démon s'enfuit et me laissa dans un repos et un contentement qui ont toujours depuis continué. Tout ce qui se pratique en cette maison, de retraite, de pénitence et choses semblables, me paraît si doux, que je ne saurais m'imaginer de contentement dans le monde qui soit plus grand que le mien. Je ne sais s'il est la cause de ce que j'ai plus de santé que je n'en avais auparavant, ou si c'est Notre-Seigneur qui me la donne pour me faire recevoir la consolation de pouvoir, quoique avec peine, supporter les mêmes austérités que les autres; et toutes les per-

sonnes qui savent quelles étaient mes infirmités et mes maladies, ne le sauraient voir sans étonnement. Béni soit celui qui est la source de tous les biens, et par la puissance duquel on peut tout.

Je vis donc clairement que le démon avait été l'auteur de ce combat que je venais de soutenir, et dont il me restait une grande lassitude; je me moquai de ses vains efforts, et je crus que Notre-Seigneur lui avait permis de me tenter de la sorte, ne m'étant de ma vie venu en esprit, depuis plus de vingt-huit ans que je suis religieuse, d'avoir le moindre regret de l'être; et il a sans doute voulu par-là me faire connaître le prix de la grâce qu'il m'a faite d'embrasser cette sainte profession, et de me délivrer de tant de tourments qus l'on éprouve dans le monde, comme aussi afin que si quelqu'une de mes sœurs tombait dans une tentation semblable à celle que j'ai éprouvée, je ne m'en étonnasse point, mais que j'eusse compassion d'elle et me trouvasse capable de la consoler. Lorsque ce que je viens de rapporter fut passé, je tâchai de me reposer un peu après midi, parce que je n'avais point dormi toute la nuit, et que j'en avais passé d'autres et des journées entières dans des travaux qui m'avaient fort fatiguée.

La nouvelle de ce qui était arrivé excita une rumeur incroyable dans la ville et dans mon ancien monastère. La prieure me manda de l'aller trouver à l'heure même, et je partis aussitôt, laissant ainsi dans une grande peine ces filles à qui je venais de donner l'habit. Je n'eus point à juger que de grandes persécutions m'étaient préparées; mais l'ouvrage que Dieu m'avait commandé d'entreprendre étant exécuté, je ne m'en inquiétais pas beaucoup. Je fis oraison pour demander à Dieu son assistance, et priai mon père saint Joseph de me ramener à la maison d'où l'obéissance me contraignait de sortir. Je lui offris ce que j'avais à endurer, et me tenais heureuse de le souffrir pour son service. Ainsi je partis contente dans la créance que l'on me mettrait en prison, et regardais cette punition comme un sujet de joie pour moi, par le plaisir que ce me serait de ne parler à personne, et de me délasser un peu dans la solitude dont j'avais grand besoin, après la fatigue que ce m'avait été de tant converser avec le monde.

Lorsque je fus arrivée, je rendis compte à la prieure, et elle s'adoucit un peu : on remit toute l'affaire au jugement du provincial. Il vint, et je me présentai devant lui avec la joie de penser que je souffrirais quelque chose pour l'amour de Dieu, sans néanmoins l'avoir offensé, ainsi que mon ordre en cette occasion. Je désirais au contraire avec tant d'ardeur de procurer de tout mon

pouvoir sa perfection et ses avantages, que j'aurais donné de bon cœur ma vie pour ce sujet. Je me représentai le jugement prononcé contre JÉSUS-CHRIST, et trouvai que celui que l'on voulait faire de moi était moins que rien en comparaison de celui-là. Je m'accusai comme si j'eusse été fort coupable, et je paraissais l'être à ceux qui ne savaient pas comment les choses s'étaient passées. Le provincial me fit une grande réprimande, et non pas telle toutefois que la faute semblait le mériter, vu les rapports qu'on lui avait faits. Mais comme j'étais résolue à tout souffrir, je ne voulus point me justifier. Je le priai de n'être point fâché contre moi, et lui demandai pardon et pénitence.

Je voyais bien qu'en certaines choses on me condamnait injustement, comme en ce que l'on disait que je n'avais formé ce dessein que pour m'élever au-dessus des autres, pour faire parler de moi, et choses semblables. Mais je sentais parfaitement qu'en d'autres ils disaient la vérité, lorsqu'ils m'accusaient de n'être pas si bonne que les autres; et je me demandais sur quoi je me fondais pour croire que m'étant si mal acquittée des observances qui se gardaient en cette maison, je pusse accomplir ailleurs, avec beaucoup plus de rigueur, tous les devoirs de la religion : à quoi ils ajoutaient que j'avais scandalisé toute la ville, et que je ne pensais qu'à introduire des nouveautés. Ces reproches ne me faisaient aucune peine, et je témoignais néanmoins d'en avoir, afin de ne pas donner sujet de croire que je méprisais ce qu'on me disait.

Enfin le père provincial me commanda de dire mes raisons en présence de toute la communauté; et je le fis de telle sorte, et avec une si grande tranquillité d'esprit, parce que Notre-Seigneur m'assistait, que ce père, non plus que les religieuses, ne trouvèrent point sujet de me condamner. Je lui parlai ensuite encore plus clairement en particulier; et il demeura si satisfait de moi, qu'il me promit que si le trouble que cette affaire avait excité dans la ville, et qui était si grand, comme on le verra dans la suite, venait à cesser, il me permettrait de retourner dans cette nouvelle maison.

Deux ou trois jours après, le maire, les échevins et quelques-uns du chapitre s'assemblèrent et résolurent de ne point souffrir ce nouvel établissement, parce qu'il est évident, disaient-ils, qu'il ne pouvait être que préjudiciable, et qu'ainsi il fallait ôter le saint-sacrement de cette maison.

On fit ensuite une autre assemblée composée de deux députés des plus capables de chacun de tous les ordres : les uns me condamnaient, les autres ne disaient mot, et la conclusion fut qu'il

fallait remettre la maison en son premier état. Il n'y en eut qu'un de l'ordre de Saint-Dominique qui, ne trouvant rien à redire à l'établissement de ce monastère, mais seulement à la pauvreté qu'on y voulait garder, remontra que l'affaire méritait bien d'être considérée à loisir; qu'il n'y avait rien qui pressât si fort, qu'elle regardait l'évêque, et choses semblables; ce qui nous fut très-avantageux, parce que leur furie était si grande, qu'ils auraient, sans cela, exécuté à l'heure même leur résolution; mais la véritable cause qui les retint fut que Dieu voulait que cet établissement s'exécutât, et que rien ne peut résister à sa volonté. Je veux croire qu'ils ne l'offensaient point en cela, parce qu'ils étaient sans doute poussés d'un bon zèle, et croyaient avoir de bonnes raisons. Ils me firent beaucoup souffrir, ainsi que toutes les personnes qui favorisaient mon dessein, dont quelques-unes furent extrêmement persécutées.

L'émotion du peuple était si grande, que l'on ne s'entretenait d'autre chose : tous me condamnaient et parlaient contre moi à notre provincial et à nos mères. Je m'en réjouissais au lieu de m'en attrister; mais j'appréhendais beaucoup que l'on ne renversât ce que j'avais fait, et je ne pouvais, sans douleur, voir décréditer et souffrir les personnes qui m'assistaient dans mon dessein. Que si j'avais eu davantage de foi, je ne m'en serais point émue; mais il suffit de manquer à une vertu pour rendre toutes les autres languissantes et comme endormies. Je me trouvai donc fort abattue durant les deux jours que ces assemblées se tinrent, et, lorsque j'étais dans cette tristesse, Notre-Seigneur me dit : *Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant? Que craignez-vous?* et il m'assura que l'on ne toucherait point à la maison. Ainsi je demeurai très-consolée.

La ville porta ses plaintes au conseil du roi, qui ordonna que l'on en informerait. Voilà ensuite un grand procès commencé; et elle envoya des gens à la cour pour le poursuivre. Notre monastère devait aussi en envoyer; mais nous n'avions point d'argent, et je ne savais que faire. Dieu ne nous abandonna pas; car notre provincial ne me commanda point de me désister de mon entreprise, parce qu'il était si porté au bien, qu'encore qu'il ne nous assistât pas, il ne voulait point nous traverser, et il différa seulement de me permettre de retourner dans la nouvelle maison, jusqu'à ce qu'il eût vu quelle serait l'issue de l'affaire.

Cependant ces servantes de Dieu, qui étaient demeurées seules dans ce petit monastère, faisaient plus, par leurs oraisons, que moi par toutes les peines que je prenais, quelque grandes qu'elles

fussent. Il semblait quelquefois que tout fût perdu, et particulièrement le jour qui précéda l'arrivée du provincial, la prieure m'ayant défendu de ne plus me mêler de rien ; ce qui était tout ruiner. J'eus alors recours à Dieu et je lui dis : « Seigneur, cette maison n'est » pas à moi ; on ne l'a faite que pour vous, et personne ne la dé» fend ; protégez-la s'il vous plaît. » A peine eus-je achevé ces paroles, que je me trouvai dans une aussi grande tranquillité que si j'eusse vu tout le monde ensemble s'employer en ma faveur, et je ne doutai plus du succès de cette affaire.

Un prêtre très-vertueux alla solliciter pour nous à la cour, avec une très-grande affection. D'un autre côté ; ce saint gentilhomme, que j'ai toujours considéré et que je considère encore comme mon père, s'y employa avec une bonté incroyable, et souffrit pour ce sujet de grandes persécutions ; car Dieu donnait tant de zèle à tous ceux qui nous assistaient, qu'ils n'auraient pu faire davantage quand il aurait été question de leur honneur et de leur vie, parce qu'ils étaient persuadés qu'il s'agissait de son service. Il paraît clairement aussi qu'il animait, dans cette affaire, cet excellent ecclésiastique dont j'ai parlé, et qui a été l'un de ceux qui nous a toujours secouru. L'évêque l'envoya pour assister, de sa part, à une grande assemblée qui se tint sur cette affaire, et lui seul se trouva opposé à tous les autres. Après de grandes contestations, enfin il les adoucit par quelques propositions qui ne les empêchèrent pas de poursuivre bientôt, avec autant de chaleur que jamais, la ruine de ce nouvel établissement, mais qui servirent au moins à gagner du temps. C'était ce serviteur de Dieu qui avait mis le très-saint sacrement dans cette maison, et donné l'habit à ses filles, ce qui lui attira de grandes persécutions ; et nous eûmes tant à souffrir, durant près de six mois que ce trouble dura, que je me rendrais ennuyeuse si j'entreprenais d'en rapporter toutes les particularités.

Je ne pouvais assez m'étonner que le démon fît jouer tant de machines, et comment on pouvait s'imaginer que douze pauvres filles et une prieure, car il ne pouvait y en avoir davantage, fussent capables d'apporter un si grand préjudice à la ville, puisque, outre leur petit nombre, leur vie était si austère, que s'il y eût eu quelque chose à craindre, ce n'aurait été que pour elles-mêmes. Ceux qui s'opposaient à leur établissement y trouvaient néanmoins tant d'inconvénients que je veux croire qu'ils n'agissaient pas contre leur conscience. Enfin ils demeurèrent d'accord de souffrir cette fondation, pourvu que nous eussions du revenu. J'étais si lasse de la peine que cette affaire donnait à ceux qui m'y

assistaient, que cette considération, plutôt que le désir de me soulager de celle que j'en avais, me persuadait qu'il n'y avait pas grand mal d'avoir du revenu, afin d'apaiser un si grand trouble, et d'y renoncer après qu'il serait cessé; et j'étais si imparfaite que de penser que Dieu le voulait ainsi, puisqu'autrement notre dessein ne pouvait s'exécuter, tellement que j'étais prête d'en demeurer d'accord.

Lorsque les choses étaient en ces termes, et se devaient terminer le lendemain, Notre-Seigneur me dit la nuit dans l'oraison : *Que je me gardasse bien de passer outre. Que si nous acceptions une fois du revenu, on ne nous permettrait pas d'y renoncer*, et autres choses semblables.

La même nuit, le saint père Pierre d'Alcantara m'apparut aussi, et me confirma ce qu'il m'avait écrit avant sa mort, qu'ayant appris les oppositions que l'on faisait à notre établissement, il s'en réjouissait, parce que les efforts du diable pour l'empêcher étaient une marque que Dieu y serait fidèlement servi, et que je ne devais en nulle sorte accepter du revenu; ce qu'il me répétait deux ou trois fois dans la même lettre, et m'assurait que si je suivais ce conseil, tout réussirait en la manière que je pouvais le désirer. Comme il m'était déjà apparu deux ou trois fois depuis sa mort et toujours dans un état de gloire, non-seulement cette vision ne m'effraya point, mais j'en ressentis une grande joie. Il me souvient que la première fois, en me parlant de l'extrême bonheur dont il jouissait, il me dit, entre autres choses, que bienheureuse était la pénitence dont il recevait une telle récompense. Je ne répéterai point ce que je crois avoir déjà écrit ailleurs de ceci, et me contenterai d'ajouter qu'il me parla cette troisième fois d'une manière sévère, et disparut après m'avoir dit seulement : Gardez-vous bien d'accepter du revenu, et quelle difficulté peut-il y avoir de suivre ce conseil? Je demeurai fort étonnée, et après l'avoir raconté le lendemain à ce saint gentilhomme qui s'employait pour nous plus que nul autre, je lui dis qu'il ne fallait donc en aucune manière consentir d'avoir du revenu, mais plutôt continuer à poursuivre le procès. Il en eut une grande joie, parce qu'il était en cela plus ferme et plus résolu que moi, et il m'a avoué depuis qu'il n'avait pu qu'avec une extrême répugnance consentir au traité qui avait été fait.

L'affaire étant en cet état, une personne de vertu et poussée d'un bon zèle, proposa de la mettre en arbitrage, et de prendre pour arbitres des hommes savants, et quelques-uns de ceux qui m'assistaient approuvaient cet avis. Je puis dire avec vérité que de

tous les artifices dont le démon s'est servi pour traverser mon dessein, nul autre ne m'a donné plus d'inquiétude et plus de peine; mais Notre-Seigneur m'aida, et je n'aurais jamais fait si je voulais rapporter particulièrement ce qui se passa dans les deux années que cette affaire dura, depuis son commencement jusqu'à sa consommation, dont les six premiers mois et les six derniers furent les plus pénibles de tous.

L'émotion de la ville étant un peu ralentie, le père Présenté, dominicain, quoique absent, ne laissait pas de nous assister; et il arriva depuis si à propos, qu'il semble que Dieu ne l'amena que pour ce sujet, car il m'a avoué qu'il n'était venu que par hasard et sans en connaître le besoin. Il fit en sorte que, contre toute espérance, le père provincial me permit d'aller avec quelques autres dans le nouveau monastère, pour aider à faire l'office et instruire celles qui y étaient. Quelle consolation ne me fut-ce point! Et, lorsque, avant que d'entrer, je priais Dieu à l'église, et étais presque dans un ravissement, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut, et il me sembla que m'ayant reçue avec de grandes marques d'affection, il me mit une couronne sur la tête, et témoigna me savoir gré de ce que j'avais fait en l'honneur de sa sainte Mère.

Une autre fois, lorsque après complies nous étions toutes en oraison dans le chœur, cette Reine des anges m'apparut tout éclatante de gloire, et avec un manteau blanc dont il me sembla qu'elle nous couvrait toutes. Je connus par-là quel serait le bonheur de celles qui serviraient Dieu dans cette maison; et quand nous commençâmes à réciter l'office tout haut, la dévotion du peuple commença aussi. Nous reçûmes ensuite davantage de religieuses; et Notre-Seigneur changea tellement les cœurs de ceux qui nous avaient persécutées, qu'ils nous faisaient même l'aumône. Ils approuvèrent ce qu'ils avaient condamné, se désistèrent peu à peu de la poursuite qu'ils avaient intentée contre nous, reconnurent qu'il fallait que l'établissement de ce monastère fût une œuvre de Dieu, puisque tant de contradictions n'avaient pu empêcher qu'il ne s'avançât, et personne ne croit maintenant qu'il fallût abandonner ce dessein. Sa divine majesté les porte même à nous faire de si grandes charités, qu'encore que nous ne demandions point, il ne nous manque rien du nécessaire, et comme nous sommes en petit nombre et tâchons à le servir, je ne doute point qu'il ne continue à nous assister, sans que nous soyons à charge à personne. Ainsi j'avoue que ce m'est une grande consolation de me trouver en la compagnie de tant de bonnes âmes, et si détachées

de tout intérêt. Elles n'ont pas d'autre soin que de s'efforcer de plaire à leur saint époux : elles trouvent leurs délices dans la solitude, et leur amour pour le silence est si grand, qu'elles ne parlent qu'avec peine à leurs plus proches parents, si elles ne croient que cela leur puisse servir pour les exciter à aimer Dieu. Il n'y a donc pas sujet de s'étonner qu'ils ne viennent point pour y parler d'autre chose, puisqu'ils ne pourraient entendre notre langage ni nous le leur, ni nous donner la satisfaction et en recevoir s'ils choisissaient un autre sujet de leurs entretiens.

Nous observons la règle de Notre-Dame du Mont-Carmel sans aucune mitigation, telle que le religieux Huges, cardinal de Sainte-Sabine, l'a ordonnée, et qu'elle a été confirmée en l'an mil deux cent quarante-huit, par le pape Innocent IV, en la cinquième année de son pontificat.

Il me semble que les travaux que nous avons soufferts pour en venir là ne pouvaient être mieux employés ; et quoique cette observation à la rigueur de la première règle paraisse fort austère à cause que nous ne mangeons jamais de viande sans nécessité, que nous jeûnons huit mois de l'année, et que nous pratiquons tant d'autres choses qu'elle nous ordonne, les sœurs comptent cela pour si peu, qu'elles y ajoutent d'autres austérités qui nous ont paru nécessaires pour observer notre règle avec plus de perfection, et j'espère de l'assistance de Notre-Seigneur que cela continuera, puisqu'il lui a plu de me le permettre.

L'autre maison que j'ai dit que cette bienheureuse femme tâchait d'établir l'a aussi été dans Alcala, avec l'assistance de Dieu, après de grandes contradictions et de grands travaux. L'on y vit dans l'entière observance de la première règle, et je prie Dieu que l'une et l'autre de nos deux maisons ne pensent qu'à publier les louanges et à procurer la gloire de sa divine majesté et de la très-sainte vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit.

Je crains, mon Père, de vous avoir ennuyé par une si longue narration de ce qui s'est passé touchant ce monastère ; elle est néanmoins fort brève en comparaison des travaux que l'on a soufferts et des merveilles que Dieu a faites pour l'établir. Plusieurs personnes qui en ont été témoins peuvent l'assurer avec serment, et je vous conjure, au nom de Dieu, de supprimer ce que vous trouverez ici de superflu, et de conserver seulement ce qui regarde cette maison pour le mettre après ma mort entre les mains des religieuses qui me survivront, afin de les encourager de plus en plus à servir Dieu, et à ne pas se contenter de maintenir ce qui est commencé, mais d'y ajouter encore, en considérant ce qu'il a plu à

Notre-Seigneur de faire par l'entremise d'une créature aussi misérable que je suis.

Dieu ayant montré si clairement par ces faveurs qu'il a faites à cette maison, combien cet établissement lui a été agréable, quel mal ne feraient point, ni quels châtiments ne mériteraient pas celles qui commenceraient à se relâcher de la perfection qu'il a voulu y établir, et qui est accompagnée de tant de douceur et de paix, que les austérités qui s'y pratiquent seront toujours supportables aux âmes qui ne désirent, comme elles y sont obligées, que de jouir dans la solitude de la présence de leur divin époux, principalement n'étant que treize, qui est un nombre que je sais par expérience et par l'avis de plusieurs personnes fort instruites, être très-propre pour conserver l'esprit de la règle et vivre d'aumônes; de sorte que quand on ne serait pas obligé d'ajouter foi à celle qui a procuré avec tant de travail et l'assistance de tant de prières ce qu'elle a cru le plus parfait et le plus utile, on en devrait être persuadé par la douceur et le contentement dont nous jouissons toutes, et parce que notre santé est beaucoup meilleure qu'elle n'était auparavant. Ainsi, si cette vie paraît trop austère à quelques-unes, elles ne le doivent attribuer qu'à elles-mêmes, et non pas à la rigueur d'une règle que des personnes délicates et malsaintes observent avec tant de satisfaction; mais elles peuvent s'en aller en d'autres monastères et s'y sauver en vivant conformément à leur institut.

CHAPITRE XXXVII.

Différentes sortes de visions et de ravissements, et effets qu'ils produisent. Dieu nous permet de lui parler avec plus de liberté que ne le font les grands du monde. Que les personnes religieuses devraient au moins être exemptes de s'instruire de ces compliments et de ces civilités dont on use dans le siècle.

J'ai peine à parler des grâces que Dieu m'a faites, outre celles que j'ai déjà rapportées, parce qu'elles sont si extraordinaires que l'on croira difficilement qu'il en ait favorisé une créature aussi imparfaite que je suis. Mais, pour obéir, mon Père, au commandement qui m'en a été fait, j'en dirai quelque chose, afin de donner à sa divine majesté la gloire qui lui est due; et je le prie que cela profite à quelques âmes, en considérant que, puisqu'elle m'a tant favorisée, il n'y a rien que ne doivent attendre de sa bonté ceux qui le servent véritablement, et qu'ainsi chacun s'empresse à contenter ce souverain maître de l'univers, dont on peut espérer de si grandes récompenses, même dès cette vie.

La première chose que l'on doit remarquer est qu'il y a des visions et des ravissements ; dans lesquels le plaisir, la consolation et la gloire dont on jouit, surpasse de telle sorte ce que l'on éprouve en d'autres, que je ne puis voir sans étonnement qu'il se rencontre, même dès ici-bas, une si grande différence entre des choses d'une même nature ; car cette différence est telle, qu'encore que l'on se trouve, dans les uns, comblé de tant de bonheur, que l'on ne souhaite et que l'on ne croit ne pouvoir rien souhaiter davantage ; depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître celle qui se trouve entre les saints dans le ciel, je n'ai plus de peine à comprendre qu'il s'en rencontre aussi une telle sur la terre, qu'il n'y a aucune proportion. Je désirerais donc qu'on ne mît point de bornes au service qu'on lui rend, et j'emploierais de bon cœur pour ce sujet toutes mes forces, ma santé et ma vie, afin de ne pas perdre la moindre petite partie de cet inestimable bonheur. C'est pourquoi, si l'on me proposait ou de souffrir jusqu'à la fin du monde tous les travaux imaginables pour arriver ensuite à un degré de gloire tant soit peu élevé, ou d'en posséder sans aucun travail un qui fût un peu moindre, je choisirais de tout mon cœur le premier, qui me donnerait le moyen de comprendre encore mieux l'infinie grandeur de Dieu, parce que plus on la connaît, plus on l'aime et on le loue. Mais cela n'empêche pas qu'ayant mérité par mes péchés d'être précipitée dans l'enfer, je m'estime trop heureuse de tenir la dernière place dans le ciel ; que je ne connaisse que Dieu me ferait en cela une très-grande miséricorde, et que je le prie de me l'accorder sans avoir égard à l'excès de mes offenses. Je dis donc seulement que si Notre-Seigneur m'offrait des occasions de souffrir de très-grands travaux pour son service, je les embrasserais avec joie pour ne point perdre par ma faute le bonheur qu'ils pourraient me faire acquérir, et dont je suis si misérable que de m'être rendue indigne par mes péchés.

Je dois aussi remarquer que Dieu ne me favorise d'aucune vision ou révélation, qu'elle n'opère de grands effets dans mon âme, et quelques-uns de tout extraordinaires. L'ineffable beauté de JÉSUS-CHRIST m'a fait une telle impression, qu'elle m'est toujours présente ; et il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque suffisant pour cela de l'avoir vu une seule fois, que ne doit point opérer dans mon âme le bonheur d'avoir tant d'autres fois été honorée d'une si extrême faveur ! J'en tirai un merveilleux avantage, parce que cela remédia à un très-grand défaut que j'avais, et qui m'était très-nuisible. C'est qu'aussitôt que je connaissais qu'une personne que j'estimais et que j'aimais avait de l'affection pour

moi, je m'y attachais de telle sorte, que je pensais presque à toute heure à elle ; je me représentais avec plaisir les bonnes qualités que j'y remarquais, et j'avais une grande joie de lui parler, sans avoir en tout cela aucun dessein d'offenser Dieu. Mais depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de JÉSUS-CHRIST, tout ce qui est ici-bas me paraît si méprisable en comparaison de ses perfections infinies, que nul autre objet ne me touche ; et si une seule de ses paroles peut donner du dégoût des plus grands plaisirs d'ici-bas, quel doit être le mien d'avoir entendu tant de paroles sorties de sa bouche ! Ainsi je ne crois pas possible, à moins que Dieu, pour punition de mes péchés, effaçât ce souvenir de mon esprit, que rien soit capable de m'occuper de telle sorte, que je ne me trouve aussitôt dans la liberté de ne penser qu'à lui seul. La même chose m'est arrivée avec quelques-uns de mes confesseurs, parce que regardant ceux qui prennent soin de mon âme comme tenant, à mon égard, la place de Dieu, je m'affectionne extraordinairement à eux ; ce qui fait que dans la créance que j'ai de ne rien hasarder en leur parlant avec une entière ouverture de cœur, je ne fais point de difficulté de leur rendre compte des grâces dont Notre-Seigneur me favorise ; mais comme ils sont éminents en vertu, la crainte qu'ils ont que je m'attache trop à eux, quoique d'une affection sainte, les porte à me traiter assez durement. Cela m'est arrivé depuis que je leur suis entièrement soumise ; car auparavant mon affection pour eux n'était pas si grande ; je me riais en moi-même de voir combien ils étaient trompés, et ne leur disais pas toujours le peu d'attache que j'avais aux créatures, je me contentais de les rassurer ; et ce ne fut que dans la suite des communications que j'avais avec eux qu'ils perdirent cette crainte.

A mesure que Notre-Seigneur se montrait à moi, mon amour pour lui et ma confiance en sa bonté augmentaient toujours, et dans les fréquents entretiens dont il m'honorait je connaissais qu'étant Dieu et homme tout ensemble, il ne s'étonnait pas de mes faiblesses, parce qu'il sait à combien de chutes le péché de nos premiers parents qu'il est venu réparer, rend notre misérable nature sujette. Je voyais que je pouvais traiter comme avec mon ami avec ce Souverain des souverains, puisqu'il ne ressemble pas à ceux de la terre, qui établissent leur grandeur sur une vaine autorité. On ne leur parle qu'à certaines heures, il n'y a que des personnes qualifiées qui les approchent ; et si des gens de petite condition se trouvent obligés d'implorer leur assistance, que de peine leur faut-il prendre, et de combien de faveurs ont-ils besoin

pour en avoir audience ! Que si c'est au roi même qu'ils ont affaire, quel moyen de l'aborder? il faut qu'ils aient recours aux favoris; et ces favoris sont-ils assez désintéressés pour ne penser qu'à appuyer la justice? Ceux qui craignent et ne doivent point craindre de dire la vérité, ne sont pas propres pour la cour; il faut dissimuler le mal; et à peine ose-t-on seulement penser à y trouver à redire, de peur d'être disgracié.

« O glorieux monarque, et le Roi des rois, votre empire n'est « pas établi sur des fondements fragiles, sa durée est éternelle, et « l'on n'a pas besoin d'intercesseur auprès de vous. Il suffit de « vous voir pour connaître que vous seul méritez de porter le nom « de Seigneur; et vous éclatez d'une telle majesté, que vous n'a- « vez pas besoin de suite et de garde pour vous faire révérer, ainsi « que les princes en ont besoin pour les faire distinguer des autres « hommes, parce que la nature ne leur ayant donné aucunes qua- « lités différentes des autres qui marquent leur autorité, il faut qu'ils « les tirent d'ailleurs. Mais qui pourrait, mon Dieu et mon créa- « teur, représenter l'éclat de la gloire qui vous environne? Elle est « telle, qu'il est impossible de ne pas voir que la source de cette « suprême puissance qui vous fait régner sur tout l'univers est « dans vous-même, et quoique l'excès de cette gloire m'épouvante, « j'avoue que votre humilité et que votre amour, qui permettent « à une créature aussi misérable que je suis de vous parler, m'é- « tonnent encore davantage. Mais après être revenue de cette frayeur « que donne d'abord une si grande majesté, ma crainte de vous « offenser s'augmente, et ce n'est pas par l'appréhension du châti- « ment; car on ne le considère point en comparaison de celle de « tomber dans votre disgrâce. »

Voilà les avantages, entre tant d'autres, que l'on tire de ces visions, et les effets font connaître qu'elles viennent de Dieu, lorsqu'il lui plaît d'éclairer l'âme; mais souvent, comme je l'ai dit, il la laisse dans l'obscurcissement et les ténèbres; et ainsi on ne doit pas trouver étrange qu'une créature aussi imparfaite que moi soit dans la crainte.

Il n'y a pas encore longtemps qu'il m'est arrivé de demeurer, durant huit jours, avec si peu de lumière de ce que je dois à Dieu, et un tel oubli des grâces que j'en ai reçues, que j'étais comme stupide et tout imbécile. Je n'avais néanmoins aucune mauvaise pensée; mais je me trouvais si incapable d'en avoir de bonnes, que je me moquais de moi même, non sans quelque plaisir de voir combien grande est la misère de la créature, si Dieu ne l'assiste sans cesse. L'âme connaît toutefois qu'il ne l'abandonne pas;

car ce n'est pas comme dans ces grands travaux dont j'ai parlé et que je souffre quelquefois ; mais c'est qu'encore qu'elle mette du bois dans le feu de son amour, qu'elle l'attise, qu'elle le souffle, et qu'elle fasse ce qu'elle peut pour le faire brûler, elle ne saurait en venir à bout, et il semble que cela ne serve qu'à l'étouffer davantage. Elle s'estime alors trop heureuse de voir par la fumée qui en sort qu'il n'est pas entièrement éteint, et qu'elle peut espérer que Dieu le rallumera. Le mieux qu'elle puisse faire en cet état est de s'abandonner à sa conduite, de reconnaître qu'elle ne peut rien par elle-même, et de s'appliquer, comme je l'ai dit ailleurs, à de bonnes œuvres, puisque Dieu ne la prive peut-être de la douceur de l'oraison que pour lui donner le temps de les pratiquer, et lui apprendre, par sa propre expérience, quelle est sa faiblesse.

Ce n'a été qu'aujourd'hui que Notre-Seigneur m'a consolée, et que j'ai pris la hardiesse de lui faire cette plainte : « Ne suffit-il pas, « mon Dieu, que vous me laissiez dans cette misérable vie? Ne « suffit-il pas que je souffre pour votre amour d'y demeurer au « milieu de tant d'embarras, tels que sont ceux de manger, de dor- « mir, et de m'employer à des occupations temporelles, qui m'em- « pêchent de jouir pleinement de vous, et qui me sont si pénibles? « Faut-il encore que vous vous cachiez aux yeux de mon âme durant « ces moments que vous vous montrez à moi? Comment cela peut-il « s'accorder avec votre bonté et l'amour que vous me portez? et si « je pouvais me cacher de vous comme vous vous cachez de moi, « le souffririez-vous, mon Sauveur? non certes, puisque je vous suis « toujours présente et que vous me voyez toujours. Je vous conjure, « Seigneur, de ne pas traiter avec une si grande rigueur une per- « sonne qui vous aime tant. »

Voilà quelles sont mes plaintes après avoir considéré, comme je l'ai dit ailleurs, que la peine que j'aurais dû souffrir dans l'enfer, quelque rude qu'elle fût, eût été encore trop douce en comparaison de mes offenses ; et quelquefois mon amour pour Dieu me fait extravaguer de telle sorte, que je ne sais ce que je dis. Il est néanmoins si bon qu'il l'endure, et je ne saurais trop lui en rendre grâce. Oserions-nous parler avec cette hardiesse aux rois de la terre? Je ne m'étonne pas qu'on les craigne, et que l'on révère cette puissance qui les élève si fort au-dessus du reste des hommes ; mais les choses en sont venues à un tel point, qu'à peine la plus longue vie suffirait pour apprendre toutes les différences, toutes les soumisssions et tous les respects que l'usage a voulu qu'on leur rende, et trouver avec cela quelque temps pour servir Dieu. J'avoue

ne pouvoir y faire attention sans étonnement, et que je ne savais pour cette raison comment traiter avec les grands. Pour peu que l'on rende à d'autres sans y penser plus d'honneur qu'ils ne croient qu'on leur en doit, ils s'en offensent tellement, qu'il faut s'en justifier et leur en faire satisfaction, et encore Dieu veuille qu'ils s'en contentent! Ainsi une personne qui veut servir Dieu ne sait comment faire et est gênée de toutes parts; car on lui dit d'un côté que pour se délivrer des périls qui l'environnent, elle doit continuellement élever ses pensées vers Dieu, on ne veut de l'autre qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de ne point mécontenter ceux qui font un point d'honneur de ces bagatelles. Cela était cause que je me trouvais sans cesse obligée à faire des satisfactions, parce que quelque soin que j'y apportasse, je ne pouvais m'empêcher de tomber dans ces fautes, qui passent pour si considérables dans le monde. Il me semble que l'on devrait au moins, dans les religions, n'avoir point à se justifier de semblables choses; mais on n'en demeure pas d'accord, et l'on m'a dit, au contraire, que les monastères doivent être des maisons de civilité. Je confesse ne pouvoir comprendre de telles maximes; et si quelque saint a dit que la religion doit être une cour, je crois qu'il faut qu'il ait entendu pour former des courtisans pour le ciel, et non pas des courtisans pour la terre, car comment ceux qui sont obligés de ne penser continuellement qu'à plaire à Dieu, et à renoncer à tous les contentements du monde, peuvent-ils s'occuper avec tant de soin à contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer? encore si pour en entendre parler une seule fois on pouvait les apprendre, patience; mais il faudrait faire une étude toute particulière pour savoir quelle distance on doit laisser après le nom de ceux à qui on écrit; et si, au lieu que l'on ne donnait auparavant que le titre de magnifique, il faut donner celui d'illustre, je ne sais à la fin où on en viendra; car, bien que je n'aie pas encore cinquante ans, j'ai vu changer cela tant de fois, que je ne sais plus où j'en suis.

Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître, et à qui Dieu donnera une longue vie? En vérité, j'ai compassion des personnes de piété, qui ayant à demeurer longtemps au monde pour servir Dieu, se trouvent obligées de porter une si pesante croix, et elles se délivreraient d'une grande peine si elles se résolvaient, d'un commun accord, à vouloir bien passer pour ignorantes dans une science si frivole; et d'être bien aises que le monde les tint pour telles. Mais à quelles niaiseries et à quelles bagatelles me suis-je

laissée emporter ! Je suis tombée insensiblement, en parlant des grandeurs de Dieu, dans le discours des bassesses dont le monde est plein, et dans lesquelles je ne dois jamais rentrer, après que Notre-Seigneur, par un effet de sa miséricorde, m'en a retirée. Il les faut laisser à ceux qui se donnent tant de peine pour des choses si méprisables ; et Dieu veuille qu'ils n'en soient pas punis dans cette autre vie où il n'y aura plus de changement !

CHAPITRE XXXVIII.

Secrets que Dieu découvre à la Sainte dans ses visions et ses révélations, et effets qu'elles produisent. Grâces accordées de Dieu aux prières de la Sainte.

Etant une nuit dans un oratoire et assez recueillie, mais si malade que je croyais ne pouvoir faire oraison, je me contentai de prendre mon chapelet pour prier vocalement. Il parut bien alors que nos pensées sont fort inutiles, quand Dieu veut opérer quelque chose en nous, car je tombai dans un si grand ravissement, que je me trouvai comme hors de moi-même. Il me sembla que j'étais dans le ciel, et que les premières personnes que j'y rencontrai furent mon père et ma mère. J'y vis aussi des choses merveilleuses dans le peu de temps que dura cette faveur, qui ne fut pas à mon avis, plus d'un *Ave Maria*. Lorsque je fus revenue à moi, j'appréhendai que ce fût une illusion, quoiqu'il ne me parût pas que c'en était une, et je ne savais que faire, tant j'avais de honte d'en parler à mon confesseur, non pas, ce me semble, par humilité, mais de peur qu'il ne se moquât de moi, et ne me demandât si j'étais saint Paul ou saint Jérôme, pour savoir ce qui se passe dans le ciel ; car les visions qu'ont eu ces grands saints augmentaient encore ma crainte, parce que je me trouvais indigne de recevoir de telles faveurs, et je ne faisais que pleurer. Enfin, malgré ma répugnance, la crainte d'être trompée me fit aller trouver mon confesseur à qui je n'osais rien cacher. Il fut touché de me voir si affligée, me consola beaucoup, et me mit l'esprit en repos.

Il m'est arrivé depuis, et il m'arrive encore quelquefois que Notre-Seigneur me montre de grands secrets sans que je puisse en voir davantage que ce qu'il lui plaît de m'en découvrir. Le moindre suffit pour ravir l'âme en admiration et lui donner du mépris de toutes les choses de la terre, et je voudrais pouvoir rapporter quelque partie de ce qu'il lui a plu de me faire voir ; mais cela est impossible, parce qu'il y a tant de différence entre ces

célestes lumières qui sont comme des rayons de la lumière éternelle, et les rayons d'ici-bas, que celle du soleil leur étant comparée ne peut passer que pour des ténèbres. Notre imagination, quelque vive et pénétrante qu'elle soit, est incapable de s'en figurer l'éclat, ni de se représenter aucune des choses que Notre-Seigneur me faisait alors connaître avec un tel excès de plaisir, que tous mes sens en étaient ravis. Et ainsi je suis contrainte de garder silence sur cela.

Je passai une fois plus d'une heure en cet état, Notre-Seigneur me montrant toujours, sans s'éloigner de moi, des choses merveilleuses et inconcevables, et il me dit : *Considérez, ma fille, ce que perdent ceux qui ne se conforment pas à mes volontés, et ne manquez pas de le leur dire.* « Hélas! mon Dieu, que servira que « je parle à ces aveugles, s'il ne vous plaît d'ouvrir leurs yeux « pour leur faire voir la lumière? Vous l'avez donnée à quelques- « uns qui ont employé utilement, pour l'avantage des autres, « cette connaissance de vos grandeurs. Mais pourra-t-on croire « que vous en ayez favorisé une personne aussi méchante et aussi « misérable que je suis? Que vous soyez béni à jamais, et que je « ne cesse point de vous rendre grâces de la miséricorde que je « ne puis ignorer que vous m'avez faite, parce que je sens le chan- « gement qu'elle a opéré dans mon âme. » Je voudrais, depuis ce temps-là, ne vous perdre jamais de vue; et j'ai peine à souffrir la vie, à cause qu'il m'est resté un si grand mépris de tout ce qu'il y a sur la terre, que j'ai honte de voir que des choses si basses soient capables de nous occuper.

Lorsque j'étais avec cette dame dont j'ai parlé, il arriva que, me trouvant travaillée de ce grand mal de cœur auquel j'étais si sujette, et qui est maintenant fort tolérable, son affection pour moi fit qu'elle m'apporta quantité de pierreries, et entre autres, un diamant de fort grand prix, croyant que cela me réjouirait. Alors me représentant les richesses infinies que Dieu nous réserve dans le ciel, je ne pus m'empêcher de rire en moi-même, et de voir, avec compassion, que les hommes fassent tant de cas de semblables choses, dont il me serait impossible d'avoir la moindre estime, à moins que Dieu n'eût effacé de ma mémoire le souvenir de celles qui sont véritablement dignes d'être admirées.

Mais pour connaître quel est le bonheur de cet entier détachement qui fait que l'âme, sans avoir besoin de faire aucun effort, s'élève au-dessus de toutes les choses créées, il faut l'éprouver et le posséder. En cela, c'est Dieu qui fait tout; c'est lui qui nous découvre ces vérités; c'est lui qui les imprime dans notre esprit; et c'est lui

qui nous fait connaître qu'il nous serait impossible par nous-mêmes d'arriver si promptement à un état si sublime.

Je perdis aussi la crainte de la mort que j'avais auparavant tant appréhendée, et il me semble que ceux qui servent Dieu n'ont, pour s'y résoudre sans peine, qu'à considérer qu'elle les délivre, en un moment, de la prison de ce corps, pour les faire jouir avec leur Sauveur, d'un repos éternel et inconcevable. Ces ravissements dans lesquels Dieu fait voir à l'âme tant de choses merveilleuses me paraissent avoir un grand rapport avec sa séparation d'avec le corps, quand elle est en grâce, parce que, dans l'un et dans l'autre, elle voit en un instant ce qui lui était auparavant incompréhensible; et quand les douleurs de la mort ne seraient pas beaucoup plus faciles à souffrir pour ceux qui ont renoncé à tous les plaisirs de la vie que pour les autres, leur amour pour Dieu ne doit-il pas les leur rendre méprisables?

Ces ravissements servirent aussi beaucoup à me faire connaître les beautés et les richesses de notre véritable patrie, et que nous devons ne nous considérer sur la terre que comme des voyageurs, rien ne pouvant nous faire souffrir avec plus de patience les travaux d'un long voyage, que d'être assurés de jouir d'un profond repos dans le lieu où nous allons. Ces mêmes ravissements, qui sont des grâces surnaturelles, font aussi, par la connaissance qu'ils nous donnent des choses divines, que nous y attachons notre cœur avec plaisir, et que l'on peut dire, en certaine manière, que dès cette vie notre conversation est dans le ciel; car ceux à qui Dieu a fait la faveur de montrer quelque chose de ce qui se passe dans ce séjour éternel de félicité et de gloire, ne sauraient regarder seulement le ciel, sans se recueillir, pour n'envisager que cet objet; et il m'arrive quelquefois de m'imaginer d'être avec les saints habitants de cette heureuse patrie, que je considère seuls comme véritablement vivans; tous ceux qui sont encore engagés dans les liens de cette misérable vie ne me paraissant que des morts dont je ne puis tirer nulle compagnie; et lorsque ces ravissements sont grands, tout ce monde et tout ce que je vois des yeux du corps ne me paraît être qu'une illusion et un songe. Mais au contraire ce que je vois des yeux de l'âme est le but où tendent tous mes souhaits, et je ne puis penser qu'avec une sensible douleur que j'en suis encore si éloignée.

Enfin, outre les avantages que reçoivent de ces visions et de ces ravissements ceux que Dieu en favorise, ils leur aident aussi à soutenir une croix aussi pesante que celle de ne trouver que du dé-

goût dans toutes les choses d'ici-bas; puisque, s'il ne les leur faisait quelquefois oublier par ce moyen, quoiqu'ils ne s'en souviennent ensuite que trop, je ne sais comment la vie pourrait être supportable. Qu'il soit béni et loué à jamais; et je le conjure, par le sang que son Fils a répandu pour moi, de ne pas permettre qu'après m'avoir fait la grâce de me donner quelque connaissance de ces biens infinis, je tombe comme Lucifer, et les perde par ma faute. « Ne le souffrez pas, s'il vous plaît, mon Dieu, je vous en conjure encore par vous-même; car je tremble quelquefois, je l'avoue; mais votre miséricorde me rassure, lorsque je considère qu'après m'avoir tirée d'un abîme de malheur, en me pardonnant tant de péchés, il n'y a point d'apparence que vous m'abandonniez pour me laisser courir à ma perte. » Je vous prie, mon père, de joindre, pour ce sujet, vos prières aux miennes.

Bien que les faveurs que j'ai dit avoir reçues de Dieu soient très grandes, celles dont je vais parler me paraissent les surpasser encore par diverses raisons, et particulièrement à cause de la force qu'elles m'ont donnée, quoique, à les considérer chacune en particulier, elles soient toutes d'un tel prix qu'il ne faut point les comparer ensemble.

Après avoir entendu la messe, une veille de Pentecôte, m'étant retirée dans un lieu fort écarté, où j'allais prier souvent, je me mis à lire un traité fait par un chartreux, sur le mystère de cette fête. Il traite des marques auxquelles ceux qui commencent à marcher dans le chemin de la vertu, qui s'y avancent et qui y font un grand progrès, peuvent connaître si le Saint-Esprit est avec eux; et ayant attentivement considéré ces trois états, il me sembla que, par la miséricorde de Dieu, il était avec moi. Je lui en rendis de grandes actions de grâces, et, me souvenant d'avoir lu autrefois les mêmes choses dans ce livre, je vis que j'étais, en ce temps-là, bien éloignée de l'état où je me trouvais alors. Ainsi je connus l'extrême obligation que j'avais à Dieu, et je me représentai le châtiment que mes péchés m'avaient fait mériter de recevoir dans l'enfer: je remerciai Dieu de tout mon cœur d'avoir opéré en moi un tel changement.

Comme j'étais dans ces pensées, je tombai dans un si grand ravissement, que mon âme n'étant pas capable de supporter, dans un corps mortel, l'excès d'une telle faveur, elle semblait en vouloir sortir; car ce ravissement était si différent des autres, que je ne savais du tout ni ce que je faisais ni ce que je voulais, toutes les forces me manquant, et ne pouvant me soutenir, quoique je fusse

assise; je m'appuyai contre la muraille; alors je vis au-dessus de ma tête une colombe plus grande qu'à l'ordinaire, et fort différente de celles d'ici-bas; car ses ailes au lieu de plumes, n'étaient formées que de petites écailles tout éclatantes de lumière. J'entendis le bruit qu'elles faisaient; et après qu'elle eût volé à l'entour de moi durant l'espace d'un *Ave Maria*, mon âme, qui se trouvait comme perdue dans l'étonnement que lui donnait une vision si admirable, perdit de vue cette colombe.

Une faveur si merveilleuse me persuada que je devais me mettre l'esprit en repos, et ce ravissement, accompagné de tant de gloire, continuant encore, la tranquillité et la joie succédèrent à mes appréhensions et à mes craintes. Mais je demeurai si interdite durant la plus grande partie des fêtes, que j'étais comme hors de moi-même; je ne voyais et n'entendais presque rien; et j'ai reconnu, depuis ce jour-là, que Dieu m'a élevée à un beaucoup plus haut degré d'amour pour lui, et accru de beaucoup les vertus qu'il m'avait données. Qu'il soit béni éternellement. Ainsi soit-il.

Une autre fois je vis sur la tête d'un père de l'ordre de saint Dominique, la même colombe; mais il me sembla que l'éclat des rayons de ses ailes s'étendait beaucoup plus loin; et il me fut dit que c'était parce que ce religieux devait attirer un grand nombre d'âmes au service de Dieu.

Une autre fois je vis la sainte Vierge qui couvrait d'un manteau blanc le père Présenté, religieux de ce même ordre, dont j'ai déjà parlé. Elle me dit que c'était pour le récompenser de l'assistance que nous avions reçue de lui dans l'établissement de cette maison, et une marque du soin qu'elle prendrait de conserver son âme pure. Je ne puis douter qu'elle ne l'ait fait; car étant mort peu d'années après, il passa tout ce temps dans une grande pénitence, une grande sainteté, et finit sa vie avec une grande joie de sortir de cet exil. Un religieux qui se trouva à sa mort m'a assuré qu'il avait dit, un peu avant de rendre l'esprit, qu'il allait tenir compagnie à saint Thomas. Il m'a depuis apparu diverses fois plein de gloire, et m'a dit des choses fort particulières. C'était un homme si appliqué à l'oraison, qu'encore que dans l'extrémité de sa maladie il tâchait de s'en distraire, à cause de sa faiblesse, il ne le pouvait, tant ses ravissements étaient fréquents; et il m'écrivit un peu auparavant pour me demander de quel remède il pourrait se servir dans ces rencontres, parce qu'il lui arrivait, en achevant de dire la messe, de demeurer longtemps en cet état, sans pouvoir s'en empêcher. Mais enfin notre

Seigneur le récompensa des services qu'il lui avait rendus avec tant de fidélité.

Quant au recteur de la compagnie de Jésus, dont j'ai souvent fait mention, j'ai vu quelque chose des grâces extraordinaires que Notre-Seigneur lui faisait, dont, pour ne point m'étendre davantage, je ne parlerai point ici.

Etant une fois extrêmement touchée d'une grande persécution qu'on lui faisait, je vis, en entendant la messe, lorsqu'il leva la sainte hostie, JÉSUS-CHRIST m'y paraître crucifié, et me dire, entre autres choses, pour les lui rapporter, quelques paroles de consolation, afin de le préparer à souffrir ce qui devait encore arriver. Cela le consola et l'encouragea beaucoup, et les effets en confirmèrent la vérité.

J'ai vu des choses admirables des religieux d'un certain ordre, qui me paraissaient, sans parler du reste, porter en leurs mains dans le ciel des étendards blancs; et comme j'ai une grande communication avec ceux de cet ordre, et que je reconnais que leur vie est conforme à ce que Notre-Seigneur m'a dit d'eux, j'ai une grande vénération pour leur sainte compagnie.

Étant une nuit en oraison, Notre-Seigneur me représenta toutes les fautes de ma vie passée. Ma frayeur fut très-grande, parce qu'encore qu'il ne me parlât pas avec sévérité, cette vue me fit une si forte impression que je ne savais que devenir; mais une seule de ces paroles nous profite plus que des journées entières que nous emploierions à pleurer notre misère, parce qu'elles portent avec elles un certain caractère de vérité qui nous convainc de telle sorte que nous ne savons que répondre. Ce divin Sauveur me représenta alors toutes mes vanités passées, et me dit *que je ne pouvais assez reconnaître l'obligation que je lui avais d'avoir bien voulu recevoir une volonté dont j'avais fait un mauvais usage.* Il me dit une autre fois *de me souvenir du temps où il semblait que je fisse gloire de ne pas lui rendre l'honneur que l'on lui doit*; et une autre fois il me recommanda *de me remettre devant les yeux les grâces qu'il m'avait faites, lors même que je l'offensais davantage.* Il exposait ainsi à ma vue tous mes défauts, avec une telle évidence, que je ne savais où me mettre; et, comme le nombre en est si grand, cela arrive souvent. Ainsi, voulant me consoler dans l'oraison des fautes dont mon confesseur me reprenait, je m'y trouvais plus sévèrement traitée qu'il ne me traitait.

Ce souvenir de mes péchés, que Dieu rappelait à ma mémoire, me faisait répandre quantité de larmes, dans la créance que je

n'avais point encore commencé à le servir. Mais, au milieu de ma douleur, il me vint en la pensée qu'il voulait peut-être me préparer par-là à recevoir quelque grande grâce, parce qu'il en use d'ordinaire de la sorte, pour me faire connaître plus clairement combien je suis indigne qu'il m'en accorde. Un peu après, je tombai dans un tel ravissement, qu'il me semblait que si mon âme n'avait pas entièrement abandonné mon corps, au moins ne vivait-elle plus en lui; et je vis alors la très-sainte humanité de JÉSUS-CHRIST, dans un excès de majesté et de gloire où je ne l'avais point encore vue; car je l'aperçus clairement et d'une manière admirable dans le sein de son Père éternel, sans pouvoir néanmoins dire de quelle sorte il y est. Il me parut seulement que perdant toute connaissance de moi-même, je me trouvais devant cette suprême divinité. Je demeurai si épouvantée, qu'il se passa quelques jours sans que je revinsse à moi. Il me semblait que je continuais d'être sans cesse en la présence de ce fils unique de Dieu; mais non pas comme la première fois; car je connaissais bien que c'était seulement par l'impression qui en était demeurée si forte dans mon esprit, qu'encore que cela se fût passé très-promptement, la vue m'en était toujours présente, et ne me donnait pas seulement beaucoup de consolation, mais elle m'était aussi très-utile.

J'ai eu trois autres fois une semblable vision, et c'est, à mon avis, la plus sublime de toutes celles dont Notre-Seigneur m'a favorisée, tant on en tire de grands avantages. Elle purifie tellement l'âme, qu'elle amortit presque toute la cupidité; c'est comme un grand feu qui consume tous les vains désirs que l'on peut avoir en cette vie; et ainsi, quoique je n'en eusse plus alors pour les choses vaines, je connus beaucoup plus clairement que je n'avais pas encore eu le mépris que l'on doit avoir de toutes les grandeurs et les richesses d'ici-bas, pour n'aspirer qu'à la connaissance de l'éternelle vérité. Cela m'imprima un respect si extraordinaire pour Dieu, que tout ce que j'en puis dire est fort différent de celui que nous pouvons avoir par nous-mêmes, et que je ne puis voir sans un étrange étonnement, que l'on ait la hardiesse d'offenser une si puissante et si redoutable majesté.

J'ai déjà dit, en parlant des effets de ces visions, que l'on retire de plus grands avantages des unes que des autres, et j'ai éprouvé que celles-ci en produisent de merveilleux; car lorsque j'allais communier, me souvenant d'avoir vu cette suprême majesté toute éclatante de gloire, et considérant qu'elle était tout entière dans la sainte hostie où Notre-Seigneur m'a souvent fait

la faveur de le voir, les cheveux me dressaient à la tête, et je me trouvais tout anéantie. « O mon Sauveur et mon Dieu! si vous » ne voiliez point votre grandeur dans cet adorable sacrement, » qui oserait si souvent en approcher, pour recevoir dans une » âme impure celui qui est la pureté même? Que les anges et tou- » tes les créatures vous louent à jamais, Seigneur, de ce que vous » voulez bien vous accommoder ainsi à notre faiblesse, pour nous » faire de si extrêmes faveurs, puisque vous vous montriez à nous » dans toute l'étendue de votre infini pouvoir, notre étonnement » ne pourrait nous permettre d'approcher de vous. »

Il peut nous arriver en cela ce qui arriva à un laboureur, qui, ayant trouvé un trésor qui le rendit beaucoup plus riche qu'il n'avait osé l'espérer, ni même le souhaiter, conçut tant de tristesse et de chagrin que lui donna le soin de le garder et de ne savoir à quoi l'employer, qu'il en mourut. Que s'il n'eût trouvé que peu à peu, tantôt une partie de ce trésor et tantôt une autre, il se serait estimé heureux, et ne lui aurait pas coûté la vie. « Mais » vous, Seigneur, qui êtes le trésor et la richesse des pauvres, » vous savez admirablement leur faire sentir les effets de votre » libéralité; en ne leur découvrant que peu à peu le prix de ces » grâces sans prix, dont il vous plaît de les enrichir. » Mon étonnement est si grand de voir un Dieu tout-puissant et infini se cacher, par un effet de son admirable sagesse, dans une chose aussi petite qu'est la sainte hostie, que je n'aurais jamais la hardiesse de m'en approcher, s'il ne me la donnait, et tout ce que je puis faire est de m'empêcher de publier à haute voix de si grandes merveilles

Quels doivent être les sentiments d'une misérable créature comme moi, coupable de tant de péchés, et qui a passé sa vie avec si peu de crainte de Dieu, de se trouver en présence de sa souveraine majesté, lorsque, par une faveur si particulière, il se rend visible à mon âme? Comment, dis-je, avec une bouche qui a proféré tant de paroles qui l'ont offensé, toucher son corps glorieux qui est la pureté et la beauté même? et l'amour et la tendresse qu'il me témoigne ne doit-il pas rendre ma douleur de l'avoir si mal servi plus grande que l'appréhension du châtiment que méritent mes péchés?

Que dirai-je davantage sur le sujet de ces deux visions dont je viens de parler? oserai-je, ô mon Sauveur, qui êtes toute ma gloire, assurer, comme j'en suis presque tentée, que je vous ai témoigné en quelque manière ma fidélité et mon respect pour votre souveraine grandeur, par les sentiments si douloureux qu'elles me causèrent?

Mais hélas! que dis-je? j'écris ceci sans savoir ce que je fais, parce que je ne puis rappeler le souvenir de ces visions sans me trouver toute troublée et comme hors de moi-même. J'aurais néanmoins raison de parler de la sorte, puisque j'aurais, mon Dieu, fait en cela quelque chose pour vous, si ces sentiments venaient de moi; au lieu que, ne pouvant avoir seulement une bonne pensée, si vous ne me la donnez, je ne puis rien m'attribuer. Vous êtes l'offensé, Seigneur, et je suis le coupable.

Une fois, lorsque j'allais communier, je vis des yeux de l'âme plus clairement que je ne l'aurais pu voir des yeux du corps, deux démons d'une figure horrible, qui enfermaient avec leurs cornes la gorge du prêtre, et je vis entre ses mains JÉSUS-CHRIST tout éclatant de la gloire dont j'ai parlé; ce qui me fit connaître que ce misérable était en péché mortel. Quel spectacle, ô mon Sauveur! de voir votre souveraine bonté au milieu de ces épouvantables figures, et votre divine présence remplir ces démons d'un tel effroi, qu'ils ne cherchaient qu'à s'enfuir si vous le leur eussiez permis. Je demeurai si troublée, que je ne sais comment j'eus la force de communier, parce qu'il me semblait que si cette vision venait de Dieu, il n'aurait pas permis que j'eusse connu le péché de ce prêtre. Mais Notre-Seigneur me dit *de prier pour lui, et qu'il avait permis que je l'aie vu, pour m'apprendre quelle est la force des paroles de la consécration qui le rendent présent dans ce grand sacrement, quelque méchant que soit le prêtre qui les profère, et nous obligent d'admirer l'extrême bonté qui le porte à se mettre ainsi pour l'amour de nous entre les mains de son ennemi.*

Cette vision me fit comprendre l'obligation qu'ont les prêtres d'être plus vertueux que ceux qui ne sont pas honorés de ce sacré caractère; quel horrible péché c'est de recevoir indignement cet adorable sacrement; que les démons règnent dans les âmes qui sont en péché mortel, et elle augmenta encore en moi la connaissance de ce que je dois à Dieu. Qu'il soit béni à jamais.

Il m'arriva une autre fois une chose qui m'épouvanta d'une étrange sorte. Il mourut sans confesion au lieu où j'étais une personne qui avait, durant plusieurs années, fort mal vécu, mais qui ayant depuis deux ans toujours été malade, était changée en quelque sorte: et ainsi je ne croyais pas qu'elle dût être damnée. Mais lorsqu'on l'ensevelissait, je vis une grande multitude de démons qui prirent ce corps, qui s'en jouaient, et qui le tiraient de çà et de là avec de grands crocs. Lorsqu'on le portait en terre avec les cérémonies accoutumées, je considérais en moi-même

quelle est la bonté de Dieu de n'avoir pas voulu déshonorer devant le monde cette personne, quoiqu'elle fût son ennemie; et ce que j'avais vu me rendit tout interdite. Je ne vis aucun démon durant l'office; mais quand on mit le corps dans la fosse, j'en aperçus une grande multitude qui y étaient pour le recevoir, et la frayeur que j'en eus fut telle, que je ne pus la dissimuler sans me faire beaucoup de violence. Je considérais en moi-même de quelle manière ces malheureux esprits traiteraient l'âme dont ils traitaient ainsi le corps; plût à Dieu que ceux qui sont en mauvais état pussent voir, comme je l'ai vu, une chose si épouvantable, puisqu'elle pourrait, à mon avis, servir à les convertir!

Je connus alors de plus en plus l'obligation que j'ai à Dieu de m'avoir délivrée des peines que j'avais si justement méritées. Ma frayeur continua jusqu'à ce que j'en eusse parlé à mon confesseur. Je songeais en moi-même si ce n'était point une illusion du diable pour déshonorer cette personne, quoiqu'elle ne passât pas pour être trop bonne, et quand ce n'aurait pas été une illusion, je ne saurais m'en souvenir sans en être encore épouvantée.

Puisque je me suis engagée à parler de quelques visions touchant les morts, je rapporterai certaines choses que Dieu a voulu me faire voir de quelques âmes; mais j'en dirai peu, tant pour abréger, qu'à cause que cela n'étant pas nécessaire, il ne pourrait être fort utile.

Ayant appris la mort d'un père provincial, qui l'avait été de cette province et l'était alors d'une autre, à qui j'avais de l'obligation, j'en fus troublée, parce qu'encore qu'il fût vertueux, j'appréhendais pour son salut, à cause qu'il avait, durant vingt ans, exercé cette charge, et je crains toujours beaucoup pour ceux qui ont à répondre de la conduite des âmes. Je courus à l'oratoire, et priai Notre-Seigneur que si j'avais en toute ma vie fait quelque bien, de le lui vouloir imputer, et de suppléer au reste par le mérite de sa passion, afin de retirer son âme du purgatoire.

Lorsque je demandais cela à Dieu avec une grande affection, il me sembla que je voyais à mon côté droit sortir cette âme du fond de la terre et monter au ciel avec une grande joie; et quoique ce père fût fort âgé, il me parut sous la figure d'un homme qui n'avait pas encore trente ans, et avec un visage resplendissant de lumière. Cette vision passa fort vite; mais elle me consola de telle sorte, parce que je ne pouvais douter de la vérité de ce que j'avais vu, que je n'ai jamais su depuis être affligée de sa mort, comme l'étaient plusieurs autres personnes dont il était beaucoup aimé. Il n'y avait pas alors quinze jours qu'il était mort, et

je ne laissais pas de demander des prières pour lui et d'en offrir aussi à Dieu, mais non pas avec la même chaleur que si je n'eusse point vu ce que j'avais vu, parce que lorsqu'il a plu à Dieu de me faire connaître de semblables choses, il me paraît que de prier pour les âmes qui sont dans la gloire, c'est comme vouloir donner l'aumône à un riche. Celui-ci finit ses jours dans un lieu fort éloigné d'ici ; et j'appris depuis que sa mort a été accompagnée de tant de larmes d'une si profonde humilité, et d'une telle connaissance de ses obligations envers Dieu, qu'elle édifia extrêmement tous ceux qui y assistèrent.

Une religieuse de cette maison, grande servante de Dieu, étant morte, il n'y avait pas encore deux jours, et l'une de nos sœurs à qui j'aidais à dire pour elle l'office des morts dans le chœur, étant à la moitié d'une leçon, je vis l'âme de cette bonne religieuse sortir comme celle dont je viens de parler du fond de la terre, et s'en aller dans le ciel. Cette vision ne se passa pas dans mon imagination comme la précédente ; mais comme d'autres que j'ai rapportées, et qui sont également assurées.

Une autre religieuse de cette même maison, âgée de dix-huit ou vingt ans, très-vertueuse, très-exacte dans ses devoirs, et qui était continuellement malade, étant aussi morte, je crus qu'ayant mené une vie si sainte, elle ne passerait point par le purgatoire. Mais quatre heures après sa mort, assistant à l'office avant qu'on la portât en terre, je vis son âme, comme les autres dont j'ai parlé, sortir de la terre et aller au ciel.

Étant dans un collége de la compagnie de Jésus, et souffrant de grands travaux de corps et d'esprit comme j'en souffre encore quelquefois, je me trouvais réduite à ne pouvoir, ce me semblait, avoir seulement la moindre bonne pensée. Un frère de cette maison mourut la même nuit, et je priais pour lui comme je pouvais ; mais lorsque j'entendais une messe que l'on disait aussi pour le repos de son âme, je me trouvais dans un fort grand recueillement, et je vis Notre-Seigneur le conduire dans le ciel avec beaucoup de gloire.

Un très-vertueux religieux de notre ordre étant malade, et me trouvant fort recueillie durant la messe, je le vis rendre l'esprit et monter dans le ciel sans entrer dans le purgatoire ; et j'ai appris depuis qu'il était mort à la même heure que j'avais eu cette vision. Sur quoi m'étonnant de ce qu'il n'avait point passé par le purgatoire, il me fut dit que c'était parce qu'ayant exactement observé sa règle, il avait joui de la grâce accordée à l'ordre par des bulles particulières, touchant les peines du purgatoire. Je ne

sais pourquoi cela me fut dit, si ce n'est pour me faire connaître que pour tirer de l'avantage d'avoir embrassé une sainte profession, il ne suffit pas de porter l'habit de religieux, mais qu'il faut que la vertu y réponde.

Je pourais rapporter plusieurs visions semblables dont Dieu m'a favorisée ; mais en voilà assez, et je me contenterai d'ajouter que je n'ai vu nulle de ces âmes exemptes de passer par le purgatoire, sinon celles de ces deux religieux dont je viens de parler, et du saint père Pierre d'Alcantara. Notre-Seigneur m'a fait aussi la faveur de voir les degrés de gloire que quelques-unes de ces âmes possèdent dans le ciel, et dont la différence est fort grande.

CHAPITRE XXXIX.

La Sainte continue à parler des grâces accordées par Dieu à ses prières. Qu'il ne faut pas mesurer son avancement spirituel par le temps qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, mais par les effets. Qu'on doit adorer avec humilité la grace que Dieu a fait à d'autres de s'avancer plus que nous. Le bref de Rome arrive pour fonder le monastère sans revenu. Admirables visions qu'eut la Sainte.

Une personne à qui j'avais beaucoup d'obligation, ayant presque entièrement perdu la vue, j'en fus si affligée que je priai Dieu avec ardeur de la lui rendre, et j'appréhendais extrêmement que mes péchés ne me rendissent indigne d'être exaucée. Alors Notre-Seigneur m'apparut, comme il avait fait autrefois, me montra la plaie de sa main gauche et en tira avec sa main droite, un clou dont elle était percée, et la chair qui y tenait. Il est facile de juger combien grande était cette douleur, et de quelle sorte j'en étais touchée. Il me dit *que puisqu'il avait bien voulu la souffrir pour l'amour de moi, je ne devais point douter qu'il ne m'accordât ce que je lui demanderais, étant assuré que je ne lui demanderais rien qui ne fût pour sa gloire, et qu'ayant plus fait pour moi que je n'avais désiré de lui, dans les temps même que je ne le servais pas encore, je pouvais m'assurer qu'il n'y aurait rien qu'il ne m'accordât maintenant qu'il savait que je l'aimais.* A peine huit jours étaient passés, que cette personne recouvra entièrement la vue, et mon confesseur eut connaissance de tout ce que je viens de rapporter. Il peut se faire que cette guérison n'ait pas été un effet de mes prières, et ne doit point leur être attribuée ; mais cette vision ne laissa pas de me faire croire avec certitude que c'était une grâce que Notre-Seigneur m'avait faite, et je l'en remerciai de tout mon cœur.

Une autre personne étant très-malade d'un mal que je ne spécifie point ici, parce que je n'y connaissais rien, et qui lui causa durant deux mois des douleurs si insupportables, qu'elle se déchirait elle-même; le père recteur dont j'ai parlé, et qui me confessait alors, en eut tant de compassion, qu'il me commanda d'aller la voir, et je le pouvais à cause qu'elle m'était parente. J'y fus donc, et je demeurai si touchée de la voir en cet état, que je demandai instamment à Dieu de vouloir lui rendre la santé. En quoi je ne pus douter qu'il ne m'eût exaucée, puisque dès le lendemain, elle ne sentit plus aucune douleur.

Une personne de qui j'avais reçu de très-bons offices, s'étant résolue de faire une chose fort contraire au service de Dieu, et qui lui aurait été très-préjudiciable à elle-même, j'en fus d'autant plus affligée que je n'y voyais point de remède. J'eus recours à Dieu, je le priai, avec une grande instance, d'y en vouloir apporter, et je me retirai dans un hermitage de ce monastère, fort reculé des autres, où il y avait une image de JÉSUS-CHRIST attaché à la colonne. Là, lui demandant avec ardeur de m'accorder cette grâce, j'entendis une voix fort douce, mais qui n'était point distincte, et qui dura peu. Je fus d'abord fort effrayée, et je me trouvai aussitôt après dans un tel repos et une telle joie, que je ne pouvais assez admirer qu'une voix que j'étais assurée d'avoir ouïe de mes oreilles corporelles, mais sans pouvoir en entendre une seule parole, eût été capable de produire en moi un si grand effet. Je connus par-là que ma prière était exaucée, et ainsi je fus délivrée de la peine que me donnait cette affaire. Elle fut rompue sur le point qu'elle passait pour faite, et j'en rendis compte à mes confesseurs; car j'en avais deux, tous deux fort savants et grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui était résolue à servir Dieu fidèlement et qui, durant quelque temps qu'elle s'était appliquée à l'oraison, avait reçu de grandes grâces, la quitta par de certaines occasions dont elle ne travaillait point à se dégager, quoiqu'elles fussent fort périlleuses. J'en fus très-affligée, parce que je l'aimais beaucoup et je lui avais des obligations particulières. Je demandai à Dieu, durant plus d'un mois, de vouloir remettre cette âme dans le chemin où je l'avais vue; et étant un jour en oraison, je vis un diable auprès de moi, qui déchirait avec grand dépit des papiers qu'il avait entre les mains. Je jugeai par-là que Dieu m'avait accordé ma demande, et j'en eus une extrême joie. L'effet fit voir que je ne me trompais pas; car j'appris ensuite que cet homme, après s'être confessé avec beaucoup de contrition, s'était converti véritable-

ment à Dieu, et j'espère de son infinie bonté qu'il lui fera la grâce de s'avancer toujours de plus en plus dans son service. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.

Les grâces que Dieu m'a faites de délivrer, à ma prière, des âmes des péchés où elles étaient engagées, d'en faire avancer d'autres dans le chemin de la perfection, d'en tirer du purgatoire, et les autres faveurs signalées que j'ai reçues de lui sont en si grand nombre, que je n'aurais jamais fait, et ennuierais ceux qui liront ceci si je les rapportais toutes. Elles ont encore été plus grandes à l'égard du salut des âmes que dans la guérison des corps, et c'est une chose si connue, que plusieurs personnes peuvent en rendre témoignage. Cela n'arrivait jamais sans que j'en eusse beaucoup de scrupule, parce qu'encore qu'il soit certain que la seule bonté de Dieu en était la principale cause, je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il accordait ces faveurs à mes prières. Mais maintenant tant de personnes en sont persuadées comme moi, que cela ne me donne plus de peine; et, dans la confusion que j'ai de voir que sa divine majesté me rend de plus en plus redevable envers elle, je la loue; mon désir de la servir s'augmente, et mon amour redouble. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est lorsque je veux demander à Dieu des choses qui ne me seraient pas avantageuses, il m'est impossible, quelque violence que je me fasse, de prier que très-faiblement et très-lâchement; et qu'au contraire celles qui lui sont agréables et que je puis lui demander avec instance, sans craindre de l'importuner, se présentent à moi comme d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin que je travaille pour m'en souvenir. La différence qui se rencontre entre ces deux manières de demander est si grande que je ne sais comment l'exprimer. Car, quand je demande les unes, quoiqu'elles me touchent beaucoup et que j'y emploie tous mes efforts, ce n'est point avec ferveur, mais comme une personne qui ayant la langue liée ne peut parler, encore qu'elle le désire, ou qui parle de telle sorte qu'elle connaît bien qu'on ne l'entend pas; au lieu que dans les autres on parle si nettement, que l'on n'a point de peine à juger que l'on est entendu de celui à qui l'on parle. L'une de ces manières peut se comparer à l'oraison vocale, et l'autre, à cette contemplation si élevée dans laquelle Dieu fait connaître qu'il nous entend et qu'il prend plaisir à nous accorder ce que nous lui demandons. Qu'il soit béni éternellement, lui qui me donne tant et à qui je donne si peu. « Car, que vous » donne, Seigneur, une personne qui ne renonce pas à tout pour » l'amour de vous? et ne suis-je pas infiniment éloignée de l'avoir » fait? Quand je n'aurais point d'autre raison de haïr la vie, celle-

» là seule suffirait, puisque je m'acquitte si mal de ce que je vous » dois. Je ne vois en moi qu'imperfections; je n'y vois que lâcheté » pour votre service; et je voudrais quelquefois avoir perdu le sen- » timent, afin de ne point connaître jusqu'à quel excès va ma mi- » sère. Vous êtes capable, Seigneur, d'y apporter le remède, et je » vous conjure de ne pas me refuser cette grâce. »

Lorsque j'étais chez cette dame dont j'ai parlé, j'avais besoin de me tenir continuellement sur mes gardes, pour remarquer la vanité qui se rencontre dans toutes les choses de cette vie, parce que l'estime que l'on témoignait avoir pour moi, et les louanges que l'on me donnait, m'étaient de grands sujets de complaisance, si je me fusse seulement regardée moi-même. Mais je considérais celui dont la vue, qui ne peut être trompée, pénètre la vérité de toutes choses, et je le priais de me soutenir de sa main toute-puissante. Cela me fait souvenir des peines que ceux à qui Dieu fait connaître la vérité souffrent à traiter des choses d'ici-bas, dans lesquelles elle est si cachée. Lui-même me l'a dit, ainsi que la plupart de ce que j'écris et que j'ai appris de ce divin maître. Sur quoi il faut remarquer que toutes les fois que je dis: J'entendis cela, ou, Notre-Seigneur me dit ceci, je ferais un très-grand scrupule d'y ajouter ou d'en retrancher une seule syllabe. Mais lorsque je ne me souviens pas précisément de ce qu'il m'a dit: je parle comme de moi-même, parce qu'il peut y avoir quelque chose du mien; quoique dans la vérité il n'y a rien de bon que je doive appeler mien, puisque j'en suis redevable à la seule bonté de Dieu, sans l'avoir pu mériter: j'appelle donc mien ce qui ne m'a pas été révélé.

Hélas! il n'arrive que trop souvent, dans les choses spirituelles, aussi bien que dans les temporelles, que nous en jugeons selon notre peu de lumière, et tout au contraire de la vérité, et qu'ainsi nous mesurons notre avancement spirituel par le temps qu'il y a que nous nous occupons à l'oraison, comme si nous voulions renfermer dans certaines bornes le pouvoir et la libéralité de celui qui peut répandre ses faveurs en la manière qu'il lui plaît; et faire faire en six mois à une âme plus de progrès dans la vertu qu'à une autre en plusieurs années. J'en ai vu des preuves en tant de personnes, que je ne comprends pas comment on peut en douter. Ceux qui ont reçu de Dieu le don du discernement des esprits et une humilité véritable n'ont pas de peine à le connaître, parce qu'ils jugent de cet avancement des âmes par leur résolution de servir Dieu, et par leur amour pour lui, qui peuvent, comme je l'ai dit, leur faire faire plus de chemin en six mois qu'à d'autres

en vingt années, cela dépendant de sa pure volonté et des bonnes dispositions qu'il leur donne. Ainsi je vois venir dans ce monastère des jeunes filles de qualité, qui, étant appelées de Dieu, n'ont pas plus tôt été éclairées de sa lumière, et touchées de son amour, que, sans différer davantage, elles ont tout abandonné pour s'enfermer pour toujours dans une maison sans revenu, que l'on peut considérer comme une étroite prison; qu'elles ont méprisé leur vie pour l'amour de cet époux éternel, dont elles savent qu'elles sont aimées; qu'elles ont renoncé à leur propre volonté, et qu'enfin elles lui ont sacrifié toutes choses. Quelle confusion n'ai-je point, mon Dieu, quand je pense à l'extrême avantage qu'elles ont sur moi de s'être plus avancées en trois mois, et quelqu'une même en trois jours, que je n'ai fait depuis plusieurs années que j'ai commencé de m'exercer à l'oraison, quoique, encore que vous les ayez si libéralement récompensées de leur fidélité pour vous, vous m'ayez fait plus de grâces qu'à elles? Et comment pourraient-elles donc avoir regret d'avoir tout abandonné pour ne penser qu'à vous servir et à vous plaire.

Je désirerais que nous nous missions devant les yeux le nombre des années qui se sont passées depuis le jour de notre profession, et le temps qu'il y a que quelques-unes de nous s'exercent à l'oraison, non pour inquiéter celles qui y ont fait en peu de temps un grand progrès, en les obligeant de retourner en arrière pour ne pas avancer plus que nous, ni prétendre que ces âmes, que les faveurs qu'elles reçoivent de Dieu font voler comme des aigles, n'aillent pas plus vite qu'un petit oiseau qui aurait les pieds liés, mais je voudrais qu'en adorant avec humilité la manière dont Dieu les conduit, nous les vissions aller à tire d'aile où leur amour les emporte, sans craindre que celui qui leur fait tant de grâces les laisse tomber dans le précipice. La confiance que leur donnent les vérités que la foi leur fait connaître les soutient, et comment, n'ayant pas cette même confiance, prétendrions-nous de pouvoir les suivre, et de comparer notre faiblesse à leur force? On ne peut, sans se tromper, se flatter de cette pensée. Il faudrait, pour juger d'un état si élevé que celui où il a plu à Dieu de les mettre, avoir un aussi grand zèle pour son service, et un aussi grand amour que celui dont elles brûlent pour lui. Nous devons nous humilier, au lieu de les condamner, et considérer que, tant s'en faut que leur avantage nous porte du préjudice, c'est au contraire une occasion que Dieu nous présente pour reconnaître nos défauts, en considérant combien des âmes à qui il fait tant de grâces sont plus que nous attachées

à lui, et plus détachées de l'affection de toutes les choses du monde.

Comme il n'y a qu'un violent amour de Dieu qui soit capable de nous faire tout abandonner pour nous consacrer entièrement à son service, et que l'oraison dont je viens de parler produit cet effet, j'en préférerais une de cette sorte, quoiqu'elle durât fort peu, à celles de plusieurs années, qui ne nous portent à faire pour lui que des actions si peu considérables, que, quand même elles seraient en grand nombre, on ne pourrrait les comparer qu'à des pailles qu'un petit oiseau emporte, et que l'on doit aussi avoir honte de considérer et de leur donner comme font quelques-uns le nom de mortifications. Hélas! je suis de ce nombre, puisque j'oublie à tout moment les faveurs que j'ai reçues de Dieu. Je sais néanmoins que sa bonté est si grande, qu'il compte pour beaucoup le bien que sa grâce me fait faire; mais je voudrais que la connaissance de mon néant m'empêchât d'en porter un semblable jugement, et me fît même ignorer que j'y aie part. « Pardonnez-moi, » s'il vous plaît, Seigneur, et n'imputez pas à péché que je me » console un peu par-là de la douleur de ne pas vous servir en des » occasions importantes, dans lesquelles il ne faut point de meil- » leure preuve de mon incapacité que de voir que de si petites » tiennent lieu de quelque chose dans mon esprit. Que les per- » sonnes qui vous rendent des services considérables sont heu- « reuses! Si pour leur ressembler, il suffisait de le désirer avec ar- » deur et de leur porter envie, je marcherais sur leurs pas; mais je » suis inutile à tout. Ayez compassion de moi, mon Sauveur: et » puisque vous m'aimez tant, rendez-moi propre à des actions qui » puissent vous être agréables. »

En ce même temps le bref de Rome pour établir notre monastère sans revenu étant arrivé, on l'acheva, et lorsque, dans la joie que j'en eus, je pensais aux travaux que j'ai soufferts pour ce sujet, et remerciais Dieu de la grâce qu'il m'avait faite de daigner en cela se servir de moi, je me remis devant les yeux tout ce qui s'était passé dans cette affaire, et trouvai que ce que je paraissais y avoir fait de bien était mêlé de beaucoup d'imperfection par mon peu de courage et mon peu de foi; car jusqu'à cette heure que je la vois entièrement terminée, quoique Notre-Seigneur m'eût dit que cela serait, et qu'ainsi je n'en pusse douter, je ne l'avais jamais cru avec une certitude pleine et entière, et je ne sais comment allier ces deux contraires de tenir une chose impossible, et de s'assurer en même temps qu'elle réussira. Mais considérant que tout ce qu'il y avait en cela de bon venait de Dieu, et que tout

ce qu'il y avait eu de mal venait de moi, je n'y pensais pas davantage, et je serai bien aise de ne m'en souvenir jamais, afin que tant de fautes que j'ai commises ne soient pas comme autant de pierres d'achoppement qui m'en fassent commettre de nouvelles. Béni soit celui qui tire quand il lui plaît du bien de tout.

Je reviens à ce que je disais, qu'il est dangereux de compter les années qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, parce qu'encore que l'on soit humble, il y a toujours sujet de craindre que l'on ne se flatte de la créance d'avoir mérité quelque chose. Ce n'est pas que je veuille dire que l'on n'ait rien mérité, et que l'on n'en soit bien récompensé; mais, quelque spirituel qu'il soit, quiconque s'imaginera que plusieurs années d'oraison lui ont fait mériter les faveurs dont j'ai parlé, je tiens pour certain qu'il n'arrivera point au comble de la perfection. Ne lui suffit-il pas de s'être rendu digne que Dieu le tienne par la main pour l'empêcher de tomber dans les péchés qu'il commettait avant qu'il se fût appliqué à faire oraison, sans vouloir, comme je l'ai dit, lui faire un procès pour le payer de ce qu'il prétend lui être dû? Il peut se faire que cela n'est pas incompatible avec une grande humilité; mais j'avoue ne pas le comprendre, et ne pouvoir, au contraire, le considérer comme une grande hardiesse; parce qu'encore que j'aie peu d'humilité, je n'ai jamais osé en venir là; mais c'est peut-être à cause que je n'ai rendu à Dieu aucun service; et que si je lui en avais rendu, j'aurais cru possible, plus que nul autre, en devoir être payée.

Je ne dis pas aussi qu'une âme ne s'avance, et que Dieu ne lui accorde des faveurs, si son oraison a été humble; je dis seulement qu'elle ne doit point se souvenir du nombre des années qu'il y a qu'elle s'y exerce, puisque tout ce que nous pouvons faire pour Dieu est plutôt digne d'horreur que d'estime, en comparaison de la moindre des gouttes du sang qu'il a répandu pour nous sur la croix, et que, plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables. Quelle folie peut égaler celle d'entrer en compte avec lui, puisque sa libéralité est si grande, que pour une obole que nous lui donnons il nous paie mille ducats? Laissons là, je vous prie, ce calcul qu'il n'appartient qu'à lui de faire; les comparaisons sont odieuses, même dans les choses d'ici-bas; et à combien plus forte raison dans celles dont lui seul peut être juge? ne l'a-t-il pas assez fait connaître par cette parabole de l'Evangile, qui nous apprend qu'il traite de la même sorte ceux qui sont venus à la dernière heure, et ceux qui ont travaillé dès le matin et porté le poids de la plus grande chaleur du jour?

J'ai écrit ces trois feuillets en tant de jours différents et de diverses reprises, à cause de mon peu de loisir, que j'ai perdu la suite de ce que j'avais commencé à dire de cette vision. Il me sembla qu'étant seule dans une vaste campagne, je me trouvais environnée d'une grande multitude de gens armés de lances, d'épées, de poignards, et quelques-uns d'estocs fort larges, sans que je pusse ni m'enfuir pour éviter la mort qu'ils se préparaient à me donner, ni espérer aucun secours; qu'alors, ne sachant que devenir, je levai les yeux au ciel et vis JÉSUS-CHRIST élevé bien haut dans l'air au-dessus de moi, qui me tendait la main et me rassurait de telle sorte, que je ne pouvais plus rien appréhender. Encore que cette vision paraisse d'abord assez inutile, elle me fut très-avantageuse, en ce qu'elle me fit connaître ce qui me devait arriver. Car m'étant ensuite presque vue en cet état, ce me fut une image de ce qui se passe dans le monde où tout semble être armé contre mon âme, puisque, sans parler de ceux qui ne sont pas fidèles à Dieu, ni des honneurs, des biens, des plaisirs et autres choses semblables, qui sont comme autant de piéges où l'on ne peut éviter de tomber si l'on ne se tient extrêmement sur ses gardes, nous avons sujet de craindre du côté de nos parents et de nos amis, et ce qui est encore beaucoup plus étrange, des personnes même de piété, comme je l'ai éprouvé, m'étant trouvée par eux en cet état, quoiqu'ils ne crussent pas mal faire, que je ne savais comment m'en défendre ni que devenir.

Que si je rapportais en particulier tout ce que j'endurais, quelle horreur, mon Dieu, cela ne devrait-il point donner du monde, puisque tous les travaux que j'ai déjà dit avoir soufferts n'étaient point comparables à cette dernière persécution? Elle me réduisit en tel état, que je n'y trouvais point d'autre remède que d'appeler Dieu à mon secours, en me souvenant de la vision dont je viens de parler, qui m'avait fait connaître que devant me défier de tout ce qui est dans le monde, je ne pouvais en espérer que de lui, qui est le seul immuable et toujours le même. Il me fit bien voir que j'avais raison; car il suscitait de temps en temps quelqu'un qui en la manière qu'il me l'avait montré dans cette vision, venait comme de sa part me donner la main pour m'aider, me soutenir, et me fortifier, dans la résolution de ne m'appuyer sur aucune créature, et de ne penser qu'à employer pour le servir ce peu de vertu qu'il lui a plu de me donner. Qu'il soit béni éternellement.

Étant un jour si troublée et dans une telle inquiétude, qu'au lieu de me trouver dans mon détachement ordinaire, je ne pouvais me

recueillir, il me vint durant ce combat qui se passait en moi-même mille pensées extravagantes; et dans cet obscurcissement de mon esprit, j'appréhendais que les ferveurs que j'avais reçues de Dieu ne fussent des illusions. Lorsque j'étais en cette peine, Notre-Seigneur me dit *de ne point m'affliger, que je devais connaître par là combien grand serait mon malheur s'il s'éloignait de moi, et que nous ne pouvons être en assurance tant que nous vivons dans un corps mortel.* Ces paroles me firent voir qu'heureux sont les combats qui font mériter de si grandes récompenses; que ce divin Sauveur a compassion de nous dans tant de périls où nous nous trouvons exposés durant cette vie, et qu'il ne manque jamais de m'asssister; mais qu'il veut que je fasse de mon côté tout ce qui peut dépendre de moi.

Notre-Seigneur me parla dans cet entretien avec une si extrême bonté, tant de douceur et tant de tendresse, que je n'entreprends point de le rapporter. Il me dit aussi quelquefois ces propres mots: *Vous êtes à moi, et je suis à vous*; et je lui dis presque toujours avec vérité, ce me semble: « C'est de vous seul, mon Dieu, et » non pas de moi que je me soucie. » Mais lorsque je me représente quel est mon néant, des faveurs aussi extraordinaires que celles dont je viens de parler me donnent tant de confusion, que, comme je l'ai déjà remarqué et le dis quelquefois à mon confesseur, il me paraît que l'on a besoin, en les recevant, de plus de force que pour souffrir les plus grands travaux. Si j'ai fait quelque chose de bon, je l'oublie alors; il ne se présente à moi que le souvenir de mes péchés; mon esprit n'agit plus, et il me semble seulement que tout ce qui se passait en cela est surnaturel.

Il me prenait quelquefois un si violent désir de communier, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ainsi un jour qu'il tombait une pluie si extraordinaire, que l'eau avait comme assiégé la maison, n'ayant pas laissé de sortir, je me trouvais tellement hors de moi-même, que quand on m'aurait porté le poignard à la gorge, l'appréhension de la mort n'aurait pu m'empêcher de passer outre. Je ne fus pas plus tôt dans l'église que j'entrai dans un grand ravissement. Il me sembla que je vis les cieux ouverts, non-seulement comme autrefois par une petite ouverture, mais par une fort grande, et qu'en même temps j'aperçus le trône dont j'ai parlé à votre révérence, et au-dessus de ce trône encore un autre, ou par une connaissance que je ne puis expliquer, je compris que Dieu y était, quoique je ne le visse point.

Ce trône était soutenu par des animaux, et je m'imaginai que c'étaient les évangélistes; mais je ne pus voir ni comment il était

faut, ni qui était assis dessus. J'aperçus seulement une grande multitude d'anges, qui me parurent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais auparavant vus dans le ciel, et je crus que c'étaient des chérubins et des séraphins, parce que leur gloire, comme je l'ai dit, est fort différente de celle des autres, et qu'ils paraissent tout enflammés. Je me sentis moi-même remplie d'une telle gloire, qu'on ne saurait ni la représenter ni se la figurer, à moins que de l'avoir éprouvée, et je connus bien, quoique sans rien voir, que tout ce que l'on saurait souhaiter se rencontrait là. Il me fut dit, je ne sais par qui, qu'il me serait impossible d'y rien comprendre, et que tout le reste lui étant comparé était moins que rien; et il est vrai que je n'ai pu voir depuis qu'avec étonnement et confusion que l'on soit capable de s'arrêter et encore moins de s'affectionner à quelque chose de créé, le monde ne me paraissant qu'une fourmilière. J'entendis la messe; je communiai, et je ne saurais dire comment je fus durant ce temps. Il me sembla si court, que je fus surprise de voir quand l'horloge sonna, qu'il avait duré deux heures. Je n'ai su depuis trop admirer que me trouvant si proche de ce feu, qui ne peut procéder que d'un véritable amour de Dieu, il m'est impossible, quelques efforts que je fasse, d'en tirer une seule étincelle, si lui-même ne me fait cette grâce; et ce feu merveilleux consume de telle sorte le vieil homme avec toutes ses imperfections et ses misères, qu'il semble, comme je l'ai lu du phénix, qu'il renaît de ses cendres un nouvel homme, tant l'âme change de désirs et acquiert une telle force, que ne paraissant plus la même, elle commence à marcher dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Je prie sa divine majesté que cela se trouve véritablement en moi, et que je profite de ces paroles qu'elle me dit : *Vous avez vu la différence qui se trouve entre les choses du ciel et celles de la terre : ne l'oubliez jamais, et efforcez-vous de plus en plus d'être meilleure.*

Etant une fois dans le même doute dont j'ai parlé, si ces visions venaient de Dieu, Notre-Seigneur m'apparut, et me dit d'un ton de voix fort sévère : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci?* Il ajouta : *que si après m'être bien examiné, je trouvais que je m'étais entièrement donnée à lui, je ne devais point appréhender qu'il m'abandonnât.*

Cette exclamation par laquelle il avait commencé à me parler, m'ayant extrêmement touchée, il me dit avec beaucoup de douceur et de bonté *de ne me point affliger; qu'il savait qu'il n'y avait rien que je ne fusse disposée à faire pour son service, et qu'il*

m'accorderait tout ce que je lui demanderais; que je n'avais qu'à considérer que mon amour pour lui augmentait toujours, pour connaître que cela ne pouvait venir du démon; que je ne devais pas croire qu'il donnât tant de puissance sur ses serviteurs à ces esprits de ténèbres, ni que je tinsse d'eux la lumière dont mon esprit était éclairé, et la tranquillité dont je jouissais; mais que tant de personnes considérables m'ayant assurée que ces faveurs venaient de Dieu, j'étais obligée de les croire.

Récitant un jour le symbole de saint Athanase, qui commence par ces mots: *Quicumque vult salvus esse*, Notre Seigneur me fit comprendre en quelle manière un seul Dieu est en trois personnes, et me le fit voir si clairement, que je n'en fus pas moins étonnée que consolée. Cela me servit beaucoup pour mieux connaître sa grandeur et ses merveilles; et lorsque je pense à ce mystère ou que j'en entends parler, il me semble que je conçois bien la manière dont cela se fait, et j'en ai une grande joie.

Un jour de l'Assomption de la sainte Vierge, Dieu me fit la faveur, dans un ravissement, de me représenter sa glorieuse entrée dans le ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avait été reçue, et la place qu'elle y tient; mais de pouvoir exprimer cela en particulier, c'est ce qui m'est impossible. Tout ce que j'en puis dire, c'est que la vue d'une telle gloire en répandit une dans mon âme qui opéra de grands effets, et augmenta, avec mon désir de souffrir de grands travaux, ma passion pour le service de cette reine des anges, que l'on ne peut trop révérer.

Étant dans l'église d'un collége de la compagnie de JÉSUS, je vis deux fois un fort riche dais paraître sur la tête des religieux lorsqu'ils communiaient, et je ne le voyais point sur celle d autres.

CHAPITRE XL.

Suite des admirables visions et révélations dont Dieu favorise la Sainte, et sentiments qu'elle avait dans cette occasion.

Un jour faisant oraison, je me trouvai dans un tel plaisir et une telle joie, que me reconnaissant indigne d'une si grande faveur, je me représentai le lieu que Dieu m'avait fait voir autrefois que j'avais mérité par mes péchés d'avoir dans l'enfer, et qui ne s'est jamais depuis effacé de ma mémoire. Cette pensée me fit une impression incroyable, et j'entrai ensuite dans un plus grand ravissement que je ne le saurais exprimer. Il me sembla que j'é-

tais comme abîmée dans cette suprême majesté que j'avais vue autrefois, et qu'elle me fit connaître une vérité qui enferme toutes les autres. Je ne saurais dire comment cela se fit; car je ne vis personne. J'entendis seulement que l'on me parlait et que c'était la vérité même qui me disait : *La faveur que je vous fais maintenant est l'une des plus grandes dont vous m'êtes redevable, parce que tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce que l'on n'y connaît que confusément les vérités de l'Écriture, qui, jusqu'au moindre iota, ne manqueront pas de s'accomplir.* Et sur ce qu'il me sembla que j'avais toujours cru cela, et que l'on ne peut être fidèle sans le croire, il me fut encore dit : *Ah! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement, et s'ils m'aimaient autant qu'ils doivent, je ne leur cacherais pas mes secrets. Mais savez-vous ce que c'est qu'aimer véritablement? c'est de croire que tout ce qui ne m'est pas agréable n'est que mensonge. Que si vous ne le comprenez pas à cette heure, vous le connaîtrez clairement un jour par l'avantage que vous recevrez d'en être bien persuadée.*

Les effets m'ont confirmé la vérité de ces paroles, et je ne saurais trop en rendre grâce à Dieu; car, depuis ce temps, tout ce qui n'a point de rapport à son service me paraît si évidemment n'être que vanité et que mensonge, et que je ne puis exprimer jusqu'à quel point il me semble digne de mépris; et quelle est ma compassion de ceux qui ignorent cette vérité. J'en ai tiré d'autres avantages dont il y en a que je dirai, et d'autres que je ne saurais dire. Notre-Seigneur me dit aussi une certaine parole très-favorable, et je ne sais plus comment cela se passa, car je ne vis rien; mais elle fit d'une manière inexplicable un tel effet dans mon âme et me donna tant de force que je me trouvai dans une ferme résolution de n'épargner aucun travail pour accomplir de tout mon pouvoir jusqu'aux moindres choses de ce que l'Ecriture nous ordonne; et il me semble qu'il n'y a rien au monde que je ne sois prête de faire pour n'y pas manquer.

Une véritable connaissance de cette divine vérité qui me fut représentée, sans savoir de quelle manière, fit une si forte impression dans mon âme, qu'elle me donna un nouveau respect pour Dieu, par une vue si claire de sa majesté et de son pouvoir, qu'elle ne se peut exprimer, et que l'on comprend seulement que c'est une chose merveilleuse. Je demeurai dans un grand désir de ne plus parler que de ces vérités si élevées au-dessus de ce qui se passe dans le monde pour des vérités; je commençai à souffrir avec peine de continuer à vivre ici-bas, quoique je m'estimasse

heureuse de goûter avec humilité et un sentiment plein de tendresse, la douceur des faveurs que Dieu me faisait; et quelque extraordinaires qu'elles fussent, je ne pouvais être touchée de la moindre crainte qu'il entrât de l'illusion. Je ne vis rien; mais je compris le grand bien que c'est de ne faire cas que de ce qui nous peut approcher de Dieu, et de ce que c'est de marcher en vérité en présence de la vérité que Dieu me fit connaître être lui-même.

J'ai appris tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici, tantôt par des paroles que j'ai distinctement entendues, et d'autres fois d'une manière inexplicable qui, sans que l'on me parlât, me faisait comprendre les choses plus clairement que si on me les eût dites de vive voix; et j'ai connu de beaucoup plus grandes vérités touchant cette vérité, que je n'aurais pu en être instruite par plusieurs personnes très-savantes, puisqu'elles n'auraient su me les imprimer de telle sorte dans l'esprit, ni me faire connaître si évidemment quele est la vanité du monde. J'appris par ces divines instructions que cette vérité dont je parle est la vérité même; qu'elle est sans commencement et sans fin; que toutes les autres vérités en procèdent comme de leur source, toutes les autres grandeurs comme de leur origine, et tous les autres amours comme de leur souverain principe. Sur quoi tout ce que j'en dis ici n'est qu'obscurité en comparaison de la clarté et de la lumière avec laquelle Dieu me le fit voir. On peut juger par-là quelle est la puissance de cette suprême majesté, qui opère de si grands effets dans les âmes, et les enrichit presque en un moment par une telle effusion de ses grâces.

« O grandeur infinie! ô suprême majesté! ô Dieu tout-puissant! » à quoi pensez-vous? à quoi pensez-vous, mon Sauveur, lorsque » vous me comblez de tant de faveurs? Avez-vous oublié que j'a » été un déluge de vanité et un abîme de mensonge, et cela pu» rement par ma faute, puisque vous m'aviez donné par mon na» turel tant d'aversion pour le mensonge? Comment donc, Sei» gneur, avez-vous pu accorder tant de grâces à une personne qui » s'en était rendue si indigne? »

Récitant un jour l'office dans le chœur avec les autres religieuses, je me trouvais dans un grand recueillement, et il me sembla que mon âme était tout entière comme un clair miroir, et que JÉSUS-CHRIST notre Seigneur n'était pas seulement au milieu d'elle comme dans son centre, tel que j'ai coutume de le voir, mais aussi en chacune de ses parties, et que toutes ces mêmes parties étaient aussi imprimées en lui par une communication

pleine d'amour et de tendresse que je ne saurais exprimer. Ce que j'en puis dire est que cette vision me fut très-avantageuse, et me l'est encore toutes les fois que je m'en souviens, principalement après la communion. On m'y fit entendre que commettre un péché mortel est couvrir ce miroir d'un obscur nuage qui empêche de voir Notre-Seigneur quoiqu'il soit toujours présent et le conservateur de notre être ; et que tomber dans l'hérésie n'est pas seulement obscurcir ce miroir par un nuage, c'est le casser et le mettre en pièces. Mais il y a tant de différence entre avoir vu cela et le rapporter, que l'on ne doit pas s'étonner que je l'explique si mal. J'en ai tiré un grand profit, quoique je ne puisse me souvenir sans douleur que mes offenses m'ont tant de fois empêchée de voir mon Sauveur, par ces nuages dont elles ont obscurci mon âme.

Cette vision peut apprendre à des personnes de recueillement l'avantage qu'il y a de considérer Notre-Seigneur dans la partie la plus intérieure de notre âme, en leur faisant voir qu'on en peut tirer beaucoup plus d'utilité que de le considérer hors de nous-mêmes. Je l'ai déjà dit ailleurs, et on le peut remarquer en des livres d'oraison qui traitent de la manière de chercher Dieu, et particulièrement en ce qu'en a écrit le glorieux saint Augustin, qui rapporte en quelque lieu que, cherchant Dieu, il ne pouvait si bien le trouver que dans lui-même. Cette vérité est si évidente, que c'est se tourmenter en vain et lasser inutilement notre esprit que d'aller chercher dans le ciel ou ailleurs ce que nous pouvons trouver dans nous-mêmes.

Je veux donner ici un avis à ceux qui peuvent en avoir besoin ; c'est qu'il arrive dans les grands ravissements qu'ensuite de cette union avec Dieu qui dure peu, et dans laquelle toutes les puissances sont suspendues et comme absorbées, l'âme demeure dans un tel recueillement, même à l'extérieur, qu'elle a peine de retourner à ses fonctions ordinaires ; et la mémoire et l'entendement sont si égarés, qu'ils sont presque en frénésie ; ce qui arrive principalement dans les commencements. J'ai quelquefois considéré en moi-même si cela ne procède point de ce que la faiblesse de notre nature ne pouvant soutenir de si grands efforts d'esprit, notre imagination en est troublée, ainsi que je sais que cela est arrivé à plusieurs personnes. J'estimerais à propos, dans ces occasions, de se faire violence pour cesser, durant quelque temps, de faire oraison avec dessein de la reprendre après, parce qu'autrement la santé pourrait en être altérée, et que j'ai éprouvé combien il importe de la ménager en n'allant pas au-delà de nos forces.

Mais on a besoin en cela d'expérience et de conduite, à cause que lorsqu'on est arrivé à cet état, il se rencontre diverses choses que l'on est obligé de communiquer à un directeur; que si, après en avoir cherché un bon avec grand soin, on n'en trouve point, Notre-Seigneur ne manquera pas de suppléer à ce défaut, puisque quelque imparfaite que je sois, il n'a pas laissé de m'assister en de semblables occasions. Il est vrai que je suis persuadée qu'il se trouvera peu de directeurs qui connaissent par leur propre expérience des choses si élevées, et qui n'inquiètent et n'affligent plutôt les âmes que de leur donner des remèdes pour les soulager; mais Dieu leur tiendra sans doute compte de ce surcroît de leurs peines. Ainsi le meilleur, à mon avis, est de les leur communiquer. Quoique je pense l'avoir dit ailleurs, je n'ai point craint à tout hasard de le répéter, parce que cela est fort important, principalement pour des femmes, dont le nombre est plus grand que des hommes, à qui Dieu fait de semblables faveurs. Je le sais par expérience, et le saint père Pierre d'Alcantara m'a confirmée par des raisons très-fortes qu'il serait inutile de rapporter, qu'elles avancent plus qu'eux dans ce chemin.

Étant une fois en oraison, Dieu me fit comprendre comme en un instant et par une vue très-claire, quoique sans apercevoir aucune forme ni figure, de quelle sorte il est en toutes choses, et toutes choses en lui. Je ne saurais bien expliquer cela, mais il est demeuré gravé dans mon âme, et c'est l'une des plus grandes grâces qu'il m'ait faites et qui me donne le plus de confusion quand je me souviens de mes péchés. Je crois que si Notre-Seigneur m'eût fait voir cela plus tôt, et l'eût fait voir aussi à d'autres pécheurs, ni eux ni moi n'aurions eu la hardiesse de l'offenser. Il me semble, comme je l'ai dit, que je ne vis rien, et je ne voudrais pas néanmoins l'assurer, parce qu'il y a de l'apparence que je vis quelque chose, puisque j'ai pu en dire ce que j'en ai dit. Mais si l'on voit alors quelque chose, c'est d'une manière si subtile, que l'entendement ne peut le comprendre, ou bien c'est qu'il est difficile d'exprimer de quelle sorte se passent ces visions qui ne sont pas représentatives, parce que n'arrivant que dans un ravissement dans lequel les puissances sont suspendues, elles ne peuvent, hors de là, représenter les choses telles que Dieu a fait la grâce à l'âme de les connaître.

Je dis donc que la divinité est comme un diamant d'une beauté incomparable, et beaucoup plus grand que n'est le monde, ou comme un miroir tel que j'ai représenté que l'âme me paraissait dans une autre vision, excepté que la matière en est plus précieuse

et plus transparente qu'on ne peut se l'imaginer, et que toutes mes actions se voient clairement dans ce miroir, parce que surpassant en grandeur, comme je l'ai dit, tout ce qui est dans le monde, nul objet ne lui saurait être caché.

Je ne pus, sans un grand étonnement, voir en cet instant tant de choses représentées dans ce diamant admirable, et je ne saurais me souvenir, sans une extrême douleur, des horribles taches que mes péchés imprimaient dans une glace si pure et si claire. La confusion que j'en eus me mit en tel état, que je ne savais que devenir, et je ne comprends pas comment je la pouvais supporter. Oh! combien je souhaiterais de pouvoir faire connaître cela à ceux qui commettent des péchés infâmes sans craindre de manquer de respect à cette éternelle majesté à qui ils ne peuvent les cacher, puisqu'étant présente partout, c'est devant ses yeux qu'ils les commettent!

Je connus dans cette vision que par la même raison du profond respect que l'on doit à Dieu, puisque l'on ne peut rien faire qu'il ne voie, un seul péché mortel mérite l'enfer; et que rien ne fait paraître davantage sa miséricorde, qu'encore qu'il sache que nous n'ignorons pas ces vérités, il ne laisse pas de nous souffrir. J'ai quelquefois considéré que si cette vision me remplit alors d'un si grand étonnement, que sera-ce dans ce dernier jour auquel Dieu se montrant à nous dans toute sa majesté et toute sa gloire, nous verrons d'une seule vue toutes les offenses que nous aurons commises contre lui? Hélas! jusqu'à quel point, Seigneur, a donc été mon aveuglement? et faut-il s'étonner que je tremble souvent quand j'écris ceci? votre révérence, mon père, doit bien plutôt trouver étrange qu'ayant vu des choses si extraordinaires et faisant réflexion sur moi-même, je puisse être encore en vie. Que celui qui a eu la bonté de me souffrir si long temps soit béni dans tous les siècles.

Un jour, faisant oraison avec beaucoup de recueillement, de douceur et de quiétude, il me sembla que j'étais environnée d'anges et fort proche de Dieu. Je les priai pour les besoins de l'Église, et il me fut dit qu'un certain ordre lui rendrait dans les derniers temps de grands services, et défendrait la foi avec beaucoup de force et de courage.

Une autre fois étant en prière proche du très-saint sacrement, un saint dont l'ordre s'était un peu relâché m'apparut avec un grand livre dans sa main, me dit d'y lire certaines paroles écrites en grosses lettres, et je lus ces mots: Cet ordre fleurira un jour et aura beaucoup de martyrs.

Une autre fois étant au chœur à matines, six ou sept religieux, qui me parurent être du même ordre, se présentèrent à moi ayant l'épée à la main ; ce qui signifiait, à mon avis, qu'ils défendraient la foi, parce qu'un autre jour il me sembla, dans un grand ravissement, que j'étais dans une campagne où se donnait un sanglant combat, et que ceux de cet ordre, avec un visage éclatant et qui paraissait tout en feu, combattaient si vaillamment qu'ils portaient plusieurs des ennemis par terre, en tuaient un grand nombre, et que ces ennemis étaient des hérétiques. Ce glorieux saint m'est apparu diverses fois, m'a dit plusieurs choses importantes, m'a témoigné me savoir gré des prières que je faisais pour son ordre, et promis de me recommander à Notre-Seigneur. Je ne nomme point cet ordre, de peur d'offenser les autres. Dieu le fera connaître s'il veut qu'on le sache ; mais je dis hardiment qu'il n'y a point d'ordre ni de religieux de chaque ordre, qui ne doivent, par leurs actions et par leurs prières, tâcher d'obtenir de Dieu la grâce de le servir dans un aussi grand besoin qu'est maintenant celui de l'Église ; et bienheureux ceux qui donneront leur vie pour un tel sujet.

Cette personne m'ayant priée de demander à Dieu s'il lui serait agréable qu'elle acceptât un évêché, Notre-Seigneur me dit au sortir de la communion *que lorsque cet ecclésiastique connaîtrait très-évidemment que le seul véritable et solide bien est de ne rien posséder, il pourrait en ce cas l'accepter ;* me faisant voir ainsi que ceux qui entrent dans les grandes charges de l'Église, doivent être très-éloignés de les désirer, ou au moins de les rechercher.

Notre-Seigneur continue de faire souvent à cette pécheresse de semblables faveurs, qu'il ne me paraît point nécessaire de rapporter, puisque ce que j'en ai dit suffit pour faire connaître ce qu'il lui a plu d'opérer en moi. Qu'il soit béni à jamais d'avoir pris tant de soin de mon âme.

Une fois, pour me consoler, il me dit avec de grands témoignages d'affection : *Que je ne m'affligeasse point : que nous ne pouvons, dans cette vie, être toujours en même état ; et qu'ainsi, au lieu de m'étonner de voir que le découragement succède à la ferveur, le trouble à la quiétude, et la tentation au repos, je devais espérer en lui et ne rien craindre.*

Pensant un jour en moi-même s'il n'y avait point de l'attache dans le plaisir et la consolation que je recevais de communiquer avec les personnes à qui je rendais compte de ce qui se passait en moi, et de les aimer ainsi que ceux que je voyais servir Dieu fidèlement,

Notre-Seigneur me dit *que si un malade, en péril de mort, connaissait qu'un médecin pût lui rendre la santé, ce ne serait pas en lui une vertu que de ne point l'aimer et de ne pas lui témoigner sa reconnaissance; que je considérasse ce que j'aurais fait, si je n'avais été assistée par de semblables personnes; que la conversation des bons, au lieu de me nuire, ne pouvait que me profiter; et qu'ainsi je ne craignisse point de traiter avec eux; mais que je prisse garde à régler de telle sorte mes paroles et mes discours, qu'il n'y entrât rien que de saint et d'utile.* Cet éclaircissement qu'il plut à Notre-Seigneur de me donner me consola beaucoup; parce que l'appréhension d'une attache qui aurait pu lui être désagréable, me causait quelquefois tant de peine, que j'aurais voulu ne plus communiquer avec personne. C'est ainsi que Notre-Seigneur m'assistait en toutes rencontres, et jusqu'à me dire de quelle sorte je devais me conduire envers les faibles et quelques autres personnes. Il n'a jamais manqué de prendre soin de moi; mais il y a des temps où je ne puis, sans douleur, me voir si inutile pour son service, et contrainte de prendre plus de soin que je ne voudrais de ce misérable corps.

Un jour que j'étais en oraison, l'heure d'aller dormir étant venue, je me trouvai travaillée de grandes douleurs, et le temps de mon vomissement ordinaire s'approchait. Me voyant dans une grande faiblesse de corps, et mon esprit, d'un autre côté, voulant s'occuper de Dieu, je sentais dans ce combat une telle affliction, que je me mis à pleurer. Cela m'est arrivé diverses fois et me donne tant de tourments, qu'il me semble que je me hais alors moi-même, quoiqu'il me paraisse, quand cela est passé, que je ne me hais pas trop, ni ne manque guère à prendre soin de ce qui m'est nécessaire, et Dieu veuille même que je n'aille pas au-delà de mes besoins. Etant donc dans la peine que je viens de dire, Notre-Seigneur m'apparut et me consola en me disant : *Que je souffrisse, pour l'amour de lui ces infirmités attachées à la fragilité humaine, parce que la conservation de ma vie était encore nécessaire pour son service.* Cela fit en moi un si grand effet, que depuis que je me suis ensuite résolue de m'employer de tout mon pouvoir à servir Dieu, je ne me suis plus trouvée en de semblables peines, car encore qu'il me laisse un peu souffrir, il me console après de telle sorte, que je ne mérite pas beaucoup lorsque je désire d'endurer pour l'amour de lui, ce qui est tout ce que je crois devoir faire désormais en ce monde, et dont je le prie le plus ardemment, en lui disant quelquefois de tout mon cœur : Seigneur, ou mourir ou souffrir. C'est la seule chose que je vous demande. Et

je n'entends point sonner l'horloge que je n'en aie de la joie, parce qu'il me semble que cette heure de ma vie, qui est passée, m'approche un peu de ce temps heureux auquel j'espère que Dieu me fera la grâce de le voir, sans pouvoir plus être séparée de lui.

D'autres fois je ne me sens ni envie de mourir, ni désir de vivre; mais je me trouve dans une certaine tiédeur et un obscurcissement si général à l'égard de toutes choses, que cela me fait beaucoup souffrir. J'ai aussi une grande peine de ce que Notre-Seigneur a voulu que les faveurs qu'il me fait fussent connues de tout le monde, comme il m'avait dit, il y a quelques années, qu'elles le seraient. Et votre révérence sait combien je l'appréhendais, à cause que chacun en juge selon sa fantaisie. Mais ma consolation est qu'il n'y a point eu du tout de ma faute; car je n'en ai parlé qu'à mes confesseurs, ou à ceux à qui eux-mêmes l'avaient dit; et l'on ne peut être plus retenue que je l'ai été en cela, non pas tant par humilité que par la répugnance que j'y avais, et qui était telle que j'avais peine à me résoudre d'en parler, même à mes confesseurs. Maintenant, grâces à Dieu, quoique quelques-uns murmurent contre moi par un bon zèle, que d'autres appréhendent de me parler, d'autres de me confesser, et que d'autres disent mille choses de moi, néanmoins voyant très-clairement que Notre-Seigneur veut se servir de ce moyen pour l'avantage de plusieurs âmes, et me représentant ce qu'il a souffert pour chacune d'elles, je me mets fort peu en peine de tout ce que l'on peut dire et penser sur ce sujet. Lorsqu'il lui plut de me renfermer dans ce petit coin de terre si étroit et si resserré, j'avais cru qu'y étant comme morte, on ne se souviendrait plus de moi; mai j'ai été contrainte, contre mon désir, de parler à quelques personnes. Toutefois, comme elles ne me voient point, et que j'y suis si retirée, avec une si petite et si sainte compagnie, j'espère que Notre-Seigneur me fera la grâce d'y trouver un port assuré, et que considérant, ainsi que d'un lieu élevé, ce qui se passe dans le monde, je ne serai point touchée de l'opinion qu'on aura de moi, mais je le serai toujours extrêmement du moindre petit avantage que je pourrai procurer à une âme, et c'est le but où tendent tous mes désirs depuis que je suis dans cette maison. Cette disposition où je me trouve me fait comme songer en veillant; tout ce que je vois ne me paraissant qu'un songe et ne me donnant ni plaisir ni peine. Que si j'en ai dans quelques rencontres, cela passe si promptement que j'en suis tout étonnée; et il ne m'en reste d'autre impression que comme une chose que j'aurais seulement

songée ; ce qui est si vrai, que si je voulais après me réjouir du plaisir que j'aurais eu, ou m'attrister de la peine que j'aurais ressentie, il ne serait pas en mon pouvoir, non plus qu'une personne sage ne pourrait se réjouir ou s'affliger d'un songe qu'elle aurait eu, parce qu'il a plu à Dieu de réveiller mon âme de ce songe qu'elle n'avait fait qu'à cause qu'elle n'était pas morte à toutes les choses d'ici-bas, et je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre qu'elle retombe dans un pareil assoupissement.

Voilà, mon père, l'état où je suis, et je vous prie de demander à Dieu pour moi, ou qu'il me retire à lui, ou qu'il me fasse la grâce de le servir. Je souhaite que ce que j'ai écrit vous soit utile en quelque chose ; je ne l'ai pas fait sans peine, à cause de mon peu de loisir ; mais j'estimerai cette peine heureuse, et je me tiendrai bien récompensée, si j'ai rencontré à dire quelque chose qui donne sujet de louer Dieu, quand même vous jetteriez cet écrit dans le feu aussitôt après l'avoir lu. Je serais néanmoins bien aise que vous l'eussiez montré auparavant aux trois personnes que vous savez, parce qu'étant ou ayant été mes confesseurs, s'ils n'en sont pas satisfaits, il leur fera perdre la bonne opinion qu'ils ont de moi, et que, s'ils en sont contents, ils sont trop éclairés pour ne pas connaître que tout ce qu'il y a de bon vient de Dieu, et trop charitables pour ne pas lui rendre grâces de ce qu'il lui a plu de se servir de moi pour le dire. Je prie sa divine majesté de vous conduire toujours par la main, et de vous rendre un si grand saint, que vous puissiez soutenir par votre vertu, et éclairer par votre lumière cette misérable créature qui a osé entreprendre d'écrire des choses si élevées. Que si je me suis trompée en beaucoup de choses, au moins n'ai-je eu d'autre dessein que de dire la vérité, d'obéir à ce qui m'a été commandé, et de tâcher de porter ceux qui le liront à louer Dieu. Je lui demande cette grâce depuis plusieurs années ; et comme les œuvres me manquent, c'est ce qui m'a fait prendre la hardiesse de rapporter, le mieux que j'ai pu, les particularités d'une vie aussi imparfaite qu'a été la mienne. Je n'y ai employé qu'autant de temps et d'application qu'il en a fallu pour l'écrire avec une entière sincérité. Dieu, qui peut faire tout ce qu'il lui plaît, veuille me donner, par son assistance, une si ferme résolution d'accomplir sa volonté en toutes choses, qu'après avoir, par tant d'effets de son amour en tant de diverses manières, retiré mon âme du péril d'être précipitée dans l'enfer, il ne permette pas qu'elle se perde. Ainsi soit-il.

LE SAINT-ESPRIT SOIT TOUJOURS AVEC NOUS, AMEN.

Je crois, mon père, ne devoir point faire difficulté de témoigner à votre révérence la peine que j'ai eue à écrire cette relation de ma vie, afin de vous engager à me recommander à Dieu avec encore plus d'affection, quand vous saurez combien j'ai souffert en me remettant ainsi devant les yeux toutes mes misères, quoique je puisse dire avec vérité que j'ai été plus touchée du souvenir des faveurs que j'ai reçues de Dieu, que des offenses que j'ai commises contre lui. J'ai obéi à ce que vous m'aviez commandé en m'étendant assez sur divers sujets que j'ai traités; et vous me tiendrez, s'il vous plaît, la parole que vous m'avez donnée d'en retrancher tout ce que vous y trouverez à redire. Je n'avais pas achevé de relire cette relation, lorsque votre révérence l'a envoyé chercher; ainsi il pourra se faire qu'il y aura des choses mal expliquées, et d'autres répétées, parce que j'ai eu si peu de temps à employer à ce travail, que je n'avais pas le loisir de revoir ce que j'écrivais. Je vous supplie de le corriger et de le faire transcrire, si vous voulez l'envoyer au père maître Avila, à cause qu'il pourrait reconnaître mon écriture. Comme lorsque j'ai commencé cette relation, dans laquelle je me suis acquittée de tout ce qui peut dépendre de moi, j'ai eu intention qu'il la vît, je souhaite qu'on la lui montre, parce que ce me sera une grande consolation s'il est content. Vous en userez néanmoins, mon père, comme il vous plaira, et j'espère que vous me saurez quelque gré de ce que je vous confie ainsi sans réserve les plus intimes sentiments de mon âme. Je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur durant tout le reste de ma vie; et je désire de tout mon cœur que vous ne perdiez pas un moment pour vous avancer de plus en plus dans son service, et vous rendre encore plus capable de m'assister. Cette relation vous fera voir combien il importe de se donner tout entier, comme vous avez commencé de faire, à ce divin Rédempteur, qui s'est donné tout entier pour nous. Qu'il soit béni à jamais. J'espère de sa miséricorde, mon père, que nous nous trouverons ensemble dans cette heureuse éternité où toutes les ombres étant dissipées, et toutes les voiles levées, nous connaîtrons clairement combien grandes sont les grâces qu'il nous a faites, et ne cesserons jamais de le louer. Ainsi soit-il.

Ce livre fut achevé par la Sainte au mois de juin 1562, sans distinction de chapitres; mais, l'ayant ensuite transcrit, elle le divisa par chapitres, et y ajouta diverses choses arrivées depuis, dont l'une est la fondation du monastère de Saint-Joseph.

LE PÈRE MAITRE LOUIS DE LÉON,

U LECTEUR

M'étant tombé entre les mains, avec l'original de ce livre, quelques mémoires de la Sainte, dans lesquels, soit pour s'en souvenir ou pour en rendre compte à ses confesseurs, elle a écrit des choses que Dieu lui a dites, et des faveurs qu'il lui a faites, dont elle n'avait point parlé dans sa vie, je les ai trouvées si pleines d'édification, que j'ai cru les y devoir ajouter sans y rien changer. Les voici donc mot à mot.

Notre-Seigneur me dit un jour : *Pensez-vous, ma fille, que le mérite soit dans la jouissance du bonheur que donnent mes grâces et mes faveurs! nullement; mais il consiste à agir, à souffrir et à aimer. Ne savez-vous pas que saint Paul ayant tant souffert, il n'a goûté qu'une seule fois la douceur de ces joies ineffables qui ne se rencontrent que dans le ciel? n'avez-vous pas remarqué qu'ayant passé ma vie dans les souffrances continuelles, mon bonheur n'a paru que sur la montagne du Thabor? et ne considérez-vous point de combien de peine et de travaux a été traversée la joie que ma Mère a eue de me tenir entre ses bras? Siméon ne les lui eut pas plus tôt prédits, que mon Père lui fit clairement connaître ce que j'avais à endurer; et ces grands saints qui, étant conduits par lui dans les déserts et les solitudes, ont passé leur vie en des austérités et des pénitences continuelles, et qui ont soutenu tant de combats contre le démon et contre eux-mêmes, n'ont-ils pas été quelquefois durant un fort long temps, sans recevoir aucune consolation spirituelle? croyez-moi, ma fille, ceux que mon Père aime le plus sont ceux qu'il fait souffrir davantage, quand il voit que leur amour est égal à leur souffrance. En quoi puis-je mieux témoigner que je vous aime, qu'en vous désirant ce que j'ai désiré pour moi-même? Considérez mes plaies, et voyez si vos douleurs peuvent jamais approcher de celles que j'ai endurées pour l'amour de vous. C'est là le chemin de la vérité; et lorsque vous l'aurez connu, vous m'aiderez à pleurer la perte de ceux qui n'ont pour but de tous leurs désirs, de tous leurs soins, de toutes leurs pensées, que de suivre une voie toute contraire.*

Quand je commençai ce jour-là à faire oraison, j'avais un si furieux mal de tête, qu'il me paraissait presque impossible de m'y occuper. Alors Notre-Seigneur me dit : *Vous connaîtrez par-là*

l'avantage qu'il y a de souffrir, puisqu'en l'état où vous êtes ne pouvant rien me dire, je veux bien, pour vous consoler, vous faire la faveur de vous parler. Je demeurai près d'une heure et demie très-recueillie, et ce fut durant une partie de ce temps que Notre-Seigneur me dit ce que je viens de rapporter. Je n'eus donc point de dstraction; mais, sans savoir où j'étais, je me trouvais dans un contentement indicible; je vis avec étonnement que mon mal de tête se passa, et je demeurai dans un grand désir de souffrir. Notre-Seigneur me dit aussi de graver dans ma mémoire ces paroles qu'il avait dites à ses apôtres : *qu'il n'était pas juste que les serviteurs fussent mieux traités que les maîtres.*

Un jour d'un dimanche des Rameaux, après avoir communié, je me trouvai dans une si grande suspension d'esprit, que je ne pouvais avaler la sainte hostie. et lorsque je fus un peu revenue à moi, il me sembla que j'avais la bouche toute pleine de sang; que ce sang coulait sur mon visage et sur mon corps avec la chaleur qu'il devait avoir quand Notre-Seigneur le répandit au milieu de ses douleurs, et que dans la joie que je ressentais, il me dit : *Ma fille, je veux que mon sang vous profite, et ne craignez point que ma miséricorde vous manque. J'ai souffert en le répandant d'extrêmes douleurs, vous en recevez avec joie maintenant le fruit, et voyez de quelle sorte je vous récompense du plaisir que vous m'avez fait aujourd'hui.* Ce qui le faisait parler de la sorte était qu'il y a plus de trente ans que je n'ai jamais manqué, quand je l'ai pu, de communier ce jour-là, et de tâcher à me préparer de le loger dans mon âme après l'y avoir reçu, parce que je ne pouvais souffrir que les Juifs, après lui avoir fait une entrée si magnifique, l'eussent laissé aller si loin chercher à manger, et qu'ainsi je désirais de l'avoir pour hôte, quoique dans une demeure que je reconnais maintenant être si indigne de lui. Telles étaient ces grossières considérations qui me venaient dans l'esprit; et il me parut néanmoins que Notre-Seigneur les eut pour agréables, puisque cette vision est l'une de celles que je tiens la plus assurée, et qu'elle m'a servi pour me mieux préparer à la sainte communion.

Ayant lu dans un certain livre qu'il y a de l'imperfection à garder des images curieuses, et croyant dès auparavant que la pauvreté obligeait à n'en avoir que de papier, cela m'avait confirmée dans cette opinion, et j'en voulais ôter une qui était dans ma cellule. Mais Notre-Seigneur me dit, lorsque je ne pensais point à cela : *Que cette mortification n'était pas bonne, parce que l'amour de Dieu étant préférable à la pauvreté, je ne devais point me pri-*

ver ni mes religieuses de ce qui pouvait nous y exciter : que ce livre que j'avais lu n'entendait parler, par ces mots de choses curieuses, que des ornements dont on enrichit les images, et non pas des images; que c'avait été un artifice du démon d'inspirer aux luthériens, pour leur perte, de retrancher tous les moyens qui peuvent porter à la piété. Ma fille, ajouta-t-il, *ceux qui me sont demeurés fidèles doivent maintenant plus que jamais s'efforcer de faire le contraire de ce qu'ils font.*

Considérant la différence que j'éprouve entre vivre séparée des affaires et des occupations temporelles, ou de m'y trouver engagée ; l'un conservant mon âme beaucoup plus tranquille et plus pure, et l'autre me faisant commettre plusieurs fautes, j'entendis une voix qui me dit : *Il faut de nécessité, ma fille, que cela soit ainsi. C'est pourquoi efforcez-vous en toutes choses d'avoir une intention droite de vous détacher de tout, et de jeter continuellement les yeux sur moi, afin de rendre vos actions conformes aux miennes.*

Pensant une autre fois d'où pouvait venir que je n'avais plus de ravissements en public, j'entendis encore une voix qui me dit : *Cela n'est plus nécessaire : la bonne opinion que je voulais que l'on eût de vous est assez établie, et il faut maintenant avoir égard à la faiblesse de ceux qui jugent mal des choses les plus parfaites.*

Me trouvant un jour touchée de crainte dans l'incertitude de savoir si j'étais en grâce, Notre-Seigneur me dit : *Ma fille, la lumière est bien différente des ténèbres ; je suis fidèle en mes promesses, et personne ne se perd sans le connaître. C'est se tromper que de s'assurer sur des douceurs spirituelles. La véritable asssurance consiste dans le témoignage que rend à chacun sa propre conscience. Nul ne peut pas plus par lui-même demeurer dans la lumière que d'empêcher la nuit de venir, parce que cela dépend de ma grâce. Ainsi le meilleur moyen de demeurer dans la lumière, est de connaître que l'on n'y saurait rien contribuer, mais qu'elle procède de moi seul, et qu'encore que l'on y soit, la nuit vient aussitôt que je me retire, et l'on se trouve dans les ténèbres, ce qui montre que la véritable humilité d'une âme consiste à connaître qu'elle ne peut rien et que je puis tout. Écrivez ces avis que je vous donne comme vous écrivez ce que vous recevez des hommes, afin de ne les point oublier.*

En la première année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, lorsque la veille de saint Sébastien, on commençait à chanter le *Salve*, *Regina*, je vis la très-sainte Vierge, accompagnée

d'une grande multitude d'anges, descendre et se mettre sur le siége destiné pour la prieure, au-dessus duquel il y avait une image de cette glorieuse mère de Dieu. Il me sembla que je ne vis plus alors l'image, mais seulement elle-même, qui me parut avoir quelque ressemblance avec l'image que la comtesse m'avait donnée; et cela se passa si promptement, que je n'en saurais parler avec certitude, parce que j'entrai aussitôt en suspension. Il me sembla que je voyais plus haut et sur les bras du siége plusieurs anges, quoique ce ne fût pas sous une forme corporelle, à cause que cette vision était intellectuelle. Cela dura pendant tout le *Salve*, et la sainte Vierge me dit; *Vous avez bien fait de mettre ici mon image, je serai présente aux louanges que vous donnerez à mon Fils, et je les lui offrirai.*

Mon confesseur s'étant un soir retiré fort promptement, à cause que des occupations plus pressées l'appelaient ailleurs, cela m'attrista un peu; et comme il me semble que je ne suis attachée à aucune créature, l'appréhension de perdre cette liberté d'esprit me donna quelque scrupule. Le lendemain au matin, Notre-Seigneur répondant à ma pensée, me dit : *Que je ne devais pas m'étonner si de même que des hommes désirent de trouver avec qui s'entretenir des plaisirs et des joies sensibles qu'ils goûtent, l'âme désire de rencontrer quelqu'un qui entende son langage, à qui elle puisse communiquer ses contentements et ses peines, et s'attrister de n'en point trouver.* Notre-Seigneur étant demeuré quelque temps avec moi, il me souvint que j'avais dit à mon confesseur que ces visions passaient bien vite; et alors ce divin Sauveur me dit : *Qu'il y avait de la différence entre ces visions et celles qui ne sont que représentatives, et qu'il n'y a point de règle certaine dans ses faveurs, parce qu'il importe qu'elles ne soient pas toutes semblables.*

Un jour, après avoir communié, il me parut très-clairement que Notre-Seigneur se mit auprès de moi pour me consoler, et qu'il me dit, entr'autres choses, avec beaucoup de tendresse : *Me voilà, ma fille, c'est moi-même :* qu'ensuite il me prit les mains, les porta sur son côté, et ajouta : *Considérez mes plaies; cette vie passe, mais je ne vous abandonnerai point* (1). Je compris

(1) La Sainte ne dit pas ici, comme quelques-uns l'ont mal entendu, que l'humanité de Jésus-Christ soit alors descendue du ciel pour parler à elle, ce qu'il n'avait point fait depuis l'Ascension. Mais, comme elle venait de communier, Jésus-Christ, qui était présent dans les espèces sacramentales, lui dit ce qu'elle rapporte en ce lieu. Ce qu'elle dit aussi, que Jésus-Christ n'est point descendu en terre depuis son Ascension dans le

par certaines paroles qu'il me dit aussi, que depuis qu'il est monté dans le ciel, il n'est descendu sur la terre pour se communiquer aux hommes que dans le très-saint sacrement. Il me dit : *Qu'après être ressuscité il s'était montré à sa sainte Mère, et avait demeuré assez long-temps avec elle pour la consoler dans l'extrême affliction où elle était; sa douleur étant si grande, qu'elle aurait eu besoin de temps pour reprendre ses esprits, afin d'être capable de goûter une telle joie.*

Un matin, étant en oraison, j'eus un grand ravissement, et il me sembla que Notre-Seigneur m'élevant en esprit, m'approcha de son Père et lui dit : *Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la rends :* et je vis qu'il me reçut. Ce ne fut point une imagination, mais une chose très-réelle, et si spirituelle qu'elle ne peut s'exprimer. Il me dit certaines paroles dont je ne me souviens pas. Je sais seulement qu'elles étaient d'affection et de tendresse, et que Dieu me mit durant quelque temps auprès de lui.

Le second jour de carême, après avoir communié dans le monastère de Saint-Joseph de Malagon, Notre-Seigneur se présenta à moi, ainsi qu'il a accoutumé dans les visions qui se passent en mon esprit; et en le considérant, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines il en avait une resplendissante, et qui brillait d'autant de rayons que les pointes de ces cruelles épines dont cette autre couronne était formée, lui avaient autrefois fait de plaies. Comme j'ai une dévotion particulière pour ce mystère, cela me consola beaucoup. Mais me représentant en même temps ce que tant de blessures lui avaient fait souffrir, je sentis mon cœur percé de douleur. Sur quoi il me dit : *Que ce n'étaient pas ces blessures qui me devaient affliger, mais celles qu'on lui faisait présentement.* Je lui demandai ce que je pouvais faire pour y apporter quelque remède, n'y ayant rien à quoi je ne fusse résolue, et il me répondit : *Qu'il n'était pas temps de se reposer, mais de se hâter de travailler à fonder des monastères; qu'il se plaisait avec ces âmes qui lui étaient consacrées ; que j'en reçusse autant qu'il s'en présenterait, qu'il y en avait plusieurs qui ne manquaient à le servir qu'à cause qu'ils n'étaient pas en lieu propre pour cela ; que ceux que j'établirais dans de petites villes devaient être semblables à celui où j'étais alors, et que l'on y pouvait autant mériter que dans les grands, pourvu que l'on*

ciel, et n'empêche pas qu'il se soit montré à plusieurs de ses serviteurs, et qu'il n'ait parlé à eux, non en descendant sur la terre, mais en élevant leurs âmes à lui pour le voir et pour l'entendre, comme les Actes des Apôtres nous apprennent qu'il est arrivé à saint Étienne et à saint Paul.

y portât le même zèle ; que je fisse en sorte que toutes ces maisons n'eussent qu'un même supérieur : que je prisse bien garde d'empêcher que le soin du temporel ne troublât la paix intérieure des âmes ; qu'il nous assisterait afin que le nécessaire ne pût nous manquer : que l'on eût un soin particulier des malades, puisque la prieure qui manque de les soulager en tout ce qui lui est possible, ressemble aux amis de Job, qui le mettaient en danger de perdre la patience, s'il ne l'eût soutenu dans une si grande épreuve de sa vertu : et que j'écrivisse de quelle sorte se seraient passées les fondations de ces monastères. Sur quoi pensant en moi-même que je n'avais rien remarqué d'extraordinaire dans celle de Médine qui méritât d'être écrit, il me demanda : *Ce que j'y désirais davantage que de savoir qu'elle avait été miraculeuse*, et qu'il était vrai que lui seul l'avait fait réussir contre toute sorte d'apparence. Ainsi je me résolus à écrire ces fondations.

Le mardi d'après l'Ascension, étant en oraison après avoir communié, je me trouvai si distraite, que mon esprit passant continuellement d'une chose à une autre sans pouvoir s'arrêter à aucune ; et dans la peine que j'en avais, je me plaignais à Notre-Seigneur de la misère de notre nature ; mais je sentis alors mon esprit s'échauffer, il me sembla voir clairement que la très-sainte Trinité était présente, et cela dans une vision intellectuelle, qui me fit connaître, par une manière de représentation, qui était comme une figure de la vérité, qu'elle n'aurait pas été capable de voir à découvert et sans une espèce de voile, de quelle sorte un Dieu est en trois personnes. Il me parut ensuite que ces trois personnes se représentaient distinctement à moi dans le fond de mon âme, qu'elles me parlaient, et qu'elles me dirent : *Qu'à commencer dès ce jour, chacune d'elles me ferait une faveur particulière ; que ma charité s'augmenterait, que je m'en sentirais tout embrasée, et que je souffrirais avec plaisir.* Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur, que les trois personnes divines sont en l'âme qui est en grâce. En le remerciant d'une si grande faveur, et dont j'étais si indigne, je lui demandai avec beaucoup de sentiment comment il se pouvait faire que dans le même temps qu'il m'accordait des grâces particulières, il semblait m'abandonner, en permettant que je fusse si mauvaise ; je parlais ainsi, parce que le jour précédent, m'étant représenté le grand nombre de mes péchés, j'en avais été toute troublée. Je vis clairement les extrêmes obligations que j'avais à Dieu d'avoir employé tant de divers moyens pour m'attirer à

mon enfance à son service, sans que j'en eusse profité. Je connus quel est l'excès de son amour de nous pardonner tant de péchés, lorsque nous voulions nous convertir à lui, et comme, par diverses raisons, il m'en a plus pardonné qu'à nulle autre. Ces trois divines personnes que je compris n'être qu'un seul Dieu demeurèrent si imprimées dans mon âme, que si cela continuait, il me serait impossible de n'être pas toujours recueillie.

Étant un peu auparavant dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, et allant communier, je vis, avant que d'avoir reçu la sainte hostie qui était dans le ciboire, une colombe qui battait des ailes avec bruit, et j'en fus si troublée, que je pus à peine recevoir la sainte hostie.

En l'anné 1571, j'entendis dans ce monastère une voix qui me dit : *Un temps viendra où il se fera plusieurs miracles dans cette église, et on la nommera l'église sainte.*

Pensant un jour en moi-même si c'était avec raison que quelques-uns me blâmaient de sortir de mon couvent pour fonder des monastères, et disaient que je ferais mieux de m'occuper à l'oraison, j'entendis une voix qui me dit : *La perfection ne consiste pas en cette vie à jouir du bonheur de ma présence, mais à faire ma volonté.*

Ce que l'on m'avait rapporté autrefois de saint Paul, touchant l'esprit de retraite dans lequel les femmes doivent être, et que l'on m'avait répété encore depuis peu, me faisant croire que Dieu voulait que je le pratiquasse, il me dit : *Dites-leur qu'ils ne s'arrêtent pas à un seul passage de l'Écriture, mais qu'ils considèrent les autres, et voient s'ils peuvent me lier les mains.*

Un jour, après l'octave de la Visitation de la sainte Vierge, recommandant à Dieu un de mes frères qui était dans un ermitage du mont Carmel, je lui dis : « Seigneur, pourquoi permettez-vous » que mon frère soit en un lieu où il court fortune de se perdre? » Il me semble que si un de vos frères se trouvait dans un sem- » blable péril, il n'est rien que je ne fisse pour tâcher à l'en tirer; » et alors lui dit : *Ma fille, ma fille, ce sont les religieuses de l'Incarnation qui sont mes sœurs. A quoi vous arrêtez-vous? prenez courage, et ne pensez qu'à accomplir ma volonté, cela n'est pas si difficile qu'il vous semble; et ce que vous vous imaginez devoir causer la perte des autres maisons, tournera à leur avantage et à celui des vôtres. Mon pouvoir est grand, n'y résistez point.*

Considérant un jour la grande pénitence que faisait une religieuse, et que j'aurais pu en faire davantage que je n'en faisais, si

j'eusse suivi le désir que Dieu m'en donnait quelquefois sans m'arrêter à ce que mes confesseurs m'ordonnaient, je pensai en moi-même s'il ne valait pas mieux peut-être ne pas leur obéir en cela. Notre-Seigneur me dit : *Non, ma fille, vous ne sauriez vous égarer dans le chemin que vous tenez, marchez-y en assurance. Quelque grandes que soient les pénitences que vous voyez faire à cette personne, j'estime davantage votre obéissance.*

Étant un jour en oraison, Dieu me fit voir, par une vision intellectuelle, que l'âme qui est en grâce se trouve en la compagnie de la très-sainte Trinité, qui l'élève au-dessus de tout ce qui est sur la terre ; et l'on me fit comprendre ces paroles du cantique : *Dilectus meus descendit in hortum suum.* Je vis aussi qu'au contraire l'âme engagée dans le péché est comme une personne qui étant liée, et ayant les yeux bandés et les oreilles bouchées, ne peut ni marcher, ni voir, ni entendre, mais se trouve environnée de ténèbres et dans une grande obscurité ; ce qui me donna une telle compassion des âmes qui sont en cet état, que je souffrirais toutes choses avec joie pour en délivrer une seule. Je ne saurais bien représenter cette vision ; mais je suis persuadée qu'il serait impossible à ceux qui la verraient telle que je la vis, de se résoudre à perdre un si grand bonheur pour tomber dans un si grand malheur.

En la seconde année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, le père Jean de la Croix, me communiant un jour de l'octave de saint Martin, il partagea la sainte hostie pour en donner une moitié à une de mes sœurs. Je crus que ce n'était pas qu'il en manquât, mais qu'il le faisait pour me mortifier, à cause que je lui avais dit que j'étais bien aise de recevoir de grandes hosties, quoique je susse que cela n'importe pas, puisque JÉSUS-CHRIST est tout entier dans la moindre particule ; et alors Notre-Seigneur, pour me faire connaître qu'en effet cela n'importe, me dit : *Ne craignez pas, ma fille, que qui que ce soit puisse vous séparer de moi.* Il se montra ensuite à moi comme il avait fait autrefois par une vision représentative, mais très-intérieure, et me dit en me montrant sa main droite : *La marque du clou qui perça cette main vous en sera une, qu'à commencer dès ce moment, je vous prends pour mon épouse : vous n'aviez pas été digne jusqu'ici de recevoir une si grande faveur ; mais désormais vous ne me regarderez plus seulement comme votre créateur, votre roi et votre Dieu, vous me considérerez aussi comme votre véritable époux. Mon honneur sera le vôtre, et le vôtre sera le mien.*

Ces paroles firent une telle impression dans mon âme, qu'elle était hors d'elle-même et comme tout égarée; et, dans ce transport, je priai Notre-Seigneur, ou de relever ma bassesse pour me rendre capable de recevoir une si excessive faveur, ou de ne pas me l'accorder, parce que n'y ayant pas de proportion entre l'infirmité de la nature et l'éminence d'une telle grâce, je ne pouvais la supporter s'il ne m'en donnait la force. Je passai le reste du jour de la sorte, et j'ai reçu depuis de grands avantages de cette vision, mais avec beaucoup de confusion et avec douleur, de voir que je travaille si peu pour les mériter.

Lorsque j'étais dans le monastère de Tolède, on me conseilla de n'en permettre l'entrée qu'à des personnes de qualité, et alors Notre-Seigneur me dit : *Ce serait bien vous abuser, ma fille, de vous arrêter aux lois du monde, au lieu de considérer que j'y ai été pauvre et méprisé. Croyez-vous donc que ceux qui y passent pour grands se trouveront grands devant mes yeux, et que la noblesse soit plus estimable que la vertu?*

Environ le quatorzième jour de février de l'an 1571, Notre-Seigneur me dit : *Vous désirez des travaux, et en même temps vous les appréhendez. Mais je dispose les choses selon que la partie supérieure de votre âme le souhaite, et non pas selon l'infirmité et la faiblesse de l'inférieure. Efforcez-vous de vous rendre digne de mon assistance, qui veut vous rendre victorieuse de vous-même. Vous ne mourrez point que vous ne voyiez l'ordre de ma sainte Mère faire un grand progrès.*

Lorsqu'en l'année 1579, j'étais dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, la veille de la Pentecôte, et dans l'ermitage de Nazareth, me souvenant d'une très-grande grâce que Dieu m'avait faite à pareil jour, il y avait environ vingt ans, j'entrai dans une telle ferveur d'esprit, que mes puissances demeurèrent suspendues; et dans ce grand recueillement, Notre-Seigneur me dit : *De commander de sa part aux pères Carmes déchaussés d'observer quatre choses d'où dépendent l'accroissement ou la décadence de leur ordre. La première que les supérieurs s'accordassent dans leurs sentiments. La seconde qu'ayant plusieurs maisons, il n'y eût que peu de religieux dans chacune. La troisième, d'avoir peu de communication avec les séculiers. Et la quatrième d'enseigner plus par actions que par paroles.* Comme il n'y a rien de plus vrai, je l'ai signé de ma main.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

PREMIÈRE RELATION.

Voici quelle est ma manière d'oraison, dans le temps que j'écris ceci. Il m'arrive rarement de pouvoir discourir avec l'entendement, parce qu'aussitôt que je commence à me recueillir, j'entre dans la quiétude ou le ravissement, et qu'ainsi je ne puis faire aucun usage de mes sens. J'entends seulement que l'on me parle, mais sans rien comprendre à ce que l'on me dit.

Il m'arrive souvent que, quoique je ne pense point alors à Dieu, mais à d'autres choses, et qu'il me semble que, quelque désir que j'en eusse, je ne pourrais faire oraison, tant je suis dans une grande sécheresse, et travaillée de douleurs corporelles, je me trouve tout d'un coup dans un tel recueillement et dans une telle élévation d'esprit, que je suis comme hors de moi-même, et j'en reçois en un moment les avantages que je dirai, sans que j'aie eu néanmoins aucune vision, ni rien entendu, et sans savoir où je suis. Il me paraît seulement que mon âme est comme perdue et qu'elle profite plus en ce moment qu'elle ne pourrait, avec tous ses efforts, faire en une année.

D'autres fois je me sens dans un tel transport et un si grand désir de mourir pour Dieu, que je ne sais que devenir. Il me semble que je vais rendre l'esprit; je jette des cris, j'ai recours à Dieu, et je le prie, avec grande ardeur, de ne pas m'abandonner. En d'autres temps je ne puis demeurer assise, tant mes inquiétudes sont grandes; et cette peine que je sens, sans y rien contribuer, est d'une telle nature que je ne voudrais jamais la voir cesser. Elle procède du dégoût de la vie que me cause le désir de voir Dieu, et de ce que mon mal est sans remède, parce qu'il n'y en aurait point d'autre que la mort, et qu'il ne m'est pas permis de me la donner. Ainsi il me paraît que les autres trouvant de la consolation dans leurs maux, il n'y a que les miens qui durent toujours, et la douleur que j'en souffre est si grande, qu'il me serait impossible de la supporter, si Notre-Seigneur ne la soulageait de temps en temps par ces ravissements, qui font cesser mes inquiétudes, rendent le calme à mon âme, lui donnent quelquefois la joie de voir une partie de ce qu'elle désire, et en d'autres temps, celle de connaître des vérités merveilleuses, qui lui paraissaient incompréhensibles.

Je me sens d'autres fois pressée par de si violents et de si ardents désirs de servir Dieu, et dans un si extrême déplaisir de lui être inutile, que je ne puis assez dire combien cela me fait souffrir. Il

me paraît alors qu'il n'y a ni peines, ni travaux, ni martyre que je n'embrasse avec joie ; ce qui m'arrive en un moment, quoique je n'y pense point, et avec une telle impétuosité, qu'il me renverse l'esprit sans que j'en puisse comprendre la cause. Je voudrais jeter des cris pour faire entendre à tout le monde combien il importe de ne pas se contenter de recevoir de petites grâces, et quelles sont celles que nous pouvons espérer de la bonté de Dieu, si nous nous y disposons. Ces désirs si violents, et cette douleur de ne pouvoir ce que je voudrais, m'agitent d'une manière incroyable. Il me semble que si j'étais libre, je ferais des choses extraordinaires pour le service de Dieu, et je me trouve comme liée d'une telle sorte, que je lui suis entièrement inutile. Ainsi ma peine est si grande qu'elle ne peut s'exprimer ; mais enfin Dieu l'a fait cesser, et le recueillement, la consolation et la joie prennent sa place.

Il m'est arrivé d'autres fois, dans ces mêmes désirs si ardents de servir Dieu, de vouloir faire des pénitences qui m'auraient sans doute beaucoup soulagée, et donné une grande joie, mais on m'en a empêchée à cause de mes infirmités corporelles ; et je crois que si on me les eût permises, elles auraient pu, quoique médiocres, être excessives.

Je sens quelquefois une si grande peine d'avoir à converser avec quelqu'un, qu'elle me fait répandre des larmes. Tout mon plaisir est d'être seule ; et lors même que je ne prie ni ne lis point, je ne laisse pas de trouver de la consolation dans la solitude. L'entretien de mes parents m'est particulièrement ennuyeux, et je n'y suis qu'avec contrainte, excepté ceux avec qui je puis traiter de l'oraison et d'autres discours de piété ; car je suis bien aise de les voir, mais non pas toujours, y ayant des temps où leur commerce me serait à charge, parce que je voudrais être seule. Mais cela arrive rarement, principalement à l'égard de ceux à qui je parle des choses de ma conscience ; car ils me consolent toujours. Ce m'est aussi une grande peine de me trouver dans la nécessité de manger et de dormir, et d'y être encore plus obligée que les autres, à cause de mes infirmités. Mais le faisant dans la vue de Dieu, et à dessein de le servir, je lui offre cettte peine.

Comme je ne me lasserais jamais d'être seule, le temps me paraît passer trop vite, et je n'en ai jamais assez pour prier. J'ai aussi tant d'affection pour la lecture, que je suis dans un continuel désir de m'y occuper. Je lis peu néanmoins, parce que je n'ai pas plus tôt pris un livre que je me trouve recueillie, et qu'ainsi ma lecture se change en oraison. Cela dure trop peu à mon gré, à

cause de mes grandes occupations, qui, encore qu'elles soient bonnes, ne me donnent pas le même contentement que je recevrais dans la lecture et dans l'oraison. Ainsi je ne puis voir, ce me semble, sans quelque déplaisir, que c'est en vain que je désire toujours d'avoir plus de temps que je n'en ai.

Dieu m'a donné ces désirs et plus de vertus que je n'en avais, depuis qu'il m'a favorisée de l'oraison de quiétude, et de ces ravissements dont j'ai parlé, et je me trouve si changée en mieux, que je ne puis considérer sans horreur l'état où j'étais auparavant.

Ces ravissements et ces visions ont produit en moi les avantages dont je parlerai; et je me contente maintenant de dire que si j'ai quelque chose de bon, ils en sont la cause.

J'ai fait une telle résolution de ne point offenser Dieu, même véniellement, que j'aimerais mieux mourir mille fois, que d'y contrevenir de propos délibéré.

Cette résolution est telle, que pour faire une chose que je croirais agréable à Dieu et tourner à sa gloire, et que mon directeur approuverait, il n'y a point de biens que je ne méprisasse, ni point de travaux que je ne voulusse souffrir pour l'exécuter. Et si je n'étais dans ce sentiment, je n'aurais pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu, ni même de faire oraison. Mais je ne laisse pas d'être fort imparfaite, et de commettre beaucoup de fautes.

Dans l'obéissance que je rends, quoique imparfaitement, à mon confesseur, il me semble que je suis incapable de vouloir manquer à faire ce qu'il m'ordonne, et je me croirais en mauvais état si j'étais dans une autre disposition.

J'aime la pauvreté, quoique non pas tant que je le devrais; et il me semble que quand je serais très-riche, je ne désirerais de ne conserver aucun revenu, ni garder de l'argent pour mon usage particulier; mais je me contenterais du nécessaire. Je sens bien néanmoins que je ne possède qu'imparfaitement cette vertu, parce qu'encore que je ne souhaite rien pour moi, je ne serais pas fâchée d'avoir du bien pour le donner.

Je n'ai presque point eu de vision qui ne m'ait servi; et je me remets à mes confesseurs à en juger si quelques-unes ont été des illusions.

Les eaux, les campagnes, les fleurs, les excellentes odeurs, la musique et tant d'autres objets qui passent dans le monde pour si agréables, me paraissent l'être si peu en comparaison de ceux qui se présentent à mon esprit dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrais n'avoir point d'yeux pour les voir, ni d'o-

reille pour les entendre. Ainsi ils me touchent si peu que je ne les ai pas plus tôt aperçus qu'il s'effacent de mon imagination, tant ils me paraissent méprisables.

Lorsque je ne puis me dispenser de traiter avec quelques personnes du monde, quoique ce ne soit que des choses de piété et d'oraison, si cela dure long-temps, sans nécessité, j'en ai tant de peine, qu'il faut que je me fasse violence.

Ces conversations et ces entretiens des choses du siècle, qui m'étaient autrefois si agréables, me donnent maintenant tant de dégoût, que je ne saurais les souffrir.

Ces désirs que j'ai d'aimer, de servir et de voir Dieu, ne sont plus accompagnés, comme autrefois, dans les temps que je croyais être si dévote, de méditations et de quantité de larmes; mais de mouvements d'amour de Dieu si vifs et si violents, que, s'il ne les tempérait par ces ravissements qui mettent mon âme dans la tranquillité et dans le calme, je crois qu'elle cesserait bientôt d'animer mon corps.

Je ne saurais voir des personnes marcher à grands pas dans la piété, détachées de tout, et qui ne trouvent rien de difficile pour servir Dieu, que je ne désire de communiquer avec elles, parce qu'il me semble que leur exemple me fortifie.

Je ne puis, sans quelque douleur, en voir d'autres qui sont timides, et qui ne vont que comme à tâtons dans ce qu'elles pourraient raisonnablement entreprendre de faire pour Dieu. J'implore en leur faveur son secours et celui des grands saints dont les admirables actions donnent de l'étonnement; non que je me croie capable de faire rien de bon; mais parce que je ne doute point que Dieu n'assiste ceux qui s'engagent dans de grands desseins pour lui plaire, et ne les abandonne jamais lorsqu'ils mettent leur confiance en lui seul. Je souhaite de rencontrer des personnes qui me confirment dans cette opinion, et de me reposer ainsi sur son éternelle providence du soin de la nourriture et du vêtement.

Les paroles suivantes étaient ajoutées de la main de la Sainte :

Ce que je dis que nous devons laisser à Dieu le soin de nos besoins temporels ne doit pas s'entendre de telle sorte que je prétende par-là pouvoir me dispenser de me les procurer; mais il signifie seulement que ce doit être sans inquiétude; et je me trouve si bien de n'en point avoir, que je tâche, autant que je puis, de m'oublier moi-même. Il me semble qu'il y a environ un an que Dieu m'a donné ce sentiment.

Pour ce qui est de la vaine gloire, Dieu me fait la grâce d'être très persuadée que je n'ai aucun sujet d'en avoir, parce que je connais clairement que je ne contribue en rien à tant de faveurs que je reçois de sa bonté. Il me fait voir, au contraire, que ma misère est si grande, que ce que je pourrais penser en toute ma vie ne serait pas capable de me faire comprendre la moindre de tant de grandes vérités dont il m'instruit en un moment.

Il me semblait autrefois que je devais avoir honte de parler ainsi des choses qui me regardent; mais depuis quelques jours je n'en ai point, parce que je ne me trouve pas meilleure qu'auparavant que j'eusse reçu tant de grâces, et au contraire, encore pire, puisque je n'en profite pas. Je trouve encore que, quoique je reçoive continuellement des faveurs de Dieu, les autres sont plus vertueuses que moi, et s'avancent davantage dans son service; ce qui me fait croire qu'il leur donnera tout d'un coup les grâces qu'il m'a faites à diverses fois, et je crains que, me voyant si faible et si mauvaise, il ne m'ait conduite par ce chemin. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit point dans cette vie qu'il me récompense.

Lorsque étant en oraison je me trouve dans la liberté de méditer, je ne pourrais, quoiqu'il me vînt dans la pensée, demander à Notre-Seigneur de me donner du repos, et désirer qu'il m'accordât cette prière, parce que je vois qu'il n'en a jamais eu quand il était sur la terre; mais qu'il a passé sa vie en des travaux continuels. Ainsi je le prie de ne point me les épargner, et de me faire la grâce de pouvoir les supporter.

Toutes les choses de cette nature et qui sont les plus parfaites s'offrent à moi dans l'oraison, et font impression sur mon esprit. Je ne saurais, sans étonnement, voir de si grandes vérités, et elles me paraissent si claires que je trouve que tout ce qui est dans le monde, leur étant comparé, n'est que folie. Ainsi j'aurais besoin de me contraindre pour y penser comme je faisais autrefois, tant il me semble que c'est une rêverie de compter pour quelque chose les maux et les travaux de cette vie, et de ne pas même modérer, par cette considération, la douleur de la mort de nos plus proches parents, de nos plus chers amis, et des autres choses qui nous sont les plus sensibles. N'ai-je donc pas raison de dire que, considérant ce que j'étais, et quels étaient alors mes sentiments, je dois veiller avec soin sur ma conduite?

Quoique je remarque en quelques personnes des choses qui paraissent visiblement être des péchés, je ne puis me résoudre à

croire qu'elles aient offensé Dieu, parce que je suis persuadée que chacune désire, comme moi, de le servir. Il m'a fait cette grâce, dont je ne saurais trop le remercier, de ne jamais m'arrêter à penser aux défauts d'autrui; et quand ils se présentent à ma mémoire, au lieu de m'y arrêter, je considère ce qu'il y a de bon en ces personnes. Ainsi rien ne me fait de la peine que les péchés publics et les hérésies; mais j'en suis souvent fort affligée, et il me semble, presque toutes les fois que j'y pense, que cette peine est la seule que l'on doive sentir. Néanmoins c'en est une pour moi de voir des personnes d'oraison retourner en arrière, mais non pas si grande, parce que je tâche d'en détourner mon esprit.

Je ne suis plus si curieuse que j'étais, quoique je ne sois pas toujours en cela entièrement mortifiée, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, et une attention presque continuelle à Dieu, est, pour l'ordinaire, selon ce que j'en puis juger, l'état de mon âme. Ainsi, quand je ne m'occupe d'autre chose, je me sens comme réveiller, sans savoir par qui, pour reprendre cette attention; mais non pas toujours, et seulement assez souvent lorsque ce dont il s'agit est très important.

Je me trouve quelquefois durant trois ou quatre jours, non seulement sans ferveur et sans aucune vision, mais elles sont si effacées de ma mémoire que, quand je le voudrais, je ne pourrais me souvenir d'aucun bien que j'aie fait. Tout me paraît un songe; mes maux corporels m'accablent; mon entendement se trouble, je n'ai nulle pensée de Dieu, et je ne sais du tout où j'en suis. Si je prends un livre, je ne comprends rien à ce que je lis; je me vois pleine d'imperfections, sans amour pour la vertu, et cette grande ardeur de souffrir disparaît de telle sorte, qu'il me semble que je serais incapable de résister à la moindre tentation; que je ne me trouve propre à rien; que je ne pourrais voir sans peine que l'on me commandât quelque chose d'extraordinaire, et que je trompe tous ceux qui ont bonne opinion de moi. Je voudrais alors pouvoir me cacher en un lieu où personne ne me vit, et ce n'est pas par vertu, mais par lâcheté que je cherche la solitude. Je me sens disposée à contester contre ceux qui voudraient me contredire, et mon seul soulagement, au milieu de tant de peines, est la grâce que Dieu me fait de ne pas l'offenser plus qu'à l'ordinaire, et qu'au lieu de lui demander de me délivrer de ce tourment, je suis prête de souffrir jusqu'à la fin de ma vie, si telle est sa volonté. Je m'y soumets de tout mon cœur; je le prie seulement de m'assister, afin que je ne l'offense point; et je considère

comme une très grande grâce de ne pas être toujours dans l'état que je viens de dire.

Je ne saurais voir sans étonnement, qu'étant dans une si grande peine, une seule des paroles que Notre-Seigneur a accoutumé de me faire entendre, une vision, un recueillement qui ne dure pas plus qu'un *Ave*, *Maria*, ou une approche de la sainte table pour communier, rendent une entière tranquillité à mon âme et à mon corps, et éclairent de telle sorte mon entendement, qu'il recouvre toute sa force, et rentre dans ses dispositions ordinaires. Je l'ai éprouvé diverses fois, et toujours quand je communie. Il y a plus de six mois que je me sens notablement soulagée de mes infirmités corporelles, particulièrement dans les ravissements. Je me suis vue quelquefois pendant plus de trois heures, et d'autres fois durant tout le jour, dans un tel amendement que cela n'est pas croyable, sans que l'on puisse dire que c'est une imagination, parce que je l'ai particulièrement remarqué. Ainsi, lorsque je suis dans ce grand recueillement, je n'appréhende rien pour ma santé, et je ne remarquais point cet amendement extraordinaire dans la manière d'oraison que je faisais auparavant.

Tout ce que je viens de rapporter me fait croire que ces paroles, ces visions et ces révélations procèdent de Dieu, parce qu'étant en chemin de me perdre, elles m'ont mis en peu de temps dans l'état où je me trouve aujourd'hui, et donné des vertus qui m'étonnent, ne sachant comment je les ai acquises. Je ne me connais plus moi-même, et je sais que ce changement ne s'est pas fait par mon travail, mais que je les tiens d'ailleurs. En quoi je suis très assurée que je ne me trompe point, et que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'attirer à lui, mais pour me tirer de l'enfer; et ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales ne l'ignorent pas.

Quand je rencontre des personnes qui savent quelques particularités de ce qui me regarde, je voudrais pouvoir leur raconter toute ma vie, parce que la seule chose que je désire est que l'on donne à Dieu les louanges qui lui sont dues. Comme il connaît le fond de mon cœur, il sait que je parle sincèrement, et que, sans me souvenir ni des biens, ni des honneurs, ni de la vie, tous mes désirs se renferment à souhaiter ce qui regarde sa gloire. Je ne puis croire que le diable m'ait procuré tant d'avantages, pour m'attirer à lui et me perdre ensuite. Il est trop habile pour avoir recours à des moyens si contraires à son dessein; et je ne saurais non plus me persuader que, encore que mes péchés méritassent que je fusse trompée, Dieu ait rejeté les instantes prières qu'on

lui a faites durant deux ans, pour lui demander de me faire connaître si j'étais dans un bon chemin, afin que, si je m'égarais, il lui plût de me conduire par une autre voie. Quelle apparence que, si ce qui se passait en moi ne venait point de lui, il eût permis que mon égarement augmentât toujours? Ces raisons et l'exemple de tant de saints m'encouragent, lorsque ma méchanceté me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais dans l'oraison et dans les temps où mon âme se trouve tranquille, et que je ne pense qu'à Dieu, quand tous les plus savants et les plus saints hommes du monde emploieraient tous leurs efforts pour me faire croire que le démon y avait part, il serait hors de leur pouvoir de me le persuader, quelque déférence que j'eusse pour eux. Je l'ai éprouvé; car quoi que l'on ait pu me dire, et que mon estime de la vertu et de la sincérité de ceux qui me parlaient, jointe à la connaissance que j'avais de ma misère, me fissent entrer dans la créance qu'il se pouvait bien faire que je fusse trompée, une seule de ces paroles surnaturelles, ou de ces visions, ou le moindre recueillement effaçaient de mon esprit tout ce qu'ils m'avaient dit, et je me trouvais plus confirmée que jamais dans l'opinion que cela venait de Dieu.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il peut s'y mêler quelque chose du démon comme je l'ai vu arriver; mais ses illusions produisent des effets si différents de ceux qui procèdent des grâces que l'on reçoit de Dieu, que je ne saurais m'imaginer qu'une personne qui en a quelque expérience puisse s'y tromper.

Lors même que je serais certaine que ces choses viennent de Dieu, je ne voudrais pour rien du monde m'engager à quoi que ce soit que mon directeur n'approuvât et ne jugeât pas être de son service, et j'y ai toujours été confirmée par ces visions qui m'ont recommandé l'obéissance que je dois à ceux qui prennent soin de ma conduite. Je m'y trouve souvent si sévèrement reprise de mes fautes, que j'en suis pénétrée jusque dans le cœur; et d'autres fois j'y reçois des avis importants et très utiles touchant les affaires que j'ai à traiter.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet; mais quand je pense aux avantages que je tire de l'oraison, il me semble que je n'en dis pas assez; et cela n'empêche pas que je ne me trouve ensuite fort imparfaite et fort mauvaise. Peut-être que je me trompe faute de savoir discerner le bien du mal, et que je n'en juge que par la différence si visible qui se rencontre dans les divers temps de ma vie.

On peut voir, dans ce que je viens de rapporter, mes véritables

sentiments et les dispositions qu'il a plu à Dieu de me donner, quoique si imparfaite et si méchante. Je soumets le tout, mon Père, à votre jugement; vous connaissez tous les plis et replis de mon âme.

Cette relation n'est pas écrite de la main de la Sainte; mais elle dit, comme on le verra ensuite, qu'elle est telle qu'elle l'a écrite; et la relation suivante est toute écrite de sa main.

SECONDE RELATION.

Il y a, ce me semble, plus d'un an que j'écrivis ce que l'on peut voir ci-dessus, et depuis ce temps, Dieu m'a fait la grâce d'avancer au lieu de reculer dans son service. Qu'il en soit loué à jamais. Non-seulement il n'a point discontinué de me favoriser de visions et de révélations, mais il m'en donne de beaucoup plus élevées. Il m'a enseigné une manière d'oraison qui m'est encore plus utile, qui me met dans un plus grand détachement de toutes les choses de la terre, et qui me donne plus de courage et plus de liberté d'esprit. Mes ravissements augmentent et sont quelquefois si extraordinaires, qu'il m'est impossible de les cacher; tout ce que je puis est de tâcher de faire croire que ce sont ces grands maux de cœur auxquels je suis sujette qui me font tomber en faiblesse, et je m'efforce avec grand soin d'y résister lorsqu'ils me prennent, mais quelquefois je ne le puis.

Quant à la pauvreté, il me paraît que Dieu me fait en cela beaucoup de grâce, parce que non-seulement je ne voudrais pas avoir le nécessaire, s'il ne venait d'aumône, mais je désirerais de tout mon cœur d'être en un lieu où l'on ne vécût que de charités.

Il me semble que j'ai beaucoup plus de compassion des pauvres que je n'en avais, et j'ai un si grand désir de les assister que si je suivais mon inclination, je me dépouillerais pour les revêtir. Leur saleté ne me cause aucun dégoût, quoiq e je m'approche d'eux et que je les touche. En quoi je vois que Dieu me fait une grâce particulière, parce qu'encore qu'auparavant je leur fisse l'aumône pour l'amour de lui, je n'avais pas, par mon naturel, cette grande compassion d'eux, et qu'ainsi je ne puis douter qu'il ne me l'ait donnée.

Je me sens aussi moins imparfaite à l'égard des murmures qui s'élèvent contre moi; car bien qu'ils soient en grand nombre, il me semble que je n'en suis pas plus touchée que si j'étais insensible. Il me paraît presque toujours que l'on a raison de me blâmer,

et je crois n'avoir rien en cela à offrir à Dieu, à cause que je connais par expérience que j'en profite. Ainsi, depuis le temps que j'ai commencé à faire oraison, je ne veux point de mal à personne, je sens seulement d'abord que leur injustice me choque un peu, mais sans me donner ni altération ni inquiétude; et quand je vois que l'on me plaint, je ne saurais m'empêcher d'en rire en moi-même, parce que toutes les injustices que l'on nous fait en ce monde me paraissent si méprisables, qu'elles ne méritent pas que l'on y pense; je les considère comme un songe qui s'évanouit aussitôt que l'on s'éveille.

Je me sens, par la miséricorde de Dieu, dans un plus ardent désir de le servir, dans le plus grand amour de la solitude, et dans un plus entier détachement, à cause que les visions dont j'ai parlé m'ont fait connaître le néant de toutes les choses d'ici-bas. Ainsi je compte pour peu de me séparer de mes proches et de mes amis, afin de me rendre plus agréable à Dieu lorsque son service m'y oblige, parce que m'étant à charge quand ils m'empêchent de lui rendre ce que je lui dois, je les quitte avec plaisir, et je trouve ainsi du repos en toutes choses.

J'ai reçu des avis dans l'oraison que l'expérience m'a fait voir être très utiles, et j'ai tiré un grand profit de ces faveurs de Dieu. Mais j'ai commis en cela même de grandes fautes, parce que j'ai été trop sensible à la consolation que j'en recevais, quoique souvent le peu de pénitence que je fais et l'honneur que l'on me rend, me donnent beaucoup de peine.

Il y avait en cet endroit une ligne marquée comme elle est ici.

Il y a environ neuf mois que j'ai écrit ce que dessus, et depuis ce temps Dieu m'ayant fait la grâce de ne point tourner la tête en arrière, ensuite de tant de faveurs que j'ai reçues de sa bonté, il me semble que je me trouve dans une liberté d'esprit encore plus grande. J'avais cru jusqu'ici avoir besoin de l'assistance des créatures et m'y confiais; mais je vois bien maintenant qu'on ne les doit considérer que comme des petits scions de romarin sec, qui, lorsqu'on veut s'y appuyer, plient et se rompent sous le poids du moindre murmure et de la moindre contradiction. Ainsi je connais par expérience que le seul moyen de ne point tomber est de n'avoir d'autre soutien que la croix et de se confier en celui qui a bien voulu pour notre salut y être attaché. C'est en elle que je trouve une amie très véritable, et c'est par lui que je me vois élevée à un

tel pouvoir et un tel empire, que, pourvu qu'il ne m'abandonne point, je me crois capable de résister à toutes les puissances de la terre.

Quoique avant de connaître clairement cette vérité, je prisse grand plaisir de voir que l'on eût de l'affection pour moi, non-seulement je ne m'en soucie plus, mais il me semble que j'en souffre quelque peine, excepté pour les personnes à qui je parle de ce qui regarde ma conscience, ou que je crois pouvoir me servir. Car je suis bien aise d'être aimée des uns, afin qu'ils me souffrent, et des autres, afin qu'ils se laissent plus aisément persuader de ce que je leur dis du néant et de la vanité du monde.

Dieu m'a tellement fortifiée dans les contradictions, les persécutions et les travaux que j'ai eu à soutenir depuis quelques mois, que plus ils étaient grands, plus mon courage s'augmentait, sans que je me sois lassée de souffrir. Non-seulement je n'ai point haï les les personnes qui disaient du mal de moi, mais il me semble que je les aimais plus qu'auparavant, sans que sache de quelle sorte Notre-Seigneur me faisait cette grâce.

Etant de mon naturel très violente dans mes désirs, ils sont maintenant si modérés, et je me trouve si tranquille, que je ne me sens point touchée de déplaisir lorsqu'ils ne s'accomplissent pas; et excepté en ce qui regarde l'oraison, je suis peu sensible à l'ennui et à la joie, que je parais toute stupide, et demeure durant quelques jours en cet état.

Il me prend quelquefois de si violents désirs de faire pénitence, que, lorsque j'en fais quelqu'une, j'y trouve presque toujours du plaisirs et des délices, mes mais grandes infirmités corporelles sont cause que je n'en fais guère.

La nécessité de manger me donne souvent une tres grande peine. Maintenant elle est excessive, principalement quand je suis en oraison; car alors elle est telle, qu'elle me fait répandre quantité de larmes et témoigner ma douleur par mes plaintes, sans savoir presque ce que je dis; et je ne me souviens point que cela me soit arrivé dans les plus grands travaux que j'aie soufferts pouvant dire qu'en ces occasions j'ai un cœur d'homme et non pas de femme.

Je souhaite plus ardemment que jamais que Dieu ait des serviteurs qui le servent avec un entier détachement de toutes les choses d'ici-bas qui ne sont que vanité, et que ces personnes soient savantes, parce que je vois l'extrême besoin qu'en a l'Eglise, et j'en suis si vivement pénétrée, qu'il me semble que c'est se moquer de s'affliger d'autre chose. Je recommande continuellement

cette affaire à Dieu, dans la créance que j'ai qu'un de ces hommes parfaits, et véritablement touchés de son amour, fera plus qu'un grand nombre d'autres qui n'agiraient que faiblement et avec tiédeur.

Il me paraît que je suis plus ferme que jamais en ce qui regarde la foi ; et il me semble que je ne craindrais point de disputer contre tous les luthériens, pour leur faire connaître leur erreur. Je ne saurais, sans en être extrêmement affligée, penser à la perte de tant d'âmes.

Dieu me fait connaître clairement qu'il lui a plu de se servir de moi pour l'avancement de plusieurs âmes, et qu'il fait par sa bonté que mon amour pour lui s'augmente de jour en jour.

Il me semble que quand je voudrais m'efforcer d'avoir de la vanité, je ne le pourrais, et je ne vois pas comment je pourrais non plus m'imaginer que l'on me dût attribuer aucune des vertus que j'ai, après m'être vue durant tant d'années sans en avoir une seule, et ne faisant maintenant que recevoir les faveurs de Dieu, sans que je lui rende aucun service, au lieu que je vois toutes les autres s'avancer de plus en plus. Cet aveu sincère que j'en fais ne doit pas passer pour humilité, mais pour une vérité, qui me fait trembler quelquefois par l'appréhension d'être trompée. Ce qui me rassure est l'avantage que je tire des révélations et de ses ravissements, dans lesquels je suis assurée que je ne contribue en rien, et que je n'y ai pas plus de part que si je n'étais qu'une souche. Cela me met l'esprit en repos, je me jette entre les bras de Dieu, et me confie en la certitude que j'ai que je ne désire rien tant que de mourir pour lui, et qu'il n'y a point de contentement et de repos, que je ne lui veuille sacrifier de tout mon cœur pour lui témoigner mon amour.

Il y a des jours que ce que dit saint Paul me vient souvent dans l'esprit, quoique je ne sois pas sans doute dans une disposition approchante de la sienne. C'est, ce me semble, que je ne vis point, que je ne parle point, et que je n'ai point de volonté ; mais qu'il y a au-dedans de moi un esprit qui m'anime, me conduit et me fortifie. Ainsi, me trouvant comme hors de moi-même, la vie me devient ennuyeuse. Dans un état si pénible, le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu, est de vouloir bien vivre pour l'amour de lui ; mais je souhaiterais que ce fût avec de grands travaux et de grandes persécutions, puisque étant inutile à tout, je ne suis propre qu'à souffrir, et qu'il n'y a rien que je ne voulusse endurer pour mériter quelque chose en accomplissant sa volonté.

Il ne m'a rien été dit dans l'oraison que je n'aie vu s'accomplir, mais quelquefois plusieurs années après.

Ce que je connais des grandeurs de Dieu et de son adorable conduite, éclate de tant de merveilles, que je n'y pense presque jamais sans tomber dans la défaillance, et me trouver dans un grand recueillement.

Je m'étonne quelquefois du soin qu'il plaît à Dieu de prendre pour m'empêcher de l'offenser, sans que j'y contribue presque rien, n'étant par moi-même qu'une source inépuisable de péchés, et un abîme de misères. Je voudrais que tout le monde le sût, afin que l'on connût encore mieux quel est le pouvoir infini de Dieu. Qu'il soit loué et glorifié à jamais. Ainsi soit-il.

La Sainte écrivit au bas de cette relation ce qui s'ensuit, après avoir mis en tête le nom de JÉSUS, comme elle faisait toujours.

†
IHS

La relation ci-dessus, qui n'est pas écrite de ma main, est celle que je donnai à mon confesseur, qui l'a transcrite sans y rien ajouter ni diminuer. C'est un homme fort spirituel et grand théologien. Je ne lui cachais rien de tout ce qui se passait en moi. Il le communiquait à d'autres personnes fort savantes, et particulièrement au père Mancio. Il n'y ont rien trouvé qui ne soit conforme à l'Ecriture sainte, et cela m'a mis l'esprit en grand repos; quoique je n'ignore pas que tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par ce chemin, je dois me défier de moi-même. C'est aussi ce que je fais toujours et je vous prie, mon père, de vous souvenir que tout ce que je vous ai dit a été sous le secret de la confession.

Ici finissent les paroles de la Sainte. Elle fit cette relation étant encore dans le monastère de l'Incarnation, et avant que d'en être sortie pour aller fonder ceux de la nouvelle réforme. Mais quant à la première relation, elle l'avait faite dès le temps qu'elle avait commencé de se donner entièrement à Dieu, et qu'il la favorisait de tant de grâces surnaturelles.

Elle n'écrivit la seconde relation qu'un an après la première, ainsi qu'elle le dit en commençant; et l'on y peut voir avec étonnement à quelle haute perfection elle arriva en si peu de temps. Que si elle a commencé d'une manière si admirable, qu'elle a surpassé d'abord plusieurs personnes fort parfaites, jusqu'à quel point de

perfection doit-on croire qu'elle est arrivée, augmentant de jour en jour en vertu, durant 22 ou 23 ans qu'elle a encore vécu depuis, recevant continuellement de nouvelles grâces de Dieu, faisant tant de pénitences, supportant tant de travaux, fondant tant de monastères, gagnant tant d'âmes à Dieu, passant une partie des jours et des nuits dans une oraison si élevée, se mortifiant sans cesse, et amassant ainsi un trésor incomparable de bonnes œuvres.

MÉDITATIONS

SUR LE PATER,

POUR S'EN SERVIR DURANT LES PREMIERS JOURS DE LA SEMAINE.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Celui qui nous a donné l'être connaissant parfaitement ses créatures, sait que la capacité de notre âme étant infinie, elle désire toujours de s'entretenir de nouvelles pensées, parce qu'une seule n'est pas capable de la contenter. Ainsi nous voyons dans le sixième chapitre du Lévitique que pour empêcher que le feu de l'autel ne s'éteignît, Dieu commande aux prêtres d'y mettre tous les jours de nouveaux bois; comme s'il eût voulu signifier par cette figure, qu'afin que le feu de la dévotion ne se refroidisse et ne s'éteigne point en nous, nous devons chaque jour l'entretenir et l'animer par de nouvelles et de vives considérations. Et quoiqu'il puisse sembler d'abord qu'il y ait en cela quelque imperfection, c'est néanmoins une conduite de la providence divine, qui fait que notre âme, suivant son inclination naturelle, s'occupe sans cesse à la recherche des perfections infinies de Dieu, sans pouvoir se contenter sinon de cet objet qui n'a point de bornes, parce que lui seul est capable de la remplir.

Comme donc l'amour de Dieu est le feu divin que nous prétendons d'entretenir dans nos âmes, il a besoin de beaucoup de bois, et il faut tous les jours y en mettre de nouveau, parce que la chaleur de notre volonté est si agissante, qu'elle le consume entièrement, et que quelque quantité qu'il y en ait, elle trouve toujours que c'est peu, jusqu'à ce qu'entrant dans la parfaite possession de ce bien infini, qui est seul capable de la satisfaire pleinement, ce même feu d'amour qu'elle aura entretenu dans elle ici-bas devienne dans le ciel sa divine et son éternelle nourriture.

Or, puisqu'on peut dire que l'oraison du Seigneur est le bois le plus propre pour entretenir ce feu du divin amour, il m'a semblé que pour empêcher que l'âme ne s'attiédisse par la répétition si fréquente de cette sainte prière, il ne serait pas mal à propos de

chercher quelques moyens pour faire qu'en la redisant chaque jour, nous concevions de nouvelles pensées pour entretenir notre esprit et notre volonté dans une vigueur toujours nouvelle. On le pourra sans peine, en partageant les sept demandes qui y sont contenues selon les sept jours de la semaine, afin que chaque jour ait la sienne : et en donnant à Dieu, en chacun de ces jours, un nom particulier, qui comprenne tout ce que nous désirons, et espérons d'obtenir de lui par cette demande.

On sait assez quelles sont ces demandes. Et quant aux noms que l'on peut donner à Dieu, nous prendrons ceux de père, roi, époux, pasteur, rédempteur, médecin et juge. Ainsi chacun réveillera son attention et s'excitera de plus en plus à l'aimer, en disant lundi : *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ;* le mardi : *notre roi, que votre règne arrive ;* le mercredi : *époux de mon âme, que votre volonté soit faite ;* le jeudi : *notre pasteur, donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour ;* le vendredi : *notre rédempteur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ;* le samedi : *notre médecin, ne nous laissez pas succomber à la tentation ;* et le dimanche : *notre juge, délivrez-no du mal.*

PREMIÈRE DEMANDE.

POUR LE LUNDI.

NOTRE PÈRE QUI ÊTES DANS LES CIEUX.

Quoique le nom de Père soit celui qui convient le mieux à toutes ces demandes, et qui nous donne le plus de confiance d'obtenir ce que nous demandons à Dieu, à cause que c'est par ce nom qu'il a voulu s'obliger à nous l'accorder ; ce n'est pas néanmoins contrevenir à son ordre et à sa sainte volonté que d'y ajouter les autres, puisque outre qu'ils lui appartiennent tous si justement, ils servent à exciter notre dévotion, à mettre comme de nouveau bois, pour accroître le feu qui brûle sur l'autel de notre cœur, et à fortifier notre confiance, en considérant qu'il possède tant de titres si glorieux à sa majesté, et si avantageux à notre bassesse.

Afin donc que ce feu ait de quoi s'entretenir durant le jour du lundi, par la méditation de ce seul nom de Père et par cette première demande, considérez que vous avez pour Père un Dieu en trois personnes, unique en essence, auteur de toutes les créatures,

le seul être sans principe, et le principe de tous les êtres, par qui nous nous mouvons, en qui nous vivons, par qui nous subsistons, et qui soutient et conserve toutes choses.

Considérez ensuite que vous êtes fils de ce Père, qui est si puissant qu'il peut créer un nombre infini d'autres mondes; qui est si sage, qu'il les pourrait gouverner comme il gouverne celui-ci, sans que sa providence manque à aucune créature, depuis le plus grand des séraphins jusqu'au plus petit ver de terre; et qui est si bon, qu'il ne cesse jamais de répandre sur elles les influences de sa bonté, selon qu'elles sont capables de les recevoir, quoique elles lui soient également toutes inutiles.

Considérez-vous vous-même, particulièrement en qualité d'homme, et dites : Quelle obligation n'ai-je point à l'extrême bonté de ce Père, qui a voulu non-seulement me donner l'être, mais m'honorer de la qualité de son fils, en me créant plutôt que d'autres hommes qui auraient été meilleurs que moi? Pesez ensuite jusqu'à quel point ce Père mérite d'être aimé et d'être servi, lui qui, par sa seule bonté, a voulu créer pour l'amour de vous tout ce qui est dans le monde, et vous créer vous-même pour le servir et le posséder éternellement.

Alors vous demanderez à Dieu, pour tous les hommes, la lumière qui leur est nécessaire pour le connaître, l'amour dont ils ont besoin pour l'aimer, la reconnaissance qu'ils doivent avoir de tant de bienfaits qu'ils en ont reçus, et qu'il les rendent tous si vertueux et si saints, que l'on voie reluire en eux sa divine image; et qu'ainsi le nom de Père, que nous lui donnons, soit sanctifié et glorifié sur la terre, par des enfants qui fassent voir qu'ils sont dignes d'avoir pour Père, ce Dieu éternel qui les a créés.

Vous représentant ensuite le grand nombre de péchés des hommes, vous concevrez une sensible douleur de voir un si bon Père si indignement traité par ses enfants, et serez en même temps touché de joie qu'il y en est d'autres en qui reluit la sainteté de leur Père. Vous ne verrez aucun péché ni aucun mauvais exemple qui ne vous attriste. Vous ne verrez ni n'apprendrez aucune action de vertu qui ne vous console ; et vous rendrez grâces à Dieu d'avoir créé tant de saints martyrs, de saints confesseurs et de saintes vierges, qui ont fait connaître par des marques si illustres qu'ils étaient enfants de cet adorable Père.

Après, rentrant dans vous-même, vous ressentirez de la confusion d'avoir commis en particulier tant d'offenses contre lui, d'avoir si mal reconnu les extrêmes obligations que vous lui avez, e d'avoir porté si indignement le titre auguste d'enfant de Dieu, qu

qui devrait seul inspirer dans le cœur de tous les hommes, une magnanimité vraiment royale et toute divine. C'est ici où vous considérez le sentiment naturel des pères qui aiment leurs enfants, quoiqu'ils soient difformes; qui prennent soin d'eux, quoiqu'ils soient ingrats; qui les souffrent, quoiqu'ils soient vicieux; qui leur pardonnent aussitôt qu'ils rentrent dans le devoir, et qui travaillent avec tant de peine pour les élever dans le monde et pour accroître leur bien, pendant qu'ils ne se mêlent point de leurs affaires, et ne pensent qu'à se divertir.

Ces sentiments et ces inclinations des pères, qui se trouvent en Dieu d'une manière infiniment plus parfaite et plus avantageuse pour nous, attendrissent l'âme, nous donnent une nouvelle confiance d'obtenir pardon pour nous et pour les autres, et nous apprennent à ne mépriser personne, lorsque nous voyons que chacun a pour père le Père de tous les hommes et de tous les anges.

Le jour que vous ferez cette première demande vous y rapporterez toutes choses. Ainsi lorsque vous verrez des images de Jésus-Christ, vous direz: Celui-ci est mon père. Lorsque vous regarderez le ciel, vous direz: C'est la maison de mon Père. Lorsque vous entendrez la lecture, vous direz: C'est là une lettre que m'écrit mon Père. Vous direz aussi de vos habits, de votre manger, et de toutes les choses dont vous recevrez quelque satisfaction: Tout ceci vient de la main de mon Père. Vous direz de ce qui vous donne de la peine, de ce qui vous attriste, et des tentations qui vous arrivent: Tout cela vient de la main de mon Père, qui veut m'exercer par ce moyen, et me faire acquérir une plus riche couronne. Et enfin vous direz de toutes choses, avec grande affection *Votre saint nom soit sanctifié.*

Par ces considérations et cette présence de Dieu, l'âme s'efforce de paraître fille de celui qui l'honore de cette qualité; elle lui rend grâces de tant de bienfaits qu'elle en a reçus; elle ressent une singulière joie de se voir fille de Dieu, héritière de son royaume, sœur de Jésus-Christ, et sa cohéritière dans l'héritage éternel. Et lorsqu'elle considère que ce royaume lui appartient, elle désire que tous les hommes soient saints, afin d'augmenter encore sa félicité, puisque elle sera d'autant plus grande que le nombre de ceux qui y participeront sera plus grand. Sur quoi il sera fort à propos de considérer et de bien peser cette parole de Jésus-Christ en croix: *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*, parce qu'elle marque excellemment jusqu'à quel point va la tendresse des entrailles paternelles de Dieu. Il faut faire ensuite des actes d'amour envers ceux qui nous ont offensés, et nous disposer à souffrir avec

patience les plus grandes injures. Il sera aussi fort utile de repasser dans notre esprit l'histoire de l'enfant prodigue, parce qu'elle exprime mieux que tout autre l'excès de la bonté paternelle envers un fils qui, après s'être perdu, est retrouvé, et rétablit dans son rang et sa dignité première.

DEUXIÈME DEMANDE.

POUR LE MARDI.

VOTRE RÈGNE NOUS ARRIVE.

Après avoir fait l'examen à quelque heure de la nuit, en la même sorte que celui du lundi, l'âme parlera à Dieu comme à son Père; et après lui avoir demandé pardon de sa négligence et de sa tiédeur à procurer sa gloire et la sanctification de son nom, elle se préparera pour le lendemain, qui est le mardi, à traiter comme son roi celui qu'elle avait traité le jour précédent comme son Père. Ainsi lorsqu'elle s'éveillera, elle le saluera avec ces paroles : *Notre roi, régnez dans nous.*

Cette demande s'accorde très bien avec la précédente, puisque les enfants doivent posséder le royaume de leur père. Ainsi l'âme doit dire à Dieu : Comme le démon, le monde et la chair règnent sur la terre, mon roi, regnez dans nous, et détruisez en nous le royaume de l'avarice, de l'orgueil et de la volupté. Cette demande peut s'entendre en deux manières. L'une de demander à Notre-Seigneur qu'il nous donne le royaume du ciel dont la possession nous appartient, puisque nous avons l'honneur d'être ses enfants; et l'autre, de lui demander qu'il règne en nous, et que nous soyons son royaume.

D'habiles théologiens m'ont appris que ces deux explications sont catholiques et conformes à l'Ecriture sainte; puisqu'à l'égard de la première, JÉSUS-CHRIST a dit : *Venez, vous que mon Père a bénis, et possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Et quant à la seconde, saint Jean écrit que les saints diront dans le paradis : *Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, et nous avez rendus le royaume de votre Père et de notre Dieu.* Il se rencontre une chose admirable dans ces diverses expositions, c'est que lorsque Dieu nous parle, il dit qu'il y est notre royaume : et lorsque nous lui parlons, nous le bénissons en lui disant que nous sommes son royaume; comme si Dieu et l'homme se rendaient des témoignages réciproques d'une

déférence, et si j'ose le dire, d'une civilité toute spirituelle et toute divine.

Je ne sais lequel des deux nous est le plus honorable, ou que Dieu se glorifie de nous avoir pour son royaume, et qu'étant ce qu'il est, sa suprême majesté trouve de la satisfaction à nous posséder ; ou de ce qu'il veut bien être lui-même notre royaume, et se voir possédé par nous. Toutefois j'aime mieux, pour cette heure, que nous soyons son royaume, puisqu'il s'ensuit de là qu'il est notre roi. Il dit à sainte Catherine de Sienne : *Pensez seulement à moi et je penserai à vous.* Et à une certaine Mère : *N'ayez soin que de ce qui me regarde, et j'aurai soin de ce qui vous touche.*

Ne pensons donc qu'à nous rendre tels, que Dieu prenne plaisir de régner en nous, et il aura soin de faire que nous régnerons en lui. Ce royaume est celui dont Notre-Seigneur a dit en son Évangile : *Cherchez premièrement et avant toutes choses le royaume de Dieu, et ne vous mettez point en peine du reste; votre Père céleste en prendra soin.* Et c'est de ce même royaume que saint Paul a dit qu'il est la joie et la paix dans le Saint-Esprit.

Considérons ensuite quels doivent être ceux dont Dieu se glorifie d'être le roi, et qui se glorifient d'être son royaume ; combien ils doivent être parés de vertus, retenus dans leurs paroles, généreux dans leurs entreprises, humbles dans leurs actions, doux dans leur conversation, patients dans leurs travaux, sincères dans leur cœur, purs dans leurs pensées, charitables les uns envers les autres, tranquilles dans tous leurs mouvements, éloignés de contention, exempts d'envie, et portés à désirer le bien de tout le monde.

Considérons aussi comment les bons sujets se conduisent envers leur roi ; et élevons nos pensées vers le roi du ciel, pour connaître de quelle sorte nous devons nous conduire envers le nôtre ; et ce que nous disons quand nous lui demandons que son royaume nous arrive. Nous vivons tous ici-bas sous certaines lois que nous sommes tenus de garder ; nous devons tous travailler pour le bien commun du royaume, chacun communiquant réciproquement à l'autre ce qui lui manque ; et nous sommes tous obligés d'employer nos biens et nos vies pour notre roi, avec un désir sincère de lui plaire. Quand on nous fait tort, nous recourons à lui pour lui demander justice ; et dans nos nécessités, nous cherchons du remède en son assistance. Tous le servent selon qu'ils en sont capables et sans jalousie, le soldat dans la guerre, l'officier dans sa

charge, et le laboureur dans son travail. Le gentilhomme, le docteur et le matelot, et ceux même qui ne l'ont jamais vu, s'efforcent de le servir et désirent de le voir. Et quand, durant l'excessive chaleur du mois d'août, le moissonneur est tout trempé de sueur, il se réjouit de ce que son roi est alors dans le repos, et se délasse l'esprit avec ceux qu'il honore le plus particulièrement de sa bienveillance. Nous voyons aussi qu'un homme n'est pas plutôt favorisé du roi, qu'on le respecte, et que chacun désire de contribuer à la paix et au repos de l'état, et à ce que sa majesté soit bien servie de tous ses sujets.

Que si, en raisonnant sur les conditions qui se rencontrent dans un royaume bien gouverné, nous les rapportons à notre sujet, nous trouverons que ce que nous demandons à Dieu est que ses saintes lois soient bien observées; que tous ses sujets le servent fidèlement, et qu'ils jouissent d'une heureuse paix et d'une agréable tranquillité; nous trouverons que nous lui demandons que nos âmes, dans lesquelles il lui plaît d'établir ici-bas son royaume, se maintiennent dans un ordre si parfait, qu'il y règne véritablement; que toutes nos puissances lui soient soumises, que notre entendement demeure ferme dans la foi; que notre volonté se détermine immuablement à garder ses divines lois, quand il devrait nous en coûter la vie; que nos affections soient si conformes à ses saintes volontés, qu'elles ne lui résistent jamais; que nos passions et nos désirs soient si tranquilles, qu'ils accomplissent sans murmure tous les commandements de la charité; que nous soyons si éloignés de concevoir de l'envie du bien d'autrui, qu'au lieu de ressentir quelque peine de ce que Dieu se communique davantage à d'autres qu'à nous, nous nous réjouissions de voir qu'il règne dans la terre et dans le ciel; que nous nous contentions de le servir en qualité de moissonneurs, ou dans les ministères les plus bas et les plus communs; que nous nous tenions trop heureux et trop bien récompensés, pourvu qu'il nous emploie à quoique ce soit dans son royaume. Et enfin que nous ne souhaitions autre chose, ni pour nous ni pour les autres, sinon qu'il soit servi et obéi de tous, comme le maître et le souverain Seigneur de tous.

Tout ce que l'on fera et tout ce que l'on entendra en ce jour doit se rapporter à Dieu comme à notre roi, ainsi que le jour précédent nous lui avons tout rapporté comme à notre Père. Sur quoi il sera fort à propos de se représenter de quelle sorte Pilate, ensuite des accusations faites contre notre Rédempteur, l'exposa aux yeux du peuple, n'ayant pour couronne qu'une couronne d'épines, pour

sceptre qu'un roseau, et pour manteau royal qu'une vieille robe d'écarlate, et leur dit : *Voici le roi des Juifs.* Alors, au lieu des blasphèmes et des affronts dont il fut outragé par des soldats et par des Juifs, lorsqu'ils le virent en cet état, adorons-le avec un profond respect, et faisons des actes d'humilité, accompagnés d'un ardent désir que les honneurs et toutes les louanges du monde ne nous soient désormais qu'un sujet d'affliction, et une couronne d'épines.

TROISIÈME DEMANDE.

POUR LE MERCREDI.

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE.

Par ces paroles de la troisième demande : *Que votre volonté soit faite*, nous témoignons le désir que nous avons que la volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses. Mais nous passons encore plus avant, car nous ajoutons : *qu'elle soit accomplie en la terre comme au ciel*, c'est-à-dire avec amour et charité. Cette demande s'accorde très bien avec les deux précédentes, puisqu'il n'y a rien de plus juste que de voir les enfants accomplir parfaitement la volonté de leur père, et les sujets celle de leur roi, qui se rencontre être aussi le très doux et le très aimable époux de nos âmes. Car, considérant ce nom avec attention, et les effets de tendresse et d'amitié qui l'accompagnent, on ne saurait manquer de sentir des désirs incroyables d'accomplir la volonté de ce souverain, qui, étant le roi de gloire, la splendeur du père, un abîme de richesses éternelles, un océan de perfections et de beautés, très puissant, très sage, et parfaitement aimable, désire néanmoins d'être aimé de nous, et de nous aimer d'un amour aussi passionné et aussi tendre qu'il le témoigne lui-même par la douceur de ce nom d'époux.

Sa divine majesté aime tant ce nom, que lorsqu'elle invite Jérusalem à faire pénitence de ce qu'en l'abandonnant elle avait commis un adultère spirituel, il la prie de retourner à lui, et de l'appeler son père et son époux, afin que ces deux noms, qui lui sont si favorables, lui donnent de la confiance, et l'assurent qu'il la recevra avec joie.

Or, comme ce nom d'époux marque tous les gages qu'on peut désirer, et toutes les preuves qu'on peut donner d'un amour si parfait, que de deux volontés il ne s'en fait qu'une, il demande aussi tous les soins, toutes les affections et tout le cœur. C'est pourquoi, lorsque Dieu eut fait dans le désert comme un traité et

des articles de mariage avec le peuple d'Israël, il lui demanda et ordonna de l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son entendement, de toute sa volonté et de toute sa force. Or voyez, je vous prie, quelle doit être la sagesse et la modestie tant intérieure qu'extérieure d'une épouse qui a l'honneur d'être aimée d'un si grand roi.

Considérez combien doivent être précieuses les pierreries, et combien riches sont les ornements dont cet époux immortel pare cette épouse. Tâchez de rendre votre âme digne de les mériter, et assurez-vous qu'il ne la laissera point pauvre et sans ornements, pourvu qu'elle ait soin de lui demander ceux qui lui sont les plus agréables. Qu'elle se jette donc avec humilité aux pieds de cette majesté souveraine, et elle éprouvera, par un effet de sa bonté infinie, elle lui fera quelquefois l'honneur de la relever et de la recevoir entre ses bras, ainsi que le fit autrefois le roi Assuérus à la reine Esther.

Vous pourrez aussi considérer le peu que l'âme apporte pour sa dot à JÉSUS-CHRIST dans ce mariage spirituel; et au contraire, la grandeur des biens que lui apporte ce divin époux, qui lorsque nos âmes étaient esclaves du diable, les a achetées de son Père éternel au prix de son sang pour les rendre ses épouses. C'est pourquoi on peut, avec très grande raison, le nommer, selon la parole de l'Ecriture, *un époux de sang*. Ce grand mariage se fait dans le baptême où JÉSUS-CHRIST nous donne la foi, les autres vertus et les riches ornements qu'il emploie pour parer nos âmes. Et comme, par cet heureux mariage, tous les biens de cet incomparable époux deviennent les nôtres, tous nos travaux et tous nos tourments deviennent les siens; la grandeur de son amour ayant voulu, par un échange qui nous est si avantageux, nous donner tous ses biens, et prendre sur lui tous nos maux. Qui sera donc celui qui, considérant cela attentivement, pourra, sans un extrême déplaisir, voir les offenses qui lui sont faites, et ne point sentir une extrême joie des services qui lui sont rendus? Qui pourra voir un tel époux attaché à la colonne, cloué sur la croix, et mis au sépulcre, sans que la compassion et la douleur lui déchirent les entrailles? et, au contraire, qui pourra le voir ressuscité, glorieux et triomphant, sans en ressentir une extrême joie?

Il sera fort utile en ce jour de le considérer dans le jardin, arrosant la terre de son sang, se prosternant devant son Père éternel, et lui disant avec une entière résignation : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Il faut faire en ce même jour des actions de grandes mortifications, en résistant à sa propre volonté,

et renouveler les trois vœux de religion avec une très grande joie de les avoir faits, et d'avoir confirmé, en les faisant, ce mariage spirituel et divin qu'on avait contracté avec cet adorable époux dans le sacrement du baptême. Et quant aux personnes séculières, ils renouvelleront aussi les bonnes résolutions qu'ils ont faites tant de fois, et les paroles qu'ils ont tant de fois données à ce souverain époux de leurs âmes, de lui être pour jamais fidèles.

QUATRIÈME DEMANDE.

POUR LE JEUDI.

DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI LE PAIN DONT NOUS AVONS BESOIN EN CHAQUE JOUR.

La quatrième demande est : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.* Cette demande, faite le jeudi, convient fort bien avec ce nom de Pasteur, puisqu'il est du devoir d'un pasteur de faire paître son troupeau, en lui donnant chaque jour la nourriture dont il a besoin. Et les noms de père, de roi et d'époux, s'accordent aussi fort bien avec celui de pasteur, puisque étant comme nous sommes, ses enfants, ses sujets et ses épouses, nous avons droit de lui demander qu'il nous donne une nourriture conforme à sa haute majesté, et à la grandeur du rang que nous avons l'honneur de tenir en qualité de ses enfants. C'est pourquoi nous ne disons pas qu'il nous prête ce pain, mais nous disons qu'il nous le donne. Nous ne le lui demandons pas comme un pain étranger, mais nous le lui demandons comme le nôtre, parce que étant notre Père et nous ses enfants, les biens de notre Père sont les nôtres.

Je ne saurais me persuader que ce que nous demandons à Dieu par ces paroles soit une chose temporelle pour conserver la vie de notre corps. J'estime au contraire que c'est une chose spirituelle pour soutenir la vie de notre âme, puisque des sept demandes contenues dans cette sainte prière, les trois premières qui sont la sanctification du nom de Dieu, son royaume et sa volonté le regardent, et qu'entre les dernières qui nous regardent, il n'y a que celle-ci par laquelle nous le prions de nous donner quelque chose ; car, dans les trois autres, nous lui demandons de nous pardonner nos péchés, de nous empêcher de succomber à la tentation, et de nous délivrer du mal. Or, quelle apparence y aurait-il que ne le priant de nous donner qu'une seule chose, ce ne fût qu'une chose temporelle, et qui concerne seulement le corps? Joint que les enfants d'un tel père auraient mau-

vaise grâce de ne lui demander que des choses si basses et si communes, qu'il les donne à tous les hommes et aux moindres des créatures, sans qu'elles les lui demandent; vu même qu'il nous a avertis de demander et de rechercher, avant toutes choses, ce qui regarde son royaume et l'intérêt de nos âmes, en nous assurant que quant au reste il en prendrait soin. C'est aussi pour cette raison qu'il dit dans saint Matthieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel.* Nous le prions donc par cette demande de nous donner le pain de la doctrine évangélique, les vertus, la très sainte Eucharistie; et enfin tout ce qui peut entretenir et fortifier la vie spirituelle de nos âmes. Ainsi, après avoir considéré Dieu en qualité de père, de roi et d'époux par excellence, considérons-le comme un pasteur, qui, outre les conditions des autres pasteurs, en a de beaucoup plus avantageuses, qui sont celles qu'il marque lui-même dans l'Evangile, lorsqu'il dit : *Je suis le bon pasteur qui expose ma vie pour mes brebis.* Aussi voyons-nous par éminence en JÉSUS-CHRIST toutes les conditions de ces illustres pasteurs Jacob et David, dont parle l'Écriture sainte, qui dit de ce dernier, qu'étant encore jeune, il luttait contre les ours et les lions, et les mettait en pièces pour arracher un agneau d'entre leurs dents. Et qui dit de Jacob, que jamais ses brebis ni ses chèvres n'étaient stériles, que jamais il ne mangea aucun agneau ni aucun mouton de sa bergerie; qu'il payait à son maître tous ceux qui étaient dévorés par les loups ou dérobés par les larrons; qu'il souffrait la chaleur du jour et la froideur de la nuit, et qu'il ne se reposait point durant l'un, ni ne dormait point durant l'autre, afin de pouvoir rendre à Laban son maître un fidèle compte de ses troupeaux.

Il ne sera pas difficile de tirer de là des sujets de méditation, en appliquant des conditions à notre divin pasteur, qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour terrasser le lion de l'enfer, et l'a contraint à rendre la proie qu'il était prêt de dévorer. Entre les brebis qu'il conduit s'en est-il jamais vu de stériles? quel soin n'a-t-il point de les garder? et comment aurait-il pu refuser de souffrir pour elles tous les travaux imaginables, puisqu'il a bien voulu, pour les sauver, sacrifier sa propre vie? Il a payé de son sang celles que le loup infernal avait ravies. Loin de tirer d'elles aucun avantage, il emploie pour elles tout ce qu'il tire d'elles. Il leur rend tout ce qu'elles lui doivent : il leur donne même ses propres biens; et il les aime d'un amour si tendre, que voulant sauver celle qui était morte, il s'est revêtu de sa peau pour ne pas épouvanter les autres par l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Qui pourrait exprimer l'excellence des pâturages de la doctrine céleste dont il les nourrit; l'efficace des vertus avec lesquelles il les fortifie, et la force des sacrements par lesquels il les soutient? Si une brebis s'écarte des autres, il tâche de la ramener comme par le son et le doux souffle de ses saintes inspirations; et si elle ne veut pas revenir, il lui envoie quelque disgrâce, qui est comme un coup de houlette qu'il lui donne pour lui faire peur, sans toutefois blesser. Il conserve dans leur vigueur et fait marcher celles qui sont fortes et courageuses; il attend celles qui sont faibles; il panse celles qui sont malades, et porte sur ses épaules celles qui ne sauraient du tout marcher, tant il a compassion de leur infirmité et de leur faiblesse. Lorsque ces brebis saintes et spirituelles, après avoir mangé, se reposent en ruminant ce qu'elles ont retenu de la doctrine évangélique, il s'assied au milieu d'elles et les empêche de s'endormir, en faisant, par la douceur de ses consolations, comme une musique qui charme leurs âmes, de même que le pasteur avec le son de son flageolet réjouit et réveille ses brebis. Durant l'hiver, il leur cherche de favorables abris où elles puissent se délasser de leurs travaux; il a soin de les préserver des herbes mauvaises et venimeuses, en leur faisant voir le danger qu'il y a de s'engager dans les occasions pleines de péril; il les mène par ses bons avis dans les forêts et dans les prairies où elles n'ont rien à craindre; et quoiqu'elles marchent tantôt dans les sablons mouvants où le vent élève des tourbillons de poussière, et tantôt dans des lieux âpres et raboteux; toutefois pour ce qui est de l'eau, il les mène toujours à celle qui est la plus pure et la plus douce, parce que cette eau signifie la doctrine de l'Evangile, qui doit toujours être claire et véritable.

Saint Jean vit ce divin pasteur comme un agneau, qui étant au milieu de ses brebis et les menant, les conduisait à travers les jardins les plus frais et les plus délicieux, à des fontaines d'eau vive. Oh! que c'est une chose agréable et pleine de consolation, que de voir en la personne de JÉSUS-CHRIST le pasteur devenu agneau! Il est pasteur, parce qu'il nous nourrit; il est agneau, parce qu'il est notre nourriture. Il est pasteur, parce qu'il nous conserve; et il est agneau, parce qu'il se donne lui-même pour nous conserver. Il est pasteur, parce qu'il donne sa vie à ses brebis; et il est agneau, parce qu'il l'a reçue de l'une d'entre elles. Ainsi, quand nous lui demandons qu'il nous donne le pain dont nous avons besoin en chaque jour, et un pain supersubstantiel, c'est comme si nous lui demandions que lui, qui est notre pasteur, devienne lui-même notre nourriture.

Ce souverain roi prend plaisir qu'on le considère en l'état qu'il se présenta un jour à l'une de ses servantes. Il était habillé en pasteur, avec une contenance douce et agréable, et s'appuyait sur sa croix comme sur une houlette, appelant quelques-unes de ses brebis avec la voix, et charmant les autres par un son doux et harmonieux. Mais je trouve qu'il y a encore plus de plaisir à considérer ce Sauveur attaché sur une croix, comme un agneau exposé au feu de ses souffrances, pour devenir par ce moyen notre nourriture, notre consolation et nos délices. Car, qu'y a-t-il de plus agréable que de le considérer dans ces différents états? Comme pasteur, il porte sur ses épaules la brebis perdue; comme agneau, il porte sa croix; comme pasteur, il nous reçoit dans ses entrailles, où il nous laisse entrer par les portes de ses plaies; et comme agneau, il entre et s'enferme lui-même au-dedans de nous.

Considérons combien les brebis qui sont toujours proches de leur pasteur sont grasses et belles, et comme sa présence les tient assurées. Tâchons de même de ne nous éloigner jamais du nôtre, puisque les brebis qui ne les perdent point de vue sont beaucoup mieux traitées que les autres, et qu'il leur donne toujours quelque morceau du même pain dont il mange. Considérons que si le pasteur se cache ou s'endort, elles ne bougent pas de leur place jusqu'à ce qu'il se montre ou qu'il s'éveille; et que s'il arrive qu'elles-mêmes l'éveillent par leurs bêlements continuels, il leur témoigne, par de nouvelles caresses, combien il les aime.

Que l'âme s'imagine d'être dans une solitude pleine d'obscurité et de ténèbres, où il ne se rencontre point de chemins, et qu'elle y est environnée de loups, d'ours et de lions, sans pouvoir espérer aucune assistance ni du ciel, ni de la terre pour la défendre, sinon celle de son pasteur. Nous nous trouvons ainsi souvent dans les ténèbres, environnés d'ambition, d'amour-propre, et de tant d'ennemis visibles et invisibles, qu'il ne nous reste aucun remède, que de recourir à ce divin pasteur, qui est seul capable de nous garantir de tant de périls.

Il faut considérer en ce jour le mystère du très saint Sacrement, et l'excellence de cette nourriture céleste, qui est la substance même du Père. C'est pourquoi David, pour relever cette incomparable faveur, dit que *le Seigneur nous nourrit de la moelle des os de Dieu même.*

Aussi nous pouvons dire que cette faveur est plus grande que celle de s'être fait homme pour l'amour de nous, parce que, dans le mystère de l'incarnation, il a seulement déifié son âme et son corps en les unissant à sa personne. Mais en cet admirable sacre-

ment, il veut déifier tous les hommes. Or, comme nulle nourriture n'est si propre pour nous entretenir dans la vigueur que celle à laquelle nous sommes accoutumés dès notre enfance, il a voulu qu'ayant été dans le baptême engendrés de Dieu, nous fussions aussi nourris de Dieu-même, afin que cette nourriture toute céleste fût proportionné à la qualité si sublime qu'il nous a donnée de ses enfants.

Il faut considérer aussi qu'il se donne avec tant d'amour dans ce sacrement qu'il commande à tous de l'y recevoir et de l'y manger, sous peine de mort si on ne l'y reçoit pas. Et quoiqu'il sache que plusieurs l'y reçoivent et l'y mangent en état de péché mortel, sa charité pour nous est si forte, que, surmontant tous les obstacles pour jouir de l'amour avec lequel ses amis se nourrissent de lui-même, il ne craint pas de s'exposer à tous les outrages qu'il peut recevoir de ses ennemis. Il a voulu aussi, pour nous donner une preuve encore plus grande de son amour, instituer cet adorable sacrement, et consacrer cette viande toute divine dans le temps qu'il s'abandonnait à la mort pour nous. Et quoique sa chair et son sang soient dans chacune des espèces sacramentelles, il a voulu qu'on les consacrât séparément, afin de faire voir, par cette division, qu'il est encore prêt de mourir pour nous autant de fois qu'on les consacre, et qu'on offre ce divin sacrifice dans toute l'Eglise.

L'amour avec lequel ce Dieu d'amour se donne à nous, et l'artifice dont il se sert pour se pouvoir donner en cette manière, est inconcevable. Car sachant que deux choses ne peuvent s'unir sans un milieu qui participe de l'une et de l'autre, qu'a-t-il fait pour s'unir à l'homme? Il a pris notre chair mortelle, et l'a jointe à soi et à sa personne divine, afin que la même chair qu'il a prise de nous pour l'unir à lui, lui serve pour s'unir à nous,

C'est cet amour ineffable que Notre-Seigneur veut que nous ayons devant les yeux, et que nous considérions lorsque nous communions, c'est à quoi doivent s'occuper toutes nos pensées; c'est à quoi il désire que nous tendions, et c'est la reconnaissance qu'il demande de nous, quand il nous ordonne en communiant de nous souvenir qu'il est mort pour nous. Or, il est facile de voir avec quelle plénitude de cœur il se donne à nous, puisqu'il nomme cette sainte viande le pain de chaque journée, et veut que nous le lui demandions en chaque jour.

Mais il faut bien prendre garde à la pureté de cœur et aux vertus que doivent avoir ceux qui le reçoivent et le mangent de cette sorte. Une grande servante de Dieu désirant de communier tous

les jours, notre Seigneur lui montra un globe de cristal parfaitement beau, et lui dit : *Lorsque vous serez comme ce cristal, vous pourrez communier tous les jours.* Il le lui permit toutefois à l'heure même. On peut considérer, en ce jour du jeudi, cette parole qu'il dit en la croix : *J'ai soif*, et le breuvage si amer qu'on lui présenta, et comparer la douceur avec laquelle il rassasie notre faim et notre soif à l'amertume que nous lui présentons dans la soif, et l'ardent désir qu'il a de notre salut.

CINQUIÈME DEMANDE,

POUR LE VENDREDI.

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES, COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.

La cinquième demande qui porte : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, étant jointe au titre de Rédempteur, convient fort bien au vendredi, puisque, selon la parole de saint Paul, le Fils de Dieu, en répandant pour nous son sang sur la croix, devint notre Rédempteur, et fut la rédemption de nos péchés. C'est lui qui nous délivre de la tyrannie du diable, auquel nous étions assujétis. C'est lui qui nous a acquis le royaume que nous devons espérer en qualité d'enfants de Dieu. C'est lui qui nous fait être son royaume. Et enfin c'est lui par qui nous avons été rachetés, c'est-à-dire par qui nous avons obtenu le pardon de nos péchés, puisqu'il est le prix de notre rançon.

Tous les biens que nous pouvons souhaiter sont compris dans la demande précédente; et tous les maux dont nous pouvons être délivrés le sont dans les trois demandes qui suivent, dont voici la première : Pardonnez-nous, Seigneur, les fautes que nous avons commises contre vous, soit en ne vous rendant pas ce que nous vous devons, comme étant notre Dieu; soit par notre ingratitude des bienfaits dont vous nous comblez; soit en violant votre loi divine. Remettez-nous, Seigneur, toutes ces dettes, ainsi que nous les remettons à ceux qui nous doivent, lorsque nous leur pardonnons les offenses qu'ils nous ont faites.

Mais, parce qu'il pourrait sembler que ce pardon que nous demandons à Dieu serait fort limité, s'il était conforme à celui que nous accordons à ceux qui nous ont offensés, il faut savoir que cela peut s'entendre de deux manières. La première, que toutes

les fois que nous faisons cette prière, c'est en la compagnie de JÉSUS-CHRIST, qui est toujours auprès de nous quand nous prions; et que c'est en son nom que nous demandons et que nous disons : *Notre Père.* Or, cela étant, le pardon que nous demandons à Dieu sera bien entier, puisqu'il ne se peut rien ajouter à celui que son Fils nous a accordé. L'autre manière dont cela peut s'entendre à la lettre et à la rigueur, c'est en demandant à Dieu de nous pardonner de la même sorte que nous pardonnons; car on doit croire que tout homme qui prie a pardonné dans son cœur à ceux qui l'ont offensé.

Ainsi, nous nous déclarons à nous mêmes, par cette demande, de quelle sorte nous devons approcher de Dieu, et que si nous n'avons point pardonné, c'est prononcer la sentence contre nous, et avouer que nous ne méritons pas qu'on nous pardonne. Le Sage dit : *Comment est-il possible que l'homme demande pardon à Dieu, et qu'il refuse en même temps de pardonner à son frère?* Dieu ne remettra point les péchés; mais au contraire il se vengera de celui qui désire de se venger. La matière de cette demande s'étend très loin, et embrasse une infinité de choses, parce que les dettes, c'est-à-dire les offenses que commettent les hommes, sont innombrables, la rédemption est très abondante, et le prix du pardon est infini, puisque ce prix est la mort et la passion de JÉSUS-CHRIST.

Alors on doit rappeler en sa mémoire ses propres péchés, et ceux de tout le reste des hommes; se représenter quel est le poids d'un péché mortel, puisque étant commis contre un Dieu, il ne saurait être racheté ni payé par un Dieu; et combien il est difficile de satisfaire à Dieu pour des offenses qui sont si grandes, soit que l'on considère ou sa bonté envers nous, qui est inconcevable, ou sa majesté, qui est infinie.

Dieu étant ce qu'il est, nous devons l'aimer, le craindre et le respecter souverainement. Mais, au lieu de satisfaire à ce devoir, nous nous sommes encore rendus redevables à sa justice par tant de péchés que nous avons commis contre lui. Ainsi, lorsque nous lui demandons qu'il nous pardonne nos péchés, nous demandons qu'il nous acquitte de toutes ces dettes. Et c'est dans cette remise qu'il nous en fait que consiste tout notre bonheur, et qu'il déploie toutes les richesses de sa miséricorde, en ce qu'étant lui-même l'offensé, il est lui-même notre Rédempteur et notre rançon.

Je ne marquerai rien en particulier durant ce jour de la passion de Notre-Seigneur, puisqu'elle est tout entière l'ouvrage de notre rédemption, ce que personne n'ignore, et dont toutes les circonstances sont rapportées dans d'excellents livres que nous avons. Je dirai seulement une chose qui me semble fort à propos, et qui est

fort agréable à sa divine majesté, ainsi qu'elle le déclara à l'une de ses servantes. Il lui apparut crucifié, et lui dit : « Arrachez ces trois « clous avec lesquels tous les hommes me tiennent attaché, qui « sont leur manquement d'amour pour mon infinie bonté et pour « ma beauté souveraine, l'ingratitude qui leur fait oublier tous mes « bienfaits, et la dureté de leur cœur à recevoir mes inspirations. « Et quand vous aurez arraché ces trois clous, je ne laisserai pas « encore d'être attaché sur cette croix avec trois autres, qui sont « mon amour infini pour vous, ma reconnaissance envers mon Père « des biens qu'il vous fait pour l'amour de moi, et la tendresse de « cœur avec laquelle je suis toujours prêt de vous pardonner. »

On doit, durant ce jour, demeurer dans un grand silence, pratiquer quelques austérités et quelques mortifications extraordinaires, et prier les saints pour qui nous avons une dévotion particulière, afin qu'ils nous aident, par leurs prières, à obtenir de Dieu le pardon que nous demandons. Nous devons aussi prier en ce jour pour ceux qui sont en péché mortel, pour ceux qui nous veulent ou qui nous ont voulu du mal, et pour ceux qui nous ont fait quelque déplaisir.

SIXIÈME DEMANDE,

POUR LE SAMEDI.

NE NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER A LA TENTATION.

Comme nos ennemis sont si forts et si opiniâtres, qu'ils nous pressent et nous persécutent toujours ; et comme notre faiblesse est si grande, que nous sommes à toute heure prêts de tomber, si le Tout-Puissant ne nous soutient, nous avons nécessairement besoin d'implorer sans cesse son secours, afin qu'il ne permette pas que nous soyons vaincus par les tentations présentes, ou que nous retombions dans nos offenses passées.

Nous lui demandons, non qu'il ne permette pas que nous ne soyons point tentés, mais que l'étant, nous ne soyons pas vaincus, parce que c'est dans les tentations que se rencontrent sa gloire et notre couronne, lorsque notre volonté le surmonte par son assistance. C'est pourquoi il nous ordonne de nous adresser à lui, en lui disant : *Ne permettez pas que nous succombions à la tentation*, afin de nous apprendre, par ces paroles, que c'est par sa permission qu'elle arrive ; que c'est par notre faiblesse que nous y succom-

bons; et que c'est par son seul secours que nous en demeurons victorieux.

Considérons ici qu'il n'est que trop véritable que nous sommes tous faibles, malades et pleins d'ulcères, tant parce que nous avons hérité tous ces maux de ceux qui nous ont donné la vie, que parce que nous les avons encore augmentés par nos propres fautes et par nos mauvaises habitudes, qui nous ont couverts de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, selon l'expression d'un prophète. Présentons-nous en cet état devant un médecin céleste, pour lui demander de ne pas nous laisser succomber à la tentation, mais de nous soutenir par sa main toute-puissante.

Ce nom de médecin est très agréable à sa divine majesté; et c'est l'une des fonctions qu'il a le plus exercées lorsqu'il est venu dans le monde, guérissant les maladies corporelles les plus incurables, et les maladies spirituelles les plus enracinées; lui-même aussi s'est donné ce nom quand il a dit : *Ce ne sont pas les saints, mais les malades qui ont besoin de médecin.* Et il a bien fait voir qu'il a agi comme médecin envers les hommes, lorsqu'il s'est comparé au Samaritain, qui appliqua de l'huile et du vin sur les plaies de celui que les voleurs avaient blessé, dépouillé et laissé à demi-mort. Les qualités de médecin et de rédempteur sont, en sa divine Majesté, une même chose, mais avec cette différence que la qualité de Rédempteur, comme dit saint Paul, consiste à nous délivrer de tous nos péchés passés; et celle de médecin consiste à guérir nos plaies et nos maladies présentes, et à nous préserver des péchés où notre faiblesse pourrait nous faire tomber à l'avenir.

Considérons quelle est la manière d'agir des médecins de la terre. Ils ne vont voir que ceux qui les envoient chercher, et ce ne sont pas les plus malades qu'ils visitent le plus souvent, mais ceux qui les paient le mieux. Ils représentent la maladie plus grande qu'elle n'est, et l'entretiennent même quelquefois afin de gagner davantage. Ils traitent les pauvres sur le rapport d'autrui, les riches en personnes; et ils ne font ni pour les uns ni pour les autres les remèdes qu'ils ordonnent, mais il faut les avoir d'ailleurs, et souvent fort chèrement, quoique la guérison soit très incertaine.

O céleste médecin! vous ne ressemblez que de nom à ces médecins de la terre. Vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient; et vous visitez encore plus volontiers les pauvres que les riches. Il n'y en a pas un seul que vous ne traitiez vous-même, sans désirer autre chose d'eux, sinon qu'ils reconnaissent qu'ils sont malades, et qu'ils ne sauraient se passer de vous. Non seulement vous n'exagérez pas la grandeur du mal et la difficulté de la

guérison ; mais quelque dangereuses que soient leurs maladies, vous la leur faites voir facile, et leur promettez la santé, pour peu qu'ils gémissent pour l'obtenir. Vous n'avez dégoût d'aucun malade, quelque sujet que leur maladie puisse en donner ; vous allez chercher dans les hôpitaux les plus incurables et les plus pauvres, vous vous payez vous-même de ce que vous faites pour eux ; et vous prenez dans vous-même tous les remèdes que vous leur donnez. Mais quels remèdes, ô mon Dieu ! des remèdes composés du sang et de l'eau qui sont sortis de votre côté ; du sang, pour guérir toutes nos plaies ; de l'eau, pour laver toutes nos souillures, sans qu'il ne nous reste aucun ressentiment de toutes nos maladies, ni aucune marque de toutes nos taches.

Il y avait dans le paradis terrestre une source si abondante, qu'elle formait en se divisant quatre grands fleuves qui arrosaient toute la terre. Et nous voyons, de la source de l'amour qui brûlait dans le cœur divin de notre Seigneur, sortir par ses pieds sacrés, par ses mains et par son côté, cinq ruisseaux de sang capables de fermer toutes nos plaies, et de nous guérir de toutes nos maladies.

Combien voit-on de malades mourir pour n'avoir point eu de médecin, ou pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter les remèdes nécessaires à leurs maux ! Ici cela n'est point à craindre, puisque le médecin s'invite lui-même à les venir voir ; qu'il porte avec soi des remèdes pour toutes sortes de maladies, et que, quelque cher qu'ils lui coûtent, non seulement il les donne gratuitement à tous ceux qui les lui demandent, mais il prie qu'on les lui demande. Que si ces remèdes lui ont tant coûté, et lui ont été si pénibles, ça été pour nous les rendre d'autant plus faciles ; car, pour ce qui est de lui, il les a achetés de son propre sang ; au lieu que nous n'avons qu'à le considérer mort, pour trouver la vie en le regardant, comme autrefois, en figure de ce grand mystère, Moïse ayant mis sur un bois élevé le serpent d'airain, ceux qui avaient été mordus par les serpens vivants étaient guéris par le serpent mort. Enfin, c'est tout dire que de dire qu'un si grand médecin veut nous guérir ; et, puisque nous sommes très assurés que ces remèdes nous guériront facilement, il ne nous reste que de lui ouvrir nos cœurs, et de les répandre, en quelque sorte, en sa présence, en lui découvrant toutes nos plaies et toutes nos maladies. Nous devons avoir cette confiance particulièrement en ce jour auquel ce divin Sauveur se présente à nous comme le médecin suprême, qui désire passionnément de nous guérir.

C'est ici le lieu de remarquer l'aveuglement de notre esprit, la

corruption de notre volonté, si remplie de la bonne opinion d'elle-même, l'oubli des bienfaits de Dieu, la facilité de notre langue à dire des impertinences, l'inconstance de notre cœur, la légèreté qui nous porte à tant de pensées égarées, notre peu de persévérance dans le bien, notre présomption dans l'estime de nous-même, et nos distractions continuelles. Enfin, il ne doit point y avoir en nous de veilles ni de nouvelles plaies que nous ne découvrions à ce souverain médecin, en le priant d'y rapporter le remède.

Quand le malade ne veut pas prendre ce qu'on lui ordonne, ou s'abstenir de ce qu'on lui défend, le médecin l'abandonne, si ce n'est qu'il soit frénétique. Mais notre célèbre médecin n'abandonne point ceux qui lui désobéissent. Il les assiste, comme s'ils étaient frénétiques, et emploie toutes sortes de moyens pour les faire rentrer en eux-mêmes.

Il sera fort à propos en ce jour de se souvenir de la sépulture de notre Seigneur, et de considérer ces cinq ruisseaux coulant de ces plaies, qui demeureront ouvertes jusqu'au jour de la résurrection générale, afin de guérir toutes les nôtres. Et, puisque c'est de ces plaies divines que nous attendons notre guérison, servons-nous de la mortification, de l'humilité, de la patience et de la douceur, comme d'un onguent précieux que nous appliquerons, en quelque sorte, à lui-même en l'appliquant à nos frères, par l'amour et la charité que nous leur témoignerons. Car, ne l'ayant plus présent parmi nous en une forme visible, et ne pouvant le servir en sa propre personne, nous sommes assurés, par sa propre parole, qu'il tiendra comme fait à lui-même tout le bien que nous aurons fait à nos frères pour l'amour de lui.

SEPTIÈME DEMANDE,

POUR LE DIMANCHE.

DÉLIVREZ-NOUS DU MAL.

Lorsque par cette septième et dernière demande nous prions Dieu de nous délivrer du mal, nous ne spécifions point de quel mal nous lui demandons qu'il nous délivre. Mais nous le prions seulement de nous délivrer de tout ce qui est proprement et véritablement mal; c'est-à-dire de tout ce qui peut faire perdre les biens de la grâce ou de la gloire.

Entre ces maux, il y en a qui sont proprement des peines et des châtiments; comme les tentations, les maladies, les afflictions, les

déplaisirs qui touchent l'honneur, et autres semblables. Mais cela ne se peut pas proprement appeler des maux, sinon en tant qu'ils servent d'occasion pour tomber dans le péché; et par cette même raison, les richesses, les honneurs, et tous les biens temporels se peuvent avec sujet appeler des maux, parce que souvent ils nous sont une occasion d'offenser Dieu. Ainsi nous demandons d'être délivrés non seulement de tous ces maux, mais aussi de tous ces biens qui pourraient nous faire tomber dans une condamnation éternelle. Et parce qu'il appartient proprement au souverain juge de nous affranchir de ces peines, le titre de juge convient fort bien à Dieu dans cette rencontre.

La matière de cette demande est très étendue, parce qu'elle comprend les quatre dernières fins de l'homme sur le sujet desquelles on a tant écrit, savoir : la mort, le jugement général, les peines de l'enfer, et la gloire du paradis.

Alors on peut renouveler les considérations précédentes ; parce que tous les bienfaits que nous avons reçus de Dieu, et qui sont particulièrement exprimés dans les six titres glorieux dont j'ai parlé, étant ramassés ensemble, nous nous trouverons chargés et comme accablés du poids de ses grâces et de ses faveurs. C'est pourquoi nous devons nous lesreprésenter, tant pour confondre notre ingratitude, que pour fortifier notre confiance. Car, quelle doit être notre confusion de voirqu'ayant un si bon Père, un roi puissant, un époux si affectionné, un pasteur si vigilant, un Rédempteur si miséricordieux, et un médecin si habile et si charitable, nous sommes néanmoins si ingrats, et tirons si peu de fruits de tant d'avantages? Quelle crainte ne doit point donner, d'un côté, cette multitude de bienfaits dont il plaît à Dieu de nous combler ; et de l'autre cette extrême ingratitude et cette dureté de cœur avec laquelle nous y répondons? Mais ce nous doit être une grande et incomparable confiance d'avoir à paraître en jugement devant celui qui, étant notre juge, est en même temps notre père, notre roi, notre époux et tout le reste.

On peut finir ce jour et conclure cette oraison par l'action de grâces que David rend à Dieu dans ces cinq versets que l'Eglise a mis dans l'office de la férie à Prime, et qui commencent ainsi : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt*; et ceux qui suivent jusqu'à ces paroles : *renovabitur ut aquilæ juventus tua*, lesquelles signifient :

1. *O mon âme! bénissez le Seigneur, et vous, mon cœur et tout ce qui est en moi, bénissez son saint nom.*

2. *O mon âme! bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais les grâces et les biens qu'il vous a faits.*

3. *Lui qui vous pardonne tous vos péchés, et vous guérit de toutes vos maladies.*

4. *Lui qui vous délivre de la mort et qui vous couronne dans sa bonté et dans sa miséricorde.*

5. *Lui qui comble vos désirs par une abondance de tous ses biens, et vous rétablit dans une nouvelle jeunesse aussi vigoureuse que celle de l'aigle.*

Ainsi, ce Seigneur infiniment bon et tout miséricordieux, nous trouvant morts, nous ressuscite; nous trouvant criminels, nous fait grâce; nous trouvant malades, nous rend la santé; nous trouvant misérables, nous assiste; nous trouvant pleins d'imperfections, nous en délivre, et nous attire enfin avec lui dans la félicité d'une vie nouvelle et toute divine.

Il est facile de voir, en considérant attentivement ces paroles, qu'elles comprennent tous les noms et tous les titres que nous avons donnés à Dieu. Mais, quoiqu'il soit vrai que cette oraison du *Pater noster* tienne le premier lieu entre les oraisons vocales, il ne faut pas néanmoins négliger les autres, parce que l'on pourrait entrer dans quelque dégoût si on ne disait toujours que celle-là seule. C'est pourquoi il sera bon d'y en mêler d'autres, et particulièrement quelques unes si dévotes qui se trouvent dans l'Ecriture, et qui ont été inspirées par le Saint-Esprit à des personnes de piété, comme celle du publicain dans l'évangile d'Anne, mère de Samuel, d'Esther, de Judith, du roi Manassès, de Daniel et de Judas Machabée, par lesquelles ils représentaient à Dieu leurs besoins, avec des paroles qui, naissant de leur disposition présente, exprimaient excellemment les plus vives affections de leur âme. Cette sorte de prière, faite par des personnes pressées de douleur, est très-puissante, parce qu'elle élève l'esprit à Dieu, enflamme la volonté, et tire des larmes des yeux; quand on pense qu'étant formée des mêmes mots que ces saintes âmes ont proférés dans ces rencontres, on ne saurait douter qu'ils ne soient partis du fond de leur cœur.

Une telle manière de prier est aussi très-agréable à notre Sauveur, parce que de même que les grands seigneurs prennent plaisir d'entendre les personnes rustiques leur demander quelque chose avec des termes simples et grossiers, il se plaît de voir que nous le prions avec tant d'ardeur, que sans nous arrêter à chercher des paroles élégantes et étudiées, nous nous servons des premières qui s'offrent à nous, pour lui faire connaître en peu de mots le besoin que nous avons de son assistance; ainsi que saint Pierre et ses apôtres, dans la crainte d'être noyés, disaient: « *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* »

Ou comme la Cananée, lorsqu'elle lui demandait miséricorde ; ou comme l'enfant prodigue, quand il disait : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.*

Ou comme la mère de Samuel, lorsqu'elle adressait ces paroles à Dieu : « *O Dieu des batailles, si vous daignez jeter les yeux sur moi, pour voir l'affliction de votre servante ; si vous daignez vous souvenir de votre esclave, et si vous daignez établir mon âme dans une parfaite vertu ; je l'emploierai toute pour votre service.*

Les saintes Ecritures sont pleines de ces oraisons vocales, qui ont obtenu de Dieu ce qu'elles lui ont demandé ; et les nôtres obtiendront de même de sa bonté le remède dont nous avons besoin dans nos afflictions et nos souffrances. Or, quoique des personnes de grande piété estiment que cela se fait mieux par la seule pensée de l'esprit, toutefois l'exemple de plusieurs saints et notre propre expérience nous apprennent que ces oraisons vocales bannissent notre tiédeur, échauffant notre volonté, et nous disposent pour mieux faire l'oraison mentale et spirituelle.

MÉDITATIONS

APRÈS LA COMMUNION.

ELLES PORTENT POUR TITRE DANS L'ESPAGNOL :

EXCLAMATIONS, OU MÉDITATIONS DE L'AME A SON DIEU.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Plainte de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant cette vie.

O ma vie ! ma vie ! comment pouvez-vous subsister étant absente de votre véritable vie ? A quoi vous occupez-vous dans une si grande solitude ? Que pouvez-vous faire lorsque tout ce que vous faites est si défectueux et si imparfait ? O mon âme ! qui peut vous consoler, vous voyant ainsi exposée sur une mer si pleine d'orages et de tempêtes ? Je ne saurais, sans m'affliger, considérer quelle je suis, et je suis encore plus affligée d'avoir vécu si longtemps sans être affligée. O Seigneur, que vos voies sont douces ! mais qui peut y marcher sans crainte ? Je crains de ne vous pas servir. Et lorsque je travaille pour votre service, je ne trouve rien qui me satisfasse, parce que je ne saurais rien faire qui soit capable de payer la moindre partie de ce que je vous dois. Il me semble que je voudrais m'employer tout entière à vous obéir, et quand je considère attentivement quelle est ma misère, je vois que je ne puis rien faire de bon, si vous-même ne me le faites faire.

O mon Dieu et ma miséricorde ! que ferai-je donc pour ne pas détruire ce que vous faites de grand dans mon âme ? Toutes vos œuvres sont saintes, sont justes, sont d'un prix inestimable, et accompagnées d'une sagesse merveilleuse, parce que vous êtes, mon Dieu, la sagesse même. Mais je sens dans moi que, si mon entendement s'occupe à les considérer, comme il se trouve trop faible pour pouvoir s'élever jusqu'à vos grandeurs incompréhensibles, la volonté se plaint de ce qu'il la détourne par ses pensées, et qu'ainsi il interrompt les mouvements et l'application de son amour. Car elle voudrait sans cesse jouir de vous, et elle ne le

peut, étant comme elle est, renfermée dans la prison si pénible d'une vie changeante et mortelle, où tout la détourne de cette parfaite jouissance. Il est vrai néanmoins que d'abord l'entendement l'aide à vous aimer, en lui représentant la hautesse de votre suprême majesté, dans laquelle, comme un contraire se voit mieux par son contraire, je reconnais plus clairement la profondeur de mon infinie bassesse.

Mais pourquoi, mon Dieu, dis-je ceci? A qui est-ce que je me plains? Qui m'écoute, sinon vous, ô mon Père et mon créateur? Et quel besoin ai-je de parler pour vous faire savoir toutes mes peines, puisque je vois si clairement que vous êtes dans mon cœur? C'est ainsi que je m'égare, et que je me perds dans mes pensées. Hélas! mon Dieu, qui m'assurera que je ne suis point séparée de vous? O vie incertaine et si peu assurée dans la chose du monde la plus importante! qui pourra vous désirer, puisque le seul avantage que l'on peut tirer de vous, qui est de contenter Dieu en toutes choses, est toujours douteux, et accompagné de tant de périls?

DEUXIÈME MÉDITATION.

Comme l'âme qui aime beaucoup Dieu se trouve partagée entre le désir de jouir de lui, et l'obligation d'aider le prochain.

Je considère souvent, mon Sauveur, que si l'âme se peut consoler en quelque sorte de vivre sans vous, c'est dans la retraite et la solitude, parce qu'alors elle se délasse et se repose dans celui qui est son véritable repos; quoiqu'il arrive souvent qu'alors même, s'il se rencontre qu'elle ne jouisse pas de vous avec une entière liberté, elle sent redoubler sa peine. Mais quand elle considère qu'elle souffre encore beaucoup davantage lorsqu'elle est obligée de traiter avec les créatures, cette peine se change en plaisir.

Mais d'où vient, mon Dieu, qu'une âme qui ne veut point avoir d'autre contentement que celui de vous contenter, vous quitte souvent pour aller servir ses frères, comme si elle se lassait de jouir dans vous d'un si saint repos? O mon amour tout-puissant de mon Dieu, que vos effets sont différents de ceux que produit l'amour du monde! celui-ci ne veut point de compagnie, parce qu'il lui semble qu'elle le sépare de la personne qu'il aime; mais le vôtre, mon Dieu, s'augmente au contraire, plus il voit augmenter le nombre de ceux qui vous aiment, et sent diminuer sa joie lorsqu'il consi-

dère que tout le monde ne jouit pas d'un si grand bonheur.

C'est pour cette raison, ô mon bien suprême! qu'au milieu des plus grandes consolations que l'on reçoit avec vous, l'âme s'afflige lorsqu'elle se représente le grand nombre de ceux qui les méprisent, et qui en seront privés éternellement. Ainsi l'âme cherche des moyens d'engager ses frères à participer à son bonheur; et elle l'abandonne avec joie, lorsqu'elle espère de le pouvoir procurer aux autres.

Mais, ô mon Père céleste! ne vaudrait-il pas mieux remettre ces désirs à un autre temps où l'âme se trouvât moins consolée de vos faveurs, et qu'elle s'employât alors tout entière à jouir de vous? Jésus, mon Sauveur, que l'amour que vous portez aux enfants des hommes est admirable, puisque le plus grand service que l'on vous puisse rendre est de vous abandonner pour procurer leurs avantages! C'est sans doute par ce moyen que nous vous possédons plus pleinement, parce que encore que notre volonté ne se trouve pas si satisfaite, notre âme se réjouit de la satisfaction qu'elle vous donne par la connaissance qu'elle a, que tandis que nous sommes engagés dans ce corps mortel, tous les contentements que nous recevons, et qui semblent même procéder de vous, n'ont rien d'assuré s'ils ne sont accompagnés de la charité que nous devons avoir pour notre prochain. Quiconque ne l'aime pas ne vous aime pas, ô mon Rédempteur! puisque vous avez fait voir, par l'effusion de tant de sang, l'excès de l'amour que vous portez aux enfants d'Adam.

TROISIÈME MÉDITATION.

Sentiments d'une âme pénitente dans la vue de ses péchés, de la miséricorde de Dieu.

Quand je considère, mon Dieu! la gloire que vous avez préparée à ceux qui persévèrent à accomplir votre sainte volonté, et avec quels travaux et quelles douleurs votre Fils nous l'a acquise; quand je considère combien nous étions indignes d'une si grande faveur, et combien il est digne que nous ne payions pas d'une extrême ingratitude l'amour extrême qu'il nous a porté et dont il nous a donné des preuves qui lui ont coûté la vie; quand je considère, dis-je, toutes ces choses, mon âme se trouve saisie d'une très sensible affliction. O mon Seigneur! est-il possible que tout cela s'efface de l'esprit des hommes, et qu'ayant perdu le souvenir de tant de grâces, ils aient la hardiesse de vous offenser? Est-il

possible qu'ils s'oublient ainsi eux-mêmes, et que votre bonté soit si grande que, dans le plus fort de notre oubli pour vous, vous vous souveniez encore de nous? Est-il possible que vous ayant porté un coup mortel par notre chute, vous ne laissiez pas de nous tendre la main pour nous relever, et nous tirer ainsi de cette mortelle frénésie, afin que nous vous priions de nous guérir? Bénissons à jamais un si bon maître, publions sans cesse la grandeur de sa miséricorde, et donnons à la tendresse de sa compassion pour nous les louanges éternelles qu'elle mérite.

O mon âme, bénissez à jamais un si grand Dieu! Comment se peut-il faire que l'on s'oppose à ses volontés? Et quel sera le châtiment de ceux qui seront ingrats envers lui, puisque la grandeur de leur supplice sera proportionnée à celle de ses faveurs et de ses graces? O mon Dieu, ne permettez pas un si grand malheur! ô enfants des hommes! jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? jusqu'à quand opposerez-vous votre dureté à la tendresse incomparable de Jésus? Croyons-nous donc que notre malice en le combattant demeurera victorieuse? Ne savons-nous pas que la vie de l'homme passe en un moment, qu'elle se sèche et qu'elle tombe comme la fleur de l'herbe des champs, et que le Fils de la Vierge doit venir prononcer ce terrible arrêt dont l'effet sera immuable? O Dieu tout puissant! puisque vous devez être notre juge, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, comment ne considérons-nous point combien il nous importe de le contenter, afin que vous nous soyez favorable en ce dernier jour? Mais, hélas! qui ne voudrait pas se soumettre à l'arrêt d'un juge infiniment juste? O que bienheureuses seront les âmes qui seront en état de se réjouir avec vous, lorsque tout le monde tremblera devant vous.

O mon Seigneur et mon Dieu! quand une âme considère que vous l'avez relevée de sa chute, elle voit clairement qu'elle s'était misérablement perdue pour acquérir un faux plaisir qui passe comme un éclair, et qu'elle est absolument résolue, avec assistance, de vous contenter en toutes choses, sachant, ô mon bien! que vous ne manquez pas à ceux qui vous cherchent, et que vous êtes prêt de répondre à ceux qui implorent votre secours. Quand une âme est en cet état, quel remède peut-elle trouver pour s'empresser de mourir autant de fois qu'il lui vient dans la pensée qu'elle a perdu un si grand bien qu'est celui de l'innocence de son baptême? Certes, la meilleure vie qu'elle peut mener alors est de mourir à toute heure par la douleur que lui cause un si vif ressentiment. Et l'âme qui vous aime avec tendresse, ô mon Dieu! pourrait-elle supporter une si extrême affliction?

Mais que dis-je? comment m'égaré-je dans ces pensées sans considérer la confiance que nous devons avoir en vous? Est-ce que j'ai oublié la grandeur de votre bonté et de votre miséricorde? Ai-je oublié que vous êtes venu dans le monde pour sauver les pécheurs; que vous nous avez rachetés si chèrement, et que vous avez payé tous nos faux plaisirs par les cruels tourments dont vous avez été accablé, et par les coups de fouets dont vous avez été déchiré? Vous avez souffert que vos yeux sacrés aient été couverts d'un voile pour ôter le voile des yeux de mon cœur, et que votre tête adorable ait été couronnée d'épines pour me guérir des vanités de mes pensées. O mon Seigneur, mon Seigneur! tout cela n'est qu'un surcroît d'affliction pour ceux qui vous aiment. Et la seule chose qui me console, c'est que plus ma malice sera connue, plus votre miséricorde sera éternellement louée. Enfin, je ne sais si ma douleur finira plus tôt que ma vie, lorsque sortant de ce monde pour vous contempler dans votre gloire, nous serons délivrés de tous les maux qui accompagnent cette vie mortelle.

QUATRIÈME MÉDITATION.

Prière à Dieu, afin qu'il nous fasse regagner le temps que nous n'avons pas employé à l'aimer et à le servir.

Mon Dieu! il me semble que mon âme se délasse et se repose en considérant quelle sera sa joie si votre miséricorde la rend si heureuse que de vous posséder un jour; mais je voudrais qu'auparavant elle vous servît, puisque ça été en le servant que vous avez acquis le bonheur dont elle prétend de jouir. Que ferai-je, mon Dieu! que ferai-je? O que j'ai attendu tard à m'enflammer du désir de vous aimer, et que vous vous êtes hâté, au contraire, de me favoriser de vos grâces et de m'appeler à vous, afin que je m'employasse tout entière à votre service! O mon Seigneur, se pourrait-il bien faire que vous rejetassiez un pauvre mendiant, lorsqu'il vient se donner à vous? Votre grandeur est-elle limitée? votre magnificence a-t-elle des bornes?

O mon Dieu et ma miséricorde! comment pouvez-vous mieux faire éclater ce que vous êtes, qu'en faisant grâce à votre servante? Grand Dieu! signalez votre toute puissance; faites-la comprendre à mon âme en lui faisant regagner en un moment, par l'ardeur de son amour, tout le temps qu'elle a perdu en manquant de vous aimer. Mais n'est-ce point une extravagance que ce que je dis, puisque tout le monde dit d'ordinaire que le temps perdu ne sau-

rait jamais se recouvrer ? Mon Dieu, que toutes vos créatures vous bénissent ?

Seigneur, je reconnais la grandeur de votre puissance. Si donc vous pouvez tout, comme vous le pouvez en effet, qu'y a-t-il d'impossible à celui qui est tout puissant ? Il suffit, mon Dieu, que vous le vouliez ; et, quelque misérable que je sois, je crois fermement que vous le pouvez. Plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je considère que vous en pouvez faire encore de plus grandes, plus je sens ma foi se fortifier, et crois avec encore plus de certitude que vous ferez ce que je vous demande. Car qui pourra s'étonner de voir faire des choses extraordinaires à celui qui peut tout faire ? Vous savez, mon Dieu ! que dans ma plus grande misère je n'ai jamais cessé de connaître la grandeur de votre pouvoir et de votre miséricorde. Ayez, Seigneur, quelque égard à la grâce que vous m'avez faite de ne vous offenser pas en ce point ! faites que je répare le temps perdu en redoublant vos faveurs dans le temps présent et à l'avenir, afin qu'en ce dernier jour je paraisse devant vous revêtue de la robe nuptiale, puisque vous le pouvez si vous le voulez.

CINQUIÈME MÉDITATION.

De la plainte de Marthe. Et comme l'âme qui aime Dieu se peut plaindre à lui de sa misère.

Seigneur, mon Dieu ! comment celle qui vous a si mal servi, et qui n'a pas su conserver ce que vous lui avez donné, peut-elle avoir la hardiesse de vous demander des faveurs ? Qui peut se fier à une personne dont on a été trahi tant de fois ? Mais que ferai-je, ô consolateur de ceux qui sont sans consolation, et vrai médecin de ceux qui cherchent leur remède en vous ? Il me serait peut-être plus avantageux de couvrir du silence mes misères et mes maux, en attendant qu'il vous plaise de les guérir. Mais je me trompe, ô mon Sauveur et ma joie ! car, comme vous saviez qu'ils devaient être en si grand nombre, et quel soulagement ce nous serait de vous les faire connaître, vous nous ordonnez de vous demander du secours, et en même temps de nous l'accorder.

Pensant quelquefois, mon Dieu ! à la plainte que vous faisait sainte Marthe, il me semble qu'elle ne se plaignait pas seulement de sa sœur, mais que son plus grand déplaisir venait sans doute de ce qu'elle se persuadait que vous ne la plaigniez point dans son travail, et que vous ne vous souciez pas qu'elle eût le bonheur d'être auprès de vous. Elle s'imaginait peut-être que vous ne l'aimiez

pas tant que sa sœur, ce qui lui donnait beaucoup plus de peine que le service qu'elle vous rendait, son amour pour vous étant tel que cette peine ne pouvait lui être que très agréable. Cette disposition de son esprit serait encore plus clairement en ce que, sans dire une seule parole à sa sœur, toute sa plainte s'adresse à vous; et la violence de son amour lui donne même la hardiesse de vous dire que vous ne preniez pas garde que sa sœur ne l'aidait point à vous servir. Votre réponse, mon Seigneur! témoigne que cette plainte procédait de cette cause, puisque vous lui déclarez que l'amour est ce qui donne le prix à tout, et que cette unique chose nécessaire dont vous lui parlez, est d'en avoir un si grand pour vous, que rien ne puisse être capable de nous divertir de vous aimer.

Mais, mon Dieu! comment pourrons-nous en avoir un qui ait du rapport à l'ardeur avec laquelle vous méritez d'être aimé, si vous n'unissez notre amour à celui que vous nous portez? Me plaindrai-je avec cette grande sainte? Hélas, Seigneur! je n'en ai point de sujet, puisque les témoignages que vous m'avez donnés de votre amour ont toujours surpassé de beaucoup mes désirs et mes demandes. Ainsi, si j'ai quelque sujet de me plaindre, c'est seulement de la trop grande bonté que vous avez eue de me souffrir avec tant de patience. Que pourra donc vous demander une créature aussi misérable que je suis? Je vous demanderai, ô mon Dieu! avec saint Augustin, que vous me donniez de quoi vous donner, afin que je vous puisse payer quelque petite partie sur cette grande dette dont je vous suis redevable. Je vous demanderai de vous souvenir que je suis votre créature, et de me faire la grâce de connaître quel est mon Créateur, afin que je l'aime.

SIXIÈME MÉDITATION.

Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu.

O souverain Créateur! mon Dieu et mes délices, jusqu'à quand vivrai-je ainsi dans l'attente de vous voir un jour? Quel remède donnez-vous à celle qui n'en trouve point sur la terre et qui ne peut prendre aucun repos qu'en vous seul? O vie longue, vie pénible, vie qui n'est point une vie! O solitude profonde! O mal sans remède! Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand? Que ferai-je, ô mon bien! que ferai-je? Désirerai-je de ne vous désirer pas? O mon Dieu et mon Créateur! vous nous blessez par les traits de votre amour, et ne nous guérissez point; vous faites des plaies d'autant plus sensibles, qu'elles sont plus intérieures et plus cachées; vous donnez la mort sans ôter la vie. Enfin, mon Seigneur, vous faites

tout ce que vous voulez, parce que vous êtes tout puissant. Comment, un ver de terre aussi misérable que je suis, peut-il souffrir de si grandes contrariétés? Mais qu'il en soit ainsi, mon Dieu! puisque vous le voulez, et que je ne veux que ce que vous voulez. Hélas, Seigneur! l'excès de ma douleur me force à me plaindre, et à dire qu'elle est sans remède si vous n'en êtes pas vous même le remède. Mon âme est dans une prison trop pénible pour ne pas désirer sa liberté. Mais en même temps elle ne voudrait pas, pour obtenir ce qu'elle désire, s'éloigner d'un seul point de ce que vous avez ordonné d'elle. Ordonnez donc, mon Dieu, s'il vous plaît, ou que sa peine croisse en vous aimant ici davantage, ou qu'elle cesse entièrement en jouissant de vous dans le ciel.

O mort, ô mort! je ne sais qui te peut craindre, puisque c'est dans toi que nous devons trouver la vie. Mais comment ne te craindra pas celui qui aura employé une partie de sa vie sans aimer son Dieu? Me voyant en cet état, que désiré-je et que demandé-je, lorsque je demande de mourir, sinon peut-être qu'on me fasse souffrir, pour mes péchés, la peine que j'ai si justement méritée? Ne le permettez pas, mon Sauveur! puisque ma rançon vous a tant coûté. O mon âme! abandonne-toi à la volonté de ton Dieu. C'est là l'état qui t'est le plus propre. Sers ton Seigneur et espère de sa grâce le soulagement de ta peine, lorsque ta pénitence t'aura rendue digne en quelque sorte d'obtenir le pardon de tes péchés. Ne désire point de jouir sans avoir souffert. Mais, ô mon Seigneur et mon véritable roi! je ne saurais faire ce que je dis, si votre main toute-puissante ne me soutient, et si la grandeur de votre miséricorde ne m'assiste; car avec cela je pourrai tout.

SEPTIÈME MÉDITATION.

De l'excessive bonté de Dieu, qui témoigne de mettre ses délices à être avec les enfants des hommes.

O mon espérance unique, mon Père, mon Créateur, mon vrai Seigneur et mon Frère! quand je considère ce que vous dites dans votre Ecriture que vos délices sont avec les enfants des hommes, mon âme est comblée d'une extrême joie. Que ces paroles sont puissantes, ô Seigneur du ciel et de la terre! qu'elles sont puissantes pour empêcher les plus grands pécheurs de perdre l'espérance de leur salut! Se pourrait-il faire, ô mon Dieu, que vous n'eussiez point d'autres créatures en qui vous puissiez prendre vos délices, et qu'ainsi vous soyez réduit à venir chercher un ver de terre aussi

corrompu, et d'une aussi mauvaise odeur que je suis? Lorsque JÉSUS-CHRIST votre fils fut baptisé, vous fîtes entendre une voix du ciel par laquelle vous déclarâtes que vous preniez en lui vos délices. Hélas, Seigneur! sommes-nous donc égaux à lui pour vous plaire en nous comme dans lui? O miséricorde incompréhensible! ô faveur infiniment élevée au-dessus de nos mérites! Et après cela, misérables que nous sommes, nous oublions toutes ces grâces! O mon Dieu! vous qui savez tout, souvenez-vous au moins d'une si extrême misère et regardez avec des yeux de compassion notre lâcheté et notre faiblesse.

Et toi, mon âme! considère avec combien d'amour et de joie le Père éternel connaît son Fils, et le Fils éternel connaît son Père, et l'ardeur avec laquelle le Saint-Esprit s'unit à eux sans qu'il puisse jamais arriver de diminution à cet amour et à cette connaissance, parce qu'ils ne sont tous trois qu'une même chose. Ces trois souveraines personnes se connaissent et s'aiment mutuellement, et trouvent l'une dans l'autre leurs délices ineffables et incompréhensibles. Quel besoin avez-vous donc, ô mon Dieu? de mon amour! Pourquoi le désirez-vous, et quel avantage vous en revient-il? Soyez à jamais béni, mon Seigneur! pour une si extrême miséricorde; soyez béni, aux siècles des siècles; que toutes choses vous louent, et qu'elles vous louent éternellement comme vous subsistez éternellement.

O mon âme! réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui aime ton Dieu comme il le mérite; réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui connaît sa bonté et son excellence; réjouis-toi et lui rends grâces de ce qu'il nous a donné ici-bas son propre Fils, afin qu'il eut quelqu'un dont il fût connu aussi parfaitement sur la terre qu'il l'est dans le ciel. Sous l'appui de cette protection, approche-toi de lui et le prie que, puisque son adorable majesté se plaît avec toi, il fasse qu'il n'y ait rien dans le monde qui soit capable de te priver de la joie de penser à sa grandeur et de considérer de quelle sorte il mérite d'être aimé et d'être loué. Demande-lui aussi qu'il t'assiste, afin que tu puisses contribuer quelque chose à la gloire de son saint nom, et dire avec vérité ces paroles du cantique de la Vierge: *Mon âme glorifie et loue le Seigneur.*

HUITIÈME MÉDITATION.

Prière pour les pécheurs qui sont tellement aveugles, que même ils ne veulent pas voir.

O Seigneur mon Dieu ! vos paroles sont des paroles de vie où les hommes trouveraient l'accomplissement de leurs souhaits s'ils y cherchaient ce qu'ils désirent. Mais, Seigneur, faut-il s'étonner que nous oubliions vos paroles saintes après que nous sommes tombés dans cette langueur où nous réduisent nos mauvaises actions? O Dieu créateur de l'univers, grand Dieu? que seraient toutes vos créatures s'il vous avait plu d'en créer d'autres? Vous êtes tout-puissant, et vos œuvres sont incompréhensibles; faites donc, mon Dieu ! que vos paroles ne s'effacent jamais de ma mémoire. Vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés de travail et de peines, et je vous soulagerai.* Que désirons-nous davantage, ô mon Dieu ! que demandons-nous et que cherchons-nous? Pourquoi se perdent tous ceux qui se perdent dans le monde, sinon pour rechercher leur soulagement en leur repos?

O mon Dieu, faites-moi miséricorde ! Quelle misère, Seigneur ! quel aveuglement de chercher ainsi le repos où il est impossible de le trouver ! Ayez compassion, ô mon Créateur ! de vos créatures ! considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes; que nous nous égarons bien loin de ce que nous désirons. Donnez-nous la lumière, ô mon Dieu ! Considérez qu'elle nous est plus nécessaire qu'elle n'était à l'aveugle-né, car ne pouvant voir, il désirait de voir; mais nous sommes aveugles et nous voulons l'être. Quel mal fut jamais si incurable? C'est ici, mon Dieu ! que vous devez témoigner votre souveraine puissance; c'est ici que vous devez faire paraître votre infinie miséricorde.

Dieu de mon cœur ! seul Dieu véritable ! combien grande est la demande que je vous fais, lorsque je vous demande d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point à votre divine porte et de guérir ceux qui non seulement prennent plaisir à être malades, mais qui travaillent même à entretenir et à augmenter leurs maladies? Vous dites, mon Dieu ! que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs. Ce sont là, Seigneur, les véritables pécheurs. Ne considérez pas, mon Dieu, notre aveuglement, considérez seulement le ruisseau de sang que votre Fils a répandu pour notre salut; faites reluire votre clémence dans les ténèbres si épaisses où notre malice nous a plongés, regardez-nous,

Seigneur, comme l'ouvrage de vos mains, sauvez-nous par votre bonté et par votre miséricorde.

NEUVIÈME MÉDITATION.

Prière à Dieu, afin qu'il délivre par sa grâce ceux qui ne sentant point leurs maux, ne demandent pas qu'il les en délivre.

O Dieu de mon âme, et qui avez tant de compassion et d'amour pour elle, vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes altérés, et je vous donnerai à boire.* Mais comment ceux qui brûlent dans les flammes de la malheureuse convoitise des choses terrestres peuvent-ils ne pas être dans une altération étrange ? Et de quelle abondance d'eau n'ont-ils pas besoin pour n'être pas entièrement consumés ? Je sais, mon Dieu, que votre bonté est telle que vous ne leur refuserez pas cette eau céleste. Vous la leur avez promise, et vos paroles sont inviolables. Que s'ils sont accoutumés depuis si longtemps à vivre dans un feu si dangereux ; si bien loin d'en ressentir la violence, ils se nourrissent même de son ardeur ; s'ils ont tellement perdu l'esprit qu'étant très misérables, ils ne s'aperçoivent point de leur misère, quel remède peuvent-ils espérer, mon Dieu ! Vous êtes néanmoins venu au monde pour remédier à de si grands maux. Commencez donc, Seigneur, commencez : c'est parmi de grandes difficultés que doit reluire la grandeur de votre miséricorde.

Considérez, Seigneur, les grands progrès que font tous les jours vos ennemis. Ayez pitié de ceux qui n'ont point pitié d'eux-mêmes. Et puisqu'ils sont dans un état si funeste qu'ils ne veulent point aller à vous, allez vous-même à eux, mon Dieu. Je vous le demande en leur nom, dans l'assurance que j'ai que ces morts ressusciteront aussitôt qu'ils commenceront à rentrer dans eux-mêmes, à connaître leur misère et à goûter la douceur de votre grâce. O vie qui donnez la vie à tout, ne me refusez pas cette eau si douce que vous promettez à tous ceux qui la désirent. Je la désire, mon Sauveur, je la demande et je viens à vous pour la recevoir de vous. Ne me la refusez pas, mon Dieu, puisque vous savez l'extrême besoin que j'en ai, et qu'elle est seule le véritable remède pour guérir l'âme que votre amour a blessée.

O mon Seigneur ! qu'il y a sujet de craindre pendant que l'on est en cette vie, et qu'il s'y rencontre de feux différents ! Les uns corrompent l'âme et la réduisent comme en cendres, et les autres la purifient pour la rendre capable de vivre, et de vous posséder éternellement. O vives sources des plaies de mon Dieu, vous coulerez

toujours avec une riche abondance pour nous soutenir par l'effusion de votre grâce, et ceux qui se nourriront de votre divine liqueur marcheront sans crainte parmi les troubles et les dangers de cette misérable vie.

DIXIÈME MÉDITATION.

Du petit nombre des vrais serviteurs de Dieu. Autre prière pour les âmes endurcies qui ne veulent point sortir du tombeau de leurs péchés.

O Dieu de mon âme, combien sommes-nous prompts à vous offenser et combien l'êtes-vous encore davantage à nous pardonner! Seigneur, d'où peut procéder en nous une audace si extravagante et si insensée? Car si c'est de ce que nous savons, quelle est la grandeur de votre miséricorde, ne savons-nous pas aussi quelle est la grandeur de votre justice? *Les douleurs de la mort m'ont environné*, disait autrefois votre prophète en votre personne. O combien le péché est-il terrible, puisqu'il a pu causer tant de douleurs à un Dieu, et même lui donner la mort! Mais ces douleurs mortelles, ô mon Sauveur, vous environnent encore aujourd'hui. Car où pouvez-vous aller sans les ressentir? où pouvez-vous aller sans que les hommes vous blessent et vous percent de toutes parts?

O chrétiens! c'est maintenant qu'il faut combattre pour la défense de votre roi. C'est maintenant qu'il faut le suivre dans ce grand abandonnement où il se trouve. Il ne lui est demeuré qu'un très petit nombre de ses sujets, et la grande multitude suit en foule le parti de Lucifer. Mais ce qui est encore plus déplorable, ceux qui veulent passer en public pour ses amis, sont ceux-là même qui le trahissent en secret, et il ne trouve presque plus personne à qui il se puisse fier. O seul véritable ami! que celui qui vous traite de la sorte vous paie mal de la fidélité avec laquelle vous nous aimez! O véritables chrétiens, pleurez avec votre Dieu, qui en pleurant le Lazare ne versait pas seulement des larmes pour lui, mais pour ceux encore qu'il prévoyait qui ne voudraient pas ressusciter lorsqu'il crierait à haute voix pour les faire sortir du tombeau.

O mon souverain bonheur, combien vous étaient présents alors tous les péchés que j'ai commis contre vous! Mais faites-les cesser, mon Dieu, faites-les cesser, et ceux encore de tout le monde. Mon Sauveur, que vos cris soient si puissants qu'ils leur donnent la vie, quoiqu'ils ne vous la demandent pas, et qu'ils les fassent sortir de l'abîme si profond de leurs malheureuses délices. Le Lazare ne vous pria pas de le ressusciter, vous fîtes ce miracle en faveur d'une

femme pécheresse. En voici une, Seigneur, qui l'est encore davantage. Faites donc éclater, mon Dieu, la grandeur de votre miséricorde. Je vous la demande, toute misérable que je suis, pour ceux qui ne veulent pas vous la demander. Vous savez, mon Roi, que ce qui m'afflige, c'est de voir qu'ils pensent si peu aux tourments épouvantables qu'ils souffriront dans l'éternité s'il ne se convertissent à vous.

O vous tous qui êtes si accoutumés à ne faire que ce qu'il vous plaît, et à vivre continuellement dans les contentements, dans les plaisirs et dans les délices, ayez compassion de vous-même. Songez qu'il arrivera un jour auquel vous serez pour jamais assujétis à la tyrannie des puissances et des furies infernales. Considérez, mais avec attention, que ce même juge qui vous prie maintenant de vous convertir, sera celui qui alors vous condamnera si vous ne vous convertissez pas, et songez que vous ne sauriez vous assurer d'avoir encore un moment à vivre. Etes-vous donc si ennemis de vous-mêmes que de ne vouloir pas vivre éternellement? O dureté du cœur des hommes! Amollissez ces cœurs de pierre, ô mon Dieu, par votre bonté qui n'a point de bornes.

ONZIÈME MÉDITATION.

Image effroyable de l'état d'une âme qui au moment de la mort se voit condamnée à des tourments éternels.

O mon Dieu, mon Dieu! faites-moi miséricorde. Comment pourrai-je exprimer quelle est ma douleur lorsque je me représente l'état d'une âme qui s'étant vue dans le monde toujours considérée, toujours aimée, toujours servie, toujours respectée, toujours caressée, au moment qu'elle sortira de cette vie se verra perdue pour jamais, et comprendra clairement que sa misère n'aura point de fin; qu'il ne lui servira plus de rien de détourner son esprit des vérités de la foi, ainsi qu'elle avait accoutumé de faire ici-bas; qu'elle se verra séparée et comme arrachée de ses divertissements et de ses plaisirs, lorsqu'il lui semblera qu'elle n'avait pas encore commencé seulement à les goûter, parce qu'en effet tout ce qui se passe avec la vie n'est qu'un souffle et une vapeur; qu'elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse et si cruelle avec laquelle elle doit souffrir éternellement; qu'elle se verra plongée dans un lac puant et plein de serpents qui exerceront sur elle toute la rage dont ils sont capables; et enfin qu'elle se trouvera comme abîmée dans cette horrible obscurité, qui n'ayant pour toute lumière qu'une flamme téné-

FOYER THERESIANUM
6, Rue des Carmélites

breuse, ne lui permettra de voir que ce qui peut entretenir pour jamais ses peines et ses tourments.

Oh! que ce que je dis est peu en comparaison de ce qui est? O Seigneur, et qui a donc tellement couvert de boue les yeux de cette âme, qu'elle n'ait point aperçu cet état funeste jusqu'à ce qu'elle s'y soit vue pour jamais réduite? Qui a tellement bouché ses oreilles qu'elle n'ait point entendu ce qu'on lui a dit mille et mille fois de la grandeur et de l'éternité de ces tourments? O vie éternellement malheureuse! O supplice sans fin et sans relâche! Est-il possible que ceux-là ne vous craignent point qui craignent tellement les moindres incommodités du corps, qu'ils ne peuvent souffrir de passer seulement une nuit dans un lit qui soit un peu dur?

O Seigneur! que je regrette le temps auquel je n'ai point compris ces vérités! Mais puisque vous savez, mon Dieu, le déplaisir que je souffre de voir le grand nombre de ceux qui ne veulent pas les entendre, faites au moins, je vous en conjure, que votre lumière éclaire quelque âme qui soit capable d'en éclairer beaucoup d'autres. Je ne vous demande pas, Seigneur, que vous le fassiez pour l'amour de moi; car j'en suis indigne, mais je vous le demande par les mérites de votre Fils. Jetez, ô mon Dieu, les yeux sur ses plaies. Et puisqu'il les a pardonnées à ceux qui les lui ont faites, pardonnez-nous aussi les péchés que nous avons commis contre vous.

DOUZIÈME MÉDITATION.

Que les hommes sont lâches pour servir Dieu et hardis pour l'offenser. Vive remontrance pour les faire rentrer en eux-mêmes.

O mon Dieu et mon véritable soutien, d'où vient qu'étant si lâches en toutes choses, nous ne sommes hardis que lorsqu'il s'agit de vous attaquer et de vous combattre? C'est à quoi s'emploient aujourd'hui toutes forces et tout le courage des enfants des hommes. Que si notre esprit n'était aussi aveugle et aussi couvert de ténèbres comme il l'est, tous les hommes, joints ensemble, auraient-ils assez de résolution pour prendre les armes contre leur Créateur, et pour faire une guerre continuelle à celui qui peut en un moment les précipiter dans les abîmes? Mais étant aussi aveugles qu'ils sont, ils agissent comme des fous, ils cherchent et trouvent la mort dans les choses mêmes où ils s'imaginent de trouver la vie, et ils se conduisent en tout comme ayant perdu la raison Que peut-on faire, mon Dieu, pour ces

insensés, et quel remède est capable de les guérir? On dit que la frénésie donne des forces à ceux qui en sont frappés, quoiqu'ils fussent faibles par eux-mêmes. Tels sont ces frénétiques, mon Dieu; ils sont lâches en toute autre chose, et ils n'ont de la force que pour combattre (en vous combattant) celui qui leur fait le plus de bien, et pour s'opposer à vous dans la furie de leurs passions.

O sagesse incompréhensible? vous aviez besoin sans doute de tout l'amour que vous portez à vos créatures pour pouvoir souffrir une telle extravagance, pour attendre que nous soyons revenus à notre bon sens, et pour nous procurer par mille moyens et mille remèdes la guérison de notre folie. Je ne saurais considérer, sans étonnement, que lorsqu'il faut faire le moindre effort pour abandonner une occasion et fuir un péril où il ne s'agit pas de moins que de perdre pour jamais son âme, les hommes manquent si fort de courage qu'ils s'imaginent que quand ils le voudraient ils ne le pourraient, et qu'en même temps ils aient la résolution et la hardiesse d'attaquer une majesté aussi puissante et aussi redoutable qu'est la vôtre.

D'où vient cette folie, ô mon tout? Et qui leur donne cette force? Si c'est le capitaine qu'ils suivent dans cette guerre, n'est-il pas pour jamais votre esclave, et ne brûle-t-il pas dans les flammes éternelles? Comment peut-il donc se révolter contre vous? Comment celui qui a été vaincu peut-il donner du courage aux autres, pour leur faire espérer de vous vaincre? Comment peuvent-ils se résoudre de suivre celui qui ayant perdu toutes les richesses du ciel, est dans une si extrême pauvreté? Que peut donner celui qui a tout perdu, et à qui il ne reste qu'une épouvantable et incompréhensible misère?

Qu'est-ce que ceci, mon Dieu? Qu'est-ce que ceci, mon Créateur? D'où vient que nous sommes si forts contre vous, et si lâches contre le démon? Mais quand même, ô mon prince, vous ne favoriseriez pas ceux qui sont à vous, quand même nous serions redevables en quelque chose à ce prince des ténèbres, quelle apparence y aurait-il de le suivre, puisque les biens que vous nous réservez dans l'éternité ne sont pas moins véritables que les plaisirs et les contentements qu'il nous promet sont faux et imaginaires? et quelle liaison pouvons-nous avoir avec celui qui a eu l'audace de s'élever contre vous!

O mon Dieu, quel étrange aveuglement! ô mon roi, quelle horrible ingratitude! ô mon Seigneur, quelle épouvantable folie! Nous employons pour le service du démon ces mêmes biens que nous

tenons de votre bonté, nous payons votre extrême amour pour nous par l'amour que nous avons pour celui qui vous hait et qui vous haïra éternellement, et après tant de sang que vous avez versé, après les coups de fouet que vous avez endurés, après les douleurs et les tourments que vous avez soufferts pour nous, au lieu de venger votre Père des insupportables injures qu'on lui a faites en votre personne, puisque pour vous, mon Sauveur, loin d'en désirer quelque vengeance, vous avez tout pardonné, nous prenons pour nos compagnons et pour nos amis ceux qui vous ont traité de la sorte. Car puisque nous suivons ici-bas leur capitaine infernal, qui doute que nous ne soyons un jour leurs compagnons dans leur éternel supplice et que nous ne vivions à jamais en leur compagnie, si votre miséricorde ne nous fait rentrer dans notre bon sens, et ne pardonne nos fautes passées?

O misérables mortels! rentrez enfin dans vous-mêmes; arrêtez vos yeux sur votre roi, pendant qu'il est encore doux et pitoyable, cessez de commettre tant de crimes; tournez votre force et votre fureur contre celui qui vous fait la guerre, et qui veut vous ravir les biens et les avantages de votre divine renaissance! Rentrez, rentrez, dis-je encore une fois, en vous-mêmes; ouvrez les yeux; poussez des cris et versez des larmes pour demander la lumière véritable à celui qui est venu la donner au monde. Considérez, au nom de Dieu, que tous vos efforts vont à donner la mort à celui qui a donné sa vie pour sauver la vôtre; considérez que c'est celui qui vous défend de vos ennemis. Et si tout cela ne suffit pas, qu'il vous suffise au moins de connaître qu'en vain vous vous opposez à son pouvoir, et que tôt ou tard un feu éternel vous fera payer la peine de votre mépris et de votre audace.

Est-ce à cause que vous voyez cette majesté suprême liée et attachée par l'amour qu'elle a pour nous que vous êtes si insolents et si hardis à l'offenser? Eh! qu'ont fait davantage ceux qui lui ont donné la mort que de le charger de coups, et le couvrir de blessures, après l'avoir attaché à une colonne? O mon Dieu! est-il possible que vous souffriez pour ceux qui sont si peu touchés de vous voir souffrir? Il arrivera un temps, mon Seigneur, où votre justice éclatera, et fera voir qu'elle est égale à votre miséricorde!

Considérons bien cela, chrétiens, considérons-le attentivement, et nous connaîtrons que les obligations que nous avons à Dieu sont infinies, et que les richesses de sa bonté sont inconcevables. Que si sa justice n'est pas moindre que sa clémence, hélas! mon Dieu, hélas! que deviendront ceux qui auront mérité qu'il en fasse con-

naître la grandeur en leur personnes, et qu'il exerce sur eux la sévérité de ses jugements?

TREIZIÈME MÉDITATION.

Du bonheur des saints dans le ciel, et de l'impuissance des hommes qui aiment mieux jouir pour un moment des faux biens de cette vie, que d'attendre les véritables et les éternels.

O saintes âmes qui jouissez déjà dans le ciel d'une parfaite félicité sans aucune crainte de la perdre, et qui êtes sans cesse à louer mon Dieu, que votre condition est heureuse! que c'est avec grande raison que vous n'interrompez jamais vos louanges et vos actions de grâces, et que je vous porte d'envie, vous considérant ainsi comme libres et affranchies de la douleur que je ressens en voyant la multitude des offenses qui se commettent contre mon Dieu dans le siècle où nous vivons; de voir une telle ingratitude dans les hommes, et un si profond assoupissement qu'ils ne font pas seulement la moindre réflexion sur ce grand nombre d'âmes que le diable entraîne tous les jours dans les enfers. O bienheureuses et célestes âmes qui jouissez des délices du paradis, ayez compassion de notre misère, et intercédez pour nous envers Dieu, afin qu'il nous donne quelque part à votre bonheur; qu'il répande dans nos esprits un rayon de cette grande lumière dont vous êtes toutes remplies, et qu'il nous donne quelque sentiment de ces récompenses inconcevables qu'il a préparées à ceux qui combattent pour lui avec un courage invincible durant le sommeil si court de cette malheureuse vie! O âmes toutes brûlantes d'amour! obtenez-nous la grâce de bien comprendre qu'elle est la joie que vous donnent la connaissance et la certitude de l'éternité de votre joie.

O mon Sauveur, que nous sommes misérables! puisque encore qu'il semble que nous n'ignorions pas ces vérités, et même que nous les croyons, nous sommes néanmoins si accoutumés à ne les point considérer, et elles sont si éloignées de notre esprit, qu'en effet ni nous ne les connaissons, ni nous ne voulons pas les connaître.

O esprits intéressés et passionnés pour vos plaisirs! est-il possible que pour ne vouloir pas attendre un peu de temps, afin d'en posséder de si grands; pour ne vouloir pas attendre un an; pour ne vouloir pas attendre un jour; pour ne vouloir pas attendre une heure, et pour ne vouloir pas attendre peut-être un moment, vous perdiez tous ces plaisirs pour jouir d'une misérable satisfaction, parce que vous la voyez et qu'elle est présente? O mon Dieu, mon

Dieu, que nous avons peu de confiance en vous, de vous refuser ainsi un peu de temps! Et que vous avez au contraire de confiance en nous, de nous donner des richesses inestimables en nous donnant votre propre Fils; en nous donnant trente-trois ans de sa vie qu'il a passée dans des travaux incroyables; en nous donnant sa mort cruelle et sanglante, et en nous donnant tout ce que je viens de dire si longtemps avant que nous fussions nés, sans que la connaissance que vous aviez que nous ne garderions pas fidèlement ce trésor sans prix, vous ait empêché de nous le donner, parce que vous n'avez pas voulu, ô Père si doux et si secourable! qu'il tint à vous qu'en le faisant profiter, nous pussions nous enrichir pour jamais.

Quant à vous, ô âmes bienheureuses! qui avez employé de telle sorte ces riches talents, que vous avez acquis un héritage de délices éternelles, apprenez-nous à les faire profiter à votre exemple; assistez-nous, et puisque vous êtes si proches de la fontaine céleste, tirez-en de l'eau pour nous en faire part, lorsque nous mourons de soif ur la terre.

QUATORZIÈME MÉDITATION.

Combien le regard de Jésus-Christ dans le dernier jugement sera doux pour les bons et terrible pour les méchants.

O mon Seigneur et mon véritable Dieu! celui qui ne vous connaît pas ne vous aime pas. Hélas! que cette vérité est grande, et que malheureux sont ceux qui ne veulent pas vous connaître! L'heure de la mort est une heure redoutable; et qui peut, mon Créateur, assez craindre ce jour terrible qui verra exécuter le dernier arrêt que doit prononcer votre justice? Jésus, mon Sauveur et tout mon bien, j'ai considéré plusieurs fois quelle est la douceur et la joie que votre regard porte dans les âmes de ceux qui vous aiment, et que vous daignez voir d'un œil favorable. Il me semble qu'un seul de ces regards leur donne tant de consolation, qu'il suffit pour les récompenser de plusieurs années de service.

Oh! qu'il est difficile de faire comprendre ceci à ceux qui ne savent pas par expérience combien le Seigneur est doux! O chrétiens, chrétiens, considérez que vous êtes devenus les frères de votre Sauveur et de votre Dieu! considérez quel il est, et ne le méprisez pas. Sachez qu'en ce jour de sa majesté et de sa gloire, autant que son regard sera doux et favorable pour ses serviteurs et ses amis, autant il sera terrible et plein de fureur pour ses persé-

culeurs et ses ennemis. Oh! que nous comprenons mal que le péché n'est autre chose qu'une guerre que nous faisons à Dieu, qu'un combat contre lui de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui conspirent comme à l'envi à qui usera de plus de trahisons et de perfidies contre leur Créateur et leur commun roi!

Vous savez, mon Seigneur, que j'ai souvent plus appréhendé de voir votre divin visage animé de colère contre moi dans ce jour épouvantable de votre dernier jugement, que d'être au milieu des supplices et des horreurs de l'enfer, et que je vous priais, comme je vous prie encore, mon Dieu, de vouloir, par votre miséricorde, me préserver d'un malheur si déplorable. Que me serait-il arrivé dans le monde qui en approche? Je l'aime mieux, mon Dieu, quoi que ce puisse être, je l'aime mieux, pourvu que vous me garantissiez d'une telle peine. Faites que je ne cesse jamais, mon Sauveur, de jouir de la vue de votre souveraine beauté. Votre Père vous a donné à nous. Ne souffrez pas, ô mon cher maître, que je perde un trésor si précieux. Je confesse, ô Père éternel, que je l'ai très mal conservé. Mais cette faute n'est pas sans remède; elle n'est pas sans remède, mon Seigneur, pendant que nous respirons encore dans l'exil de cette vie.

O mes frères, mes frères, qui êtes comme moi les enfants de Dieu, efforçons-nous, mais de tout notre pouvoir, de réparer nos fautes passées, puisque vous savez qu'il a dit que lorsque nous aurons regret d'avoir péché contre lui, il oubliera toutes nos offenses. O bonté sans mesure, que demandons-nous davantage? Oserons-nous même tant demander sans quelque pudeur et quelque honte? Mais c'est à nous maintenant de recevoir ce que son extrême bonté nous veut donner. Puis donc qu'il ne désire de nous que notre amour, qui pourrait le refuser à celui qui n'a pas refusé de répandre tout son sang pour nous, et de nous donner sa propre vie?

Considérons qu'il ne nous demande rien qui ne soit pour notre avantage. O mon Dieu, quelle dureté, quel aveuglement, quelle folie! La perte d'une aiguille nous fait de la peine; un chasseur se fâche de perdre un oiseau dont il ne tire aucun avantage que le plaisir de le voir voler; et nous ne sommes point touchés de regret de perdre cet aigle royal, de perdre la majesté de Dieu même, et ce royaume dont la possession et le bonheur dureront éternellement! Qu'est-ce que cela, Seigneur, qu'est-ce que cela! J'avoue que je ne le comprends pas. Tirez-nous, ô mon Dieu, d'un si grand aveuglement, guérissez-nous d'une si extrême folie.

QUINZIÈME MÉDITATION.

Ce qui peut consoler une âme dans la peine qu'elle ressent d'être si longtemps en cet exil.

Hélas! hélas! ô mon Dieu, que le temps de ce bannissement est long, et que j'y souffre de peine par le désir que j'ai de vous voir! Seigneur, que peut faire une âme qui se trouve enfermée dans la prison de ce corps? O JÉSUS mon Sauveur, que la vie de l'homme est longue, quoique l'on dise qu'elle est courte! Elle est courte en effet, puisqu'on peut gagner par elle une vie éternellement heureuse. Mais elle est bien longue pour une âme qui désire de jouir de la présence de son Dieu. Quel remède donc, mon Sauveur, donnerez-vous à ce que je souffre? L'unique remède, mon Dieu, est que je souffre pour vous. O bienheureuse souffrance qui est la seule consolation de ceux qui aiment mon Dieu, ne fuis pas l'âme qui te cherche, et qui ne peut espérer que par toi de voir croître et adoucir tout ensemble le tourment que cause celui qui est aimé à l'âme qui l'aime.

Tout mon désir, Seigneur, est de vous plaire, et je sais certainement que je ne puis trouver aucune satisfaction parmi les hommes. Que si cela est, comme il me le semble, vous ne blâmez point sans doute ce désir, mon Dieu, qui n'empêche pas néanmoins que s'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelque service, je n'accepte de bon cœur tous les travaux qui se peuvent souffrir sur la terre, comme le disait autrefois votre grand amateur saint Martin. Mais hélas! mon Sauveur, qui suis-je, et qui était-il? il avait des œuvres, et je n'ai que des paroles. C'est là tout ce que je puis. Au défaut de mon pouvoir, regardez, Seigneur, mes désirs, et ne les rejetez pas de votre divine présence. Ne considérez pas mon peu de mérite, mais faites que nous méritions tous de vous aimer. Puisque nous avons encore à vivre ici-bas; faites, mon Dieu, que nous n'y vivions que pour vous seul, sans avoir plus d'autres intérêts ni d'autres desseins. Car que pouvons-nous souhaiter davantage que de vous contenter et de vous plaire?

O mon Dieu et toute ma consolation, que ferais-je pour vous contenter? Tous les services que je puis vous rendre, quand bien même je vous en rendrais plusieurs, sont défectueux et misérables. Qui me peut donc obliger à demeurer davantage en cette malheureuse vie? Rien sans doute, sinon pour accomplir la volonté de mon Seigneur et maître. Et que pourrais-je souhaiter qui me fût plus avantageux? Attends donc, ô mon âme, attends avec patience;

puisque tu ne sais ni le jour ni l'heure, garde-toi bien de t'endormir, veille avec soin, parce que tout se passe bientôt sur la terre, quoique ton désir te fasse paraître douteux ce qui est certain, et long ce qui ne dure que peu. Considère que plus tu combattras pour ton Dieu, plus tu témoigneras ton amour pour lui, et plus tu jouiras un jour de ce Seigneur que tu aimes avec une joie et des délices qui dureront éternellement.

SEIZIÈME MÉDITATION.

Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées pa les traits de son amour.

O mon Dieu et mon Seigneur! c'est une grande consolation pour une âme qui souffre avec douleur la solitude où elle se trouve quand elle est absente de vous, de penser que vous êtes présent partout. Mais de quoi lui peut servir cette pensée quand son amour devient plus ardent, et que cette peine la presse avec plus d'effort et de violence? C'est alors que son entendement se trouble, et que sa raison étant comme obscurcie, ne lui permet pas de concevoir et de connaître cette vérité. Toute la pensée qui la possède pour lors, est qu'elle se voit séparée de vous, et elle ne trouve point de remède à un si grand mal. Car le cœur qui aime beaucoup, ne reçoit ni conseil ni consolation que de celui-là même qui l'a blessé de son amour, sachant que c'est de lui seul qu'il doit attendre le soulagement de sa peine. C'est vous, mon Sauveur, qui causez cette blessure, et vous la guérissez bientôt quand vous le voulez. Mais à moins que cela, il ne nous reste de salut ni de joie que celle que nous trouvons à souffrir, en considérant l'objet et la cause de notre souffrance.

O véritable amant de nos âmes, avec quelle bonté, quelle douceur, quelle complaisance, quelles caresses, et quelle démonstration d'un extrême amour guérissez-vous les blessures que vous nous faites avec les flèches de ce même amour? Mais, mon Dieu, et ma consolation dans toutes mes peines, que je suis indiscrète de parler ainsi; car comment des remèdes humains pourraient-ils guérir ceux qu'un feu divin a rendus malades? qui pourrait connaître la profondeur de cette blessure? qui pourrait connaître d'où elle procède? qui pourrait connaître les moyens de soulager un tourment si pénible et si agréable tout ensemble, et quelle apparence qu'un mal si précieux se pût adoucir par des remèdes aussi méprisables que ceux que les hommes nous peuvent donner?

Certes, ce n'est pas sans grande raison que l'épouse dit dans

les cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé.* Mon bien-aimé est à moi, dit-elle, parce qu'il n'est pas possible que cet amour mutuel entre Dieu et la créature commence par une chose aussi basse qu'est mon amour. Mais si mon amour est si bas, d'où vient qu'il ne s'arrête pas à la créature, et comment peut-il s'élever jusqu'au Créateur? Pourquoi, ô mon Dieu, suis-je à mon bien-aimé comme il est à moi? C'est vous, ô mon véritable amant, qui commencez cette guerre toute d'amour, et cette guerre ne me semble être autre chose qu'un abandon et une inquiétude de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui courent dans les rues et dans les places publiques, comme il est marqué par la sainte épouse, lorsqu'elle conjure les filles de Jérusalem de lui apprendre des nouvelles de son Dieu.

Mais, Seigneur, quand cette guerre est commencée, contre qui ces sens et ces puissances peuvent-ils combattre que contre celui qui s'est rendu maître de la forteresse qu'ils occupaient, qui est la partie la plus élevée de notre âme, et qui ne les en a chassés que pour les obliger à la reconquérir en quelque sorte sur leur divin conquérant, ou à reconnaître leur faiblesse par la douleur qu'ils souffrent de se voir éloignés de lui, afin que renonçant ainsi à leurs propres forces, ils combattent plus courageusement qu'auparavant avec les forces qu'il leur donnera, et qu'en se confessant vaincus, ils vainquent heureusement leur vainqueur? O mon âme, que vous avez éprouvé la vérité de ce que je dis dans le combat merveilleux qui s'est passé en vous lorsque vous étiez en cette peine. Mon bien-aimé est donc à moi, et je suis à mon bien-aimé. Qui sera celui qui entreprendra d'éteindre ou de séparer deux si grands feux? Certes, il travaillerait en vain, puisque ces deux feux ne font plus qu'un feu.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION.

Que nous ignorons ce que nous devons demander à Dieu. Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la parfaite liberté, qui consiste à ne pouvoir plus pécher.

O mon Dieu! ô sagesse sans bornes et sans mesure, élevée au-dessus de tout ce qu'en peuvent concevoir tous les hommes et tous les anges? O amour qui m'aimez beaucoup plus que je ne me saurais aimer moi-même et que je ne puis comprendre, pourquoi désiré-je autre chose que ce que vous voulez me donner? Pourquoi me tourmenté-je à vous demander ce qui est conforme à mon

désir, puisque vous savez quel succès pourrait avoir tout ce que mon esprit peut s'imaginer, et tout ce que mon cœur peut souhaiter? Au lieu que ne sachant pas moi-même s'il me serait avantageux, je trouverais possible ma perte dans ce que je me persuade être mon bonheur. Comme, par exemple, si je vous demandais de me délivrer d'une peine dans laquelle vous auriez pour fin de mortifier mon âme, que vous demanderais-je, ô mon Dieu? et si je vous priais de me laisser dans cette peine, peut-être ne serait-elle pas proportionnée à ma patience, qui étant encore faible, ne pourrait soutenir un si grand poids, ou si elle le soutenait, n'étant pas encore bien affermie dans l'humilité, elle pourrait s'imaginer qu'elle aurait fait quelque chose, au lieu que c'est vous qui faites tout, ô mon Dieu. Si je vous demandais de souffrir, il me viendrait peut-être en la pensée que ce ne doit pas être en des choses qui me pourraient faire perdre l'estime et la créance qui m'est nécessaire pour votre service, et il me semble que ce n'est point l'amour de mon propre honneur qui me fait avoir cette crainte. Mais ensuite il pourrait arriver que ce que j'estimerais devoir me faire perdre cette créance, me l'augmenterait et me donnerait plus de moyen de vous servir, qui est le seul avantage que j'en prétends.

Je pourrais, Seigneur, ajouter plusieurs choses, pour me faire mieux entendre, car je ne m'explique pas assez. Mais comme je sais qu'elles vous sont toutes présentes, pourquoi parlerai-je davantage, et pourquoi même ai-je dit ce que j'ai dit? Je l'ai dit, mon Dieu, afin que lorsque le sentiment de ma misère se réveille, et que ma raison me paraît comme toute obscurcie et couvertes de ténèbres, je me cherche et je tâche de me retrouver moi-même dans ce papier écrit de ma main. Car souvent, mon Dieu, je me sens si faible, si lâche et si misérable, que je ne sais plus qu'est devenue votre servante, elle qui croyait avoir reçu de vous assez de grâce et d'assistance pour pouvoir soutenir tous les orages et toutes les tempêtes du monde. Faites, ô mon Dieu! que je ne mette jamais plus ma confiance en ce que je puis vouloir par moi-même, mais que votre volonté ordonne de moi tout ce qu'il lui plaît. Ce qu'elle veut est tout ce que je veux, parce que tout mon bien est de vous contenter en toutes choses. Que si vous vouliez, mon Dieu, m'accorder ce que je veux, je vois clairement que cette grâce que vous me feriez ne servirait qu'à me perdre.

Oh! que la sagesse des hommes est aveugle, et que leur prévoyance est trompeuse! Faites que la vôtre, ô mon Dieu, par les moyens que vous jugerez les plus propres, porte mon âme à vous

servir à votre gré, et non pas au sien, et ne me punissez pas en m'accordant ce que je demande ou ce que je désire lorsqu'il ne sera pas conforme au dessein de votre divin amour qui doit être mon unique vie. Que je meure à moi-même, et qu'un autre qui est plus grand que moi et qui m'aime mieux que je ne m'aime, vive en moi, afin que je puisse le servir. Qu'il vive, et qu'il me donne la vie, qu'il règne, et que je sois son esclave. C'est là la seule liberté que je souhaite. Car comment peut-on être libre sans être assujéti au Tout-Puissant? et quelle captivité peut être plus grande et plus malheureuse que la liberté d'une âme qui s'est tirée d'entre les mains de son Créateur? Heureux ceux qui se trouvent si fortement attachés à vous par les chaînes de vos bienfaits et de vos miséricordes, mon Dieu, qu'il n'est pas en leur pouvoir de les rompre. L'amour est fort comme la mort, il est dur et inflexible comme l'enfer. Oh! qui pourrait se voir comme tué de sa propre main dans cet homme de péché que nous portons, et précipité dans ce divin enfer de l'amour divin, d'où il n'espérerait plus, ou pour mieux dire, d'où il ne craindrait plus de pouvoir jamais sortir. Mais hélas! mon Dieu, nous sommes toujours en péril durant cette vie mortelle, et tant qu'elle dure on peut toujours perdre l'éternelle.

O vie ennemie de mon bonheur, que n'est-il permis de te finir! Je te souffre, parce que mon Dieu te souffre; j'ai soin de toi, parce que tu es à lui; mais ne me trahis pas, et ne me sois pas ingrate. Hélas! mon Seigneur, que mon bannissement est long! Il est vrai que tout le temps est court pour acquérir votre éternité; mais un seul jour et une seule heure dure beaucoup à ceux qui craignent de vous offenser, et qui ne savent pas s'ils vous offensent. O libre arbitre, que tu es esclave de ta liberté, si tu n'es attaché comme avec des clous par l'amour et par la crainte de celui qui t'a créé! Hélas! quand viendra cet heureux jour que tu le verras abîmé dans cette mer infinie de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pouvoir pécher, ni tu ne voudras pas l'avoir, parce que tu seras alors affranchi de toutes misères, et heureusement réuni, et comme naturalisé avec la vie de ton Dieu, de ton Créateur, et de ton maître!

Dieu est bienheureux, parce qu'il se connaît, qu'il s'aime, et qu'il jouit de soi-même sans qu'il lui soit possible de faire autrement. Il n'a point, ni n'a pu avoir la liberté de s'oublier soi-même, ou de cesser de s'aimer; et ce ne serait pas en lui une perfection, mais une imperfection que d'avoir cette liberté. Tu ne seras donc, mon âme, jamais en repos que quand tu seras parfai-

tement unie avec ce souverain bien ; que tu connaîtras ce qu'il possède, car alors tu ne seras plus sujette à changer, mais ta volonté sera immuable, parce que la grâce de Dieu agira en toi si puissamment, et te rendra si participante de sa divine nature dans un tel degré de perfection, que tu ne pourras plus ni oublier ce souverain bien, ni désirer de le pouvoir oublier, ni cesser de jouir de lui dans les transports de son éternel amour.

Bienheureux ceux qui sont écrits dans le livre de cette immortelle vie ! Mais mon âme, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu si triste ? et pourquoi me troubles-tu ? Espère en ton Dieu, je veux, sans différer davantage, lui confesser mes péchés et publier ses miséricordes, pour composer de l'un et de l'autre un cantique mêlé de mille soupirs à la louange de mon Sauveur et de mon Dieu. Peut-être qu'il arrivera un jour que je lui en chanterai un autre pour lui rendre grâces de la gloire qu'il m'aura donnée, sans que ma joie soit plus traversée par les reproches de ma conscience. Ce sera alors, ô mon âme, que tu verras cesser tous tes soupirs et toutes tes craintes ! Mais jusque-là toute ma force sera dans l'espérance et dans le silence, comme parle le prophète : J'aime mieux, mon Dieu, vivre et mourir dans l'espérance de cette vie éternellement heureuse, que de posséder tout ce qu'il y a de créatures dans le monde, et tous ces biens qui ne durent qu'un moment ! Ne m'abandonnez pas, mon Seigneur, puisque ma confiance est toute en vous ! Ne trompez pas mes espérances ; faites-moi toujours la grâce de vous servir, et après disposez de moi comme il vous plaira.

APOLOGIE DES VERTUS
DE
SAINTE THÉRÈSE.

Sainte Thérèse ayant gardé le silence sur les quatorze dernières années de sa vie, M. Arnauld d'Andilly, qui l'a traduite littéralement, n'en a rien dit lui-même. Nous avons jugé essentiel de réparer cette omission. Pour cet effet, nous avons eu recours aux œuvres du père Ribera, qui donne tous les détails de la vie de la bienheureuse mère, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Les actes authentiques nous ont fourni la série des miracles opérés par l'intercession de cette grande sainte. Enfin, pour rendre cette édition plus complète, plus agréable et plus profitable aux fidèles, nous y avons joint les lettres de cette Sainte, qui font l'admiration des savants.

APOLOGIE

DE

SAINTE THÉRÈSE.

DE SES VERTUS.

Sainte Thérèse de Jésus, le modèle de toutes les vertus, était également remarquable par sa beauté corporelle dont elle conserva les traces jusque dans sa vieillesse : d'une riche taille et bien proportionnée, quoique avec un peu d'embonpoint, elle avait la peau blanche, les cheveux noirs et naturellement bouclés ; son front large et beau ; les sourcils châtains, longs, épais et très peu arqués ; les yeux noirs, ronds, assez petits, mais vifs et gracieux ; les paupières fournies, le nez petit, un peu écrasé, terminé en rond et l'extrémité inclinée ; les narines petites et en arcade ; la bouche moyenne, la lèvre supérieure était déliée et droite, la lèvre inférieure grosse et pendante ; ses joues étaient rosées, surtout lorsqu'elle était en oraison. Elle avait de fort belles dents, le menton bien fait, la main petite et très belle. Elle avait sur le visage trois petits signes qui lui donnaient un air gracieux, tous trois du côté gauche, l'un plus bas que la moitié du nez, l'autre entre le nez et la bouche, et le troisième au-dessous de la bouche ; sa voix était douce et harmonieuse ; sa démarche pleine de grâces. Enfin l'ensemble de sa personne commandait le respect, et attirait les cœurs. Elle plaisait, dit le père Ribera, à tous ceux qui la voyaient ou qui l'entendaient. D'après le commandement exprès du père Jérôme Gratien, son provincial, elle consentit à se laisser peindre par le frère Jean de la Misère, convers de la réforme. Il réussit assez bien pour la ressemblance ; cependant il eût été à désirer que ce portrait eût été exécuté par un meilleur artiste ; toutefois ce portrait a servi à de très grands peintres qui en ont tiré d'excellentes copies.

Tout ce que nous venons de décrire n'est rien en comparaison des vertus dont cette belle âme surabondait. L'esprit pénétrant et le jugement sûr, elle réussissait dans tout ce qu'elle entreprenait, parce qu'elle n'entreprenait qu'après les plus mûres réflexions, et qu'elle poursuivait son plan avec constance et fermeté ; elle lisait, pour ainsi dire, dans la pensée des personnes avec les-

quelles elle avait à traiter, et les amenait presque toujours à faire ou à lui accorder ce qu'elle désirait : née pour exécuter de grandes choses, elle ne se prêtait qu'avec peine à traiter celles qui étaient ordinaires et faciles. Quoique amie de la pauvreté, elle était libérale à propos. Apprenait-elle que quelqu'un avait d'elle mauvaise opinion, qu'il en disait du mal, ou qu'il était dans l'intention de lui en faire, la sainte l'allait trouver, le raisonnait, lui tendait des secours s'il était dans le besoin, parvenait sans peine à le détromper sur son compte, et ne revenait jamais sans remporter avec elle son estime et son admiration. Elle parlait familièrement à tout le monde, toujours avec affabilité, mais avec une douce et sainte liberté. Elle s'attachait de préférence aux personnes franches, sans prétention, et qu'elle entrevoyait propres au service de Dieu et au salut du prochain ; faisant tout le bien qui dépendait d'elle, elle appréciait et recevait, avec les sentiments d'une vive reconnaissance, les plus petits services qu'on lui rendait. Ennemie de l'hypocrisie, jamais elle ne disait de mal de personne, sinon de soi-même ; autant elle se plaisait à publier les vertus et les qualités d'autrui, autant elle mettait de soin à cacher les siennes et à les atténuer : de même qu'elle aimait la netteté de l'âme et du corps, de même elle soignait la propreté de ses habits, estimant que l'extérieur doit être pur comme l'intérieur. Sobre et modérée pour sa nourriture, ses aliments ordinaires étaient des œufs, des herbes et des légumes, jamais de vin. Son habillement était d'une étoffe grossière, mais toujours propre.

Les divers établissements des couvents qu'elle fondait la mettaient dans la nécessité de faire de fréquents voyages. Souvent elle ne trouvait sur son chemin que de mauvaises hôtelleries. Son premier soin était d'y procurer aux personnes qui l'accompagnaient toutes les commodités dont l'endroit était susceptible, se contentant pour elle-même de quoi que ce fût. La douceur était la base de son caractère, aussi était-on assuré de tout obtenir de la Sainte en employant cette voie. Plus elle se sentait favorisée des grâces divines, plus elle s'en attristait, en pensant qu'elle ne les avait pas méritées. Elle désirait enfin avoir des travaux à supporter, des maladies à essuyer, pour les offrir à notre divin Sauveur en expiation de ses fautes. « Je n'ai qu'ébauché le tableau des vertus de sainte « Thérèse (dit le père Ribera), j'ai voulu faire connaître l'excellent « naturel que Dieu lui avait donné, et le vaisseau qu'il avait voulu « préparer pour les dons ineffables dont il voulait la combler. Et « comme sa conduite et ses actions doivent servir de modèle non-« seulement aux religieuses, mais encore à toutes les personnes

« tendent à la perfection, je ne rapporterai que ce que j'ai vu et « reconnu de la vie de cette Sainte, et ce que ses propres écrits « en disent. »

DE L'ORAISON.

Une des principales occupations de sainte Thérèse était l'oraison. Dans cette pratique elle prit pour guide le troisième abécédaire d'Osune; elle n'avait alors que le don des larmes; en peu de mois qu'elle se mit à chercher la solitude, elle parvint à l'oraison de quiétude, même à celle d'union, quoiqu'elle ignorât longtemps ce qu'étaient l'une et l'autre. Sa manière d'oraison était d'avoir Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST présent au dedans de soi; et si elle pensait à quelque mystère, elle se le représentait à l'intérieur, mais elle ne pouvait se maintenir à l'oraison que par la lecture de livres pieux, ou après avoir communié. Elle fut dix-huit ans en cette manière d'oraison, avec beaucoup de travail et de grandes sécheresses, ne pouvant s'adonner à la méditation, et ne pouvant prier qu'un livre à la main. Au moyen de la lecture, elle rassemblait ses pensées, et son âme s'élevait à Dieu. Quelquefois elle lisait peu, d'autrefois plus longtemps, selon que la grâce divine opérait en elle. Trompée par l'esprit des ténèbres et croyant agir par humilité, elle quitta l'oraison pendant une année, pensant qu'une faible pécheresse ne devait point s'entretenir d'une manière aussi familière avec son souverain Seigneur. Eclairée par les avis de ses directeurs, et inspirée par la grâce divine, elle se remit à l'oraison comme auparavant, en se représentant Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST souffrant pour nos péchés; elle l'accompagnait au jardin des Oliviers; et elle aurait désiré pouvoir essuyer la sueur qui découlait de ce front auguste; mais bientôt convaincue de sa faiblesse et de ses imperfections, elle se sentait indigne d'un tel honneur. Quelques détails que lui fournit la lecture des perfections de JÉSUS-CHRIST, quelque image qu'elle en vit, elle ne pouvait se le représenter que comme un aveugle qui converse avec un autre aveugle qu'il entend seulement et qu'il ne voit pas, et ne peut lui donner conséquemment qu'une simple idée de sa personne. Aussi demandait-elle fréquemment à Dieu le pardon de ses péchés, et la grâce de n'y plus retomber, se jugeant indigne de sa miséricorde. Cette grande humilité ne resta point sans récompense; son divin maître l'éleva peu à peu au sommet des perfections, qui sont l'attribut des saints.

Dans ses lectures elle se représentait être auprès de notre Sei-

gneur JÉSUS-CHRIST, même sans y penser, tant elle était pénétrée de la présence de Dieu; ce n'était point une vision. Dans cet état toutes les facultés de son âme étaient comme suspendues; sans volonté, n'entendant plus, ne voyant rien, elle n'existait que dans l'amour de Dieu.

Plus cette sainte vierge avait d'humilité, plus notre divin Sauveur se plaisait à la combler de ses dons. Il commença à lui inspirer l'oraison de quiétude, et souvent l'oraison d'union dans laquelle elle prenait d'autant plus de plaisir, qu'elle était convaincue que cette manière de prier la rapprochait davantage de la personne de notre divin Rédempteur. Dans la suite, par l'avis de son confesseur, elle accompagna son oraison d'exercices de pénitences et de mortification, et recommença chaque jour à méditer sur un article ou mystère de la passion, et à résister le plus qu'elle pouvait aux consolations de Dieu. Elle persista l'espace de deux mois dans cette espèce de combat, et plus elle résistait, plus la grâce abondait dans son cœur. Au bout de ce temps le père François de Bozja lui conseilla de ne plus résister, de reprendre ses oraisons, et de se laisser aller à la contemplation, s'il plaisait à Dieu d'y élever son esprit. Dès qu'elle eut obéi à cet avis, elle commença à avoir des ravissements ou extases pendant lesquels elle communiquait avec la divinité. Elle eut une vision en laquelle elle sentait JÉSUS-CHRIST auprès de soi, et lui parler (quoiqu'elle ne le vît pas avec les yeux du corps) qu'il allait avec elle, et qu'il était témoin de toutes ses actions, qu'il pénétrait toutes ses pensées. Cette vision produisit un tel effet sur son esprit, qu'elle s'écriait qu'une seule des grâces qu'elle avait ressenties était suffisante pour convertir une âme, et la déterminer à n'aimer autre chose que celui qu'elle voit, qui répand sur elle de si grands biens, et lui parle avec tant d'amitié et d'amour, qu'il n'est point de terme pour l'exprimer. Pendant deux ans et demi qu'elle eut souvent cette vision, elle persista dans l'oraison et dirigea toutes ses actions dans la vue de plaire à ce divin modèle qu'elle voyait clairement en être témoin.

L'oraison qu'elle faisait sur la fin est celle qui termine les demeures, et qu'elle appelait mariage spirituel. Elle l'affectait si délicieusement qu'elle avait coutume de dire : Dieu m'envoie mon mal de tête pour diminuer mes jouissance en ce monde. Mais rien de plus sublime que l'oraison où elle parvint, qu'elle rapporte elle-même dans son livre du château intérieur, en la sixième et septième demeure, parce qu'elle n'y dit rien que ce qui se passa en elle. Parlant en général, sainte Thérèse déclara ce que le Seigneur

lui communiqua, imitant en cela ce que dit saint Paul : Je n'ose dire quelque chose de ce que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ne fait pas par moi. Il faut remarquer qu'elle avait rarement en public ces ravissements et ces extases qu'elle éprouvait presque continuellement dans la solitude; elle en donne la cause dans ses écrits. « Me demandant à moi-même pourquoi je n'avais plus de ravissements en « public, j'entendis : Il n'est pas maintenant convenable; tu as « assez de crédit pour ce que je prétends; il faut avoir égard à la « faiblesse des méchants. » Les extases commencèrent à la quitter au moment où elle fut prieure de l'incarnation, et dès-lors elle en eut très peu, à tout le moins en public.

Je vais parler, dit le père Ribera, des diverses oraisons que j'ai trouvées écrites de la main de la bienheureuse mère, oraisons que Dieu lui-même lui avait communiquées. Ce sont les échelons dont il se servit pour l'élever petit à petit au plus haut degré de perfection. Ceux qui les liront ne doivent pas croire, pour cela, qu'ils les comprendront entièrement, ou qu'ils doivent prétendre à des révélations et des ravissements; ce serait une grande folie de leur part et un travail inutile et du tout sans profit. Ce sont des choses qui ne peuvent s'acquérir par forces humaines, mais Dieu les donne comment et quand il lui plaît. Penser les obtenir par toute autre voie, c'est s'en éloigner et lui déplaire. Ainsi, que personne ne prenne occasion de s'énorgueillir de ce qui doit, au contraire, exciter son humilité.

En écrivant à un de ses confesseurs elle commence ainsi : « En « tout ce que je dirai, je supplie votre sainteté de croire que mon « intention n'est pas de penser que ce soit parfaitement exprimé; « car il peut se faire qu'on ne le comprenne point, mais ce que je « puis assurer, c'est que je ne dirai rien que je n'aie éprouvé, « et même plusieurs fois. Est-ce bien, est-ce mal? votre sainteté « en jugera et voudra bien me favoriser de son avis. Elle ajoute « peu après : Il me semble que vous verrez avec plaisir que je « commence par les œuvres surnaturelles qui, comme vous le sa- « vez, ne peuvent s'opérer qu'avec l'aide de Dieu, par la com- « ponction, les larmes et la méditation. La première oraison sur- « naturelle que je ressentis (oraison qu'aucune industrie humaine « ne peut procurer, quelque chose qu'on fasse pour y parvenir, « quelque disposition qu'on y apporte, même avec la grâce de « Dieu qui doit y aider pour beaucoup), c'est une présence de « Dieu qui n'est point aucunement vision, mais bien réelle. » Telle est l'oraison surnaturelle et méritoire, et sainte Thérèse l'appelle surnaturelle par excellence, parce qu'elle est toute de Dieu, et

indépendante de toutes nos œuvres, et comme dit saint Denis, l'homme, dans cette oraison, reçoit plus tôt les choses divines qu'il ne les opère ; c'est aussi le sentiment de sainte Angéline de Fouligny, en son livre, chapitre 62.

Par l'oraison l'on obtient un recueillement intérieur qui captive l'âme au point qu'elle en ressent des sensations particulières qui ne lui sont pas naturelles. Il semble que l'âme, dans cet état, ne se plaise que dans la solitude et le silence : alors le corps cesse d'agir, la vue, l'ouïe, tous les organes sont interceptés, l'âme n'étant occupée dans le moment que du bonheur de pouvoir parler à Dieu. Ceci sera compris par celui auquel notre Seigneur aura accordé une telle grâce, et non par d'autres, au moins faudrait-il employer une infinité de paroles et de comparaisons. De ce recueillement il vient quelquefois une quiétude, une paix intérieure qui cause à l'âme une joie délicieuse, étrangère à tout ce qui l'environne ; elle est toute en Dieu, et voudrait rester constamment dans cet état, mais cette extase ne dure que peu de temps ; s'il en était autrement, les facultés corporelles y succomberaient. Telles sont les pensées de sainte Thérèse sur l'oraison, telles sont en grande partie ses propres paroles que nous avons pris plaisir à rapporter, pour le profit des personnes à qui Dieu en fera la grâce.

DES VISIONS OBTENUES PAR LE MOYEN DE L'ORAISON.

En terminant ce qui regarde l'oraison, il est essentiel de parler des grâces qui en résultent, avant de passer aux autres vertus dont le Seigneur s'était plu à combler la sainte mère Thérèse de Jésus, tant pour rendre gloire à Dieu de tels bienfaits, que pour le profit des âmes qui tendent à la perfection.

De même que deux personnes liées ensemble de franche amitié se font part mutuellement de leurs secrets, de même Dieu se communique à ses élus. C'est ainsi que voulant détruire des villes abominables, Dieu dit : « Pourrai-je céder à Abraham ce que je dois « faire, et par le prophète Amos, il ajoute : Le Seigneur Dieu ne « fera aucune chose, avant de découvrir son secret à ses serviteurs « prophètes. »

Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Or, déjà je ne vous appelle- « rai pas serviteurs, mais amis, parce que le serviteur ignore ce « que fait son Seigneur ; quant à vous autres, je vous ai appelé « mes amis, parce que je vous ai dit tout ce que j'ai ouï de mon « Père. »

Ainsi notre Seigneur JÉSUS-CHRIST se montrait à la mère Thérèse de Jésus en différentes visions, il lui parlait souvent avec familiarité et amitié, et lui découvrait de grands secrets. Nous avons déjà rapporté comment il lui montra l'enfer et la place qu'elle y aurait occupée si elle eût persévéré dans le chemin où elle avait commencé à marcher, et si elle n'eût été, comme un autre Abraham, délivrée par sa puissance et sa bonté, du feu des Chaldéens. Une autre fois, il lui montra la gloire des cieux; les premières personnes qu'elle y aperçut furent son père et sa mère : en peu d'instants elle vit des choses sublimes, et eut connaissance de secrets importants, et cela avec un contentement et un ravissement au-dessus de toute expression. Il lui arriva aussi que Notre-Seigneur lui ayant rappelé toute sa vie passée, son esprit en fut tellement ravi, qu'elle le crut entièrement dégagé des liens du corps, et comme saint Paul, elle vit l'humanité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST avec une plus grande gloire qu'il ne lui avait jamais apparu. Elle eut cette vision plusieurs fois; c'est la plus haute, assure cette sainte, de toutes celles que Notre-Seigneur lui avait données, à la suite de ces visions. Il lui prit un grand désir de communier, et en entrant dans l'église, elle tomba dans un grand ravissement : elle vit ouvrir les cieux, au milieu était un trône, alors elle entendit qu'elle était en présence de la majesté divine, car elle ne la voyait point entourée d'une multitude d'anges et de séraphins. Ce qu'elle ressentit à cette occasion ne peut se décrire. Au dernier chapitre de sa vie, sainte Thérèse raconte : Il me vint un ravissement d'esprit de telle sorte que je ne saurais bien l'exprimer; il me semblait que j'étais plongée dans une mer de gloire, et remplie de cette clarté que j'ai sentie d'autres fois. En cet état l'Esprit saint me donna à entendre une vérité qui est l'accomplissement de toutes les vérités. Il me fut dit ceci, sans que je visse par qui : Ce que je fais pour toi n'est pas peu de choses, c'est une de celles qui méritent le plus ta reconnaissance, parce que tout le mal qui se fait dans le monde, vient de ce que la vérité n'est pas clairement connue, c'est-à-dire, la vérité de la sainte Ecriture, et cependant tout ce qui y est prédit arrivera. Quant à moi, il me semblait que j'avais toujours eu cette croyance; et je pensais qu'il en était de même de tous les fidèles. Hélas! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment vraiment, je ne leur cacherais pas mes secrets. Sais-tu ce que c'est que de m'aimer avec vérité? c'est de renoncer au monde, à soi-même, et n'agir et ne penser que pour ma plus grande gloire; tu verras en ceci combien je te favorise et quel bien ton âme en reçoit. J'ai ressenti la grâce d'un tel bien-

fait, et Dieu en soit loué, aussi n'avait-elle d'amour que pour les choses qui regardaient le service divin, et elle s'en occupait sans cesse.

DU DON DE PROPHÉTIE.

Ce qui appartient à l'esprit de prophétie est tellement joint aux visions et aux révélations dont nous venons de tracer l'analyse, qu'on ne peut l'en séparer. C'est pourquoi il est essentiel d'en rapporter quelques-unes, afin de montrer comment la prophétie de Joël fut accomplie en cette sainte vierge. « Je répandrai mon esprit sur « toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront. »

Au temps de l'ancien testament, il y eut des prophétesses, comme Marie, sœur de Moïse, Débora, la femme d'Isaïe; au temps du roi Josias, Zolda et Anne, fille de Phanuel. Parmi les gentils il y eut des sybilles qui prophétisèrent aussi clairement beaucoup de mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et du jugement dernier, ainsi que le prédisaient les saints prophètes d'entre les Hébreux.

Dans le nouveau testament, l'esprit de prophétie était encore plus abondant! Philippe, l'un des sept diacres élus par les apôtres, quatre filles vierges toutes prophétesses, et une infinité d'autres qu'il serait trop long de nommer. Enfin le don de prophétie était tellement répandu sur la chrétienté dans ce temps-là, que saint Paul crut devoir enseigner aux Corinthiens de quelle manière les hommes et les femmes devaient se présenter, lorsqu'ils prophétisaient en église. Saint Justin, martyr, écrit dans son dialogue avec Triphon, que jusqu'à son temps les églises jouissaient de la grâce de prophétie. Saint Thomas dit que, depuis les apôtres, il y a eu en tout temps des personnes favorisées du don de prophétie; il cite saint Augustin, livre cinquième de la Cité de Dieu, chapitre 26, de l'empereur Théodose : celui-ci se voyant pressé par l'armée ennemie, envoya vers Jean, pieux solitaire d'Egypte, qui était en grande vénération, et doué du don de prophétie. Il prédit à l'empereur qu'il remporterait une grande victoire; en effet, il fut vainqueur. L'esprit de prophétie s'est ainsi soutenu jusqu'à nos jours, par l'intermédiaire de saints et de saintes, ainsi qu'il est constaté, tant par les écrits des pères et des docteurs de l'Eglise que par l'histoire profane.

A Ville-Castin en Castille-la-Vieille, lieu de ma naissance (c'est le père Ribera qui parle), du temps du roi Henriquez-le-Maladif, un homme vraiment prophète lui dit qu'il arriverait beaucoup de maux dans la Castille; il alla jusqu'à reprendre le roi avec beau-

coup de liberté ; ce qui lui déplut au point qu'il fit couper la langue au prophète, dans la ville de Ségovie. Le prophète parla depuis ; en se tournant vers sa langue qui était clouée à un poteau, il lui adressa ces paroles : *Vous êtes là pour avoir dit des vérités.* J'étais fort jeune lorsque je connus une dame avancée en âge, qui me certifia avoir vu la chose ; et le fait a été attesté par plusieurs personnes dignes de foi.

Revenons à sainte Thérèse. Lorsqu'elle était prieure à l'Incarnation, madame Léonore de Cépède vint à mourir. Elle était sa cousine, elle l'avait prise auprès d'elle toute jeune, et s'y était attachée à cause de ses excellentes qualités ; elle avait renoncé aux vanités du monde, pour se consacrer à Dieu. Quelque temps avant sa mort, la mère Thérèse prédit que son âme irait en purgatoire. Lorsque les religieuses la portaient au chœur d'en bas, pour l'enterrer, elle vit les anges qui les aidaient à la porter, Dieu voulant faire honneur aux corps dans lesquels il s'est opéré de bonnes œuvres ; c'est pourquoi elle voulut qu'on l'enterrât à la grand'messe, qui fut dite du saint Sacrement, avec orgues et *alleluia*.

Comme elle priait devant le saint sacrement, il lui apparut un saint de l'ordre de saint Dominique, tenant en ses mains un grand livre ouvert, sur lequel elle lut distinctement ces mots : « Cet ordre au temps avenir fleurira, et aura beaucoup de martyrs. » Prédiction qui a été accomplie de toutes les manières.

Elle prédit à madame Béatrix d'Ovalle, qu'elle se ferait religieuse déchaussée, quoique dans ce temps cette dame était loin d'y penser. En effet, elle a fait profession, et est aujourd'hui au monastère d'Albe, sous le nom de Béatrix de Jésus.

La mère Thérèse, en parlant à la duchesse d'Albe, madame Marie Enriquez, lui dit qu'elle viendrait mourir à Albe ; elle tint le même langage à diverses personnes, et en particulier au père Marian de saint Benoît ; sept ou huit ans avant sa mort, elle lui apprit que Dieu lui avait révélé qu'elle mourait dans cette ville. Elle laissa, dans l'église d'Avila, ces paroles écrites de sa main : « J'entendis une fois : Le temps viendra qu'il se fera plusieurs miracles « en cette église ; on l'appellera l'église sainte. » Elle prévit sa mort de loin, et annonça en quelle année elle devait arriver. Agnès de Jésus, prieure de Médine, lui disait un jour : Maintenant votre révérence a bien 59 ans? elle répondit : Oui, ajoutant tout bas : de 59 à 68, et s'arrêta. Ces paroles furent remarquées par la mère Isabelle de Jésus, alors novice. Quelques années après, sainte Thérèse se trouvant très indisposée à Salamanque, le docteur Tièdre, médecin très habile, lui indiqua quelque remède pour rétablir

sa santé. Elle lui répondit que c'était inutile : « Pour quatre ans que j'ai à vivre, il ne faut pas tant m'écouter. » La même novice qui avait recueilli les premières paroles de la Sainte, se les rappela, et comptant les années qui s'étaient écoulées jusqu'alors, elle trouva que pour compléter les soixante-huit ans, il n'en fallait plus que quatre; aussi mourut-elle à soixante-sept ans et demi et quelques jours. A Salamanque, récitant ses matines avec madame Quiterie, religieuse, elle s'arrêta tout court et resta en extase; madame Quiterie la priant de lui apprendre ce qu'elle avait ressenti, elle répondit : Don François de Guyman est mort. C'était un prêtre humble, savant et rempli de piété, qui mourut au moment où la Sainte l'avait annoncé. Depuis, consolant sa sœur Françoise de Bracamont, singulièrement affligée de cette mort : « Ne « pleurez pas, car il est bien placé; j'ai vu son corps éclatant de « lumière et de gloire. »

La mère Agnès de Jésus, prieure de Palence, atteinte d'une maladie grave, était abandonnée des médecins, et était condamnée à mourir sous peu de temps. « Elle ne périra point de ce mal, dit » sainte Thérèse, Dieu la réserve pour de plus grandes œuvres. » Et elle recouvra bientôt la santé.

TITRES DE SES OUVRAGES.

Nous avons admiré sainte Thérèse dans ses diverses oraisons; nous l'avons vue douée du don de prophétie; il convient à présent de parler des ouvrages qu'elle a composés, et qui font l'admiration des docteurs et des vrais fidèles. Outre divers écrits particls qui ont été recueillis, et qui contiennent des choses intéressantes et très utiles aux âmes pieuses, elle écrivit cinq livres, non de son propre mouvement, ni de sa propre volonté, mais par le commandement de ses confesseurs, auxquels elle obéissait comme à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Le premier fut l'Histoire de sa vie, jusqu'à la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila, qu'elle écrivit à l'instigation du père Garcie de Tolède, pour lors son confesseur, la même année qu'elle fonda ce couvent, qui était en 1562; elle l'acheva au mois de juin de ladite année, et y ajouta la fondation de ce même monastère.

Le second livre fut le Chemin de la perfection, qu'elle composa étant prieure du couvent de Saint-Joseph d'Avila, immédiatement après avoir achevé le premier. Elle le fit d'après l'ordre du père maître Dominique Bagnez.

Le troisième, Traité des fondations des autres monastères, commençant à celui de Médine et finissant à celui de Burgos, qui fut le dernier. Elle entreprit celui-ci à Salamanque, en 1573, par le commandement du père Jérôme de Ripalde, qui la confessait. Alors il ne contenait la fondation que de sept couvents ; depuis elle y ajoutait à mesure qu'elle en fondait.

Le quatrième livre s'appelle le Château de l'âme. Ce fut le docteur Velasquez, depuis évêque d'Osme et archevêque de Saint-Jacques, qui lui intima l'ordre de l'écrire. Elle y mit tant d'application et se trouva si exaltée en le composant, qu'elle resta aussitôt après dans un affaissement et avec un mal de tête qui lui dura dix à douze jours, ainsi qu'elle le déclare dans le même livre. Elle le commença le jour de la très sainte Trinité, l'an 1577, à Tolède, et le termina à Avila, la veille de saint André de la même année, environ cinq ans avant sa mort.

Le cinquième est une paraphrase des cantiques de Salomon, connue sous le nom de Glose : il n'en reste qu'un cahier. Elle l'avait composé d'après l'ordre de ses supérieurs ; elle le brûla par obéissance à son confesseur, homme pieux mais peu instruit. La lecture de ces fragments annonce la sublimité de l'ouvrage, et donne à regretter que la sainte ait été aussi obéissante et le conseiller si peu éclairé. Ce qui en reste nous est parvenu, et a été conservé par les soins d'une religieuse, qui en tirait copie lorsque sainte Thérèse le composait.

Quoiqu'il paraisse que ce livre termina la carrière littéraire de la bienheureuse mère, on est certain qu'elle écrivit encore beaucoup d'autres choses. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans le temps qu'elle écrivait, elle était occupée d'une multitude d'affaires, et toujours d'une santé languissante ; mais elle était tellement inspirée lorsqu'elle composait, que ses pensées coulaient comme d'elles-mêmes sur le papier, ainsi qu'elle le rapporte en plusieurs endroits, et notamment à la fin du livre du Chemin de perfection, où elle dit : « Je me tiens pour bien payée de la « peine que j'ai prise à écrire, à penser ce que j'ai dit ; certaine- « ment je n'en ai point ici. » Et au même livre, à la fin du chapitre XX : « Mais, hélas ! combien de choses se présentent, en « commençant à traiter de ce chemin, à quelqu'un surtout qui l'a « si mal cheminé que moi. Plût à Dieu que j'eusse pu écrire avec « plusieurs mains, afin que les unes ne fussent point oubliées par « les autres. »

Son style n'est ni poli ni élégant, c'était celui de sa conversation ; néanmoins il est pur, simple, même agréable, tel enfin qu'il le

fallait pour les sujets qu'elle traitait. A l'égard de l'oraison, de la contemplation et de la communication familière de Dieu avec les âmes, et des âmes avec Dieu, elle traite ces matières hautes et délicates d'une manière si sublime, que les hommes les plus savants pourront plutôt les admirer que les entendre, s'ils ne sont éclairés par une vertu divine.

Ces ouvrages ont été recueillis par les soins de la mère Anne de Jésus, qui les demanda au cardinal de Quiroga, archevêque de Tolède et grand inquisiteur, et obtint qu'on lui remit le livre que sainte Thérèse avait écrit de sa vie, et qu'elle avait envoyé à la sainte inquisition dans le mois de mai 1575, d'après l'avis du père Nicolas de Jésus. Elle remit, avec le Chemin de perfection, le Château de l'âme, le Livre des fondations et celui de la Manière de visiter les religieuses, au père Louis de Léon, Augustin réformé, et célèbre professeur de théologie à Salamanque, pour en faire l'examen et son rapport. Ce travail l'occupa près d'une année. Le 15 septembre 1587, il avait approuvé, dans son entier et sans y changer un seul mot, la vie de la sainte mère Thérèse, le Chemin de perfection et le Château de l'âme, auxquels il avait jugé à propos d'ajouter quelques réflexions analogues aux sujets; il se proposait même d'enrichir cet immortel ouvrage d'une épître dédicatoire, en l'honneur de la mère Anne de Jésus et des Carmélites déchaussées, mais la mort le surprit au moment où il l'achevait, et avant qu'il eût terminé l'examen du livre des fondations. L'année suivante l'ouvrage fut imprimé, avec les additions et la dédicace composée par Louis de Léon. Ceux qui désireront lire ces livres avec profit, doivent le faire avec un cœur dévot et sans passion, interprétant à la plus grande gloire de Dieu les passages qui ne seraient point aussi bien rendus, ou aussi bien expliqués qu'ils l'auraient été par un grand théologien; en considérant dans quelle intention ils ont été écrits, il est facile de saisir le sens qu'ils doivent présenter.

DE LA FOI.

La mère Thérèse de Jésus, avant son entrée en religion, fut examinée et interrogée par les plus doctes personnages qu'il y eut alors en Espagne, afin que, par ce moyen, on pût ajouter foi à ses avis et à ses préceptes. Aucun docteur, à Salamanque, Alcala ou Paris, n'a subi un examen aussi rigoureux. Elle y répondit avec une fermeté et une sagesse qui étonnèrent ceux qui l'interrogeaient. Un de ses confesseurs, aussi savant que religieux, nous a transmis

une série d'articles qui confirment la grande piété et la grande foi de la mère Thérèse de Jésus ; en voici quelques-uns :

La fin de Dieu est d'attirer les âmes à soi ; il les attire par la douceur ; la méditation et la contemplation la rapprochent davantage de Dieu, et la rendent plus humble et plus obéissante.

C'est la doctrine de saint Thomas et de tous les saints, que l'ange de lumière se connaît par la paix et la quiétude qu'il laisse dans son âme.

Elle n'a aucune imperfection dont elle ne soit reprise aussitôt par celui qui lui parle intérieurement.

Toutes ses demandes et ses désirs n'ont pour but que d'accomplir en tout la volonté du Seigneur.

Elle croit fermement que tout ce qui est contenu dans l'Ecriture divine, et ce que l'Eglise enseigne.

L'âme pure est dégagée des choses terrestres ; elle est tout entière dans l'amour de Dieu.

Dieu a dit : Demandez et vous recevrez. Elle lui a demandé plusieurs grâces, qu'il a daigné lui accorder.

Pénétrée de la plus profonde humilité, elle confesse que tout lui est donné par la main du Seigneur, et qu'une faible créature ne peut rien par elle-même.

Patiente dans les travaux, résignée dans les maladies (elle était sujette à un vomissement continuel, et à de violents maux de tête), elle supportait tout sans se plaindre, en vertu des souffrances de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

En tout temps elle faisait grande pénitence, pratiquait le jeûne et la discipline, dans l'esprit de mortification, etc., etc.

Ses écrits annoncent sa haute science ; ils démontrent qu'elle était inspirée par l'Esprit saint, et que Dieu l'avait choisie pour être un flambeau de la foi.

La foi est le fondement de toutes les vertus. Or, on doit être convaincu que celle qui avait renoncé à toutes les vanités du monde, dont toutes les œuvres ne tendaient qu'au service de Dieu et au salut des âmes, était pénétrée de la foi la plus vive. Pour s'en convaincre, il suffit de déduire deux choses : la première, que le Seigneur la corrobora de telle force, que jamais il ne s'éleva dans son cœur le plus petit doute sur les matières évangéliques (ainsi qu'elle l'a écrit de sa propre main) ; la seconde, c'est que tous les monastères qu'elle fonda, depuis le premier, ne furent établis que pour l'augmentation de la foi, pour qu'on y fît continuellement des prières, des jeûnes et des pénitences pour ceux qui combattent contre les hérétiques, et qui défendent la

sainte foi catholique. Sa foi était si grande, qu'elle se fut opposée seule contre tous les hérétiques, pour leur démontrer qu'ils étaient dans l'erreur.

Elle répétait souvent que moins elle comprenait les articles de la foi, plus elle les croyait fermement et s'en réjouissait, parce qu'elle en était recueillie davantage.

Quoiqu'elle fût constamment en rapport avec des personnes d'une science éminente, jamais elle ne leur adressait de questions indiscrètes; jamais elle ne leur demandait : Pourquoi Dieu a-t-il fait telle ou telle chose? Pourquoi cela est-il arrivé? elle ne désirait pas même le savoir. Il lui suffisait de penser : Dieu est l'auteur de tout; il ne faut pas s'étonner de ses merveilles, mais on doit lui en rendre grâces. Et lorsque, dans ses oraisons, il lui survenait quelque pensée qui eût pu la conduire à un doute sur la foi, sans avoir recours aux docteurs, elle concluait que c'était une tentation du démon. Au chapitre XXXIII de sa vie, sainte Thérèse dit : « Ils venaient auprès de moi, remplis de frayeur, me disant: « Les temps sont terribles; on pourrait porter quelque faux té- « moignage contre vous aux inquisiteurs. Je les écoutai avec « calme, et je me mis à rire, parce que j'étais sans crainte à cet égard, « car je me fusse exposée à mille morts plutôt que d'avoir le plus « léger doute sur la moindre cérémonie de l'Eglise ou sur quelques « vérités de l'Ecriture sainte. Soyez sans inquiétude à ce sujet. Si « j'avais le malheur de penser à quelque chose digne de la censure « de l'inquisition, j'irais moi-même m'y présenter. » En effet, elle alla de son plein gré trouver le père don François de Soto, qui était conseiller de l'inquisition, auquel elle exposa sa croyance avec toute humilité; celui-ci la renvoya au père d'Avila, qui l'écouta avec bonté et admiration. Non contente de cette démarche, elle remit ce qu'elle avait écrit de sa vie et de ses oraisons au père François-Dominique Ragnès, afin qu'il le présentât au conseil de la sainte inquisition. Ces pièces demeurèrent assez longtemps entre les mains de don Gaspard de Quiroga, cardinal de Tolède, président du même conseil.

Quand vous lirez quelques livres, recommandait-elle à ses religieuses, lorsque vous entendrez quelques sermons, ou que vous penserez aux mystères de notre sacrée foi, ne cherchez point à comprendre ce que vous ne pouvez entendre, n'insistez point pour le subtiliser. Il y a beaucoup de choses qui ne sont pas pour les femmes, même pour les hommes. Quand il plaît à notre Seigneur de se faire entendre, sa majesté nous le fait sentir sans que nous y apportions aucun effort de notre part. Je dis ceci à tous les fidèles qui ne

sont point appelés à soutenir et défendre la foi par leur ministère.

A l'égard de ceux qui, par état, sont chargés du soin de nos âmes, ceux-là doivent agir de toute autre manière, puisque leur devoir est de nous instruire et de nous conduire dans le chemin de la perfection. Pour nous autres chrétiens, adorons Dieu dans une humilité profonde; et révérons ses mystères, sans vouloir les approfondir.

La foi est le fondement de l'espérance, suivant saint Paul. Sainte Thérèse, pénétrée de la foi, ne pouvait être animée que de la plus vive espérance. Ses actions, ses écrits, ses fondations, toute sa conduite, en un mot, attestent qu'elle possédait cette vertu au plus haut degré.

DE L'AMOUR DE DIEU.

La mère Thérèse de Jésus était également enflammée de l'amour de Dieu; c'est pour l'amour de Dieu que cette sainte a constamment travaillé, qu'elle a souffert tant de persécutions, et supporté tant de maladies. Elle n'aspirait qu'au moment de rejoindre son Dieu sauveur. Toutes les fois que l'horloge sonnait, elle s'en réjouissait, en pensant qu'elle se rapprochait davantage de l'heure de sa mort : Je demande, disait-elle à ses sœurs, que Dieu me délivre à jamais de tout mal. Quel bien trouvons-nous sur cette terre, puisque nous sommes privés du plus grand de tous les biens? Délivrez-moi, Seigneur, de cette ombre de mort, qu'attendent dans ce monde ceux à qui vous avez donné connaissance des biens qui leur sont réservés dans le ciel.

Je vais rapporter un fait (c'est le père Ribera qui parle) écrit de sa main. « Je me trouvai toute la journée d'hier dans un grand « isolement; car, excepté le temps de la communion, c'était ce- « pendant le jour de la résurrection, je ne ressentis ni contente- « ment ni joie. Le soir, étant avec mes compagnes, elles se mi- « rent à chanter un cantique spirituel qui exprimait le chagrin et « la douleur que ressent une âme privée des consolations divines. « Cette pensée fit sur tout mon être une sensation si forte, que mes « mains se contractèrent de telle manière qu'on ne put pendant « longtemps les séparer, ce qui me fit jeter des cris perçants que « je ne pus retenir, et mon corps en fut tellement brisé, que même « aujourd'hui j'ai une peine infinie à écrire ceci, car mes mains « sont restées comme disjointes des bras, et me causent encore des « douleurs aiguës. »

Ceci arriva à Salamanque, la première année après la fondation de ce monastère, et me fut raconté par une personne qui s'y trouva présente. Le cantique était : *Veante mis ojos dulce Jesus bueno, etc.* Que mes yeux vous regardent, ô doux et bon Jésus, et la suite. Ces couplets l'affectèrent au point qu'elle demeura sans sentiment, et qu'il fallut l'emporter comme morte.

Toute amour de Dieu, elle ne voyait que lui dans toutes ses actions, elle n'aurait voulu parler que de Dieu. Elle répétait assez souvent : « Je me réjouirais de voir d'autres âmes au Ciel avec « plus de gloire que moi ; mais je ne sais si je serais contente « qu'un autre aimât Dieu plus que je ne l'aime. » Imbibée de ces sentiments, les travaux les plus pénibles lui semblaient légers, les pénitences et les austérités ne lui coûtaient rien ; elle aurait affronté les plus grands supplices pour sauver une âme à Dieu. La méchanceté des hommes et l'endurcissement des hérétiques lui faisaient répandre des larmes amères ; c'est pour cette raison qu'elle fonda ses monastères avec tant d'austérité et de pauvreté. Désirant sans cesse de faire de grandes choses pour le service du Seigneur, elle se désolait de ne pouvoir les entreprendre, se voyant privée de ce qui était nécessaire pour réussir, tels que la santé, les forces corporelles et le talent oratoire. Quoique malade elle cherchait à s'occuper, soit à tenir la chapelle dans une grande propreté, soit à orner et à parer l'autel, ou autres choses semblables. Evitant de communiquer avec les personnes du dehors, même ses plus proches parents, elle ne se plaisait qu'au milieu de ses compagnes, et de préférence avec celles qui s'adonnaient à l'oraison. Etant dans le couvent de Séville, Laurent de Cépède, son frère, vint la voir à son retour des Indes ; et, bien qu'elle en reçût des secours pour sa communauté et que leur entretien ne roulât que sur des sujets de piété, elle se fit un scrupule de cette visite dans la crainte d'avoir manqué à la règle qui prescrit aux religieuses de renoncer à tous les biens de famille, et comme elle était sur le point de le quitter brusquement, elle en fut détournée par une inspiration divine qui la rassura.

On peut regarder sainte Thérèse comme le modèle de toutes les vertus. Ecoutez l'un de ses confesseurs : « La pureté de con- « science de cette religieuse est si grande, que nous qui la con- « fessons et communiquons avec elle, nous l'admirons, parce « qu'on peut dire que tout ce qu'elle pense et qu'elle traite, c'est « Dieu, tout est en l'honneur de Dieu et au profit spirituel. Pour « tous les trésors du monde, elle ne commettrait pas un péché « véniel, tant petit fût-il, si elle croit qu'il soit péché, de sorte

« que toute son occupation journalière est de s'appliquer à devenir « meilleure, pour atteindre à la perfection. » Le père Pierre Juagnez porte le même sentiment sur cette sainte. Sa manière de vivre, dit-il, est plutôt d'un ange que d'une créature humaine.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

La bienheureuse mère Thérèse, pénétrée de l'amour de Dieu, était également animée de l'amour du prochain : c'était pour le bien du prochain et pour le salut des âmes qu'elle supporta tant de travaux et qu'elle entreprit tant de voyages, endurant le froid, le chaud, la neige et la pluie, quoique valétudinaire et tourmentée de douleurs presque continuelles.

Elle portait envie aux prédicateurs, elle aurait désiré parler comme eux en public, aux rois, aux princes, à tous les hommes, redresser leurs erreurs et les remettre dans la voie du salut. Elle avait pour ces saints personnages la plus haute vénération, et lorsque l'occasion s'en présentait, elle avait un soin particulier qu'ils fussent traités avec tous les égards et les attentions que devait leur mériter un ministère tout à la fois si auguste et si pénible. Malades, elle et ses compagnes priaient Dieu pour qu'il voulût bien leur rendre la santé. S'ils venaient à mourir, elle s'affligeait de voir des ouvriers de moins dans la vigne du Seigneur.

A Salamanque, se trouvant en récréation avec les autres religieuses après dîner, une pauvre femme la fit demander. Les sœurs, qui ne pouvaient jouir de sa conversation que dans ce court espace de temps, la prièrent de ne point s'en aller de suite et de faire attendre la femme. Elle leur répondit que la plus belle récréation était de consoler les affligés et de tendre des secours aux pauvres. Elle sortit aussitôt et fut avec joie trouver celle qui la demandait.

La mère Thérèse de Jésus avait pris en affection une jeune personne qu'elle tenait souvent auprès d'elle. Comme elle était très attachée aux vanités du siècle, la mère en ressentait beaucoup de peines, et adressait au Seigneur de ferventes prières pour qu'il voulût toucher son cœur. Dieu exauça sa prière. La jeune personne ayant lu avec attention un chapitre du mépris du monde, avant de communier, il la toucha si vivement et lui inspira un repentir si sincère des fautes de sa vie passée, qu'elle rentra dans la voie du salut. Dès ce moment, renonçant aux pompes et aux plaisirs terrestres, elle s'adonna à l'oraison et à la lecture des livres saints. Enfin elle vint à entrer dans le monastère de Saint-Joseph d'A-

vila, à la grande satisfaction de la sainte mère, et au grand étonnement de la ville. Les commencements de sa vocation furent tels que sainte Thérèse, en parlant de cette novice et de quelques autres du même âge, très avancées dans la perfection, disait d'un ton pénétré : Ah ! quels avantages elles ont sur moi ! avec quelle honte devrais-je me présenter devant la face de Dieu ! ce que sa majesté n'a pu opérer en moi qu'après de longues années, elle l'a fait chez elle en trois mois, que dis-je ? en trois jours ! tant était grande la modestie de la bienheureuse mère ; puisque c'était par son intercession que le Seigneur avait changé le cœur de cette jeune religieuse.

Elle avait le plus grand soin de ses compagnes, lorsqu'elles étaient malades; elle leur procurait tous les soulagements que pouvait fournir la pauvreté de la maison ; et s'ils étaient insuffisants, ce qui arrivait quelquefois, elle voyait avec plaisir qu'on sollicitât les secours étrangers qui leur manquaient. De cette manière le Seigneur bénit souvent son intention. Sainte Thérèse suspendait souvent ses grandes occupations pour se tenir auprès de la malade, pour lui donner des consolations, et faisait mettre en leur lit un ou plusieurs matelas, suivant le besoin, la meilleure couverture, le meilleur linge qui se trouvait dans le monastère, et recommandait aux sœurs de la visiter souvent, de tâcher de la récréer par une conversation douce et agréable. Cette conduite, ainsi que sainte Thérèse nous l'a tracé de sa main, lui avait été dictée par le Seigneur, dans une inspiration qu'elle eut à Malagon. Il lui recommanda expressément d'avoir le plus grand soin des malades, en lui disant que les supérieures qui négligeaient les malades, et leur refusaient des consolations, étaient comme les amis de Job, parce que, lorsqu'il châtiait le corps pour le bien de l'âme, elles mettaient la patience des malades au hasard en les abandonnant à eux-mêmes.

Dans les premiers temps de la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila, ce couvent était si pauvre qu'il n'y avait quelquefois qu'un œuf ou deux pour la communauté entière ; la mère Thérèse voulait qu'on le donnât à celle qui était le moins en état de supporter un trop long jeûne. Toutes la connaissaient d'une mauvaise santé, jugeaient qu'elle devait l'accepter, mais jamais elle n'y consentait, quoique personne n'en eût un besoin plus pressant.

Tombée malade à Burgos et logée dans un hôpital, elle exprima le désir de manger des oranges douces. Le même jour une dame lui en envoya de très belles. Les voyant, elles les mit dans sa manche sans qu'on s'en aperçût, et descendit sous prétexte de

visiter un pauvre qui souffrait beaucoup. Arrivée dans les salles, elle distribua ses oranges aux malades. Ses compagnes paraissaient peu contentes de ce qu'elle ne s'en était point réservées : Je les aime mieux, leur dit-elle, pour eux que pour moi ; je suis si heureuse du contentement que ces pauvres gens ont éprouvé.

Un jour qu'on pansait un malheureux qui avait une plaie affreuse, il jetait des cris si aigus qu'ils incommodaient les autres malades. La sainte mère, touchée de compassion, descendit et lui dit avec une voix angélique : Pourquoi criez-vous si fort? offrez vos souffrances avec patience et résignation à celui qui commande aux éléments. Oh ! ma sœur, répondit-il, il me semble quand seulement on me touche qu'on m'arrache l'âme. Elle resta auprès de ce malheureux pendant quelque temps ; peu à peu ses douleurs diminuèrent, et depuis, lorsqu'on le pansait il ne proférait plus de plaintes. Les pauvres l'avaient en grande vénération ; ils priaient la supérieure de l'hôpital de leur amener souvent cette sainte femme, dont la seule vue les consolait ; et lorsqu'elle quitta cette maison, l'hospitalière les trouva tous en pleurs. Elle ne passait aucun jour sans avoir fait quelque acte de charité.

L'amour du prochain ne consiste pas seulement à faire du bien à ses amis, il doit s'étendre aussi sur ceux de qui nous aurions à nous plaindre. Ainsi en agissait sainte Thérèse; plaignant, aimant même les personnes qui la persécutaient et la contrecarraient dans ses bonnes œuvres ; elle prenait un plaisir particulier de prier pour eux ; elle ne permettait point qu'on en dit du mal, quand même c'eût été pour plaisanter ; elle voulait, au contraire, qu'on palliât le mal qu'ils lui faisaient et qu'on les excusât. C'est d'après ces principes qu'elle en agissait avec ceux qui mettaient des entraves à ses fondations, ou qui la contrariaient, n'en ressentant jamais aucun dépit, en rendant, au contraire, grâces à Dieu de ce qu'il voulait bien lui fournir ces épreuves ; elle poussait la vertu jusqu'à leur témoigner des sentiments affectueux, à leur rendre service, si l'occasion s'en présentait ; elle les traitait avec tant d'aménité qu'ils ne pouvaient se défendre de l'admirer, suivant en cela le précepte de saint Paul : « Ne te laisse point vaincre par le mal, mais rends le bien pour le mal. » Partant un jour d'Avila pour aller à Médine et à Valladolid, on lui donna pour l'accompagner un religieux qui, peu satisfait de la réforme, et chargé d'épier ses démarches, mettait tous ses soins à la contrarier. Elle accepta cette compagnie, comme donnée de la main du Seigneur, parce qu'elle venait de l'obédience. En chemin elle lui parlait avec la même douceur qu'à tous ceux qui étaient du voyage et à leur grand étonnement. Elle lui donna une

image du Saint-Esprit, à laquelle elle avait beaucoup de dévotion, et qu'elle avait refusée à d'autres personnes. Sur le chemin se trouvait un monastère du même ordre. Les religieux du couvent, divisés entre eux d'opinion, s'opposaient fortement aux travaux apostoliques de la mère Thérèse. Comme elle le savait elle fit ensorte qu'on prît cette route, pour avoir l'occasion de les entretenir. A son arrivée pas un ne se présente pour la recevoir. Elle les fit tous appeler, et leur parla à chacun en particulier avec tant d'onction, qu'ils s'en séparèrent avec peine et dans l'admiration de ses vertus. Son compagnon, également touché de ses mérites, regrettait de voir la fin du voyage. Sa patience, sa douceur, sa résignation changeaient la haine de ses ennemis en amour pour une si grande sainte.

DE SON COURAGE.

A une foi vive, à l'amour de Dieu et du prochain, sainte Thérèse réunissait un courage et une force d'âme supérieure à son sexe. En effet, qui aurait pu croire qu'une seule femme, simple religieuse, serait jamais parvenue à fonder tant de monastères, sans argent, presque sans faveur humaine, ayant sans cesser à lutter contre l'aveuglement des peuples, la méchanceté des puissants? Quel est l'homme qui aurait osé entreprendre la réforme des couvents? quel est celui qui n'eût pas perdu courage au milieu des difficultés de l'entreprise? Cette sainte vierge, lors de sa première fondation à Avila, ne fut rebutée ni par les contradictions que lui suscitèrent les personnes de son ordre, ni des débats qui s'élevèrent à ce sujet dans la ville, le clergé régulier et séculier ayant réuni leurs efforts contre elle; toutes ses craintes étaient d'offenser Dieu. Si quelquefois le succès ne couronnait point ses espérances, son âme n'en paraissait pas péniblement affectée, et elle ne donnait aucun signe de douleur ou d'affliction; c'était la femme forte dont parle Salomon. Elle ne possédait que huit deniers lorsqu'elle commença la construction de ce premier monastère, qui devait nécessairement entraîner des dépenses considérables; Dieu répandit sa bénédiction sur des œuvres qui lui étaient aussi agréables, et le monastère et l'église furent bâtis avec le secours de la providence divine.

Il en fut à peu près de même de tous ceux qu'elle fonda. Lorsqu'elle entreprit le couvent de Séville, elle n'avait pour tout bien qu'un denier, elle n'y connaissait personne qui pût l'aider dans une tâche aussi difficile; cependant elle ne laissa pas de poursuivre

son ouvrage, et elle eut la satisfaction de laisser à ses compagnes, avant son départ, une maison qui avait coûté six mille ducats. Avant de quitter le monastère d'Avila, elle voulut y ajouter un jardin, afin de procurer quelques jouissances aux religieuses dans leurs moments de récréation; et confiante dans cette providence qui l'avait toujours soutenue, elle ne fit nulle difficulté d'emprunter neuf mille réales, pour en acheter l'emplacement. En peu de temps et sans sollicitation elle vint à bout de rembourser cette somme. Elle était si ferme dans la foi, qu'elle était convaincue que Dieu n'abandonne jamais ceux qui le servent de cœur, et que ces paroles divines : Demandez et vous recevrez, ne pouvaient jamais manquer leur effet. Aussi constante dans son vœu de pauvreté, elle refusa les rentes dont on voulait doter ses établissements. Ne comptant point sur les secours humains, elle les comparait à de petits morceaux de bois sec, qui se brisent pour peu qu'on les charge de quelque poids. Le seul et véritable ami, disait-elle, en qui l'on doit espérer, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ. Arrivait-il quelque malheur, quelque affaire désagréable à l'une de ses fondations, elle en recevait la nouvelle avec calme, et loin d'avoir besoin de consolation, c'était elle qui consolait les autres; lorsque la chose était sans remède, elle redoublait de confiance, et disait que tout était pour le mieux.

Voyageant en tout temps et avec peu de commodité, elle encourageait les personnes qui étaient avec elle et leur observait que ces journées étaient des échelons pour monter au ciel. Lorsqu'il se rencontrait un passage difficile, elle voulait le tenter la première. Allant d'Avila à Médine, la nuit survint au moment de passer une rivière; l'obscurité était telle que personne n'osait s'y hasarder; sainte Thérèse fit cesser l'indécision, et leur dit : Il ne serait pas prudent de rester ici exposé au serein; commençons à passer en nous recommandant à Dieu. Dès qu'ils eurent fait le premier pas, on aperçut de l'autre côté une lumière qui leur servit de fanal et les préserva du danger. C'est cette grande confiance qui la faisait réussir dans les choses que l'esprit humain eût considérées comme impossibles.

DE L'HUMILITÉ.

Bienheureux les humbles de cœur, dit le Seigneur. Que de fausses humilités! Combien de gens se couvrent du voile de l'humilité pour cacher leur orgueil!

Il n'en était point ainsi de sainte Thérèse; cette Vierge, digne épouse de Jésus-Christ, était véritablement humble tant à l'in-

térieur qu'à l'extérieur. Ses paroles et ses actions démontrent évidemment qu'elle possédait la véritable humilité, exagérant ses plus petites fautes, si légères en effet, que tout autre n'aurait pas cru s'en excuser ; elle ne se contenta pas de les pleurer, elle voulut encore les écrire, ainsi qu'on le voit chapitre x de sa vie, où elle supplie son confesseur, pour l'amour de Dieu, de publier dès l'instant tous ses péchés, s'il le juge convenable. Je serais contente, dit-elle, que ce fût pendant ma vie, et je l'assure avec vérité, afin que tout le monde connaisse mes fautes et que personne ne soit trompé sur mon compte, en m'estimant beaucoup plus que je ne puis valoir. Son intention était bien de mettre sa confession par écrit, mais ses supérieures ne lui en donnèrent pas la permission, et comme elle était aussi obéissante aux avis de ses directeurs, elle renonça sans peine à ce dessein, et son humilité en prit un nouvel accroissement. Trouvant qu'elle prenait trop de plaisir à la lecture des livres spirituels, dont elle comprenait tout le sens, ce qui aurait pu la rendre vaine et superbe, elle s'interdit cette pieuse occupation par humilité, et se mit à lire la vie des saints qu'elle admirait, en s'efforçant de les prendre pour modèles. Elle s'affligeait et se tourmentait de voir qu'on faisait d'elle un cas tout particulier, principalement quand les éloges lui étaient adressés par des personnes de marque ; et quand elle pensait que les grâces dont Dieu la comblait devaient être publiées, elle en ressentait une douleur mortelle. Pour cette raison elle résolut de quitter le monastère d'Avila, et de se retirer dans un autre du même ordre, qui en était très éloigné ; son confesseur s'y opposa, parce que Dieu la réservait pour de plus grandes choses. Son désir était non seulement de quitter cette communauté, son intention était encore de se mettre simple sœur converse, et de remplir, comme elle, les plus bas et les plus pénibles offices de la maison. Ne pouvant en obtenir la permission, elle adressa à Dieu des prières ferventes, afin qu'il plût à sa majesté de dévoiler ses péchés à ceux qui ne la connaissant point assez auraient d'elle trop bonne opinion. Elle tint longtemps cette conduite, et n'en changea que lorsque son directeur lui en eut fait un scrupule. Depuis elle écrivait à l'un d'eux : « J'ai trouvé enfin « ici un bonheur auquel j'aspirais depuis bien des années, je jouis « d'une douce quiétude. On ne s'occupe pas plus de Thérèse que « si elle n'était point au monde ; cette raison sera cause que je ne « chercherai point à sortir de cette maison, à moins qu'on ne me « l'ordonne ; car il m'était si pénible d'entendre chanter mes « louanges et aller jusqu'à dire que j'étais une sainte, moi pécher-

« resse indigne ! » Lorsqu'on lui commanda d'aller à Tolède pour consoler madame Louise de la Cerda, elle observa qu'elle y allait avec une grande confusion, démêlant aisément le prétexte de cette visite, et estimant qu'on se trompait grandement sur son compte : forcée d'obéir, elle adressa à Dieu une fervente prière et se résigna. Fuyant, autant que possible, les offices honorables de l'ordre, elle donnait à ses compagnes l'exemple de l'obéissance et de l'humilité; si on venait à admirer ses paroles ou à louer quelques unes de ses actions, elle s'empressait d'en atténuer le mérite; elle portait la modestie jusqu'à prendre l'avis de la moindre religieuse; indulgente pour les autres, elle était pour elle de la plus grande rigidité; elle pleurait sur des fautes qui n'étaient pas même des péchés véniels; elle suppliait ses compagnes de prier pour elle après sa mort, parce que craignant qu'elles n'eussent d'elle trop bonne opinion pendant sa vie, elles la regardaient comme sainte, tandis que faute de prières, son âme resterait en purgatoire.

Pendant les vingt-deux premières années de religion, elle eut beaucoup de visions et de révélations, mais jamais elle ne demandait de telles faveurs à son divin maître; elle le priait seulement de lui accorder les grâces nécessaires pour le servir dignement. Pour l'éprouver, ces confesseurs la privaient quelquefois de la sainte communion; loin de s'en plaindre elle s'en réjouissait et glorifiait Dieu; en pensant que son corps n'était point digne de recevoir tant d'honneur, et quoiqu'il ressentît un vif désir de s'unir au divin Sauveur du monde par le sacrement de l'Eucharistie, elle obéissait implicitement avec un sentiment profond d'humilité. Si des évêques, dans leurs tournées pastorales, lui faisaient des remontrances, elle les écoutait humblement à genoux, dans le plus profond silence, et ne se relevait que lorsqu'on lui en avait donné l'ordre; interrogée sur les articles de la foi, elle y répondait en si peu de mots et avec tant de vérité, que ceux qui lui avaient fait des questions, tout en admirant sa sagesse et sa rare intelligence, étaient parfois confus de l'avoir mise à telle épreuve. Un prélat, pour s'assurer de son humilité, lui demanda pourquoi elle souffrait qu'on la qualifiât de fondatrice des déchaussés lorsqu'on lui adressait des lettres : Commandez, lui dit-elle, qu'on ne me désigne point ainsi, car je n'y prends pas plus garde que si l'on m'appelait simplement Thérèse de Jésus, et ce nom là me plaît encore davantage.

Sainte Thérèse quitta le couvent de Cèas pour aller visiter celui de Séville. En chemin elle s'arrêta dans l'hermitage de Ceyja, pour y laisser passer la chaleur du jour; dans cet endroit comme

à Séville, elle eut plusieurs extases, pendant lesquelles elle communiquait avec son divin époux ; cependant, malgré que ses compagnes fussent dans le même lieu, et qu'elles fussent toutes d'une piété édifiante, elles ne s'en aperçurent point dans le moment, et on ne l'aurait jamais su si on ne l'avait trouvé longtemps après écrit de sa main ; le Seigneur ne voulant point que de pareils trésors restassent constamment enfouis, permettait qu'elle s'oubliât quelquefois. Dans cet état toutes les paroles qu'elle proférait portaient l'empreinte de la grâce divine dont elles émanaient ; les âmes qui écoutaient se croyaient transportées au troisième ciel ; c'était comme un volcan qui enflammait son cœur et qui faisait explosion, et dès qu'elle s'en apercevait, elle cherchait à distraire l'attention de ceux qui l'entouraient, sans cependant avoir recours au mensonge. Dans une de ces occasions un ministre des autels lui dit : Ma mère, ne cherchez point à nous cacher ce que Dieu veut bien nous manifester par votre bouche. Par humilité elle désirait n'avoir aucun témoin de ses ravissements. Elle ne pouvait pas toujours les dérober à la connaissance de ses compagnes, mais elle trouvait ordinairement quelque prétexte pour que les gens du dehors ne pussent s'en apercevoir ; s'il lui en survenait en public, elle se plaignait d'un mal de cœur et demandait quelques rafraîchissants, afin de détourner l'intention de l'objet qui l'avait préoccupée.

A Séville on vint lui rapporter qu'on tenait sur son compte des discours pleins de malignité : Dieu soit béni, dit-elle, on me connaît ici pour ce que je suis, partout ailleurs on me regarde pour ce que je ne suis pas, mais ici selon mes mérites. Don Alonzo de Quinones, chevalier de marque, homme pieux, vint la trouver ; et pour savoir ce qu'elle répondrait, il lui cita l'exemple de Madeleine de la Croix, que le peuple avait considérée comme une sainte, et qui néanmoins n'était qu'un masque d'hypocrisie ; ajoutant : Prenez garde de lui ressembler. Sainte Thérèse, sans paraître émue, sans altération, lui repartit avec une profonde humilité : Je ne me rappelle jamais de cette malheureuse Madeleine sans trembler pour mon propre salut. Elle pratiqua la vertu d'humilité toute sa vie. Quelque respect qu'on lui portât, quelques éloges qu'on lui adressât, soit relativement à ses œuvres, soit relativement à ses discours et à ses écrits, loin d'en tirer vanité et de s'en faire gloire, elle rapportait tout à son divin Maître, assurant que tout ce qui paraissait louable dans sa conduite, venait de Dieu et appartenait à lui seul.

A l'humilité intérieure, la bienheureuse Thérèse de Jésus réu-

nissait l'humilité extérieure ; et elle ne cessa jamais d'exercer cette vertu, depuis l'instant de son entrée en religion jusqu'à sa mort. Lorsqu'elle allait au chœur, elle s'adressait, par esprit d'humilité, aux novices et de préférence aux plus jeunes, pour s'assurer des psaumes et des hymnes qui devaient être chantés ce jour-là pendant l'office divin ; au sortir du chœur elle s'emparait des manteaux de toutes les religieuses, et prenait soin de les ranger. Dès le commencement de sa vocation, elle proposa à la maison d'Avila de se passer de sœurs converses, estimant que les religieuses pouvaient les remplacer en se servant chacune tour à tour pendant une semaine. (Elle changea de sentiment dans la suite, estimant que les peines du corps et un grand travail affaiblissaient l'esprit.) Cependant, tant que cette première règle fut maintenue, elle voyait venir avec joie la semaine où elle devait être de service. Elle apportait tous ses soins pour rendre la nourriture plus agréable qu'à l'ordinaire, et pour procurer quelque récréation aux servantes de Dieu. Pendant cette semaine la maison était abondamment pourvue. Le Seigneur condescendait à ses désirs en lui accordant la grâce d'être utile à ses compagnes, soit pour la nourriture du corps, soit pour le bien de l'âme ; car elle ne manquait jamais d'assister à l'office, quoique de semaine, et d'y prier avec ferveur, et pour elle et pour obtenir la sanctification de ses sœurs. De semaine, elle se chargeait de ce qu'il y avait de plus vil et de plus pénible, balayait les cours, récurait et lavait les écuelles. Etant très malade à Malagon, elle s'arma de courage, se leva de grand matin et se mit à approprier la maison avant que personne ne fût levé. Lorsqu'on bâtissait ce monastère, elle restait auprès des ouvriers depuis le matin jusqu'au soir ; tantôt elle portait des matériaux, tantôt elle prenait la pelle pour enlever la terre ; et lorsque la supérieure et les religieuses venaient la visiter durant ces occupations, elle leur demandait pardon des fautes et des distractions qu'elle avait pu commettre pendant la journée, se jetant à leurs pieds comme aurait fait la plus grande pécheresse, ou la moindre des novices. Elle était aussi humble avec ses compagnes que devant ses supérieures. Lorsqu'il lui arrivait de faire des remontrances à une religieuse, et que celle-ci ne l'ayant point prise en bonne part, semblait l'éviter pendant la journée, sainte Thérèse allait à sa rencontre, lui faisait des excuses de l'avoir reprise, allait même jusqu'à se mettre à genoux pour lui en demander pardon. Toujours la première au chœur, elle prenait place parmi les plus jeunes, leur donnait à chanter les premières leçons, se réservant pour la der-

nière, et quand par hasard elle avait quelque distraction en la récitant, elle se prosternait aussitôt à terre et en demandait pardon à Dieu avec une telle componction, que les religieuses fondaient en larmes.

A Villeneuve-de-la-Xare, la mère Thérèse faisait le service des sœurs converses, comme les autres religieuses. Ne pouvant s'aider que d'un bras, car elle avait mal à l'autre, elle balayait, servait au réfectoire et se rendait utile à la cuisine.

En visite dans les monastères, elle n'afficha jamais la primauté, quoiqu'elle les eût fondés; toujours soumise à la supérieure, elle ne faisait rien sans lui en avoir demandé humblement la permission, et la consultait sur les divers changements que devaient nécessairement subir des monastères nouvellement établis. Avait-elle pris place au réfectoire avant que la supérieure ne fût arrivée, à peine paraissait-elle sur la porte, que sainte Thérèse se levait et restait debout jusqu'à ce que la supérieure fût assise. Elle était un jour à Alüe en grande conférence avec un père gardien; la supérieure s'approcha pour lui parler; la sainte mère se leva aussitôt de sa place, et ne la reprit que d'après les ordres de la prieure, et pour la contenter. La prieure était la mère Jeanne du Saint-Esprit. Survenait-il quelque infirmité à une de ses compagnes, fallait-il panser quelques plaies fétides et répugnantes, aussi charitable qu'humble, elle s'approchait de la malade, lui donnait tous ses soins, la réconfortait, mangeait même ce qu'elle avait touché. D'autres fois, après avoir dit sa coulpe en plein réfectoire, elle restait à genoux, et prenait son repas dans cette posture, se contentant de pain et d'eau, tant son humilité la portait à la pénitence et à la mortification.

Un prélat, pour voir jusqu'à quel point elle était soumise à l'Église, lui commanda d'un ton sévère de se retirer de la table de la communion à laquelle elle se présentait; sainte Thérèse obéit sur le champ, malgré le grand désir qu'elle ressentait de participer au sacré banquet.

Elle était entrée dans la cellule d'une des sœurs, avec laquelle elle s'entretenait depuis quelques moments; la prieure vint lui dire, avec un mécontentement marqué : « Jésus! ma mère, comment « aurons-nous le temps de vous parler, si vous conversez aussi longuement avec chacune des religieuses? » Elle ouvrit aussitôt la porte, sans proférer une parole, et sortit avec un visage tout à la fois radieux et humilié.

Quand elle partait d'un monastère, elle avait coutume de demander pardon du mauvais exemple qu'elle disait y avoir donné;

ce qu'elle fit aussi aux approches de sa mort, et cela avec tant d'humilité, qu'elle excitait les pleurs des religieuses qui en étaient témoins. Elle leur répétait que l'humilité était une des vertus les plus agréables au Seigneur, parce que de l'humilité découle la vérité, et que la vérité consiste à se connaître soi-même, et à confesser que sans la miséricorde divine, nous ne pouvons opérer aucun bien par nous-mêmes. Elle recommandait cette vertu d'une façon particulière à ses compagnes, leur observant qu'il ne fallait point faire parade de leurs bonnes œuvres, qu'elles devaient, au contraire, prendre soin de les cacher aux yeux du monde, lors même qu'elles en attendraient quelque bien temporel pour la communauté; ajoutant ces paroles : Quoique enfermées entre des murailles, notre divin Sauveur, qui voit toutes nos actions, saura bien apprécier celles qui sont méritoires ; notre Père céleste qui nourrit les oiseaux, pourvoira à notre subsistance. Si l'on vous dit des injures, si l'on vous fait quelque tort, supportez-les avec patience pour l'amour de Dieu, qui saura bien vous dédommager ; ne vous défendez jamais que lorsqu'on vous attaquera dans ce qui regarde la charité ou les articles de foi. D'après ces préceptes, elle s'attachait plus particulièrement aux sœurs qui recevaient les réprimandes des supérieures avec un sentiment de résignation et de repentir ; elle les réconfortait en leur enseignant qu'elles prenaient la vraie route qui conduit à une profonde humilité, en ne cherchant point à s'excuser ni à se justifier; car, ajoutait cette sainte, on ne reprend point sans sujet, et sans y avoir donné occasion ; nous péchons si souvent, qu'on nous fait grâces en ne punissant que les fautes apparentes. La véritable humilité consiste à regarder les autres bien au-dessus de soi, à fuir les éloges, à endurer les persécutions et même la condamnation, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, qui pendant toute sa vie n'a cessé de prêcher et de pratiquer cette vertu. L'humilité nous mène à l'amour de Dieu ; point d'humilité sans amour, point d'amour sans humilité : ce sont comme deux anges tutélaires, qui nous conduisent dans le chemin du ciel.

DE LA PATIENCE.

Il serait plus facile d'énumérer les peines, les fatigues et les contradictions qu'éprouva la bienheureuse mère dans ses travaux apostoliques, que de décrire la patience avec laquelle elle ne cessa de les supporter.

Dès sa jeunesse elle était d'une santé si chancelante, que ses

parents désespéraient de la conserver longtemps. Sujette à des vomissements continuels, ainsi que nous l'avons dit, elle fut à la vérité délivrée de celui qu'elle prenait le matin, mais celui du soir ne la quitta qu'à la mort. Tourmentée de douleurs aiguës, elle essuya plusieurs maladies graves. Affligée de maux de cœur, de coliques, d'un grand tremblement dans tous les membres, elle écrivit, cinq ans avant son décès, en son livre des demeures, que depuis quarante ans elle n'avait point été un jour sans ressentir de douleurs. Quoique novice, elle endurait ses maux sans proférer la moindre plainte, elle affectait même un visage serein, pour ne point affliger ses compagnes, suivant en cela l'exemple de Job, et répétant d'après lui : Puisque nous recevons les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux? sont-ils en compensations des peines que nous avons méritées? Dans les accès de la plus grande souffrance, elle prononçait des actes de patience du fond du cœur, ou se raffermissait dans cette vertu, en se représentant les tourments qu'avait endurés notre divin Rédempteur pour le salut du monde.

Dans ses tournées, qu'elle faisait ordinairement à pied, il lui arrivait qu'après avoir tout un jour reçu la neige ou la pluie, elle était forcée de s'arrêter pour passer la nuit dans des cabanes, où il n'y avait ni feu ni matière pour en allumer, ni même de quoi manger; quelquefois le toit était en si mauvais état qu'on apercevait le jour à travers, et qu'on était presque aussi mouillé sous cet abri, que si l'on eût été en plein air. Une de ces nuits, arrivée dans un logis, l'humidité de ses habits lui causa une colique affreuse, avec une espèce de paralysie accompagnée de tremblements. La sœur Anne de Saint-Barthélemi, sa compagne, la voyant dans ce malheureux état, sortit pour se procurer du feu, afin de lui faire chauffer du linge. Une personne de l'hôtellerie, témoin des souffrances de cette sainte voyageuse, au lieu de la plaindre et de chercher à la secourir, se mit à la railler et à lui tenir les discours les plus impertinents, discours qui ne pouvaient lui être inspirés que par le démon. Loin de s'en fâcher, sainte Thérèse supporta ce torrent d'injures avec tant de patience, on pourrait ajouter de contentement, que ceux qui furent témoins de cette scène abominable, croyaient être dans l'illusion, et que leurs sens les trompaient.

Malade à Burgos, elle fut placée dans une salle froide et exposée à l'injure de l'air; les sœurs la plaignaient en s'efforçant de lui procurer quelque commodité; et lorsqu'on lui préparait un mauvais lit, effet de la pauvreté du monastère, elle s'écriait : O

mon divin JÉSUS, que ce lit est doux et délicat en comparaison de celui de votre croix ! Dans ce même temps, toutes les fois qu'elle mangeait, le sang lui venait par la bouche d'un abcès qui s'était formé dans la gorge ; sa situation affligeait ses compagnes, et leur arrachait des larmes. N'ayez point pitié de moi, disait-elle, mon Seigneur en endura bien davantage, lorsqu'il but le fiel et le vinaigre. Elle avait demandé à Dieu de n'être jamais sans douleurs, ceux qui la fréquentaient ont certifié ne l'avoir jamais vue en santé ; seulement lorsqu'elle avait quelques bonnes œuvres à accomplir, ou qu'il s'agissait d'un nouvel établissement pour les vierges du Seigneur, ses maux semblaient lui donner quelque relâche ; elle puisait de nouvelles forces dans la patience et l'humilité, considérant que ce qu'elle faisait était encore beaucoup trop peu pour mériter la couronne destinée aux élus.

En allant à complies elle portait une lumière à la main ; après avoir monté l'escalier, au moment où elle entrait dans le chœur, il lui prit un étourdissement ; en voulant se retourner elle tombe et se casse le bras gauche. L'instant fut douloureux et les souffrances incroyables pendant la cure. On ne put lui donner de suite les secours nécessaires, faute de trouver un chirurgien ; il y avait bien dans les environs de Médine une femme qui s'occupait utilement à rétablir les ruptures ; malheureusement trop malade dans l'instant pour pouvoir se déplacer, elle ordonna quelques applications, qu'on eut soin d'entretenir jusqu'au moment où elle vint enfin visiter la malade. Le calus était formé, et le bras raccourci. Il était trop tard lorsque cette femme arriva. Le seul moyen à employer dans cette extrémité fâcheuse était d'opérer une nouvelle rupture, qui ne pouvait avoir lieu qu'en causant à l'affligée des douleurs aiguës. Sainte Thérèse se décida à les endurer avec résignation ; et pour ne point attrister ses compagnes, en les laissant présentes à l'opération, elle les invita toutes à sortir, à aller au chœur et à intercéder, par leurs prières, la miséricorde divine en sa faveur. Elle resta seule avec la femme et une villageoise qui l'avait accompagnée. Ces deux personnes, qui étaient grandes et fortes, se mirent en devoir de lui tirer vigoureusement le bras qui était renoué, et parvinrent à désunir les os. Elle supporta cette opération cruelle avec une fermeté angélique, ne cessant pendant toute sa durée, de se représenter notre Seigneur JÉSUS-CHRIST étendu sur la croix. Les religieuses, à leur retour, la trouvèrent aussi tranquille, qu'on avait peine à soupçonner ce qu'elle avait enduré ; elle annonçait même d'un visage serein, qu'elle s'estimait heureuse d'avoir passé par cette épreuve. Néanmoins elle fut long-

temps sans pouvoir remuer le bras, et finalement elle en demeura estropiée, au point que dans tout le reste de sa vie, il lui fut impossible de se revêtir ou de se déshabiller, ni mettre son voile sur la tête sans l'aide de quelqu'un.

Pendant vingt-deux ans elle éprouva beaucoup de peines intérieures, de sécheresses, de tribulations; elle craignait à tout moment de tomber dans les embûches du démon, et cette crainte lui était particulièrement suggérée par des personnes dévotes qui ne voulaient que son bien. Elle eut des tentations si fortes qu'il lui semblait qu'elle était entièrement privée des grâces divines, qu'elle ne ressentait plus ce vif amour pour son céleste époux; elle avait même oublié les faveurs insignes dont il l'avait comblée. Dégoûtée du monde, sourde à toutes consolations, elle ne pouvait ni lire ni prier. Le Seigneur qui ne voulait que l'éprouver, lui rendit bientôt le calme; elle s'aperçut des piéges de l'esprit malin, et, pénétrée de la miséricorde du Dieu de bonté, elle reprit la pratique de l'oraison, et s'humilia devant l'auguste majesté, lui demandant pardon de son égarement.

Elle eut à supporter la censure et les railleries des hommes; elle y était d'autant moins sensible, que toutes ses actions n'avaient pour but que la plus grande gloire de Dieu et le service de son Eglise. Les uns se moquaient de ses oraisons, de ses ravissements, de ses révélations; d'autres prétendant qu'elle était possédée du diable, décidaient qu'il fallait l'exorciser. Arrivant un jour avec la mère Isabelle de Jésus, dans un village de la Manche appelé Lapuebla, elle alla descendre près de l'église, pour y entendre la messe et y communier. Ceux qui y étaient, la regardant d'un œil prévenu, se mirent à dire entre eux que cette femme semblait mener une mauvaise vie, et qu'on ferait une œuvre méritoire en la faisant arrêter. Ce fut bien autre chose lorsqu'on la vit s'approcher de la table de la communion et y recevoir le très saint Sacrement; ils l'entourèrent aussitôt, crièrent au scandale, et voulaient absolument qu'on prît sur son compte les informations les plus exactes, avant qu'elle ne sortît. C'était le jour de l'incarnation, la fête patronale de l'église. Le peuple s'y était porté en foule, à cause de la solennité, et il y eut de grandes altercations. Le service divin fut suspendu, et on se serait porté aux dernières extrémités, sans l'arrivée du père François de Jésus qui était très connu dans ce pays et en grande vénération. Ce digne pasteur, apercevant la mère Thérèse, avec laquelle il avait eu des relations, chercha à le désabuser, et parvint non sans peine à ramener le calme, mais tant était forte leur prévention, qu'ils persistaient à vouloir la faire

accompagner, pour s'assurer de ce qu'elle était et où elle allait. Pendant tout ce tumulte, sainte Thérèse conserva un visage serein, et ne répondit point une seule parole. Cependant chacun faisait son commentaire ; on ne lui épargna dans cette occasion, ni les injures, ni les calomnies. Sa compagne, qui connaissait la pureté de cet ange, qu'on invectivait et qui était sur le point d'être maltraitée, ne pouvait retenir son indignation ; la sainte, d'un air riant, chercha à la calmer, lui disant : Je n'ai jamais entendu musique plus douce et plus agréable ; ils ont dit que j'étais indigne des bontés du Seigneur, et ils ont dit la vérité ; ils ne m'ont point frappée, je n'ai donc reçu aucun mal.

En partant de Plastrane pour se rendre à Tolède, la princesse d'Eboli lui donna un carosse pour faire le voyage. Un prêtre, dont l'esprit était aliéné, la voyant arriver, lui adressa ces paroles, comme elle entrait au couvent : N'êtes-vous pas la sainte qui trompez le monde? et vous allez en voiture? n'êtes-vous pas honteuse? N'avez-vous pas fait le vœu de pauvreté? ne devriez-vous point aller de pied ? Il lui débita encore beaucoup d'autres impertinences. La sainte mère, le croyant dans son bon sens, l'écouta humblement, sans chercher à s'excuser ; et lui répondit avec le respect qu'elle portait constamment aux ministres du Seigneur : Personne ne m'a si bien reprise de mes fautes ; je vous rends grâce du soin et du zèle que vous avez mis à m'en reprendre, j'espère, avec la grâce de Dieu, pouvoir m'en corriger. Malgré qu'on lui eût observé que cet homme avait perdu l'esprit, elle ne voulut plus faire usage à l'avenir de pareille voiture, et quelque instance que lui en firent dans la suite plusieurs dames de distinction, elle refusa de s'en servir. Lorsqu'elle avait une longue route à parcourir, elle se procurait un chariot ordinaire, tel que le peuple a coutume de s'en servir. Nommée prieure au monastère de l'Incarnation, elle y éprouva beaucoup de tourments et d'ennuis au moment de son installation ; la plupart des religieuses, accoutumées à suivre la règle mitigée, qui leur procurait beaucoup de douceurs, redoutaient l'autorité de la mère Thérèse. Elles s'opposèrent de toutes leurs forces à la réforme que la supérieure voulait introduire, et perdant de vue la sainteté de leur état, oubliant leur vœu d'obéissance, elles se répandirent contre elle en paroles outrageantes ; peu s'en fallut même qu'elles ne se portassent aux voies de fait contre cet ange de bonté. Pendant cet orage, la prieure, calme et résignée, suppliait son divin époux de vouloir changer le cœur de celles qu'elle était appelée à gouverner ; de les éclairer de ses célestes lumières, de les remettre dans l'esprit de

leur état et dans la voie du salut. La sérénité de son visage, l'onction de ses paroles toutes de paix firent impression sur ces âmes faibles à la vérité, mais qui n'étaient point endurcies. Le lendemain elle communia sans se confesser auparavant. Cet acte de dévotion excita dans leur âme un repentir sincère; la paix et la concorde vinrent habiter de nouveau cette maison, qui depuis n'a plus cessé d'en jouir, d'être un modèle d'union, et de donner l'exemple des vertus.

Sainte Thérèse nous apprend que de toutes les tribulations qu'elle avait essuyées, aucune n'était comparable à celle qu'elle avait éprouvée à Séville. Dans cette ville, elle et plusieurs de ses compagnes furent dénoncées au tribunal de la sainte inquisition comme coupables d'hérésie; les juges ordonnèrent une information, et elles s'attendaient à tout moment qu'on viendrait les chercher pour comparaître et être interrogées. Comme la dénonciation avait été faite par une personne puissante, il y avait tout à redouter de son crédit; cette affaire, d'ailleurs, pouvait porter un préjudice notable au monastère et à l'ordre entier qui n'était pas encore bien affermi. Dans cette extrémité la mère Thérèse, forte de sa conscience, rassurée sur sa foi, développa une grandeur d'âme et un courage peu commun; on en peut juger par la lettre qu'elle écrivait à ce sujet, à la mère Saint-Jean-Baptiste. « Que le Seigneur soit « béni! gloire au Tout-Puissant; de quel bien il m'a comblé en me « suscitant des tribulations! Mon âme n'a jamais goûté tant de dé- « lices que dans ces moments d'épreuves; et malgré le tort, le dom- « mage que l'accusation portée contre moi pouvait causer à toutes « mes fondations, je n'ai cessé de me réjouir de cette tempête; « l'assurance d'une bonne conscience me mettait au-dessus de tous « les événements terrestres. Je me porte bien, encore que ma santé « n'ait jamais été très affermie; je regarde les contradictions comme « un baume salutaire, reconnaissant que Dieu ne me châtie point « autant que je le mérite. »

Pendant son séjour à Tolède, où la mère Thérèse s'était transportée pour fonder un monastère de son ordre, comme le local n'était pas encore disposé pour pouvoir l'habiter, et qu'il n'y avait pas encore de chapelle, elle était obligée d'aller entendre les offices dans une église voisine; elle se rendit un jour avec d'autres religieuses au monastère de Saint-Clément pour y entendre la messe et y faire ses dévotions. Afin de n'être point reconnues elles baissèrent leur voile, et y allèrent accompagnées de plusieurs dames recommandables par leur piété; il y avait ce jour-là une si grande foule, que Thérèse de Jésus, après avoir communié, ne

pouvant parvenir à rejoindre ses compagnes, demeura malgré elle au milieu de l'église, dans une position très gênante. Le service fini, chacun se mit en devoir de sortir. Une femme qui était auprès d'elle, ne trouvant point l'un de ses patins, commença à dire que c'était la mère qui le lui avait dérobé; et, non contente de l'injurier, parce qu'étant à genoux et dans un grand recueillement elle ne s'était pas levée assez vite, elle la maltraita à grands coups de poing; sainte Thérèse, sans lui répondre, chercha à échapper des mains de cette furieuse et y réussit. Elle revint auprès de ses sœurs, en se tenant la tête à deux mains, elle leur dit en riant : J'y avais déjà assez mal; Dieu veuille lui pardonner. Elle essuya le même désagrément à Burgos. C'était un jeudi saint, la solennité du jour avait rassemblé dans l'église un grand nombre de fidèles; tout entière dans l'oraison, la sainte mère était étrangère à tout ce qui l'environnait : des hommes grossiers, qui voulaient passer, trouvant qu'elle ne se dérangeait pas assez vite, la frappèrent à coups de pied et la renversèrent. Lorsque la mère Anne de Saint-Barthélemi vint l'aider à se relever, elle fut très surprise de lui trouver un visage riant et un air de satisfaction. Ainsi, non contente de supporter avec patience et résignation les afflictions corporelles et les injures, elle s'en réjouissait du fond du cœur, assurant que tout ce qu'elle endurait n'était rien auprès de ce qu'elle aurait voulu souffrir, et répétait souvent ces paroles : *Ou cesser de vivre, ou souffrir pour mon Dieu.* Moins attachée aux monastères dont l'établissement s'était opéré sans contradictions et sans travail, elle avait une prédilection pour les couvents qu'elle n'était parvenue à fonder qu'avec beaucoup de peines et d'opposition. Elle se flattait que ceux-ci subsisteraient plus longtemps, et que la règle y serait maintenue et observée plus rigoureusement. En encourageant ses sœurs dans l'exercice de toutes les vertus, elle les exhortait principalement à souffrir pour l'amour de Dieu. « N'est-ce pas une honte, disait-elle, de vouloir prendre « un autre chemin que celui que vous a tracé votre divin époux? « Celle qui aurait une telle pensée ne serait point une vraie religieuse déchaussée; car ses désirs ne doivent pas être de se reposer, mais de souffrir pour imiter notre Seigneur en quelque « chose. » Ce discours n'étonnera personne quand on saura que c'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui lui enseigna de tels préceptes par ces paroles : « Penses-tu, ma fille, que le mérite consiste à « jouir? Non, c'est à opérer, pâtir et aimer. N'as-tu pas appris « que l'apôtre saint Paul n'a été témoin des choses célestes qu'une « fois en sa vie, et qu'il n'est point de tribulations et de tourments

« qu'il n'ait endurés pendant son apostolat ? Considère ce que j'ai « souffert moi-même, n'ayant eu, tout le temps que j'ai resté sur « la terre, qu'un moment de joie sur la montagne du Thabor. Ne « pense pas au contentement que ma mère ressentit lorsqu'elle me « présenta au saint homme Siméon ; mais représente-toi les dou- « leurs dont son cœur fut pénétré à ma mort et passion. Crois, ma « fille, que celui qui est le plus chéri de mon Père est celui à qui « il envoie le plus de tribulations ; et que son amour est propor- « tionné aux épreuves par où il le fait passer. Que puis-je faire de « plus pour toi, que de te vouloir ce que j'ai voulu pour moi- « même ? Considère ces plaies ; tes douleurs n'égaleront jamais les « miennes. » Dans des instants, la mère Thérèse paraissait crain- tive et timide, elle n'osait plus alors se livrer à aucune entreprise. Notre Seigneur, comme un bon maître, la reprenait et la réconfor- tait, ainsi qu'il le fit dans une vision qu'elle eut en février 1571. « Tu désires toujours des travaux, et parfois tu les redoutes ; ne « sais-tu pas que je suis le dispensateur des grâces ? demande avec « confiance et je t'accorderai tout ce qui sera bon et utile au salut « des âmes. »

DE L'ESPRIT DE PÉNITENCE.

Nous venons d'exposer la patience que montra sainte Thérèse dans toutes ses œuvres, tâchons de donner une idée des austérités qu'elle pratiqua en esprit de pénitence. On peut en juger par la ri- gidité des règles qu'elle établit dans toutes ses fondations, auxquelles elle se soumit elle-même, et dont elle ne se relâcha que dans des maladies graves, et d'après l'ordre formel de ses supérieurs, ainsi qu'il lui arriva dans le couvent de l'Incarnation, où elle fut à l'article de la mort.

Avant de faire profession, elle resta environ trois ans dans la maison et en compagnie d'une dame recommandable par sa piété, et qui était son amie. Elle nous apprend que sainte Thérèse, dès ce temps-là, faisait usage d'une forte discipline, qu'elle portait le cilice, et qu'elle passait la plus grande partie du jour dans l'orai- son et la méditation ; c'était au point qu'elle ne jouissait de sa pré- sence que quelques instants après le dîner, et très peu le soir. Au couvent d'Avila, trouvant les disciplines trop douces, elle prenait des orties et s'en frappait jusqu'au sang ; jamais elle ne croyait avoir fait une assez grande pénitence. A Ségovie, retenue dans un lit pendant la semaine sainte par une fièvre dangereuse, elle en- gagea les sœurs qui la servaient à aller au chœur, et ne voulut pas

absolument qu'il en restât une auprès d'elle. Dès qu'elle fut seule, elle descendit de son lit, s'arma d'une longue discipline, revêtue de gros nœuds, et s'en frappa par tout le corps, jusqu'à ce que son bras lui refusa le service. Cependant cette pénitence beaucoup trop forte retarda sa guérison. L'ordre de son confesseur, et le désir de recouvrer la santé pour se rendre utile au service de Dieu, arrêtèrent ces excès de pénitence; elle se contenta de coucher sur une simple paillasse, sans lit, sans aucun matelas, mangeant fort peu, et ne buvant jamais de vin. Dès qu'elle eut fondé le premier monastère de son ordre, sa nourriture ordinaire était une bouillie de farine, un œuf ou quelques légumes, des fruits, comme des noix, des raisins, par hasard un peu de poisson, mais jamais de viande, malgré l'ordonnance des médecins.

Un jour qu'elle avait pris médecine à Salamanque, on lui servit une poule à manger; elle ne voulut point y toucher. Sur les instances de ses compagnes, qui lui représentèrent qu'elles seraient plus édifiées de la voir manger que de persister dans son refus, elle se décida à goûter d'un petit morceau de mouton bouilli. Elle portait ordinairement une tunique de drap grossier destiné à faire des couvertures aux chevaux; tout son habillement, jusqu'à son oreiller, était de la même étoffe. A cette époque, dans ce même monastère dans lequel régnait la plus grande ferveur, la mère Marie-Baptiste ayant ouï dire que le pape Pie V d'heureuse mémoire, portait une chemise de grosse laine, se fit un scrupule d'en porter une semblable, et crut devoir, par esprit de pénitence, ne se vêtir que d'une étoffe appelée tiretaine; elle s'entendit avec une autre sœur pour en obtenir la permission de la sainte-mère. Avant de l'accorder, elle voulut en essayer la première, afin d'éprouver par elle-même si cet habillement était supportable; y ayant donné son approbation, elle fit apporter de ce drap dans le couvent, qui remplaça l'étamine dont on se servait ordinairement pour la plus grande partie de l'habillement. Toutes les religieuses revêtirent ce nouvel habit, transportées de joie; elles craignirent seulement de ne pouvoir se préserver de la vermine, qui s'attache de préférence à cette sorte d'étoffe; en conséquence elles allèrent en procession depuis le chœur jusqu'à la cellule de la mère, portant un crucifix et priant Dieu de les délivrer de cette crainte. A leur retour, sainte Thérèse qui était restée constamment en oraison et avait adressé la même prière au Seigneur, fut les trouver au dortoir, pour les consoler et leur donner l'espérance que leurs vœux seraient exaucés. En effet, Dieu, dont la miséricorde est infinie et la bonté ineffable, eut égard à leurs prières, et depuis ce

moment aucun insecte ne s'est attaché à leurs habits, et aucune religieuse ne s'est ressentie de l'incommodité de cette étoffe, excepté les novices, pendant les premiers jours de leur profession, et quelques-unes, qui n'avaient point la vocation de leur état. Dans la maison de Saint-Joseph, on a remarqué que la malpropreté n'attaquait que celles qui n'étaient point appelées à être religieuses; car les couvents d'Avila, Salamanque, Alüe, Valladolid, Séville, Lisbonne, tous ceux de l'ordre ont joui constamment de la plus grande propreté: c'est un fait qui n'a jamais été révoqué en doute. Quelques religieuses étrangères que l'on recevait à coucher, ont pu parfois laisser des traces de leur passage; le lendemain de leur départ tout disparaissait, et la maison reprenait sa netteté ordinaire.

Dans ce même temps, elle avait sous les yeux madame Catherine de Cardone, qui se livrait tout entière aux exercices de pénitence. Elle aurait désiré l'imiter, même la surpasser; elle s'en sentait le courage; mais, sur l'avis de son confesseur, elle réprima ce désir, estimant qu'avant tout elle devait obéir.

DE LA PAUVRETÉ.

Sainte Thérèse avait fait vœu de pauvreté; elle supportait cet état avec plus de plaisir et de délices que les gens du monde n'en goûtent au milieu des richesses. Contente de peu, plus elle voyait la communauté dans la pénurie, plus elle en éprouvait de satisfaction. L'on a vu que, dès la fondation du premier monastère, elle établit des religieuses qui ne possédaient aucun fonds, et ne devaient subsister que d'aumônes; elle sollicita même et obtint de la cour de Rome des bulles à cet effet. Elle s'opposa de toutes ses forces à ce qu'aucune de ses fondations fussent rentées; et si quelques-unes l'ont été, ce fut contre sa volonté et pour obéir à ses supérieurs, auxquels elle s'était fait une habitude et un devoir de se soumettre. Aussi avait-elle une prédilection marquée pour les établissements qui, non dotés, suivaient rigoureusement la règle de pauvreté.

Sur le point de fonder un monastère à Tolède, on lui offrit une somme de douze mille ducats. Cette avance, qui aurait encouragé toute autre fondatrice, suspendit son projet et la mit dans la plus grande irrésolution; mais, peu de temps après, la personne ayant retiré sa proposition, et le gouverneur de la ville lui ayant donné la permission d'y établir une communauté, sous la condition que la règle de pauvreté y serait observée, notre sainte mère accepta

cette grâce avec plus de reconnaissance que si elle eût trouvé un trésor, et s'écria pleine de joie : O mes Filles! combien notre pélerinage est assuré, puisque le Seigneur nous a préservées des richesses du monde.

Jamais elle ne demandait rien à personne; et elle enjoignait à ses compagnes de ne solliciter aucun secours, à moins d'une extrême nécessité. En suivant cette conduite, leurs églises demeuraient longtemps dans une grande simplicité, quoique toujours propres. Cependant la dévotion des fidèles venait les embellir peu à peu, et à la fin rien ne manquait au service divin des autels.

Toujours propre dans ses habits, elle les conservait, quoique usés et souvent déchirés. Soigneuse dans la pureté de l'âme comme dans celle du corps, elle reprenait celles dont les vêtement sales annonçaient la négligence. Ce qui est à remarquer, c'est que tout ce qui servait à l'habillement de sainte Thérèse ne contractait jamais un goût de sueur; au contraire, il en sortait une odeur agréable et balsamique. Elle prenait quelquefois les vêtements délabrés que les autres ne portaient plus, et quoiqu'ils fussent raccommodés, et plus souvent troués, elle s'estimait la plus riche, et se trouvait parfaitement contente.

Toujours en activité, malgré ses maladies et ses infirmités, dès que ses occupations lui en laissaient le loisir, elle se mettait à coudre, à filer, ou à tout autre ouvrage semblable avec ses compagnes; lorsqu'elle était obligée d'aller à la grille, pour y recevoir des personnes de distinction, ou des prélats, elle portait son ouvrage avec elle, et s'en occupait pendant qu'elle les entretenait. Au lieu de s'en offenser, ils se retiraient de plus en plus édifiés d'une telle conduite. Son exemple était suivi par toutes les religieuses; pas une seule ne restait oisive, hors le temps des offices, bien convaincues que de leur travail dépendait leur subsistance; l'argent qui en provenait leur en procurait une jouissance mille fois plus agréable que les libéralités qu'elles recevaient des personnes charitables.

Amie de la pauvreté, elle voulait que tous ses monastères eussent des jardins pour la salubrité; et afin d'y maintenir leur santé, elle y faisait construire des ermitages propres à s'y retirer pour la prière, mais elle exigeait qu'ils fussent petits et sans décorations, et que les jardins, sans aucune plante de luxe, excepté celles destinées à procurer de l'ombrage et des fruits, fussent entièrement employés en légumes et herbages utiles et nécessaires à la subsistance. Tout devait y être simple et sans ornement, ainsi qu'elle s'en explique au 13e chapitre des fondations, par cette

exclamation : « O mon Dieu ! que ces beaux édifices servent peu » pour l'intérieur ! pour l'amour que nous devons lui porter, je » vous prie, mes sœurs et mes mères, de conserver la plus grande » simplicité dans tous nos monastères ; mettons-nous sans cesse » devant les yeux que nos premières fondations ont été faites en » esprit de pauvreté ; qu'en cela nous avons suivi l'exemple des » saints pères, qui se sont frayé le chemin du ciel par la pau- » vreté et l'humilité. J'ai senti par moi-même que l'âme était plus » dégagée, qu'elle ressentait plus de contentement, lorsque le » corps éprouvait quelque privation, et qu'on se trouvait dans un » local peu commode, que lorsqu'on avait toutes les commodités » en abondance, et qu'on habitait des bâtiments spacieux. Quel- » que grande que soit une maison, nous n'en jouissons, pour » ainsi dire, qu'un instant ; que nous importe donc qu'elle soit » ornée ? Nous ne devons pas nous amuser à la considérer, encore » moins nous y attacher, puisque nous savons que le temps de » notre vie n'est qu'un passage sur la terre, que moins nous au- » rons de jouissances en ce monde, plus nous devons espérer de » félicité dans l'éternité, à laquelle on parvient par l'humilité et » la pauvreté, vertus dont notre Seigneur JÉSUS-CHRIST nous a » donné l'exemple. »

Elle adresse la même recommandation au chapitre 2 du Chemin de perfection. Elle conjure ses compagnes, par l'amour de Notre-Seigneur, et au nom de son précieux sang, de ne jamais s'écarter du vœu de pauvreté ; elle le supplie de les punir dès l'instant qu'elles formeront le projet de construire des bâtiments somptueux ; elle le conjure même, si c'était sa volonté, de renverser les édifices que l'orgueil aurait élevés, dussent les coupables être ensevelis sous les ruines, pourvu qu'en ce moment ils fussent en bonne conscience. Elle parlait avec cette force de la pauvreté, parce qu'elle était convaincue que c'était la grâce de Dieu qui l'inspirait. Elle fut confirmée dans ce sentiment par le saint père Pierre d'Alcantara, qui lui apparut après sa mort ; c'était lorsqu'on faisait les murailles du monastère d'Avila ; il lui prescrivit de ne pas les faire enduire de chaux. Elle lui observa qu'elles tomberaient bientôt. Si elles tombent, reprit-il, il ne manquera pas de personne pour les relever. Dieu, asssurait-elle, pour l'amour de ses sœurs, lui avait fait connaître les biens qu'on retire de la pauvreté, et que celles qui la pratiqueraient saintement, en recueilleraient bientôt les fruits. C'est un bien qui renferme tous les biens du monde. L'état de pauvreté, embrassé pour l'amour de Dieu seul, porte avec soi un grand honneur ; on n'a

besoin de chercher à plaire à personne, on a beaucoup d'amis. La pauvreté est un des plus forts remparts de la religion; malheur aux religieuses qui s'en écartent, ou qui ne la supportent point avec résignation.

La pauvreté qu'exerçait religieusement la mère Thérèse de Jésus ne l'empêchait point d'être utile aux malheureux; indépendamment des paroles consolantes qui calmaient presque toujours leurs affections morales, elle leur tendait des secours pécuniaires selon ses moyens. Ses moyens, à la vérité, étaient très faibles, parce qu'elle ne gardait rien des charités que les âmes pieuses lui dirigeaient assez souvent. Dès qu'elle les recevait, elle les déposait à la masse du couvent, et elles étaient employées au service divin et à l'entretien de la communauté.

DE L'OBÉISSANCE.

L'obéissance, suivant le sentiment de saint Grégoire, est une vertu qui est comme la semence de toutes les autres; une fois acquise, elle les soutient et les conserve. Sainte Thérèse était pénétrée de cette vérité; aussi avait-elle une obéissance passive pour ses confesseurs, qu'elle considérait comme les ministres de Dieu; non-seulement elle n'agissait que d'après leurs avis; mais lors même que dans ses visions le Seigneur lui recommandait de faire quelque chose, quoiqu'elle ne doutât pas que ce fût un ordre divin, si son confesseur ne le lui conseillait point, et s'il arrivait qu'il lui ordonnât le contraire, elle l'exécutait en priant le Seigneur de lui pardonner, parce qu'elle obéissait à ceux qui tenaient sa place sur la terre. Dieu lui donnant à connaître qu'une si profonde obéissance avait son approbation, lui commanda alors de leur obéir dans tout ce qu'ils lui prescriraient, parce qu'ils lui enseigneraient la vérité, et qu'avec sa grâce ils la conduiraient dans le chemin de la perfection.

La fondation d'Avila lui prit beaucoup de temps; elle y essuya beaucoup de difficultés et des contradictions infinies; lorsqu'elle avait obtenu le consentement de quelques personnes, d'autres s'opposaient à son entreprise; soutenue et éclairée par les lumières d'un pieux docteur, elle lui obéissait sans se permettre la moindre observation. Dans le moment où elle croyait réussir, il lui ordonna d'abandonner son projet; elle s'y soumit sans aucune résistance, et sans regretter les peines extraordinaires qu'elle s'était données. Cependant l'affaire fut reprise et menée à bien, le monastère parvint à être fondé; mais à peine les religieuses y furent in-

stallée, que la prieure de l'Incarnation l'appela auprès d'elle. Sainte Thérèse, constamment obéissante à ses supérieures, quitta ses compagnes, abandonna sa maison de prédilection, et se rendit auprès de la supérieure. Elle y demeura assez long-temps toujours soumise, et n'en sortit, pour retourner à Avila, qu'avec la permission et la bénédiction de son provincial. Le père Balthazar Alvarès, en parlant de la sainte mère, disait : « Voyez Thérèse de » Jésus, ce qu'elle a reçu de Dieu et ce qu'elle est ; néanmoins, » avec toutes ces qualités éminentes, elle est soumise comme un » enfant, et m'obéit toujours sans aucune réplique. »

Sainte Thérèse, sur le point de quitter un couvent pour passer dans un autre, observa au père Jérôme Gracien, alors provincial, qu'ayant encore quelques affaires essentielles à terminer, il paraissait utile qu'elle ne partît pas de suite ; celui-ci, soit pour l'éprouver, soit qu'il pensât autrement, fut d'un avis contraire, et lui ordonna de quitter la maison sans délai. La mère, malgré l'inspiration qu'elle avait reçue du Seigneur, pour mener la chose à bonne fin, lui répondit : Soit fait ainsi que vous me le commandez ; et elle se mit en route sur-le-champ, accompagnée du provincial. Après avoir fait une journée ou deux de chemin, le père lui adressa la parole : Ne disiez-vous donc pas, ma mère, que vous aviez eu révélation de Dieu, et que l'affaire devait réussir? Je vous l'ai dit ; mais en la révélation je pourrais bien me tromper ; en vous obéissant à vous qui êtes mon prélat, je ne puis me tromper. Maintenant, reprit le père, réfléchissez-y, et recommandez-vous au Seigneur. Le lendemain, interrogée sur ce qui lui avait été inspiré, elle répondit : Notre divin maître m'a promis que l'affaire aurait un entier succès, ainsi qu'il me l'avait fait connaître précédemment, et que je réussirais mieux par le moyen de l'obéissance, qu'en suivant la voie que je voulais prendre.

Toutefois, malgré qu'elle eût beaucoup de révélations, et que Dieu la favorisât d'une multitude de grâces particulières, jamais elle n'eut la pensée de s'enorgueillir ; elle ne tenait point à son avis ; et loin de se croire plus éclairée et plus parfaite qu'une autre, elle confessait qu'elle faisait plus de cas d'une parole de son confesseur ou de son supérieur, que de mille révélations ; qu'elle devait se conduire par les avis de ceux que Jésus-Christ avait établis pour le représenter. Toutes ses actions étaient dans un rapport parfait avec ses paroles. Elle répétait souvent à ses compagnes, que cette vertu était si essentielle pour la sanctification de leur état, que n'avoir point d'obéissance était n'être pas religieuse ; qu'il ne suffisait pas d'obéir parce qu'on l'ordonnait, qu'on devait

encore obéir en croyant que la chose ordonnée était juste. Elle les exerçait à la pratique de cette vertu, et pour assouplir leur volonté et leur jugement, tantôt elle ordonnait à une religieuse de semer le concombre qu'on lui apportait pour son souper, tantôt elle commandait à une autre de garder le silence pendant la récréation, et autres choses semblables. Elle leur enseignait qu'on devait suspendre toute pratique de piété, même l'oraison pour accomplir l'obéissance. Si cette interruption vient à fâcher, parce qu'on ne peut employer à la prière le temps qu'on y avait destiné, on doit réprimer ce mouvement d'impatience qui est produit par l'amour-propre, et on y parvient par une obéissance prompte et résignée ; car en suivant nos volontés, nous avons en vue de nous satisfaire, plutôt que d'accomplir ce qui est agréable au Seigneur ; d'ailleurs l'obéissance, en nous occupant à des actes extérieurs, n'empêche point l'âme de s'entretenir des choses célestes. L'obéissance est un moyen sûr pour arriver à la perfection. La perfection ne consiste point dans les visions, les révélations, mais à vouloir de toute notre volonté et gaiement tout ce qui nous est commandé en vue de Dieu, soit que ce soit doux ou amer. De même que dans un procès douteux, les parties, lasses de plaider, prennent des arbitres au jugement desquels elles s'en rapportent, de même dans les combats que la sensualité et l'amour propre livrent à nos ames, nous devons nous réfugier auprès de notre confesseur, avec la ferme résolution d'exécuter ponctuellement ce qu'il nous prescrira, nous rappelant ces paroles du Seigneur : Celui qui vous entend m'entend ; telle est la véritable obéissance ; telle était celle de sainte Thérèse.

DU DON DES MIRACLES.

On lit dans saint Marc, chap. dernier : Les apôtres ayant reçu l'ordre, partirent aussitôt, et prêchèrent partout sur leur passage, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leurs paroles par des signes et des miracles. Saint Grégoire observe, à cette occasion, que leur grande foi et leur prompte obéissance ont été récompensées par le don des miracles, qu'il faut savoir obéir pour être obéi à son tour. Dieu prend souvent plaisir à combler les vœux des créatures obéissantes, ainsi que le dit le saint roi David : il fera la volonté de ceux qui le craignent, et il exaucera leur prière.

Sainte Thérèse était pénétrée de ces grandes vérités, aussi Dieu la favorisa du don des miracles, ainsi qu'on l'a vu dans l'histoire de sa vie ; elle en opéra plusieurs par sa simple parole. Une dame

de Burgos, mariée depuis plusieurs années, désirait d'être mère; elle se recommanda aux prières de la mère Thérèse, et ses vœux furent exaucés. Une religieuse eut des distractions et des tentations si fortes, qu'elle fut longtemps sans pouvoir réciter l'office divin; cependant elle paraissait jouir d'une bonne santé. Mais dès qu'elle commençait à prendre son livre, il lui survenait un malaise qui la contraignait à le quitter et à sortir du chœur. La mère vint au couvent où habitait cette religieuse et lui parla. Elle lui commanda de dire son office petit à petit et seule pendant deux jours; le troisième elle lui enjoignit d'aller au chœur avec les autres, ce qu'elle fit. Dès cet instant les tentations cessèrent; et elle n'en ressentit plus dans la suite. Deux ouvriers, qui travaillaient dans le couvent, prirent querelle entre eux, et allaient en venir aux coups, la mère se présente et leur adresse des paroles de paix : à sa voix leur fureur se calme; ils l'écoutent en silence, et deviennent doux comme des agneaux.

Allant au monastère de Séville avec plusieurs religieuses qui l'accompagnaient, elle rencontra sur le chemin près d'Elvine, une troupe de soldats et autres gens armés d'épées, qui, après s'être menacés, commencèrent un combat terrible. Les religieuses, éperdues et saisies de crainte, ne sachant où fuir, vinrent toutes se réfugier auprès de la mère. Sainte Thérèse, embrasée de l'amour de Dieu, et pleine de confiance dans son auguste miséricorde, s'approche de ces furieux, et d'une voix angélique leur dit : Considérez, mes frères, que Dieu est ici présent et qu'il doit vous juger. Ce peu de mots les fit rentrer en eux-mêmes, ils s'arrêtèrent aussitôt, remirent l'épée dans le fourreau et disparurent.

Deux jeunes gens vinrent auprès d'elle dans l'intention de la railler et de s'amuser à la contrarier. Après les avoir écoutés tranquillement pendant quelques moments, elle leur répondit avec tant de sagesse et d'onction, que ses paroles portèrent le repentir dans leur cœur; loin de s'excuser ils avouèrent leur faute, et promirent de s'en corriger. En effet, leur conduite à venir fut sans reproche.

Son langage était si persuasif et son jugement si exquis, que de tous côtés venaient près d'elle une infinité de personnes de tout rang et de toute condition, et même des docteurs, les uns pour la consulter sur des matières spirituelles, les autres pour obtenir des consolations dans leurs peines et leurs souffrances: tous s'en retournaient satisfaits. C'était l'esprit du Seigneur qui parlait par sa bouche. Elle n'était pas plus embarrassée en conversant avec les grands de la terre qu'en écoutant la prière d'un pauvre. Elle leur disait tout ce qu'elle croyait utile au salut de leurs âmes;

quelquefois elle poussait la franchise jusqu'à les reprendre de leurs fautes; mais elle y apportait tant de délicatesse, que loin de s'en offenser, ils la remerciaient et l'en estimaient davantage. Quand elle écrivait au roi pour les affaires de son ordre, ses lettres faisaient plus d'impression sur l'esprit du souverain, que les recommandations des plus grands seigneurs.

De même que ses paroles produisaient des effets admirables, de même par son attouchement elle opéra beaucoup de miracles. Don Gançale d'Onale son neveu, encore enfant, essuya une maladie grave qui faillit le mettre au tombeau. Il était sans connaissance, sans mouvement, ne donnant plus signe de vie. Tout le monde le croyait mort. La mère Thérèse de Jésus le prit sur ses genoux, invoqua le nom du Seigneur, et le réchauffant doucement de son haleine, le rendit à la vie et à la santé.

A Tolède elle se trouvait dans la maison de madame Louise de Cerda. Une des femmes de cette dame souffrait d'une douleur de dents et d'une oreille d'une manière insupportable. Les secours de la médecine qu'on lui avait prodigués, n'avaient apporté aucun adoucissement à ses souffrances, qui au contraire devenaient de plus en plus intolérables. La malade, connaissant la sainteté de la mère, la pria de faire le signe de la croix sur la partie affligée. Celle-ci la repoussa légèrement, d'un air gracieux, lui disant: Faites vous-même; la sainte croix ne reçoit point de vertu de mes mains, elle la contient en soi-même. Cependant en se reculant elle toucha la malade à l'endroit qu'elle avait désigné, et soit qu'elle eût l'intention de la toucher ou qu'elle l'eût fait par hasard, elle se trouva soulagée dans l'instant et bientôt entièrement guérie.

Dans le même temps la prieure du couvent de Médine, attaquée d'une fièvre inflammatoire avec douleur de côté, était sur le point de succomber. Sainte Thérèse vint la voir et l'embrassa en entrant. Dans le moment même la prieure ne ressentit plus aucune douleur; elle se leva et fut au chœur rendre grâce à Dieu de sa guérison miraculeuse. Une autre religieuse depuis trois ans souffrait des douleurs d'estomac accompagnées d'une toux violente et presque continuelle. Après avoir suivi les ordonnances de plusieurs médecins célèbres, et voyant que rien de ce qu'ils lui prescrivaient ne la soulageait, elle s'abandonnait à la Providence et était sur le bord du tombeau, lorsque la sainte mère s'arrêta au monastère. Ayant appris son état, elle se rendit auprès de la malade pour lui donner des paroles de consolation. Ne vous affligez pas, ma sœur, lui dit la Sainte; mettez toute votre confiance en

Dieu, qui a ressuscité Lazare, et croyez qu'il vous guérira. Unissez vos prières aux miennes; j'ai l'espoir qu'elles seront exaucées. Comme elles priaient, les douleurs se calmèrent, et la sœur recouvra une santé parfaite.

La mère Thérèse devait partir de Valladolid, pour se rendre à Salamanque. Le jour qu'elle avait fixé pour son départ, Anne Barthélemi, sa compagne, tomba dangereusement malade, et fut obligée de garder le lit; elle l'exhortait à la patience, et lui disait: Ne t'afflige pas, ma fille, j'ai fait choix d'une autre personne pour te remplacer; mais dès que tu te porteras mieux, j'ai recommandé à la prieure de te faire conduire à l'endroit où je serai. Voyant que ces paroles, quoique pleines de bonté et de douceur, ne parvenaient point à consoler cette religieuse qui lui avait constamment témoigné l'attachement le plus sincère, notre Sainte se retira à l'écart, se prosterna aux pieds du Seigneur, en le suppliant de rendre la santé à sa fidèle compagne. Un moment après elle revint auprès de la malade, qui se mit sur son séant, en l'assurant qu'elle n'avait plus de fièvre, et qu'elle se sentait assez de force pour la suivre. Le lendemain elle se leva; toutes deux se mirent en voyage, et la sœur, loin d'être incommodée, revint dans une santé parfaite.

Cette religieuse était sujette à de violents maux de dents; lorsque la crise trop forte devenait insupportable, elle priait la mère de vouloir lui faire le signe de la croix sur la partie souffrante; elle le faisait; et aussitôt la douleur passait; la même chose arriva trois ou quatre fois à Avila. Depuis, étant à Burgos, cette sœur éprouva encore semblable mal; les religieuses, touchées de compassion, engagèrent sainte Thérèse à le faire cesser par le signe de la croix. Pensez-vous, leur dit-elle, qu'il faille ainsi abuser du sacré signe de la croix! non, je ne m'y prêterai pas. Enfin, vaincue par leurs importunités, elle finit par lui donner sa bénédiction; à l'instant la douleur s'apaisa; jamais elle ne lui revint tant que la mère vécut.

Dans le monastère de Médine, une sœur avait un érysipèle de la plus mauvaise espèce. Le mal s'était presque tout porté sur le nez, qui était devenu enflé et très envenimé. Les progrès en étaient effrayants; les médecins craignaient même qu'il n'en résultât une plaie cancéreuse. La malade, malgré son état, ne pouvant résister au désir qu'elle avait de jouir de la vue de la mère Thérèse de Jésus, qui ne devait passer que peu d'instants au couvent, se leva et se rendit à l'appartement où elle était à entretenir les religieuses. La sainte mère la voyant dans cet état, en eut

pitié, elle lui passa la main sur le visage, en lui disant : Ma fille, j'ai la confiance que Dieu vous guérira. Aussitôt la sœur se trouva beaucoup mieux, les symptômes alarmants disparurent, le nez reprit son état naturel, et le mal disparut pour toujours.

De tels faits établissent d'une manière convaincante que le Seigneur avait favorisé cette vierge d'élection du don des miracles; elle en fit beaucoup d'autres qui ne sont pas rapportés ici, attendu qu'il serait trop long de les tous énumérer, et que d'ailleurs ils sont consignés tant dans sa vie écrite par elle-même, que dans les actes authentiques, *Acta authentica*. Nous allons donc nous arrêter sur la prudence plus qu'humaine qui était le guide de toutes ses actions.

DE LA PRUDENCE.

Que des personnes puissantes, élevées en dignités, jouissant d'une fortune considérable et d'un grand crédit, se livrent à des entreprises hardies, et qu'elles réussissent, on n'aura pas lieu de s'en étonner; mais qu'une simple religieuse, qui a fait vœu de pauvreté, confinée dans un cloître, soumise à la règle de la plus stricte obéissance, conçoive et exécute le projet d'introduire une réforme austère dans les couvents où la discipline était relâchée, et de fonder des nouveaux monastères, c'est ce qu'admirera l'univers; et l'on sera forcé de convenir qu'il fallait une prudence surnaturelle pour vaincre les difficultés sans nombre que la mère Thérèse eut à surmonter dans toutes ces opérations épineuses. Notre Sainte, animée de l'esprit de Dieu, et prudente comme le serpent, possédait le don de s'attirer les cœurs, de gagner la confiance, de prévoir et d'éviter les inconvénients. Enfin, elle dirigeait, pour ainsi dire, tous les couvents qu'elle avait réformés ou fondés. Aussi cette conduite extraordinaire lui attira les railleries de Jeanne Suaroz, son intime amie, religieuse à l'Incarnation, qui lui dit en plaisantant : Vous avez assez bâti de colombiers, il est temps de vous arrêter; prenez garde maintenant qu'ils n'écroulent. Néanmoins tous ceux qu'elle a fondés ont subsisté, malgré la règle de pauvreté et d'austérité qu'elle y a introduite, et subsistent encore; plusieurs même ont été élevés depuis.

Sa rare prudence s'aperçoit encore dans l'ordre qu'elle a établi au sein des communautés; elle apprenait aux sœurs la manière de prier, elle leur enseignait l'humilité, l'obéissance, la mortification, le recueillement, et les instruisait dans le chemin de toutes les vertus, autant par son exemple que par ses paroles : les ai-

mant toutes, elle en était chérie à son tour; leurs volontés se fondaient dans la sienne, elles ne paraissaient qu'une seule famille dont sainte Thérèse était la mère. Elle voulait qu'elles eussent le visage riant et non sévère et renfrogné; elle reprenait les religieuses qui s'appliquaient à conserver un air austère, même dans les moments de délassements, et qui se tenaient à l'écart pour continuer à prier, persuadées que les récréations, quoique innocentes, les éloignaient de leur salut. Elle fixa les heures de récréation où toutes se réunissaient: les unes composaient des cantiques, d'autres en chantaient ou se livraient à quelques amusements innocents. Malgré le grand amour qu'elles lui portaient, elles ne s'en approchaient qu'avec le plus profond respect, et remplies d'une sainte crainte. Pénétrant dans les replis de leur cœur, elle les reprenait d'un ton tout à la fois sévère et compatissant. Celles qui étaient tombées en fautes, loin de se fâcher ou de chercher à s'excuser, se retiraient pénétrées d'un repentir sincère et avec un redoublement d'amour. Ses réprimandes n'étaient pas toujours publiques, surtout à l'égard des religieuses dont le fond du caractère annonçait la douceur et l'humilité; elle parlait à celles-ci comme une tendre mère à sa fille chérie.

La mère Thérèse de Jésus recommandait expressément à toutes ses religieuses, en dignités ou non, de remarquer avec soin les vertus et les bonnes actions de leurs compagnes pour les en aimer davantage et en faire leur profit, mais de fermer les yeux sur leurs fautes. Aussi n'avait-elle pas bonne opinion de celles qui, s'estimant avoir atteint un haut degré de perfection, ne voyaient que des défauts dans les autres, et qui étaient d'autant moins parfaites, qu'elles étaient dominées par l'esprit d'orgueil. Lorsqu'elle remarquait que quelque sœur se livrait trop à l'oraison et que sa santé pouvait en souffrir, elle chargeait quelque autre de la distraire, lui donnait un office à réciter, ou la chargeait de quelque occupation manuelle. Les religieuses malades attiraient surtout sa sollicitude. Elle les réconfortait, les exhortait à la patience, et lorsqu'elles témoignaient le regret de ce que leurs souffrances et leurs infirmités les mettaient dans le cas de ne plus aller au chœur, ou les empêchait de réciter leurs offices, elle leur répétait: Dieu qui scrute les cœurs apprécie vos désirs: dites avec moi que sa volonté soit faite.

Quant à l'habit et à la coiffure, elle tenait à ce qu'ils fussent strictement selon les constitutions; elle les prévenait qu'ils devaient tous être les mêmes dans toutes les saisons, et que dans le cas où quelqu'une y introduirait quelque changement, soit par

vanité ou pour toute autre cause, la coupable serait appelée par devant toute la communauté pour y être réprimandée et le vêtement jeté au feu, afin de servir d'exemple aux sœurs présentes et à celles qui viendraient dans la suite.

Pour le langage, elle désirait qu'il fût simple et sans expressions recherchées; que l'office divin fût récité lentement, et que les hymnes fussent chantés à voix basse, estimant qu'il résultait beaucoup d'inconvénients de les chanter haut, soit par la mauvaise intonation, soit par la distraction que pourraient causer des voix plus ou moins belles.

A la réception des religieuses, la sainte mère Thérèse ne s'inquiétait nullement de la dot; elle examinait si elles avaient des talents, de l'intelligence et une bonne constitution, chose essentielle pour supporter les grandes austérités de l'ordre; elle avait fixé le nombre des religieuses qui devaient composer chaque monastère, et recommandait toujours qu'il ne fût jamais complet, afin de pouvoir y admettre un nouveau sujet qui s'y présenterait avec les qualités requises. Les sœurs converses n'étant qu'une charge pour la maison, elle enjoignit aux prieures de n'en prendre que pour le strict besoin de la communauté, et de n'en jamais attacher aucune à son service particulier.

Elle exigeait que les prieures fussent discrètes et exemplaires: elle autorisait les sœurs qui leur étaient soumises, à les avertir des fautes dans lesquelles elles pourraient tomber, toutefois avec humilité et avec le respect qui leur est dû, ajoutant que si les prieures s'en formalisaient, ce qu'elle était loin de croire, le Seigneur leur tiendrait compte de leur bonne intention, et qu'il les récompenserait, puisqu'elles n'auraient agi que pour sa plus grande gloire. Les prieures, disait la mère Thérèse de Jésus, sont établies pour garder la règle et faire observer les constitutions: voilà leur devoir principal; elles ne doivent rien y ajouter; elles ne doivent rien en retrancher. Si elles s'écartent de ce principe, il est essentiel que le prélat en soit informé; car avoir la volonté de lui cacher ces innovations, c'est avouer que l'on fait quelque chose contre sa conscience. La prieure communiquera de préférence avec celles qui lui paraîtront plus instruites, mais elle ne doit avoir de prédilection particulière pour aucune, attendu que cette préférence serait une occasion de jalousie pour les autres. Enfin elle exigeait beaucoup des prieures, parce qu'elle reconnaissait chaque jour qu'elles étaient la pierre angulaire de l'édifice. Aussi choisissait-elle pour cet emploi les religieuses qui annonçaient avoir les talents nécessaires pour bien gouverner; plusieurs

seront saintes, disait-elle, qui toutefois ne seraient pas propres à conduire un monastère. S'il s'en trouve qui, reçues par cabale ou par protection, n'aient point les qualités requises, que le prélat les dépose de suite, sans attendre la première année; car les imperfections qui se glisseraient pendant ce temps dans le couvent, porteraient à la règle et aux constitutions un dommage incalculable; elle insistait qu'on n'eût en cela aucune pitié ni déférence, bien persuadée que dans une maison qui doit être l'asile de l'humilité et de la mortification, personne ne doit s'offenser de cette destitution. A l'égard du temporel, elle y avait établi le plus grand ordre. Elle recommandait aux monastères rentés de régler leurs dépenses d'après leurs revenus, dussent-ils manquer quelquefois du nécessaire; et aux maisons pauvres et sans rentes, de ne jamais contracter de dettes. A cet effet, elle priait le visiteur de se faire rendre compte du travail qui se faisait dans chaque couvent et de son produit; de s'informer des sœurs qui y avaient le plus contribué, et de les en féliciter, afin de les encourager à continuer.

Sainte Thérèse refusait d'admettre au noviciat les personnes d'un esprit borné; lorsqu'on lui vantait la piété de celles qu'on lui présentait, elle répondait ordinairement: « La dévotion, on la » lui inspirera ici, l'oraison, elle lui sera enseignée, peut-être se- » ra-t-on obligé de lui faire oublier ce qu'elle en a appris. Si elle » n'a pas d'intelligence, il est impossible de lui en donner, et lors- » qu'une religieuse ou servante de Dieu manque d'intelligence, » elle n'est bonne que pour elle seule, on ne peut l'employer ni à » gouverner les autres, ni à aucun office de la maison; d'ailleurs » son incapacité la fera tomber dans des fautes dont elle ne s'aper- » cevra point, ou qu'elle ne reconnaîtra pas pour telles, malgré » qu'on l'en avertisse, et cela par défaut de jugement. »

Elle défendait aux religieuses de changer de couvent: c'était, disait cette Sainte, ouvrir une porte aux tentations. La règle étant uniforme dans tous, et les exercices les mêmes, ce changement ne peut être excité que par une suggestion du démon; d'ailleurs, une religieuse qui demande une telle chose n'est plus dans l'esprit de son état, et loin d'édifier se compagnes, elle deviendra pour elles un objet de scandale.

La mère Thérèse de Jésus jugeait d'un coup d'œil ce que d'autres n'auraient pu voir qu'avec beaucoup de temps et une attention soutenue. Une novice déjà agréée par les sœurs était sur le point de prononcer ses vœux. Vous ferez demain profesion, lui dit la Sainte: J'attendrai, ma mère, répondit la novice, s'il plaît à vo-

tre révérence. Sainte Thérèse lui répartit : Je vous déclare que vous ne ferez point profession en l'ordre. Lui ayant refusé constamment la permission, elle la renvoya chez ses parents, où bientôt atteinte d'une fièvre lente, cette novice tomba dans une maladie de langueur et mourut quelque temps après.

On lui présenta une autre religieuse, qui avait commencé son noviciat dans une maison qui n'était pas du même ordre, mais qui, désirant mener une vie plus parfaite, aspirait à être admise au nombre des carmélites déchaussées ; elle lui était amenée par un révérend père de la compagnie de Jésus, frère de la postulante. La mère Thérèse fit difficulté de la recevoir, attendu qu'elle sortait d'une autre communauté, et la renvoya : cependant ayant pénétré qu'elle avait les plus heureuses dispositions et qu'elle était pleine d'intelligence, elle la fit rappeler et l'admit dans sa communauté. Après sa profession, elle fut envoyée à Salamanque, où elle se fit admirer et aimer tant par ses vertus que par sa piété. On pourrait citer une infinité d'autres faits puisés dans la vie de sainte Thérèse. Cependant ce que nous venons de rapporter doit suffire pour établir d'une manière convaincante la prudence et la haute intelligence dont le Seigneur avait comblé son angélique épouse.

DÉTAILS DE SA MORT.

La mère Thérèse de Jésus était près de terminer sa carrière, lorsqu'elle fonda le monastère de Saint-Joseph et de Sainte-Anne, dans la ville de Burgos. Comme il n'était point renté, elle avait quelque inquiétude pour la subsistance des religieuses qu'elle y avait établies.

Le Seigneur la rassura à cet égard dans une vision. Alors n'ayant plus affaire dans cette maison, elle résolut de la quitter, malgré qu'elle s'y plût beaucoup. Elle partit donc de Burgos pour se rendre à Avila, en passant par Palence et Médine ; mais Dieu en avait ordonné autrement. Arrivée à Médine, elle trouva le père Antoine de Jésus, alors vicaire provincial, qui l'attendait pour la conduire à Albe où elle était invitée de se rendre auprès de la duchesse madame Marie Enriquez : cette nouvelle la contraria singulièrement, parce qu'ele croyait sa présence très nécessaire à Avila, dont elle était prieure. Comme elle avait prescrit l'obéissance, et qu'elle avait toujours été la première à en donner l'exemple, elle prit la résolution d'obéir sur-le-champ. On la mit dans une voiture : à peine y fut-elle montée qu'elle éprouva un malaise général près de Pegnaranda, elle ressentit des douleurs si poi-

gnantes, suivies d'une telle faiblesse, qu'il lui prit un évanouissement, et fut contrainte de s'arrêter en cet endroit. Malheureusement le village n'offrait aucune ressource, il ne s'y trouvait pas même un œuf, seulement quelques figues. La sœur Anne de saint Barthélemi, qui l'accompagnait, se désolait d'être dans l'impossibilité de la soulager; la sainte mère tâchait de la rassurer, et lui disait : Ne vous fâchez pas, ma fille, ces figues sont très-bonnes; beaucoup de pauvres voudraient en avoir autant. Le jour suivant elles allèrent dîner dans un autre petit village encore plus misérable, où elles n'eurent pour leur repas que des herbes cuites avec des oignons. Le soir elle arriva à Albe; c'était la veille de la fête du glorieux apôtre et évangéliste saint Matthieu. Aussitôt qu'elle fut descendue de la voiture, la prieure et les religieuses la prièrent instamment de se mettre au lit; ce qu'elle fit, en disant : O mon Dieu, que je suis lasse! Il y a vingt ans que je ne me suis couchée d'aussi bonne heure. Le matin elle se leva pour visiter la maison; elle se rendit à l'église, où elle communia avec dévotion, suivant son usage, et continua ainsi jusqu'au jour de saint Michel, auquel après avoir également assisté à la messe et communié, elle se remit au lit, ne pouvant plus se tenir debout. A peine fut-elle couchée, qu'il lui survint un flux de sang qui hâta sa fin, à ce qu'on a lieu de présumer. Trois jours avant sa mort elle fut constamment en oraison; le matin du troisième jour elle fit appeler le père Antoine de Jésus pour la confesser : dès cet instant elle tint à ses sœurs des discours pleins d'onction, et leur adressa les exhortations les plus touchantes. La veille du glorieux saint François, dans un tel état de faiblesse qu'elle ne pouvait remuer dans son lit, ni se tourner d'un côté ou d'autre sans l'aide de quelqu'un, elle demanda le très-saint Sacrement, et joignant les mains, elle adressa ces paroles à la communauté qui était assemblée autour d'elle : « Mes filles et mesdames, pour l'amour de Dieu, je requiers » de vous d'être soigneuses à garder et observer la règle et les » constitutions; surtout oubliez les mauvais exemples que cette re- » ligieuse indigne peut vous avoir donnés, et veuillez lui pardon- » ner. » Lorsqu'on lui apportait le Viatique, et qu'elle vit entrer par la porte de sa cellule ce Seigneur qu'elle aimait uniquement, quoique sans force auparavant et prête à descendre au tombeau, elle se leva sur son séant, sans le secours de qui que ce soit, son visage devint brillant, enflammé, rayonnant de joie; elle entonna un cantique et entretint les assistants des choses célestes : O mon Seigneur! s'écriait cette sainte mère, l'heure que j'ai tant désirée est enfin arrivée. Il est temps, ô mon Dieu! que je jouisse de

vôtre auguste vue, que je quitte ce lieu de bannissement, et que mon âme goûte ce bonheur ineffable, après lequel elle n'a cessé de soupirer. Les sœurs l'ayant priée de leur dire encore quelques paroles, elle ne voulut rien ajouter; elle leur recommanda de nouveau d'être fidèles aux constitutions, et de ne jamais s'écarter de l'obéissance qu'elles devaient aux prélats et aux supérieurs, et répétait du fond du cœur ce verset : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. Ne projicias me à facie tuâ; Spiritum sanctum tuum ne auferas à me. Cor mundum crea in me, Deus;* et particulièrement ce demi-verset : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies;* et il ne lui sortit point de la bouche jusqu'à ce qu'elle perdit la parole. Elle demanda l'extrême onction, qu'elle reçut avec sa ferveur accoutumée, sur les neuf heures de la nuit, même jour de la veille de saint François. Pendant la cérémonie, elle joignait ses prières à celles des sœurs, et remercia le Seigneur du fond de son cœur de toutes les grâces qu'il avait daigné répandre sur une créature indigne de tant de bienfaits. Le père Antoine de Jésus lui ayant demandé si elle désirait reposer à Avila ou à Albe, cette question parut lui causer de la peine. Elle répondit : Dois-je avoir quelque volonté? n'y a-t-il pas ici un peu de terre pour me couvrir? Elle passa toute la nuit sans fermer l'œil et tourmentée de douleurs aiguës. Le lendemain elle se tourna sur le côté en tenant un crucifix à la main, et resta dans cette position, toujours en prières, jusqu'à neuf heures du soir; en cet instant son âme prit l'essor vers son Créateur. C'était le jour de saint François, le 4 octobre 1582; dans cette année le calendrier fut rectifié, en retranchant dix jours qui en dérangeaient l'harmonie; de sorte que le lendemain de la mort de sainte Thérèse se trouva le 15 octobre. Ce changement eut lieu sous le pontificat de Grégoire XIII d'heureuse mémoire, et sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne. Ce calendrier fut appelé Grégorien.

CE QUI ARRIVA APRÈS SA MORT.

Cette Sainte étant née le 28 mars 1515, a donc vécu 67 ans, six mois et 7 jours. Elle a passé 47 ans en religion, 27 au monastère de l'Incarnation, et les 20 derniers dans sa réforme. Sa mort fut si paisible, qu'on aurait pu la croire en oraison, si l'on n'avait pas eu la conviction que son âme était dégagée des liens de la terre.

Sa figure, après sa mort, sans rides, quoiqu'elle en eût assez

auparavant, parut d'une grande beauté ; son corps était uni comme l'ivoire, blanc comme l'albâtre ; elle avait la peau douce et la carnation d'un enfant de trois ans ; semblable en tout ceci à ce que raconte saint Bonaventure de l'état où se trouva le corps du bienheureux saint François, à l'instant de sa mort : ses membres étaient si flexibles, qu'ils semblaient conserver la souplesse du jeune âge, et annoncer l'innocence et la sainteté. De tout le corps il sortait une odeur admirable et telle qu'il était impossible de la comparer à aucune autre; quelquefois même elle était si forte, quoique agréable, que les personnes délicates ne pouvaient la supporter. Le corps fut déposé dans une chambre basse, sous le cloître ; l'odeur qui s'en exhalait pénétrait l'appartement supérieur; cette nuit-là, elle se répandit dans toute la maison ; elle s'incorpora même à ses vêtements et à toutes les choses qu'elle avait touchées pendant sa maladie ; c'était au point que, quelques jours après, une sœur sentant la même odeur dans la cuisine, et cherchant d'où elle pouvait provenir, trouva sous un coffre une petite salière qui avait servi à la bienheureuse Thérèse lorsqu'elle était malade, et qui avait gardé l'empreinte de ses doigts ; c'était la source miraculeuse qui répandait au loin ce parfum délicieux. L'eau même dans laquelle on avait lavé les plats s'en trouva imprégnée. La sœur qui l'avait ensevelie, ayant lavé ses mains aussitôt après, il s'en exhala une odeur si suave et si extraordinaire, qu'elle l'attribua à une cause céleste. On devait d'autant moins s'en étonner, qu'en santé comme en maladie, on sentait s'exhaler de son corps, principalement lorsqu'elle tombait en extase, une odeur semblable à un baume composé de mille fleurs. Ce qui est également attesté par une dame de Palence, qui eut le bonheur de la recevoir dans sa maison, où l'enfant s'étant approché d'elle pour recevoir sa bénédiction, se mit à dire : O ma mère, que ses mains sentent bon ! La sœur Anne de saint Barthélemi, sa compagne inséparable, et qui ne l'a point quittée pendant sa maladie, rend le même témoignage.

Les religieuses demeurèrent toute la nuit et le jour suivant auprès de ce saint corps, qui avait été si longtemps le temple du Saint-Esprit, et qui avait renfermé une si belle âme; lui baisant souvent les pieds et les mains. Une d'elles était privée du sentiment de l'odorat ; désolée de ne pouvoir jouir comme les autres de cette odeur délectable qui leur causait tant de plaisir, elle se jette à genoux, prie avec ferveur et embrasse les pieds de la Sainte ; aussitôt elle recouvre l'usage de ce sens, et non seulement elle a le bonheur d'aspirer cette odeur divine, mais encore elle la conserva dans ses

mains pendant toute sa vie. Une autre sœur, sujette au mal de tête, et menacée de perdre un œil dont elle souffrait depuis longtemps, fut subitement guérie en embrassant ses pieds. Une religieuse dont les yeux étaient en si mauvais état qu'ils ne pouvaient soutenir le grand jour, et qui depuis quatre ans ressentait des maux de tête si violents qu'elle était obligée de la soutenir avec la main, s'approcha de la bienheureuse mère, au moment où elle rendait le dernier soupir; elle prit sa main qu'elle approcha de sa tête, et dirigea ses doigts vers ses yeux; au même instant sa vue se raffermit et le mal de tête disparut.

Le jour suivant, le corps, revêtu de ses habits religieux, fut mis simplement dans une bière de bois; on la recouvrit d'un drap broché en or, pour accomplir la vision qu'elle avait eue, lorsqu'à l'âge de vingt ans on la tint pour morte. On l'enterra avec toute la solennité possible, dans l'enfoncement d'une voûte qui formait le chœur d'en bas, et on y mit deux grilles, afin que les personnes du dedans et celles du dehors eussent la faculté de voir son tombeau. Thérèse de Lays, fondatrice de cette maison, pour s'assurer la possession de cette sainte relique, fit creuser un caveau profond, dans lequel le corps fut déposé, et en fit sceller l'ouverture avec des pierres, des briques et du ciment.

Cette glorieuse mort fut annoncée par divers miracles, ainsi que le Seigneur veut bien le faire, lorsque ses créatures chéries sont sur le point de quitter leurs dépouilles mortelles, pour aller jouir de la gloire éternelle. Quelques sœurs aperçurent sur l'église une étoile de la plus grande dimension, toute resplendissante de lumière. Une autre, un éclair transparent comme le cristal, passer sur la fenêtre au moment où son âme s'envolait vers les cieux; plusieurs y remarquèrent des feux éclatants. Le printemps avant l'arrivée de la sainte mère à Albe, les religieuses étant en oraison entendaient autour d'elles un léger frémissement fort agréable, qui se renouvela à l'heure de son décès, et toutes se rappelèrent que c'était le même qu'elles avaient ressenti tandis qu'elles étaient en oraison. Une sœur, pour lors infirmière, étant assise à une fenêtre basse qui donnait sur le cloître, et qui était vis-à-vis celle de la chambre qu'occupait sainte Thérèse, entendit un bruit confus de voix et d'instruments, et aperçut dans le même instant une foule de personnes toutes vêtues de blanc, qui, d'une marche joyeuse, se précipitaient dans sa cellule, et approchèrent du lit dans lequel était la malade à l'instant où elle expirait; ce qui donnait à connaître que c'étaient les anges qui venaient chercher son âme pour l'accompagner dans les cieux. On raconte la même chose de sainte

Gertrude ; au moment de sa mort, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, entre sa très-sainte mère, qui était à sa droite, et saint Jean, apôtre et évangéliste, à sa gauche, vint la visiter ; il était accompagné d'une multitude de vierges habillées de blanc, qui furent vues pendant toute cette journée par les religieuses du monastère, parmi lesquelles elles se mêlaient, et ne disparurent qu'au moment où elle rendit l'âme. Un fait certain, c'est qu'au jour de la fête des mille martyrs, que la mère solennisait avec beaucoup de dévotion, ces saints lui apparurent et lui promirent de venir la chercher après sa mort pour l'accompagner dans le séjour céleste qu'ils habitaient ; ce qui confirme et explique la vision de la sœur infirmière.

Ce saint corps resta donc en dépôt dans le monastère des religieuses carmélites déchaussées d'Albe, dans le même endroit que la glorieuse mère avait désigné. Pendant la première année, les religieuses venaient assidûment visiter son tombeau ; s'il arrivait à quelqu'une de s'assoupir, soudain elle était réveillée par un bruit semblable à une personne qui récite une prière ; souvent il s'en exhalait une odeur délicieuse quoique recouvert d'une quantité de pierres et de chaux, et principalement le jour des fêtes de saints auxquels elle avait eu plus de dévotion. Cette odeur toujours agréable, n'était jamais la même : tantôt c'était celle du lis, d'autres fois celle de la rose et du jasmin ; souvent elle était telle qu'on ne pouvait la comparer à aucune autre.

Ces effets miraculeux inspiraient aux religieuses un violent désir de pouvoir visiter le corps, jugeant impossible qu'il fût corrompu, puisqu'il en sortait de si douces émanations. Elles rendirent compte de ce qui se passait au père Jérôme Gratien, provincial, et lui témoignèrent combien elles éprouveraient de contentement s'il leur accordait la permission de descendre dans le caveau. Sur le consentement du révérend père, on commença par enlever les pierres sans bruit, et en secret ; il y en avait une si grande quantité, et le mortier avait tellement endurci que lui et son compagnon employèrent quatre jours à les ôter ; ils en jetèrent quelques-unes sur de la paille qui se trouvait auprès. Peu de jours après, une sœur remplissant une paillasse pour une novice qu'on venait de recevoir, s'aperçut que cette paille rendait une odeur merveilleuse, et cherchant à en deviner la cause, elle reconnut que les pierres tombées sur la paille lui avaient communiqué cette odeur qu'elles conservaient elles-mêmes.

Le cercueil fut ouvert le 4 juillet 1583, neuf mois après qu'il eut été mis en terre ; il se trouva rompu par-dessus et à demi pourri ; les

habits étaient également moisis et pourris, à cause de la grande quantité de chaux et de terre mouillée qu'on y avait jetées. Le saint corps, par la même raison, était couvert de moisissure ; mais lorsqu'il eut été nettoyé, on reconnut qu'il était sain et entier, comme si on venait de l'enterrer, Dieu ayant voulu que ce précieux corps, qui avait conservé sa virginité et sa chasteté pendant toute sa vie, fût incorruptible après sa mort. Après l'avoir changée d'habits, on l'enveloppa d'un drap, on la remit dans un coffre neuf, et on la replaça dans le même lieu où elle était auparavant, et où on la voit encore aujourd'hui. Mais auparavant, le père provincial en détacha la main gauche, qu'il porta lui-même à Lisbonne ; il la remit aux religieuses déchaussées de ce monastère qui avait été fondé depuis peu de temps. Le corps, ainsi que nous l'avons dit, resta déposé à Albe, à la grande satisfaction de la communauté, qui le visitait souvent avec un grand esprit de ferveur et de dévotion.

A quelque temps de là, les R. P. déchaussés tinrent chapitre pour délibérer sur le couvent où le saint corps de la bienheureuse Thérèse devrait être déposé, c'était le 18 octobre 1585. Il fut arrêté que ce saint corps serait retiré très-secrètement du monastère d'Albe, et transporté à celui d'Avila. Voici les raisons qui les déterminèrent à en agir ainsi. La mère Thérèse avait pris naissance à Avila, c'était dans cette ville qu'elle avait fait profession ; dans ce couvent elle avait introduit la première réforme, elle en était prieure lorsqu'elle mourut. D'ailleurs ils y étaient déterminés par suite d'une promesse du père Gratien, faite par écrit, en 1577, à don Alvarez de Mendoce, évêque de Palence. Ce prélat s'était engagé à ériger une grande chapelle dans le monastère d'Avila, à élever au milieu un tombeau magnifique pour la Sainte et un autre tout auprès pour lui-même. Il avait tant de vénération pour la bienheureuse mère, et il lui fut si constamment attaché pendant sa vie, qu'il ne voulait pas en être séparé après sa mort. Le père Grégoire Nazianzène, vicaire provincial de Castille, fut chargé de faire transporter le saint corps à Avila, et d'en laisser un bras au couvent d'Albe, pour consoler les religieuses du précieux trésor qu'on leur enlevait ; chose étonnante, et cependant qu'on ne peut révoquer en doute, puisqu'elle est attestée par toutes les religieuses d'Albe. A l'heure même où cette décision fut prise, les sœurs étaient en récréation, elles s'entretenaient du sujet pour lequel le chapitre s'était assemblé, elles entendirent directement pendant deux fois frapper trois coups assez forts auprès d'elles. Comme le bruit partait du côté de la sacristie, elles craignirent que quelqu'un ne se fût introduit dans le couloir. La sœur portière étant entrée de suite à

l'église pour en faire la visite, ne trouva personne, mais entendit frapper encore trois coups de la même force : Ne nous inquiétons point de ce bruit, dit la prieure, c'est le diable sans doute qui veut nous troubler. Cependant une sœur assura que le bruit venait directement de l'endroit où reposait le corps de la bienheureuse mère; toutefois on ne sut à quoi l'attribuer, jusqu'à ce qu'ayant raconté ce qu'elles avaient entendu au père Grégoire Nazianzène, il leur déclara que ces coups avaient été frappés dans le moment où on signait son obédience.

Le père se mit en route au mois de novembre suivant, et arriva à Albe le 24 dudit mois; il montra ses pouvoirs à la prieure, qui ayant assemblé les anciennes, convint avec elles que l'exhumation serait faite pendant que les religieuses réciteraient les matines. En conséquence, elles furent envoyées dans le chœur d'en haut, et tandis qu'elles étaient occupées à prier, on se hâta de retirer le saint corps du tombeau. Il fut encore trouvé sain et entier, ainsi que la première fois. Comme elle était morte à la suite d'un flux de sang, et qu'elle en rendait assez au moment de sa mort, la chemisette d'étamine blanche dont on l'avait revêtue était teinte d'un sang aussi pur et aussi vermeil que s'il avait été récemment tiré, lequel rendait une odeur délicieuse; cependant il y avait trois ans et dix mois que cette sainte avait cessé d'exister. En conséquence des ordres qu'il avait reçus du chapitre, le père Grégoire se mit en devoir de séparer un bras du corps; il s'en approcha, saisi de respect et de crainte, et vit avec étonnement que l'instrument dont il se servait en tremblant, pénétrait dans les chairs sans effort, comme s'il eût agi sur une cire molle ou un fruit de l'espèce la plus tendre. L'amputation fut donc effectuée sans peine, quoique la chair et les os parussent aussi sains qu'ils le sont ordinairement dans les personnes vivantes. Ce fut le bras gauche, dont la main avait été précédemment extraite, qui demeura à Albe. Sans perte de temps, le père Grégoire, aidé du père Gratien, enveloppa le saint corps dans un linceul, et le sortit du couvent; mais comme il continuait à exhaler une odeur merveilleuse, qui parvint jusqu'aux religieuses, quoiqu'elles fussent encore au chœur, elles eurent un pressentiment qu'on leur enlevait leur trésor. Elles coururent toutes à la porte en pleurs, et eurent la douleur de voir qu'il leur était ravi pour jamais; elles pouvaient à peine se consoler de n'avoir en partage qu'un bras de leur sainte mère

Les pères partirent la même nuit, et arrivèrent, sans s'être arrêtés, le lendemain à Avila. Cette précieuse relique y fut reçue

par les religieuses avec des transports de joie et un saint respect ; elles la placèrent dans la salle du chapitre, pour être plus à portée de la contempler, l'arrangèrent sur un brancard entouré de franges d'or. Depuis, elles la déposèrent dans une très-belle châsse qu'elles firent construire ; cette châsse était doublée de taffetas violet, entrelacé de rubans de soie et argent ; le dehors était revêtu d'ornements dorés ; à chaque extrémité était un écusson, l'un portant le très-saint nom de Jésus ; l'autre représentant les armes de l'ordre ; elle était surmontée d'une étoffe tissue d'or, sur laquelle on lisait ces mots : *Thérèse de Jésus*, exécutés en broderie. Toutefois on garda sous le secret la translation du corps à Avila, ainsi que les miracles qu'il avait opérés, tant on craignait les réclamations du duc et de la duchesse d'Albe.

Malgré ces précautions, le bruit de l'exhumation et de la translation à Avila se répandit bientôt après dans toute la ville, et on ne parlait que des miracles opérés par ce saint corps. Don Diégue de Yepès, prieur de Saint-Jérôme, et confesseur de Philippe II, en apprit la nouvelle à Madrid où il résidait. Il en écrivit à la mère Marie de Saint-Jérôme, alors prieure d'Avila, et l'invita à lui faire passer la relation exacte de tout ce qui avait eu lieu lors de la translation du corps de la bienheureuse mère Thérèse ; elle lui répondit qu'elle était prête à lui obéir, mais qu'auparavant elle devait en obtenir la permission de son supérieur. Désirant de s'assurer de toutes choses par lui-même, il se détermina à entreprendre le voyage. Muni d'un ordre du père provincial, et prenant avec lui le licencié Laguna, conseiller au conseil royal, et don François Contreras, auditeur au conseil, il se rendit à Avila par des chemins affreux, et malgré la rigueur de la saison. Ils descendirent dans la maison de don Pierre Fernandez de Tenique, évêque de cette ville, et lui racontèrent l'objet de leur voyage. Ce prélat ayant fait appeler le trésorier don Jean Carille, lui demanda s'il avait connaissance des bruits qui circulaient au sujet de la translation du corps de la mère Thérèse ; celui-ci lui ayant répondu affirmativement, l'évêque voulut accompagner ces trois docteurs, et envoya prévenir la mère prieure qu'ils se rendraient au monastère le lendemain sur les neuf heures. Le lendemain, jour de la Circoncision, le prélat se rendit avec eux au couvent à neuf heures ; ils se firent assister de deux médecins et de plusieurs personnes de distinction ; ils étaient vingt en tout. Le père Diègue de Yepès, Julien d'Avila, prêtre, et les deux médecins entrèrent pour aller chercher le saint corps. Ils l'apportèrent jusqu'auprès de la porte ; là il fut étendu sur un tapis, et découvert

avec décence. A l'instant l'évêque et tous les assistants, ayant la tête nue, se mirent à genoux et s'entre-regardèrent avec admiration, répandant des larmes de joie. Les médecins l'examinèrent avec la plus scrupuleuse attention ; et ayant reconnu les chair parfaitement saines et les os absolument intacts, frappés également de l'odeur admirable qui s'en exhalait, ils affirmèrent que c'était une chose surnaturelle. En effet, comment, sans miracle, un corps sortant de maladie, enterré sans préparation, sans avoir été embaumé, aurait-il pu se conserver dans un caveau humide, pendant trois ans et trois mois entièrement sain, et n'ayant point le moindre signe de corruption? Il était si loin d'être en putréfaction, qu'il en sortait une odeur agréable et telle qu'on ne pouvait la définir. Cette visite achevée, l'évêque leur recommanda de placer ce précieux dépôt dans l'endroit le plus apparent du couvent, d'avoir pour lui la plus grande vénération, et de conserver soigneusement le tapis sur lequel le corps de la sainte avait reposé, lequel ne devait plus servir à aucun autre usage ; le prélat leur défendit encore, sous peine d'excommunication, de ne rien révéler de ce qu'elles avaient vu ; mais les merveilles qui s'étaient opérées à la vue de l'évêque et des docteurs, avaient produit une impression si forte sur leur esprit, qu'ils ne purent eux-mêmes se contenir, et qu'ils s'écrièrent en sortant du monastère : Oh! que de choses miraculeuses nous avons vues! Ce qui détermina l'évêque à lever l'excommunication, pour ne pas alarmer leur conscience.

Pendant que tout ce que nous venons de rapporter se passait à Avila, il y eut grande rumeur à Albe. Lors de l'exhumation du saint corps, le duc don Antoine de Tolède se trouvait à Navarre, don Fernand de Tolède, prieur de Saint-Jean, son oncle, lequel gérait ses affaires, était aussi absent; ayant appris à son arrivée ce qui s'était passé, il en fut douloureusement affecté, parce qu'il avait une grande dévotion pour la sainte mère, et que c'était, selon lui, le trésor le plus précieux qu'on avait enlevé à la ville. Craignant qu'on ne vint encore à soustraire le bras qui y était resté, il se transporta au couvent, avec un notaire, et fit signifier à la prieure et aux religieuses qu'elles n'eussent point à s'en dessaisir, sous les peines les plus graves, quelque ordre qu'elles en reçussent, et de quelque part qu'il vînt. S'étant assuré de la possession de cette précieuse relique, il s'adressa à sa sainteté pour obtenir la réintégration du corps au monastère d'Albe. Le saint Père, faisant droit à la demande du duc, intima l'ordre aux carmes déchaussés de réintégrer sans délai le saint corps au couvent d'Albe; leur

mandant que, dans le cas où ils auraient quelques raisons à alléguer pour justifier leur conduite, ils se présentassent pardevant lui, en personne ou par procureur.

A peine le bref du saint Père fut-il signifié au père Nicolas-Jésus-Marie, provincial, qu'il obéit sans hésiter, et chargea le père Jean-Baptiste, prieur de Pastrane, et le père Nicolas de Saint-Cyrille, prieur du monastère de Mauserre, de reporter, dans le plus grand secret, le saint corps à Albe; lui-même se rendit à Avila. Ils arrivèrent à Albe, la veille de saint Barthélemi, 23 août 1586. Ils avaient enveloppé le corps avec tant de précaution, que personne ne se douta de ce qu'ils apportaient; ils le remirent au monastère vers les huit heures du matin. La nouvelle s'en étant bientôt répandue, le clergé, suivi d'une foule de chrétiens, vint en grande procession, précédé de la musique, pour rendre hommage à cette bienheureuse mère; mais le provincial, qui n'avait agi que par contrainte et seulement pour obéir aux ordres du Pape, auquel il se proposait d'adresser de nouvelles représentations, ne voulut pas consentir à ce qu'on la reçût avec cérémonie; il prit simplement acte de la réception, et se retira.

Bientôt après, le saint corps fut porté au chœur d'en bas, devant la grille. Le duc et la duchesse de Lorni, sa mère, étant arrivés, l'église remplie d'une foule de fidèles, cette précieuse relique fut montrée à découvert. Le père prieur de Pastrane s'en approcha; il interpella les religieuses de déclarer si elles reconnaissaient que ce fût bien là le corps de la mère Thérèse de Jésus; elles répondirent qu'elles le reconnaissaient parfaitement; les assistants rendirent le même témoignage, de suite il en fut dressé procès-verbal pardevant notaire. L'affluence du peuple fut si grande pendant la journée, qu'on ne pouvait ni entrer dans l'église, ni en sortir sans courir le risque d'y être suffoqué. Il était déjà nuit que la foule n'était pas encore dissipée. Les habitants de la ville, satisfaits d'avoir recouvré ce précieux dépôt, et craignant qu'on ne cherchât à le leur ravir de nouveau, mirent des gardes aux portes de l'église et du couvent, et ne voulurent se reposer que sur eux-mêmes du soin de le garder.

La même nuit, les pères qui avaient fait la conduite s'arrêtèrent dans une hôtellerie où j'étais logé (c'est le père Ribera qui parle); on vint leur remettre l'habit qui avait enveloppé le corps de la bienheureuse mère, pour le rapporter à Avila; les religieuses d'Albe lui en ayant mis un autre. Cet habit était enveloppé dans une couverture: j'en approchais pour le sentir; je reconnus qu'il en sortait une odeur délicieuse; et, chose surprenante, c'est que

cette odeur s'est répandue dans cette chambre, et s'y est conservée longtemps après leur départ; mon compagnon y étant entré, en fut également émerveillé. Depuis ce moment ce corps saint est demeuré dans le monastère d'Albe.

Ce fut là que le père Ribera eut le bonheur de le contempler à son aise, et voici la description qu'il en fait : Le corps est droit et étendu, quoique légèrement incliné à l'habitude des vieillards, de sorte qu'en le mettant debout, il s'y tient, en soutenant seulement les épaules d'une main, et qu'on l'habille et le déshabille comme s'il était vivant ; sa couleur est brune et en quelques parties blanche ; le visage ayant été altéré par l'humidité et la chaux, est d'un brun plus foncé, cependant sans être déformé; les cheveux sont parfaitement conservés ; les yeux desséchés sont encore entiers ; les verrues mêmes qui étaient sur ses joues sont encore garnies de leurs poils. Elle a la bouche fermée, sa chair intacte mais ridée, la main bien faite et placée comme si elle donnait sa bénédiction, et il en sort une odeur admirable.

Les carmélites et les principaux habitants de la ville d'Avila tentèrent de nouveaux efforts auprès du saint Père. Le Pape renvoya leurs suppliques pardevant Césan Spécian, évêque de Novarie, son nonce en Espagne ; l'affaire dura plus d'une année. Après avoir entendu les parties, et avoir mûrement pesé leurs moyens respectifs, ce prélat prononça, dans le mois de décembre 1588, que le dépôt resterait définitivement à Albe. Il y eut encore appel de cette sentence au Pape lui-même ; mais Sixte V confirma, le 10 juillet 1589, la décision de son nonce apostolique.

Dès ce moment l'ordre des réformés prit un accroissement considérable, non-seulement dans l'Espagne, mais encore dans tout le monde chrétien. La piété des fidèles fonda une infinité de monastères de l'un et l'autre sexe. Le cardinal de Bérulle entreprit lui-même le voyage d'Espagne, pour travailler à l'établissement d'un couvent de Carmélites en France : il fit choix des religieuses pour lesquelles la bienheureuse mère avait témoigné plus d'affection pendant sa vie ; elles furent installées, en 1605, rue du faubourg Saint-Jacques, et sous le nom des carmélites de l'Incarnation ; les religieuses avaient emporté avec elles le manteau et plusieurs autres reliques de la glorieuse mère sainte Thérèse. En 1625, madame Elisabeth de France, fille de Henri-le-Grand, et épouse de Philippe IV, roi d'Espagne, leur envoya un doigt de la Sainte qui leur fut apporté par madame de Fargis, femme de l'ambassadeur de France; cette relique était accompagnée d'une lettre de la reine à la mère Magdeleine de Saint-Joseph, lors

prieure de cette maison, et d'une attestation de Jules Sacchetti, évêque de Graves, et nonce du pape, qui certifiait avoir vu remettre par la reine à madame de Fargis, un doigt de sainte Thérèse, et que ce doigt était le second doigt de la main droite. Cette relique, et celles que les six religieuses espagnoles avaient apportées avec elles, ont été préservées de la destruction révolutionnaire, et sont encore précieusement conservées par les carmélites qui ont survécu.

Le pape Paul V ayant une prédilection toute particulière pour cet ordre, qu'il regardait comme l'égide de la foi et le bouclier de la religion, ne négligeait aucune occasion de continuer à l'étendre. Sachant que Henri IV, roi de France, était prévenu favorament pour ces religieux, il lui adressa un bref, le 28 avril 1610, pour l'engager à les recevoir dans ses états, et à leur accorder confiance et protection. Ce bref, présenté à sa majesté par le cardinal François de Joyeuse, obtint le succès désiré par le sain père.

MIRACLES OPÉRÉS APRÈS SA MORT.

La sainteté de la bienheureuse mère Thérèse de Jésus s'étant répandue au loin, on vit accourir de toutes parts des fidèles qui vinrent honorer ses reliques et solliciter son intercession. De là, la multitude de miracles qui s'opérèrent après sa mort, et dont nous ne rapporterons que les principaux.

Quelque temps après sa mort, sainte Thérèse de Lays, fondatrice du monastère d'Albe, tomba malade. La maladie eut des variations; un jour que le médecin la trouvait beaucoup mieux, la sainte mère lui apparut, elle la vit auprès d'elle avec sa chappe blanche et son voile; d'un visage riant, elle lui faisait signe de la main de venir à elle. En mourrai-je? lui dit la religieuse, mon heure est-elle déjà vénue? La bienheureuse mère se retira sans lui répondre. Dès cet instant le mal empira; la malade alors reconnut qu'elle touchait à sa fin, fit appeler son confesseur et décéda après avoir reçu ses sacrements.

Catherine de Jésus, religieuse d'une piété exemplaire, qui dans la suite fut prieure du même monastère, était retenue au lit depuis quelque temps. Le jour après la mort de la sainte mère, deux ou trois sœurs se tenaient à l'écart et parlaient très bas, pour n'être pas entendues de la malade. Je connais votre secret, leur dit celle-ci, notre mère n'est plus depuis hier, elle m'a apparu à l'instant de sa mort. Elle la vit une seconde fois, et craignant de se tromper, elle n'osait s'en approcher; sainte Thérèse la rassura en

lui disant : Je vous loue de ce que vous ne croyez point facilement ; je préfère que vous attachiez plus de prix aux vertus qu'aux visions et aux révélations ; mais afin que vous croyiez à la réalité de cette vision, approchez-vous ; à ces mots, elle lui toucha de la main une tumeur qu'elle avait au-dessus du sein et qui avait résisté à tous les remèdes. Incontinent la religieuse fut guérie, à son grand contentement et à l'admiration des personnes qui l'avaient vue dans l'état de maladie.

La sainte mère avait toujours désiré que Béatrix d'Oualle, sa nièce, fille de madame Jeanne d'Ahumade, sa sœur, se fît religieuse déchaussée. La jeune personne cependant ne se sentait point d'inclination pour un état aussi saint ; mais une nuit elle vit la mère en songe, couchée dans le cercueil : elle se lève sur son séant, l'appelle d'une voix douce, l'attire près d'elle et lui prodigue des caresses, ainsi qu'elle en avait l'habitude lorsqu'elle était vivante : Quand donc, lui dit la mère, vous déterminerez-vous à entrer en religion ? Ce sera bientôt, lui répondit sa nièce, qui y pensait depuis longtemps ; j'attends que le Seigneur m'en inspire le désir, tant je crains de n'y être pas appelée. Sainte Thérèse la rassura, et l'engagea à se présenter sans délai au noviciat, après avoir fait part de cette vision à un directeur pieux et instruit. Elle suivit ce conseil, bientôt après, ayant conçu le plus grand dégoût pour les vanités du monde, elle demanda à être admise dans le monastère des religieuses carmélites, dans lequel elle éprouva tant de contentement, que son seul regret était de n'y être pas entrée beaucoup plus tôt.

François Gomez, charpentier à Albe, affligé d'une fluxion considérable sur les yeux, souffrait depuis près de deux mois, sans pouvoir vaquer à ses occupations ; les remèdes qu'on y appliquait, loin de guérir le mal, ne servaient qu'à l'empirer ; les douleurs étaient si violentes, qu'elles le mettaient dans un état voisin du désespoir : voyant qu'il ne recevait aucun soulagement de la part des hommes, il se rendit au couvent des religieuses déchaussées, et les pria de le recommander au Seigneur, les suppliant de lui donner quelque relique de sainte Thérèse. La portière lui dit que dans ce même instant on exposait dans l'église le bras de la glorieuse mère à la vénération des fidèles, qu'il devrait y entrer. Il s'y rendit aussitôt, supplia le prêtre qui montrait le bras, de l'approcher de sa tête et d'en toucher ses yeux, ce qu'il lui accorda. Aussitôt que cette sainte relique l'eut touché, il ressentit une tranquillité intérieure dont il était privé depuis longtemps ; les douleurs se dissipèrent, le mal disparut, la vue se raffermit,

et bientôt après il retourna à l'ouvrage, ne cessant de rendre des actions de grâces pour sa guérison, que lui et tous les témoins regardèrent comme miraculeuse.

Une novice du couvent d'Albe était privée dès sa naissance du sens de l'odorat, au point qu'elle ne distinguait ni bonne ni mauvaise odeur. Un jour, toutes les religieuses étant réunies, la mère prieure Marie de saint Joseph tira la main de la sainte de l'endroit où elle était enfermée, pour leur montrer cette précieuse relique; il en sortit une odeur si agréable, que chacune d'elles en fut affectée d'une manière délicieuse, et se mirent toutes à rendre gloire au Seigneur. La novice, affligée de ne pouvoir partager la jouissance de ses compagnes, se saisit de la main, la porta à ses narines; disant : O ma digne mère! je ne quitterai point votre main, que je ne sente ce que sentent mes sœurs, afin que j'en loue le Seigneur avec elles. Au même instant ses vœux furent exaucés; il lui monta dans le nez une espèce de fumée chaude qui vivifia ses narines, et elle sentit l'odeur qu'exhalait la sainte main. Pour s'assurer si elle avait réellement recouvré l'odorat, la prieure fit apporter différentes odeurs qu'elle lui fit aspirer; elle les distingua fort bien, et fut débarrassée pour toujours de cette infirmité. La même, étant alors religieuse, s'enfonça un clou dans le pied, ce qui produisit une inflammation et une enflure considérables : le chirurgien appelé y appliqua un topique; à peine fut-il parti, qu'elle ôta l'appareil; et, se mettant à genoux, quoique difficilement, tant la douleur était poignante : Si j'ai de la foi, dit-elle, qu'ai-je besoin d'autre remède? et forte de l'intercession de la bienheureuse mère auprès du Seigneur, elle s'enveloppa le pied d'un linge qui avait été à l'usage de la sainte. Aussitôt l'enflure se dissipa, et la guérison fut tellement subite, qu'elle put marcher comme auparavant, et fut de suite à l'église.

Un gentilhomme de Lisbonne, poussé sans doute par le démon, avait pris la résolution de se défaire de sa femme, et avait fixé l'instant de sa mort à la nuit suivante. Sur le point de commettre ce crime, et obsédé de remords, il se rendit au monastère des religieuses déchaussées et demanda à parler à la supérieure. Après lui avoir exposé quelques griefs spécieux contre son épouse, il finit par lui avouer que son intention était de la tuer. La prieure frissonna à cette déclaration, et chercha à le détourner de cette action abominable, et par la crainte de Dieu et par la crainte du supplice, elle l'engagea à ne pas rentrer chez lui cette même nuit, et d'aller la passer chez les pères carmes du même ordre. Sa tête était tellement montée et son cœur si exaspéré, que les sages avis

de cette pieuse religieuse ne produisaient aucune impression favorable sur son esprit. Alors, inspirée par la grâce divine, elle va prendre la main de la sainte mère, la pose sur le cœur de ce malheureux. A l'instant sa colère s'apaise, la raison vient l'éclairer de son flambeau, il reconnaît l'énormité de sa faute, en demande pardon au Seigneur; et depuis, loin de vouloir attenter aux jours de son épouse, il lui a rendu son estime et son amitié.

Isabelle de saint Jérôme, religieuse à Séville, depuis sous-prieure à Lisbonne, souffrait de temps à autre d'un rhumatisme qui se portait sur tout un côté; dans cet état, elle ne pouvait faire aucun mouvement sans le secours de quelqu'un. Le jour de saint Michel elle eut une crise si violente que, pendant vingt-quatre heures elle poussait des cris aigus, et qu'elle resta trois jours sans pouvoir changer de place.

Le père Jérôme Gratien, appelé auprès d'elle, possédait un doigt de la sainte mère, il le fit mettre sur la malade, sans que celle-ci ni les sœurs s'en aperçussent : le doigt ayant touché sa main, elle fut étonnée de pouvoir la remuer facilement sans douleur. Le père lui montra alors la sainte relique, qui lui fut appliquée sur toutes les parties affligées, lesquelles reprirent aussitôt leur vigueur. Cette religieuse ne conserva aucun ressentiment de cette maladie, pendant tout le temps qu'elle vécut.

Un père carme, passant à Albe, s'arrêta au monastère, et fu curieux de voir le bras de la bienheureuse mère. On le lui présenta. Après l'avoir baisé respectueusement, il en détacha une parcelle avec les dents, et l'enveloppa saignant. La regardant quelques jours après, il demeura tout étonné d'y apercevoir une goutte de sang vif qui avait percé le papier, quoiqu'il fût en trois doubles. Ne pouvant en croire ses yeux, il mit cette sainte parcelle dans un autre papier, et, à sa grande surprise, il en sortit encore une autre goutte de sang. Ce fait miraculeux est attesté par plusieurs personnes dignes de foi.

Le licencié Vallei, conseiller du duc d'Albe, avait un fils âgé de deux ans, qui était si mal, qu'on désespérait de sa vie. Le père en était d'autant plus affligé, que c'était son enfant unique. Le voyant à l'extrémité, il envoya chercher Antoine de Camore, prêtre et chapelain du couvent, afin qu'il récitât le saint évangile sur ce petit moribond, et qu'il priât Dieu pour lui. Le père et son épouse, pendant ce temps, s'en allèrent à l'église pour entendre la messe, et n'être pas témoins de la mort de leur fils. Antoine de Camore arriva, portant avec lui un linge teint du sang de la sainte mère. Il le posa sur la tête de l'enfant, qui y porta la main et

s'en saisit. Au même moment, se sentant soulagé et même guéri, l'enfant demanda à grands cris à sortir du lit. La nourrice le leva, le prit dans ses bras, et le porta à l'église. En y entrant, il se mit à parler; le père l'entendit, mais loin de penser que ce fût son fils, cette voix enfantine qui lui retraçait la perte de ce qu'il avait de plus cher, l'affecta douloureusement. Cependant la nourrice s'étant approchée de lui avec l'enfant qui tenait à sa main le linge qu'il n'avait pas voulu quitter, et qui avait recouvré tout l'éclat de la santé, il reconnaît son fils, l'embrasse tendrement, et rend grâce à Dieu du fond du cœur, pour un miracle si éclatant, opéré à la vue de tant de témoins.

Madame Jeanne Pacheco de Mendoce, fille du comte de la Puebla de Montalran, épouse de don Alonso de Bracamonte, seigneur de Peignaranda, était atteinte d'un violent mal à la gorge depuis plus d'un an. Souvent les accès étaient tels qu'elle était sur le point d'étouffer. On lui administra une infinité de remèdes, on lui fit plusieurs saignées; cependant le mal, au lieu de diminuer, allait en augmentant. Elle se souvint que les religieuses du monastère des déchaussées de Mansora possédaient une chemise de la sainte mère; elle les fit prier de lui en envoyer une petite portion. L'ayant reçue, elle la mit avec grande dévotion sur la partie affligée; elle ressentit au moment même un grand soulagement; elle la porta quinze jours seulement, au bout desquels se trouvant radicalement guérie, elle en prit acte le 14 mars 1587, par devant Michel Perez, notaire à Peignaranda, afin d'établir l'authenticité de ce miracle.

Jeanne du Saint-Esprit, novice au couvent des carmélites déchaussées de Médine, était attaquée d'une fièvre continue depuis dix-huit mois: les six derniers, il y eut complication de maux; une goutte sciatique paralysa tous ses membres, au point qu'elle ne pouvait pas seulement plier ses doigts, et encore moins faire usage des pieds. Enfin il lui prenait fréquemment des maux de cœur et des évanouissements, signes avant-coureurs d'une mort prochaine. Dans ces accès de souffrance, cette pauvre sœur conjurait l'infirmière de lui procurer quelque relique de la sainte mère Thérèse de Jésus. L'infirmière toujours promettait, et n'y pensait plus un moment après. Elle eut enfin le bonheur d'obtenir un morceau de la ceinture de cette bienheureuse vierge. On le lui mit sur le corps. A peine y fut-il, que les douleurs augmentèrent et devinrent insupportables; et craignant d'y succomber, elle pria les sœurs de lui ôter cette sainte relique. Une d'elles lui dit: Ma sœur, ayez la foi, et essayez de vous lever (elle était tout

habillée, parce que ce jour on l'avait portée au chœur pour communier); et l'ayant prise par la main, elle l'aida à sortir du lit. Elle se tint ferme sur ses pieds, et se sentant assez forte pour marcher, elle descendit seule par un escalier assez difficile, appelant la prieure, et priant ses compagnes de rendre grâces à Dieu et à la sainte mère de sa guérison miraculeuse. Toutes restèrent dans l'admiration et l'étonnement; car la malade revint dans une santé parfaite, et ne se souvint de tout ce qu'elle avait souffert que pour louer et glorifier le Seigneur. Ce miracle eut lieu le jour de la Circoncision, le premier de l'année 1586.

HONNEURS RENDUS A SAINTE THÉRÈSE.

Tant de miracles dont nous n'avons rapporté qu'une très-petite partie, ses œuvres récemment imprimées, qui faisaient l'admiration des plus grands docteurs, la conduite angélique qu'elle avait menée pendant toute sa vie religieuse, tout annonçait que la mère Thérèse de Jésus était morte en odeur de sainteté. L'Espagne entière avait une confiance sans bornes dans son intercession, ce qui détermina l'évêque de Salamanque d'établir une enquête tant dans cette ville que dans celle d'Albe, qui était de sa dépendance, pour constater les hautes vertus et l'authenticité des miracles de la bienheureuse mère. D'après le vœu de Philippe II, et ensuite des ordres donnés par le nonce apostolique auprès de ce prince, il fut procédé à une nouvelle information dans toute l'Espagne. Elle fut achevée et portée à Rome en 1587. Le roi et toute sa cour, le clergé, l'université et tout ce qu'il y avait de notables en Espagne, se réunirent, et adressèrent une supplique à Clément VIII, alors sur le trône pontifical, pour le prier de travailler à la canonisation de la mère Thérèse de Jésus. Le pape prit leur demande en considération, et commit les évêques d'Avila et de Salamanque pour examiner l'affaire et en faire leur rapport à la congrégation des Rites, qui prononça, le 16 janvier 1607, qu'on pouvait aller en avant. Cette décision ayant eu la sanction du pape Paul V, la congrégation nomma l'archevêque de Tolède et les évêques de Salamanque et d'Avila pour procéder à une troisième enquête; on leur traça la conduite qu'ils devaient tenir en cette occasion, et la manière d'opérer dans leurs informations. En vertu du pouvoir dont ils étaient investis, ils devaient se faire donner tous les écrits et autres actes concernant la Sainte, pour être mis sous les yeux de la congrégation, afin de prononcer sur la canonisation avec connaissance de cause. Ce ne fut que le 24 avril 1614, que

le pape Paul V déclara la béatification de la mère Thérèse; par sa bulle, il accorda la permission aux monastères des réformées de la ville d'Albe, d'en réciter l'office et d'en célébrer la messe. La dévotion des fidèles ayant toujours été en augmentant, les miracles s'étant multipliés, Philippe III supplia le saint Père de passer outre à la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse. Le pape commit l'affaire aux cardinaux de la sacrée congrégation des Rites, qui décrétèrent qu'on ferait de nouveaux procès-verbaux par autorité apostolique, et chargèrent de ce soin les trois mêmes prélats qui avaient informé pour la béatification. Après que toutes les formalités d'usage dans des affaires aussi solennelles eurent été remplies, le pape Grégoire XV déclara la canonisation de la sainte mère, par sa bulle en date du 21 mai 1621, transcrite au commencement de cet ouvrage. Le roi d'Espagne et ses sujets ayant témoigné au saint Père le plus vif désir d'avoir sainte Thérèse pour leur patronne, le pape Urbain VIII, par sa bulle du 21 juillet 1627, acquiesça à leur demande.

Le bruit de la sainteté de la mère Thérèse s'étant répandu au loin, il vint de tous côtés des pélerins en foule pour visiter son tombeau. Le père supérieur, voyant une telle affluence, se décida à faire transporter cette sainte relique dans un local plus vaste et plus propre à satisfaire la dévotion des fidèles. Il la fit placer, en 1598, dans une chapelle très-élevée qui formait comme deux étages. La partie d'en bas servit de chœur aux religieuses; dans celle au-dessus on déposa le saint corps. Le dehors de la chapelle était orné de pilastres en marbre de diverses couleurs; l'intérieur tapissé d'une étoffe tissue argent, présent fait par la duchesse d'Albe. Au milieu était suspendu un dais magnifique, donné par l'infante Isabelle, fille de Philippe II, sous lequel fut placé le coffre renfermant le saint corps; au devant, une lampe d'argent artistement travaillée, riche don offert par le duc d'Albe. Entre les deux étages on mit l'inscription suivante gravée sur le marbre :

Rigidis Carmeli Patrum restitutis regulis,
Plurimis virorum fœminarumque erectis claustris,
Multis veram virtutem docentibus libris editis,
Futuris præscia, signis clara,
Cæleste sidus, ad sidera evolavit
Beata virgo Theresia,
IV nonas octobris 1582.
Manet sub marmore
Non cinis, sed madidum corpus incorruptum,
Proprio suavissimo odore ostentum gloriæ.

En voici la traduction :

Après avoir rappelé les pères du Carmel à l'austérité de leur institution primitive, avoir fondé plusieurs monastères d'hommes et de femmes, avoir composé beaucoup d'ouvrages qui ne respirent et n'inspirent que la vertu, instruite dans l'avenir, éclatante de miracles, la bienheureuse vierge Thérèse, comme une constellation nouvelle, a pris son rang dans les cieux le 4 des nones d'octobre 1582.

Ce marbre ne renferme point de la poussière, c'est un corps frais et non corrompu, exhalant de lui-même l'odeur la plus agréable, signe certain de sa gloire,

Le coffre fut visité à diverses reprises pour en extraire des reliques tant de la chair que des os de la sainte, à la sollicitation des personnes puissantes et distinguées par leur grande piété. En 1604, après avoir exposé ce saint corps aux regards et à la vénération du duc et de la duchesse d'Albe, et de plusieurs prélats et seigneurs qui les accompagnaient, le coffre fut scellé, et on dressa procès-verbal de la visite, pour être envoyé au supérieur des carmes déchaussés.

La béatification de la sainte mère ayant été reconnue, on crut devoir embellir la chapelle où étaient déposées ses reliques ; les travaux qu'exigèrent ces embellissements durèrent deux années, et ne furent terminés qu'en 1616. On ouvrit encore le coffre, et le saint corps fut placé dans une nouvelle châsse ornée extérieurement de velours cramoisi ; il était dans le même état que lors des visites précédentes, l'odeur qui s'en exhalait était toujours merveilleuse. La châsse fut renfermée dans un monument d'albâtre entouré d'une double grille. Le treize juillet de cette même année, cette translation fut célébrée avec la plus grande pompe. En vertu d'un décret des cardinaux de la sacrée congrégation des Rites du 13 décecembre 1751, il fut permis à l'ordre du Carmel d'en réciter l'office tous les ans à pareil jour.

Le père Frédéric de Saint-Antoine nous apprend que la châsse et les monuments restèrent en cet état jusqu'en 1750. Cette même année, Ferdinand VI, roi d'Espagne, et la reine son épouse, se proposèrent de se rendre à Albe pour assister à la célébration de la fête de la patronne de l'Espagne. Le supérieur des déchaussés, voulant récompenser leur dévotion, résolut de faire ouvrir la châsse et d'exposer cette sainte relique aux regards et à la vénération de leurs majestés. On voit, par le procès-verbal d'ouverture, qu'on y procéda le 2 octobre, en présence du supérieur de l'ordre,

des religieuses du couvent, du fils aîné du duc d'Albe et de plusieurs personnes de considération. On employa quatre ouvriers à la démolition; on fut obligé de forcer les serrures de la châsse, les clefs en étant égarées; le saint corps recouvert d'un taffetas cramoisi, était enveloppé dans une toile de Hollande très-fine; on reconnut qu'il était sans corruption et dans le même état où il avait été placé cent trente-quatre ans auparavant. Comme on en avait distribué plusieurs reliques, il y manquait 1° le pied droit, qui est à Rome dans le couvent de Sainte-Marie de la Scula; 2° la main gauche, qui est à Lisbonne; 3° le bras gauche et le cœur, qui sont conservés dans la maison d'Albe dans deux châsses séparées; 4° un morceau du côté droit de la mâchoire supérieure, déposé dans le couvent de Saint-Pancrace de Rome; 5° l'œil gauche et quelques parties de chair et d'os qui ont été dispersées dans tout le monde chrétien. La tête est séparée du corps, presque tous les os du col ayant été enlevés. On distinguait la prunelle de l'œil droit et les cils des paupières; le bras charnu était parfaitement souple. Cette vérification achevée, et les assistants ayant satisfait leur dévotion, le général remit cette sainte dans la châsse; y fit poser de nouvelles serrures et en emporta les clefs.

Pendant tous ces préparatifs, la reine tomba malade à l'Escurial, et le voyage à Albe ne put s'effectuer. Toutefois, le supérieur des carmes fit passer à sa majesté le procès-verbal de l'ouverture de la châsse. Le roi en ayant pris lecture, n'en eut que plus de dévotion pour sainte Thérèse; et jugeant qu'un coffre de bois n'était point digne de renfermer un aussi grand trésor, il donna des ordres pour lui faire construire à ses frais une châsse d'argent et un tombeau de jaspe. Cette décision royale donna l'idée d'ajouter de nouveaux embellissements à l'église, et on les commença de suite. La châsse fut placée dans la cellule qu'avait occupée la mère pendant sa vie, et elle y demeura jusqu'à ce que les travaux furent terminés; mais ils allaient si lentement, qu'ils ne furent achevés qu'en 1760. Le 15 octobre de cette année, jour de la fête de la Sainte, son corps fut transféré solennellement dans le nouveau tombeau; la veille, pour satisfaire à la dévotion des fidèles, il fut exposé pendant sept heures à découvert. Le peuple s'y porta en foule; les religieux qui étaient auprès de la sainte relique étaient obligés de se relayer pour y faire toucher tous les objets qu'on leur présentait. Enfin, après avoir remonté ce précieux corps dans la chapelle supérieure, on le couvrit d'un habit religieux et il fut mis dans une châsse d'argent, et en présence du cardinal de Solis, archevêque de Séville, de plusieurs autres pré-

lats, du supérieur des réformés, des religieuses du couvent et d'Alphonse d'Oviedo, fondé de pouvoirs du duc d'Albe.

Ferdinand VI n'eut pas la satisfaction de voir achever ce magnifique ouvrage. Ce fut par les soins de Charles III, son frère et son successeur, que ces travaux furent continués et entièrement terminés.

LETTRES DIVERSES

DE

SAINTE THÉRÈSE.

LETTRE

POUR CONSOLER UN HOMME AFFLIGÉ DE LA MORT DE SA FEMME.

ARGUMENT :

Sainte Thérèse marque à cet homme tout ce qui est le plus capable de le consoler sur la mort de sa femme, et lui rapporte tout ce qu'il y a de plus touchant dans les principes de la foi, et dans les lumières de la raison.

La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, et vous donne intérieurement et extérieurement autant de force qu'il en faut pour soutenir une aussi grande affliction que la vôtre. Elle m'a tellement touchée, que si je ne savais que ce coup part d'une main juste et compatissante, je serais fort embarrassée à vous consoler; mais je sais combien ce grand Dieu vous aime, et vous n'ignorez pas les misères et l'instabilité de cette vie malheureuse; et ainsi j'espère que le Seigneur vous donnera de plus vives lumières encore, pour vous faire comprendre quelle grâce il fait à l'âme qui le connaît, quand il la retire d'un si déplorable séjour. D'ailleurs la foi vous assure que cette âme sainte est maintenant dans un lieu où elle reçoit la récompense de toutes les peines qu'elle a souffertes ici-bas, avec une si merveilleuse patience.

Je prie instamment le Seigneur de lui accorder cette grâce, et j'ai engagé nos sœurs à joindre leurs prières aux miennes. Nous lui avons aussi demandé de vous envoyer la consolation nécessaire pour adoucir les rigueurs d'une si grande perte, et que votre santé soit assez bonne pour recommencer à combattre au milieu des agitations et des inquiétudes de cette vie. Heureux ceux que la miséricorde divine en a délivrés, et qu'elle a mis dans un asile sûr et tranquille! Je ne crois pas qu'il faille maintenant vous faire une plus longue lettre : il vaut mieux employer le temps à prier Dieu qu'il vous console, car les créatures, et surtout celles qui sont aussi mauvaises que moi, ne sont guères propres à sou-

lager de semblables peines. Ainsi je me retranche à supplier le Seigneur de le faire, et de vous tenir désormais une fidèle compagnie; afin que vous ne regrettiez plus celle que vous avez perdue. C'est aujourd'hui la veille de la Transfiguration. Votre indigne servante Thérèse de Jésus.

LETTRE

AU PÈRE JÉRÔME GRATIEN.

ARGUMENT.

Cette lettre est écrite sur la sortie d'une demoiselle qui avait quitté le couvent de Valladolid où elle s'était faite carmélite : on y peut remarquer que la Sainte n'avait point des égards mal entendus aux recommandations des grands, lorsque les filles qu'elle avait reçues ne convenaient point à son ordre, et elle dit des choses fort sages sur l'indépendance où il faut être des gens de qualité en ces rencontres.

Je vous ai déjà écrit par la voie de Tolède, et je le fais encore aujourd'hui, pour vous dire qu'on m'apporte en ce moment une lettre de Valladolid qui m'aurait beaucoup alarmée, si je n'avais considéré la profondeur des jugements de Dieu, qui sans doute aime notre ordre, et saura bien ou tirer de l'avantage de tout ceci, ou prévenir le mal que nous ignorons. Je vous prie donc, pour l'amour de Jésus-Christ, de ne vous en pas affliger. Que j'ai pitié de cette pauvre fille, et qu'elle paraît à plaindre! N'est-ce pas se moquer que de dire qu'elle ne se plaisait pas parmi nous, après qu'on a vu sa joie et la sérénité de son esprit si naïvement peintes sur son visage? Dieu ne veut pas que nous soyons honorées des bonnes grâces des grands seigneurs, et ne nous veut associer qu'avec les pauvres, comme étaient les apôtres. Ne nous en inquiétons donc point, et puisque ce seigneur a aussi retiré son autre fille, qui était dans le monastère de Sainte-Catherine de Sienne, pour l'emmener avec lui, nous ne perdrons rien à cette aventure, c'est-à-dire que les bruits désavantageux ne nous regarderont pas particulièrement; car du côté de Dieu, peut-être vaut-il mieux que nous n'ayons que lui seul en vue.

Que Dieu daigne nous conduire en tout, et me préserver de ces grands seigneurs, si puissants et si remplis de fantaisies. Cette pauvre fille n'a pas trop su ce qu'elle faisait, et s'est assurément trompée, quand elle s'est imaginée qu'elle pourrait rentrer dans l'ordre; car je ne crois pas que nous nous trouvions bien. Tout ce qu'il y a de mal en ceci, c'est que dans le commencement de nos établissements, on y voie arriver de semblables choses. Si cette

fille eût été en effet si mécontente qu'on le dit, je n'en serais pas surprise ; mais je soutiens qu'il est impossible qu'elle eût pu dissimuler un déplaisir aussi grand qu'on a supposé le sien. Cette pauvre prieure et Marie de saint Joseph me font compassion, parce qu'elles souffrent. Ecrivez-leur, je vous prie : en vérité j'ai bien de la peine à vous voir si loin de nous ; je ne sais plus en quel état je suis ; Dieu daigne vous conserver. Recommandez-moi aux prières du père Nicolas ; toutes les religieuses d'ici vous saluent ; demeurez en la garde de Dieu. Aujourd'hui vingt-huitième septembre. Votre indigne servante et fille, Thérèse de Jésus.

LETTRE

AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE PRIEUR DE LA CHARTREUSE DES GROTTES DE SÉVILLE.

ARGUMENT.

Ce fut durant les persécutions des carmes réformés, que sainte Thérèse écrivit cette lettre, étant à Tolède. On y voit sa compassion pour ses filles, sa soumission aux ordres de Dieu, son grand courage dans les peines, et combien elle était sensible à tous les services que ce prieur de la Chartreuse de Séville avait rendus à son ordre.

La grâce du Saint-Esprit soit avec votre paternité. Que pensez-vous, mon père, de l'agitation où est maintenant cette pauvre maison du glorieux saint Joseph ? Que pensez-vous de ceux qui l'ont persécutée, et qui traitent encore si mal ces innocentes filles ? Que jugerez-vous de leurs peines intérieures, et des inquiétudes que leur causent depuis si longtemps ceux qui devraient les consoler ? Si elles ont demandé à Dieu ces persécutions, il me semble que les voilà bien exaucées ; le Seigneur en soit béni.

Je vous avoue que celles que j'avais menées à Séville avec moi, ne m'inquiètent pas beaucoup. Je me réjouis même quelquefois à la vue des grands avantages que cette guerre du démon leur pourra apporter ; mais je m'afflige pour celles qui ont pris l'habit depuis l'établissement du monastère. Car dans le temps qu'elles devraient travailler à s'affermir dans le repos, et à s'instruire de toutes les pratiques de l'ordre, elles en sont détournées par ces persécutions, qui peuvent devenir très préjudiciables à des âmes nouvellement attachées au service de Dieu. Je prie le Seigneur d'y remédier. Il y a longtemps que le démon fait ses efforts pour mettre en désordre cette maison. J'avais écrit à la prieure de vous faire part de toutes ces peines ; peut-être n'a-t-elle pas osé le faire.

Ce serait pour moi une consolation bien sensible de vous pouvoir parler confidemment et à cœur ouvert ; mais je crains que ma lettre ne soit interceptée, et même je n'en aurais pas tant dit, si je ne vous l'envoyais par un messager bien sûr.

C'est un jeune garçon qui m'est venu demander quelques connaissances à Séville, auprès de quelqu'un qui pût répondre de sa fidélité et le placer avec quelque maître ; car, quoiqu'il ait pris naissance dans ce pays, il y fait trop froid pour lui, et il y souffre beaucoup ; il a servi en cette ville un chanoine de mes amis, qui me répond de ses mœurs et de sa probité ; il sait fort bien écrire et chiffrer. Je vous conjure, si vous en avez l'occasion, de travailler à le placer, vous rendrez service à Dieu et vous répondrez pour lui, s'il le faut, de tout ce que je vous dis en sa faveur. Vous ne risquez rien à le faire, car celui qui m'en a parlé ne saurait mentir.

Quand il me parla de son départ pour Séville, je fus ravie d'avoir occasion de me consoler avec vous, et de vous prier de faire en sorte que la prieure déposée lise ma lettre, et toutes celles qu'on lui envoie de ces quartiers. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà su comment on l'a ôtée de sa charge, pour y mettre à sa place une de celles qui avaient pris l'habit dans ce couvent. Je ne vous parle point de plusieurs autres persécutions qu'elles ont souffertes ; on a même été jusqu'à leur faire rendre les lettres que je leur avais écrites, et qui sont entre les mains du nonce à présent.

Ces pauvres filles ont été bien dépourvues de conseil, et les avocats de ce pays-ci sont étonnés de tout ce que la crainte des excommunications leur a fait faire. J'ai bien peur qu'elles n'aient dit beaucoup de choses contre leur conscience ; peut-être ne se sont-elles pas bien expliquées ; car il y a dans leurs dépositions des choses absolument fausses, et que je sais n'être jamais arrivées, parce que j'étais alors dans le couvent. Comment ne les aurait-on pas engagées à dire tant d'extravagances et de chimères, puisque certaines religieuses ont été examinées et interrogées pendant six heures de suite? et il n'est pas surprenant que quelques-unes d'elles, faute d'avoir l'esprit assez présent, aient signé tout ce qu'on a voulu. Nous avons ici profité de leur surprise, et nous avons pris garde à ce que nous avons signé. Ainsi l'on n'a eu rien à nous dire.

Depuis un an et demi, Notre-Seigneur nous afflige de toutes les façons ; mais j'ai une véritable confiance qu'il protégera ses serviteurs et ses servantes, et que tout ce que le démon a tendu de

piéges au couvent de Séville, sera découvert. Le glorieux saint Joseph mettra en évidence la vertu des religieuses qui sont sorties d'ici pour aller fonder cette maison ; car, à l'égard de celles qui se sont engagées depuis, je ne les connais point : je sais seulement qu'elles ont beaucoup de crédit sur l'esprit de celui qui les gouverne, et voilà l'origine du mal en plus d'une manière. Je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne les pas abandonner, et de leur accorder dans leurs maux le secours de vos prières, car elles ne peuvent recourir qu'à Dieu, et n'ont personne sur la terre avec qui se pouvoir consoler ; mais le Seigneur qui les connaît, les soutiendra, et vous inspirera la charité d'en faire de même.

Je leur envoie ma lettre ouverte, afin que si elles ont ordre de remettre au provincial celles qu'elles recevront de moi, vous fassiez en sorte que quelqu'un les aille voir pour la leur lire : peut-être ma lettre leur donnera-t-elle quelque consolation.

On croit que le provincial les voudrait faire sortir de ce couvent, et que les novices ne veulent point s'en séparer. Tout ce que je puis comprendre à cela, c'est que le démon ne peut souffrir qu'il y ait de carmes et de carmélites réformés, et c'est la cause de la cruelle guerre qu'il leur fait ; mais j'espère de la miséricorde de Dieu, qu'il ne retirera pas grand avantage de ses artifices.

Je vous prie de vous souvenir que vous avez été le seul qui les a secourues dans Séville ; maintenant qu'elles sont pressées par un plus grand besoin, je conjure votre paternité de les assister pour l'amour du glorieux saint Joseph. Je sais tout ce que vous avez fait d'obligeant pour nos pères de la réforme. Je prie Dieu de vous conserver longtemps la vie, et de vous faire croître en toutes les vertus que je lui demande tous les jours. Ainsi soit-il. Ce dernier jour de janvier. Si la lettre que j'écris à nos sœurs ne vous ennuie point, vous pouvez la lire.

LETTRE

A L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR DON ALVARE DE MENDOCE, ÉVÊQUE D'AVILA, A OLMÈDE.

ARGUMENT.

Le commerce où était sainte Thérèse avec cet évêque est bien marqué dans cette lettre. On y voit que ce prélat avait eu quelque peine à supporter le changement des carmélites d'Avila, qui rentrèrent sous l'obéissance de l'ordre, et la Sainte lui rapporte toutes les raisons les plus propres à le calmer là-dessus. Elle lui recommande un de ses amis de la manière du monde la plus pressante, et fait assez connaître combien elle était sensible aux intérêts de ceux avec qui elle se trouvait en liaison.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec votre seigneurie. Ainsi soit-il.

Je suis délivrée de la maladie que j'avais, mais j'ai encore mal à la tête où je sens un certain bruit qui me tourmente; cependant je souffrirai de bon cœur de plus grands maux, pourvu que je vous sache en bonne santé. Je ne puis assez vous remercier de la bonté que vous avez eue de m'écrire; en vérité, nos mères ont été bien consolées de vos lettres, et ce n'est pas sans raison qu'en me les montrant elles m'ont paru vous être si fort obligées.

Vous eussiez été bien content si, dans le besoin où nous étions, vous nous eussiez vues visitées par un homme qui nous expliquât si bien les constitutions, et qui les sût par pratique; vous auriez en même temps reconnu combien le Seigneur favorise cette maison, en ne la laissant pas plus longtemps sous la conduite d'un homme qui n'aurait pu découvrir par où le démon y pouvait entrer; car il n'y avait de la faute à personne, et chacun avait de bonnes intentions; en vérité, je ne puis me lasser d'en remercier Dieu.

A l'égard de ce que nous souffrirons, dites-vous, quand un évêque ne se mêlera plus de nos affaires, vous n'en devez être nullement en peine; les monastères s'assisteront les uns les autres beaucoup mieux qu'ils n'auraient été secourus par un évêque qui ne nous aimerait pas autant que vous le faites. Tout ce qui nous afflige, c'est que nous ne pouvons plus jouir de votre présence; du reste, il est aisé de s'apercevoir que nous n'avons rien changé; nous sommes à présent aussi soumises à vos ordres que nous l'étions auparavant, et il n'y a pas un de nos supérieurs qui ne soit dans ces sentiments, surtout le père Gratien, à qui nous avons, ce

me semble, communiqué l'inclination que nous avons pour vous. Je lui ai envoyé aujourd'hui votre lettre, parce qu'il n'est pas ici.

Il est allé à Alcala, pour expédier les dépêches de nos religieux qui vont à Rome. Toutes nos sœurs (et certainement avec raison) m'en paraissent fort satisfaites; c'est un grand serviteur de Dieu, qui nous sera d'un grand secours, et autant que j'en puis juger, il aura beaucoup d'exactitude à suivre vos ordres. A l'égard de la demoiselle dont vous me parlez, j'aurai soin de suivre vos intentions, pourvu que j'en aie l'occasion. Celui qui m'en a déjà entretenue n'a pas coutume de venir ici; et de la manière dont il parlait, je ne crus pas d'abord que ce fût une affaire de mariage; mais j'ai compris depuis par votre lettre que ce pourrait bien en être une que cette personne voudrait empêcher. Cependant je ne saurais m'imaginer que son intérêt particulier l'y oblige; et il me paraît que c'est bien plutôt le zèle du bien public et de la gloire de Dieu. Je prie le Seigneur de conduire cette affaire le plus avantageusement pour les intérêts de sa gloire. Dans l'état où elle est maintenant (quand même vous ne le voudriez pas) vous en seriez instruit. Je suis ravie que votre détachement parfait ne vous donne sur cela nulle inquiétude. Voyez s'il ne serait point à propos d'en informer l'abbesse, et de témoigner à ceux que cela regarde, votre mécontentement, afin d'essayer d'y apporter quelque remède; car, en vérité, on a beaucoup exagéré cet événement.

Tout ce que je puis vous dire touchant le docteur Daza, c'est que j'aurais fort envie que vous lui rendissiez quelque service; et quand même ce serait très-peu de chose, j'en aurais beaucoup de joie. Je sais son dévouement à votre personne; il m'a déclaré qu'il est si grand, que s'il croyait que ses sollicitations vous déplussent, il ne vous en ferait jamais, et ne vous en servirait pas moins. Cependant la vivacité de son affection doit exciter son ressentiment et ses plaintes sur son peu de bonheur, quand il voit vos grâces se répandre sur d'autres. Il vous mande ce qui se pourrait faire touchant le canonicat en question, et si vous vouliez l'assurer qu'avant votre départ vous le gratifiiez de quelque bénéfice qui pourrait venir à vaquer, il serait content. Pour moi, j'en serais véritablement satisfaite; car je suis persuadée que cela plairait à Dieu et aux hommes. Permettez-moi de vous dire que vous êtes en quelque façon obligé à lui donner quelque chose, plaise au Seigneur que vous en ayez bientôt l'occasion, vous ferez plaisir à tout le monde, et quelque médiocre que soit le bénéfice, fût-il même moindre qu'un canonicat, il ne laissera pas de l'accepter. Enfin, que voulez-vous? tout le monde n'a pas pour vous un amour si

désintéressé que les carmélites, qui ne veulent de vous que votre amitié; nous offrons à Dieu nos vœux, pour lui demander votre conservation pendant plusieurs années. Mon frère, qui est maintenant au parloir peut bien prendre part à notre commerce avec vous; il baise plusieurs fois les mains à votre Seigneurie, et Thérèse lui baise les pieds. Nous nous regardons toutes offensées que vous nous écriviez de vous recommander à Dieu. Quoi! n'en êtes-vous pas persuadé? et n'est-ce pas faire outrage à notre zèle, que de nous en faire souvenir? Je suis si pressée d'achever ma lettre, qu'on attend, que je ne puis la rendre plus longue. Je vous répète en finissant que le docteur Daza sera satisfait, si vous lui promettez que le premier bénéfice vacant sera pour lui. Votre indigne servante, Thérèse de Jésus.

LETTRE

A L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR DON TARTON DE BRAGAME, QUI FUT DEPUIS ARCHEVÊQUE D'ÉBORA, A SALAMANQUE.

ARGUMENT.

La Sainte était consultée par les plus grands hommes sur les dispositions de leurs âmes, comme on le voit par les avis qu'elle donne au commencement de sa lettre, et l'on y remarque qu'elle avait des relations particulières avec les personnes les plus élevées.

La grâce du Saint-Esprit soit avec votre seigneurie.

J'ai beaucoup de joie d'apprendre que vous soyez arrivé heureusement, et que vous vous portiez bien; mais, après un voyage si long, votre lettre m'a paru trop courte, et je ne sais même pourquoi vous ne me dites rien de l'affaire qui vous avait mis en chemin. Il n'est pas surprenant que vous soyez mécontent de vous-même: mais aussi ne devez-vous pas trop vous étonner que les fatigues du chemin vous aient ôté la liberté de régler vos heures; et aient affaibli la ferveur de votre âme; dès que vous rentrerez dans le repos, elle se ranimera. Quand je pense à la grande maladie que j'ai eue, je me trouve en assez bonne santé à présent, et si j'avais l'art de me plaindre autant que vous, vos douleurs ne vous paraîtraient rien en comparaison des miennes. J'ai été pendant deux mois si violemment tourmentée par la maladie, que l'intérieur même s'en ressentait, et je me regardais comme un être sans réalité. Mon intérieur est à présent en meilleur état, mais dans ce corps je souffre toujours mes maux ordinaires. Vos charités sont cause que l'on me traite assez bien; Dieu daigne vous en ré-

compenser. Il y en a eu assez pour moi et pour quelques religieuses revenues de Plastrane, parce que la maison était humide. Elles se portent beaucoup mieux, et sont en vérité de très-bonnes filles, avec qui vous seriez ravi d'être en liaison, surtout avec la prieure.

Je savais déjà la mort du roi de France. Je suis affligée quand je pense aux maux qui arriveront, et combien d'âmes le démon va perdre. Je prie le Seigneur d'y remédier, du moins, il ne tiendra pas à nos prières, que nous n'oublions pas de lui présenter; je le conjure aussi de vous récompenser pour tant de faveurs que vous continuez de faire à notre ordre. Le père provincial (je veux dire le père visiteur) est allé si loin, que je n'ai pu, même par écrit, traiter avec lui de l'affaire dont vous me parlez. Ce serait une chose fort avantageuse d'avoir de delà une maison pour nos pères réformés; mais c'est pour cela même que le démon tâchera de l'empêcher. Le bien que vous nous faites en fournit une belle occasion, sans parler de la confirmation indéfinie des visiteurs, qui rendrait cet établissement très-faisable. Ils ont sans doute été confirmés pour de bonnes raisons, avec plus d'autorité qu'auparavant; ils ont même le pouvoir de faire des fondations; ainsi j'espère que le Seigneur aura agréable le succès de cette affaire; ne l'abandonnez pas, je vous prie. Je crois que le père visiteur sera bientôt près de nous. Je lui écrirai alors, et l'on m'a déjà dit qu'il irait sur les lieux. Faites-moi la grâce de l'entretenir et de lui dire ce que vous pensez sur toutes choses. Vous pouvez vous découvrir librement à lui; c'est un grand homme de bien qui mérite cette confiance, et peut-être se résoudra-t-il, à votre seule considération, de terminer cette affaire. N'en désespérez donc pas, je vous conjure, jusqu'à ce que vous sachiez ses sentiments. La mère prieure se recommande à vos prières. Toutes nos religieuses continuent les leurs sans relâche; nos sœurs de Médine, et celles qui voudront m'obliger en feront autant. Je suis très-affligée du peu de santé de notre ami le père recteur, je prie Dieu de la lui donner meilleure, et de vous rendre un aussi grand saint que je le désire. Ainsi soit-il.

Faites, s'il vous plaît, avertir le père recteur du soin que nous avons de demander à Dieu le rétablissement de sa santé. Dites-lui aussi que je me trouve fort bien du père Santander, mais très-mal des religieux qui sont nos voisins; ils plaident contre nous, parce que nous avons acheté une maison qui était à leur bienséance, et qui est assez proche d'eux; je ne sais quelles seront les suites de ce procès. Votre indigne servante, Thérèse de Jésus.

LETTRE

AU TRÈS PRUDENT SEIGNEUR LE ROI PHILIPPE II.

ARGUMENT.

Il y a dans cette lettre un grand zèle de la Sainte pour le rétablissement de la paix dans sa réforme, une extrême confiance en la protection du roi Philippe II, et une liberté respectueuse à lui exposer tout ce qu'elle avait sur le cœur. Comme il s'agissait de bien connaître le mérite du père Gratien, elle dit au roi tout ce qui est capable de lui donner une grande idée de ce religieux, et de l'intéresser à sa délivrance, et n'oublie pas de marquer tous les secours qu'elle en a reçus pour son âme.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec votre majesté. Ainsi soit-il.

J'ai su qu'on avait présenté à votre majesté un mémoire contre le père Gratien. En vérité je m'étonne des artifices du démon et de ses ministres, qui tâchent de faire perdre encore la réputation à plusieurs monastères où le Seigneur est parfaitement bien servi, après avoir diffamé partout ce véritable serviteur de Dieu, dont l'on est tellement édifié, qu'on m'écrit tous les jours des couvents où il fait sa visite, qu'il renouvelle en tous lieux l'esprit de ferveur.

C'est pour cela qu'ils ont mis en mouvement deux religieux déchaussés, dont l'un, avant que de prendre l'habit avait servi nos maisons, et depuis a fait assez voir qu'il n'agit pas toujours avec beaucoup de prudence. C'est de ce religieux et de plusieurs autres mal affectionnés au père Gratien (parce qu'il est en pouvoir de les punir) dont se sont servis ses ennemis pour le perdre, en leur faisant signer des accusations ridicules contre lui. Elles sont si pleines d'impertinences, que sans les maux que le démon en peut tirer, il y aurait de quoi se divertir à entendre les contes qu'ils font de nos religieuses déchaussées, tant il y a peu de ressemblance à croire des choses si bizarres et si peu convenables à l'habit que nous portons. J'ose supplier votre majesté d'empêcher que ces dépositions infamantes ne viennent jusqu'au tribunal de la justice. Le monde est si susceptible sur ces sortes de choses, que bien qu'on en montrât la fausseté avec évidence, il y aurait toujours des gens qui resteraient dans le doute si nous avons rendu ces calomnies bien ou mal fondées. Il ne serait pas avantageux à notre réforme que la médisance pût donner quelque atteinte à ce qui est, grâces à Dieu, si bien réformé. Votre majesté peut en être éclaircie par une recher-

che solennelle que fit faire de ces maisons le père Gratien, à la considération de quelques personnes graves et saintes, qui traitent avec nos religieuses. Ainsi, puisqu'il est aisé de s'informer qui sont les auteurs de ces mémoires, et par quelle raison ils les ont produits, je supplie votre majesté, pour l'amour de Notre-Seigneur, d'y donner ordre, comme à une chose qui regarde la gloire et l'honneur de Dieu. Car si nos ennemis viennent à s'apercevoir qu'on fait attention à leur témoignage, pour éluder la visite, ils ne manqueront pas d'accuser leur visiteur d'hérésie, et ils n'auront pas beaucoup de peine à le prouver à des gens qui sont peu touchés de la crainte du Seigneur.

Pour moi qui connais à fond la probité de ce serviteur de Dieu, la pureté de ses actions et de ses vues, j'ai compassion de la persécution qu'on lui fait souffrir. C'est ce qui m'oblige à demander sa protection pour lui, ou d'ordonner qu'on le délivre d'un emploi qui l'expose à tant de périls, puisqu'il est fils de l'un des serviteurs de votre majesté, et qu'il n'y a pour lui rien à perdre. Certainement il m'a toujours paru un homme envoyé de Dieu et de sa sainte Mère, pour laquelle il a tant de dévotion, qu'il a voulu entrer dans son ordre pour m'assister; car depuis plus de dix-sept ans, je souffrais seule une infinité de travaux que je n'avais pas la force de supporter. Je supplie votre majesté de me pardonner la longueur de cette lettre : l'excès de mon affection pour elle m'a donné cette confiance; et j'ai pensé que si Dieu souffre mes plaintes indiscrètes, votre majesté les voudra bien souffrir aussi. Les religieux et les religieuses de notre ordre, qui la regardent comme notre seul asile sur la terre, font, pour sa conservation, d'ardentes prières, que je prie Notre-Seigneur devoir entendre. D'Avila, ce treizième septembre 1577. L'indigne servante et sujette de votre majesté, Thérèse de Jésus.

LETTRE

A LAURENT CÉPÈDE, FRÈRE DE SAINTE THÉRÈSE.

ARGUMENT.

La Sainte était à Valladolid quand elle écrivit cette lettre : on voit par l'ennui que lui causa ce parent dont elle parle au commencement, qu'elle était fort ennemie des compliments. Ce qu'elle dit sur l'achat du calice est plein de religion et de bon sens. Elle montre admirablement à son frère combien il y a d'illusion à vouloir changer de croix.

La grâce de JÉSUS-CHRIST soit avec vous

Je vous avoue que ce parent qui est venu ici m'a beaucoup en-

nuyée : voilà comme il faut passer la vie, et puisque, malgré le dessein que nous avons de nous détacher entièrement du monde, nous sommes assujettis à tant de complaisance pour lui, vous ne devez pas vous étonner que depuis mon arrivée en ce monastère, je n'ai pas eu le loisir de parler à nos sœurs (c'est-à-dire en particulier), quoique quelques-unes le souhaitent ardemment. Je partirai, s'il plaît à Dieu, jeudi prochain sans faute, et je laisserai un petit billet pour vous, afin que celui qui a coutume d'apporter l'argent, vous porte ma lettre.

J'ai appris avec joie qu'on avait déjà préparé trois mille réales, et une assez bon calice, qui pèse douze ducats et une réale, et qui monte avec la façon, à seize ducats moins trois réales, il ne le faut pas plus riche; il est tout d'argent, et je crois que vous vous en contenterez. On m'en a montré un ici du métal dont vous m'avez parlé ; mais, quoiqu'il ait été fait depuis peu, on voit déjà ce que c'est, malgré la dorure; car il est si noir par le dessous du pied, qu'il dégoûte ; je me suis déterminée d'abord à ne pas le prendre, et j'ai jugé qu'il n'était pas supportable que vous cherchassiez du bronze pour le service de Dieu, tandis que vous mangez dans la vaisselle d'argent. Je ne croyais pas en trouver un à si bon marché, et d'une grandeur si convenable; mais la prieure de ce monastère, qui en a fait le prix avec un de ses amis se connaît à tout ; elle se recommande fort à vous, et ne vous écrit point, parce que je le fais. On ne peut assez admirer la manière dont elle conduit sa maison, et combien elle est habile pour le gouvernement.

Je me porte à peu près comme je faisais à Avila, et même un peu mieux. Il est à propos que les gens dont vous me parlez ne vous voient point, et que votre mélancolie se dissipe de la sorte, plutôt qu'autrement; car ce n'est autre chose. J'ai été transportée de joie quand j'ai su qu'Avila n'était point mort; comme c'est un homme de bien, Dieu lui a fait la grâce de tomber malade dans un lieu où l'on a bien eu soin de lui durant toute sa maladie.

Je ne m'étonne pas de votre ennui; mais je suis fort surprise qu'ayant un si grand désir de servir Dieu, une croix si légère vous paraisse pourtant si pesante; peut-être direz-vous que vous voudriez qu'elle pesât moins, afin de mieux servir Dieu. Ah! mon frère, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes : il y a dans tous ces désirs un peu d'amour-propre ; cette envie de changer de croix est un effet de l'âge : tout le monde n'a pas tant d'exactitude que vous ; rendez grâces à Dieu seulement que vous ne soyez sujet qu'à ces inconstances.

Je resterai tout au plus trois ou quatre jours à Médine, et environ huit jours à Albe, de là je me rendrai à Salamanque; vous verrez dans la lettre que j'ai reçue de Médine, le rétablissement de la prieure en sa charge, dont j'ai ressenti beaucoup de joie; si vous lui voulez écrire, envoyez-moi votre lettre à Salamanque; je l'ai déjà avertie de songer à vous payer parce que vous aviez besoin d'argent; ne vous en inquiétez pas, j'en aurai soin.

Le père Jean de Jésus est maintenant à Rome, où nos affaires vont à merveille, et réussiront bientôt. Notre agent, le chanoine Montoye, est de retour, et a apporté le chapeau de cardinal à l'archevêque de Tolède; son crédit nous sera nécessaire. Allez visiter; je vous prie de ma part, le seigneur François de Salcède, et l'informez de l'état de ma santé; je suis très aise qu'il se porte mieux, et qu'il puisse dire la messe; je prie Dieu qu'il se rétablisse entièrement; nos sœurs de ce couvent prient continuellement pour lui. Le Seigneur soit avec vous; vous pouvez n'avoir rien de caché pour ma sœur Marie de saint Jérôme, si vous voulez. Je souhaiterais quelquefois tenir ici Thérèse, surtout quand nous nous promenons dans le jardin. Dieu veuille la sanctifier, et vous aussi; je salue Pierre d'Ahumade. Hier, le jour de sainte Anne, je me souvins de vous; je sais que vous êtes fort dévot à cette sainte, et que vous lui devez faire bâtir une église, si vous ne l'avez déjà fait. Votre indigne servante, Thérèse de Jésus.

LETTRE

AU PÈRE GRATIEN.

ARGUMENT :

Cette lettre fut écrite après que la persécution de la réforme eût été un peu apaisée. La Sainte félicite ce père d'avoir obtenu une victoire si glorieuse à son innocence, et d'avoir soutenu si courageusement tant de travaux. On remarque sa répugnance à être prieure, surtout à cause de ses infirmités et de son âge, et nullement pour éviter la peine, puisqu'elle en prenait de tant de façons. Elle ne peut s'empêcher de témoigner qu'elle était touchée des médisances qu'on faisait d'elle, à cause de ces fondations, et que sa conduite fût si désavantageusement interprétée.

Mon père, la grâce du Saint-Esprit soit avec votre révérence.

Je souhaite que, dans ces fêtes de la Pentecôte, il vous ait tellement favorisé de ses dons et de ses grâces, que vous puissiez vous en servir pour lui marquer la reconnaissance que vous devez à Dieu pour avoir secouru si bien son peuple à vos dépens; qu'il

en soit à jamais loué. Il y aurait en effet de quoi beaucoup penser et de quoi beaucoup écrire sur cet événement, quoique j'ignore les circonstances et la manière dont il s'est terminé; je crois néanmoins que tout s'est passé fort bien. Supposé que Dieu veuille que nous ayons une province à part, il est bien certain qu'il ne s'en est jamais fait en Espagne avec une autorité si marquée, et avec des précautions si exactes. Cela montre assez que les carmes déchaussés sont destinés de Dieu à de plus grandes choses que nous ne croyons. Je prie Dieu de conserver à Paul une longue vie, afin qu'il voie les suites de tout cela, et qu'il travaille de son côté; pour moi, je le verrai du ciel, si je suis digne d'y arriver.

J'ai reçu la lettre de change de Valladolid, et je suis fort aise que cet argent soit envoyé déjà; Dieu daigne terminer bientôt cette affaire. Le supérieur que nous avons à présent est un homme d'une grande vertu; mais il n'est nullement propre pour nous, ni pour mettre toutes choses en ordre; il est, pour ainsi dire, emprunté jusqu'à ce que nous en ayons un autre.

Vous verrez, par la lettre que je vous envoie, à quoi l'on destine la pauvre petite vieille. Selon toutes les apparences, ce voyage part plutôt de l'envie qu'ont nos carmes anciens de m'éloigner d'eux, que du besoin qu'on a de moi à Malagon. Cela se soupçonne et me fâche un peu; car pour le voyage de Malagon, il ne me fait aucune peine, quoique je n'aime guère à devenir prieure, parce que je ne suis pas propre à cela, et je crains toujours de manquer au service de Dieu. Demandez-lui pour moi la fidélité et la constance, et que tout le reste aille comme il pourra; plus j'aurai de peine, plus j'aurai de récompenses. Quoi qu'il arrive, déchirez cette lettre. Je suis ravie d'apprendre que vous vous portiez bien : mais je voudrais que dans ces chaleurs vous fussiez autre part que dans cette ville. O mon père! dans quelle solitude est mon âme tous les jours depuis que je suis si loin de vous; quoiqu'il me semble que je sois toujours assez proche du père Joseph? C'est ainsi que je passe la vie assez doucement, sans néanmoins recevoir aucun plaisir sur la terre. Sans doute que vous n'y tenez plus après ces grandes occasions que Dieu vous a données de la mépriser pour ne plus aspirer qu'au ciel. En vérité, plus je pense à cette persécution et à la manière dont Dieu vous en a délivré, plus je suis surprise. S'il voulait que ces gens de l'Andalousie rentrassent dans leur devoir, je regarderais comme un grand bien que vous ne vous inquiétassiez pas beaucoup de les presser, ni de les traiter rudement, car alors cela vous serait indifférent : vous n'avez jamais trouvé de

meilleur remède à vos persécutions que la douceur, et je ne souhaite rien davantage.

J'ai pris plaisir à lire la lettre du père Nicolas à ce sujet, et c'est pour cela que je vous l'envoie; toutes nos sœurs se recommandent à vous, la seule pensée de mon départ les afflige; j'en informerai votre révérence; ayez, je vous prie, la charité de recommander l'affaire à Notre-Seigneur; vous n'oublierez pas ceux qui critiquent mes voyages, et à l'idée de ces murmures, représentez-vous un peu toutes les afflictions de ma vie; mais cela n'importe pas beaucoup.

J'ai écrit au père vicaire que je ne pouvais pas être prieure; car je ne saurais suivre la communauté, et c'est un grand inconvénient. Du reste, je n'y ai nulle opposition, et si l'on me le commandait, j'irais jusqu'au bout du monde; je crois même que plus il y aurait de peine, et plus j'aurais de joie à faire quelque peu de chose pour l'amour de ce grand Dieu à qui je dois tant; et je suis même persuadée que ce qu'on fait par obéissance plaît davantage. Quand j'obéissais à Paul, il me suffisait de savoir que je lui faisais plaisir, pour suivre avec joie tous ses ordres. Je ne suis pas seule de ce sentiment, et je vous en pourrais nommer bien d'autres; mais j'appréhende de me trop expliquer ici, particulièrement sur les dispositions de l'âme. Je vous envoie, pour vous divertir, des vers de la façon de nos religieuses de l'Incarnation; quoique le mauvais état de leur monastère les doive obliger plutôt à pleurer qu'à rire; les pauvres filles s'entretiennent ainsi pour se désennuyer. Mon séjour à Malagon les afflige, comme si mon absence était quelque chose de fort fâcheux; car elles espèrent, aussi bien que moi, que leur maison se rétablira.

Les religieux de Valladolid ont donné de bon cœur les deux cents écus, et si la prieure n'eût pas eu d'argent, elle les aurait cherchés: elle m'envoya une lettre de change pour toucher à la fois les quatre cents écus; ce n'est pas un petit ouvrage; car c'est une bonne économe pour la conduite de sa maison; mais la lettre que je lui écrivis à cet égard fit son effet. Madame Jeanne m'écrit qu'elle n'osait donner l'argent sans vous en avertir, cela m'a réjouie et surprise tout ensemble; car elle n'avait pas raison, puisque j'ai trouvé la sœur Marie de Saint-Joseph très bien disposée. Je prie Dieu, mon père, de vous conserver. Ainsi soit-il.

Recommandez-moi, je vous conjure, au père recteur et au père qui m'écrivit l'autre jour. C'était hier la dernière fête de la Pentecôte; mais la mienne n'est pas encore arrivée. Votre indigne servante, Thérèse de Jésus.

LETTRE

A L'ARCHEVÊQUE D'ÉBORA.

ARGUMENT.

Cette lettre est très importante. D'abord la Sainte exhorte le nouveau prélat à s'animer de confiance en Dieu, pour entrer avec courage dans les fonctions de son ministère. Ensuite elle fait l'éloge des pères de la compagnie de Jésus d'une manière qui témoigne assez qu'elle en avait reçu de grands secours, et combien elle les croyait utiles à l'Eglise. Ce qu'elle dit sur la persécution des religieuses de l'Incarnation est très sage et très touchant : on voit dans cette lettre le grand courage de la Sainte qui n'est point ébranlé des persécutions, et qui songe tranquillement aux moyens de les faire finir.

La grâce du Saint-Esprit soit avec votre seigneurie illustrissime. Ainsi soit-il.

J'ai reçu, il y a plus de deux mois, une de vos lettres, où j'aurais bien voulu plus tôt répondre, mais j'en ai été empêchée par tous ces mouvements qui nous ont agitées depuis le mois d'août; et j'attendais que le calme fut rétabli parmi nos religieux et nos religieuses pour vous en mander des nouvelles, comme vous me l'aviez ordonné; mais il y a beaucoup à dire que nous soyons maintenant tranquilles, les affaires sont en pire état que jamais, comme vous le verrez par la suite; tout ce que je souhaiterais à présent, ce serait de pouvoir vous entretenir; car je ne puis d'ici vous exprimer assez la joie que m'a causée la lettre que le père recteur m'a fait tenir de vous cette semaine, bien que vous m'eussiez donné de vos nouvelles, il y a plus de trois semaines, avec baaucoup moins d'obscurité. J'en ai même été informée depuis par un autre endroit. Comment pouvez-vous vous imaginer que pareilles choses puissent être ignorées? Je prie Dieu que tout se fasse pour sa gloire, et vous serve pour vous rendre encore plus saint: j'ai confiance qu'il le fera.

Ne doutez pas, monseigneur, que Dieu n'exauce de tels vœux qui lui sont offerts avec tant de ferveur par des âmes toutes dévouées à son service. Pour moi, qui suis la plus imparfaite de toutes, je ne cesse point de lui présenter pour vous mes prières; il n'y a pas une sœur qui n'en fasse autant en toutes nos maisons, où j'en trouve tous les jours dont les vertus m'accablent de honte; on dirait que Notre-Seigneur se plaît à les choisir en divers endroits, et à les faire venir de certains pays où je ne sais qui leur

a donné connaissance de nos monastères et de notre manière de vivre.

Ainsi, monseigneur, ne vous découragez point, et ne doutez nullement de la volonté de Dieu; je suis persuadée qu'il veut vous voir mettre à exécution les bons désirs qu'ils vous a inspirés pour son service. Vous avez demeuré trop longtemps sans emploi, et le Seigneur a besoin d'un homme plein de vertu pour le bien de son église. Quant à nous, notre pouvoir est fort peu de chose, et nous sommes trop pauvres et trop avilies, à moins que Dieu ne nous suscite quelque protecteur. Nous ne lui demandons pourtant que de le bien servir. La malice est venue à un tel excès, et l'ambition et la vanité sont tellement en crédit, même au milieu de ceux qui les devraient combattre, que Dieu, tout puissant qu'il est, semble se vouloir servir de ses créatures pour protéger la vertu, qui, sans leur secours, n'aurait pas la force de vaincre; car, comme elle est abandonnée par ceux qui devraient en être les plus zélés défenseurs, ils emploient d'autres personnes qu'il sait être propres à la soutenir.

Tâchez, je vous conjure, à ne vous point épargner; je suis sûre que vous le ferez, et j'espère que Dieu vous donnera les forces, la santé et la grâce pour réussir en toutes choses. D'un autre côté, nous prierons le Seigneur continuellement pour vous, afin qu'il veuille bien nous donner des ministres sensibles au bien des âmes, et sur qui vous puissiez vous reposer. Je suis ravie que la compagnie de Jésus vous soit tellement dévouée, que vous en puissiez disposer; car elle est propre à tout, et fait beaucoup de bien partout.

J'ai eu beaucoup de joie que l'affaire de madame la marquise d'Elche ait réussi; jusqu'à ce que j'en aie su le succès, j'ai toujours été dans l'inquiétude. Dieu en soit loué; lorsqu'il nous envoie tant de sortes de peines à la fois, il a coutume de nous en délivrer toujours heureusement; il connaît notre extrême faiblesse, il ne fait rien que pour notre avantage, et proportionne les maux à nos forces. J'ose espérer qu'il en sera de même de tous ces troubles qui agitent notre ordre depuis si longtemps. Si je n'étais mieux persuadée de la fidélité de nos religieux et de nos religieuses, j'aurais appréhendé quelquefois que leurs ennemis ne réussissent dans leurs desseins, et ne ruinassent cette réforme naissante, qui s'est faite par la protection de la sainte Vierge. Le démon emploie pour cela de tels artifices, qu'on dirait que Dieu, dans cette affaire, lui ait donné tout pouvoir.

On a mis en usage, pour nous diffamer, toutes les mesures les

mieux concertées ; on en voulait particulièrement au père Gratien et à moi, qui suis comme le blanc où se lancent tous les traits ; on a donné de si rudes atteintes à ce pauvre homme, par les fausses dépositions qu'on a faites contre son innocence, et l'on a présenté au roi, contre lui et contre les couvents de notre réforme, des mémoires si calomnieux et si diffamants, que vous seriez surpris, à les voir, qu'on ait pu inventer tant de malice ; mais toutes ces intrigues ont été vaines, à ce que je crois, car nos religieuses sont demeurées aussi tranquilles que si elles n'eussent point eu de part à ces calomnies ; et la vertu du père Gratien, loin d'en être ébranlée, a jeté tant d'éclat dans cette occasion, que j'en suis encore toute surprise ; certainement il faut qu'il y ait dans cette âme une grande abondance de grâces, pour lui faire faire des prières si ferventes en faveur de ses calomniateurs, et souffrir leurs impostures avec autant de fermeté qu'un saint Jérôme. Cependant je dois avouer qu'il est très sensible aux calomnies qu'on a faites contre nos religieuses. Pendant deux ans qu'il les a visitées, il a si bien connu leur piété, qu'il les regarde comme des anges, et ne les appelle jamais autrement ; car il ne leur donne point d'autre nom quand il en parle.

Enfin Dieu a voulu que ceux qui avaient fait contre nous ces malignes dépositions, s'en soient entièrement dédits ; et à l'égard du père Gratien, l'information que le conseil avait ordonnée, a parfaitement éclairci la vérité ; ils ont aussi rétracté plusieurs autres mensonges, qui ont mis dans tout leur jour leurs passions dont la cour était si prévenue, et c'était par là sans doute que le démon voulait détruire tous les progrès de notre réforme.

Mais sans parler maintenant de tout ce qu'ont souffert ces pauvres religieuses de l'Incarnation, qui n'avaient d'autres crimes que de m'avoir malheureusement choisie pour être leur prieure, je puis vous dire que toute la ville a été fort effrayée de ce qu'on leur a fait souffrir, et de ce qu'elles souffrent encore sans espérance d'en être délivrées. Le père Tostat les a traitées avec tant de rigueur, qu'il les a laissées plus de cinquante jours sans leur vouloir permettre d'entendre la messe, ni même de voir personne, et la même sévérité dure encore. Le commun du peuple les disait hautement excommuniées, mais tous les théologiens d'Avila soutenaient le contraire, et assurément avec raison ; car l'excommunication qui fut jetée, et qui pour lors ne regardait pas ma personne, n'ayant été publiée que pour les empêcher d'élire une étrangère, elles ont cru que m'élisant, elles ne la pouvaient encourir, ne croyant pas devoir regarder comme étrangère une religieuse professe de leur maison, et qui

y avait demeuré tant d'années. Qui pourrait, en effet, m'empêcher d'y retourner encore, si je voulais? ma dot n'y est-elle pas? le couvent n'est-il pas de notre même province? Mais quoi qu'il en soit, une autre prieure fut élue par le plus petit nombre de voix, je ne sais à quoi se terminera cette affaire, qui est maintenant devant le conseil.

J'ai été sensiblement affligée de voir, à mon occasion, s'élever tant de troubles, tant de scandales dans la ville, tant d'inquiétude en un si grand nombre de personnes; car il n'y en avait pas moins que cinquante-quatre d'excommuniées. Tout ce qui m'a consolé parmi ces agitations, c'est d'avoir fait tous mes efforts pour les empêcher de m'élire, et ce n'est pas sans fondement, car il ne pourrait m'arriver une plus grande peine que de demeurer dans cette maison, où je n'ai pas eu seulement une heure de santé pendant tout le séjour que j'y ai fait.

J'ai grande pitié, je vous l'avoue, de ces âmes; leurs vertus héroïques ont assez paru dans la manière dont elles ont souffert cette persécution, mais je suis encore bien plus affligée que le père Tostat ait commandé, il y a plus d'un mois, de mettre en prison les deux pères réformés qui les confessaient; ce sont d'excellents religieux; leurs bons exemples ont édifié toute la ville durant les cinq années qu'ils ont demeurés auprès d'elles; ils ont maintenu la maison dans la régularité où je l'avais laissée, et l'un d'eux du moins, nommé frère Jean de la Croix, est reconnu par tout le monde pour un saint; on en parle partout de la sorte, et ce n'est pas sans fondement qu'il a cette réputation; pour moi, je le regarde comme un grand homme, et d'une piété consommée. C'était le visiteur apostolique dominicain et le nonce précédent, qui les avaient envoyés, son compagnon et lui, pour ce monastère, outre qu'ils étaient sous la dépendance du père Gratien, visiteur. J'ignore ce que deviendra cette affaire, je suis seulement fort inquiète qu'on les ait enlevés, sans qu'on puisse savoir où ils sont; on juge néanmoins qu'on les tient fort resserrés, et j'en crains des suites fâcheuses; Dieu daigne, par sa grâce, y remédier. Pardonnez-moi, je vous prie, cette longue lettre; mais supposez que le père Tostat allât en vos quartiers, je suis bien aise que vous sachiez la vérité de tout ce qui se passe. Le nonce, à son arrivée, se déclara si favorablement pour ce père, qu'il défendit au père Gratien de faire sa visite; et quoique cet ordre ne l'empêche pas d'être toujours commissaire apostolique, parce que le nonce ne fit paraître aucun pouvoir de lui ôter cette commission, et qu'il n'en avait pas l'intention, comme il l'a dit lui-même, ce bon père n'a pas laissé d'aller à Alcala,

et ensuite à Pastrane, où, comme j'ai déjà dit, il a demeuré dans une grotte, et y a souffert mille persécutions, sans avoir depuis exercé sa commission, comme s'il eût été entièrement suspendu de sa charge.

Aussi souhaite-t-il ardemment de ne point continuer ses visites, et toutes les traverses qui nous en sont arrivées, nous le font souhaiter autant qu'à lui; car à moins que Dieu ne permette qu'on fasse une province particulière pour nous, il ne nous est pas avantageux qu'il soit visiteur. Dès que ce saint homme fut arrivé à Alcala, il m'écrivit qu'en cas que le père Tostat entreprît la visite, il était résolu de lui obéir, et qu'il nous conseillait d'en faire de même; mais comme il n'est point revenu en ces quartiers, et qu'il n'a point passé par ici, je crois que Dieu ne veut pas qu'il fasse cette visite, quoique tous les religieux m'assurent qu'il sollicite fortement pour cela. Voilà, monseigneur, ce qui nous afflige, et la cause de toutes les plaintes dont je viens de vous faire le détail. Je me suis en vérité bien soulagée à vous en entretenir; il est impossible que cette lecture ne vous ait un peu ennuyé; mais vous n'ignorez pas que vous êtes obligé de protéger cet ordre, et qu'ayant dessein que nous allions faire une nouvelle fondation, il est nécessaire que vous soyez informé de tous ces inconvénients, et d'autres aussi que je vais vous dire, et qui causent de nouveaux embarras qu'il faut vous apprendre.

Je ne puis m'empêcher d'employer tous mes efforts pour soutenir de si bons commencements, et c'est le sentiment des gens habiles qui me confessent; mais nos pères n'ont pas laissé de s'en irriter contre moi, d'en informer notre père général, et, conjointement avec lui, d'avoir ordonné, dans un chapitre universel, qu'aucune religieuse de la réforme ne pourrait désormais sortir de son couvent, et moi, qu'ils obligent particulièrement, sous peine d'excommunication, d'en choisir un tel que je voudrai. Il est bien clair que cette ordonnance n'a été faite que pour arrêter les nouvelles fondations de religieuses. Mais avec quelle pitié doit-on voir tant de filles demander d'être reçues dans le monastère, et de ne le pouvoir, à cause du petit nombre qu'on reçoit dans chacun, et de cette défense d'en établir d'autres?

Je sais bien que le nonce précédent avait ordonné que je continuerais mes fondations, et j'en ai de belles et grandes patentes du visiteur apostolique; cependant, depuis tous ces murmures, j'ai pris la résolution de n'en faire pas une jusqu'à ce que le général ou le Pape en aient autrement ordonné: comme je ne suis pas cause de la suspension de cette œuvre, je regarde les obstacles

qu'on y met comme une grâce du Seigneur, qui me soulage d'une peine dont je commençais à me lasser. Si néanmoins il y allait de votre intérêt ou de votre service, bien loin que je me fisse violence de continuer, c'est pour moi un si grand malheur de ne plus espérer de vous voir, que cette seule raison serait capable de me consoler, si l'on me commandait d'agir; mais ce n'est pas cette seule difficulté qui s'oppose à vos désirs et aux miens, il en reste encore une autre; car, quand même le chapitre général ne s'y opposerait pas, je ne pourrais me mettre en chemin, puisque la permission que notre père général m'avait donnée, n'était que pour le royaume de Castille. Il faudrait donc en solliciter une nouvelle, qu'il ne nous accorderait pas assurément aujourd'hui : mais on l'obtiendrait aisément du Pape, surtout si on lui montrait le certificat que fit faire le père Gratien, touchant la manière dont on se conduit dans les monastères, de la vie qu'on y mène, et du bien que font partout les exemples de nos religieuses. Je n'ai pas lu ce certificat encore, dans la crainte que l'on ne se soit trop étendu à y dire du bien de moi; il est si avantageux à nos sœurs, qu'il suffirait seul pour les faire canoniser toutes. Cependant, si cette fondation doit se faire, je souhaiterais fort qu'on en obtînt la permission de notre père général, par une requête ou on le prierait seulement d'agréer que l'on fît des établissements en Espagne, sans lui parler de moi; car ma présence n'y est nullement nécessaire; et assurément il se trouvera d'autres religieuses très capables de les fonder, sans qu'il soit besoin que je sorte de mon couvent; il serait bon, pour y réussir, de remontrer au père général qu'en empêchant ces fondations, on prive les âmes de tous les avantages qu'elles recevraient dans ces nouveaux établissements. Si vous connaissiez le neveu du Pape, qui est, dit-on, le protecteur de notre ordre, il déterminerait sans peine notre père général, et pourrait en tirer le consentement que nous désirons; en cas que vous vouliez prendre la peine d'y travailler, vous ferez beaucoup de bien à notre ordre, et rendrez un grand service à Dieu.

Il faut que je vous avertisse encore d'un nouvel inconvénient, car je veux que vous sachiez tout ce qui se passe. Le père Tosta est déjà reçu vicaire général en Portugal; et comme il y a lieu de croire qu'il ferait tous ses efforts pour s'opposer à nos pieux desseins, vous jugez bien qu'il serait fâcheux, surtout à moi, de tomber entre ses mains. Il n'y a pas d'apparence maintenant qu'il fasse des visites dans la Castille, car lorsqu'il visita le monastère de l'Incarnation, comme il s'acquitta de son emploi sans montrer sa

commission (ce que tout le monde trouva fort étrange), on lui a fait remettre ses patentes au conseil par une provision royale, semblable à celle qu'on lui avait signifiée l'été dernier ; il ne les en a pu retirer depuis, et je ne crois pas que jamais on les lui rende. Les visiteurs apostoliques nous ont donné pour nos couvents des lettres d'exemption qui portent que nous ne pouvons être visitées que par celui que notre père général nommera, pourvu néanmoins que ce soit un des pères de notre réforme ; comme ces ordres ne pourraient pas s'observer dans ce pays-là, tout y serait dans la confusion, et la parfaite régularité de la vie monastique y serait bientôt anéantie. Je vous prie, monseigneur, d'examiner comment vous pourrez éviter tous ces embarras ; car d'ailleurs vous pouvez vous assurer que vous ne manquerez pas de bonnes religieuses pour répondre à vos pieuses entreprises.

Le père Julien d'Avila salue très humblement votre seigneurie. Je le crois déjà en chemin, il avait appris les nouvelles agréables qui vous regardent, avant que je les lui eusse mandées, et il en ressent une extrême joie. Il est fort persuadé que dans cette charge vous rendrez à Dieu et à son église des services fort importants. Marie de saint Jérôme, qui était sous-prieure de ce ministère, vous fait aussi ses très humbles compliments, elle dit que si c'est la volonté de Dieu, elle ira de bon cœur à votre fondation pour vous offrir ses services. Je prie le Seigneur de conduire tout pour sa plus grande gloire, et de vous conserver toujours croissant dans son saint amour.

Il n'est pas surprenant que votre nouvelle dignité vous ôte maintenant ce recueillement où vous voudriez être. Le Seigneur vous en récompensera doublement, comme il fait d'ordinaire quand on quitte la retraite pour son service. Cependant je souhaite fort que vous ne vous livriez pas tant aux affaires extérieures, qu'il ne vous reste quelque temps pour vous recueillir, car c'est en cela que consiste tout notre bien.

De cette maison de Saint-Joseph d'Avila, le seizième janvier 1578.

Je vous conjure de ne me point donner au-dessus de vos lettres tant de qualités que je n'ai pas, car les louanges me mettent à la torture.

LETTRE

AU TRÈS ILLUSTRE SEIGNEUR DON SANCHE D'AVILA, QUI FUT DEPUIS ÉVÊQUE DE JEAN.

ARGUMENT.

Sainte Thérèse, comme on le voit par cette lettre, donnait des instructions aux plus grands hommes qui s'adressaient souvent à elle sur leurs dispositions dans la prière, et la consultaient comme une personne très éclairée sur ces matières.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous.

Je regarde comme une faveur particulière du Seigneur que vous ne fassiez plus de plaintes sur la mort de madame la marquise votre mère, et j'en loue Dieu, quoique cela vous paraisse un défaut de tendresse. Il est vrai que nous avons tous beaucoup perdu ; mais enfin elle possède Dieu maintenant, et nous serons trop heureux de pouvoir aussi bien finir.

Vous avez fort bien fait d'écrire une vie si sainte dont je puis rendre un grand témoignage, et je vous suis obligée de l'envie que vous avez de me l'envoyer ; j'aurai beaucoup à admirer et beaucoup à louer le Seigneur en elle.

Quant à cette ferme résolution de n'offenser jamais Dieu, que vous vous plaignez de ne pas ressentir dans votre cœur, ne vous en affligez pas, pourvu que lorsque vous aurez occasion de le servir et d'éviter le péché, vous ne l'offensiez point ; soyez sûr par cette preuve que vous êtes véritablement dans le désir de ne le point offenser. La ferveur avec laquelle vous souhaitez de communier tous les jours, et la douleur que vous cause cette privation, témoignent encore que vous êtes encore uni plus intimement avec Dieu.

N'oubliez jamais les dons excellents que vous en avez reçus, afin que de jour en jour vous croissiez en amour pour lui. N'amusez plus votre esprit à examiner vos misères trop en détail ; celles que chacun voit d'une première vue, et moi encore plus qu'un autre, ne sont-elles pas assez grandes.

A l'égard des distractions que nous éprouvons durant les divins offices, j'y suis fort sujette aussi, et je l'attribue à un affaiblissement de tête ; pensez-en autant de vous, car, puisque nous nous acquittons de ce devoir, le Seigneur voit bien que nous voudrions le remplir avec une attention parfaite. Je suis en bien meilleure santé que je n'étais l'année dernière, et à comparer mes maux d'à

présent avec ceux que je souffrais alors, je pourrais dire que je me porte parfaitement bien, cependant je ne passe guère d'heures sans souffrir, mais je vois qu'on ne peut rien faire de mieux puisqu'il faut vivre, ainsi je souffre avec patience.

Je fais mes très humbles compliments à monsieur le marquis votre frère, et à madame la marquise votre sœur; je vous conjure de les assurer que mes longs voyages ne m'ont point empêché de prier autant Dieu pour leur prospérité que pour la vôtre : je ne prétends pas faire beaucoup en cela, puisqu'en qualité de mon confesseur vous êtes mon père et mon maître. Je vous supplie aussi de saluer de ma part dont Fafrique et madame Marie; ma tête est trop faible pour leur écrire. Pardonnez-moi, pour l'amour de Dieu, la peine que je vous donne; pour récompense je le prie de vous conserver et de vous rendre aussi grand saint que je le souhaite et que je lui demande pour vous. Ainsi soit-il. d'Avila, le dixième d'octobre 1580. Votre indigne servante et fille, Thérèse de Jésus.

LETTRE

A L'ILLUSTRISSIME ET EXCELLENTISSIME DAME, MADAME MARIE HENRIQUEZ, DUCHESSE D'ALBE.

ARGUMENT.

La duchesse d'Albe, à qui sainte Thérèse écrit cette lettre de consolation, avait à souffrir de l'emprisonnement de son mari, que le roi Philippe fit arrêter pour avoir marié son fils sans la permission de sa majesté. On voit dans la suite de cette lettre, combien la Sainte s'intéresse toujours à ce qui regarde les pères jésuites, et combien elle avait à cœur leur établissement à Pampelune.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec votre excellence.

Dès que je vous ai su en votre maison, j'ai eu bien des fois envie de vous écrire, mais j'ai eu si peu de santé depuis le jeudi-saint, qu'il n'y a que huit jours que la fièvre m'a quittée. C'était là néanmoins le moindre mal que j'eusse alors, si je le compare aux autres douleurs que j'ai souffertes. Les médecins disaient qu'il se formait un abcès dans le foie, mais à force de purgations et de saignées, je me vois encore plongée dans cette mer de peines, puisqu'il plaît à Dieu. Je le prie de me donner ces douleurs plutôt qu'à d'autres, que j'aurais encore plus de peine à voir souffrir que moi-même. On a cru ici que vos affaires avaient très bien réussi.

Tout ce que je puis dire c'est que le Seigneur veut qu'il y ait

toujours quelques afflictions dans nos plaisirs, et je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup de chagrin de vous voir séparé de celui que vous aimez si tendrement ; mais, madame, Dieu vous dédommagera lui-même dès à présent de ce que vous souffrez, et vous jouirez enfin d'une consolation parfaite ; puisse-t-il vous la donner telle que je la lui demande ! Toutes les religieuses de nos maisons sont très assidues à prier Dieu pour cette affaire et pour son heureux accomplissement ; je leur ai bien recommandé de n'y pas manquer ; pour moi, toute misérable que je suis, je ne cesse d'en prier le Seigneur, et nous le ferons toujours jusqu'à ce que nous en recevions les nouvelles que je souhaite.

Je pense aux prières et aux pélerinages que vous faites maintenant, et au souvenir que vous avez des douceurs que vous goûtiez dans la prison. Hélas ! que les amitiés de ce monde sont peu de choses, et qu'il vaut bien mieux ne point désirer son faux repos, ni rien qui vienne de lui ! Rien n'est meilleur que de mettre entre les mains de Dieu tout ce qui nous regarde ; il sait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes.

J'ai grande curiosité de savoir des nouvelles de votre santé et de vos affaires, faites-moi la grâce de m'en apprendre, il n'importe que ce soit de votre main ; il y a si longtemps que je ne vois point de vos lettres, que je me suis contentée des recommandations que le père Gratien me faisait de votre part. Je ne puis rien vous dire de l'endroit où j'irai au sortir de cette ville, ni de beaucoup d'autres choses, car le père Antoine de Jésus doit aller en vos quartiers, et vous informera de tout.

Comme il importe que l'on sache que votre excellence me fait des grâces en toutes rencontres, j'ose lui en demander encore une maintenant pour les jésuites, qui ont nouvellement fondé une maison à Pampelune de Navarre, où ils sont entrés sans aucun obstacle. Il s'est élevé depuis une si grande persécution contre eux, qu'on les veut chasser de la ville. Je supplie votre excellence d'écrire au connétable, sous la protection duquel ils se sont mis, et qui leur a déjà rendu de grands services, et donné de bonnes paroles. Ayez la bonté de le remercier de ce qu'il a fait en leur faveur, recommandez-lui de continuer les bons offices qu'il rend à cette compagnie, et de la bien traiter en toute occasion.

Je sais par mon expérience ce que souffrent des religieux, à se voir de la sorte persécutés ; ainsi j'en ai grande pitié, et je suis persuadée que quiconque les favorise et les protége mérite beaucoup auprès de Dieu ; et cela lui est si agréable, que je voudrais que vous en eussiez aussi votre part. Je prendrais la liberté de le

demander au duc, s'il était plus proche de nous. Le peuple se plaint qu'il aura de moins ce que l'on donnera aux jésuites. Cependant un gentilhomme leur fonde la maison, et y joint un revenu considérable; ainsi elle ne sera pas pauvre. Mais quand elle le serait, c'est avoir bien peu de foi que de croire qu'un Dieu si grand n'ait pas le pouvoir de nourrir ceux qui le servent. Je le prie de vous conserver, et de vous donner durant cette absence tant d'amour pour lui, que vous le puissiez souffrir paisiblement, car il est impossible qu'elle ne vous soit très fâcheuse.

Je supplie votre excellence de donner à celui qui ira prendre votre réponse, la lettre que je vous demande; mais il ne faut pas qu'elle paraisse écrite comme une simple lettre de faveur, et je vous conjure de témoigner que vous souhaitez ardemment d'obtenir ce que vous demandez. Que je suis importune? mais n'est-il pas juste que ma témérité vous fasse un peu souffrir, après que j'ai tant souffert, et que je souffre encore tant pour vous? Aujourd'hui huitième d'avril, de cette maison de saint Joseph de Tolède; j'ai voulu dire le huitième de mai. Votre indigne servante, Thérèse de Jésus.

LETTRE

AU PÈRE GRATIEN.

ARGUMENT.

On voit ici les précautions sages que la Sainte apportait à l'exécution des règles, et les condescendances qu'elle permettait quand la régularité n'était point intéressée.

Cette lettre vous instruira de ce qui se passe entre les religieuses d'Albe et leur fondatrice. Sa conduite commence à les inquiéter, et elle les a obligées à recevoir des novices qui les réduisent à manquer du nécessaire; il sera assez difficile de lui faire entendre raison, et ainsi vous devez veiller à tout savoir.

Souvenez-vous de faire exactement observer dans tous les couvents ce que porte la constitution touchant l'ouverture des grilles. Il faut que vous déclariez à quelles personnes cela se rapporte, afin qu'on ne croie pas que vous vouliez gêner les religieuses plus qu'elles ne sont obligées de l'être. Je crains plus que toutes choses qu'elles ne perdent cette joie pure et parfaite que Dieu leur fait goûter dans leur vocation: car je sais ce que c'est qu'une religieuse mécontente. On n'a pas sujet de les tenir serrées plus qu'il ne faut, tant qu'elles n'en donneront pas plus d'occasion que jusqu'à présent.

Il n'est nullement nécessaire de voir jamais les confesseurs que la grille fermée, ni les religieux des autres ordres, encore moins nos réformés ; mais pour un oncle, ou quelque autre parent proche, qui aurait pris soin d'une religieuse, et lui aurait servi de père, on peut interpréter favorablement la constitution ; cela paraît raisonnable. On pourrait le faire aussi pour une princesse, ou pour quelque autre personne d'une qualité distinguée, enfin lorsqu'on verra que l'exception est avantageuse, et ne porte aucun préjudice. Hors ces occasions, il faut toujours parler sans ouvrir la grille, et s'il se rencontrait d'autres cas qui formassent quelque incertitude, on doit s'adresser au provincial, et lui en demander la permission ; autrement en cas de doute il ne faut jamais l'ouvrir. Je crains néanmoins que les provinciaux ne le permettent trop aisément. Il me semble aussi que, sans se faire voir, on peut fort bien traiter des choses spirituelles ; mais j'abandonne à votre révérence le soin de tout régler comme vous jugerez à propos.

Je souhaite fort que les religieuses d'Albe reçoivent bientôt quelque nouvelle qui leur apporte de quoi payer les dépenses de leur bâtiment. Je prie Dieu d'y pourvoir autant que l'exige la nécessité. Nos religieuses d'ici sont fort à leur aise, et sont dans l'abondance de tout ; je parle seulement de l'extérieur, car toutes ces richesses ne contribuent guère à la joie de l'esprit ; il se trouve bien plus content dans la pauvreté. Je prie Dieu de vous le persuader et de vous faire un grand saint. Ainsi soit-il. Votre indigne servante et fille, Thérèse de Jésus.

LETTRE

A DON SANCHE D'AVILA.

ARGUMENT.

La Sainte parle dans cette lettre des peines qu'elle souffrit dans l'établissement des Carmélites de Burgos, mais elle s'en explique si modestement, qu'on n'y remarque qu'une petite partie de ce qu'elle souffrit, et l'on voit dans cette conduite combien elle était éloignée de vouloir exagérer ses souffrances.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous.

Si j'eusse su en quel lieu vous étiez, j'aurais plus tôt répondu à votre lettre, car je désirais ardemment de vous mander combien elle m'a consolée. Daigne le Seigneur vous en récompenser et vous donner tous les biens spirituels que je ne cesse de lui demander pour vous.

J'ai été tellement fatiguée par mes infirmités et par mes occu-

pations, durant la fondation de Burgos, qu'il ne me restait presque pas un moment de loisir pour avoir le plaisir de vous écrire. Grâces à Dieu, tout est terminée maintenant et dans un très bon état. Je souhaiterais fort passer par l'endroit où vous êtes, et je serais bien consolée de vous dire de vive voix certaines choses qu'on ne peut bien exprimer par écrit. Souvent le Seigneur ne veut pas que ma volonté s'accomplisse, mais pourvu que la sienne se fasse, je suis assez contente ; c'est où tendent tous mes désirs. J'ai bien de l'impatience de voir la vie de madame la marquise votre mère ; sans doute madame l'abbesse votre sœur aura différé de me l'envoyer pour la lire un peu plus à loisir, ou peut-être a-t-elle reçu trop tard la lettre. Vous avez bien eu raison de vouloir que tout le monde connût une si sainte vie. Dieu veuille qu'entre tant de circonstances qui méritent d'être publiées, vous n'en oubliez aucunes ; tout ce que je crains c'est que vous n'en disiez pas assez.

O Dieu ! combien ai-je souffert pour persuader aux parents de ma nièce de la laisser à Avila jusqu'à mon retour de Burgos ; ils ont ont vu sur cela tant de fermeté dans ma résolution, qu'ils se sont enfin rendus. Je prie Dieu de vous conserver pour vous récompenser du soin que vous avez de leur rendre service en toute occasion ; j'espère que vous remédierez à tout. Daigne le Seigneur vous conserver plusieurs années dans la sainteté que je lui demande incessamment. Ainsi soit-il. De Palence, le douzième du mois d'août 1582. Votre indigne servante, Thérèse de Jésus.

LETTRE

AU TRÈS PRUDENT ROI D'ESPAGNE PHILIPPE II.

ARGUMENT.

La Sainte, sans sortir du respect dû à la majesté royale, expose librement à Philippe II ses pensées sur les intérêts de sa réforme. Elle lui demande la séparation de sa réforme d'avec les mitigés, de faire élire un provincial particulier pour les carmes et les carmélites déchaussés, et de faire tomber sur le père Gratien ce choix. Elle s'étend sur le mérite de ce religieux avec beaucoup d'ardeur.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec votre majesté.

Lorsque je recommandais instamment à JÉSUS-CHRIST les intérêts du saint ordre de la sacrée Vierge, et que je réfléchissais sur la nécessité qu'il y a de mettre tout en usage pour ne point laisser ruiner des ouvrages où Dieu a commencé de donner sa bénédiction, il m'a été inspiré que rien n'était plus propre à remédier aux

persécutions qui nous attaquent, que d'informer votre majesté de ce qui peut contribuer au parfait affermissement de cette œuvre. Depuis quarante ans je suis engagée dans cet ordre, et après y avoir bien tout examiné, je puis assurer que si l'on ne donne au plus tôt un provincial particulier à notre réforme, il y a de fâcheux inconvénients à craindre, et cet établissement, loin de s'accroître, souffrira de considérables affaiblissements. Il dépend de votre majesté d'y apporter remède; la sainte Vierge vous a choisi pour le protecteur de son ordre, et pour l'assister dans tous ses besoins; ainsi j'ai pris la liberté d'écrire à votre majesté pour la supplier, au nom de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, d'ordonner qu'on fasse cette séparation. Il importe beaucoup au démon de s'y opposer; de sorte qu'il le fera infailliblement, et formera bien des obstacles, mais il n'y en a point de réels, et au contraire, les suites en seront très avantageuses en toutes façons.

Rien ne serait plus à propos, selon ses vues, que de donner dans ces commencements la charge de supérieur à un carme réformé qui s'appelle le père Gratien. Je le connais depuis quelque temps, mais quoique encore jeune, il donne à juger par les grâces spéciales qu'il a reçues du Seigneur, qu'on doit beaucoup louer sa miséricorde d'avoir employé si excellemment le ministère de ce grand homme au salut des âmes. Je ne doute point qu'il ne soit choisi de Dieu pour contribuer aux avantages de notre ordre. Plaise à sa bonté de conduire cette affaire de telle sorte que votre majesté soit excitée à lui rendre ce service, et ordonner tout ce qu'il faut pour cela.

Je baise mille fois les mains à votre majesté, pour m'avoir permis la fondation du monastère de Caravaque, mais en même temps je la supplie de me pardonner d'avoir été si hardie, car je m'aperçois de ma témérité. Quand je viens néanmoins à penser que votre majesté tient ici-bas la place de Dieu, qui ne rejette point la prière du pauvre, je ne saurais croire que mes importunités vous ennuient. Puisse le Seigneur accorder à votre majesté autant de repos et d'années que je lui en demande sans cesse, et que la religion chrétienne en a besoin. Aujourd'hui le dixième de juillet. L'indigne servante et sujette de votre majesté, Thérèse de Jésus, carmélite.

LETTRE

A L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR DON ALVARE DE MENDOCE, ÉVÊQUE DE PALENCE.

ARGUMENT.

Cette lettre est écrite en 1578. Après avoir félicité cet évêque sur le mariage de sa nièce, sainte Thérèse le remercie de l'aumône que ses religieuses ont reçue de sa libéralité; et l'on voit combien elle ménageait ses amis, dont elle préfère toujours les intérêts aux siens propres, quelque pressants qu'ils puissent être.

Jésus soit toujours avec votre grandeur.

J'ai tant de joie du mariage de Madame Marie, qu'à peine je pouvais me persuader une si agréable nouvelle. Ainsi la confirmation que j'en ai eue par votre lettre m'a satisfaite extrêmement; Dieu en soit béni. La grâce que Dieu m'a faite en cette occasion est d'autant plus grande, que depuis plusieurs jours j'étais fort inquiète sur l'embarras que cela vous devait causer, et je souhaitais ardemment de vous en voir affranchi. Enfin cela est fait, et même à bon marché, pour une alliance aussi honorable, à ce qu'on m'a dit. Au reste, on ne peut ajuster toutes les convenances autant qu'on voudrait; mais un époux plus jeune aurait peut-être plus d'inconvénients. Plus les maris sont avancés en âge, et plus d'ordinaire ils aiment leurs femmes; à plus forte raison celle-ci que tant de qualités rendent aimable. Plaise au Seigneur que ce soit pour son plus grand bien. Cela me rend si contente, que je ne sache rien qui puisse me le rendre davantage. La maladie de madame Marie m'a beaucoup affligée; il faut espérer du Seigneur que son mal ne sera pas si fâcheux que de coutume. Nous avons soin dans nos quartiers d'offrir pour elle à Dieu d'instantes prières.

Daigne le Seigneur vous récompenser de l'aumône que votre grandeur nous a faite; elle est venue fort à propos, car nous ne savions à qui recourir; je n'en étais pourtant pas plus inquiète. François de Salcède s'intéressait plus que nous à notre besoin, toute notre confiance était en Dieu seul. Ce bon gentilhomme me disait dernièrement qu'il avait pensé à vous écrire, et à mettre dans sa lettre ces seules paroles : *Seigneur, nous n'avons point de pain;* je l'en empêchai, car j'ai tant d'envie que toutes vos dettes soient acquittées, que l'indigence ne me donnerait pas tant de peine que de vous voir engagé dans de nouvelles dépenses pour l'amour de nous.

Cependant, puisque Dieu vous a mis tant de charité dans le cœur, j'espère que par quelqu'autre endroit il augmentera vos richesses. Plaise à sa bonté vous conserver plusieurs années, et me conduire dans un lieu où j'aie la joie de vous voir.

Le père Gratien persiste toujours à ne me pas laisser au couvent de l'Incarnation; rien assurément alors ne nous serait plus désavantageux, mais je ne crains que Dieu seul. Je me réjouis que votre grandeur réfléchisse sur les convenances de son éminente dignité, pour vous affranchir de la coutume de vous trouver à la foire. Puissiez-vous en profiter par la miséricorde de Dieu, que je prie de vous conserver plus longtemps que moi. Aujourd'hui septième septembre. L'indigne servante et sujette de votre grandeur, Thérèse de Jésus.

Thérèse salue votre grandeur, et fait ce que vous lui avez prescrit; si elle suivait son inclination, elle irait de bon cœur avec vous.

LETTRE

A LA TRÈS ILLUSTRE DAME, MADAME MARIE DE MENDOCE ET SARMIENTO, AUPARAVANT COMTESSE DE RIBADAVIA.

ARGUMENT.

On voit dans cette lettre avec quelle franchise sainte Thérèse parlait à ses amis, sans que leur rang la rendit timide, et sans perdre néanmoins de vue les bienséances; elle savait bien assaisonner la sincérité de ses avis.

Le Saint-Esprit soit avec votre seigneurie.

J'eus l'honneur de vous écrire hier; ainsi je ne veux maintenant que vous informer que j'ai reçu aujourd'hui des lettres de la duchesse d'Ossonne et du docteur Ayala, pour me prier instamment de recevoir une de ses deux demoiselles. Un père de la compagnie, qui s'est trouvé là par hasard, m'écrit en faveur de l'une, et il paraît que l'austérité a un peu effrayé l'autre. Il serait donc à propos que celui qui les peut éclaircir de tous les entretint. Il n'y a rien dans ces lettres de ce qui se passe en ces quartiers-là.

J'ai mandé qu'on pouvait la faire venir au plus tôt, car je vous avais déjà fait savoir ce qu'il fallait faire pour lui donner l'habit promptement, et j'ai ajouté qu'on vous en avertit sitôt qu'elle serait à Valladolid. J'ai mandé aussi au père visiteur combien vous êtes portée à les recevoir, et je le prie d'en envoyer dans sa lettre la permission. Je ne doute pas qu'il ne le fasse; mais, s'il y manquait, ne différez point à lui en écrire encore, et de conduire cette affaire avec tant de précaution, qu'il n'ait pas lieu de penser qu'on

ait usé en cela de surprise ou de déguisement. Autant que j'en puis juger, le père visiteur vous donnera satisfaction sur tout ce que vous exigerez de lui. Daigne le Seigneur vous rendre toujours contente, vous tenir sans cesse de sa main, et vous conserver pour ma propre consolation.

Monsieur l'évêque m'a fait dire aujourd'hui qu'il se portait mieux, et qu'il nous viendrait voir; ainsi n'en soyez point en inquiétude; ne vous verrai-je jamais plus libre? C'est au Seigneur à le faire; mais j'avoue que vous devez y travailler vous-même. Plaise à la bonté divine, quand je vous reverrai, que je vous trouve plus maîtresse de vous-même, votre âme y est déjà bien disposée. Je suis persuadée que si j'étais auprès de vous, vous en tireriez autant de profit que m'en a fait la présence du père visiteur; car, en qualité de supérieur, et moi qui suis présomptueuse, et accoutumée à votre complaisance pour moi, je vous dirais aussi les vôtres. Je me recommande aux prières de madame la duchesse: nos sœurs n'ont garde de vous oublier dans les leurs. L'indigne servante et sujette de votre seigneurie, Thérèse de Jésus, carmélite.

LETTRE

A LA MÊME.

ARGUMENT.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette lettre, c'est la joie que témoigne la Sainte que le père Gratien connût ses défauts, et le soin qu'elle prend pour qu'il n'en échappe aucun à ses lumières.

Jésus et Marie soient avec votre seigneurie.

Lorsque votre lettre m'a été rendue, j'avais déjà écrit celle d'avant celle-ci. J'ai bien à vous remercier de votre attention à me faire plaisir, mais cela n'est pas nouveau. Je me suis assez mal portée depuis mon séjour ici, mais maintenant ma santé est rétablie, et la présence de monsieur l'évêque dont je jouis, assaisonne de joie tout ce que je souffre. J'avoue qu'il me serait agréable et avantageux de profiter en votre compagnie de ce soulagement, et que j'aurais bien du contentement à traiter avec vous de plusieurs choses; mais ce n'est pas sans fondement que je désespère que cela puisse arriver aussitôt que je pensais.

Vous négocierez tout vous-même avec le père visiteur, et j'ai été ravie d'apprendre que cela devait se faire ainsi. Ce père vous est entièrement dévoué, et j'aime à savoir qu'il parle de vous dans les termes les plus remplis d'estime et d'attachement, de sorte

que je ne fais aucun doute qu'il n'ait beaucoup de joie à faire tout ce que vous souhaiterez de lui. Je vous prie aussi de lui marquer de la complaisance, et de lui témoigner tout l'empressement que mérite un homme de cette importance; c'est le plus grand supérieur que nous ayons maintenant, et je suis persuadée que devant Dieu son âme est d'un très grand prix. Je comprends tout ce que vaut la condescendance avec laquelle vous voulez bien attendre ces filles qui doivent être religieuses; mais comme elles ont été informées des règles de notre ordre, par le père Zuarez de la compagnie, qui les a entretenues, et qu'il m'a mandé qu'elles nous conviennent, rien n'oblige plus à différer; vous n'avez plus qu'à demander au provincial la permission, et à lui mander de les admettre. S'il les refusait, il n'y aurait qu'à s'adresser au père visiteur qui l'accorderait aussitôt, et j'aime mieux traiter avec lui, car quoique j'écrive assez souvent au père provincial, il ne veut pas me faire réponse.

Le mal de madame l'abbesse m'a beaucoup touchée; béni soit Dieu qui ne vous laisse point sans souffrir quelque chose soit d'une manière ou d'une autre. Nous sommes ici toutes appliquées à la recommander à Dieu, sans vous oublier. Il n'est pas besoin pour cela d'en attendre un ordre, l'amour nous réveille assez, et nous rend fidèles à tous nos devoirs. Je prie Dieu que ce mal n'ait pas de suite, et que cette dame reprenne bientôt sa première santé. Toutes nos sœurs vous font mille et mille compliments.

On me mande que vous devenez fort spirituelle, et je n'en suis pas surprise comme de quelque chose de nouveau; mais je serais parfaitement contente si j'étais plus près de vous pour nous entretenir ensemble sur ces matières, pourvu néanmoins que je fusse moins tourmentée de mes maux. Le père visiteur me donne la vie. Je ne crois pas qu'il se trompe sur ce qui me regarde, comme plusieurs autres ont fait, car Dieu lui a donné lumière sur tout ce qu'il y a de mauvais en moi, en sorte qu'à tout moment il me fait sur-le-champ remarquer des défauts dont je ne m'aperçois pas; je n'en ai pas peu de joie, et je n'oublie rien pour les lui faire encore mieux remarquer. Il est bien doux en vérité de pouvoir traiter sans incertitude et sans voile avec celui qui tient pour nous la place de Dieu; tant que je serai avec lui, je ne le regarderai jamais autrement.

Apparemment vous aurez su qu'on menait à Truxilo le père Dominique pour être prieur? suivant l'élection qui en avait été faite par les religieux; mais ceux de Salamanque ont envoyé prier le père provincial de ne le leur point ôter; ils ignorent encore ce

qu'il décidera, mais sa santé ne peut guère s'accommoder de ce pays-là. Quand vous verrez le père provincial des Dominicains, n'oubliez pas à le bien quereller de ce qu'ayant demeuré plusieurs jours à Salamanque, il ne m'a pas rendu visite. Serait-il donc vrai qu'il ne m'est pas extrêmement cher? Mais tout ceci n'est bon qu'à vous ennuyer, je n'en dirai donc pas davantage, car avec cette lettre il y en a encore une autre; j'ai tant de plaisir à vous entretenir que je ne m'apercevais pas que je vous importune. L'indigne servante et sujette de votre seigneurie, Thérèse de Jésus.

LETTRE

A LA TRÈS ILLUSTRE DAME, MADAME LOUISE DE LA CERDA, DAME DE MALAGON.

ARGUMENT.

Ce que sainte Thérèse appelle son *Ame* dans cette lettre est l'histoire de sa vie, qu'elle avait beaucoup d'empressement de revoir.

Jésus soit avec votre seigneurie.

A peine ai-je le loisir de vous dire que le messager me presse fort; et sans l'amour que j'ai pour vous, je n'en aurais pas eu le temps. Qu'il m'arrive souvent, madame, de me souvenir de vous, et de toutes les peines qui vous accablent! je ne cesse de les recommander au Seigneur. Puisse-t-il guérir bientôt ces messieurs, afin que je ne me voie pas si loin de vous. Ce serait, ce me semble, une grande joie pour moi, si je pouvais vous voir à Tolède. Grâce à Dieu, ma santé est assez bonne. J'irai après la saint Pierre à Valladolid.

Je vous ai confié mon âme, envoyez-la moi le plutôt que vous pourrez, et par une commodité bien sûre; mais ne le faites pas sans une lettre de ce saint homme, où nous puissions découvrir son sentiment, comme nous l'avons projeté ensemble. On dit que le père Présenté-Dominique doit venir cet été ici; je tremble déjà de peur que quand il viendra, je ne sois surprise, comme on dit, le larcin à la main. Ainsi je vous conjure de me la renvoyer d'abord que ce saint homme l'aura vue. Lorsque vous serez avec moi à Tolède, vous aurez assez de temps pour la voir. Si Salazar n'a point quelque grande occasion de la lire, ne vous en inquiétez pas. Ceci est bien plus important pour nous.

On m'écrit du monastère de votre seigneurie que tout y va fort bien, qu'on y fait de grands progrès dans la vertu; et je n'en doute nullement. Tout le monde est ici fort persuadé que rien ne

pouvait être plus avantageux à ce monastère que de rencontrer un tel confesseur. Ceux qui connaissent son mérite, admirent la providence divine dans cette conduite; pour moi, j'en ressens une extrême joie. Je ne sais comment Dieu vous l'a amené; mais par tout le bien qu'on dit qu'il fait, et dont l'on s'est toujours aperçu partout où il a demeuré, Dieu l'a sans doute conduit dans cette maison pour le bien des âmes qui y sont. Assurez-vous, madame, que c'est un véritable homme de Dieu.

On estime ici beaucoup le monastère de Malagon, et les religieux en sont fort contents. Fasse le Seigneur que je puisse m'y retrouver avec vous. Nos sœurs d'ici me paraissent avoir fait de grands progrès dans la piété; elles vous font toutes leurs compliments, et j'en fais autant au seigneur don Juan et à ses dames.

On ne me permet pas d'en dire davantage; c'est demain le jour de saint Jean, à qui nous avons grand soin de recommander notre patrone et notre fondatrice, sans oublier notre patron. L'indigne servante de votre seigneurie, Thérèse de Jésus.

LETTRE

AU PÈRE GRATIEN.

ARGUMENT.

On voit dans cette lettre que la Sainte commençait à concevoir quelques espérances de voir finir la persécution déclarée contre sa réforme. Elle s'intéressait à tout, et paraissait touchée de la mort du roi de Portugal. Ce qu'elle dit pour faire venir au plus tôt le père Marian à Avila, marque combien elle aimait à obliger les jésuites jusque dans les plus petites occasions; car il s'agissait d'avoir ses avis sur une fontaine que ces pères voulaient conduire à leur collége.

Mon père, la grâce du Saint-Esprit soit avec votre paternité.

La lettre que Pierre nous a apportée a causé ici beaucoup de joie. On y voit tant de raisons qui flattent nos espérances, qu'il paraît qu'elles auront infailliblement leur effet. Daigne le Seigneur faire tout réussir de la manière la plus avantageuse à sa gloire. Il suffit de savoir que Paul ait parlé au nonce; je serai néanmoins toujours dans l'inquiétude, jusqu'à ce que j'aie appris comment tout se sera passé; dès que vous en aurez connaissance, faites-moi la grâce de m'en informer.

La mort du roi de Portugal m'a vivement affligée, et je n'ai pu m'empêcher de m'irriter contre ceux qui ont laissé un prince si catholique s'exposer à tant de dangers. En combien de manières le monde ne nous persuade-t-il pas du peu de solidité qu'il y a

dans les satisfactions de la vie présente, à moins qu'on ne les mette à souffrir.

Quand vous jugerez qu'il sera à propos de témoigner au nonce notre reconnaissance, ayez la charité de nous le mander, et n'oubliez pas de nous dire comment tout se sera passé avec lui; car je ne serai point en repos que je ne le sache. J'espère pourtant que tant de ferventes prières obtiendront de Dieu un heureux succès.

Les pères de la compagnie ont bien de l'impatience que le père Marian vienne ici, car ils en ont beaucoup affaire. Si son absence en vos quartiers n'est pas fort essentielle, je prie votre paternité d'avoir la complaisance de le laisser venir. Il y a bien longtemps qu'ils souhaitent son arrivée; et encore à présent ils envoient une lettre au nonce pour qu'on lui accorde cette permission. Tout se terminera en cinq ou six jours pour aller et venir, et un jour tout au plus de séjour ici parmi les autres affaires dont vous le chargerez; n'oubliez pas celles dont il est bon aussi qu'il ait la conduite; car quoique la chose paraisse assez peu importante, on n'en juge pas ici de même.

Je suis bien en peine de quelle manière nous pourrons nous acquitter auprès de don Diègue de toutes les obligations que nous lui avons pour nous avoir rendu de si grands services; il n'en peut recevoir que du ciel une récompense convenable. Faites-lui, je conjure, bien des remercîments pour moi, et dites-lui bien de ne pas vous abandonner qu'il ne vous ait mis en toute sûreté, car je suis fort alarmée de tous les assassinats qui se font, dit-on, dans les chemins. Que la miséricorde divine daigne préserver votre paternité de tout malheur. Je me recommande aux prières de madame Jeanne. Mes compliments à monsieur le secrétaire et aux dames. Je souhaite fort qu'à l'avenir nous ne les importunions plus tant.

Vous saurez que notre père général a écrit à madame Quitterie, comme vous le pourrez apprendre par cette lettre. Dieu pardonne à celui qui l'a si mal informée. Si, par la miséricorde divine, nous parvenons à avoir une province séparée, il faudra sans différer envoyer de delà quelqu'un; c'est le meilleur moyen de devenir fort de ses amis. Mais soyons aimés de Dieu, et que tout aille ensuite comme il pourra. Je le prie de nous conserver votre paternité, ainsi soit-il. On sonne matines, ainsi j'achève en vous assurant que la prieure et toutes nos sœurs sont en bonne santé et parfaitement consolées. Elles et mon frère se recommandent à vos prières, elles sont réjouies de l'heureuse situation où sont les affaires. Je n'en ai point de plus importantes maintenant que de

voir mettre fin à cette visite sombre et triste sans que votre paternité s'en mêle, puisqu'il en coûte si cher. J'en ai une si grande envie, que je ne me puis défaire d'un reste de crainte de voir un si grand bien ne pas durer. Aujourd'hui vingt-quatrième d'août. L'indigne servante et fille de votre paternité, Thérèse de Jésus.

LETTRE

A CATHERINE DE TOULOUSE, A BURGOS.

ARGUMENT.

La Sainte écrivit cette lettre étant à Palence. La personne à qui elle écrit était fondatrice de Burgos, à qui elle témoigne une tendre reconnaissance de tout ce qu'elle faisait pour les avantages de sa réforme.

La grâce du Saint-Esprit soit avec vous.

Je ne fus pas plus tôt arrivée Valladolid, que je chargeai la prieure de vous en informer. Une indisposition considérable me contraignit d'y rester quatre jours ; et non-seulement j'y fut tourmentée par une fluxion très incommode, mais de plus attaquée par un commencement de paralysie. Cependant cela ne m'empêcha pas de me mettre en chemin dès que je me vis un peu soulagée, car j'avais peur de vous impatienter et ces demoiselles aussi, à qui je fais mille compliments. Je vous conjure toutes d'excuser mon retard. Si vous saviez en quel mauvais état sont les chemins, peut-être me trouveriez-vous un peu téméraire de m'être exposée aux dangers de la route. Je ne suis pas maintenant encore trop bien ; mais j'espère, s'il plaît au Seigneur, que mon départ ne sera pas différé pour cela, si le temps devenait un peu plus beau, quoique tout le monde nous assure que d'ici à Burgos les chemins sont impraticables. Je doute aussi que le père provincial, quelqu'envie qu'il ait de partir, puisse se résoudre à le faire tant qu'il me verra incommodée ; il vous fait ses compliments, et il est dans l'impatience de vous connaître. Tout ce que vous faites pour l'avantage de notre ordre en chaque occasion, l'engage à vous recommander beaucoup à Dieu. S'il y avait quelque avis particulier à nous donner, faites-moi la grâce d'envoyer un exprès, que nous paierons ici. En de pareilles rencontres on ne doit pas épargner les frais. Si le temps continue à être aussi beau qu'aujourd'hui, nous pourrions partir vendredi matin ; ainsi le courrier ordinaire ne pourrait nous rendre votre lettre assez tôt ; tenez-vous-en à cette raison.

Le père provincial veut que nous voyions le crucifix de Burgos,

et il a ordonné que nous allions d'abord où il est avant que de nous rendre chez vous. Tandis que nous y ferons notre prière, ou même un peu avant cela, nous vous ferons avertir de notre arrivée, afin d'entrer chez vous le plus secrètement qu'il se pourra ; et s'il le faut, nous laisserons venir la nuit. Notre père ira d'abord chez l'archevêque pour lui demander pour nous sa bénédiction, afin qu'il dise la première messe le lendemain ; car jusque-là, si vous m'en croyez, il faut que l'affaire soit ignorée, c'est la conduite que je tiens ordinairement. Je ne puis apaiser ma surprise, chaque fois que je pense à la manière dont tout cela s'est négocié ; c'est une suite de tant de ferventes prières qu'on a faites à Dieu, dont lui soient rendues d'éternelles louanges. Daigne sa bonté vous conserver, il ne faut pas douter que pour avoir fait une si bonne œuvre, il ne vous prépare une magnifique récompense.

Je regarde comme un merveilleux succès, d'avoir amené avec moi la sœur de l'Assomption ; car on s'y opposait extrêmement. Autant que j'en puis juger, elle paraît fort contente de venir. Elle laisse en bonne santé sa sœur, à qui j'ai promis que nous la lui renverrions bientôt. La prieure d'ici et les sœurs que je vous mène vous saluent. Il y en a cinq que nous nous proposons de laisser à Burgos, et nous sommes huit en comptant mes deux compagnes et moi. Ne vous embarrassez point à nous chercher des lits, car de quelque manière que nous soyons, jusqu'à ce que nous soyons entièrement établies, nous nous accommoderons comme nous pourrons. Les carmélites de cette ville me paraissent des anges ; elles ont toutes bien de la santé et bien de la joie. Dieu les conserve et vous aussi grand nombre d'années. Que mon indisposition ne vous inquiète pas ; il m'arrive assez souvent d'être ainsi, et le mal ne dure pas.

Aujourd'hui, veille de saint Antoine. Votre indigne servante, Thérèse de Jésus, carmélite.

LETTRE

A LA MÈRE MARIE DE SAINT JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

ARGUMENT.

Il y a dans cette lettre beaucoup d'agrément, et tout y est tourné d'une manière enjouée, sans que la piété y soit intéressée en rien, et l'on a eu raison de dire que la Sainte faisait plus paraître d'esprit et de science en des entretiens familliers, que n'en montrent bien d'autres sur des matières graves et sérieuses.

Jésus soit avec vous, ma fille. Je vous demande avant toutes choses, de crainte de l'oublier, pourquoi vous ne m'apprenez ja-

mais nulle nouvelle de mon révérend père Barthélemi d'Aquilar le dominicain. Nous lui avons en vérité beaucoup d'obligations ; car, sans son avis, nous n'aurions pas quitté l'autre maison que nous avions achetée, et dont il nous a dit tant de mal. Quand il me revient dans l'esprit de quelle manière vous y avez vécu, je ne me lasse point d'en remercier Dieu. Qu'il soit loué de tout. Croyez-moi, il y a bien de la vertu dans ce père, et sur les matières de la religion il a plus d'expérience que nul autre. Je voudrais que vous l'invitassiez quelquefois à vous visiter. Il est bon ami et d'un bon conseil, et un monastère reçoit toujours quelque utilité du commerce d'un homme comme lui. Ayez soin de lui faire rendre la lettre que je lui écris.

De crainte encore que je ne l'oublie, il faut que je vous l'avoue, la mémoire des aumônes que vous m'avez envoyé m'a fait beaucoup de plaisir, et je me réjouis, de plus, que votre travail vous ait produit une aussi grosse somme. Dieu veuille que vous disiez vrai ; j'en serai parfaitement contente. Cependant je connais vos ruses et vos finesses, et je crains que vous ne me donniez quelque détour pour me cacher la disposition naturelle de votre santé. Notre prieure de Malagon est tantôt bien, tantôt mal. J'ai fort prié notre père de me mander si je puis faire venir de l'eau de Loia, et si elle est encore bonne transportée de si loin. Que votre révérence l'en fasse souvenir ; je ne lui écrit pas en ce moment, car je lui ai déjà fait adresser une lettre aujourd'hui par un ecclésiastique qui va le trouver pour une affaire particulière dont j'ai eu bien de la joie. Vous me faites une grande charité quand vous m'envoyez ces lettres ; mais vous devez être persuadée que les vôtres sans les siennes me sont toujours très agréables, n'en doutez pas. J'ai déjà envoyé tout votre présent à madame d'Antisco, quoiqu'il n'y ait pas d'apparence d'en avoir encore la réponse. Il importe fort peu que pour de telles personnes le couvent se mette en dépense, surtout lorsqu'il n'est plus dans les mêmes besoins où il était au commencement ; car lorsqu'il n'est pas à son aise, vous devez plus songer à la nécessité de vos filles qu'à celle de nulle autre personne.

Oh ! que vous aurez de vanité de vous voir là maintenant comme une demi-provinciale ? Vous êtes en vérité bien plaisante de me dire avec un air dédaigneux : *Les sœurs vous envoient ces couplets de vers*, comme si vous-même n'aviez pas tout inventé. Puisque de là vous n'avez personne pour vous faire la correction, je ne ferais point mal, pour vous empêcher de vous évanouir, de vous dire ici vos vérités. Je suis bien assurée du moins que vous n'êtes pas d'humeur à dire des bagatelles, ni à faire quelque chose qui ne paraisse bon.

Plaise au Seigneur que nous n'ayons d'autre vue que de le bien servir! c'est le moyen que tout ceci ne soit pas mauvais. Je ris de ma conduite; je suis chargée de répondre à une infinité de lettres, et je m'amuse tranquillement à écrire des impertinences. Volontiers je vous pardonnerai la louange que vous croyez vous attirer par cette fille aux lingots d'or, si vous y pouvez réussir. Je souhaite fort de vous voir affranchie de toute inquiétude, quoique mon frère, dont la vertu croît de jour en jour, soit fortement résolu à vous secourir dans tous vos besoins.

Les poésies qu'on m'envoie de chez vous m'ont fait beaucoup de plaisir. J'ai envoyé les premières à mon frère, avec quelques-unes de celles que j'ai reçues depuis, parce que les vers n'en étaient pas assez arrangés. Vous pouviez, ce me semble, en donner communication au saint vieillard, et lui dire que vous passez le temps de la récréation à de pareilles choses. Tout cela est le langage de perfection; car il n'y a rien que de juste dans des entretiens où il s'agit de divertir une personne à qui ses grandes charités nous rendent si redevables; je ne les saurais assez admirer. Ayez soin que vos religieuses ne s'attirent point la disgrâce du père Garcie Alvarez lorsqu'elles se plaignent qu'il les croit orgueilleuses; donnez-leur cet avertissement. Elles sont maintenant dans l'appréhension de ce qu'on leur écrira, parce que mon frère leur a dit qu'on lui avait envoyé leur lettre pour y faire réponse. Je ne sais si je dois écrire à mon saint prieur avant que j'aie reçu ce qu'il m'envoie, parce que jusqu'alors je ne puis pas dire que je l'ai reçu. Je puis seulement lui écrire un mot par le charretier.

O Jésus! que lui dois-je pour tout le bien que vous en recevez! Que la lettre de ma Gabrielle nous a fait rire! L'attention où sont les saints et la mortification de mon bon Garcie Alvarez nous ont beaucoup édifiées; je recommande instamment les premiers à notre Seigneur, saluez de ma part le dernier et toutes les sœurs, je les aime tant que je voudrais écrire à chacune en particulier. J'ignore d'où cela vient, mais j'ai pour elles une tendresse bien extraordinaire. Mes compliments à la mère de la Portugaise et à la Delgada. Pourquoi ne m'écrivez-vous jamais rien de Bernarde Lopez? Lisez la lettre que j'envoie à Paterne, et en qualité de supérieure de cette maison-là, corrigez-la si elle n'est pas bien; je vous cède quand il s'agit de réussir à tout ce qui est de plus convenable; que Dieu vous récompense de tout ce que vous faites pour elles; car, à vous parler maintenant sérieusement, j'en suis tout-à-fait consolée. Quelle pitié! je ne puis finir; Dieu veuille que vous n'ayez pas tâché d'enchanter notre père; que le Seigneur vous enchante sagement lui-même,

et vous transforme tout en lui. — Ainsi soit-il. — Servante de votre révérence, — Thérèse de Jésus.

LETTRE

AU RÉVÉREND PÈRE DOMINIQUE BAGNÈSE DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE, L'UN DE SES CONFESSEURS.

ARGUMENT

La Sainte lui rend compte de l'excellente vocation d'une fille qu'il l'avait priée de la recevoir sans dot, et lui donne quelques avis.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous et avec moi, mon révérend père.

Je ne suis plus étonnée des grandes choses qu'on entreprend pour l'amour de Dieu, puisque l'amitié que j'ai pour le père Dominique est capable de me faire trouver bon tout ce qu'il trouve bon, et de me faire vouloir tout ce qu'il veut. Je ne sais pas trop où aboutira cet enchantement.

Nous sommes extrêmement contentes de votre *Grise ;* elle est tellement ravie de joie depuis qu'elle est entrée ici, qu'elle nous fait bénir Dieu à chaque instant de l'avoir reçue. Je crois que je n'aurai jamais le courage d'en faire une sœur du voile blanc, surtout voyant ce que vous avez fait pour elle. J'ai résolu de lui faire apprendre à lire, et suivant le progrès qu'elle fera, nous nous déterminerons.

Elle a pénétré ma façon de penser sans que je lui aie parlé, et depuis qu'elle est ici elle s'est si fort avancée dans l'oraison, que plus d'une religieuse lui porte envie. Vous ne sauriez croire, mon père, le doux plaisir que je ressens quand je reçois quelque fille qui n'apporte rien, et que je la prends seulement pour l'amour de Dieu. Quand je rencontre de ces pauvres filles qui souhaitent sincèrement de se consacrer à Dieu, et qui ne peuvent suivre leur vocation faute d'argent, je regarde comme une faveur singulière que Dieu me fait de me les adresser, et de se servir de moi pour les aider. Quelle satisfaction pour moi, s'il était possible de les recevoir toutes de cette façon-là ! Je ne me souviens pourtant pas d'en avoir refusé aucune, pour n'avoir rien à donner, lorsque j'en étais d'ailleurs contente.

J'ai eu une joie toute particulière de la grâce que Dieu vous a faite de vous employer à des œuvres si saintes, et de voir avec quelle ardeur vous vous portez à celle-ci. Vous êtes devenu le père de

ceux qui peuvent peu, et votre charité me charme à tel point, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous seconder en pareille occasion, du moins autant que je le pourrai.

La compagne de cette fille ne pouvait se résoudre à la quitter. Je crus qu'elle ne finirait point de pleurer. Je ne sais à quelle intention vous m'avez envoyé cette compagne ; cependant le père visiteur a déjà donné la permission pour la faire entrer ; c'est un commencement pour en obtenir davantage avec l'aide de Dieu ; et peut-être pourrai-je prendre encore cette pleureuse si vous le souhaitez ; mais ce ne sera pas pour Ségovie, car mon nombre est plus que complet.

La *Grise* a trouvé en vous un bon père. Elle dit qu'elle a peine encore à se persuader qu'elle ait le bonheur d'être parmi nous. Il y a de quoi louer Dieu de voir son parfait contentement. Et à propos de contentement, c'en a été un bien grand pour moi de voir ici monsieur votre petit neveu, que madame Béatrix m'a amené. Pourquoi donc ne m'avoir pas marqué qu'il dût venir ?

J'ai une raison de plus pour m'attacher à votre *Grise*, c'est qu'elle a demeuré avec ma sainte amie. Sa sœur m'a écrit et me fait mille offres de services, je lui réponds qu'elle m'a trop attendrie. Il me semble que mon attachement pour la pauvre défunte est encore augmenté depuis que je l'ai perdue.

Vous savez sans doute que vous avez eu une voix dans l'élection qu'on vient de faire du prieur de Saint-Etienne. Toutes les autres ont été pour celui qui a été élu. J'ai été bien édifiée d'un si bon accord.

J'eus hier la visite d'un de vos pères qui se nomme le père Melchior Cano ; et après m'être entretenue quelque temps avec lui, je ne pus m'empêcher de lui dire que, s'il y avait dans votre ordre beaucoup d'esprits comme le sien, il serait facile d'y former des monastères uniquement composés de contemplatifs.

J'ai écrit à Avila, de peur que nos gens ne viennent à se refroidir, en apprenant que nous n'avons pas encore ici tout ce qu'il nous faut ; je voudrais déjà que l'affaire fût commencée. Pourquoi ne me dites-vous pas où vous en êtes ? Je prie Dieu qu'il fasse de vous un grand saint ; mais j'ai grande envie d'avoir avec vous une conversation au sujet de ces vaines appréhensions qui vous embarrassent l'esprit. Vous perdez le temps à vous y arrêter, et vous manquez d'humilité à ne vouloir pas me croire là-dessus. Je suis bien contente du père Melchior, car, pour une fois que je lui ai parlé à Avila, il a la bonté de dire qu'il a beaucoup profité avec moi, et qu'il m'a perpétuellement devant les yeux. C'est en vérité un saint religieux

et une âme qui doit être bien agréable au Seigneur, je ne puis vous dire combien il m'a édifiée ; mais ne dirait-on pas que je n'ai à vous parler que de la piété des autres. Demeurez toujours uni avec Dieu, et priez-le de ne pas permettre que je fasse jamais rien contre sa volonté. Vous connaissez le sincère et respectueux attachement avec lequel je suis pour la vie, mon révèrend père, ce dimanche au soir, votre indigne fille et servante, — Thérèse de Jésus.

LETTRE

A LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-BAPTISTE, CARMÉLITE DÉCHAUSSÉE, PRIEURE DU COUVENT DE VALLADOLID, ET NIÈCE DE LA SAINTE.

ARGUMENT.

Sainte Thérèse lui marque le chagrin qu'elle a de ne pouvoir l'aller voir à Valladolid, comme elle s'en était flattée, et la prie de lui rendre service.

La grâce du Saint-Esprit soit avec votre révérence, ma chère fille.

Vous verrez par la lettre que j'écris au père maître Dominique, ce qui se passe ici, et comme Dieu a disposé les choses de façon que je ne puis vous aller voir. J'en suis, je vous assure, tout-à-fait chagrine, car c'est une des choses qui m'auraient fait le plus de plaisir. Mais au bout du compte cette satisfaction aurait passée, comme tout passe dans cette vie. Quand je pense à cela, il n'y a point de douleur que je ne supporte patiemment.

J'ai bien du regret aussi de ne pas voir ma bien-aimée Cafilde; faites-lui, je vous prie, mille compliments de ma part, aussi bien qu'à la mère Marie de la Croix. Dieu me rendra quelque jour la satisfaction dont il me prive aujourd'hui, et peut-être dans un temps où j'aurai plus de loisir pour en profiter que je n'aurais eu cette fois-ci.

Prenez soin de votre santé, ma chère fille ; vous voyez le besoin que vous en avez, et vous n'ignorez pas la peine que j'ai quand j'apprends que vous êtes malade. Tachez aussi d'être une grande sainte, c'est un point qui vous est bien nécessaire pour supporter le travail de votre place. La fièvre quarte m'a quittée. Je remarque que quand notre Seigneur veut exiger de moi quelque service, il me renvoie aussitôt la santé.

Je partirai à la fin de ce mois, mais j'appréhende bien que nos sœurs ne soient pas encore dans leur maison quand je les quitte-

rai ; car nous sommes engagées de donner incessamment six cents ducats au chapitre, et nous ne savons où les prendre. Nous avons bien un contrat de rente au principal de six cent trente ducats qu'une religieuse nous a apporté en dot, mais nous ne trouvons personne qui veuille s'en accommoder, ou nous prêter sur cet effet la somme qui nous est nécessaire. Recommandez cette affaire à Dieu. J'aurais de la satisfaction de voir ces pauvres filles en possession de leur maison, avant que de les quitter. Si madame Marie vous avait payé ce qu'elle vous doit, vous ne pourriez mieux faire que de prendre ce contrat ; c'est un fort bon effet et bien sûr. Marquez-moi si la chose est faisable, ou si vous connaissez quelqu'un qui veuille la faire, ou qui veuille nous prêter les six cents ducats sur de bons gages qui en valent plus de mille. Priez Dieu pour moi, j'en ai grand besoin, et étant sur le point d'entreprendre un long voyage, et encore pendant l'hiver.

Je partirai donc, comme je vous dis, à la fin du mois au plus tard, pour me rendre au couvent de l'Incarnation ; si d'ici à ce temps-là vous avez quelque chose de nouveau à me mander, vous pouvez m'écrire. Ne soyez point fâchée de ne me pas voir ; peut-être le seriez-vous encore davantage de me voir aussi vieille et aussi cassée que je le suis. Mes amitiés à toutes nos sœurs. J'aurais été bien satisfaite de voir la sœur Isabelle de saint Paul. J'oublie de vous dire que ces messieurs les chanoines nous ont toutes mortifiées. Dieu le leur pardonne.

Si vous trouviez quelqu'un dans vos quartiers qui voulut me prêter quelque argent, je ne demanderais pas qu'on m'en fît présent, mais qu'on attendît seulement que j'eusse reçu ce que mon frère m'a donné à recevoir, dont on dit que le recouvrement est déjà fait; il est bon de vous dire que je n'ai pas le premier sou, et il m'en faut nécessairement pour me rendre à mon couvent. D'en tirer d'ici il n'y a pas moyen, parce que nos sœurs ont à peine ce qu'il leur faut pour arranger leur maison. Ainsi, peu ou beaucoup, vous m'obligerez de m'en faire trouver.

Dieu soit loué de ce que le père Dominique est arrivé en bonne santé. Si par hasard le père maître Médine allait dans vos quartiers, faites-moi l'amitié de lui remettre cette lettre ; il s'est imaginé, à ce que m'a dit le père provincial, que j'étais fâchée contre lui, à l'occasion d'une lettre qu'il m'a écrite, mais il n'y pense pas : cette lettre méritait plutôt des remerciments que des reproches. Je ne sais si vous en avez reçu une que je vous écrivis dernièrement ; vous êtes une méchante personne de demeurer si longtemps sans me donner de vos nouvelles, surtout sachant le plaisir que j'ai à en recevoir.

Dieu soit avec vous. Ah ! que je suis mortifiée de ne pouvoir vous aller voir ! Je m'en étais flattée jusqu'à présent, mais il y faut renoncer. Je suis bien tendrement, ma chère fille, toute à vous. Thérèse de Jésus. Ce 10 septembre.

LETTRE

A LA TRÈS ILLUSTRE MADAME ANNE HENRIQUEZ A TORE.

ARGUMENT

Elle lui témoigne l'envie qu'elle a de la voir, fait l'éloge de deux de ses religieuses, et lui parle de diverses choses.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, madame.

C'eût été pour moi une grande consolation de vous trouver ici, et de pouvoir vous posséder plus à loisir que je n'ai fait à Salamanque; je n'aurais eu nul regret à la fatigue du voyage; mais je n'ai pas mérité apparemment que Dieu me fît cette faveur. Qu'il soit béni à jamais. Notre prieure en a joui tout à son aise. Enfin, elle est meilleure que moi, et je sais qu'elle vous est tout-à-fait dévouée.

J'apprends avec bien du plaisir que vous avez retenu chez vous pendant quelques jours le père Balthazar Alvarez, pour le délasser un peu de ses travaux, et je loue Dieu de ce que vous vous portez mieux que de coutume. Ma santé est aussi beaucoup meilleure à présent qu'elle n'a été les dernières années; ce qui n'est pas peu, pour la saison où nous sommes.

Je vous dirai, madame, que j'ai trouvé ici de si bonnes âmes, que j'en ai remercié Notre-Seigneur de tout mon cœur. Je tiens la sœur Stéphanie pour sainte; et j'ai eu un contentement parfait de voir le mérite personnel de la sœur Calfide, ainsi que les grâces que Dieu a répandues sur elle depuis sa prise d'habit. Plaise à sa bonté de mettre la dernière main à son ouvrage. On ne peut qu'avoir une grande idée des âmes qu'il attire à lui de si bonne heure. Je ne puis surtout m'empêcher d'admirer la simplicité de la sœur Stéphanie pour tout autre chose que pour Dieu, quand je considère l'étendue de ses lumières en matière de religion.

Le père provincial est venu faire la visite de cette maison, et a fait faire l'élection. On a continué la mère prieure tout d'une voix, et on a choisi pour sous-prieure une de nos sœurs de saint Joseph d'Avila, qui se nomme la mère Antoinette du Saint-Esprit; madame Guiomar la connaît bien; c'est un fort bon esprit.

Il n'est plus question de la fondation de Zamore, du moins

quant à présent, et je suis sur le point de reprendre mon grand voyage. C'est bien mon dessein de passer par votre ville, pour avoir la satisfaction de vous rendre mes devoirs. Je n'ai point reçu depuis longtemps de lettres du père Balthazar Alvarez, aussi je ne lui écris point. Ce n'est pourtant pas que je veuille me mortifier en me privant de sa correspondance; car je n'ai jamais su en profiter, ni de quoi que se soit; mais vous ne sauriez croire la peine que j'ai à écrire, et quand c'est uniquement pour ma propre satisfaction, je n'en trouve pas le temps. Béni soit Dieu, de qui nous devons jouir un jour avec assurance, et pour l'éternité, mais en ce monde sur quoi peut-on faire fond, avec toutes ces absences et ces vicissitudes qu'on y éprouve perpétuellement en toutes choses ! Enfin, cela finira un jour, et je passe ma vie dans cette attente; on s'imagine que c'est parmi les souffrances, pour moi je ne le trouve pas.

La mère prieure me conte mille gentillesses de mon petit Garde. Elle trouve, comme moi, que c'est un enfant charmant. Je prie le Seigneur d'en faire un grand saint. Faites-lui, s'il vous plaît, bien des amitiés pour moi, de même qu'à don Juan Antonio. Je les offre souvent à Dieu tous les deux dans mes prières. De grâce, madame, ne m'oubliez pas dans les vôtres, j'en ai toujours un très grand besoin. Pour madame Guiomar, nous n'avons plus que faire de nous en mettre en peine suivant ce que vous me marquez, et ce qu'elle m'écrit elle-même, qui est encore plus fort. J'aurais bien voulu savoir quelque particularité de cette bonne affaire, pour pouvoir en juger et goûter la même joie que vous en ressentez. Dieu vous en envoie une parfaite pendant ces fêtes, je l'en prierai bien instamment.

Le père Dominique nous a fait aujourd'hui, fête de saint Thomas, un sermon où il nous a si bien parlé du mérite des souffrances, qu'il m'a laissé un grand regret d'avoir si peu souffert jusqu'à présent, et un grand désir de souffrir davantage à l'avenir. J'ai été extrêmement satisfaite de tous ses sermons. On vient de l'élire prieur, mais on ne sait s'il sera confirmé. Il est si fort occupé qu'il ne m'a guère été possible d'en jouir. Je serais pourtant bien contente si je pouvais vous posséder autant de temps. Dieu veuille disposer les choses pour cela, et vous donner autant de santé et de tranquillité qu'il vous en faut pour parvenir à la félicité qui n'a point de fin. Ce sont les vœux sincères de celle qui est pleine de vénération et de reconnaissance, madame, votre indigne et très soumise servante. Thérèse de Jésus. C'est demain la veille de Noël.

LETTRE

A DON LAURENT DE CÉPÈDE, SON FRÈRE.

ARGUMENT.

Elle lui donne plusieurs commissions, le reprend d'un vœu qu'il avait fait trop légèrement, l'exhorte à prendre plus de soin qu'il ne faisait de ses affaires domestiques, lui donne quelques avis de perfection et lui envoie des couplets de sa façon.

Jésus soit avec vous, mon cher frère.

La Serne me presse si fort que je voudrais n'être pas longue; et quand je commence à vous écrire, je ne saurais finir; mais au bout du compte, il vient si rarement, qu'encore faut-il qu'il me donne un peu de temps.

Quand j'écrirai à François, ne lisez pas ma lettre, je vous prie. Je crains qu'il n'y ait de la mélancolie dans son fait; et c'est assez qu'il s'ouvre à moi. Peut-être Dieu lui donne-t-il ces scrupules pour le préserver d'un plus grand mal; mais la confiance qu'il a en moi pourra lui être fort utile.

Pour ce qui est du papier, il est bien certain que je vous l'avais envoyé; mais je fis mal de ne vous en point donner avis. Je l'ai donné à une de nos sœurs pour m'en faire une copie; elle ne sait ce qu'elle en a fait : ainsi il faut que vous ayez la bonté d'attendre que j'en aie fait venir un autre de Séville.

Je compte qu'on vous aura remis une lettre que je vous ai adressée par la voie de Madrid; mais en cas qu'elle ait été perdue, je vais vous en répéter le contenu, quoiqu'il s'agisse d'affaires dont je n'aime point à me mêler.

Premièrement, dans la maison de Ferdinand Alvarez de Paralta, que vous avez louée, il me semble avoir ouï dire qu'il y avait un appartement qui menaçait ruine; prenez-y bien garde.

En second lieu, envoyez-moi, je vous prie, la petite cassette, et ce que je puis avoir laissé de papiers, outre ce qui était dans les liasses. J'ai idée qu'il y en a dans un sac, en ce cas, il faudrait m'envoyer ce sac bien cousu. Si madame Quiterie donne à la Serne le paquet qu'elle doit envoyer, on pourrait mettre le sac dans ce paquet. N'oubliez pas aussi mon cachet, car j'ai de la répugnance à me servir de celui-ci qui représente une mort; j'aime beaucoup mieux l'autre, dont je voudrais que l'empreinte fût gravée dans mon cœur,

comme elle l'était dans le cœur de saint Ignace. Que personne, hors vous, n'ouvre la cassette ; je crois y avoir laissé le papier d'oraison que vous savez ; et s'il arrive que vous y trouviez quelque chose, ne le dites à personne ; souvenez-vous que je ne vous en donne pas la permission, et que d'ailleurs ce ne serait pas à propos. Peut-être vous imagineriez vous par là faire une chose agréable à Dieu ; mais il y a à cela de grands inconvénients. En un mot, si j'apprends que vous l'ayez dit à quelqu'un, soyez sûr que je me garderai dorénavant de vous rien communiquer.

Le nonce m'a fait dire que j'eusse à lui envoyer copie des lettres patentes en vertu desquelles j'ai fait mes fondations, avec un état contenant le nombre des maisons fondées, les lieux où elles sont établies, le nombre et l'âge des religieuses, l'indication de celles que je juge capables d'être prieures. Ces papiers-là sont dans la cassette ou dans le sac. Enfin, j'ai besoin de tout ce qui est là-bas. On dit que l'objet du nonce est de faire une province séparée pour notre réforme. Pour moi j'ai grand'peur que ce ne soit plutôt pour envoyer nos religieuses réformer d'autres couvents. On en a déjà parlé autrefois ; mais cela ne nous convient nullement. A la bonne heure si c'était pour des couvents de l'ordre. Faites, s'il vous plaît, part de ceci à la sous-prieure, et qu'elle m'envoie les noms des professes de la maison, l'âge de celles qui y sont actuellement, et le temps qu'il y a qu'elles ont fait profession, le tout écrit proprement dans un cahier de papier à lettre, et signé de son nom.

Mais je fais réflexion que c'est moi qui suis prieure de la maison, et que je puis faire cela moi-même ; ainsi il n'est pas nécessaire que l'état soit signé de la sous-prieure, il suffira qu'elle me l'envoie écrit de sa main, et je le ferai mettre au net. Qu'elle n'en dise rien aux religieuses, cela est inutile. Vous aurez la bonté de m'envoyer ce que je vous demande bien conditionné, et de prendre garde que les papiers ne se mouillent ; n'oubliez pas la clé.

Ce que je vous ai dit que vous trouveriez dans mon livre, est dans les méditations sur le *Pater*. Vous y trouverez beaucoup de choses qui ont rapport à l'oraison que vous faites, quoique la matière n'y soit pas traitée si au long qu'ailleurs. C'est, si je ne me trompe, à la seconde demande, *Adveniat regnum tuum*. Je vous conseille de lire encore cet endroit une seconde fois, ou du moins la première demande, peut-être y trouverez-vous quelque chose qui vous satisfera.

A propos, que je ne l'oublie, vous faites donc des vœux sans m'en rien dire? Voilà vraiment une plaisante obéissance ; si d'un côté votre résolution m'a fait plaisir, elle m'a fait peine d'un autre côté, parce qu'il me paraît qu'il y a du danger dans ces sortes de

promesses. Informez-vous-en. Je crains que ce qui ne serait qu'un péché véniel par soi-même, ne devienne un péché mortel à cause du vœu. Je le demanderai aussi à mon confesseur, qui est un grand théologien.

Pour moi, je regarde un pareil vœu comme une simplicité. Ceux que j'ai faits à Dieu sont bien différents par les circonstances. Je n'oserais jamais promettre ce que vous avez promis, sachant que les apôtres même ont péché véniellement, et que la sainte Vierge seule en fut exempte. Je veux bien croire que Dieu aura pris votre intention en bonne part; mais je serais d'avis que vous fissiez changer ce vœu en quelqu'autre chose. Cela ce peut faire aisément en vous servant de la bulle, et je vous conseille d'y penser tout au plus tôt, si vous ne l'avez déjà fait. Le temps du jubilé vient fort à propos. Ah! mon cher frère, qu'il est facile de commettre le péché véniel! on y tombe sans s'en apercevoir. Dieu nous fasse miséricorde. S'il ne nous impute pas ce péché à plus grande faute, c'est qu'il connaît toute notre faiblesse. Enfin, selon moi, vous ne sauriez trop tôt y remédier, et je vous exhorte à ne plus faire de vœux aussi légèrement, attendu que rien n'est plus dangereux. Il me paraît tout simple et sans inconvénient que vous communiquiez quelquefois à votre confesseur ce qui vous arrive dans l'oraison; c'est un guide que vous avez sous la main, et qui vous conduira toujours mieux qu'un autre; de cette façon vous ne courez pas risque de vous égarer.

Savez-vous bien, mon cher frère, que c'est le démon qui vous porte à vous repentir d'avoir acheté la terre de la Serne? et cela pour vous détourner de remercier Dieu de la grande grâce qu'il vous a faite, en vous procurant cette acquisition. Mettez-vous donc une bonne fois dans l'esprit que par bien des endroits cette affaire était la meilleure que vous puissiez faire, puisque vous assurez du bien à vos enfants, et quelque chose de plus que du bien, de l'honneur. Aussi n'y a-t-il personne qui en entende parler qui ne vous estime fort heureux. Pensiez-vous donc que le recouvrement des rentes pût se faire sans le moindre travail? quoi! toujours des exécutions, dites-vous. Eh! mais tous ceux qui ont du bien sont dans ce cas-là. Encore un coup, prenez garde que c'est une véritable tentation; et au lieu de vous repentir, ne pensez qu'à louer Dieu. N'allez pas vous imaginer que, si vous aviez plus de temps à vous, vous feriez plus d'oraison. Désabusez-vous de cette idée: un temps aussi bien employé que celui qu'on passe à prendre soin du bien de ses enfants, ne nuit jamais à l'oraison. Quelquefois Dieu donne, dans un moment d'oraison, plus de grâces qu'il

n'en accorde dans une oraison longue. La mesure du temps n'est pas celle de ses faveurs.

Tâchez donc aussitôt après ces fêtes d'examiner vos titres, et mettez-les en ordre. Le temps que vous emploierez à bonifier votre terre sera un temps bien employé ; et vous serez charmé en été d'y aller passer quelques jours. Abraham, Jacob et Joachim ne laissaient pas d'être saints pour prendre soin de leurs troupeaux ; mais comme nous sommes naturellement ennemis du travail, le moindre nous fatigue. Il m'en arrive autant à moi-même ; et c'est pour cette raison que Dieu permet que j'aie toujours mille affaires qui m'embarrassent. Prenez conseil dans tout ceci de notre ami monsieur de Salcède ; car pour ce qui est du temporel, je lui cède volontiers ma place.

C'est une grâce toute particulière que Dieu vous fait de permettre que vous ayez du dégoût pour une chose dont une autre que vous se ferait unplaisir. Mais il ne faut pas pour cela perdre courage ; car nous devons servir Dieu de la façon qu'il veut, et non pas à notre fantaisie. Mais il y a pourtant certains profits dont je serais d'avis que vous vous abstinssiez, et à cet égard je me suis réjouie de voir que vous vous reposez sur la providence du gain ou de la perte que vous pourrez faire. Il y a des occasions où le monde même trouve bon qu'on se relâche un peu de ses droits, et je crois qu'il vaut beaucoup mieux que vous retranchiez quelque chose sur vos aumônes, d'autant plus que, grâce à Dieu, il vous restera toujours de quoi vivre et de quoi donner, quoiqu'un peu moins. Je n'entends point parler ici des profits qui vous reviendront de votre terre, par votre attention à la faire valoir, car rien n'est plus légitime, mais je parle de ceux qui sont d'une autre nature. Enfin, je vous le répète, consultez monsieur de Salcède dans toutes vos affaires ; il dissipera vos incertitudes et vos scrupules ; faites-lui toujours bien mes compliments et à tous ceux que vous jugerez à propos, surtout à don Pierre d'Ahumade. Je souhaiterais bien avoir le temps de lui écrire, afin qu'il me fît réponse ; car ses lettres me font grand plaisir.

Dites s'il vous plaît à Thérèse qu'elle ne craigne point que j'aime personne autant qu'elle ; qu'elle distribue les images, à la réserve de celles que j'ai mises à part pour moi, et qu'elle en donne quelques-unes à ses frères. J'ai grande envie de la voir. Ce que vous avez écrit d'elle à Séville m'a extrêmement édifiée ; on m'a envoyé ici vos lettres qui ont beaucoup diverti nos sœurs, aussi bien que moi ; elles les ont lues à la récréation. Qui voudrait vous interdire la plaisanterie, mon cher frère, ce serait vous ôter la

vie ; mais comme c'est à des saintes à qui vous avez à faire, vous n'y prenez pas garde de si près. Vous avez bien raison. Ce sont de véritables saintes que nos sœurs ; elles me jettent à chaque instant dans la confusion.

C'était hier la fête du nom de Jésus, et nous eûmes grande réjouissance au couvent. Dieu vous rende tout votre présent ; je ne sais comment reconnaître tous vos bienfaits, à moins que vous ne vouliez accepter en échange ces couplets que j'ai faits par ordre de mon confesseur, pour réjouir nos sœurs, avec qui j'ai passé tous ces jours-ci la récréation du soir. L'air en est fort beau, je voudrais que le petit François pût apprendre à les chanter. Ne voilà-t-il pas du temps bien employé ? Avec tout cela Dieu n'a pas laissé de me faire bien des grâces pendant ces saints jours.

Je suis dans l'admiration de celles qu'il vous fait continuellement, que son saint nom en soit à jamais béni. C'est fort bien fait sans doute que de désirer la ferveur ; mais autre chose est la désirer, et autre chose est la demander. Au surplus, croyez-moi, vous prenez le meilleur parti, qui est de vous résigner entièrement à la volonté de Dieu, et de remettre votre cause en ses mains. Il sait ce qui vous convient. Mais marchez toujours dans le chemin que je vous ai marqué, cela est plus important que vous ne pensez.

Quand il vous arrivera de vous éveiller la nuit avec ces mouvements impétueux de l'amour de Dieu, il n'y aura point de mal de vous tenir quelque temps sur votre séant ; mais bien entendu que vous ne retrancherez rien sur le temps que vous avez coutume de donner au sommeil, vous en avez besoin pour votre tête, et en voulant trop veiller, vous pourriez fort bien, sans vous en apercevoir, devenir absolument incapable de faire l'oraison. Tâchez aussi de ne point souffrir de froid, car cela ne vous accommoderait pas avec vos coliques.

Je ne sais pourquoi vous désirez tant toutes ces craintes et ces frayeurs, puisqu'il plaît à Dieu de vous mener par la voie de l'amour. Ce n'est qu'au commencement qu'elles pouvaient vous être nécessaires. Ne pensez pas que ce soit toujours le démon qui vous empêche de faire l'oraison, c'est quelquefois un effet de la miséricorde de Dieu ; et j'ose vous assurer que Dieu vous fait alors presque une aussi grande grâce que lorsqu'il vous donne le plus de goût et le plus de facilité, par bien des raisons que je n'ai pas le loisir de vous expliquer. Le genre d'oraison que Dieu vous donne vaut beaucoup mieux, sans comparaison, que si vous vous occupiez de la pensée de l'enfer. Il ne dépend pas de vous de donner la préférence à celle-ci,

et quand vous en seriez le maître, je ne vois pas ce qui pourrait vous y engager.

Quelques-unes des réponses de nos sœurs m'ont fait rire. Mais il y en a d'autres qui sont fort spirituelles, et qui m'ont mise au fait de la matière; car vous pouvez compter que je n'en avais pas la moindre notion; et ce n'est que par hasard que je vous en ai parlé. Je vous dirai, s'il plaît à Dieu, ce que j'en pense à la première vue.

J'ai trouvé fort plaisante la réponse du bon monsieur Salcède. Son humilité est admirable. Dieu le conduit par le chemin de la crainte, à tel point, qu'il pourrait bien se figurer qu'il n'est pas seulement permis de s'entretenir de ces sortes de matières. Il faut nous accommoder à la façon de penser de nos frères. Je le regarde comme un saint sur la terre; mais, comme je vous le dis, Dieu le mène par un chemin tout différent du vôtre. Il le traite comme une âme forte, et nous autres comme des âmes faibles et timides; enfin sa réponse est conforme à son caractère.

Je viens de relire votre lettre. Ce que vous me dites de l'envie que vous avez de vous lever la nuit, je ne l'ai pas entendu autrement que pour vous tenir sur votre séant, sans sortir du lit; et je trouve que c'est encore beaucoup, parce qu'il est pour vous d'une conséquence infinie que vous ne preniez point sur votre sommeil. Encore un coup, ne vous levez absolument pas, quelque ferveur que vous sentiez; et s'il vous arrivait même de dormir plus qu'à votre ordinaire, ne vous en faites point de scrupule. Je voudrais que vous eussiez entendu raisonner là-dessus le père Pierre d'Alcantara, vous ne seriez pas si étonné que vous l'êtes de ces mouvements impétueux, quand même vous les éprouveriez étant éveillé.

Je ne m'ennuie point de lire vos lettres; au contraire, elles me donnent une grande consolation, et c'en serait une autre bien sensible pour moi de pouvoir vous écrire plus souvent; mais mes occupations sont si grandes que cela m'est impossible. Je vous dirai même que, pour vous faire cette lettre, j'ai manqué ce soir à faire oraison. Je ne m'en fais point de scrupule; mais franchement, j'ai grand regret de n'avoir pas plus de temps que j'en ai. Que Dieu nous en donne davantage à vous et à moi, pour l'employer toujours à son service. Ainsi soit-il.

C'est un étrange pays que celui-ci, pour les personnes qui font maigre. Malgré cela je faisais réflexion l'autre jour qu'il y a quarante ans que je ne me suis si bien portée qu'à présent, et je ne laisse pourtant pas de faire comme les autres, ce qui me console

beaucoup. Je suis de tout mon cœur, mon très cher frère, votre indigne servante, Thérèse de Jésus. Ce 2 janvier.

Je comptais que vous nous enverriez vos couplets. Ceux-ci n'ont ni pied ni tête, mais on ne laisse pas de les chanter. En voici d'autres qui me viennent dans l'esprit, et que je fis un jour que j'étais bien absorbée en oraison. Il me semblait, à mesure que je les composais, qu'une douce paix s'introduisait dans mon âme. Je ne sais si je m'en souviendrai. C'est seulement pour vous montrer que d'ici-même je cherche à vous procurer quelque délassement.

Vous triomphez, ô beauté sans seconde,
Pour vous j'éprouve un tourment enchanteur,
Et vos attraits me détachent du monde
Sans qu'il en coûte un soupir à mon cœur.

Qu'il est puissant ce nœud qui joint ensemble
Les deux sujets les moins faits pour s'unir!
Tant que ce nœud par vos soins les assemble,
Les plus grands maux se changent en plaisir.

Le rien s'unit à l'Être par essence;
Et l'immortel me paraît expirant;
L'indigne objet de votre complaisance
A peine existe, et vous le rendez grand.

Le reste ne me revient pas. Quelle cervelle de fondatrice! Cependant je vous dirai que je croyais être fort sensée quand je fis ces vers. Dieu vous pardonne le temps que vous me faites perdre. J'imagine que ces couplets pourront vous attendrir et augmenter votre dévotion. N'en dites rien à personne. Dans le temps que je les fis j'étais chez madame Guiomar; faites-lui mes compliments.

LETTRE

A LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH.

ARGUMENT.

Sa douleur de la maladie d'un saint prieur des chartreux de Séville, et des persécutions que la mère de Saint-Joseph y avait souffertes; elle désapprouve les lettres de pur compliment, se loue des vertus de sa communauté, exhorte cette mère à la défiance d'elle-même, et la remercie d'avoir travaillé aux affaires de l'ordre.

Jésus soit toujours avec votre révérence, ma chère mère.

Aujourd'hui 8 février, j'ai reçu votre lettre du 21 janvier. Elle m'apprend le danger de mort où est mon saint prieur des Grottes;

j'en suis sensiblement affligée, et même beaucoup plus que je ne l'aurais été, si son grand âge, ou une maladie ordinaire l'eût conduit au tombeau, mais de le perdre par une bévue aussi funeste qu'est celle que vous me marquez, c'est ce qui me désole. Je condamne en ceci ma simplicité, car, selon les lumières de la foi, il sera d'autant plus heureux qu'il souffrira davantage. Malgré cette persuasion, je ne puis m'empêcher de regretter infiniment que nous ayons un saint de moins sur la terre, tandis que les pécheurs qui ne cessent point d'offenser Dieu s'y multiplient et y vivent fort longtemps. Plaise à Dieu de le mettre dans l'état le plus avantageux à son salut; c'est la grâce que nous devons toutes lui demander pour notre saint prieur, puisque c'est par cet endroit-là que nous pouvons lui marquer notre reconnaissance de tant de bienfaits dont nous lui sommes redevables. Oublions donc nos intérêts, et tout ce que nous perdons en sa personne, pour ne penser qu'à ses intérêts particuliers. Nous aurons dans ce monastère tout le soin qu'on peut avoir de prier Dieu pour lui; mon inquiétude, c'est qu'il sera malaisé de me faire savoir de ses nouvelles à la Rode, ou à Villeneuve qui en est proche; je crois cependant qu'il ne peut sans miracle revenir de cette extrémité.

Pour ce qui est, ma chère fille, du reproche que vous me faites que nos sœurs de ces quartiers-ci vous ont oubliée, et qu'elles ont pris bien peu de part à vos souffrances, soyez persuadée qu'elles les ont ressenties avec toute la vivacité imaginable, et qu'elles n'ont point cessé de prier Dieu pour vous avec bien de l'ardeur. Si donc elles ne vous ont point écrit pour vous en assurer, c'est que ne pouvant vous rendre aucun service, ce n'aurait été que des lettres de compliments et de pure civilité, qui doivent être peu en usage parmi nous; outre que leur ayant dit que la tempête était apaisée, et que Dieu avait remédié à tout, il ne leur restait qu'à lui en rendre grâces, et à se réjouir comme elles ont fait, des bontés de Dieu pour vous et pour votre communauté. Je vous rendrai encore, ma chère mère, ce témoignage en leur faveur, qu'elles ont fait tant de vœux et de prières pour obtenir du ciel les secours dont vous aviez besoin, que j'étais ravie de voir en elles ce renouvellement de ferveur qui m'a fait augurer qu'elles serviront le Seigneur avec encore plus de zèle et de courage.

La maladie de la nouvelle sous-prieure me chagrine beaucoup, je souhaiterais qu'elle remplît cette place, étant aussi saine qu'elle était; je me flattais même que ce serait un grand soulagement pour votre révérence d'avoir une sous-prieure qui eût de la santé, et qui pût suppléer à ce que vous ne pourriez pas faire. J'espère

cependant qu'elle s'acquittera bien de cette charge. Faites-lui, je vous prie, mes amitiés; surtout ne manquez pas, s'il vous plaît, de la faire honorer et respecter de la communauté, et de punir sévèrement celles des sœurs qui en votre absence ne lui obéiraient pas comme à vous-même; par ce moyen vous lui donnerez l'autorité qui lui convient, et sans laquelle elle ne pourrait gouverner.

Sévano va vous voir chargé d'une lettre que je lui ai donnée. Comme il ne peut rien faire ici, il a dessein, dit-on, de passer aux Indes; je déplore son malheur, dont je suis touchée par reconnaissance des bons offices qu'il nous a rendus dans le temps d'une nécessité pressante. Je vous ai aussi écrit, ma chère fille, par le père Nicolas que je ne crois pas encore parti; ainsi je voudrais qu'il me rendît mes lettres. Je vous y détaillais la fondation de Villeneuve où je vais. J'ai aussi écrit au père prieur des carmes, pour le prier de ne point penser à vous acheter une maison, que vous-même ne l'ayez vue et considérée auparavant. Monseigneur votre archevêque ne peut pas vous refuser la permission de vous rendre sur les lieux pour en juger par vous-même, et pour reconnaître si elle vous convient ou non; surtout si vous le faites souvenir de ce que j'ai souffert en pareille occasion, et si vous lui représentez très respectueusement que les carmes ne comprennent rien à ce qui regarde les carmélites. Il ne faut pas cependant rien précipiter, car toutes choses demandent du temps, selon l'ancien proverbe qui dit que quiconque ne prévoit point l'avenir, trouve un grand sujet de mécompte.

Considérez souvent, ma chère fille, de combien d'artifices le démon s'est servi pour renverser notre monastère, combien de peines et de fatigues nous avons essuyées pour le soutenir. Ne nous engageons donc plus dans ses piéges, en lui donnant, par quelques changements mal concertés, sujet de nous troubler de nouveau; ainsi ne faites rien sans un mur examen, et sans prendre de bons conseils. Je ne me fierais cependant pas au prieur des carmes; il n'entend rien aux affaires. Croyez, ma chère fille, que personne ne passionne tant que moi votre repos, votre satisfaction, et que vous soyez bien logées; n'oubliez donc pas qu'il vous sera plus avantageux que la maison ait une belle vue, que d'être située dans un beau quartier, et qu'il faut tâcher qu'elle ait un grand jardin.

Les religieuses déchaussées de saint François, à Valladolid, s'imaginèrent faire merveille de quitter leur ancienne maison pour en acheter une proche de la Coutellerie; elles en sont, à l'heure qu'il est, inconsolables, réduites comme dans une étroite prison,

à ne pouvoir ni se remuer, ni faire le moindre bruit sans être entendues des voisins ; ce qui les désole ; par-dessus cela elles sont fort endettées.

Comme donc je vous aime très tendrement, et même beaucoup plus que vous ne pouvez penser, je désire avec ardeur que vous réussissiez dans tout ce que vous entreprenez, surtout dans une chose de cette importance. D'ailleurs, c'est que plus j'aime une personne, moins je puis souffrir ses défauts. Je vois bien que c'est une simplicité à moi, puisqu'en faisant des fautes on acquiert de l'expérience ; mais comme, lorsque ces fautes sont considérables, rien n'est capable d'en dédommager, il faut tâcher de les prévenir ; or, la meilleure prévoyance est de se défier beaucoup de soi-même.

Je suis désolée, ma chère fille, que vous ayez tant de rentes à payer ; rien ne ruine si absolument ni si promptement une maison. Puisque le père prieur l'approuve, ce doit être un bien pour vous, dont cependant je prie Dieu de vous décharger, car c'est une source d'inquiétudes pour de pauvres religieuses. Si mon frère était dans la situation où je désirerais qu'il fût, et qu'il vous vît dans la nécessité, je suis bien sûre qu'il ne manquerait pas de vous secourir. Mais comme il a été obligé de se charger de plusieurs rentes, d'en vendre d'autres qu'il avait dans les Indes, et que de mille ducats qu'on devait lui compter à Valladolid, on lui en retranche cent, il a fallu qu'il se retirât dans sa terre, ce qui le chagrine d'autant, qu'il est accoutumé à faire de la dépense, et à en avoir de reste, et qu'il n'est ni de condition ni d'humeur à faire connaître ses besoins. Il m'a écrit deux fois pour m'ouvrir son cœur à ce sujet. Ce que vous faites pour lui en lui rendant ce qu'il vous avait prêté, m'a fait un vrai plaisir ; mais vous allez au-delà de son désir, il ne demandait que la moitié. Ayez soin, je vous prie, de le bien recommander au père prieur.

Que Dieu vous récompense, ma chère mère, d'avoir contribué si généreusement pour les affaires de l'ordre ; pas un de nos monastères n'a donné autant que le vôtre, excepté celui de Valladolid, qui a donné cinquante ducats plus que vous. Ils sont venus fort à propos pour secourir nos pères qui sollicitent à Rome nos affaires, et qui souffrent, dit on, étrangement. C'est néanmoins le temps où leur présence y est le plus nécessaire. Dieu soit béni de tout.

Adressez, s'il vous plaît, vos lettres au père Jérôme Gratien ; il me mande avoir écrit au père Nicolas, touchant vos affaires. J'ai bien de la joie de ce que nous pouvons avoir la consolation de

recevoir de ses nouvelles. Au reste, je ne sais pourquoi vous dites que j'ai deviné que vous me faisiez des corporaux ; c'est vous-même qui me l'avez appris dans la lettre que Sévano m'a apportée. Ne me les envoyez pas cependant que nous n'ayons vu si nous en avons besoin. Il faut avouer que rien ne vous échappe, et que vous pensez à tout. Dieu vous conserve, ma chère fille, et vous rende une grande sainte ; je l'en supplie de tout mon cœur.

Obligez-moi de ne point empêcher le père prieur de venir, et ne vous chagrinez point de son départ : vous savez qu'il n'est pas juste de préférer notre intérêt particulier au bien commun, surtout dans une occasion de cette importance. Recommandez-nous à Notre-Seigneur ; mais moi, particulièrement, j'en ai plus besoin que jamais pour réussir dans cette fondation. Comptez que je vous ai fait les compliments de notre mère et de toutes nos sœurs, car je ne saurais plus écrire. Je suis, ma révérende mère, avec une affection sans égale, toute à vous, Thérèse de Jésus. C'est aujourd'hui le 9 février.

LETTRE

A LA RÉVÉRENDE MÈRE PRIEURE, ET AUX RELIGIEUSES DE SAINT-JOSEPH D'AVILA.

ARGUMENT.

La Sainte traite de l'exécution du testament de feu monsieur son frère en faveur du monastère d'Avila.

Jésus soit toujours avec vos révérences, mes chères filles.

Ma mauvaise santé, jointe au peu de fond qu'on doit faire, quand même on se porterait bien, sur une vie aussi fragile et aussi incertaine qu'est celle des hommes, m'a fait désirer de vous laisser un mémoire de ce que vous serez obligées de faire, si mon neveu don François fait profession.

Les actes concernant ce qui doit revenir à votre monastère de la succession de feu mon frère, sont passés et mis aujourd'hui dans la meilleure forme qu'ils pouvaient avoir. Dieu soit loué d'avoir mis fin si heureusement à cette affaire, qui m'a donné une peine extrême. Nous gardons ici très-soigneusement tous ces actes dans le coffre à trois clefs, avec le testament et les autres papiers de mon frère, qu'on a été obligé d'examiner ; je ne vous les envoie pas à présent, parce que j'en ai souvent affaire ; je prendrai néanmoins toutes les sûretés possibles pour vous les faire tenir dès qu'ils ne me seront pas absolument nécessaires. Je vous prie cependant de ne

pas manquer, aussitôt que vous les aurez reçus, de les enfermer dans votre coffre à trois clefs. Si mon neveu don François fait profession, il faudra vous informer très exactement du testament qu'il aura fait, et que vous lui donniez le revenu de cette année-là, à la réserve de ce qu'il aura dépensé pendant son noviciat, qui doit être mis en ligne de compté, et être pris sur le revenu de ladite année. On prétend qu'il ne peut disposer que de cette rente, et, si je ne me trompe, des meubles aussi. Sitôt donc qu'il aura fait ses vœux, tout le reste de son bien appartiendra légitimement à son frère don Laurent, et à sa sœur Thérèse de Jésus, qui de son côté peut de même, jusqu'à ce qu'elle ait consommé son sacrifice, disposer comme il lui plaira de ce qui lui appartient.

Comme je ne doute pas, ma chère mère, que vous n'ayez bien du pouvoir sur son esprit, et qu'elle ne fasse à cet égard ce que votre révérence lui inspirera, je vous supplie de lui représenter qu'il est juste qu'elle se souvienne de sa tante madame Jeanne d'Ahumade, qui est dans une grande nécessité. Sa profession faite, tout ce qui lui restera de bien appartiendra de droit à votre monastère. La part de don Laurent doit être mise entre les mains du maître d'hôtel de feu son père. Ce maître d'hôtel rendra un compte exact de tout ce qu'il recevra, et lorsqu'il faudra nécessairement débourser de l'argent pour faire valoir ce qu'il a entre les mains, il sera obligé de s'adresser à vous, ma chère mère, et aux autres religieuses qui sont en charge dans votre maison, comme il est porté par le testament.

Mais avant toutes choses, vous ferez bâtir, s'il vous plaît, la chapelle qu'il a ordonné de construire : ce qui vous manquera de quatre cents ducats que nos sœurs de Séville vous doivent, doit être pris sur la part de don Laurent. La mère prieure de Séville m'écrit cependant qu'elle veut commencer à vous payer, et qu'elle vous enverra au plus tôt deux cents ducats. Je me persuade que vous n'ignorez pas qu'il faut faire peindre un beau tableau, faire un contretable, des grilles, et tout le reste marqué dans le testament. Je ne sais si je m'en souviens bien, mais il me semble que le testament porte aussi que je pourrai, à l'égard de la distribution des fruits qui appartient à don Laurent, faire en certaines choses ce que je jugerai plus à propos. Je dis cela parce que je crois que la volonté de mon frère était qu'on fît une voûte à la chapelle principale; vous pouvez savoir qu'il en avait lui-même tracé le dessin. Comme donc cette lettre sera signée de mon nom, je vous déclare, ma chère mère, que c'est ma volonté que, quand on bâtira

la chapelle de mon père, on fasse aussi une voûte à la chapelle principale, et une grille de fer qui ne soit pas des plus chères, mais néanmoins qui soit belle et bien faite, et d'une grandeur raisonnable. Que s'il arrivait que Dieu retirât du monde mon neveu don Laurent sans enfants, on ferait alors la chapelle principale telle que porte le testament.

Je vous supplie aussi, ma chère mère, de ne vous point trop fier aux fermiers de la Cerne, mais d'envoyer souvent un de vos chapelains sur les lieux pour prendre garde à ce qu'ils font, pour voir s'ils ne gâtent ou ne dissipent rien, et si l'on recueille les fruits dans la saison de les recueillir. Cette terre doit être d'un grand revenu, si on en a le soin qu'on doit en avoir; mais si on la néglige, on n'en retirera nul profit. Vous êtes cependant obligée en conscience de ne la pas négliger, mais de la faire valoir le plus qu'il vous sera possible.

Que ne puis-je vous exprimer, mes chères filles, la lassitude accablante, le chagrin et le dégoût qui accompagnent le soin des biens de la terre! Je l'avais toujours cru, mais je le sens présentement par ma propre expérience. Toutes les peines que j'ai essuyées dans nos établissements ne sont rien en comparaison de ce que j'ai souffert à régler ces intérêts temporels. Peut-être que mes continuelles infirmités ont augmenté ma sensibilité sur ce sujet, et qu'elles ont contribué à me rendre ce travail si insupportable.

Je vous conjure, mes chères filles, de demander à Dieu d'en tirer sa gloire : vous y êtes d'autant plus obligées, que c'est en votre considération que j'ai pris cette affaire si à cœur. Il est constant que je vous aime très tendrement, et même beaucoup plus que je ne pensais. Encore une fois, mes chères filles, recommandez-moi à Notre-Seigneur, et demandez-lui, s'il vous plaît, que les richesses temporelles ne vous fassent pas perdre la véritable pauvreté d'esprit. Je suis du fond du cœur toute à vous, Thérèse de Jésus.

Gardez, je vous prie, cette lettre dans le coffre à trois clefs.

LETTRE

AU RÉVÉREND PÈRE GRATIEN JÉRÔME DE LA MÈRE DE DIEU.

ARGUMENT.

La Sainte le détourne du dessein où il était de prendre sur son compte l'élection d'un provincial particulier pour la réforme, lui propose de s'adresser plutôt à Rome pour en obtenir la permission, et lui indique les moyens d'y réussir; elle lui parle aussi de deux de ses sœurs qui étaient dans la volonté et sur le point de prendre l'habit de la réforme.

JÉSUS soit avec votre révérence, mon cher père.

Depuis le départ du prieur de Mancère, j'ai parlé au maître Daca et au docteur Rueda, sur l'affaire de la province; car je ne voudrais pas que vous fissiez rien à quoi l'on pût trouver à redire; et cela me ferait plus de peine, quand même par l'événement la chose tournerait à bien, que tous les revers qui pourraient nous arriver, sans qu'il y eût de notre faute. Tous deux s'accordent à dire que c'est une entreprise bien difficile, à moins que votre commission ne renferme quelque clause particulière, qui vous donne le pouvoir de faire cette séparation. Le docteur Rueda surtout est de ce sentiment, et je défère beaucoup à son avis, parce que je vois qu'il pense juste en toutes choses, et qu'il est extrêmement savant. Il dit que l'élection d'un provincial souffre de grandes difficultés, parce que c'est un point de juridiction; qu'il n'y a que le pape ou le général qui puisse faire un provincial, et que l'unanimité des suffrages ne peut y suppléer; qu'il n'en faudrait pas davantage pour donner lieu aux pères mitigés d'avoir recours au pape, et de crier hautement qu'on cherche à se soustraire de l'obéissance, en se choisissant ainsi des supérieurs sans y être autorisés. Il ajoute que cette entreprise serait mal interprétée, et qu'à son avis, on aurait plus de peine à obtenir du pape la confirmation du provincial, que la permission de faire une province à part. Que, pour peu que le roi veuille mander à son ambassadeur d'en parler au pape, sa sainteté se fera un plaisir d'accorder cette permission; que pour y parvenir, il suffira de représenter au pape la façon dont les pères mitigés traitent les pères de la réforme; qu'il se pourrait faire, si on en touchait quelque chose au roi, qu'il s'y portât de lui-même, et que de plus ce serait un grand coup pour la réforme, parce que les pères mitigés en auraient plus de considération pour nous, et perdraient l'espérance de nous détruire.

Je ne sais, mon révérend père, s'il ne serait pas à propos que vous conférassiez de cette affaire avec le père maître Chaves en lui portant la lettre que je lui écris, que le père prieur vous remettra. C'est un homme fort prudent, et s'il employait le crédit qu'il a auprès du roi, peut-être qu'il obtiendrait ce que nous souhaitons, et dans ce cas nos pères députés se rendraient à Rome, munis des lettres du roi; mais quand on n'aurait pas ces lettres, je voudrais toujours qu'on y allât, parce que, comme dit le docteur Rueda, la voie la plus droite et la plus sûre, c'est de s'adresser au pape ou au père général. Je suis persuadée que si le père Padille se fût joint à nous pour solliciter auprès du roi de la bonne façon, ce serait déjà une affaire faite. Vous pourriez même encore lui en parler, ou vous adresser à l'archevêque; car s'il faut que le provincial, après être élu, soit encore confirmé et soutenu par le roi, il est bien plus simple de commencer par obtenir de sa majesté la permission de l'élire. Si on ne réussit pas, au moins nous nous épargnerons l'affront qu'il y aurait à ne pouvoir le faire confirmer après l'avoir élu. Considérez, je vous prie, quelle honte ce serait pour nous, et combien vous perdriez de votre crédit, si l'on avait à vous reprocher d'avoir fait plus que vous ne pouviez, et d'avoir manqué de discernement.

Le docteur Rueda dit encore que, si c'était le visiteur apostolique de Saint-Dominique, ou quelque autre qui fît cette élection, on y trouverait moins à redire que si les prieurs entreprenaient de la faire, et que, dans ces matières de juridictions, le point le plus important est, comme j'ai déjà dit, que le chef soit établi par une puissance légitime. En vérité je perds courage, quand je viens à penser qu'on pourrait bien dans cette affaire jeter toute la faute sur vous, avec quelque sorte de raison, au lieu que quand il arrive qu'on vous blâme sans raison, loin de me décourager, je ne m'en sens que plus animée. Aussi n'ai-je eu rien de plus pressé que de vous écrire, pour vous recommander de bien examiner toutes choses.

Savez-vous, mon révérend père, ce que je me suis imaginée? J'ai pensé qu'il se pourrait bien faire que notre père général se servît contre nous des lettres que je lui ai écrites (quoiqu'il n'y ait pourtant rien que de bon), et qu'il les eût remises aux cardinaux; et il m'est venu dans l'esprit de ne lui plus écrire, jusqu'à ce que nous ayons vu la fin de cette affaire; mais on ferait, je crois, fort bien, d'en toucher quelque chose au nonce, si l'occasion s'en présentait. Je m'aperçois que, quand vous êtes à Madrid, vous avancez beaucoup en un jour. Je me persuade qu'en

parlant aux uns et aux autres, en faisant agir les dames que vous connaissez à la cour, et le père Antoine employant le crédit de la duchesse, on n'aurait pas grande peine à obtenir cette grâce du roi, dont je connais les bonnes intentions pour le maintien de la réforme. Le père Marian, qui a souvent l'occasion de lui parler, pourrait l'en entretenir, l'en supplier, et même lui représenter le temps qu'il y a que le père Jean, ce petit saint, languit dans la prison. Enfin il est certain que le roi écoute tout le monde, et je ne vois pas à quoi il tient qu'on ne lui parle, et qu'on ne lui demande cette grâce, surtout le père Marian.

Mais à quoi bon vous parler ainsi, et que d'impertinences je vous débite ! cependant vous me souffrez tout. Je me consume de regret de n'avoir pas la liberté d'aller faire par moi-même ce que je souhaite que les autres fassent. Voilà le roi qui va partir pour s'en aller bien loin; je voudrais qu'il y eût quelque chose de fait avant son départ. Dieu est le maître ; je le conjure d'y mettre la main.

Nous attendons vos dames avec grande impatience, et nos sœurs veulent absolument que mademoiselle votre sœur n'aille pas plus loin pour prendre l'habit. C'est quelque chose d'étonnant que l'envie qu'elles ont de vous obliger. Je leur en sais un gré infini, car leur nombre est déjà fort grand ; et elles ne sont pas à leur aise ; mais le désir qu'elles ont de posséder quelque chose qui vous appartienne, les fait passer par dessus toutes les difficultés. Il n'y a rien que la petite Thérèse ne dise et ne fasse. Je serais la première à m'en réjouir, si cela se pouvait faire, parce que je ne pourrai pas posséder cette chère postulante où elle doit aller, comme je ferais ici : et peut-être même ne la verrai-je plus, vu l'éloignement des lieux. Avec tout cela il ne tient qu'à moi, et c'est moi seule qui m'y oppose, par la raison qu'elle est déjà reçue à Valladolid, qu'elle y sera fort bien, et que si elle n'y allait pas, nos sœurs de là-bas en seraient extrêmement fâchées, surtout la sœur Cafilde. Je compte garder la petite Julienne, quoique je n'en témoigne rien ici, car de l'envoyer à Séville, ce serait un trop grand chagrin pour madame votre mère, et peut-être la petite personne serait-elle fâchée elle-même, lorsqu'elle sera plus grande. Mon Dieu, que je voudrais bien avoir ici votre autre sœur, qui est chez ces demoiselles ! La pauvre enfant ne connaît pas ses besoins ; elle serait ici bien mieux instruite, et plus tranquille qu'où elle est.

Mon frère Laurent, qui vous remettra cette lettre, va à la cour ; il doit passer quelques jours à Madrid, d'où il se rendra, je crois,

à Séville. Je pense que la mère prieure vous écrit. Ainsi je n'ai rien de plus à vous mander.

La prieure d'Albe est très mal; priez Dieu pour elle. Quelque chose qu'on en dise, on perdra beaucoup en la perdant; elle est fort obéissante, et s'il lui arrive de s'écarter en quelque chose, au moindre avis qu'on lui donne elle se corrige. Oh! quel tintamarre parmi nos sœurs de Malagon, au sujet de la mère Briande. J'ai bien ri de l'idée qui leur est venue de me prier d'y retourner.

Madame Louise de la Cerda a perdu la plus jeune de ses filles! Je suis extrêmement touchée des afflictions que Dieu envoie à cette dame! Il ne lui reste plus que la veuve. Je pense que vous feriez bien de lui écrire une lettre de consolation; vous savez que nous lui avons de grandes obligations.

Voyez, mon révérend père, si nous garderons mademoiselle votre sœur. En cas que vous le jugiez à propos, et que madame votre mère soit bien aise de l'avoir près d'elle, je ne m'y opposerai pas; mais ce que je crains, c'est que comme elle a fait son plan d'aller à Valladolid, elle n'ait par la suite quelque regret d'être restée ici, parce qu'elle entendra raconter quantité de choses de ce couvent-là, qui ne se trouvent point ici, ne fût-ce que le jardin, qui y est fort beau, au lieu qu'ici nous n'avons qu'un terrain fort ingrat. Je prie le Seigneur qu'il vous donne de longs jours, et qu'il fasse de vous un aussi grand saint que je le désire. Ce sont les vœux de celle qui est avec autant d'attachement que de vénération, mon révérend père, votre indigne servante et fille, Thérèse de Jésus. Ce 15 avril.

Mon bras va de mieux en mieux. Madame Guiomar est ici, elle se porte mieux, et a grande envie de vous voir. Elle ne cesse de pleurer son pauvre frère Jean de la Croix; et toutes nos sœurs en font de même. C'est un événement bien triste que celui-là. Le couvent de l'Incarnation commence à se remettre.

LETTRE

A MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSIME DON ALONSO VELASQUÈS, ÉVÊQUE D'OSME, L'UN DE SES DIRECTEURS.

ARGUMENT.

Elle lui rend compte de ses dispositions de corps et d'esprit, de la confiance qu'elle a de posséder Dieu, des grâces qu'il lui fait, de la vision intellectuelle qu'elle avait de la Sainte-Trinité et de l'humanité de Jésus-Christ, et des merveilleux effets que produisait en elle cette double vision.

Que je serais contente si je pouvais vous exprimer la paix profonde et la tranquillité parfaite qui règnent à présent dans mon âme! La certitude qu'elle a de posséder Dieu est si grande que, quoiqu'elle n'ait pas encore ce bonheur, il lui semble qu'elle en jouit en quelque sorte par anticipation. Pour vous en expliquer la manière, je me servirai, s'il vous plaît, monseigneur, d'une comparaison qui éclaircira un peu ce que je désire avoir l'honneur de vous faire entendre.

C'est de même que si par un contrat très assuré on avait donné à quelqu'un une rente fort considérable, afin qu'il l'a recueillît dans un temps déterminé; avec cette condition, qu'en attendant l'expiration du terme, il n'aurait simplement qu'un titre incontestable à la possession, sans jouir d'aucun de ses fruits, et, de plus, convaincu de son indignité, et pénétré d'une vive reconnaissance, il refuserait d'accepter la donation jusqu'à ce qu'en servant avec zèle son bienfaiteur, il se fût efforcé de la mériter, lui fallût-il pour cela souffrir jusqu'à la fin du monde tous les maux imaginables, qui lui paraîtraient moins que rien en comparaison d'une grâce si signalée, et d'une si excessive libéralité. Voilà l'image de mon état.

Les grâces que Dieu me fait par sa bonté infinie sont si grandes, qu'il me semble que je puis dire avec vérité que mon âme n'est plus sujette comme elle était autrefois, aux faiblesses et aux misères de la vie : les peines et les travaux qu'elle endure ne la touchent point véritablement, et ne lui font pas plus de mal que si l'on déchirait mes habits : elle goûte, au milieu des plus dures persécutions, la douceur d'un repos et d'une paix inaltérable, retirée en elle-même comme dans une forte citadelle dont on lui a donné le commandement, et d'où elle n'appréhende point les attaques et les efforts de ses ennemis. Cette paix ne m'ôte pas cependant la

crainte d'offenser Dieu ; au contraire j'ai plus de soin que jamais d'éviter tout ce qui pourrait lui déplaire, ou m'empêcher de le servir fidèlement.

Je vis dans un tel oubli de moi-même et de tous mes intérêts, qu'il me semble que mon être soit en quelque sorte détruit, tant je me perds de vue et suis peu attentive à ce qui me regarde, appliquée uniquement à Dieu, à sa gloire, à son honneur, et aux moyens de me conformer tous les jours plus parfaitement à sa souveraine volonté. J'ai peine néanmoins à accorder cet entier oubli de moi-même avec le soin que j'ai de ma santé, qui est plus grand qu'à l'ordinaire ; j'ai moins d'application à me mortifier à l'égard de ma nourriture, moins de désir de faire des pénitences et des austérités corporelles. Il me paraît cependant que si je ménage un peu ma faiblesse, c'est dans la vue de plaire à Dieu, et de lui rendre quelque service plus important. Ainsi je lui offre comme un très grand sacrifice ce soin même que je suis contrainte d'avoir de ma santé ; je fais de temps en temps quelques essais de mes forces pour éprouver de quoi je suis capable ; mais ces épreuves ne durent guère, ne pouvant les continuer sans altérer cette santé, et sans contrevenir aux ordres de mes supérieurs.

Je ne doute pas que dans cette obéissance, et dans ce soin de mon corps, il ne se glisse bien de l'amour-propre, quoiqu'il me paraisse que j'aurais plus de joie à faire des austérités qu'à m'en dispenser, comme effectivement j'en avais bien davantage lorsque je pouvais les pratiquer ; parce qu'outre la consolation qu'on a de faire quelques petites choses pour Dieu, et de donner bon exemple à ses sœurs, on est de plus soulagée de l'extrême peine qu'on sent de ne pouvoir rendre le moindre service à cette haute majesté à qui nous sommes si redevables. Ayez, s'il vous plaît, la bonté, monseigneur, de m'ordonner ce que je dois faire à cet égard, après avoir examiné tout ceci avec une sérieuse attention.

Les visions imaginaires ont entièrement cessé ; mais Dieu, ce me semble, me favorise toujours de la vision intellectuelle des trois personnes divines, et de celle de l'humanité de JÉSUS-CHRIST, vision qui est, si je ne me trompe, la plus haute et la plus sublime de toutes. Je connais aussi clairement, à l'heure qu'il est, que les autres visions que j'ai eues étaient de Dieu, et qu'il ne m'en gratifiait que pour disposer mon âme peu à peu à cet heureux état où il m'a mise par sa grâce toute puissante, parce qu'étant aussi faible que je suis, j'avais besoin de tous ces secours pour me donner entièrement à lui. Cela n'empêche pas qu'on ne doive estimer infini-

ment ces visions lorsqu'elles sont véritables, et qu'il lui plaît de nous en favoriser.

Les paroles intérieures continuent toujours; Dieu me donne dans le besoin des avis importants; et présentement nous eussions fait ici à Palence une faute bien grossière, sans néanmoins qu'il y eût eu de péché, si Dieu ne m'en avait avertie.

Pour les actes que je fais, et les désirs que j'ai de ce que je crois devoir servir à la gloire de Dieu, ils ne sont plus si vifs qu'ils étaient; car bien qu'ils soient très grands, la passion que j'ai que sa volonté soit accomplie est encore infiniment plus grande; et comme je connais plus parfaitement que jamais qu'il sait mieux que moi ce qui convient le plus à sa gloire, et que je me trouve bien plus éloignée de tout intérêt particulier, ces désirs et ces actes ne peuvent subsister longtemps, ni avoir la même ardeur et la même vivacité qu'ils avaient autrefois. C'est de là cependant que procède la crainte dont je suis quelquefois frappée, quoique sans inquiétude et sans trouble, que je ne sois devenue stupide, et que je ne fasse plus rien pour Dieu. Ma mauvaise santé m'interdit les pénitences corporelles; et à l'égard des actes et des désirs de souffrir et d'endurer le martyre, et même de voir Dieu, je vous l'ai dit, monseigneur, ils ne sont plus impétueux, et très souvent il n'est pas en mon pouvoir de les former. Ainsi il me paraît que je ne vis que pour manger, pour dormir, pour être insensible à tout; ce qui ne m'est pas une petite peine, et me fait appréhender d'être dans l'illusion. Je ne puis néanmoins le croire, parce que, selon tout ce qui me paraît, l'amour des créatures ne règne point dans mon cœur, et que je ne sens d'attachement pour aucune, pas même pour toute la gloire du ciel. Tout mon désir est de voir Dieu, et que toutes les créatures lui obéissent; et cette passion, loin de diminuer, s'augmente de jour en jour.

Ma surprise est néanmoins très grande de ne plus sentir cette amère douleur, et la vive inquiétude dont j'étais agitée, lorsque je pensais à la perte de tant d'âmes infortunées qui seront éternellement séparées de leur souverain bien. Je suis également étonnée de ne plus éprouver la cuisante affliction que me causait l'incertitude si je n'offensais point Dieu. Et cependant je ne brûle pas moins du désir que le péché soit entièrement détruit et banni de dessus la terre.

Je vous supplie, monseigneur, d'être persuadé que dans tout ce qui se passe maintenant dans mon âme, et dans tout ce qui s'y est passé jusqu'à ce jour, il n'est nullement en mon pouvoir d'y ajouter ou changer; et qu'il ne m'est pas possible de servir Dieu

d'une autre manière ; je mentirais si je disais autrement. Par exemple, je sais bien que si je voulais, à l'heure qu'il est exciter en moi le désir de mourir, je n'en viendrais jamais à bout. Je ne pourrais pas non plus, quelques efforts que je fisse, former les actes enflammés que je formais autrefois, ni sentir cet horrible tourment que me faisait endurer le souvenir des offenses infinies qui se commettent contre Dieu. Il me serait également impossible de concevoir à présent l'extrême crainte qui m'a agitée tant d'années, d'être malheureusement séduite et trompée par le démon.

Ainsi, si je ne me trompe, je n'ai plus besoin de consulter personne sur ce qui s'est passé autrefois dans mon âme, ni de parler davantage des grâces que Dieu me faisait ; je souhaite seulement de savoir si je marche à présent dans le bon chemin, et si je puis faire quelque chose pour Dieu : j'ai consulté sur cela même plusieurs directeurs, le père Dominique, le père Médine, et quelques jésuites à qui j'avais autrefois communiqué les dispositions de mon cœur. Il ne me reste donc plus, monseigneur, pour mettre fin à mes désirs ; à mes consultations, qu'à savoir les sentiments de votre grandeur, et à recevoir ses ordres, auxquels je ferai gloire toute ma vie d'obéir. Ainsi je vous conjure, au nom de Dieu, de vous y appliquer sérieusement.

Dieu ne m'a pas ôté la connaissance qu'il m'a donnée du bonheur que possèdent dans le ciel les âmes des personnes qui me sont unies, lorsqu'elles sortent de ce monde ; mais je ne sais rien de celles qui ne me touchent point..

La paix que je goûte est si pleine et si parfaite, que ni les joies et les plaisirs de la terre, ni les peines ni les afflictions, quelles qu'elles puissent être, ne sont pas capables de la troubler. La certitude que j'ai de la présence des trois personnes divines dans mon âme me fait expérimenter à la lettre ce que dit Notre-Seigneur Jésus-Christ au chapitre 14 de l'Évangile selon saint Jean, que la sainte Trinité y fera sa demeure, non-seulement par sa grâce sanctifiante, mais encore par une autre sorte de présence qu'il veut que nous connaissions, présence qui nous remplit de biens ineffables. L'un de ces biens est de n'être point obligée à chercher des considérations qui me fassent comprendre que Dieu habite en moi, puisque je l'y vois d'ordinaire, à moins que quelque violente maladie ne m'enlève sa divine présence, sa volonté étant alors de me laisser souffrir sans consolations intérieures.

Quelque grands cependant que puissent être mes maux, mon âme ne sent jamais de révolte contre la volonté de Dieu, pas même un premier mouvement : tout ce qui est en moi est au con-

traire si soumis à ses ordres, que je ne désire ni de vivre ni de mourir, si ce n'est dans certains moments, lorsque la passion de voir Dieu s'est fort augmenté ; mais à l'instant la présence adorable de l'auguste Trinité qui s'offre à mon âme, s'y imprime si vivement que cette faveur immense me console et me fait désirer de vivre, si c'est son bon plaisir, pour le servir mieux que je n'ai fait jusqu'ici, et pour contribuer à le faire aimer et louer plus parfaitement, ne fût-ce que par une seule créature et pour un moment. Je préférerais cet état, s'il était à mon choix, à celui d'entrer d'abord dans la gloire. C'est la disposition de celle qui est très-respectueusement, monseigneur, de votre grandeur, l'indigne servante et fille, Thérèse de Jésus.

PRÉFACE (1).

La célèbre *Glose* de sainte Thérèse n'étant pas reconnaissable dans la vieille traduction du père Cyprien, et M. d'Andilly, qui aurait pu en donner une nouvelle, ne l'ayant point fait, j'ai hasardé celle-ci. J'avoue qu'à l'exemple du dernier, je n'aurais osé entreprendre cette version, si j'avais eu autant de délicatesse que lui pour en sentir toutes les difficultés, et si j'avais été capable de me former des idées de perfection aussi malaisées à remplir. Il y a lieu de croire que ce poëme n'est pas le seul que sainte Thérèse ait composé, s'il est vrai qu'on doive entendre d'elle ce qu'elle rapporte d'une personne de sa connaissance, qui n'ayant jamais appris à faire des vers, en faisait cependant avec une grande facilité, dans les mouvements extraordinaires de l'amour divin. C'est dans un transport de cette nature que la Sainte a fait la *glose* suivante. *Glose* est une sorte d'ancienne poésie espagnole, ainsi nommée parce qu'elle est comme une explication des vers appelés *texte* qu'on met à la tête de la pièce. Quoique la règle soit de répéter chaque vers du *texte* dans son ordre, à la fin de chaque stance de la *glose*, on ne laisse pas d'en user différemment, comme il se justifie par plusieurs exemples, et entre autres par celui-ci, où l'on voit qu'il n'y a que le dernier vers du *texte* qui serve de reprise.

(1) Nous avons cru devoir ne pas omettre dans cette édition les vers appelés communément : *La Glose de sainte Thérèse ;* cantique où la Sainte a exprimé d'une manière très-vive l'ardeur qu'après la communion elle sentait pour la présence de Jésus-Christ dans la vie éternelle. Nous joindrons au texte original l'élégante traduction de M. de la Monnoye, et nous mettrons au devant la préface qu'il a faite.

GLOSA,

o

CANTICO

DE SANTA THERESA,

DESPUES DE LA COMUNION.

TEXTO

Vivo sin vivir en mi,
Y tan alta vida espero,
Que muero porque no muero.

GLOSA.

I.

Aquesta divina union
Del amor con que yo vivo
Hace a Dios ser mi cautivo,
Y libre mi corazon.
Mas causa en mi tal pasion
Ver a Dios mi prisionero,
Que muero porque no muero.

II.

Ay! que larga es esta vida!
Que duros estos destierros,
Esta carcel, estos hierros
En que el alma esta metida!
Solo esperar la salida
Me causa un dolor tan fiero,
Que muero porque no muero.

III.

Ay! que vida tan amarga
Do no se goza el Señor!
Y si es dulce el amor,
No lo es la esperança larga.
Quite me Dios esta carga,
Mas pesada que de azero.
Que muero porque no muero.

GLOSE,

OU

CANTIQUE

DE SAINTE THÉRÈSE,

APRÈS LA COMMUNION.

TEXTE.

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attends dans le ciel une si belle vie,
Que pour contenter mon envie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

GLOSE.

I.

Dieu s'unissant à moi par un heureux mélange,
Fait sentir à mon cœur son amour pur et vif.
Je suis libre, il est mon captif.
C'est lui qui sous mes lois de lui-même se range.
Quoi, mon Dieu, mon captif! ah! le puis-je souffrir!
Dans ce renversement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

II.

Oh! qu'il me reste encore une longue carrière!
Que cet exil est dur qui m'arrête en ces lieux!
Que le séjour est ennuyeux
Qui retient dans les fers mon âme prisonnière!
Attendant que la mort vienne me secourir;
Mais ignorant l'heure dernière,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

III.

La vie est à mon goût d'une amertume extrême;
Est-ce vivre, Seigneur, que de vivre sans vous?
Si l'amour que je sens est doux,
Le terme de l'attente, hélas! n'est pas de même.
Ce faix rude et pesant m'empêche de courir,
Et toujours loin de ce que j'aime,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

IV.

Solo con la confiança
Vivo de que he de morir,
Porque muriendo el vivir,
Me asegura mi esperança.
Muerte, do el vivir se alcança,
No te tardes, que te espero,
Que muero porque no muero.

V.

Mira que el amor es fuerte,
Vida, no me seas molesta.
Mira que solo te resta
Para ganarte perderte.
Venga ya la dulce muerte,
Venga el morir muy ligero.
Que muero porque no muero.

VI.

Aquella vida de arriba.
Es la vida verdadera,
Hasta aqui esta vida muera,
No se goza estando viva.
Muerte no me seas esquiva,
Vivo muriendo primero,
Que muero porque no muero.

VII.

Vida, que puedo yo darle
A mi Dios que vive en mi?
Sino es perderte a ti
Para mejor a él gozarle?
Quiero muriendo alcançarle,
Pues a él solo es el que quiero,
Que muero porque no no muero.

VIII.

Estando ausente de ti,
Que vida puedo tener,
Sino muerte padecer,
La mayor que nunca vi?
Lastima tengo de mi,
Por ser mi mal tan entero,
Que muero porque no muero.

IV.

Je fonde sur la mort toute mon espérance.
L'arrêt qui limita le compte de nos jours,
Sitôt qu'il en tranche le cours,
D'un meilleur avenir nous donne l'assurance.
Mort, dont le coup propice exempte de périr,
Hâte-toi pour ma délivrance.
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

V.

Fol amour des mortels, trop dangereuse vie,
Un autre amour plus noble et plus puissant que toi,
Armé de courage et de foi,
Pour mieux me faire vivre à mourir me convie.
Ta perte est le salut où je dois recourir;
Que ne m'es-tu bientôt ravie!
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VI.

La vie habite au ciel; heureux qui l'y peut suivre!
Faisons pour la trouver un généreux effort.
Ici la vie est une mort,
Dont la mort cependant à la fin nous délivre.
Approche, douce mort, qu'on ne peut trop chérir;
Dans l'ardeur de mourir pour vivre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VII.

Vie humaine, trésor qu'à tout autre on préfère,
Si mon Dieu vit en moi, si je vis en mon Dieu,
Craindrai-je de te dire adieu?
Et la mort à ce prix me sera-t-elle amère?
C'est un bien qu'elle seule a droit de m'acquérir;
Pourquoi faut-il qu'elle diffère?
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

VIII.

Absente de mon Dieu, je languis triste et sombre.
Qu'est-ce que je puis voir où je ne le vois pas?
Ma vie est un affreux trépas;
Mon jour est une nuit, et ma lumière une ombre.
La source de mes maux sans lui ne peut tarir;
Lasse d'en voir croître le nombre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

IX.

El pez que del agua sale
Aun de alivio no carece.
A quien la muerte padece
Al fin la muerte le vale.
Que muerte habra que se iguale
A mi vivir lastimero?
Que muero porque no muero.

X.

Cuando me empiezo a aliviar
Viendote en el Sacramento,
Me hace mas sentimiento
El no poderte gozar.
Todo es por mas penar,
Por no verte como quiero.
Que muero porque no muero.

XI.

Cuando me gozo, Señor,
Con esperança de verte
Viendo que puedo perderte,
Se me dobla mi dolor.
Viviendo en tanto pavor
Y esperando como espero.
Que muero porque no muero.

XII.

Scame de aquesta muerte
Mi Dios, y dame la vida.
No me tengas impedida
En este lazo tan fuerte.
Mira que muero por verte,
Y vivir sin ti no puedo.
Que muero porque no muero.

XIII.

Lloraré mi muerte ya
Y lamentaré mi vida,
En tanto que detenida,
Por mis pecados esta.
O mi Dios! cuando sera
Cuando yo diga de vero
Que muero porque no muero.

IX.

Le poisson qui se meurt sorti du sein de l'onde,
Trouve au moins dans sa mort la fin de son tourment.
Mourir est un contentement
Qui termine une vie en supplices féconde.
Trop sûre que le temps ne sert qu'à les aigrir,
Vive ensemble et morte en ce monde,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

X.

En vain, pour soulager les transports de mon âme,
Je vous cherche, Seigneur, sur vos sacrés autels.
Invisible aux yeux des mortels,
Vous suspendez ma joie et redoublez ma flamme.
Ce n'est qu'après la mort qu'on peut vous découvrir.
Viens donc, ô mort que je réclame.
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

XI.

Vous le savez, mon Dieu, lorsque je vous possède,
A peine puis-je, hélas ! un moment vous garder,
Qu'au plaisir de vous posséder
La crainte de vous perdre aussitôt ne succède.
Il n'est que le trépas qui m'en puisse guérir.
Mourons, c'est l'unique remède.
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

XII.

Mettez fin, mon Sauveur, à ma longue agonie :
Sans vous je ne puis vivre, et je meurs pour vous voir.
Ne retardez plus mon espoir.
Rompez, brisez les fers d'une âme assez punie.
Il est temps qu'à mes cris le ciel se laisse ouvrir.
Brûlant de m'y voir réunie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

XIII.

Mais non, je dois, Seigneur, pour apaiser votre ire,
De ma vivante mort prolonger les douleurs ;
Je dois, les yeux baignés de pleurs,
Expier mes forfaits par un juste martyre.
Ah ! quand si vivement pourrai-je m'attendrir,
Qu'il soit enfin vrai de vous dire :
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir ?

DE LA MENNOYE.

PROTESTATION (1).

Je me soumets, dans tout ce que j'écrirai, à tout ce qui tient à la sainte Eglise romaine; et s'il s'y rencontrait quelque chose de contraire, je déclare que je le désavoue. Je conjure, au nom de Notre-Seigneur, les personnes doctes qui le verront, de l'examiner très-particulièrement, et de corriger toutes les fautes qu'ils y trouveront, comme aussi le grand nombre d'autres qui pourront se rencontrer dans mes autres écrits. Que s'il y a quelque chose de bon, je souhaite qu'il serve à l'honneur et à la gloire de Dieu, et au service de sa très-sainte Mère, notre patronne et notre maîtresse, dont je porte l'habit, quoique j'en sois fort indigne.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

(1) Quoique la Sainte ait dit en divers endroits qu'elle soumettait tout ce qu'elle écrit à la sainte Eglise romaine, il ne sera pas mal à propos d'ajouter en cet endroit la protestation particulière qu'elle en fait ci-après, et qui n'est point dans la première impression de cette traduction, à cause qu'elle est rapportée séparément dans l'espagnol, avant le traité du Chemin de la perfection.

TABLE DES CHAPITRES

DE LA

VIE DE SAINTE THÉRÈSE

ET DE SES OUVRAGES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

AVERTISSEMENT. v

Bulle de la Canonisation de sainte Thérèse. vij

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE. 1

CHAPITRE PREMIER. Vertus du père et de la mère de la Sainte. Soins qu'ils prenaient de l'éducation de leurs enfants. La Sainte n'étant âgée que de six ou sept ans, entre, avec un de ses frères, dans le désir de souffrir le martyre. 2

II. Préjudice que reçut la Sainte de la conversation d'une de ses parentes. Combien il importe de ne fréquenter que des personnes vertueuses. On la met en pension dans un monastère. 4

III. Grands avantages que tire la Sainte des entretiens d'une excellente religieuse, sous la conduite de laquelle elle était avec les autres pensionnaires. Elle commence à concevoir un faible désir d'être religieuse. Une grande maladie la contraint de retourner chez son père. Elle passe chez un de ses oncles qui était très-vertueux, et ensuite du peu de séjour qu'elle y fit, elle se résout à être religieuse. 9

IV. La Sainte prend l'habit de religieuse, et sent en même temps un très-grand changement en elle. Elle retombe dans une si grande maladie, que son père est obligé de la faire sortir du monastère pour la faire traiter. Celui de ses oncles dont il a été ci-devant parlé lui donne un livre qui lui sert beaucoup pour lui apprendre à faire l'oraison; et elle commence à entrer dans l'oraison de quiétude et même d'union, mais sans la connaître. Elle eut besoin, durant plusieurs années, d'avoir un livre pour se pouvoir recueillir dans l'oraison. 12

V. Préjudice que la Sainte dit avoir toujours reçu des demi-savants. Dieu se sert d'elle pour retirer son confesseur d'un grand péril. La maladie de la Sainte la réduit en tel état qu'on la crut morte. 18

VI. Extrémités où la Sainte se trouve encore après cette merveilleuse faiblesse. Elle se fait ramener dans son monastère, et demeure percluse durant trois ans. Patience avec laquelle elle souffre tous ses maux. Ses dispositions intérieures. Elle a recours à saint Joseph, et recouvre la santé par son intercession. Grandes louanges de ce saint. 24

Pages.

VII. La Sainte, après être guérie, se rengage en des conversations dangereuses, et, par une fausse humilité, n'ose plus continuer à faire oraison. Combien la clôture est nécessaire dans les monastères des femmes, et quel mal c'est de mettre les filles dans des maisons non-réformées. Jésus-Christ apparaît à la Sainte avec un visage sévère. Elle engage son père à faire oraison; il y fait un grand progrès, et meurt saintement La Sainte sort de son monastère pour l'assister. Un religieux, dominicain la porte à rentrer dans l'exercice de l'oraison. Combat qui se passait en elle-même, parce qu'elle n'était pas encore détachée de ces conversations inutiles et dangereuses. Quelle peine c'est à une âme qui aime Dieu, de recevoir de lui des faveurs au lieu de châtiments, lorsqu'elle l'offense encore; et combien grand est le besoin de communiquer avec des personnes vertueuses, pour se fortifier dans ses bonnes résolutions. 30

VIII. Combien la Sainte souffrit durant dix-huit ans de sentir son cœur partagé entre Dieu et le monde. Elle exhorte à ne discontinuer jamais de faire oraison, quelque peine que l'on ait, et dit qu'en certains temps elle y en avait eu de très-grandes. 41

IX. Impression qu'une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies fit dans l'esprit de la Sainte. Avantages qu'elle tirait de se représenter qu'elle l'accompagnait dans la solitude, et de la lecture des confessions de saint Augustin. Qu'elle n'a jamais osé demander à Dieu des consolations. 48

X. Manière dont la Sainte était persuadée de la présence de Jésus-Christ dans elle. Des joies qui se rencontrent dans l'oraison. Que c'est une fausse humilité que de ne pas demeurer d'accord des grâces dont Dieu nous favorise. 54

XI. L'Oraison n'est autre chose que le chemin pour arriver à devenir heureusement esclave de l'amour de Dieu; mais souvent, lorsque l'on croit avoir entièrement renoncé à tout, il se trouve que l'on y est encore attaché. Celui qui commence à faire oraison doit s'imaginer que son âme est un jardin qu'il entreprend de cultiver. Quatre manières de l'arroser par l'oraison, dont la première est comme tirer de l'eau d'un puits avec grande peine; la seconde, d'en tirer avec une machine; la troisième, d'en tirer d'un ruisseau par des rigoles; la quatrième, de le voir arrosé par la pluie qui tombe du ciel. Et la Sainte traite dans ce chapitre de la première de ces quatre manières d'oraison, qui est la mentale, et dit qu'il faut bien se garder de s'étonner des sécheresses qui s'y rencontrent, et de quelle manière on doit alors se conduire. 57

XII. La Sainte continue à parler de l'oraison mentale. Elle dit qu'il faut bien se garder de prétendre à un état plus élevé, si Dieu lui-même ne nous y élève. Elle rapporte comme Dieu la rendit, en un moment, capable de faire connaître à ses confesseurs les grâces dont il la favorisait. 66

XIII. Divers avis très-utiles pour ceux qui commencent à vouloir faire oraison, afin de se garantir des piéges que le démon leur tend

Pages.

pour les empêcher de s'y avancer. Combien il importe de communiquer avec des personnes savantes, et d'avoir un bon directeur. 70

XIV. De l'oraison de quiétude ou de recueillement, qui est la seconde sorte d'oraison que la Sainte compare à la seconde manière d'arroser ce jardin spirituel, par le moyen d'une machine qui tire de l'eau avec une roue. 80

XV. La Sainte continue à traiter de l'oraison de quiétude ou de recueillement, et donne d'excellents avis à ce sujet. 85

XVI. De l'oraison d'union, qui est la troisième sorte d'oraison que Sainte la compare à la troisième manière d'arroser un jardin par des rigoles d'eau vive, tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine. 93

XVII. La Sainte continue à parler dans ce chapitre de l'oraison d'union. 97

XVIII. De la quatrième sorte d'oraison, qui est l'oraison de ravissement ou d'extase, ou d'élévation et transport d'esprit, qui sont des termes différents pour exprimer une même chose, et que la Sainte compare à la quatrième manière dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel. 104

XIX. La Sainte continue à traiter, dans ce chapitre, de l'oraison de ravissement ou d'extase ; elle parle des effets qu'elle opère dans l'âme, et exhorte encore à ne discontinuer jamais, pour quelque cause que ce soit, de faire oraison. 115

XX. De la différence qu'il y a entre l'oraison d'union et celle de ravissement, et des merveilleux effets que produit cette dernière. 117

XXI. La Sainte continue et achève de traiter dans ce chapitre de la quatrième manière d'oraison, qui est le ravissement, et des effets qu'elle produit dans les âmes. 129

XXII. Qu'il ne faut pas porter notre esprit à une contemplation trop élevée si Dieu même ne l'y porte. Erreur où la Sainte dit qu'elle avait été de n'oser envisager l'humanité de Jésus-Christ, dans la créance que ce lui était un obstacle pour arriver à une oraison plus sublime. 135

XXIII. La Sainte reprend le discours de la suite de sa vie. Avantage qu'elle reçoit des excellents avis d'un gentilhomme de très-grande vertu, et de la conduite d'un père de la compagnie de Jésus, à qui elle fit une confession générale 145

XXIV. La Sainte ayant, par le conseil de son confesseur, demandé à Dieu, dans l'oraison, de l'assister pour le contenter en tout, elle tombe en extase. Dieu lui parle pour la première fois, et lui change en un moment tellement le cœur, qu'elle se détache de toutes les affections qui, bien qu'elles lui parussent innocentes, lui étaient fort préjudiciables. 153

XXV. De la différence qu'il y a entre les paroles que Dieu dit à quelques âmes, et celles que notre entendement forme lui-même et s'imagine venir de Dieu. Marques auxquelles on peut connaître cette différence et les tromperies du démon. Paroles que Dieu dit à la Sainte, dans un extrême trouble où elle était, et qui mirent en cet

Pages.

instant son esprit dans un tel calme, et lui donnèrent tant de courage, qu'elle n'appréhende plus les démons. 156

XXVI. Les âmes que Dieu favorise de ces visions admirables ne peuvent ignorer l'amour qu'elles ont pour lui. Trois paroles qu'il dit à la Sainte, dans un grand trouble où elle était, rendent le calme à son esprit. Conduite qu'il tient envers elle. Il devient lui-même le livre admirable dans lequel elle s'instruit de toutes choses. 167

XXVII. La Sainte reprend la suite de sa vie. Lorsqu'elle demandait et que l'on demandait à Dieu pour elle de la conduire par un autre chemin, elle sentit et connut, d'une manière inexplicable, que Jésus-Christ était à côté d'elle, quoiqu'elle ne le vit point. Comparaison dont elle se sert pour tâcher de faire comprendre quelque chose de ces visions et de leurs effets. Elle déplore l'aveuglement des personnes, même religieuses qui, sous prétexte de ne vouloir point donner de scandale en donnent beaucoup, e trapporte ensuite plusieurs particularités de la vie et de la mort du bienheureux père Pierre d'Alcantara. 170

XXVIII. La Sainte étant en oraison, Jésus-Christ lui fait voir des yeux de l'âme ses mains, et puis son visage; et, dans une autre vision, sa sainte humanité tout entière. Effets que produisent ces visions, et la différence qu'il y a entre elles et les illusions du démon. Extrême peine que l'on donnait à la Sainte, sur ce que l'on croyait qu'elle était trompée dans ces visions; mais son confesseur la console. 179

XXIX. La Sainte continue à traiter de ces visions que plusieurs croyaient toujours venir du démon, ce qui lui donnait une merveilleuse peine. Jésus-Christ fait que la croix de son rosaire lui paraît être de quatre pierres précieuses d'une incomparable beauté. Différence qui se rencontre dans ces célestes visions. Elle voyait souvent des anges, et un séraphin lui perce le cœur avec un dard, ce qui l'embrase d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu lui faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une joie inconcevable. 188

XXX. La Sainte appréhende de tomber dans ces ravissements. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara vient où elle était. Elle lui donne une entière connaissance du fond de son âme. Il l'assure que ces ravissements et ces visions venaient de Dieu, et rassure deux des amis de la Sainte qui croyaient qu'ils venaient du démon. Elle ne laisse pas d'avoir de grandes peines spirituelles et corporelles. De la différence qui se rencontre entre la vraie et la fausse humilité. La Sainte raconte particulièrement quelques-unes de ses peines. Quelle douleur c'est à une âme qui aime Dieu d'être unie à un corps incapable de le servir. 194

XXXI. Tentations par lesquelles les démons attaquent la Sainte. Pouvoir de l'eau bénite pour les chasser. Dieu se sert de la Sainte pour la conversion d'un ecclésiastique. La Sainte n'appréhendait point les démons, et n'avait jamais plus de courage que lorsqu'on la persécutait. Extrême appréhension qu'elle avait que l'on ne sût

Pages.

les faveurs qu'elle recevait de Dieu; et ce qu'il lui dit sur cela. Elle désirait que chacun connût ses péchés; mais elle vit depuis que c'était une fausse humilité. Injustice des gens du monde envers ceux qui servent Dieu. Qu'il faut bien se garder de perdre courage lorsque l'on en voit d'autres plus avancés que nous dans la piété. Ou doit toujours se tenir sur ses gardes pour ne point reculer dans le détachement de toutes choses, et particulièrement en ce qui concerne le faux honneur auquel les personnes religieuses sont obligées de renoncer entièrement. Avantages qui se rencontrent dans la pratique de l'humilité, même en de petites choses. 204

XXXII. Dieu fait voir à la Sainte la place que ses péchés lui avaient fait mériter d'avoir dans l'enfer. Réflexions sur ce sujet. La Sainte étant dans le désir de faire pénitence, on lui propose de fonder un monastère pour y vivre comme les religieuses déchaussées. Elle entre dans ce dessein. Dieu lui commande d'y travailler et de donner à ce monastère le nom de Saint-Joseph. Elle commence à s'y employer. Persécutions qui s'élèvent contre elle, et assistance qu'elle reçoit de quelques personnes. 216

XXXIII. L'affaire de la fondation du monastère, qui passait pour terminée, est rompue. Les persécutions se renouvellent. Dieu confirme la Sainte dans son dessein, et son courage redouble. Elle achète une maison, et la trouvant trop petite, veut en avoir une autre; mais Dieu lui commande d'y entrer. Sainte Claire lui apparaît et lui promet de l'assister. La très-sainte Vierge lui apparaît aussi avec saint Joseph, la revêt d'une robe blanche, et lui donne une chaîne d'or avec une croix enrichie de pierreries. 223

XXXIV. Une dame de grande qualité étant demeurée veuve, obtient du père provincial que la Sainte irait la trouver pour la consoler dans son extrême affliction. Réflexions de la Sainte pour faire voir combien les grands sont à plaindre. Dieu se sert d'elle pour porter un religieux à une éminente vertu, et la rassure sans doute si elle était en grâce. Excellents avis pour les directeurs. Dieu, par le moyen de la Sainte, prépare une de ses sœurs à bien mourir. 231

XXXV. Une religieuse d'une très-grande piété, qui avait un semblable dessein que la Sainte pour fonder un monastère, vient la trouver. Elles confèrent ensemble, et la Sainte entre ensuite dans la pensée de n'avoir point de revenu. Le saint père Pierre d'Alcantara la fortifie dans cette résolution. La Sainte retourne fort à propos dans le monastère de l'Incarnation, et elle parle par occasion de la vertu des religieuses qu'elle reçut dans celui qu'elle fonda. 240

XXXVI. La Sainte, à son retour de chez cette dame, trouve toutes choses disposées pour l'établissement de son nouveau monastère dans Avila. Elle y entre et donne l'habit à quelques religieuses. Violente tentation par laquelle le démon s'efforce de troubler sa joie. Murmure contre ce nouvel établissement. La supérieure du monastère de l'Incarnation mande la Sainte: elle y va et se justifie. La ville d'Avila intente un procès contre la Sainte sur ce sujet, et s'en désiste peu à peu. Jésus-Christ apparaît à la Sainte, et elle croit

Pages.

voir qu'il lui met sur la tête une couronne d'or. La sainte Vierge lui apparaît aussi avec un manteau blanc dont il lui semble qu'elle la couvre ainsi que les religieuses. Manière de vivre de ce nouveau monastère. 246

XXXVII. Différentes sortes de visions et de ravissements, et effets qu'ils produisent. Dieu nous permet de lui parler avec plus de liberté que ne le font les grands du monde. Que les personnes religieuses devraient au moins être exemptes de s'instruire de ces compliments et de ces civilités dont on use dans le siècle. 258

XXXVIII Secrets que Dieu découvre à la Sainte dans ses visions et ses révélations, et effets qu'elles produisent. Grâces accordées par Dieu aux prières de la Sainte. 264

XXXIX La Sainte continue à parler des grâces accordées par Dieu à ses prières. Qu'il ne faut pas mesurer son avancement spirituel par le temps qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, mais par les effets. Qu'on doit adorer avec humilité la grâce que Dieu a fait à d'autres de s'avancer plus que nous. Le bref de Rome arrive pour fonder le monastère sans revenu. Admirables visions qu'eut la Sainte. 275

XL. Suite des admirables visions et révélations dont Dieu favorise la Sainte et sentiments qu'elle avait dans cette occasion. 282

ADDITION. Le père Maître Louis de Léon au lecteur. 296

PREMIÈRE RELATION. 305

DEUXIÈME RELATION. 313

MÉDITATIONS SUR LE PATER.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE. 319

PREMIÈRE DEMANDE. Pour le lundi. 320

II. Pour le mardi. 323

III. Pour le mercredi. 326

IV. Pour le jeudi. 328

V. Pour le vendredi. 333

VI. Pour le samedi. 335

VII. Pour le dimanche. 338

MÉDITATIONS APRÈS LA COMMUNION.

PREMIÈRE MÉDITATION. Plainte de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant cette vie. 343

II. Comme l'âme qui aime beaucoup Dieu se trouve partagée entre le désir de jouir de lui, et l'obligation d'aider le prochain. 344

III. Sentiments d'une âme pénitente dans la vue de ses péchés, de la miséricorde de Dieu. 345

IV. Prière à Dieu, afin qu'il nous fasse regagner le temps que nous n'avons pas employé à l'aimer et à le servir. 347

V. De la plainte de Marthe. Et comme l'âme qui aime Dieu se peut plaindre à lui de sa misère. 348

Pages.

VI. Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu. 346
VII. De l'excessive bonté de Dieu, qui témoigne de mettre ses délices à être avec les enfants des hommes. 350
VIII. Prière pour les pécheurs qui sont tellement aveugles, que même ils ne veulent pas voir. 352
IX. Prière à Dieu, afin qu'il délivre par sa grâce ceux qui ne sentant point leurs maux, ne demandent pas qu'il les en délivre. 353
X. Du petit nombre des vrais serviteurs de Dieu. Autre prière pour les âmes endurcies qui ne veulent point sortir du tombeau de leurs péchés. 354
XI. Image effroyable de l'état d'une âme qui au moment de la mort se voit condamnée à des tourments éternels. 355
XII. Que les hommes sont lâches pour servir Dieu et hardis pour l'offenser. Vive remontrance pour les faire rentrer en eux-mêmes. 356
XIII. Du bonheur des saints dans le ciel, et de l'impuissance des hommes qui aiment mieux jouir pour un moment des faux biens de cette vie, que d'attendre les véritables et les éternels. 359
XIV. Combien le regard de Jésus-Christ dans le dernier jugement sera doux pour les bons et terrible pour les méchants. 360
XV. Ce qui peut consoler une âme dans la peine qu'elle ressent d'être si longtemps en cet exil. 362
XVI. Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées par les traits de son amour. 363
XVII. Que nous ignorons ce que nous devons demander à Dieu. Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la parfaite liberté, qui consiste à ne pouvoir plus pécher. 364

—

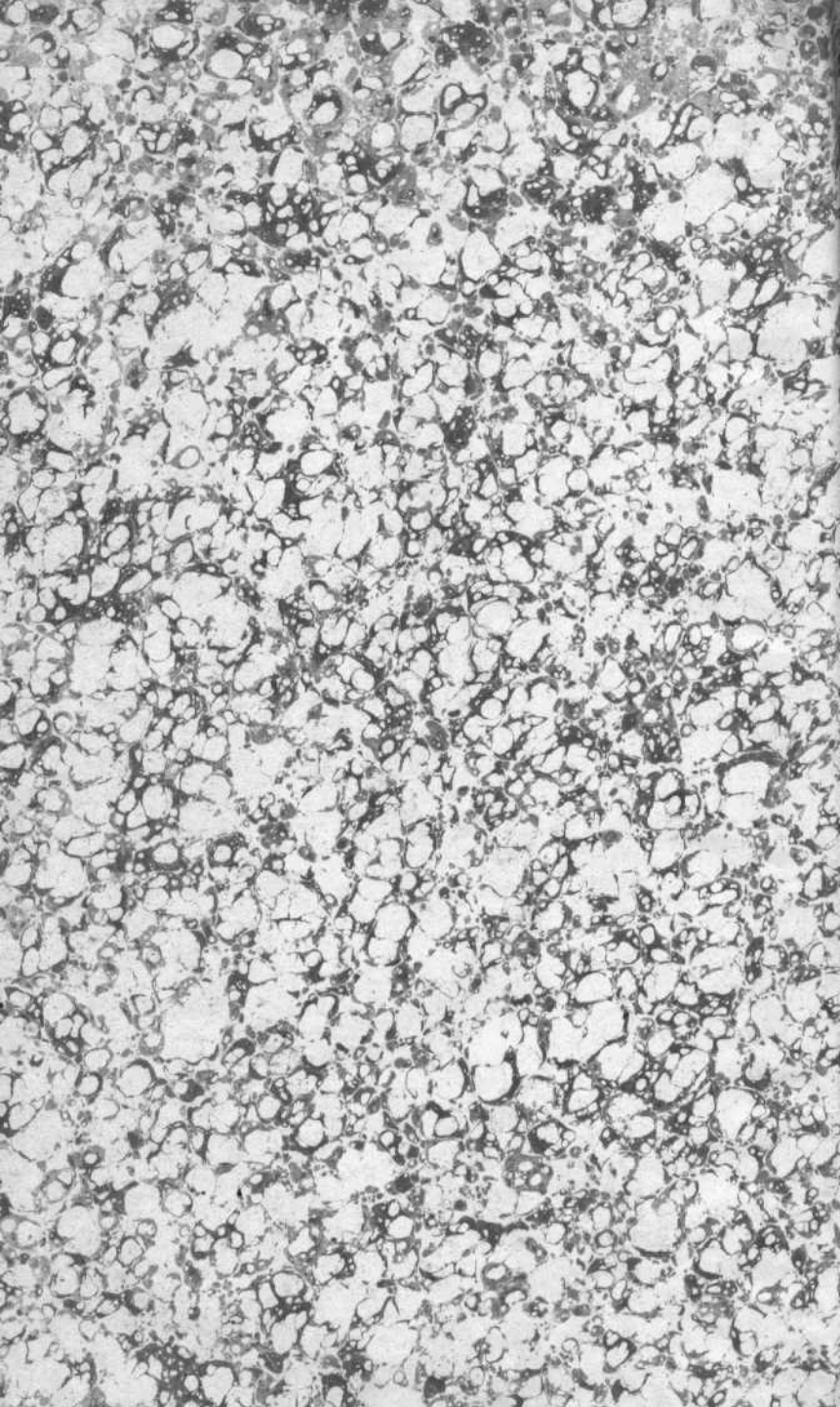
Apologie des vertus de sainte Thérèse. 371
De l'oraison. 373
Des visions obtenues par le moyen de l'oraison. 376
Du don de prophétie. 378
Titres de ses ouvrages. 380
De la foi. 382
De l'amour de Dieu. 385
De l'amour du prochain. 387
De son courage, 389
De l'humilité, 390
De la patience, 397
De l'esprit de pénitence, 404
De la pauvreté, 406
De l'obéissance, 409
Du don des miracles, 411
De la prudence, 415
Details de sa mort, 419
Ce qui arriva après sa mort, 424
Miracles opérés après sa mort, 431
Honneurs rendus à sainte Thérèse. 436

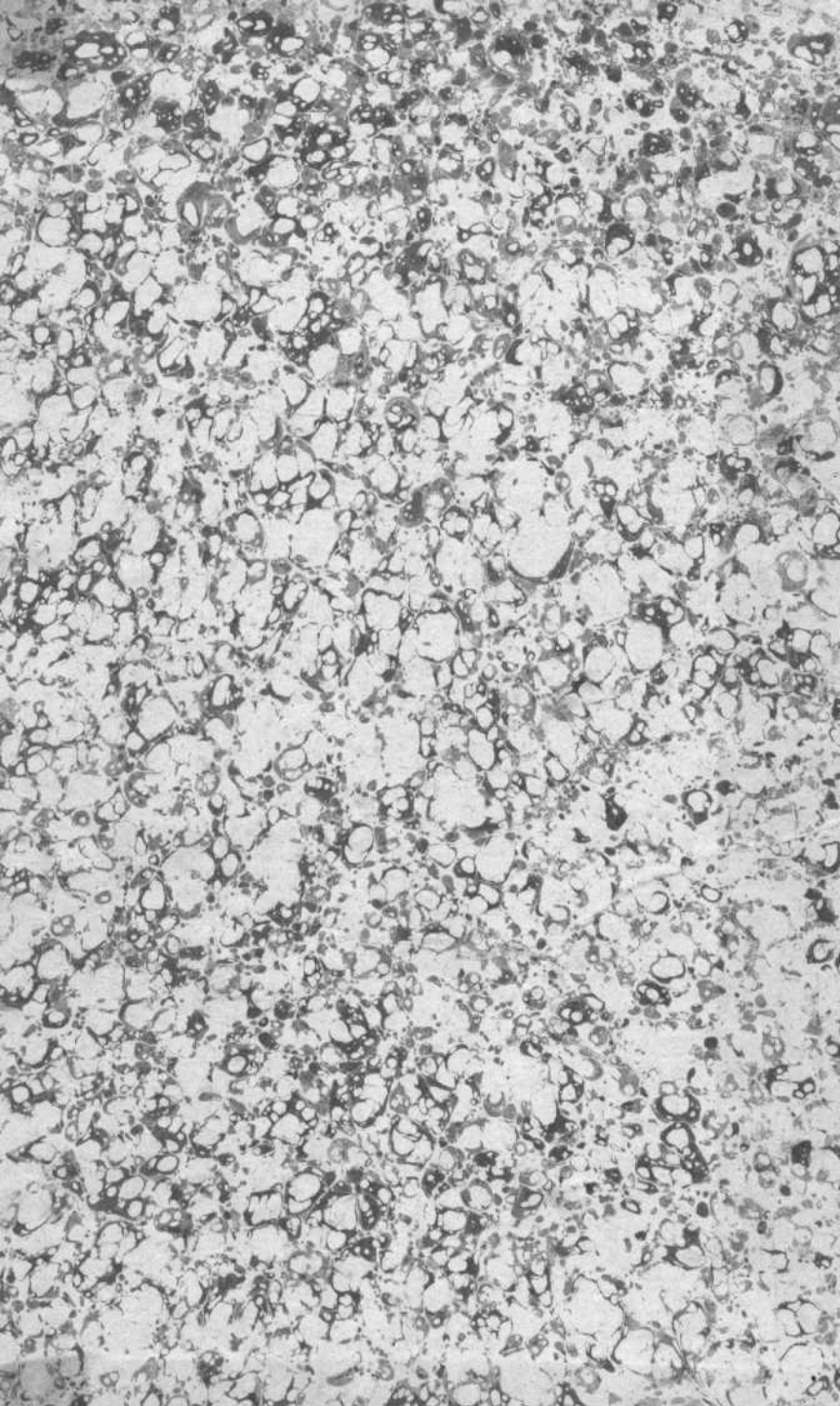
LETTRES DE SAINTE THÉRÈSE.

Pages.

Lettre pour consoler un homme affligé de la mort de sa femme, 440
Lettre au père Jérôme Gratien, 442
Lettre au très-révérend père prieur de la chartreuse des grottes de Séville, 443
Lettre à l'illustrissime seigneur don Alvare de Mendoce, évêque d'Avila, à Olmède, 446
Lettre à l'illustrissime seigneur don Tarton de Bragame, qui fut depuis archevêque d'Ebora, à Salamanque, 448
Lettre au très-prudent seigneur le roi Philippe II, 450
Lettre à Laurent Cépède, frère de sainte Thérèse, 451
Lettre au père Gratien, 453
Lettre à l'archevêque d'Ebora, 456
Lettre au très-illustre seigneur don Sanche d'Avila, qui fut depuis évêque de Jaen, 463
Lettre à l'illustrissime et excellentissime dame madame Marie Henriquez, duchesse d'Albe, 464
Lettre au père Gratien, 466
Lettre à don Sanche d'Avila, 467
Lettre au très-prudent roi d'Espagne Philippe II, 468
Lettre à l'illustrissime seigneur don Alvare de Mendoce, évêque de Palence, 470
Lettre à la très-illustre dame, madame Marie Mendoce et Sarmiento, auparavant comtesse de Ribadavia. 471
Lettre à la même, 472
Lettre à la très-illustre dame, madame Louise de la Cerda, dame de Malagon, 474
Lettre au père Gratien, 475
Lettre à Catherine de Toulouse à Burgos, 477
Lettre à la mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville, 478
Lettre au révérend père Dominique Brgnès, de l'ordre de Saint-Dominique, l'un de ses confesseurs, 481
Lettre à la révérende mère Marie-Baptiste, carmélite déchaussée, prieure du couvent de Valladolid, et nièce de la Sainte, 483
Lettre à la très-illustre madame Anne Henriquez, à Tore, 485
Lettre à don Laurent de Cépède, son frère, 488
Lettre à la révérende mère Marie de Saint-Joseph. 493
Lettre à la révérende mère prieure, et aux religieuses de Saint-Joseph d'Avila, 497
Lettre au révérend père Gratien Jérôme de la Mère de Dieu, 500
Lettre à monseigneur l'illustrissime don Alonzo Velasquès, évêque d'Osme, l'un de ses directeurs, 503
Glose ou cantique de sainte Thérèse, après la communion, en français et en espagnol, 510

FIN DE LA TABLE.





ŒUVRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

1

G - 47781